Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Charles Dickens

DOMBEY ET FILS

Tome III

Traduction par Mme Bressant
sous la direction de P. Lorain

(1846-1848)

Table des matières

CHAPITRE PREMIER. Nouvelles aventures d'Édouard Cuttle, capitaine de marine marchande. 4

CHAPITRE II. Détails intimes. 32

CHAPITRE III. Encore des voix dans les vagues........60

CHAPITRE IV. Confidence et accident......................78

CHAPITRE V. Les veilles...104

CHAPITRE VI. Une séparation................................119

CHAPITRE VII. L'agent fidèle..................................137

CHAPITRE VIII. Une rencontre. – Réflexions. 151

CHAPITRE IX. Le coup de tonnerre. 173

CHAPITRE X. Fuite de Florence. 207

CHAPITRE XI. Le petit Aspirant de marine fait une découverte..226

CHAPITRE XII. Douleur de M. Toots. 255

CHAPITRE XIII. M. Dombey et le monde. 285

CHAPITRE XIV. Renseignements mystérieux.........299

CHAPITRE XV. Nouveaux renseignements.............325

CHAPITRE XVI. Les fugitifs....................................351

CHAPITRE XVII. Robin le Rémouleur perd sa place.369

CHAPITRE XVIII. Grande joie de certaines gens ; dégoût de Coq-Hardi..389

CHAPITRE XIX. Un autre mariage. 427
CHAPITRE XX. Quelque temps après....................... 441
CHAPITRE XXI. Justice. 466
CHAPITRE XXII. Consacré surtout à des mariages. 498
CHAPITRE XXIII. Attendrissement. 519
CHAPITRE XXIV. Conclusion. 539
À propos de cette édition électronique 549

CHAPITRE PREMIER.

Nouvelles aventures d'Édouard Cuttle, capitaine de marine marchande.

Le temps, au pas sûr et ferme, avait marché vite. L'année pendant laquelle le vieil opticien avait désiré que son ami conservât intact le paquet accompagnant la lettre qu'il lui avait laissée était déjà presque expirée, et le capitaine Cuttle commençait à regarder, le soir, son précieux dépôt, d'un air inquiet et mystérieux.

Le capitaine, fidèle à sa parole, aurait fait sa propre autopsie pour étudier l'anatomie de son corps, plutôt que de songer à ouvrir le paquet une heure avant le terme indiqué. Il se contentait de le tirer de l'armoire, tout en fumant sa première pipe du soir, le plaçait sur la table, et restait assis près de lui, le regardant à travers les bouffées de fumée, grave et silencieux, pendant deux ou trois heures d'horloge. Quelquefois, après l'avoir contemplé ainsi pendant longtemps, le capitaine se reculait peu à peu sur sa chaise, comme pour s'éloigner du cercle de la fascination ; mais, si c'était là son dessein, il ne réussissait jamais ; car lors même qu'il finissait par se trouver adossé contre le mur de la salle à manger, le petit paquet le fascinait encore, ou bien si ses yeux, dans ses pensées fugitives, se fixaient sur le plafond ou sur le feu, l'image du petit paquet le suivait, et venait se placer adroi-

tement au milieu des charbons ou prendre une place à sa convenance sur le plafond badigeonné.

Quant aux *Délices du cœur*, le capitaine conservait toujours pour elle la même tendresse et la même admiration. Mais, depuis sa dernière entrevue avec M. Carker, le capitaine commençait à se demander avec inquiétude si son intervention en faveur de son cher ami Walker et de la jeune fille avait été aussi utile qu'il l'avait désiré et qu'il l'avait pu croire dans le temps. Bref, le capitaine était fort troublé en pensant qu'il avait fait peut-être plus de mal que de bien, et dans son remords et son humilité, il croyait que le meilleur moyen d'expier sa faute, c'était d'éviter soigneusement tout ce qui pourrait faire le moindre tort à qui que ce fût, et de se jeter plutôt pour ainsi dire lui-même par-dessus le bord, comme un passager dangereux.

Ainsi donc, enseveli au milieu des instruments, le capitaine n'approchait jamais de la maison de M. Dombey, et ne donnait signe de vie ni à Florence ni à miss Nipper. Il avait même rompu tout rapport avec M. Perch, le jour de sa fameuse visite à M. Carker, en informant sèchement ce gentleman, qu'il lui avait mille obligations de son aimable société, mais qu'il avait coupée son câble pour démarrer au plus vite de ces eaux-là, et qu'il ne savait ce qui le retenait de mettre le feu à certain magasin, mais qu'il ne s'expliquerait pas davantage. Dans cette réclusion, à laquelle il se condamnait, le capitaine passait tous les jours, toutes les semaines, sans dire un mot à qui que ce fût, sinon à Robin le Rémouleur, dont il faisait grand cas, le regardant comme un exemple d'attachement et de fidélité tout à fait désintéressés. Le soir, il fumait sa pipe assis près du paquet, en songeant à Florence et au malheureux Walter. Il les voyait perdus tous les deux sans remède et ne se les figurait plus que comme de

beaux et innocents enfants, restes précieux de ses premiers souvenirs, envolés pour un monde où la jeunesse est éternelle.

Cependant, au milieu de ses rêveries, le capitaine n'oubliait ni sa propre instruction ni la culture intellectuelle de Robin le Rémouleur. Tous les soirs, pendant une heure, le jeune garçon faisait tout haut la lecture au capitaine ; et comme celui-ci croyait que tout était parole d'évangile, il entassait dans son cerveau beaucoup de faits remarquables. Chaque dimanche soir, le capitaine lisait tout seul, avant de se coucher, un certain sermon prononcé une fois sur une montagne, et quoiqu'il eût l'habitude d'en citer le texte à sa manière, sans livre, il n'en semblait pas moins le lire avec autant de respect pour l'esprit divin qui l'avait inspiré, que s'il l'avait appris tout entier par cœur en grec, et qu'il fût capable d'écrire sur chaque phrase les dissertations théologiques les plus savantes.

Robin le Rémouleur avait pour l'Écriture sainte un autre genre de respect tout particulier qu'il avait puisé dans l'admirable système d'éducation de l'école des Rémouleurs. Comment aurait-il pu en être autrement ? On avait assommé son intelligence à coups de noms propres de toutes les tribus de Juda. On lui faisait apprendre par cœur, comme punition, les versets les plus difficiles. À l'âge de six ans, on le faisait parader en culotte de cuir, trois fois dans la journée du dimanche, en haut dans les tribunes, au milieu de l'atmosphère étouffante de l'église, tandis que le grand orgue l'assoupissait en bourdonnant à ses oreilles comme une abeille monstrueuse. Aussi, Robin le Rémouleur, quand le capitaine cessait de lire, avait-il l'air le plus édifié du monde, ce qui ne l'empêchait pas de bâiller et de laisser tomber sa tête de sommeil pendant la lecture. Heureusement, le brave capi-

taine ne voyait jamais Robin qu'édifié, sans s'apercevoir de ses bâillements.

Le capitaine Cuttle, en sa qualité de négociant, se mit à tenir ses livres. Il y inscrivait les observations qu'il faisait sur le temps, les courants que suivaient les chariots et les autres voitures. Il remarquait que, dans ce quartier, le courant se dirigeait à l'ouest le matin et pendant la plus grande partie de la journée, et à l'est le soir. Deux ou trois chalands parurent dans une même semaine et lui demandèrent des lunettes. Aussitôt le capitaine de passer écriture, et cependant ils ne les avaient positivement pas achetées, ils avaient dit seulement qu'ils reviendraient ; n'importe, le capitaine décida que les affaires marchaient bien, remarque qu'il ne manqua pas d'inscrire sur le grand livre, en n'oubliant pas d'ajouter pour plus d'exactitude maritime, que le vent soufflait frais, nord-nord-ouest, et qu'il avait changé pendant la nuit.

Ce qui embarrassait le plus le capitaine, c'était M. Toots. M. Toots lui faisait de fréquentes visites, et tout en ne disant pas grand'chose, il paraissait prendre la petite salle à manger pour une chambre où il pouvait rire tout à son aise. Il s'y asseyait, s'y prélassait pendant une grande demi-heure sans faire un pas de plus dans l'intimité du capitaine. Celui-ci, rendu prudent par les derniers événements, se demandait, sans pouvoir résoudre le problème, si M. Toots était aussi bon qu'il en avait l'air, ou si ce n'était qu'un profond scélérat qui se cachait sous des dehors hypocrites. Ses fréquentes allusions à Mlle Dombey lui étaient suspectes ; cependant, le capitaine, qui se sentait un faible pour M. Toots, à cause de la confiance que celui-ci paraissait lui montrer, réserva pour le moment la question de savoir s'il lui accorderait ou non son amitié. Provisoirement, il se contenta de lui jeter des

coups d'œil d'une pénétration indéfinissable, toutes les fois que M. Toots abordait le sujet qui lui tenait de si près au cœur.

« Capitaine Gills, lui dit un jour M. Toots, qui partit comme une bombe, croyez-vous pouvoir accueillir favorablement ma demande et m'accorder le plaisir de faire votre connaissance ?

— Je vous dirai, mon, garçon, répliqua le capitaine, qui à la fin se décidait à engager l'action, que j'y ai réfléchi.

— Capitaine Gills, c'est bien aimable à vous. Je vous en suis bien reconnaissant. Sur ma parole d'honneur, capitaine, ce sera une charité de votre part de m'accorder le plaisir de votre connaissance.

— Mais, voyez-vous, camarade, c'est que je ne vous connais pas, répondit lentement le capitaine.

— Mais vous ne pourrez jamais me connaître capitaine Gills, répliqua M. Toots, sans reculer d'une semelle, si vous ne m'accordez pas le plaisir de faire votre connaissance. »

Le capitaine sembla frappé par l'originalité et la finesse de cette observation. Il regarda M. Toots comme s'il eût été surpris de le voir plus fort qu'il ne l'avait pensé.

« Bien dit ; mon garçon, et le capitaine secouant la tête d'un air rêveur : C'est vrai, ça. Eh bien ! voyons. Vous m'avez fait quelques observations qui m'ont donné à entendre que vous admirez beaucoup une charmante personne. Hein ?

— Capitaine Gills, dit M. Toots gesticulant, son chapeau à la main, admirer n'est pas le mot. Sur ma parole, vous ne vous faites pas une idée de ce que sont mes sentiments. S'il

me fallait devenir nègre pour être l'esclave de miss Dombey, je me croirais le plus heureux des hommes d'en faire le sacrifice. Si, au prix de tout ce que je possède, je pouvais devenir le toutou de miss Dombey, vraiment, là, je ne me fatiguerais jamais de remuer la queue, comme Diogène. Je serais si heureux, capitaine Gills ! »

M. Toots parlait, les larmes aux yeux, et serrait son chapeau contre son cœur avec la plus vive émotion.

« Mon garçon, répondit le capitaine, profondément touché, si vous parlez sérieusement…

— Capitaine Gills, s'écria M. Toots, je suis dans un tel état, je parle si sérieusement que ce serait un véritable bonheur pour moi, de le jurer en mettant la main sur une barre de fer rouge, sur un charbon ardent, dans du plomb fondu, dans de la poix brûlante, dans tout ce que vous voudrez. Oui, je serais heureux de me faire du mal : il me semble que cela me ferait du bien. » Et M. Toots promena un regard rapide autour de la chambre pour voir s'il ne trouverait pas sous sa main l'instrument de son heureux supplice.

Le capitaine posa son chapeau de toile cirée sur le derrière de sa tête, passa sa large main sur son visage ; ce qui rendit son nez plus rouge que de coutume, et se plantant tout droit devant M. Toots, il le tint avec son croc par le revers de son habit et lui parla en ces termes, tandis que M. Toots le regardait bien en face fort attentif, mais aussi quelque peu surpris.

« Si vous parlez sérieusement, mon garçon, dit le capitaine, vous méritez la clémence, et la clémence est le plus beau joyau de la couronne d'un fils de la Grande-Bretagne. Vous trouverez cela dans la charte, et vous trouverez la

charte tout entière dans le *Rule Britannia*[1] : quand vous l'aurez trouvé, vous reconnaîtrez que c'est la charte que les anges chantent dans le ciel, depuis la création. Voyons ! tenez bon ! votre proposition me prend au dépourvu. Et pourquoi ? Parce que je navigue seul, vous entendez bien, dans ces eaux ; que je n'ai pas de vaisseau de conserve et que je n'en demande pas. Droit ! Vous m'avez hêlé le premier au sujet d'une certaine dame qui a jeté le harpon sur votre cœur. Maintenant, si vous et moi devons nous tenir l'un à l'autre compagnie, que jamais le nom de cette jeune créature ne soit prononcé, et qu'on n'y fasse pas même allusion. Je ne peux pas vous dire tout le mal qui est résulté de ce que je l'ai nommée trop légèrement, il y a longtemps. Aussi je dois couper court à tout cela. M'avez-vous bien compris, camarade ?

— Pardonnez-moi, capitaine Gills, répondit M. Toots, si je ne suis pas toujours complétement vos raisonnements, mais, sur ma parole, je… C'est bien dur, capitaine Gills, de ne pas pouvoir parler de miss Dombey ! J'ai là un poids si lourd, dit M. Toots en portant avec émotion ses deux mains à son jabot, qu'il me semble nuit et jour avoir quelqu'un d'assis sur ma poitrine.

— Allons ! dit le capitaine, c'est à prendre ou à laisser. Si ces conditions sont trop dures, comme cela peut bien être mouillez au large, filez des nœuds et séparons-nous bons amis.

---

[1] Chant national en Angleterre.

— Capitaine Gills, répondit M. Toots, je ne sais vraiment comment cela se fait ; mais, après ce que vous m'avez dit la première fois que je suis venu ici, je… je crois que j'aimerai mieux penser à miss Dombey auprès de vous, que de parler d'elle avec qui que ce soit. Ainsi donc, capitaine Gills, si vous voulez m'accorder le plaisir de faire votre connaissance, je me trouve très-heureux d'accepter vos conditions. Mais comme je veux me conduire en galant homme, capitaine Gills, dit-il en retirant un moment la main qu'il avait tendue, il faut que je vous dise que je ne pourrai pas m'empêcher de penser à miss Dombey. Il m'est impossible de vous promettre de ne pas y penser.

— Mon garçon, dit le capitaine à qui cet aveu candide donnait encore une plus haute opinion de M. Toots, les pensées de l'homme sont comme les vents, personne ne peut en prédire ni la durée ni la direction. Notre convention n'a rapport qu'aux paroles.

— Pour les paroles, capitaine Gills, répondit M. Toots, je crois que je pourrai me retenir. »

Là-dessus, M. Toots tendit aussitôt sa main au capitaine Cuttle, et le capitaine, d'un air de condescendance plein d'amabilité et de grâce, promit formellement son amitié. M. Toots parut heureux et soulagé après cette promesse, et ricana de tout son cœur pendant le temps que dura encore sa visite. Le capitaine, de son côté, n'était nullement mécontent de se poser ainsi en protecteur. Il était au comble de la joie en pensant à la prudence et à la perspicacité dont il avait fait preuve.

Mais, avec toute sa perspicacité, cela n'empêchait pas que le capitaine n'avait pas prévu un tour que lui joua, le soir même, l'honnête et ingénu Robin le Rémouleur. L'innocent

Robin, qui prenait le thé à la même table, se pencha doucement par-dessus sa tasse et observa longtemps à la dérobée son maître, qui lisait le journal à grand'peine, mais avec beaucoup de dignité à travers ses lunettes. Tout à coup il rompit le silence en disant :

« Je vous demande bien pardon, capitaine, mais n'auriez-vous pas besoin de pigeons ? hein ? mon maître.

— Non, mon garçon, répondit le capitaine.

— C'est que j'ai envie de vendre les miens, capitaine.

— Ah ! ah ! s'écria le capitaine en fronçant légèrement ses épais sourcils.

— Oui, capitaine, je vais m'en aller, s'il vous plaît, dit Robin.

— T'en aller ! Et où t'en aller ? demanda le capitaine en le regardant par-dessus ses lunettes.

— Eh quoi ! ne saviez-vous pas que j'allais vous quitter, capitaine ? » dit Robin avec un sourire d'une humilité rampante.

Le capitaine posa le journal sur la table, ôta ses lunettes et arrêta ses yeux sur le déserteur.

« Dame ! oui, capitaine, je vais vous quitter. Je pensais que vous le saviez peut-être, ajouta Robin en se frottant les mains et en se levant. Si vous vouliez avoir la bonté d'en chercher un autre au plus tôt, capitaine, cela m'arrangerait bien. Ne pourriez-vous pas en trouver un d'ici à demain matin, capitaine ? Hein, qu'en dites-vous ?

— Ah ! vous allez déserter votre pavillon, mon garçon ? dit le capitaine après l'avoir longuement examiné.

— Oh ! c'est bien dur pour un pauvre garçon, capitaine, s'écria le susceptible Robin, offensé et indigné d'un tel outrage, de ne pouvoir donner un congé légitime sans qu'on lui fronce ainsi le sourcil et qu'on l'appelle déserteur ! vous n'avez pas le droit, capitaine, d'injurier un pauvre garçon. Ce n'est pas parce que je suis un domestique et vous un maître que vous avez le droit de m'insulter. Quel mal vous ai-je fait ! Allons ! capitaine, dites-moi quel est mon crime ? »

Le Rémouleur, tout hors de lui, sanglotait et s'enfonçait la manche de son habit dans l'œil.

« Voyons ! capitaine, s'écria la pauvre victime, qualifiez mon crime ? Qu'ai-je fait ? Ai-je volé quelque chose ici ? Ai-je mis le feu à la maison ? Si je l'ai fait, pourquoi ne me faites vous pas prendre ? Mais attaquer le caractère d'un garçon qui vous a servi avec zèle, parce qu'il ne peut pas rester plus longtemps chez vous, ah ! c'est bien mal récompenser un serviteur fidèle ! voilà bien comme on traite les pauvres domestiques ! Cela m'étonne de votre part, capitaine. »

Tout ceci, le Rémouleur le débita d'un ton pleurnicheur en reculant toujours du côté de la porte.

« Ainsi vous avez trouvé une autre cabine, hein, mon garçon ? dit le capitaine en arrêtant sévèrement son regard sur lui.

— Oui, capitaine, puisque c'est comme ça que vous le dites, oui, j'ai trouvé une autre cabine, s'écria Robin qui reculait toujours. J'en ai trouvé une qui vaut mieux que celle que j'ai ici, et où je n'aurai pas besoin de votre recommandation, capitaine, ce qui est heureux pour moi, après les injures

que vous me jetez au visage parce que je suis pauvre et que je n'ai pas envie de me faire du mal pour vous faire du bien. Oui, trouvé une autre cabine, et si ce n'était pas la crainte de vous laisser dans l'embarras, capitaine, je m'y rendrais tout de suite plutôt que de me laisser insulter par vous, je suis pauvre et que je n'ai pas envie de me faire du mal pour vous faire du bien. Pourquoi venez-vous me reprocher d'être pauvre et de ne pas sacrifier mes intérêts aux vôtres ? Hein, capitaine, n'êtes-vous pas honteux de cette conduite ?

— Allons ! silence, mon garçon, dit le capitaine d'un ton calme, ne vous servez plus de ces mots-là.

— Eh bien ! ne vous servez pas non plus des vôtres, capitaine, riposta l'intrépide innocent en pleurnichant plus fort et rentrant dans la boutique ; tuez-moi, tuez-moi, plutôt, si voulez, mais n'attaquez pas ma réputation.

— Vous avez sans doute entendu parler de certain bout de corde ? poursuivit le capitaine toujours calme.

— Moi ! non, non, capitaine, répondit le Rémouleur d'un air provoquant ; non, je n'ai jamais entendu parler de cela.

— Eh bien dit le capitaine, j'imagine que vous ferez bientôt ample connaissance tous les deux, si vous n'avez pas l'œil au guet. Je sais reconnaître vos signaux, mon garçon ; adieu, vous pouvez partir.

— Oh ! je puis donc partir tout de suite, capitaine ? s'écria Robin tout joyeux de son succès. Mais souvenez-vous, capitaine, que je ne vous ai pas demandé de partir tout de suite. Vous ne vous en prendrez pas à moi, puisque c'est vous qui me renvoyez, et vous ne me retiendrez rien de mes gages, hein, capitaine ? »

Son maître coupa court à toute discussion à ce sujet ; il tira de l'armoire sa boîte de fer-blanc et déposa sur la table l'argent du Rémouleur. Robin pleurnicha, sanglota, et surtout, profondément blessé dans ses sentiments, il ramassa les pièces une à une, avec une larme et un sanglot pour chacune, et les noua à part dans les coins de son mouchoir. Il grimpa sur le toit, remplit son chapeau et ses poches de pigeons, puis descendit dans la boutique faire son paquet sous le comptoir, pleurnichant et sanglotant toujours plus fort, comme si son cœur était transpercé au souvenir de leur vieille amitié ; enfin il dit en gémissant :

« Bonsoir, capitaine, sans rancune. ».

Puis, passant le seuil de la porte, il tira le nez du petit Aspirant de marine (outrage indigne pour un adieu !), et descendit la rue d'un air triomphant.

Le capitaine, abandonné à lui-même, reprit son journal comme si de rien n'était, et se mit à lire avec la plus grande attention. Mais le capitaine ne comprit pas un mot de sa lecture, car il voyait toujours Robin le Rémouleur fuir d'une colonne à l'autre, tout le long du journal.

Jusqu'alors le brave capitaine avait bien pu ne pas se croire tout à fait abandonné, mais maintenant le vieux Sol Gills, Walter, les délices du cœur étaient décidément perdus pour lui et il se sentait amèrement trompé ; bien plus, cruellement insulté par M. Carker. Il lui restait encore le fourbe Robin avec lequel il avait tant de fois causé des souvenirs tout brûlants encore dans son cœur ; il avait cru à sa bonne foi, il avait été heureux de croire en lui ; il se l'était attaché comme le dernier homme de l'équipage du vieux navire ; il avait pris le commandement du petit Aspirant de marine, avec Robin pour son bras droit ; il avait songé à se servir de

Robin pour l'aider à faire bonne garde ; il avait eu pour ce jeune garçon autant de bonté que s'ils avaient été tous les deux de pauvres débris de naufrage jetés ensemble dans une île déserte. Mais hélas ! voilà que ce fourbe de Robin venait de déserter comme un traître au beau milieu de la salle à manger, dans le sanctuaire même de la maison ; aussi le capitaine Cuttle, à partir de ce moment, n'avait plus bonne idée de la salle à manger ; il n'aurait pas été surpris de la voir sombrer, il aurait même péri avec elle sans regret !

Voilà pourquoi le capitaine Cuttle lisait le journal avec la plus profonde attention sans en comprendre un seul mot ; voilà pourquoi le capitaine Cuttle s'interdisait toute espèce de réflexion au sujet de Robin, sans vouloir seulement s'avouer à lui-même qu'il y pensait ; il était plus seul à présent que Robinson Crusoé ; Robin même n'avait plus rien à démêler avec lui.

Avec le même air de gravité d'un homme tout entier à ses affaires, le capitaine, à la tombée de la nuit, se rendit à Leadenhal Market et s'arrangea avec un gardien de nuit pour venir, le matin et le soir, ouvrir et fermer la boutique du petit Aspirant de marine. Il alla de là à la taverne, pour dire de ne porter à l'avenir au petit Aspirant de marine qu'une seule portion ; puis au cabaret, pour décommander la bière du traître.

« C'est que, voyez-vous, mon jeune homme, dit le capitaine à la dame du lieu, vient d'obtenir de l'avancement. »

Enfin le capitaine résolut de prendre possession du lit sous le comptoir, pour y coucher la nuit, au lieu de monter en haut, maintenant qu'il ne restait plus que lui de gardien.

Le capitaine Cuttle se levait donc tous les jours de dessous le comptoir, à six heures du matin pour épousseter son chapeau de toile cirée avec l'air abandonné d'un Robinson Crusoé qui met la dernière main à sa toilette, et la tête coiffée d'un bonnet de poils de chèvre. Quoique ses craintes, au sujet de la visite d'une tribu sauvage appelée Mac-Stinger, se hissent un peu apaisées, à l'exemple du pauvre Robinson, quand il avait passé quelque temps sans voir le moindre vestige de cannibales, le capitaine Cuttle, par habitude, se maintenait toujours sur la défensive et ne se présentait jamais devant un chapeau de femme sans l'avoir observé d'avance de son château fort. Pendant les jours qui suivirent, il ne vit âme qui vive, pas même M. Toots qui lui avait écrit pour le prévenir qu'il partait pour la campagne. Aussi, quand il parlait, il en était venu à s'étonner du son de sa voix. Il avait pris de telles habitudes de méditations profondes à force de récurer, d'arranger les instruments de cuivre, à force de rester assis dans le comptoir, occupé à lire ou à regarder par la montre, que souvent la raie rouge tracée par son chapeau sur son front recommençait à lui faire mal sous l'influence de ses réflexions fatigantes et continues.

L'année étant alors expirée, le capitaine jugea à propos d'ouvrir le paquet ; mais comme il avait toujours eu le dessein de l'ouvrir en présence de Robin le Rémouleur, qui le lui avait apporté, et que, suivant les formes et les convenances, il devait le faire en présence de quelqu'un, il était fort en peine de se procurer un témoin. Dans cette perplexité, il lut un jour avec une joie indicible, dans un journal maritime, l'arrivée dans le port de la *Prudente-Clara*, capitaine John Bunsby, de retour d'un voyage sur les côtes. Il expédia aussitôt à ce philosophe une lettre par la poste, le priant de ne divulguer à personne le lieu de sa résidence et l'invitant à lui faire l'honneur de venir le plus tôt possible dans la soirée.

Bunsby, un de ces sages qui n'agissent que d'après leurs convictions, mit plusieurs jours à faire entrer profondément cette conviction dans son esprit après la réception de la lettre, et quand il eut bien saisi le fait, qu'il l'eut bien mûri dans sa tête, il envoya promptement son mousse avec cette réponse : *On viendra ce soir*. Le mousse fidèle qui avait reçu l'ordre de dire ces mots et de disparaître, remplit sa commission comme un vrai sylphe goudronné, chargé d'un message mystérieux.

Le capitaine, charmé de la réponse, fit de grands préparatifs de pipe, de rhum et d'eau. Puis il attendit le visiteur dans la petite salle à manger. À huit heures, un sourd mugissement de veau marin se fit entendre en dehors de la porte ; puis, après un coup de bâton sur la devanture, le capitaine Cuttle, l'oreille au guet, comprit que c'était Bunsby qui abordait : en effet, Bunsby entra, avec sa barbe longue et ses vêtements flottants, toujours porteur du même visage acajou, qui ne semblait guère avoir conscience de ce qui se passait près de lui, parce qu'il était trop profondément occupé de ce qui se passait dans une autre partie du monde.

« Bunsby, dit le capitaine en le saisissant par la main, comment va mon garçon, comment va ?

— Camarade, répondit la voix intérieure de Bunsby, qu'aucun signe extérieur n'accompagna : ça va fort, fort.

— Bunsby, dit le capitaine, ne pouvant s'empêcher de rendre hommage à son génie, vous voici donc enfin, vous, qui pouvez me donner une opinion plus claire que le diamant ; vous qui me feriez prendre, si vous vouliez, des vessies pour des lanternes, et le garçon à la culotte goudronnée pour une topaze (vous trouverez cette citation dans le *Budget-Comique* : quand vous l'aurez trouvée, marquez-la). Vous

voilà enfin, vous qui avez donné ici même une opinion qui s'est vérifiée en tout point. Le capitaine le croyait comme il le disait.

— Ah ! ah ! mugit Bunsby.

— Oui, en tout point, dit le capitaine.

— Pourquoi ? continua à mugir Bunsby qui regardait son ami pour la première fois. Quelle route ?… s'il en est ainsi, pourquoi non ?… Ainsi donc, c'est ça. »

Le capitaine était au comble de la joie d'entendre parler l'oracle. Tout cela le jetait au milieu d'un océan de rêves et de conjectures. Le prophète se laissa ôter son manteau de marin et accompagna son ami dans la salle à manger, où sa main s'abattit tout d'abord sur la bouteille de rhum, dont il fit un bon verre de grog. Puis, il saisit une pipe qu'il bourra, alluma et fuma.

Le capitaine Cuttle imita son hôte, pour le reste, mais il lui fut impossible de prendre l'air profond et imperturbable de son ami. Il s'assit en face de lui, auprès du feu, l'observant respectueusement et attendant quelque encouragement ou un mot de curiosité de la part de Bunsby qui pût lui donner une occasion d'expliquer son affaire. Mais le philosophe acajou ne semblait avoir de sentiment que pour la chaleur et pour le tabac. Une fois seulement, ôtant sa pipe de ses lèvres pour y introduire son verre, il fit remarquer, de sa voix la plus rauque, que son nom était Janot Bunsby. Cette déclaration n'était pas une ouverture suffisante pour entamer la conversation : aussi le capitaine, pour se concilier son attention, lui raconta, dans un exorde court et flatteur, toute l'histoire du départ de l'oncle Sol, sans oublier le change-

ment que cela avait produit dans son existence et dans sa position ; puis il termina en plaçant le paquet sur la table.

Après une longue pause, M. Bunsby remua la tête en signe d'assentiment.

« Il faut l'ouvrir ? » dit le capitaine.

Bunsby remua encore la tête.

Le capitaine donc rompit le cachet, et mit à l'air deux papiers pliés, dont il lut séparément la suscription :

> « Dernières volontés et testament de Solomon Gills. Lettre pour Édouard Cuttle. »

Bunsby, l'œil toujours sur la côte du Groënland, semblait disposé à écouter le contenu. Le capitaine donc toussa pour éclaircir son gosier et lut tout haut ce qui suit :

> « Mon cher Édouard Cuttle, quand je quittai la maison pour aller dans les Indes… »

Ici le capitaine s'arrêta pour regarder vivement Bunsby, qui regardait toujours fixement la côte du Groënland.

> « Quand je quittai la maison pour aller aux Indes chercher, dans mon désespoir, des nouvelles de mon cher enfant, je n'ignorais pas que, si vous connaissiez mon dessein, vous vous opposeriez à mon départ ou que vous voudriez m'accompagner : c'est pour cela que je ne vous ai pas parlé de mes intentions. Quand vous lirez cette lettre, Édouard, il est probable que je ne serai plus. Vous pardonnerez facilement alors à un vieil ami sa folie, et vous vous sentirez de l'intérêt pour celui qui, dans son inquiétude et dans son trouble, a entrepris un voyage si incertain. Qu'il n'en soit donc plus question. J'ai peu d'espoir que mon pauvre enfant lise jamais ces lignes ou qu'il réjouisse vos yeux par la vue de sa bonne et franche figure. »

« Hélas ! non, jamais, dit le capitaine Cuttle, d'un air tristement rêveur. Non, jamais !

Hélas ! il gît pour la vie.
Dedans la mer d'Australie, »

rima M. Bunsby qui avait une oreille des plus musicales.

Le bon capitaine fut si profondément touché de ce tribut poétique payé à la mémoire d'un ami qui n'était plus, qu'il lui serra la main pour le remercier et qu'il se vit obligé d'essuyer ses yeux.

« Bien, bien, dit le capitaine en poussant un soupir, quand la complainte citée par Bunsby eut cessé de vibrer dans la salle à manger :

Il souffrit longtemps
De tous ses tourments,

comme dit le volume, vous n'avez qu'à l'ouvrir et vous y trouverez ça.

— Oui, mais, reprit Bunsby.

Et les chirurgiens
N'y entendaient rien.

— Ah ! sans doute, dit le capitaine, à quoi peuvent-ils servir, quand on est à deux ou trois cents brasses sous l'eau. Il revint alors à la lettre et continua ainsi :

« Mais si Walter était là, à l'ouverture de cette lettre, »

Le capitaine involontairement regarda autour de lui et secoua la tête.

« ou bien s'il en a connaissance plus tard, »

Le capitaine secoua encore la tête.

« je le bénis. Dans le cas où le testament ne serait pas légal, peu importe ; car il n'y a d'intéressés que vous et lui et mon désir est que, s'il vit, il hérite du peu qu'il y a ; mais, s'il en est autrement, ce que je crains, c'est vous, Édouard, qui le remplacerez. Vous respecterez ma dernière volonté, je le sais. Que Dieu vous en récompense ! et aussi de votre bonne et franche amitié pour

« SOLOMON GILLS. »

« Bunsby, dit le capitaine, en l'invoquant d'un air solennel. Qu'en pensez-vous ? vous ici présent, qui avez eu, dès votre enfance, la tête fendue tant de fois et qui, à chaque cicatrice, avez eu de nouvelles idées renfermées dans votre cerveau. Qu'en pensez-vous ?

— S'il en est ainsi, répondit Bunsby, avec une vivacité qui ne lui était pas ordinaire, puisqu'il est mort, mon opinion est qu'il ne reviendra plus. S'il est vivant, il reviendra ; est-ce que je dis pour cela qu'il reviendra ? Non ; mais pourquoi pas ? ainsi donc la portée de cette observation dépend de l'application qu'on en fera.

— Bunsby, dit le capitaine Cuttle, qui semblait estimer d'autant plus son étonnant ami, qu'il le comprenait moins ; Bunsby, dit le capitaine au comble de l'admiration, vous avez une cargaison d'intelligence qui ferait sombrer la mienne bien vite. Mais, quant à ce testament, je ne toucherai pas au bien, le ciel m'en préserve, sinon pour le conserver au légi-

time propriétaire, et j'espère toujours que le légitime propriétaire Sol Gills, est vivant, et qu'il reviendra, quoiqu'il soit bien singulier qu'il n'ait pas fait passer de ses nouvelles. Maintenant, Bunsby, ne vous semble-t-il pas qu'il serait bien de ranger ces papiers et d'inscrire dessus qu'ils ont été ouverts tel jour en présence de John Bunsby et d'Édouard Cuttle ?

Comme Bunsby, toujours sur la côte du Groënland ou ailleurs, ne faisait à cela aucune objection, il fut procédé au rangement des papiers. Le grand homme, ramenant alors ses yeux pour un moment sur les objets environnants, apposa sa griffe sur l'enveloppe, mais en s'abstenant, avec une modestie qui le caractérisait, de se servir de lettres majuscules. Le capitaine fit de sa main gauche son parafe et enferma le paquet dans le coffre-fort, puis il engagea son hôte à fumer une seconde pipe et à prendre un second verre de grog ; il lui donna l'exemple et se mit à songer en regardant le feu, aux chances probables du pauvre vieil opticien.

Tout à coup un événement imprévu, saisissant, terrible, vint épouvanter le capitaine : sans la présence de Bunsby, il coulait bas, et dès ce moment c'en était fait de lui.

Comment était-il arrivé que le capitaine, tout entier à la joie de recevoir un tel hôte, s'était contenté de pousser seulement la porte sans la fermer à la clef, négligence impardonnable ! c'est là une question qu'on n'éclaircira jamais, et qui restera toujours comme une preuve irrécusable de la fatalité ! Par cette porte non fermée, et à cette heure de calme et de silence, la cruelle Mac-Stinger s'élança dans la salle à manger. Elle tenait dans ses bras maternels le petit Alexandre Mac-Stinger et traînait à sa suite la honte et la vengeance, sans oublier Juliana Mac-Stinger et le frère de

cette charmante enfant, Charles Mac-Stinger, connu sur le théâtre des jeux de son enfance sous le surnom de Charlot. Elle était entrée avec une telle rapidité et pourtant si doucement, comme un vrai coup de vent venu des docks de la Compagnie des Indes, que le capitaine se trouva face à face avec cette tête de Méduse, avant que le visage calme et tranquille avec lequel il méditait tout à l'heure eût eu le temps de se pétrifier, d'horreur et d'effroi.

Mais à peine le capitaine eût-il été rappelé au sentiment complet de son malheur, que l'instinct de la conservation lui conseilla de chercher son salut dans la fuite. Il s'élança vers la petite porte qui donnait de la salle à manger sur un escalier fort roide conduisant à la cave, et il s'y précipita tête baissée comme un homme qui se moque bien des coups et des contusions, pourvu qu'il réussisse à se cacher dans les entrailles de la terre. Et il en serait venu à bout sans les dispositions affectueuses de Juliana et de Charlot, qui, le rattrapant par les jambes, l'un d'un côté, l'autre de l'autre, le réclamèrent à titre d'ami en poussant des cris lamentables. Quant à Mme Mac-Stinger elle n'entreprenait jamais rien d'important, sans avoir préalablement renversé Alexandre Mac-Stinger la tête en bas, position commode pour lui administrer une bonne correction, et elle l'asseyait ensuite par terre pour le rafraîchir ; le lecteur l'a déjà vue à la besogne. En cette occasion, elle ne manqua pas de remplir toutes ces formalités, sacrifice propitiatoire offert aux furies vengeresses. Mais lorsque sa victime fut assise par terre, elle s'élança vers le capitaine d'un air si menaçant, que Bunsby en s'interposant crut déjà voir les griffes de la furie labourer les chairs de son piteux ami.

Les cris des deux plus aînés Mac-Stinger et les gémissements du jeune Alexandre, dont l'enfance bariolée offrait

avec les couleurs de la pie une analogie frappante, sa figure étant toujours ornée sur son blanc naturel des noires meurtrissures des coups prodigués à sa tendre jeunesse, contribuaient à rendre cette visite plus effroyable encore. Mais quand le silence se fut rétabli et que le capitaine, tout en nage, regarda humblement Mme Mac-Stinger, sa terreur fut à son comble.

« Capitaine Cuttle, capitaine Cuttle ! dit Mme Mac-Stinger, roidissant son menton et secouant en même temps ce que j'appellerais, si je ne parlais d'une faible femme… un poing. Capitaine Cuttle, osez-vous bien me regarder en face ? ne devriez-vous pas plutôt vous cacher dans la cheminée ? »

Le capitaine qui n'avait pas l'air d'oser grand'chose, murmura d'une voix mourante :

« Tiens bon ! tiens bord ! mon garçon !

— Oh ! insensée que j'étais ! quelle faiblesse aveugle de vous avoir reçu sous mon toit, capitaine ! oh ! oui ! s'écria Mme Mac-Stinger. Quand on pense aux bienfaits dont j'ai comblé cet homme, comme j'ai appris à mes enfants à l'aimer, à le respecter à l'égal d'un père ; quand on songe qu'il n'y a pas une ménagère, ni un logeur en garni qui ne sache que j'ai perdu de l'argent avec un pareil sac à vin, un pareil marsouin ! » Ce dernier mot, Mme Mac-Stinger le prononça plutôt pour l'agrément de la rime et pour faire honneur à cette figure de rhétorique qu'on appelle l'allitération, que pour jeter plus d'odieux sur la conduite du capitaine : car elle ne savait pas ce qu'elle disait. « Oui, et quand tout le monde lui jetait la pierre de ce qu'il donnait tant de mal à une pauvre femme active comme moi, toujours levée de bonne heure, toujours couchée tard pour le bien de sa famille, et qui tenait si propre sa petite maison, qu'on aurait

pu, si on avait voulu dîner, oui dîner, et même prendre son thé par-dessus le marché, sur n'importe quelle marche de l'escalier, c'était, ma foi, bien la peine de se tourmenter pour monsieur, un sac à vin, un marsouin, un libertin. »

Mme Mac-Stinger s'arrêta pour reprendre haleine, et son visage brilla d'une joie triomphante quand elle répéta le mot marsouin, pour qualifier le capitaine.

« Et il prend la fu…i…i…te, s'écria Mme Mac-Stinger en appuyant sur la pénultième d'une telle façon que le malheureux capitaine se crut le plus lâche des hommes. Il reste caché une année entière ! Il se cache d'une femme ! Voyez comme sa conscience le tourmente ! Il n'a pas le courage de l'affronter har…di…ment (Mme Mac-Stinger appuie encore sur cette dernière syllabe), il se sauve comme un traître ! Ah ! si le petit que voici, dit Mme Mac-Stinger parlant très-vite, se permettait de vouloir se sauver, il aurait affaire à moi : je lui montrerais bien vite que je suis sa mère : et je lui en ferai porter les marques. »

Le jeune Alexandre, s'imaginant qu'elle allait mettre à exécution cette menace, fut saisi d'une telle crainte, d'une telle terreur, qu'il se coucha à plat ventre, et, ne montrant plus que les semelles de ses souliers, il poussa des cris si aigus, que Mme Mac-Stinger jugea prudent de le prendre dans ses bras ; et, pour le calmer, quand les cris recommençaient, elle le secouait de manière à lui démantibuler les mâchoires.

« En voilà un joli monsieur que votre capitaine Cuttle ! dit Mme Mac-Stinger avec énergie. Inquiétez-vous donc, perdez-en donc le sommeil, le boire et le manger, désolez-vous comme une Madeleine figurez-vous qu'il est mort, et allez-vous-en comme une folle le long des rues demander à tous les passants s'ils ne l'ont pas vu. Oh ! oui, c'est un joli coco.

Ah ! ah ! ah ! il mérite, bien qu'on se tourmente comme ça ! Excusez du peu, je vous remercie bien ! Ah ! ah ! Ah !… Capitaine Cuttle, dit Mme Mac-Stinger,

Passant du grave au doux, du plaisant au sévère.

je désire savoir, monsieur, si vous allez rentrer à la maison. »

Le capitaine, tout tremblant, chercha des yeux son chapeau pour le mettre sur sa tête et partir.

« Capitaine Cuttle, répéta Mme Mac-Stinger du même ton déterminé, je désire savoir si vous voulez rentrer à la maison, monsieur, oui ou non. »

Le capitaine semblait tout prêt à partir, mais auparavant, il se hasarda à lui dire tout bas qu'il était inutile de faire tant de tapage.

« Allons ! allons ! dit Bunsby d'une voix caressante, arrière, ma toute belle, arrière !

— Et qui êtes-vous, s'il vous plaît ? riposta Mme Mac-Stinger du ton d'une vestale offensée, avez-vous jamais habité sur la place de la Princesse, au n° 9, monsieur ? ma mémoire peut me tromper, mais je ne pense pas que ce soit de mon temps. Il y avait avant moi au n° 9 une Mme Jollson, et peut-être la confondez-vous avec moi ; c'est là seulement ce qui peut me faire excuser vos familiarités, monsieur.

— Allons ! allons ! ma toute belle, arrière, arrière ! » dit encore Bunsby.

Le capitaine Cuttle, malgré son admiration pour ce grand homme, pouvait à peine en croire ses yeux, mais il vit

Bunsby s'avancer hardiment et entourer de son bras velu la taille de Mme Mac-Stinger. Celle-ci fut si bien adoucie par ce procédé magique et aussi par les quelques paroles qu'il avait dites sans rien ajouter ensuite, qu'elle fondit en larmes après l'avoir regardé un moment. Un enfant, oui, un enfant monsieur, l'aurait menée en laisse, tant elle était faible alors, cette fière lionne.

Le capitaine, muet de surprise, le vit petit à petit persuader à cette femme inexorable de retourner dans la boutique ; puis Bunsby revint chercher du rhum, de l'eau et un flambeau qu'il lui porta. Il ne lui avait pas dit un mot, et il l'avait calmée. Il parut de nouveau dans la salle à manger avec son manteau de marin sur le dos et dit :

« Cuttle, je m'en vais la reconduire chez elle. »

Le capitaine, plus confus que si on lui eût mit les fers pour le transporter à Brig-Place, vit toute la famille sortir paisiblement, Mme Mac-Stinger en tête.

C'est à peine s'il eut le temps d'atteindre sa boîte de ferblanc, pour glisser quelques pièces de monnaie dans la main de Juliana, son ancienne favorite, et de Charlot, qui lui était cher, parce qu'il avait la charpente d'un marin. Bunsby lui dit bas à l'oreille qu'il les conduirait vent arrière, et après avoir hélé encore une fois Édouard Cuttle, il ferma la porte derrière lui comme ayant épuisé la liste de la caravane.

Quand le capitaine rentra dans la salle à manger, il se sentait mal à l'aise : il était comme un somnambule devenu jouet de mille fantômes ; il se demandait s'il était bien vrai qu'il eût vu cette charmante petite famille en chair et en os. Puis il vint à penser à l'amiral de la *Prudente-Clara* avec une

foi sans bornes, une admiration sans pareille et il resta plongé dans un ravissement étrange.

Mais comme le temps s'écoulait et que Bunsby ne reparaissait pas, le capitaine commença à se laisser troubler par des pensées d'un autre genre. Bunsby n'aurait-il pas été traîtreusement attiré à Brig-Place pour être enfermé en lieu sûr et servir d'otage pour son ami ? dans ce cas le capitaine, en homme d'honneur, devait lui rendre sa liberté au prix de la sienne. Ou bien Bunsby n'aurait-il pas été attaqué et vaincu par Mme Mac-Stinger, et n'est-ce pas pour cela qu'il n'osait plus se montrer après sa défaite ? ou bien encore Mme Mac-Stinger en y réfléchissant mieux, n'aurait-elle pas changé d'idée, par suite de l'inconstance de son caractère, et ne serait-elle pas revenue sur ses pas pour aborder de nouveau le *petit Aspirant de marine ?* Bunsby, sous le prétexte de la ramener par le chemin le plus court, essayait peut-être de perdre la famille au milieu des déserts et des solitudes de la Cité.

Ce qui préoccupait le plus le capitaine, c'était de savoir ce qu'il aurait à faire dans le cas où il n'entendrait plus parler, soit des Mac-Stinger, soit de Bunsby ; car, au milieu d'événements si extraordinaires et si imprévus, qui pouvait dire que cela n'arriverait pas ainsi ?

Il se fit ces questions tant de fois qu'il en fut fatigué ; et pourtant pas de Bunsby. Il fit donc son lit sous le comptoir, tout prêt à le recevoir : toujours pas de Bunsby. À la fin, quand le capitaine, ayant perdu tout espoir pour ce soir-là du moins, commençait déjà à se déshabiller, il entendit le roulement d'une voiture qui s'approchait ; bientôt elle s'arrêta à la porte et la voix de Bunsby le héla.

Le capitaine tremblait à l’idée que l’on n’avait pas pu se débarrasser de Mme Mac-Stinger, et qu’elle revenait dans la voiture.

Mais non ; Bunsby, pour toute compagne, n’avait qu’une grande boîte qu’il hala de ses propres mains dans la boutique ; et quand il l’eut halée à bord, il s’assit. Le capitaine la reconnut pour la caisse qu’il avait laissée chez Mme Mac-Stinger. Il prit la chandelle et regardant Bunsby attentivement, il crut s’apercevoir qu’il chassait sur son ancre ou, en propres termes, qu’il était ivre. Il était cependant difficile de se rendre compte de son état, car si l’amiral, quand il était en goguette, avait la figure stupide, il n’avait pas non plus la moindre expression quand il était à jeûn.

« Cuttle, dit l’amiral, en tirant la boîte dont il enleva le couvercle, sont-ce là vos affaires ? »

Le capitaine regarda dans l’intérieur de la boîte et reconnut son bien.

« Ça a été mené rondement, hein, camarade ? » dit Bunsby.

Le capitaine, dans sa reconnaissance et son étonnement, le saisit par la main. Il allait se lancer dans une réponse expressive pour peindre son ébahissement, quand Bunsby se dégagea de son étreinte, en secouant son poignet et fit un effort pour cligner de l’œil, mais, dans l’état où il était, c’est un effort qui pensa lui coûter cher : il y perdit presque l’équilibre. Il ouvrit donc brusquement la porte et partit comme une bombe pour aller rejoindre en toute hâte la *Prudente-Clara*. C’est ainsi qu’il se retirait toujours, à ce qu’il paraît, chaque fois qu’il était sorti de quelque entreprise à son

honneur, ou qu'il avait dans son langage de loup de mer, garni de ris les garcettes.

Comme Bunsby n'aimait pas beaucoup qu'on vînt le déranger, le capitaine Cuttle pensa qu'il ferait bien de ne pas l'aller voir, ni d'envoyer savoir de ses nouvelles le lendemain ; il préféra attendre le bon plaisir de l'amiral, ou, dans tous les cas, laisser au moins s'écouler quelque temps.

Le capitaine, cependant, reprit sa vie solitaire dès le lendemain matin, et pensa longuement pendant bien des jours et bien des nuits au vieux Sol Gills, à l'opinion de Bunsby sur la question, à l'espérance qu'il conservait toujours de le voir re-venir. Celle du capitaine Cuttle alla toujours croissant, à mesure qu'il y pensait davantage ; il la rallumait dans son cœur en se mettant, pour attendre l'opticien, sur le seuil de la porte, maintenant qu'il osait le faire, depuis qu'il avait si singulièrement recouvré sa liberté. Puis, il mettait la chaise du vieux Sol à sa place ; rangeait la petite salle à manger, comme elle l'était autrefois, dans le cas où il surviendrait à l'improviste. Il décrocha une petite miniature, représentant Walter enfant ; car, dans ses pensées, il craignait que cette vue ne donnât un coup terrible au vieillard. Le capitaine avait même certains pressentiments quant au jour du retour, et un dimanche il commanda deux portions pour son dîner, tant il était plein de confiance. Mais le vieux Sol ne revenait pas, et les voisins remarquaient toujours le marin au chapeau de toile cirée, qui restait assis tous les soirs à la porte de la boutique, regardant de droite et de gauche dans la rue.

CHAPITRE II.

Détails intimes.

Par la nature même des choses, un homme comme M. Dombey, en présence d'un caractère comme celui qui lui tenait tête, ne pouvait rien relâcher de ses habitudes despotiques. Une lutte continuelle avec cette femme hautaine qui le méprisait, qui le bravait, ne pouvait pas faire fléchir cet homme si froidement cuirassé d'orgueil. Ces natures-là trouvent en elles-mêmes la punition de leurs défauts ; elles se gonflent comme une outre, quand on a pour elle toutes les déférences et qu'on leur fait toutes les concessions possibles ; mais la résistance et la discussion de leurs prétentions exorbitantes ne contribuent pas moins à exalter leur vanité. L'ivraie que la nature a semé dans ce champ-là grandit et pousse toujours, également nourrie par les sucs contraires : tout lui est bon, l'absinthe ou le miel, les douceurs ou les amers. Qu'on s'humilie devant lui, ou qu'on se refuse à reconnaître sa puissance, l'orgueil enchaîne toujours le cœur dans lequel il s'est dressé un trône ; qu'on l'adore ou qu'on le repousse, c'est toujours votre maître ; un maître aussi impitoyable que Satan dans les sombres légendes.

À l'égard de sa première femme, M. Dombey avait gardé, dans sa froide et hautaine arrogance, le rôle d'être supérieur qu'il se croyait dû. Il avait été *M. Dombey* pour elle, la première fois qu'elle l'avait vu, et il était encore pour elle *M. Dombey*, le jour de sa mort. Pendant tout le temps

qu'avait duré leur union, il avait maintenu fièrement sa puissance, comme elle l'avait reconnue humblement. Il s'était élevé bien haut sur son trône, comme elle avait pris une place modeste aux dernières marches : il s'était complu à caresser toujours sa seule et unique pensée de domination. Il s'était figuré que le caractère plein de fierté de sa seconde femme, en se mêlant au sien, aurait ajouté à son orgueil et exalté sa puissance. Il s'était figuré pouvoir devenir encore plus hautain, quand il aurait ajouté à son orgueil l'orgueil d'Édith. Vaincu, il ne lui était jamais venu dans l'idée que celui de sa femme pourrait lutter contre le sien ; et maintenant qu'il le voyait se dresser sur sa route, à chaque pas, à chaque mouvement qu'il faisait, arrêtant sur lui son regard froid, plein de défi et de dédain, son orgueil à lui, au lieu de diminuer, de se courber sous le coup, se développait davantage, devenait plus ferme, plus violent, et en même temps plus triste, plus sombre, plus insupportable et plus inflexible qu'auparavant.

Celui qui revêt cette cuirasse d'airain, subit les conséquences du lourd fardeau qu'il s'impose. Il ne se laisse pénétrer ni par les sentiments d'amitié, d'amour, de confiance, ni par l'affection, ni par les douces émotions que procure la vie intime ; mais, qu'on porte un coup à son amour-propre, il sentira la blessure comme la poitrine nue tressaille sous l'acier ! son cœur envenimé deviendra la proie d'un ulcère rongeur que ne peut adoucir la main même de l'orgueil triomphant, quand il a jeté à ses pieds son rival désarmé.

C'étaient là les souffrances qu'il ressentait. Elles le torturaient, quand il était seul dans ses vieilles chambres, où il recommençait à se retirer souvent pour y passer de longues heures solitaires. Il semblait que ce fût son sort d'être toujours fier de son pouvoir, et cependant toujours humilié dans

son impuissance, lorsqu'il aurait souhaité le plus de marcher dans sa force. Qui donc le destin avait-il voulu opposer à ses volontés ?

Qui ? La réponse était facile. Qui est-ce donc qui pouvait captiver sa femme, après avoir captivé son fils ? Qui est-ce donc qui lui avait fait voir cette nouvelle victoire, quand il était assis à la considérer dans le sombre coin du salon ? Qui est-ce donc qui pouvait faire d'un seul mot ce que ne pouvaient faire les volontés les plus énergiques du maître ? Qui est-ce qui, sans être aidé par l'amour de son père, par son intérêt, par un de ses regards, avait grandi chaque jour en taille et en beauté, quand ceux qu'il avait aimés étaient morts ? Qui donc ? si ce n'est cette même enfant qu'il avait regardée d'un œil si troublé, quand elle était bien petite encore, et privée de sa mère : oui, il l'avait regardée déjà comme s'il craignait de la haïr un jour. Ah ! ses pressentiments ne s'étaient que trop réalisés, car il la haïssait maintenant de tout son cœur !

Oui, et il aurait voulu la voir haïe, la faire haïr, quoiqu'il vît encore, malgré lui, autour d'elle, quelques rayons de cette auréole au milieu de laquelle elle lui était apparue, le soir de son retour avec sa femme. Il savait maintenant qu'elle était belle ; il ne lui contestait pas ce qu'il y avait en elle de gracieux et de séduisant ; il s'avouait à lui-même que, dans sa beauté de jeune fille, elle l'avait saisi de surprise. Mais c'était un grief de plus contre elle. Cet homme, malheureux dans ses rêveries tristes et profondes, avait le sombre sentiment de ce qui lui aliénait tous les cœurs, une vague idée de ce qui rendait sa vie si solitaire, mais il balançait mal le compte de ses droits et de ses torts, et trouvait moyen de se justifier et de récriminer contre elle. Plus elle promettait de lui faire honneur par ses belles qualités, plus il était disposé à exiger

d'elle à l'avance l'obéissance et la soumission. Quand lui avait-elle montré jamais de soumission et d'obéissante ? Était-ce à lui qu'elle rendait la vie heureuse ou à Édith ? Ses séductions mêmes, était-ce à lui ou à Édith qu'elle les avait fait valoir ? Depuis sa naissance, pourquoi n'avaient-ils jamais été, l'un à l'autre comme père et fille ? Ils étaient au contraire toujours restés étrangers l'un pour l'autre ; il l'avait toujours trouvée sur son chemin, toujours et partout. En ce moment même elle était liguée contre lui. Sa beauté lui servait à attendrir des cœurs qui étaient de marbre pour lui, et semblait l'insulter par ce triomphe impie.

Peut-être au milieu de toutes ces pensées y avait-il, au fond de son cœur, comme le murmure d'un sentiment nouveau. En songeant aux inconvénients de sa position présente il se demandait, dans son égoïsme, si sa vie n'aurait pas été plus heureuse entourée des soins affectueux de sa fille. Mais il faisait taire, sous les flots bruyants de son orgueil, le grondement de ce tonnerre lointain. Il n'avait d'oreilles que pour son orgueil ; et cet orgueil, sujet incessant de ses luttes avec lui-même, de trouble sans fin, de torture volontaire ne lui inspirait pour elle que de la haine.

À ce démon chagrin, opiniâtre et sombre dont il était possédé, sa femme opposait son orgueil, à elle, dans toute la force de sa jeunesse. Jamais ils n'auraient pu être heureux ensemble ; mais rien au monde ne pouvait rendre leur vie plus malheureuse que la lutte obstinée et résolue qu'ils se livraient tous deux. Le caractère de l'orgueil de M. Dombey était de maintenir sa suprématie superbe, et de forcer Édith à la reconnaître. Pour elle, elle se serait fait tuer plutôt que de céder, et, à son dernier soupir, son regard hautain ne lui aurait témoigné que le plus froid, le plus inflexible mépris. Voilà donc la reconnaissance qu'il en avait espérée ! Car il ne

savait pas quels combats elle s'était livrée à elle-même, quels orages avaient soulevé son cœur avant qu'elle se décidât à l'honneur insigne de porter son nom ! Il ne savait pas quelle concession elle croyait lui avoir faite en lui permettant de l'appeler *sa femme !*

Dombey était résolu à lui faire voir qu'il était le maître ; que tout devait courber devant sa volonté. Il était bien aise qu'elle fût orgueilleuse, mais il voulait qu'elle le fût de concert avec lui et non pas contre lui. Tandis qu'assis tout seul, sa colère s'animait contre elle, souvent il l'entendait sortir et rentrer, mener avec insouciance la vie agitée de Londres, sans s'inquiéter du plaisir ou du déplaisir de son mari, sans se demander s'il était satisfait ou mécontent ; non, pas plus que s'il eût été son groom. La suprême et froide indifférence d'Édith, cette usurpation de son propre privilége le blessait plus profondément que tout le reste, et il se décida à la faire plier sous sa volonté puissante et majestueuse.

Il avait longuement médité ces pensées, quand un soir il alla la trouver dans son appartement, après l'avoir entendue rentrer fort tard. Elle était seule, encore revêtue de sa riche toilette et venait de sortir de la chambre de sa mère. Son visage avait une expression de mélancolie et de tristesse quand il s'approcha d'elle, mais il n'eut que le temps de s'en apercevoir de la porte, car, à peine eut-il fait un pas, que, dans le miroir en face d'elle, il reconnut, comme dans un cadre, ce visage aux sourcils froncés, et cette beauté sombre qu'il connaissait trop bien !

« Madame Dombey, en entrant, je vous demanderai la permission de vous dire quelques mots.

— Demain, répondit-elle.

— Il n’y a jamais de moment plus convenable que le moment présent, madame, dit-il. Vous vous méprenez sur votre position. C’est moi qui ai l’habitude de choisir mes moments. Je crois que vous vous faites une fausse idée de ce que je suis et de ce que je dois être dans la maison, madame Dombey.

— Je crois, répondit-elle, m’en faire au contraire une très-juste idée. »

En parlant ainsi elle le regardait, ses beaux bras blancs tout chargés d’or et de pierreries croisés sur sa poitrine oppressée, et détournant la tête.

Si elle eût été moins belle, moins hautaine dans son froid maintien, elle n’aurait jamais pu faire pénétrer en lui le sentiment de son infériorité jusqu’au fond de son orgueil humilié. Mais elle avait ce pouvoir, et il le sentait profondément. Il lança un regard tout autour de la chambre : il y vit çà et là, dédaigneusement éparpillés, tous les plus riches objets de toilette, tout le luxe des vêtements. Ce n’était pas caprice ou négligence, c’était l’expression du plus profond mépris pour tout ce que l’or peut payer ; nouvel outrage pour son mari. Les guirlandes de fleurs, les plumes, les bijoux, les dentelles, la soie, le satin, partout il voyait des objets de luxe méprisés, gaspillés et foulés aux pieds. Les diamants même, son cadeau de noces, qui se levaient et retombaient sur son sein, semblaient s’agiter, impatients de briser la chaîne qui les attachait à son cou pour aller rouler sur le plancher, se faire écraser sous ses pieds.

Il sentait donc son infériorité, et il le laissait voir. Au milieu de l’éclat des teintes et des lueurs voluptueuses qui se reflétaient dans l’appartement, il était d’une gravité bizarre dans son maintien ; il avait l’air gêné devant sa fière maî-

tresse, dont la beauté farouche se répétait dans tous les objets qui l'entouraient comme dans autant de fragments de miroirs brisés. Il comprenait lui-même son embarras et son air maladroit ; plus il la voyait conserver son sang-froid, plus s'en augmentait sa colère. Irrité, hors de lui, il s'asseyait, il se levait, il ne savait quelle contenance faire et n'y gagnait rien.

« Madame Dombey, il est absolument nécessaire que nous ayons ensemble une explication. Votre conduite ne me plaît pas, madame. »

Elle se contenta de lui lancer un regard et détourna de nouveau la tête : mais elle eût parlé une heure qu'elle n'aurait pu être plus éloquente.

« Je vous répète, madame Dombey, que votre conduite ne me plaît pas. J'ai déjà eu occasion de vous dire qu'il fallait la changer. J'insiste aujourd'hui sur ce point.

— Vous avez choisi une occasion fort convenable pour votre première remontrance, monsieur, et pour la seconde, vos manières et vos expressions sont on ne peut plus convenables aussi. Vous insistez, *vous* ? et avec *moi* encore ?

— Madame, dit M. Dombey prenant son air de froideur le plus agressif, je vous ai faite ma femme, vous portez mon nom, vous êtes associée à ma position, à ma réputation. Je ne vous dirai pas que le monde en général pense que cette union a été pour vous un honneur, mais je vous dirai que j'ai l'habitude d'*insister* avec mes proches et mes inférieurs.

— Dans laquelle des deux catégories vous plaît-il de me ranger ? demanda-t-elle.

— Il me semble que ma femme doit participer, ou plutôt qu'elle participe réellement et inévitablement de ces deux caractères, madame Dombey. »

Elle abaissa ses yeux sur lui avec fermeté et mordit ses lèvres tremblantes. Il vit sa poitrine se soulever, son visage rougir, puis pâlir tout à coup : Tout cela, il ne pouvait manquer de le voir, et il le vit. Mais ce qu'il ne put voir, c'est qu'au fond de son cœur elle écoutait une voix, elle entendait un nom qui lui disait de se calmer, et ce nom, c'était Florence.

Pauvre idiot ! il marche à sa ruine les yeux bandés. Ne s'avisa-t-il pas de croire alors qu'elle s'arrêtait parce qu'elle avait peur de lui ?

« Vous êtes trop dépensière, madame, dit M. Dombey. Vous êtes extravagante, vous jetez par la fenêtre des sommes folles, ou au moins ce qui serait des sommes folles pour d'autres que pour moi ; et cela, dans des sociétés qui me sont inutiles et qui même me sont désagréables. J'insiste sur un changement complet à cet égard. Je sais que les femmes qui parviennent subitement à la fortune sont en général promptes à abuser de leur nouvelle situation. Vous n'en avez que trop abusé déjà : Je désire que l'expérience de Mme Granger, dans une position bien différente, serve maintenant d'instruction à Mme Dombey. »

C'était encore ce même regard fixe, ces lèvres tremblantes cette poitrine oppressée, ce visage changeant à chaque instant de couleur et toujours ce nom dans son cœur : Florence ! Florence ! En voyant ses traits ainsi altérés, l'insolence de l'orgueilleux Dombey croissait toujours. Le mépris qu'elle avait eu pour lui, le sentiment qu'il venait d'avoir de son infériorité, autant que cet air de soumission

qu'il croyait reconnaître, gonflèrent trop violemment son cœur, qui s'abandonna à toute son impétuosité. Qui pouvait résister à sa ferme volonté et à son bon plaisir ? il avait résolu de la soumettre. Eh bien ! vous voyez !

« Vous aurez la bonté, madame, dit M. Dombey d'un ton de souveraine autorité, de vous rappeler bien positivement qu'on me doit respect et obéissance, que je veux qu'on me respecte et qu'on m'obéisse devant le monde, madame. Je suis habitué à cela, je le réclame comme mon droit. Bref, il faut vous y soumettre. Il me semble que ce n'est pas trop exiger en retour de la haute position que je vous ai faite, et personne, je le crois, ne sera surpris ni de ce que j'exige de vous, ni de ce que vous ferez pour moi, pour moi ! moi ! » répéta-t-il avec emphase.

Elle ne dit rien, son maintien était le même, ses yeux étaient toujours fixés sur lui.

« J'ai appris par votre mère, madame Dombey, dit-il avec l'importance d'un magistrat, ce que déjà vous savez sans doute, c'est que Brighton lui a été recommandé pour sa santé. M. Carker a eu la bonté… »

Elle changea tout à coup : son visage et son sein se couvrirent d'une rougeur aussi vive que si les feux ardents du soleil couchant les eussent colorés. M. Dombey s'aperçut du changement, mais il l'interpréta toujours à sa manière et continua :

« M. Carker a eu la bonté d'y aller louer une maison pour quelque temps. À notre retour à Londres, je prendrai les arrangements que je jugerai nécessaires pour l'accommoder et la diriger. Ainsi, par exemple, si cela se peut, je retiendrai à Brighton une très-respectable dame, qui vit dans une posi-

tion précaire, une certaine Mme Pipchin : elle a déjà rempli dans ma famille une place de confiance, et je la prendrai comme femme de charge. Une maison comme la mienne, que Mme Dombey ne dirige que de nom, a besoin d'une tête capable. »

Elle avait changé de maintien, avant qu'il en fût venu à ces mots, et maintenant elle était assise, sans le quitter du regard, toujours tournant et retournant un bracelet autour de son bras, non pas d'une main légère et délicate : elle le tirait, elle le pressait au contraire sur sa douce peau, si fortement que son bras en devint tout violet.

« J'ai remarqué, ajouta M. Dombey, et ceci termine ce que j'avais l'intention de vous dire, madame Dombey, j'ai remarqué, il y a un instant, madame, que mon allusion à M. Carker, a été reçue d'une façon toute particulière. Quand il m'est arrivé de vous témoigner devant ce confident dévoué, combien j'étais mécontent de votre manière de recevoir mes amis, vous vous êtes plainte de sa présence. Vous feriez bien, madame, de ne plus vous en plaindre et de vous habituer très-probablement à sa présence dans beaucoup d'autres occasions semblables : à moins que vous n'ayez recours au moyen que vous avez à votre disposition. Ce moyen, madame, est de ne pas me donner un sujet de plainte. M. Carker, dit M. Dombey qui, après l'émotion dont il venait d'être témoin, croyait trouver dans l'usage qu'il faisait de son confident, un sûr moyen de triompher de l'orgueil de sa femme et qui peut-être tenait aussi à montrer à cet homme tout son pouvoir sous un jour nouveau, M. Carker étant dans ma confidence, madame, peut très-bien être dans la vôtre au même degré. J'espère, madame, ajouta-t-il, après quelques moments de silence dont il profita dans sa fierté toujours croissante pour mûrir son idée, j'espère, madame,

n'avoir pas besoin de vous adresser des reproches ou des remontrances par l'intermédiaire de M. Carker ; mais comme ce serait déroger à ma position et à ma réputation de soutenir des discussions qui ne sont pas de mon rang, avec une femme à laquelle j'ai conféré la plus haute distinction qui soit en mon pouvoir, je ne me ferai aucun scrupule d'avoir recours aux services de M. Carker dans l'occasion, si besoin est. »

Puis, se rehaussant dans le sentiment de sa propre grandeur, M. Dombey, plus roide et plus impénétrable que jamais, se dit à lui-même : « Maintenant elle a appris à me connaître ; elle sait ce que je veux. »

La main, qui avait comprimé si fort le bracelet, Édith la tenait étroitement serrée sur sa poitrine, mais, le regard toujours fixé sur lui et la figure impassible, elle lui dit à voix basse :

« Attendez pour l'amour de Dieu, il faut que je vous parle. »

Pourquoi ne lui parla-t-elle pas ? Pourquoi pendant quelques instants se livra-t-il dans Édith une lutte intérieure qui l'empêcha de parler ? L'expression forcée qu'elle imprima à son visage lui donnait l'air d'une statue. Ce regard ne faisait ni concession, ni résistance, il n'exprimait ni l'amour, ni l'orgueil, ni la haine, ni l'humilité, il se bornait à interroger.

« Vous ai-je jamais poussée à rechercher ma main ? Ai-je eu recours à la ruse pour faire votre conquête ? Me suis-je montrée à votre égard plus sympathique quand vous me faisiez la cour que je ne l'ai été depuis notre mariage ? Enfin,

m’avez-vous jamais vue différente de ce que je suis aujourd’hui pour vous ?

— Mon Dieu, madame, il est complétement inutile d’entrer dans de pareilles discussions.

— Avez-vous pensé que je vous aimais ? Ignoriez-vous que je ne vous aimais pas ? Vous êtes-vous jamais soucié de mon cœur ? avez-vous jamais pensé à si peu de chose ? A-t-il jamais été question de rien de semblable dans notre marché, d’un côté ou de l’autre ?

— Il ne s’agit point de cela du tout, madame. »

M. Dombey voulut sortir. Édith se plaça entre lui et la porte pour l’en empêcher ; elle se mit devant lui dans toute la majesté de son orgueil, et lui dit en le regardant entre les yeux :

« Vous répondez malgré vous à chacune de ces questions ; vous y répondez en vous-même avant que je ne vous les fasse. Comment en serait-il autrement, vous qui savez aussi bien que moi notre misérable marché ? Maintenant, dites-moi, si je vous avais aimé jusqu’à l’adoration, pourrais-je faire plus que de vous livrer toute ma volonté, tout mon être comme vous venez de me le demander ? Si mon cœur était pur et innocent et que vous fussiez l’objet de son amour, pourriez-vous obtenir davantage ?

— Probablement non, madame.

— Vous savez combien il s’en faut qu’il en soit ainsi ; vous n’avez qu’à me regarder et vous lirez sur mon visage toute l’ardeur de la passion que je ressens pour vous. Tout cela était dit, sans que sa lèvre tremblât, sans que son œil noir brillât ; c’était toujours le même regard fixe et pénétrant.

Vous connaissez l'histoire de ma vie. Vous parliez tout à l'heure de ma mère. Eh bien ! qu'en dites-vous ? Pensez-vous après cela réussir à m'humilier, à me faire plier, à me rompre, moi, à la soumission, à l'obéissance ? »

M. Dombey sourit ; autant aurait valu lui demander s'il pouvait prendre dans ces coffres deux cent cinquante mille francs : ce n'était pas plus difficile.

« S'il y a quelque chose d'extraordinaire ici, dit-elle en élevant la main vers son front, tandis que son regard restait toujours aussi calme, aussi froid, comme il y a là des pensées étranges, et elle appuya avec force sa main sur son cœur, songez à l'importance de la prière que je vais vous faire ! Oui, que je vais vous faire, » répéta-t-elle en réponse à un mouvement de physionomie de M. Dombey.

M. Dombey abaissa son menton sur sa cravate dont l'empois se froissa et craqua. Il s'assit sur un sofa qui se trouvait près de lui pour entendre la prière.

« Je vais vous dire une chose qui me semble, à moi-même, incroyable de ma part ; en y réfléchissant, vous y attacherez encore plus d'importance, quand je la dis à un homme qui est devenu mon mari, à vous surtout. »

Il crut voir des larmes briller dans ses yeux et il se disait avec complaisance que c'était lui qui les faisait couler ; et pourtant pas une ne coula jusque sur sa joue, et son regard ne perdit rien de sa fermeté.

« Eh bien ! continua-t-elle, dans cet abîme qui est devant nous, et où nous tomberons peut-être, nous ne périrons pas seuls (la perte ne serait pas grande), mais nous en entraînerons d'autres avec nous.

— D’autres ! il savait de qui elle voulait parler et il fronça sévèrement le sourcil.

— C’est pour ces autres-là que je vous parle, mais aussi pour vous et pour moi. Depuis notre mariage, vous avez été arrogant avec moi, et je vous l’ai rendu. Vous m’avez montré, à moi et à tous ceux qui nous entourent, à chaque heure du jour, que vous croyez m’avoir fait une grâce, un honneur, en m’épousant. Je ne pense pas de même, et je ne me suis pas gênée pour le faire voir. Il semble que vous n’ayez pas voulu me comprendre, ou que vous consentiez volontiers à ce que nous allions chacun de notre côté, et vous attendez en retour un hommage que vous n’obtiendrez jamais. »

Son visage resta aussi impassible, mais dans le souffle même qu’elle tira de sa poitrine il y avait une articulation énergique de ce mot fatal : *Jamais.*

« Je n’ai aucune affection pour vous, vous le savez et vous ne vous en souciez guère. De mon côté, je sais que vous ne m’aimez pas, mais nous sommes enchaînés l’un à l’autre ; et, dans les liens qui nous entourent, d’autres sont liés avec nous, comme je viens de vous le dire. Nous mourrons tous les deux, et déjà tous les deux nous avons vu la mort de près chacun dans un petit enfant. Qu’elle nous apprenne à être indulgents ! »

M. Dombey respira longuement ; on eût cru qu’il disait : « Oh ! ce n’était que ça ? »

« Il n’y a pas d’or au monde, continua-t-elle d’un visage plus pâle, en voyant l’insensibilité de son mari qui sembla donner à ses yeux un plus vif éclat ; il n’y a pas d’or qui eût pu m’empêcher de vous faire cet appel et de vous dire toute l’importance que j’y attache. De même qu’une fois ces mots

emportés par les vents, il n'y aura pas d'or ou de puissance capable de les rappeler. Je sais la portée de mes paroles, je les ai pesées, et je tiendrai la promesse que je ferai : si vous voulez me promettre votre indulgence, je vous promettrai la mienne aussi. Nous sommes un couple malheureux, chez lequel, par des causes différentes, tout sentiment qui rend une union bénie, ou du moins raisonnable, est devenu impossible ; mais, avec le temps, l'amitié pourra venir, nos caractères se conviendront peut-être davantage. Je tâcherai d'avoir cette espérance, si vous voulez en faire autant de votre côté. Je chercherai à faire un meilleur et plus heureux emploi de mes dernières années que je ne l'ai fait de ma première jeunesse. »

Elle avait parlé, tout le temps, d'une voix basse, mais bien accentuée, et d'un ton qui ne montait ni ne baissait. Quand elle eut fini, elle laissa retomber la main qu'elle serrait avec force contre son mur pour en contenir les battements. Mais elle ne baissa pas les yeux, et son regard resta toujours fixé sur lui.

« Madame, dit M. Dombey de son ton de dignité le plus imposant, je ne puis accepter une proposition pareille ; ce serait trop singulier. »

Elle continua à le regarder sans que sa physionomie exprimât le moindre changement.

« Je ne puis, dit M. Dombey qui se leva en parlant, consentir à temporiser ou à entrer en pourparler avec vous, madame Dombey, sur ce sujet. Vous connaissez trop bien, à cet égard, ma façon de penser. Je vous ai posé mon ultimatum, madame ; il ne me reste plus qu'à vous prier d'en faire l'objet de votre plus sérieuse attention. »

Il fallait voir combien le regard d'Édith, changeant d'expression, parut s'arrêter sur lui plus fixement encore. Il fallait voir ses yeux se détourner de lui comme d'un être vil et odieux ! Il fallait voir le froncement de son hautain sourcil ! Il fallait voir le mépris, la colère, l'indignation, l'horreur se peindre sur ses traits, et la pâleur glaciale de son visage sévère s'effacer comme une ombre ! M. Dombey ne pouvait manquer de suivre tous ces jeux de physionomie ; il en eut presque peur.

« Allez, monsieur, dit-elle en lui montrant la porte d'un geste impérieux. Ici se termine notre première et notre dernière confidence. Rien ne pourra nous rendre plus étrangers l'un à l'autre que nous ne le sommes maintenant.

— Je poursuivrai la route que je me suis tracée, madame, dit M. Dombey, sans me laisser troubler, je vous prie de le croire, par des phrases. »

Elle lui tourna le dos sans lui répondre et s'assit devant son miroir.

« J'espère que vous comprendrez mieux votre devoir quand vous serez plus calme et que vous aurez un peu réfléchi, madame. »

Elle ne répondit pas un mot. Dans le miroir qui reflétait le visage d'Édith, il ne vit plus la moindre expression ; non, elle ne faisait pas plus attention à lui qu'à une araignée égarée sur le mur, à un cloporte sur le tapis, ou plutôt elle montrait le même dégoût que s'il avait été pour elle ces deux insectes à la fois et qu'elle les eût foulés aux pieds avec le sentiment du plus profond mépris. Il se retourna, en approchant de la porte, pour jeter encore un regard sur cette chambre, où les lumières et le luxe brillaient avec profusion sur tous

les riches et splendides objets étalés partout ; sur la belle Édith, dans ses vêtements somptueux, assise devant sa glace ; sur le visage d'Édith, réfléchi dans son miroir. Il rentra dans sa vieille chambre tout pensif, emportant avec lui dans son esprit une peinture vivante de la scène qui venait de se passer, et, comme c'est assez l'ordinaire, il se demandait vaguement ce que tout cela allait devenir.

Du reste, M. Dombey restait calme et digne, comme un homme qui ne doute pas un moment du succès. Son opinion était faite là-dessus.

Il n'avait pas l'intention d'accompagner la famille à Brighton ; mais le matin du départ, c'est-à-dire le lendemain ou le surlendemain, il informa gracieusement Cléopâtre au déjeuner qu'il irait les rejoindre bientôt.

On n'avait pas de temps à perdre pour conduire Cléopâtre dans un lieu qui était recommandé par les médecins, car la pauvre femme avait l'air de filer un mauvais coton, et, avant d'aller en terre, sa figure, en attendant, était déjà devenue terreuse.

Sans avoir éprouvé une seconde attaque bien positive de sa maladie, la vieille fée paraissait, dans sa convalescence, avoir beaucoup plus perdu que gagné. Elle était plus faible et plus abattue ; sa tête était plus dérangée, et il se faisait, dans son esprit et dans sa mémoire, d'étranges confusions. Parmi les symptômes de ce nouveau malaise, elle avait contracté l'habitude de confondre les noms de ses deux gendres, le mort et le vivant ; et, en général, elle appelait M. Dombey Grangebey ou Domber, et *vice versa*.

Mais elle était jeune, toujours aussi jeune, et, dans sa jeunesse, elle apparut au déjeuner, le jour du départ, avec un

chapeau neuf fabriqué tout exprès pour la circonstance, et une robe de voyage brodée et soutachée comme une robe d'enfant, second âge. Il n'était pas facile de la coiffer avec un de ces chapeaux légers maintenant à la mode, et, quand on était parvenu à le placer sur sa pauvre tête branlante, il n'était pas facile de le fixer à sa place. Au déjeuner, par exemple, il se mit dans la tête d'être toujours tourné de côté ; il est vrai qu'il en fut bien puni par la vigilante Flowers, qui le renfonçait à tout moment avec une bonne tape sur le fond. C'est pour cela que cette perle des femmes de chambre resta derrière sa maîtresse pendant tout le repas.

« Allons, mon cher Grangebey, dit Mme Skewton, il faut positivement me prom… (elle s'arrêtait court au milieu de certains mots, quand elle ne les supprimait pas tout à fait) de venir bientôt nous voir.

— Je viens justement de dire, madame, répondit M. Dombey bien haut et d'une voix fortement accentuée, que j'irai vous rejoindre dans un jour ou deux.

— Ah ! c'est bien à vous, Domber.

Ici le major, qui était venu pour prendre congé des dames et qui regardait Mme Skewton avec ses yeux de homard, dans l'attitude tout à fait désintéressée d'un homme qui ne doit jamais mourir, s'écria :

« Corbleu ! Madame, vous ne demandez pas au vieux Joe s'il ira vous voir ?

— …stérieux personnage, répondit Mme Skewton, qui donc êtes-vous ? »

Mais ici un renfoncement administré à propos par Flowers au chapeau sembla raviver sa mémoire, et elle ajouta :

« Oh ! c'est de vous que vous voulez parler, horrible créature ?

— C'est diablement drôle, monsieur ! dit tout bas le major à M. Dombey ; ça va mal ! Aussi, elle ne s'est jamais assez couverte (le major, lui, était boutonné jusqu'au menton)… De qui voulez-vous que J. B. parle en disant Joe, si ce n'est du vieux Joe Bagstock, Joseph, votre esclave pour vous servir, Joe, madame ? Cet homme-là, voyez-vous, cet homme-là ? entendez-vous ce creux-là ? (Il se frappait sur la poitrine.) C'est Bagstock, ça !

— Ma très chère Édith, Grangebey, c'est la chose la plus …straordinaire, dit Cléopâtre d'un air maussade, que le major…

— Bagstock J. B., lui cria le major voyant qu'elle balbutiait son nom.

— N'importe, dit Cléopâtre ; Édith, mon amour, vous savez que je n'ai jamais eu la mémoire des noms. Qu'est-ce que je disais donc ? Ah ! oui, c'est la chose la plus …straordinaire du monde, que tant de gens demandent à me venir voir là-bas. Je ne pars pas pour longtemps ; je reviendrai. Rien ne les empêche pourtant d'attendre mon retour. »

Cléopâtre, en parlant ainsi, promenait ses regards autour de la table et ne paraissait pas à son aise.

« Je n'ai pas besoin de visiteurs ; non, je n'en ai pas besoin, continua-t-elle. Un peu de repos et d'autres choses semblables, voilà tout ce que je …clame. Il ne faut pas que

ces odieux animaux s'appro… de moi tant que je ne serai pas sortie de ce …gourdissement. »

Et, tout en voulant reprendre ses manières de coquette, elle chercha à donner une petite tape avec son éventail au major, mais elle se trompa de direction et renversa la tasse de M. Dombey.

Puis elle appela Withers et le chargea de veiller à ce que l'ordre pour tous les petits rangements de sa chambre fût ponctuellement exécuté le plus tôt possible, avant son retour ; *il fallait s'y mettre tout de suite*, car son retour pouvait bien ne pas tarder. Elle avait tant d'invitations à satisfaire, et tant de gens à visiter ! Withers reçut ces ordres avec une respectueuse déférence. Il donna sa promesse que tout serait exécuté ; mais lorsqu'il se fut retiré d'un pas ou deux derrière elle, il ne put s'empêcher de regarder d'une étrange manière le major, qui ne put s'empêcher de regarder d'un air non moins étrange M. Dombey, qui ne put s'empêcher de regarder d'un air aussi étrange Cléopâtre, qui ne put s'empêcher, en branlant la tête, de se boucher l'œil avec son chapeau, et de faire un grand cliquetis avec son couteau et sa fourchette dans son assiette : on eût dit qu'elle jouait des castagnettes.

Édith seule ne levait pas les yeux de dessus la table, sans jamais paraître s'inquiéter de ce que disait ou faisait sa mère. Elle écoutait ses mots entrecoupés ou tournait la tête vers elle quand elle lui parlait ; elle lui répondait quelques mots à voix basse lorsque cela était nécessaire ; quelquefois elle l'arrêtait quand elle divaguait, ou ramenait par un mot ses pensées au sujet dont elle s'écartait. La mère qui, pour tout le reste, n'avait aucune fixité dans l'esprit, ne perdait jamais de vue sa fille ; elle regardait ce beau visage froid et sévère comme le marbre, tantôt avec une sorte d'admiration crain-

tive, tantôt avec des efforts de gaieté pour la faire sourire ; tantôt elle versait des larmes et secouait la tête d'un air jaloux, comme si elle s'imaginait que sa fille la négligeait ; mais toujours elle était attirée vers elle comme par un aimant invincible. D'Édith, son regard allait quelquefois vers Florence, pour revenir ensuite à Édith avec un air égaré. Quelquefois, elle cherchait à regarder ailleurs, comme pour se dérober au visage de sa fille ; mais elle se sentait forcée d'y revenir, quoique celle-ci ne cherchât jamais la première son regard et ne songeât à la troubler d'un seul coup d'œil.

Le déjeuner terminé, Mme Skewton, feignant de s'appuyer négligemment sur le bras du major, tandis qu'elle était portée de l'autre côté par Flowers, sa femme de chambre, et poussée par Withers, son page, fut conduite à la voiture qui devait l'emmener, elle, Florence et Édith, à Brighton.

« Joseph est-il complétement banni ? dit le major en s'arrêtant sur les marches avec son visage pourpre. Diable ! madame Cléopâtre a-t-elle le cœur assez dur pour défendre à son fidèle Marc-Antoine Bagstock de jouir de sa présence ?

— Allez-vous-en, dit Cléopâtre ; je ne puis vous voir. Vous reviendrez quand je serai de retour, si vous êtes aimable.

— Dites à Joseph, madame, un mot d'espoir, fit le major, ou il mourra de douleur.

— Mourra ! fit Cléopâtre en frissonnant et en s'affaissant sur elle-même. Édith, ma chère, continua-t-elle, dites-lui…

— Quoi ?

— Ce sont des mots affreux, dit Cléopâtre ; il emploie des mots affreux ! »

Édith lui fit signe de s'éloigner, donna l'ordre de partir, et laissa le fatigant major à M. Dombey, qu'il alla rejoindre en sifflant.

« Ah ! monsieur, dit le major les deux mains sous les basques de son habit et les jambes bien écartées, voilà une charmante amie qui déménage pour Drôle-de-Ville.

— Que voulez-vous dire, major ? demanda M. Dombey.

— Je veux dire, Dombey, répondit le major, que vous serez bientôt un gendre sans belle-mère. »

M. Dombey parut si peu satisfait de cette plaisanterie, que le major se tira d'embarras en toussant comme un cheval pour se donner un air de gravité.

« Sacrebleu ! monsieur, dit le major, il est inutile de déguiser les choses. Joe est rude, monsieur ; c'est sa nature. Si vous prenez le vieux Joe pour ami, il faut le prendre tel qu'il est : il n'est pas fait d'hier ; c'est une vieille lame et un fin renard. Dombey, la mère de votre femme est sur le déclin.

— Je crains, répondit M. Dombey, avec beaucoup de philosophie, que Mme Skewton ne baisse.

— Ne baisse, Dombey, dit le major ; ce n'est pas le mot ; dites qu'elle tombe.

— Oh ! le changement d'air et les soins peuvent faire beaucoup, dit M. Dombey.

— Ne le croyez pas, monsieur, répondit le major. Sacrebleu ! monsieur, elle ne se couvre pas assez. Si un homme ne

se couvre pas, monsieur, dit le major, en fermant un autre bouton à son gilet de peau de buffle, sur quoi voulez-vous qu'il compte ? Il y a des gens qui en mourront, monsieur, et c'est bien leur faute. Sacrebleu ! monsieur, oui, c'est bien leur faute. Voilà ce que c'est que d'être entêté ! Voyez-vous, Dombey, ça ne serait peut-être pas bien gracieux, ça ne serait peut-être pas bien raffiné, ça serait un peu rude et coriace, mais, voyez-vous, une goutte du pur sang du vieil anglais Bagstock ne ferait vraiment pas de mal pour la régénération de l'espèce humaine. »

Satisfait d'avoir donné cette précieuse indication dans l'intérêt de l'humanité, le major Bagstock, qui indépendamment de toutes les autres qualités comprises dans la catégorie de l'anglais pur sang qu'il possédait ou qu'il ne possédait pas, on n'en savait trop rien, possédait bien certainement un visage véritablement écarlate, emporta au club ses yeux de homard avec son embonpoint apoplectique et passa sa journée à étouffer.

Cléopâtre, tantôt de mauvaise humeur, tantôt satisfaite d'elle-même, tantôt éveillée, tantôt endormie, mais toujours juvénile, arriva à Brighton le même soir, fut démontée pièce par pièce comme à son ordinaire, et précieusement serrée dans son lit : pendant qu'elle y reposait, son imagination mélancolique lui montra peut-être un squelette plus puissant que son squelette de femme de chambre, veillant près des rideaux roses rabattus qui répandaient sur elle leur teinte mensongère.

Il avait été décidé dans une consultation imposante de médecins premier choix, que Mme Skewton devait tous les jours aller prendre l'air en voiture, sortir tous les jours, et marcher même, si faire se pouvait. Édith était toujours là

pour l'accompagner avec la même attention machinale, la même beauté impassible : elles sortaient seules, car Édith, maintenant que sa mère allait plus mal, se trouvait embarrassée en présence de Florence, et elle lui avait dit en l'embrassant qu'elle préférait sortir seule avec sa mère.

Un jour, Mme Skewton se trouvait dans un de ses moments d'humeur capricieuse, exigeante et jalouse, qui avait pris de grandes proportions pendant sa convalescence à la suite de sa première attaque. Après être restée silencieuse dans la voiture, à observer Édith pendant quelque temps, elle lui prit la main et la baisa avec ardeur. La main ne fut donnée ni retirée ; elle obéit machinalement à la direction que lui fit prendre Mme Skewton : celle-ci la lâcha, et aussitôt la main se laissa retomber, presque comme si elle était privée de sensibilité. Alors elle se mit à sangloter et à gémir, en s'écriant :

« Dire que j'ai été une si bonne mère ! et qu'on me délaisse comme ça ! »

Elle continua à se lamenter ainsi de temps à autre, même quand elles furent descendues de voiture et qu'elle s'avançait toute chancelante, appuyée sur Withers d'un côté, sur sa béquille de l'autre. Édith marchait à côté d'elle, et, la voiture suivait lentement à une petite distance.

C'était par une journée froide et sombre ; il faisait beaucoup de vent : elles se trouvaient sur les dunes n'ayant entre elles et le ciel qu'une vaste solitude. La mère, se complaisant dans la monotonie de ses lamentations, répétait toujours la même chose à voix basse de temps en temps, et sa fille, gardant son orgueilleux maintien, s'avançait lentement auprès d'elle, quand elles virent s'approcher sur un rocher aride deux autres personnes. Vues de loin, elles semblaient une

parodie si fidèle de la tournure de Mme Skewton et de sa fille qu'Édith interrompit sa marche.

Presque au même moment, les deux autres personnes s'arrêtèrent, et celle qu'Édith ne pouvait s'empêcher de comparer à l'ombre contrefaite de sa mère, s'adressa à l'autre avec vivacité en les montrant toutes deux du doigt : la vieille semblait vouloir retourner sur ses pas, mais l'autre, dans laquelle Édith reconnut une image d'elle-même assez frappante pour lui faire éprouver un certain malaise, peut-être même de la peur, s'avança ; alors elles s'approchèrent toutes les deux.

Presque toutes ces remarques, Édith les avait faites en marchant à leur rencontre, car elle ne s'était arrêtée qu'un moment. Une observation plus attentive lui fit reconnaître qu'elles étaient pauvrement vêtues, comme des mendiantes qui courent la campagne. Elle put voir que la plus jeune portait des ouvrages de tricot et d'autres objets à vendre, mais que la vieille marchait péniblement les mains vides.

Et pourtant, quoique cette jeune femme lui fût bien inférieure pour la mise, la dignité, la beauté, Édith ne pouvait s'empêcher de la comparer à elle-même. Peut-être reconnaissait-elle sur son visage quelques traces des sentiments qu'elle couvait en elle-même, et qu'elle gardait au fond de son cœur sans les trahir dans ses traits. Mais quand elle vit la jeune femme s'avancer, lui rendre son regard, et arrêter ses yeux brillants sur elle ; quand elle crut se reconnaître dans son air, dans sa pose, jusque dans un certain échange de pensées réciproques, un frisson parcourut ses membres, comme si le jour devenait plus sombre et le vent plus froid.

Enfin elles se joignirent. La vieille femme, tendant avec importunité sa main, s'arrêta pour demander l'aumône à

Mme Skewton. La plus jeune s'arrêta aussi ; Édith et elle se regardèrent fixement.

« Qu'avez-vous à vendre ? dit Édith.

— Rien que cela, répondit la femme en présentant ses marchandises sans même les regarder. Je ne peux plus me vendre moi ; il y a longtemps que je me suis vendue.

— Oh ! ma bonne dame, ne la croyez pas, croassa la vieille en s'adressant à Mme Skewton, ne croyez pas ce qu'elle dit là. Elle n'en fait jamais d'autres. C'est ma fille, ma jolie fille, mais bien désobéissante. Elle ne m'adresse que des reproches continuels, ma bonne dame, après tout ce que j'ai fait pour elle. Regardez-là maintenant, ma bonne dame, comme ses yeux menacent sa vieille mère. »

Mme Skewton tira sa bourse d'une main tremblante et tâtonna avec une précipitation fébrile pour donner à la vieille quelques pièces de monnaie. Celle-ci attendait avec des yeux de convoitise, et leurs deux têtes branlantes se touchaient presque déjà, lorsque Édith s'interposant :

« Je vous ai déjà vue, dit-elle à la vieille.

— Oui, ma bonne dame, fit celle-ci avec une révérence ; vous m'avez vue dans le comté de Warwick, un matin, sous les arbres ; vous n'avez rien voulu me donner, mais le monsieur m'a donné quelque chose, lui. Oh ! que Dieu le récompense ! que Dieu le récompense comme il le mérite ! murmura la vieille femme en levant son bras décharné et faisant à sa fille une grimace horrible.

— À quoi vous sert de me retenir, Édith, dit Mme Skewton en prévenant avec humeur une objection de sa

fille, vous n'y entendez rien. Je le veux. Je suis sûre que c'est une excellente femme et une bonne mère.

— Oui, ma bonne dame, oui, dit la vieille en faisant claquer ses dents, et tendant une main cupide. Merci bien, ma bonne dame, que le ciel vous bénisse ! Encore une petite pièce de dix sous, ma gentille dame, comme une bonne mère que vous êtes.

— Oui, oui, et une bonne mère qui n'est pas quelquefois plus ménagée que vous par sa fille, ma bonne vieille, dit Mme Skewton d'un ton pleureur. Allons, donnez-moi une poignée de main, vous êtes une bonne vieille, pleine de… je ne sais plus comment ça s'appelle… et ainsi de suite. Vous êtes toute affection, etc., n'est-ce pas ?

— Oh ! oui, ma bonne dame !

— Oui, j'en suis sûre, et ce charmant Grangebey est aussi comme ça. Il faut absolument que je vous serre la main, maintenant vous pouvez vous retirer. Voyez-vous, j'espère, dit-elle en s'adressant à la fille, que vous montrerez plus de reconnaissance et plus de… comment dirai-je ? et tout le reste. Je n'ai jamais pu retenir les noms. Mais vous serez tout cela, car il n'y a jamais eu de meilleure mère pour vous que cette bonne vieille. Allons venez, Édith ! »

Tandis que la ruine de Cléopâtre se traînait péniblement en gémissant et en essuyant ses yeux, n'ayant garde pourtant de toucher au rouge de ses joues, la vieille suivait en tremblotant une autre route, tout en mâchonnant et en comptant son argent. Pas un mot de plus, pas un geste de plus n'avait été échangé entre Édith et la jeune femme ; mais elles ne s'étaient pas perdues de vue un moment : elles

s'étaient regardées fixement jusqu'à l'instant où Édith se réveillant comme d'un songe s'éloigna lentement.

« Oh ! vous êtes bien belle, murmura en elle-même son image en la regardant, mais ce n'est pas la beauté qui nous sauvera. Vous êtes bien orgueilleuse, mais ce n'est pas l'orgueil qui nous sauvera. Je vous attends à notre première rencontre ; nous nous reconnaîtrons là-bas.

CHAPITRE III.

Encore des voix dans les vagues.

Rien n'est changé. Les vagues s'enrouent à répéter sans fin leurs mystères. Le sable s'amoncelle sur le rivage. Les oiseaux s'élèvent dans les airs et planent sur les eaux ; les vents et les nuages suivent leurs courses errantes ; les voiles blanches à la douteuse clarté de la lune ressemblent toujours dans l'espace au bras fatal qui montre au loin le but de l'homme, le pays invisible.

Florence éprouve un tendre et mélancolique plaisir à se retrouver sur ces mêmes bords, qu'elle a parcourus si souvent avec tant de tristesse et pourtant avec tant de bonheur ; elle pense à son frère sur ce rivage solitaire, où elle s'entretenait avec lui tandis que les vagues venaient se briser tout près de son petit lit. Et maintenant qu'elle est assise là pensive à cette même place, elle entend la mer dans son sourd mugissement lui redire la courte histoire de l'enfant et les paroles qu'il prononçait. Il lui semble aussi que sa propre vie tout entière, avec ses espérances, ses chagrins, depuis sa résidence au sein de la maison solitaire jusqu'au changement survenu, n'est pas non plus oublié dans le refrain monotone du chant magique des mers.

Le bon M. Toots est de même. Il erre au loin sur le rivage, regardant d'un air pensif cette douce figure dont il est fou. Il l'a suivie jusque-là, mais dans sa délicatesse il n'ose

troubler sa rêverie et écoute comme elle le requiem du petit Dombey que disent les vagues dans leur hymne perpétuel en l'honneur de Florence. Oui ! et il entrevoit, ce pauvre M. Toots, qu'elles parlent d'un temps où ses idées étaient plus lucides et où son cerveau n'était pas si troublé. Maintenant qu'il craint de n'être plus qu'un imbécile, bon tout au plus à faire rire ceux qui le regardent, il sent des larmes mouiller ses yeux : ce sentiment de tristesse diminue beaucoup le plaisir qu'il éprouve d'avoir perdu Coq-Hardi, ce roi de basse-cour, qui vient de le quitter, après s'être exercé aux dépens des membres de son jeune patron, à sa lutte prochaine avec le fameux Larkey.

Mais M. Toots reprend courage, quand les vagues lui murmurent de douces pensées, et, petit à petit, après bien des temps d'arrêt, il s'approche de Florence. Le rouge lui monte au visage, il bégaye quelques syllabes et feint le plus profond étonnement, quand il se trouve près d'elle. De sa vie il n'a été plus surpris qu'en ce moment ; il n'espérait guère une pareille rencontre ! Pauvre jeune homme !… et cependant il a suivi pas à pas la voiture qui emmenait Florence loin de Londres, trop heureux de pouvoir être asphyxié par les tourbillon de poussière que soulevaient les roues de sa belle.

« Ah ! miss Dombey, vous avez amené aussi Diogène, dit M. Toots tout frissonnant de plaisir en sentant la petite main de Florence serrer la sienne avec tant de gentillesse et de franchise. »

Diogène est là, personne n'en peut douter, M. Toots moins que personne, car l'animal vient se jeter après ses jambes, et dans sa rage pour s'élancer sur lui, il tombe et retombe sur lui-même, comme le chien de Montargis en re-

connaissant le meurtrier de son maître. Heureusement sa petite maîtresse parvient à le calmer.

« À bas, Diogène, à bas. Ne vous rappelez-vous pas que c'est à M. Toots que nous devons d'être amis, Diogène ? Oh ! le vilain ! »

Aussitôt Diogène de frotter sa tête caressante contre la main de sa maîtresse, de courir en avant, de revenir en arrière, de tourner autour d'elle en aboyant, et de s'élancer tête baissée sur ceux qui passent pour prouver sa soumission. M. Toots aurait bien voulu en faire autant et s'élancer tête baissée n'importe où pour prouver aussi son dévouement. Un militaire passe et M. Toots a bien de la peine à s'empêcher de courir sur lui à toute vitesse.

« Diogène respire ici l'air natal, n'est-ce pas ? miss Dombey, dit M. Toots.

Florence, avec un sourire de reconnaissance, fait un signe d'assentiment.

« Miss Dombey, dit M. Toots, je vous demande bien pardon, mais si vous vouliez venir jusque chez M. Blimber, je… j'y vais de ce pas. »

Florence passa son bras dans celui de M. Toots, sans prononcer un mot, et ils partirent ensemble avec Diogène qui les précédait. Les jambes de M. Toots se dérobent sous lui. Quoique sa toilette soit des plus brillantes, il y trouve en secret des défauts, et voit des plis invisibles jusque dans les chefs-d'œuvre de Burgess et compagnie ; il regrette de n'avoir pas mis cette belle paire de bottes vernies qui lui aurait fait tant d'honneur !

La maison du docteur Blimber, au dehors, a comme toujours son apparence pédantesque et sévère : voici la croisée, où elle avait l'habitude de voir apparaître la pâle figure de son frère, et où cette pâle figure s'illuminait à sa vue ; c'est de là que sa petite main lui envoyait des baisers, quand elle s'éloignait : c'est toujours le même jeune homme, à la vue basse, qui vient ouvrir la porte, sa physionomie niaise et grimaçante, à l'aspect de M. Toots, annonce qu'il a naturellement la tête faible. On les introduit dans le cabinet du docteur Blimber ; où l'aveugle, Homère en compagnie de la clairvoyante Minerve leur donnent audience comme par le passé, au tic tac régulier de la grande horloge du vestibule. Les sphères sont toujours à leurs places accoutumées, comme pour prouver que le monde aussi a une assiette fixe et qu'en vertu de la loi universelle d'attraction, malgré la rotation de la terre, rien ne bouge dans sa position stationnaire.

Voici M. Blimber, aux doctes mollets, et Mme Blimber, avec son bonnet bleu de ciel et Cornélia avec ses petites papillotes rouges et ses lunettes bien brillantes, travaillant toujours à déterrer des langues fossiles. Voilà encore la table où s'asseyait d'un air embarrassé et malheureux, celui que dans la classe on appelait le *nouveau* : on entend encore le roucoulement des anciens, apprenant leurs anciennes leçons dans l'ancienne chambre de leur ancien maître.

« Toots, dit le docteur Blimber : je suis bien aise de vous voir, Toots. »

M. Toots de ricaner.

« Et aussi, Toots, de vous voir en aussi bonne compagnie, » dit le docteur Blimber.

M. Toots est écarlate ; il explique qu'il a rencontré miss Dombey par le plus grand des hasards, et que miss Dombey, désirant comme lui, revoir ces lieux, qui leur sont chers, ils sont venus ensemble.

« Vous serez bien aise, dit le docteur Blimber, d'aller voir nos jeunes amis, miss Dombey, n'est-ce pas ? C'étaient autrefois vos compagnons d'étude, Toots. Je crois que nous n'avons pas de nouveaux disciples dans notre portique, depuis le départ de M. Toots, n'est-ce pas, ma chère ? dit le docteur Blimber à Cornélia.

— Non, sauf Bitherstone, répond Cornélia.

— Ah ! c'est vrai ! dit le docteur, Bitherstone est nouveau pour M. Toots. »

Il est nouveau aussi pour Florence ou à peu près ; car dans la classe, Bitherstone apparaît en grand col et en cravate, une montre au gousset ; ce n'est plus du tout le petit Bitherstone de Mme Pipchin. Cependant Bitherstone, né au Bengale sous une mauvaise étoile, est tout barbouillé d'encre, et son dictionnaire, à force d'être ouvert et consulté, s'est dilaté et gonflé comme un hydropique : il ne peut plus se fermer et bâille d'ennui de se voir ainsi tourmenté. Bitherstone, son maître, en fait autant, sous le maximum de pression du système Blimber ; mais il y a cette différence avec son dictionnaire que, dans le bâillement de M. Bitherstone il y a de la rancune et de la rage ; on lui a entendu dire qu'il voudrait bien tenir quelque jour le *vieux Blimber* dans l'Inde. « Mes esclaves à moi ; auraient bientôt fait de le livrer à la tribu sauvage des Thugs. Il peut être sûr de ça. »

Briggs gémit toujours et traîne son boulet de science accoutumé ; Tozer aussi, Johnson aussi, et tous les autres aussi. Les élèves les plus vieux s'occupent surtout à oublier, avec une activité prodigieuse, tout ce qu'ils ont su, quand ils étaient plus jeunes. Les autres sont toujours aussi distingués, mais ils ont toujours aussi triste mine ; et parmi eux M. Feeder, bachelier ès lettres, avec sa main osseuse et ses cheveux en brosse, est toujours solide à la besogne : il en est à l'air d'Hérodote, et ses autres airs de rechange sont rangés derrière lui sur une planche.

L'entrée de l'émancipé Toots produit une profonde sensation, même au milieu de tous ces graves jeunes gens : on le regarde avec une sorte de vénération, comme un homme qui a passé le Rubicon, et qui ne reviendra jamais. On s'occupe de la coupe de ses habits, de la forme de ses bijoux, et on chuchote tout bas, la main devant la bouche. Le rageur Bitherstone, qui n'est pas du temps de M. Toots, cherche à le déprécier aux yeux des plus jeunes garçons. « Voilà-t-il pas quelque chose de beau que ses bijoux ! plus souvent qu'on se serait permis de m'apporter ces bêtises-là au Bengale, où ma mère m'a acheté une émeraude, enlevée du trône d'un rajah ! à la bonne heure, parlez-moi de ça ! »

Des émotions vives s'éveillent à la vue de Florence, dont chaque jeune homme tombe amoureux comme autrefois ; toujours à l'exception du rageur Bitherstone qui s'entête à ne pas devenir amoureux, par pur esprit de contradiction. On devient jaloux de M. Toots, et Briggs pense qu'il n'est déjà pas si vieux pour faire son monsieur ; mais les mauvaises langues se taisent, quand M. Toots, s'adressant tout haut à M. Feeder, bachelier ès lettres, lui dit :

« Comment vous portez-vous, Feeder ? voudrez-vous me faire le plaisir de venir dîner aujourd'hui avec moi à l'hôtel de Bedford ? »

Après une invitation pareille, il est clair que personne ne pourrait plus refuser de reconnaître M. Toots pour le coq de la maison.

On donne force poignées de mains à M. Toots, on lui fait force salutations, mais au fond, chaque jeune gentleman aurait le glus grand plaisir à supplanter Toots dans les bonnes grâces de miss Dombey. Enfin M. Toots ayant daigné accorder un ricanement à son ancien pupître, Florence et lui se retirent avec Mme Blimber et Cornélia. On entend la voix du docteur Blimber, qui les suit, dire en fermant la porte :

« Messieurs, nous allons maintenant reprendre nos travaux. »

C'est là ou à peu près tout ce que le docteur Blimber entend murmurer aux vagues ; la seule chose qu'il leur ait jamais entendu murmurer.

Florence s'éloigne pour monter avec Mme Blimber et Cornélia, jusqu'à l'ancienne chambre de Paul. M. Toots, qui pense bien qu'elle aime autant y être seule, reste à causer avec le docteur à la porte du cabinet ou plutôt à entendre causer le docteur. Toots s'étonne à présent d'avoir jamais pu prendre le cabinet pour un sanctuaire et le docteur, avec ses pieds tournés comme ceux d'un piano-forte de sacristie, pour un homme terrible. Florence descend bientôt et prend congé. M. Toots prend congé de même, et Diogène, qui s'est attaqué sans pitié au domestique myope pendant tout le temps, s'élance d'un bond à la porte et aboie d'un air triomphant contre le rocher vis-à-vis. Pendant ce temps-là, Mélia et une

autre servante du docteur regardent par une croisée d'en haut et rient à gorge déployée de voir « ce M. Toots. » Quant à miss Dombey : « Vraiment, disent-elles, c'est tout le portrait de son frère, en mieux. »

M. Toots qui, en voyant descendre Florence a aperçu quelques larmes sur son visage, est dans le plus profond désespoir et se reproche d'avoir proposé une visite chez le docteur Blimber. Mais il est bientôt consolé, quand il lui entend dire qu'elle est bien aise d'y être allée et qu'il la voit parler gaiement de tout ce qui vient de se passer, tandis qu'il marche sur la plage. En approchant de la demeure de M. Dombey, à l'endroit où M. Toots doit la quitter, les vagues lui en disent si long, à ce pauvre Toots, et la douce voix de sa compagne aussi, qu'il n'a pas la force de la quitter : aussi, quand elle lui tend la main en signe d'adieu, il la garde dans la sienne.

« Miss Dombey, je vous demande bien pardon, dit M. Toots dans un moment de transport ; mais si vous vouliez me permettre de… de… »

Le regard souriant et indécis de Florence l'arrête court.

« Si vous vouliez me permettre de… si vous ne trouviez pas que ce soit prendre une trop grande liberté, miss Dombey, de… Mon Dieu, si vous vouliez seulement me laisser espérer… vous savez, » dit M. Toots.

Florence le regarde d'un air interrogateur.

« Miss Dombey, dit M. Toots qui sent qu'il ne peut plus s'en tirer, vraiment, je vous adore à un tel point que je ne sais plus que devenir. Je suis le plus misérable des êtres. Si nous n'étions justement au beau milieu de la place, je tombe-

rais à genoux et je vous supplierais de me laisser espérer que je puis… puis-je penser que vous me laisserez…

— Oh ! je vous en prie, finissez, s'écria Florence troublée et effrayée un instant ; finissez, je vous prie. Ne dites pas un mot de plus. Je vous demande en grâce de finir. »

M. Toots est rouge de honte, et sa bouche reste entrouverte.

« Vous avez été si bon pour moi, dit Florence ; je vous suis si reconnaissante, j'ai tant de raisons de vous aimer comme un bon ami, et je vous aime tant comme cela… » En disant ces mots, un sourire ingénu se jouait sur ses lèvres, et ses yeux si doux s'arrêtèrent sur lui de l'air le plus innocent du monde, « Je vous aime tant comme cela que, j'en suis sûre, vous allez tout bonnement me dire : Adieu !

— Certainement, miss Dombey, dit M. Toots, je… je… c'est réellement ce que je voulais dire. Oh ! ça ne fait rien.

— Adieu ! lui dit Florence.

— Adieu ! miss Dombey, balbutie M. Toots. J'espère que vous n'y penserez plus ; ça ne… ça ne fait rien, je vous suis bien obligé. Ça ne fait rien du tout, du tout. »

Le pauvre M. Toots rentre à son hôtel dans un violent désespoir ; il s'enferme dans sa chambre à coucher, se jette sur son lit et y reste étendu longtemps, comme si, malgré tout, cela faisait beaucoup au contraire. Cependant M. Feeder, bachelier ès lettres, arrive pour dîner ; c'est fort heureux pour M. Toots, car on ne sait vraiment quand il se serait levé. Mais il est obligé de se lever pour recevoir M. Feeder et lui faire les honneurs de son repas hospitalier. Sous la douce influence de cette vertu sociale, l'hospitalité

(pour ne pas dira sous l'influence du bon vin et de la bonne chère), le cœur de M. Toots se détend ; il entre en verve et cause avec ardeur. Il ne raconte pas à M. Feeder ce qui s'est passé au milieu de la place ; mais lorsque M. Feeder lui demande : « À quand le dénoûment ? » M. Toots répond « qu'il y a certains sujets délicats… » Sur quoi M. Feeder baisse immédiatement le nez. M. Toots ajoute qu'il ne sait pas de quel droit Blimber a fait remarquer qu'il accompagnait miss Dombey, que s'il pouvait croire qu'il l'eût fait par impudence, docteur ou non, il aurait affaire à lui. « Mais j'espère, dit-il, que c'est purement par ignorance. » À quoi M. Feeder répond : « Que cela ne fait pas le moindre doute. »

M. Feeder, cependant, en sa qualité d'ami intime, reçoit les confidences de M. Toots. Celui-ci désire seulement qu'on n'en parle qu'à mots couverts et avec sentiment. Après avoir bu quelques verres de vin, M. Toots propose de boire à la santé de miss Dombey.

« Mais, voyez-vous, Feeder, vous ne pouvez vous faire une idée du sentiment qui me dicte ce toast.

— Si fait, mon cher Toots, répond M. Feeder, et ce sentiment vous fait honneur, mon vieux garçon. »

L'amitié agite le cœur de M. Feeder, qui serre la main à M. Toots, et lui dit que, si jamais il a besoin d'un ami, il sait où il pourra le trouver ; il lui suffira d'un billet ou d'un petit message à son adresse. M. Feeder ajoute encore qu'il engage vivement Toots à prendre des leçons de guitare, ou tout au moins de flûte. « Les femmes, dit-il, aiment la musique quand on leur fait la cour ; je l'ai éprouvé par moi-même. »

Ce qui conduit naturellement M. Feeder à avouer qu'il songe à Cornélia Blimber. Il dit à M. Toots que les lunettes

ne lui déplaisent pas, et que, si le docteur Blimber faisait bien les choses et se retirait des affaires, eh bien ! ma foi ! ils seraient pourvus. « Je pense, dit-il, que lorsqu'on a amassé un joli petit magot par son travail, on doit quitter les affaires. Cornélia, ajoute-t-il, me seconderait dans la maison d'une manière flatteuse pour l'amour-propre d'un mari. » M. Toots répond en se jetant à corps perdu dans des louanges à l'adresse de miss Dombey, et finit par laisser entendre qu'il lui prend quelquefois envie de se faire sauter la cervelle. M. Feeder ne craint pas de dire que ce serait une folie, et, pour le réconcilier avec l'existence, il lui montre le portrait de Cornélia avec ses lunettes et tout ce qui s'en suit.

Ainsi se passe la soirée pour nos deux compagnons. Lorsque la nuit a succédé au jour, M. Toots reconduit M. Feeder jusqu'à la porte du docteur Blimber. Mais M. Feeder, après avoir monté quelques marches, redescend, quand M. Toots est parti, pour aller seul errer sur la plage et caresser ses rêves d'avenir. M. Feeder entend très-clairement les vagues lui dire, pendant tout le temps de sa promenade, que le docteur Blimber lui laissera son établissement. Il éprouve une sorte de plaisir romanesque à regarder le dehors, de la maison et à songer que le docteur commencera par la faire badigeonner et par la mettre en bon état de réparation.

M. Toots erre aussi, de son côté, sous les fenêtres du précieux écrin qui renferme son petit bijou. Sa tête est dérangée ; le pauvre garçon, avec des gestes qui pourraient bien éveiller les soupçons de la police, regarde à une croisée derrière laquelle il voit de la lumière. Il ne doute pas que ce ne soit la chambre de Florence. Il se trompe pourtant, c'est celle de Mme Skewton. Cependant Florence, endormie dans une autre chambre, fait de doux rêves, entourée qu'elle est

de tant de souvenirs ; mais à la place du petit Paul, dans ces mêmes lieux visités une fois de plus par la maladie et par la mort, quoique dans des circonstances bien différentes, est étendue une femme éveillée qui geint péniblement. Couchée sur son lit de souffrance elle est là dans toute sa laideur et sa décrépitude ; à côté d'elle est assise Édith, dans toute la terreur de son impassible beauté ; car sa beauté même inspire de la terreur à la vieille moribonde… Que disent les vagues à ces deux femmes dans le silence de la nuit ?

« Édith, quel est ce bras de pierre qui se lève pour me frapper, ne le voyez-vous pas ?

— Ce n'est rien, mère. C'est un effet de votre imagination.

— Un effet de mon imagination ! Tout est effet de mon imagination. Regardez, est-il possible que vous ne le voyiez pas ?

— Mais il n'y a rien, je vous assure, ma mère. Resterais-je assise immobile s'il y avait quelque chose ?

— Immobile ! dit la vieille en la regardant d'un air farouche : il est parti maintenant. Et pourquoi êtes-vous si immobile ? Ce n'est pas un effet de mon imagination, Édith. Cela me glace de vous voir ainsi assise à côté de moi.

— Je suis triste, ma mère.

— Triste ! vous l'êtes toujours, triste ; mais ce n'est pas pour moi. »

Puis elle pousse un cri, elle agite sa tête inquiète sur l'oreiller, elle dit qu'on l'a toujours abandonnée, qu'elle a toujours été une excellente mère ; elle parle de cette autre mère, de cette bonne vieille femme qu'elles ont rencontrée,

de l'ingratitude que les filles ont pour d'aussi bonnes mères. Tout à coup, au milieu de ses idées incohérentes, elle s'arrête, regarde sa fille, s'écrie que sa tête s'égare et cache sa figure dans son drap.

Édith, par pitié, se penche vers elle et lui parle. La vieille la serre dans ses bras et lui dit avec horreur :

« Édith, nous retournerons bientôt à la maison. Croyez-vous que je retourne bientôt à la maison ?

— Oui, mère, oui.

— Et ce qu'il a dit ce… comment l'appelez-vous ? je ne me rappelle jamais les noms… ce… major. Ce mot terrible qu'il a prononcé, Édith, ce n'est pas vrai, n'est-ce pas ? Édith ! ce n'est pas de moi qu'il a voulu parler ? » Et elle pousse un cri perçant, les yeux hagards.

Les nuits se succèdent, la lumière brille toujours à la croisée, et le corps est toujours étendu sur le lit. Édith est toujours assise à ses côtés, et les vagues, qui murmurent sans cesse, leur parlent à toutes deux pendant la nuit tout entière.

Les nuits se succèdent, et les vagues s'enrouent à force de répéter toujours leurs mystères sans fin ; le sable s'amoncelle sur le rivage, les oiseaux s'élèvent dans les airs et planent sur les eaux, les vents et les nuages suivent leurs courses errantes, les voiles blanches, à la douteuse clarté de la lune, ressemblent toujours dans l'espace au bras fatal qui montre au loin le but de l'homme, le pays invisible.

Et la pauvre vieille femme regarde toujours dans le coin de la chambre le bras de pierre qu'elle croit voir se dresser pour la frapper : « C'est, dit-elle, un bras détaché d'une sta-

tue funéraire. » À la fin, le bras tombe, et sur le lit on voit étendu une vieille femme sans voix, aux traits crispés, aux membres ratatinés. La moitié de son corps n'est déjà plus qu'un cadavre.

Telle est la femme qui se farde et se plâtre pour aller au grand jour se moquer du soleil et faire illusion aux gens, lentement promenée chaque soir, dans sa chaise roulante, au travers de la foule. Elle cherche à voir l'autre vieille qui a été si bonne mère ; et, ne la voyant pas, elle pousse des cris sauvages. Telle est la femme que l'on roule souvent jusque sur le bord de la mer, et qu'on laisse reposer là pour quoi faire ? On sait bien que l'air qu'on y respire ne viendra pas rafraîchir nos poumons, pas plus que l'océan ne lui murmurera de douces paroles à l'oreille. Elle reste là, pourtant, à écouter des heures entières, mais les vagues n'ont pour elle qu'un langage lugubre et mélancolique ; la terreur est dans ses traits, et, quand ses yeux errent sur l'immensité des eaux, ils ne voient, entre le ciel et la terre, qu'une vaste et triste solitude.

Elle voit rarement Florence, et, quand elle la voit, elle devient maussade et boudeuse. Édith, toujours à ses côtés, éloigne Florence, qui, le soir dans son lit, tremble à la pensée de la mort sous cette forme hideuse ; souvent elle s'éveille pour écouter si elle n'est pas encore venue. Personne ne prend soin de la mourante si ce n'est Édith. Elle aime mieux ne pas se montrer à d'autres dans cet état, et que sa fille veille seule à ses côtés.

L'ombre s'est épaissie sur son visage, ses traits se sont encore amaigris, et devant ses yeux s'abaisse un sombre voile, un voile funèbre qui lui dérobe le monde. Ses mains tremblantes, qui se cherchent sur la couverture, se joignent

avec peine ; elles s'agitent convulsivement du côté de sa fille, et une voix, qui ne ressemble déjà plus à la sienne, qui ne parle déjà plus un langage humain, dit ces mots : « Car enfin c'est moi qui vous ai nourrie ! »

Édith, l'œil sec, s'agenouille pour que sa réponse arrive plus sûrement à l'oreille de la mourante :

« Mère, pouvez-vous m'entendre ? »

Ses yeux égarés semblent dire oui.

« Vous souvenez-vous de la nuit qui a précédé mon mariage ? »

Pas un mouvement : mais sur ce visage immobile, Édith peut lire une réponse affirmative.

« Je vous ai dit alors que je vous pardonnais la part que vous y aviez prise, et que je priais Dieu de me pardonner aussi la mienne. Je vous ai dit que le passé était oublié ! Je vous le répète encore ; embrassez-moi, ma mère. »

Édith touche les lèvres pâles de sa mère, et pendant un moment un profond silence règne dans la chambre. Puis la mère, avec son rire de jeune fille et son squelette à la Cléopâtre, se dresse sur son lit.

Fermez les rideaux roses, il y a dans l'air quelque chose à présent de plus que le vent et les nuages. Fermez bien les rideaux roses !

La nouvelle de l'événement est envoyée à M. Dombey à Londres ; il va trouver le cousin Feenix qui n'est pas encore en état de partir pour Bade et qui vient aussi de recevoir la nouvelle. C'est une bonne pâte d'homme que le cousin Feenix ; c'est bien l'homme qu'il faut pour les mariages comme

pour les funérailles, et sa position dans la famille fait qu'on le consulte dans toutes les circonstances importantes.

« Dombey, dit le cousin Feenix, sur mon âme, je suis désolé de vous voir dans une aussi triste occasion. Ma pauvre tante ! C'était une femme diablement vive.

— C'est vrai ! répond M. Dombey.

— Et bien tournée ! Savez-vous qu'elle était joliment conservée pour son âge ? dit le cousin Feenix. Le jour de votre mariage on lui aurait donné encore vingt ans à vivre. Le fait est que je le disais à un homme de Book-street ; vous connaissez sans doute le petit Guillot Joper, qui porte un lorgnon ? »

M. Dombey fit signe qu'il ne le connaissait pas et ajouta :

« Mais pour en revenir aux obsèques, pensez-vous qu'il ne faudrait pas…

— Oh ! sur ma vie ! dit le cousin Feenix en se caressant le menton avec le bout de main que ses manchettes laissaient disponible, je ne pourrais pas vous dire. J'ai bien là-bas dans le parc un mausolée, mais je crains qu'il n'ait besoin de réparations ; le fait est qu'il est dans un diable d'état. Mais bien qu'il soit fort détérioré, je le ferais encore arranger ; seulement je crois que les amateurs de parties champêtres ont pris l'habitude de venir dans l'enceinte, derrière la grille, y faire des pique-niques. »

M. Dombey pense que ce mausolée ne peut pas convenir.

« Il y a dans le village une église fort commode, dit le cousin Feenix on réfléchissant. C'est un modèle de l'ancien

style anglo-normand, admirablement bien dessiné par lady Jane Finchburry, une femme d'une taille ravissante ; mais avec leur chaux, ils m'ont gâté le style. Et puis c'est un long voyage.

— Si nous faisions la cérémonie à Brighton ? insinua M. Dombey.

— Sur ma parole, Dombey, je crois que nous ne pouvons pas faire mieux, dit le cousin Feenix. Nous sommes tout portés, et l'endroit est très-gentil.

— Et quel jour choisirons-nous ? dit M. Dombey.

— Je me ferai un devoir de me mettre à votre disposition pour le jour qu'il vous plaira, dit le cousin Feenix. J'aurai un grand plaisir, plaisir bien triste à vrai dire, à accompagner ma pauvre tante sur les bords de… de… enfin… de la tombe, dit le cousin Feenix qui trouva plus commode de tourner brusquement le dos au style soutenu.

— Pourrez-vous quitter la ville lundi ?

— Lundi me va parfaitement, répond le cousin Feenix. M. Dombey convient donc de prendre le cousin Feenix ce jour-là et se retire, accompagné du cousin jusque sur l'escalier. Au moment où il s'éloigne, le cousin Feenix lui dit : « Vraiment je suis désolé, Dombey, de toute la peine que cela va vous donner.

— Point du tout, » répond M. Dombey.

Au jour convenu, le cousin Feenix et M. Dombey partent ensemble pour Brighton. À eux deux, ils représentent toute la famille de la défunte, pour accompagner sa dépouille mortelle à sa dernière demeure.

Le cousin Feenix, assis dans une voiture de deuil, reconnaît une foule de monde sur la route, mais, par décorum, il s'abstient de toute salutation ; il se contente de les nommer tout haut à M. Dombey. « Celui-ci, c'est Tom Johnson. Celui-là, c'est l'homme à la jambe de bois de chez White. Eh ! Tom, que faites-vous ici ? Tiens ! voici Foley, sur sa jument pur sang ! et la fille Smalder donc ! » et les reconnaissances continuent ainsi tout le long du chemin. Pendant le temps de la cérémonie, le cousin Feenix est triste ; il fait remarquer que, dans ces occasions, un homme ne peut s'empêcher de songer qu'il commence à se casser, et ses yeux sont humides pour tout de bon quand l'affaire est terminée. Mais il se remet bientôt, et le reste des invités et des amis de Mme Skewton qui, selon l'observation perpétuelle du major à son club, ne s'était jamais assez couverte, en font autant.

Cependant cette jeunesse que vous savez, aux épaules nues, dont les paupières s'agitent si péniblement, dit en poussant un petit cri que la défunte devait être affreusement vieille, qu'elle est morte de toute espèce de maladies si horribles qu'en vérité il vaut mieux n'en jamais parler.

La mère d'Édith repose donc oubliée de ses chers amis ; ils sont sourds au murmure des vagues qui s'enrouent à force de répéter toujours leurs mystères sans fin ; ils ne voient pas le sable qui s'amoncelle sur le rivage, ils ne voient pas les voiles blanches qui, à la douteuse clarté de la lune, ressemblent toujours dans l'espace au bras fatal montrant au loin le but de l'homme, le pays invisible. Mais rien n'est changé sur le bord de la mer inconnue, et Édith, qui s'y promène seule, écoutant le murmure des vagues, foule aux pieds les tristes varechs apportés par les flots, sombre présage des ruines dont va se joncher son chemin dans la vie.

CHAPITRE IV.

Confidence et accident.

Robin le rémouleur, devenu le domestique de son patron, M. Carker, avait mis de côté son accoutrement noir de marin et son chapeau du sud-ouest. Il portait maintenant une bonne et solide livrée brune, qui, tout en affectant d'être humble et modeste, n'en avait pas moins aussi bon air et aussi bonne tournure qu'il fallait pour faire honneur au tailleur. Ainsi transformé, quant à l'extérieur, Robin le rémouleur ne songeait plus guère au capitaine ni au petit aspirant de marine, sinon dans ses moments perdus pour chanter sa victoire sur ces deux illustres personnages, et se rappeler, au murmure flatteur de sa conscience endurcie, la manière triomphante dont il s'était débarrassé de leur compagnie.

Vivant sous le même toit que M. Carker et attaché à sa personne, Robin tenait toujours avec crainte et tremblement ses gros yeux ronds fixés sur les dents de son maître, et se croyait obligé de les écarquiller tout grands plus que jamais.

Fût-il entré au service d'un magicien célèbre, il n'aurait pu trembler, devant sa merveilleuse baguette, plus qu'il ne tremblait devant les dents de son maître. Le gamin avait une telle idée de la puissance et de l'autorité de M. Carker, que toute son attention se concentrait sur lui et qu'il était à son égard d'une soumission, d'une obéissance aveugles. Même pendant son absence, c'est à peine s'il osait penser à lui, tant

il craignait de se voir saisi à la gorge comme le jour où, pour la première fois, il avait subi son pouvoir ; il lui semblait que chacune de ses dents pénétrait au fond de son cœur, pour lui reprocher ses pensées. Quand Robin se trouvait face à face avec M. Carker, il était aussi sûr que son maître lisait ses plus secrètes pensées, ou qu'il pouvait les lire par l'effet de sa simple volonté si cela lui convenait, qu'il était sûr de son existence. L'ascendant qu'il éprouvait était si complet et le tenait dans un tel esclavage, que le malheureux garçon n'osait penser à rien, sinon à l'autorité irrésistible de M. Carker sur lui et au pouvoir qu'il avait de faire de lui tout ce qu'il voudrait. Aussi était-il là, toujours attentif à ses moindres désirs, cherchant à prévenir ses ordres, absorbé tout entier par cette pensée unique : M. Carker !

Robin ne s'était jamais demandé peut-être (dans la disposition d'esprit où il se trouvait, c'eût été un acte de trop grande témérité), il ne s'était jamais demandé pourquoi il lui obéissait si aveuglément. N'était-ce pas par hasard parce qu'il le regardait comme passé maître dans ces pratiques de fourberie et de ruse qu'on enseignait à l'école des rémouleurs ? Ce qu'il y a de bien certain, c'est que Robin le craignait autant qu'il l'admirait. M. Carker connaissait mieux peut-être la cause de son ascendant, et la façon dont il en usait n'était pas de nature à en diminuer l'effet.

Le soir même où Robin avait quitté le service du capitaine, il avait vendu ses pigeons à vil prix, tant il était pressé d'aller tout droit à la maison de M. Carker. Il s'était présenté tout chaud, tout bouillant devant son nouveau maître avec un visage rayonnant qui semblait s'attendre à une bonne réception.

« Eh bien, mauvais drôle, dit M. Carker en regardant son petit paquet, vous avez donc quitté votre place pour venir ici ?

— Oh ! je vous en prie, monsieur, balbutia Robin, vous savez bien que vous m'avez dit la dernière fois que je suis venu ici…

— J'ai dit ? reprit M. Carker. Qu'ai-je dit, s'il vous plaît ?

— S'il vous plaît, monsieur, vous n'avez rien dit du tout, monsieur, » répondit Robin tout déconcerté, et comprenant au ton de son maître qu'il ferait mieux de se taire.

Son protecteur le regarda avec un sourire qui découvrait toutes ses gencives, et, le menaçant du doigt, il lui dit :

« Vous finirez mal, mon petit drôle, je ne vous dis que ça : vous verrez que vous finirez mal.

— Je vous en prie, monsieur, ne dites pas cela, s'écria Robin tremblant sur ses jambes. Vraiment, monsieur, je ne demande qu'à travailler pour vous, qu'à rester chez vous, monsieur, et à vous servir fidèlement, monsieur.

— Vous ferez bien de m'être fidèle, répondit son protecteur, si vous entrez jamais à mon service.

— Oh çà, je le sais bien, monsieur dit Robin d'un ton soumis. Essayez-moi seulement, monsieur. Que ce soit un effet de votre bonté ! Et si jamais vous vous apercevez que je vous trompe, monsieur, eh bien, là, je vous donne permission de me tuer.

— Vous tuer, coquin ! dit M. Carker en se renversant sur son fauteuil, et souriant d'un air de satisfaction. Vous pouvez

bien vous attendre à pis, si vous avez le malheur de me tromper.

— Oui ; monsieur, répliqua l'humble rémouleur, je suis bien convaincu que vous tomberiez sur moi à bras raccourcis, monsieur ; mais je ne m'y frotterai pas, allez, monsieur, quand on me promettrait des louis d'or. »

Fortement déçu dans ses espérances de bon accueil, Robin le rémouleur ne pouvait pas s'empêcher de regarder son protecteur, l'oreille basse, et de l'air embarrassé d'un chien couchant battu mal à propos par son maître.

« Ainsi vous avez quitté votre place pour venir me demander à entrer chez moi, hein ? dit M. Carker.

— Oui, monsieur, répondit Robin qui n'avait agi que d'après les instructions de son protecteur, mais qui n'osait se justifier, en y faisant la moindre allusion.

— Eh bien, dit M. Carker, vous me connaissez, mon garçon ?

— Oh ! oui ! monsieur, oh ! oui ! » répondit Robin en tournant son chapeau dans ses mains et essayant, mais en vain, d'échapper à l'œil de M. Carker.

M. Carker secoua la tête.

« Prends bien garde alors, » lui dit-il.

Robin, enchanté de voir que M. Carker recommençait à le tutoyer, fit coup sur coup plusieurs saluts pour lui témoigner que cette recommandation était inutile, et au milieu de ses révérences, il reculait insensiblement vers la porte, fort soulagé à l'idée qu'il allait bientôt se trouver dehors, quand son protecteur l'arrêta.

« Holà, lui cria-t-il, en le ramenant rudement dans la chambre, es-tu habile à… ferme cette porte. »

Robin obéit avec promptitude, comme s'il y allait de sa vie.

« Es-tu habile à moucharder ? Tu sais ce que cela veut dire ?

— Cela veut dire : à écouter, sans en avoir l'air, » dit Robin, après avoir réfléchi mûrement. »

Son protecteur fit un signe d'assentiments. « Et aussi à avoir l'œil au guet et cetera.

— Ah ! Monsieur, dit Robin, je ne voudrais rien faire de tout cela ici, je vous en donne ma parole d'honneur : j'aimerais mieux mourir ; je ne le ferais pas pour un empire… à moins que vous ne m'en donniez l'ordre, monsieur.

— À la bonne heure !

— Tu sais aussi babiller et cancaner, dit son protecteur avec une parfaite froideur. Gare à toi, si tu fais de ces choses-là ici ! ou tu es perdu, petit drôle ! » Et M. Carker sourit encore en le menaçant toujours du doigt.

La poitrine du rémouleur se soulevait de terreur. Il voulut protester de la pureté de ses intentions, mais il ne put que regarder fixement, la bouche béante, le gentleman souriant de sa stupeur. M. Carker parut cependant satisfait, et lui dit de descendre, après l'avoir regardé quelques moments en silence, et lui avoir donné à entendre qu'il le gardait chez lui.

Telle fut la façon dont Robin le rémouleur entra au service de M. Carker, et, à partir de ce moment, le respect mêlé

de terreur que lui inspirait son maître grandit, s'il est possible, à vue d'œil.

Il y avait à peine quelques mois qu'il était chez lui, quand un matin, de bonne heure, Robin ouvrit la porte du jardin à M. Dombey, qui était attendu à déjeuner chez M. Carker. Au même moment, M. Carker lui-même accourut pour recevoir son hôte illustre et mit toutes ses dents sous les armes pour lui faire le salut d'honneur.

« Je n'aurais jamais espéré, dit Carker, après l'avoir aidé à descendre de son cheval, avoir l'honneur de vous voir ici. C'est un jour à marquer d'une croix sur mon calendrier. Pour vous, qui pouvez faire tout ce que bon vous semble, ce n'est pas une chose bien intéressante ; mais pour un homme comme moi, le cas est bien différent.

— Votre maison est fort agréablement située, Carker, dit M. Dombey, en daignant s'arrêter sur la pelouse pour jeter un coup d'œil sur le jardin.

— Cela vous plaît à dire, reprit M. Carker, je vous remercie.

— En vérité, dit M. Dombey de son ton de patronage suprême, tout le monde sera de mon avis. Elle est fort commode, dans ce qu'elle est, fort convenable, et même tout à fait élégante.

— Dans ce qu'elle est, c'est possible, répondit Carker d'un ton modeste. Mais cela ne vaut pas la peine d'en parler davantage ; et, bien que ce soit un effet de votre bonté de la louer outre mesure, je ne vous en ai pas moins mille obligations. Voulez-vous entrer ? »

M. Dombey, étant entré dans l'intérieur de la maison, remarqua, et il avait raison, qu'il ne manquait rien dans l'appartement ; qu'on y avait réuni tout ce qui pouvait contribuer à l'élégance et au bien-être. M. Carker, comme preuve d'humilité, reçut les éloges de M. Dombey avec un sourire respectueux.

« Je comprends, dit-il, tout ce qu'il y a de bienveillant dans vos paroles, et j'en suis fort touché ; mais, de fait, ce petit cottage, tout simple qu'il est, suffit bien dans ma position ; peut-être même est-ce déjà trop beau pour un homme comme moi, sans fortune. Après cela, monsieur, vous qui dominez tout du haut de votre situation incomparable, dit M. Carker la bouche fendue jusqu'aux deux oreilles, il est possible que vous le trouviez plus agréable qu'il ne l'est en réalité. N'a-t-on pas vu souvent des monarques envier la vie des pauvres gens ? »

En même temps il lança à M. Dombey un regard et un sourire malins, qu'il répéta avec plus de malice encore lorsque M. Dombey alla s'accoter contre la cheminée dans l'attitude que son second copiait si souvent lui-même, regardant autour de lui les tableaux qui décoraient les murs. Bien que l'œil froid du maître passa rapidement sur les peintures, le regard perçant de Carker le suivait, sans le perdre d'une minute, et faisait son profit de tout ce qu'il voyait. Un instant, l'œil de M. Dombey s'arrêta plus particulièrement sur un tableau. Carker, tout occupé à le regarder de côté comme un chat, semblait à peine respirer ; mais l'œil du patron quitta ce tableau comme il avait fait des autres, et ne parut pas plus étonné de celui-là que du reste.

Carker le regardait aussi, ce tableau ! (c'était celui qui ressemblait à Édith), il le regardait comme si c'était un être

vivant : son visage souriait avec une méchanceté contenue ; et, quoique le sourire parût s'adresser au tableau, il était en réalité à l'adresse du grand personnage debout là devant lui, et qui ne s'en doutait guère. Le déjeuner fût bientôt servi ; puis, invitant M. Dombey à s'asseoir sur une chaise qui tournait le dos au tableau, lui, il s'assit en face comme à son ordinaire.

M. Dombey était plus grave que de coutume, et très-silencieux. Le perroquet, qui se balançait sur l'anneau doré dans sa cage fastueuse, avait beau se démener pour attirer sur lui l'attention, M. Carker s'occupait trop de son hôte pour s'inquiéter de l'oiseau. Son hôte, plongé dans ses réflexions, l'œil fixe, pour ne pas dire maussade, se tenait droit et roide dans sa cravate, sans lever les yeux de dessus la table. Quant à Robin, qui faisait le service, toutes ses facultés, toutes les forces vives de son être étaient employées à observer son maître ; à peine osa-t-il prendre le temps de se rappeler que ce grand personnage, là présent, était l'homme à qui il avait été présenté dans son enfance pour servir de certificat de santé à toute la famille, celui à qui il était redevable de sa culotte de peau.

« Oserai-je, dit tout d'un coup Carker, vous demander des nouvelles de Mme Dombey ? »

Il se pencha humblement en faisant cette question, le menton appuyé sur sa main, et, en même temps, ses yeux se levèrent sur le tableau ; il semblait dire au portrait : « Regardez bien comme je vais vous mener ça ! »

M. Dombey répondit en rougissant :

« Mme Dombey se porte fort bien. Vous me rappelez, Carker, que je venais ici dans l'intention d'avoir un entretien avec vous.

— Robin, tu peux nous laisser, dit son maître.

Le ton doucereux de M. Carker fit tressaillir Robin, qui disparut les yeux fixés sur lui jusqu'au dernier moment.

« Vous ne vous souvenez plus de ce garçon, comme de juste, ajouta-t-il quand son fidèle Rémouleur fut parti.

— Non, dit M. Dombey avec une superbe indifférence.

— Oh ! il n'était guère vraisemblable qu'un homme aussi haut placé que vous pût se rappeler ce détail : ce n'était pas possible, dit tout bas Carker. C'est un des enfants de la femme qui a été nourrice chez vous. Peut-être vous souvenez-vous de vous être chargé généreusement de son éducation ?

— Ah ! c'est ce garçon, dit M. Dombey en fronçant le sourcil. Il n'a pas fait grand honneur à l'éducation qu'on lui a donnée.

— Oh ! dit M. Carker avec un léger mouvement d'épaules, je crains bien que ce ne soit un petit vaurien. Il m'en a tout l'air. Si je l'ai pris à mon service, c'est qu'il était incapable de remplir aucune autre place : il pensait (on lui avait sans doute mis cette idée dans la tête chez lui), il pensait avoir quelque droit à votre intérêt, et cherchait toujours à se trouver sur votre passage pour vous adresser sa pétition. Quoique mes relations officielles avec vous ne soient que des relations d'affaires, cependant j'ai pour tout ce qui vous regarde un si vif intérêt, que… »

Il s'arrêta encore pour voir s'il avait commencé à bien mener ça, et, une seconde fois, le menton toujours appuyé sur la main, il regarda le tableau.

« Carker, dit M. Dombey, je vous remercie de ne pas borner votre…

— Zèle, dit Carker en souriant.

— Non, j'aime mieux dire votre intérêt ; » et, en se servant de ce mot, M. Dombey sentait qu'il faisait à M. Carker un compliment des plus flatteurs. « Je vous remercie de ne pas borner votre intérêt aux simples relations d'affaires. La part que vous prenez à ce qui m'arrive, à mes espérances, à mes désagréments, même dans les plus petits détails, me prouve votre dévouement. Je vous en suis, bien obligé, Carker. »

M. Carker inclina légèrement la tête et se frotta les mains tout doucement, car on eût dit qu'il craignait que le moindre de ses mouvements n'arrêtât le cours des confidences de M. Dombey.

« L'allusion que vous avez faite, dit M. Dombey après un moment d'hésitation, est venue à propos ; car elle me conduit naturellement au sujet dont je voulais vous entretenir. Sans vouloir rien changer à la nature de nos relations, je crois pouvoir entrer dans des détails plus intimes que ceux dont…

— Vous m'avez honoré, dit Carker en inclinant de nouveau la tête : je ne veux pas vous dire combien cette distinction m'est précieuse : un homme tel que vous sait fort bien tout l'honneur qu'il peut faire aux gens, quand il lui plaît.

— Mme Dombey et moi, dit M. Dombey laissant passer ce compliment avec une insouciance hautaine, nous ne nous entendons pas sur certains points. Il semble que nous ne nous comprenions pas encore bien l'un l'autre. Mme Dombey a besoin de quelques leçons.

— Mme Dombey est pleine d'agréments précieux ; elle a été accoutumée sans doute à se voir adulée, dit l'homme doucereux et insinuant, toujours attentif à ménager le moindre de ses regards, la moindre inflexion de sa voix ; mais là où il y a affection, devoir et respect, les petits malentendus qui s'élèvent par hasard sont bientôt réparés. »

Les pensées de M. Dombey se reportèrent instinctivement vers le regard que lui avait lancé le visage d'Édith, ce fameux soir, dans sa chambre, pendant que, de sa main impérieuse, elle lui montrait la porte. Il se rappela l'expression d'affection, de devoir et de respect qu'il y avait lue et il sentit le rouge lui monter au visage : son trouble n'échappa pas à l'œil vigilant de son interlocuteur.

« Mme Dombey et moi, continua-t-il, nous avons eu quelques discussions avant la mort de Mme Skewton sur les causes de mon mécontentement. Vous pouvez vous en faire une idée, puisque vous avez été témoin de ce qui s'est passé entre Mme Dombey et moi, le soir où vous vous trouviez dans notre… dans ma maison.

— Et où j'ai tant regretté de m'y trouver, dit Carker en souriant, quoiqu'un homme, dans ma position, doive être fier de vos confidences, même quand il ne s'en reconnaît pas digne, car enfin votre rang vous permet de faire tout ce qu'il vous plaît sans déchoir de votre dignité. Quoique ce fût aussi pour moi un grand honneur d'être présenté à Mme Dombey, avant quelle eût obtenu la distinction de porter votre nom,

j'ai presque regretté ce soir-là, en vérité, d'avoir été l'objet d'une distinction si flatteuse. »

M. Dombey trouvait tout à fait étrange qu'un homme, dans quelques circonstances que ce fût, pût regretter d'avoir été honoré de sa bienveillante protection. Il répondit donc avec une dignité plus imposante encore : « Vraiment ? et pourquoi cela, Carker ?

— Je crains, répondit le confident, que Mme Dombey, qui n'est jamais disposée à me regarder d'un œil favorable (un homme comme moi ne peut pas l'espérer d'une dame naturellement fière et d'une fierté qui lui va si bien), je crains qu'elle ne me pardonne pas la part innocente que j'ai prise à cette conversation. Encourir votre mécontentement n'est pas une petite affaire, vous devez le savoir, et quand ce mécontentement éclate devant une tierce personne…

— Carker, dit M. Dombey avec arrogance, j'espère que c'est moi qui passe avant tout.

— Ah ! peut-il y avoir le moindre doute à ce sujet ? répondit l'autre avec la vivacité d'un homme qui s'étonne de voir mettre en doute une vérité incontestable.

— Mme Dombey, je pense, ne peut être qu'une considération secondaire, quand nous sommes tous les deux en cause, dit M. Dombey. N'est-il pas vrai ?

— Certainement, répondit Carker, ne savez-vous pas mieux que tout autre que cette question est inutile ?

— J'espère donc, Carker, dit M. Dombey, que le regret que vous pouvez éprouver d'encourir le déplaisir de Mme Dombey doit être contre-balancé par le plaisir que doivent vous faire ma confiance et mon estime.

— Je vois, répondit Carker, que j'ai le malheur d'avoir encouru le déplaisir de Mme Dombey. Mme Dombey vous en aurait-elle fait l'aveu ?

— Mme Dombey a émis différentes opinions, dit M. Dombey avec une froideur et une indifférence majestueuses ; ces opinions, je ne les partage ni ne veux les discuter. Je n'y reviendrai pas non plus. J'ai fait savoir à Mme Dombey, il y a quelque temps, comme je vous l'ai déjà dit, qu'il est nécessaire pour elle d'insister sur certains points de respect et de soumission. Je n'ai pu réussir à convaincre Mme Dombey de la nécessité de changer immédiatement de conduite à cet égard dans l'intérêt de sa tranquillité, de son bonheur et de ma dignité : j'ai informé Mme Dombey que, si je jugeais nécessaire de lui adresser de nouvelles observations, je les lui adresserais par l'intermédiaire de mon confident. »

Carker, en le regardant, lança en même temps au tableau un regard satanique, vif et rapide comme un éclair.

« Maintenant, Carker, dit M. Dombey, je n'hésite pas à vous dire que je suis résolu à réussir. Je n'ai pas envie qu'on se moque de moi. Il faut que Mme Dombey apprenne que ma volonté fait loi et que je n'admettrai pas une seule exception à la règle de toute ma vie. Vous aurez la bonté de vous charger de cette mission. Comme elle vient de moi, vous pouvez l'accepter, je suppose, quel que soit le regret poli que vous en éprouvez, et dont je vous remercie pour Mme Dombey. J'espère que vous remplirez cette mission aussi fidèlement que toutes celles dont je vous ai chargé.

— Vous savez, dit M. Carker, que vous n'avez qu'à commander.

— Je sais, dit M. Dombey avec un majestueux signe d'assentiment, que je n'ai qu'à commander. Il est nécessaire que je m'explique. Mme Dombey est incontestablement douée de grandes qualités qui…

— Font honneur à votre choix, suggéra Carker, en étalant gracieusement ses dents.

— Oui, s'il vous plaît de parler ainsi, dit M. Dombey avec la même majesté, mais il ne me paraît pas que Mme Dombey, jusqu'à présent, fasse à mon choix l'honneur qu'il mérite. Il y a dans Mme Dombey un principe de résistance dont il faut absolument triompher, dont il faut venir à bout. Mme Dombey ne paraît pas comprendre, ajouta M. Dombey avec force, que vouloir me résister à moi c'est quelque chose de monstrueux et d'absurde.

— Ce n'est pas nous autres gens de la Cité qui irions nous y frotter, dit Carker, dont la bouche souriante s'ouvrit jusqu'aux deux oreilles.

— Je l'espère, dit M. Dombey, je l'espère. Cependant quoique ce que je vais vous dire semble en contradiction avec les reproches que me paraît mériter la conduite de Mme Dombey, je dois lui rendre cette justice, que, le jour où je lui ai exprimé un peu sévèrement mon déplaisir et la détermination que j'avais prise, mes reproches ont paru produire beaucoup d'effet (M. Dombey prononça ces mots avec une merveilleuse dignité.) Je vous prie donc, Carker, d'avoir la bonté d'informer Mme Dombey de ma part que je suis surpris de ne pas voir encore les résultats de notre premier entretien. Dites-lui que je réitère mes injonctions, que je ne suis pas satisfait de sa conduite, que j'en suis même fort mécontent. Ajoutez que je me verrais dans la pénible nécessité de vous confier un message plus explicite et plus désagréable, si

elle n'avait pas assez de bon sens et assez de cœur pour se conformer à mes désirs comme le faisait ma première femme et comme l'aurait fait, je puis le dire, toute autre femme à sa place.

— Mme Dombey, votre première femme, a été très-heureuse, dit Carker.

— Ma première femme avait beaucoup de bon sens, dit M. Dombey avec un air d'indulgence bien sentie à l'égard de la défunte, et elle avait de plus le cœur très-droit.

— Croyez-vous que miss Dombey ressemble à sa mère ? » dit Carker.

Le visage de M. Dombey changea subitement pour prendre une expression sévère. Son confident le regardait fixement.

« J'ai touché un sujet pénible, continua M. Carker d'un ton de regret et avec une douceur que démentait son regard. Pardonnez-moi, je vous prie, ces associations d'idées qui peuvent paraître hétérogènes, mais qui se confondent dans l'intérêt que je prends à tout ceci ; je vous prie de m'excuser en faveur du motif. »

Mais, quoi qu'il dît, son œil restait toujours ardemment fixé sur M. Dombey, et il lança de nouveau un regard de triomphe au tableau, comme pour le prendre à témoin de la façon dont il vous menait ça, et pour réclamer son attention sur la suite.

« Carker, dit M. Dombey en regardant çà et là sur la table et en parlant d'un ton de voix altéré et saccadé, les lèvres pâles et livides, il n'y a pas besoin de vous justifier. Vous vous trompez : le rapprochement que vous avez fait

naît tout naturellement des circonstances et non d'une confusion d'idées comme vous le supposez. Je n'approuve pas l'amitié de Mme Dombey pour ma fille.

— Pardonnez-moi, dit M. Carker, mais je ne comprends pas parfaitement.

— Comprenez donc, dit M. Dombey, qu'il vous faudra faire de cette circonstance, que j'exige que vous fassiez de cette circonstance le sujet d'un de mes reproches à Mme Dombey. Vous me ferez le plaisir de lui dire que l'affection sans bornes qu'elle a pour ma fille m'est désagréable. Cela peut se remarquer. Dans le monde, on pourrait faire des rapprochements entre la manière d'être de Mme Dombey à l'égard de ma fille et sa manière d'être avec moi. Vous aurez la bonté de dire tout simplement à Mme Dombey que cela ne me convient pas et que j'espère la voir se soumettre immédiatement à mon désir. De la part de Mme Dombey, son attachement pour Florence peut être goût sérieux ou pur caprice, ou même désir de me résister. Je veux qu'elle me cède de toute façon. Si Mme Dombey est réellement attachée à Florence, elle résistera d'autant moins à mes volontés, qu'en entrant en lutte avec moi elle ne servirait pas ma fille. Si le cœur de ma femme a de la bonté et du dévouement de reste, elle peut s'en décharger où elle le voudra, mais je veux d'abord de la soumission. Carker, dit M. Dombey qui avait parlé avec une émotion extraordinaire, et qui reprit alors son ton de grandeur naturel, vous aurez la bonté de ne pas oublier ce point et de ne pas glisser légèrement dessus, mais de le considérer comme une partie importante de vos instructions. »

M. Carker salua et se leva de table. Il resta pensif devant le feu, caressant son menton et regardant M. Dombey avec

un sourire satanique : on eût dit une de ces figures grimaçantes, moitié homme, moitié singe, sculptées au moyen âge, ou bien une de ces figures à gouttières qui vomissent l'eau à pleine bouche. M. Dombey se remit peu à peu, son émotion se calma par la pensée qu'il venait de prendre une haute position ; il s'assit alors avec sa roideur habituelle et regarda le perroquet se balancer dans son anneau, qui lui rappela malgré lui l'anneau nuptial.

« Je vous demande pardon, dit Carker après un moment de silence, en reprenant sa chaise et en la tirant en face de M. Dombey. Mais permettez-moi une question. Mme Dombey sait-elle que vous me choisissez comme interprète de votre mécontentement ?

— Oui, répondit M. Dombey, je le lui ai dit.

— Vraiment ? répliqua vivement Carker, et pourquoi ?

— Pourquoi ! répéta M. Dombey qui hésita ; parce que je le lui ai dit.

— Sans doute, reprit Carker, mais pourquoi le lui avoir dit ? »

Puis avec un sourire il posa sa douce main sur le bras de M. Dombey, comme un chat qui aurait fait patte de velours, et il ajouta :

« Si je vous comprends parfaitement, je n'en serai nécessairement que plus apte à ma mission et je la remplirai plus sûrement. Je crois donc vous comprendre en disant que je n'ai pas l'honneur d'être vu par Mme Dombey sous un jour favorable. Dans ma position, je ne puis pas l'espérer, mais je dois supposer que je n'ai pas gagné sa faveur ?

— Il est possible que non, dit M. Dombey.

— Ainsi donc, poursuivit Carker, le genre de communication dont vous me chargez près de Mme Dombey ne peut manquer d'être désagréable à cette dame ?

— Il me semble, dit M. Dombey avec une froideur contenue et un certain embarras, que les idées de Mme Dombey sur ce sujet ne doivent entrer pour rien dans la manière dont nous l'envisageons vous et moi, Carker… Mais il peut se faire que votre mission ne lui soit pas fort agréable.

— Et… pardonnez-moi… mais je ne crois pas me tromper, quand je pense que vous voulez par là rabaisser la fierté de Mme Dombey ? je dis fierté, parce que la fierté jusqu'à un certain point n'ajoute qu'une grâce et un agrément de plus à une femme aussi remarquable par sa beauté et par ses qualités. Je crois que vous désirez non pas la punir, mais la réduire à la légitime soumission qui vous est si naturellement due ?

— Je n'ai pas l'habitude, Carker, vous le savez, de donner d'aussi longues explications de la conduite que je crois nécessaire de tenir. Je ne vais pas à l'encontre de ce que vous me dites. Si vous avez quelque objection à me faire, c'est autre chose, et vous n'avez qu'à dire, ce sera une affaire finie. Mais, je l'avoue, je n'avais pas supposé que ma confiance en vous pût vous humilier.

— Moi ! s'écria M. Carker, m'humilier quand je vous sers !

— Ou du moins, reprit M. Dombey, vous mettre dans une fausse position.

— Moi ! dans une fausse position ! s'écria de nouveau Carker. Mais je serai fier… que dis-je ? je serai heureux d'exécuter vos ordres. J'aurais souhaité, je le confesse, ne

pas donner de nouvelles causes de déplaisir à une dame, aux pieds de laquelle j'aurais voulu plutôt déposer mes humbles services et mon dévouement. N'est-ce pas en effet votre femme ? Mais un désir de vous l'emporte, comme de juste, sur toute autre considération. D'ailleurs, quand Mme Dombey sera revenue de son erreur accidentelle, qu'elle aura, permettez-moi de le dire, compris sa position, j'espère qu'elle ne verra dans la petite part que j'aurai prise à cette affaire, à raison de mon rôle subalterne, qu'une preuve de mon respect pour vous, du sacrifice que je sais faire de toute autre considération devant vous : de ces qualités enfin qui vous sont dues aussi par elle, et qu'elle se fera sans doute un honneur et un plaisir d'acquérir chaque jour davantage. »

M. Dombey parut, en ce moment, voir encore Édith, la main étendue vers la porte, et entendre encore à travers les paroles mielleuses de son confident comme l'écho de ces mots : *Rien ne pourra nous rendre plus étrangers l'un à l'autre que nous ne le sommes en ce moment*. Mais, sourd à la voix de son imagination, il n'écouta que sa résolution et répondit fermement :

« Certainement, cela ne fait aucun doute.

— Vous n'avez pas autre chose à ajouter ? répliqua Carker en rapprochant sa chaise de la table pour finir de déjeuner, car les deux convives n'avaient pas fait grand honneur au repas ; puis il attendit une réponse avant de s'asseoir.

— Non, c'est tout, répondit M. Dombey. Je vous prie de remarquer, Carker, qu'un message, apporté par vous à Mme Dombey, n'admet pas de réponse. Vous aurez donc la bonté de ne pas me rapporter de réponse. Mme Dombey est informée qu'il ne me convient pas de temporiser ni de tran-

siger sur aucune question en litige entre nous, et qu'il n'y a pas à revenir sur ce que je dis. »

M. Carker témoigna qu'il comprenait sa mission et les deux convives tombèrent sur les plats avec aussi peu d'appétit l'un que l'autre. Le rémouleur fit une nouvelle apparition en temps opportun, les yeux opiniâtrement fixés sur son maître, dans une contemplation craintive et respectueuse. Quand le déjeuner fût terminé, on fit avancer le cheval de M. Dombey, et M. Carker, ayant aussi monté sur le sien, ils partirent ensemble pour la Cité.

M. Carker était de belle humeur et parlait beaucoup ; M. Dombey le laissait dire de l'air d'un souverain qui veut bien permettre qu'on l'amuse de temps en temps ; il daignait montrer par un mot ou deux qu'il était à la conversation. Ils se tenaient à cheval chacun à leur manière ; mais M. Dombey, dans sa dignité, le pied à peine posé sur l'étrier, et les rênes flottantes, allait nonchalamment sans regarder par où passait son cheval. Aussi arriva-t-il que le cheval de M. Dombey, lancé au trot alla donner contre une pierre, démonta son cavalier, tomba par-dessus lui, et dans ses efforts pour se relever, lui lança de bons coups de pied.

M. Carker, en habile cavalier, qui avait l'œil prompt et la main sûre, sauta à bas de son cheval, et, en un instant, remit la bête sur ses pieds et la tint par la bride. Sans cela cette matinée de confidence eût été la dernière de M. Dombey. Toutefois même, au milieu de ce petit événement et dans le feu de l'action, en se penchant sur son chef étendu par terre, il n'en montra pas moins toutes ses dents à découvert et murmura :

« Voilà une belle occasion pour Mme Dombey de m'en vouloir, par exemple. Heureusement qu'elle n'en sait rien ! »

M. Dombey, privé de sentiment, la tête et la figure ensanglantées, fut porté, sous la surveillance de M. Carker, par quelques cantonniers au cabaret le plus voisin : il y en avait un à une petite distance. Là, le blessé fut l'objet des soins que lui prodiguèrent plusieurs médecins, arrivés l'un après l'autre de différents côtés comme poussés par cet intérêt qui attire les vautours vers le cadavre d'un chameau dans le désert. On réussit à grand'peine à le faire revenir à lui. Les hommes de l'art examinèrent la nature de ses blessures. L'un d'entre eux, qui demeurait tout près du théâtre de l'accident, penchait beaucoup pour une fracture composée des os de la jambe ; c'était aussi l'opinion du cabaretier, mais deux autres médecins, qui demeuraient loin de là et qui ne s'étaient trouvés dans le voisinage que par hasard, combattirent cette opinion d'une façon si désintéressée qu'il fut décidé que le blessé ne resterait pas au cabaret.

« Sans doute, dirent-ils, les contusions sont graves, mais il n'a qu'une côte brisée, et encore, une petite ; il peut donc, avec des précautions, être ramené chez lui avant la nuit. »

Les blessures furent pansées et bandées, ce qui demanda encore assez de temps. On laissa reposer le malade, et M. Carker, remontant à cheval, se mit en route pour aller porter à la maison de M. Dombey la nouvelle de l'accident.

L'astuce et la cruauté que cet homme, dans ses meilleurs moments, portait empreintes sur sa figure, remarquable d'ailleurs par la régularité de ses traits, percèrent mieux que jamais lorsqu'il partit pour cette commission. Animé par ses pensées astucieuses et cruelles, par l'espérance de certains événements encore éloignés, mais possibles, sans qu'il les eût ni prévus ni conduits, il allait de toute la vitesse de son cheval, comme s'il eût fait une chasse aux passants. Enfin,

ramenant les rênes pour ralentir sa course, quand il pénétra dans des rues plus fréquentées, il modéra son cheval, aux jambes de neige ; en lui faisant choisir comme à l'ordinaire le chemin le plus propre, et cacha de son mieux les mauvaises pensées qui l'agitaient sous des dehors pleins de douceur, de retenue et d'humilité, embellis du sourire de ses dents, blanches comme l'ivoire.

Il alla droit à la maison de M. Dombey, descendit à la porte et demanda à voir Mme Dombey pour affaire importante. Le domestique le conduisit dans le cabinet de M. Dombey et revint lui dire que Mme Dombey n'était pas visible à cette heure, s'excusant de ne l'en avoir pas informé immédiatement.

M. Carker, qui s'était bien attendu à une froide réception, écrivit qu'il croyait devoir prendre la liberté d'insister pour obtenir un moment d'entretien avec Mme Dombey, ajoutant qu'il ne se permettrait pas de le faire pour la *seconde fois* (ces mots étaient soulignés), s'il ne s'y trouvait pas suffisamment autorisé par la circonstance. Après une ou deux secondes d'attente, il vit venir la femme de chambre de Mme Dombey, qui le fit monter dans le petit salon, où se trouvaient Édith et Florence.

Édith ne lui avait jamais paru si belle ; non, malgré son admiration ancienne pour les grâces de la figure et de la taille de Mme Dombey, jamais ses souvenirs sensuels ne la lui avaient représentée si belle.

Elle abaissa un coup d'œil plein de fierté sur lui, qui déjà, rien qu'en inclinant la tête sur le seuil de la porte, pour saluer Florence, laissait percer dans ses regards le sentiment du pouvoir nouveau dont il était armé. Aussi eut-il le plaisir

triomphant de voir ce coup d'œil superbe se baisser avec trouble, et Édith se lever à moitié pour le recevoir.

Il était fort triste, il était profondément affligé, il ne savait, disait-il, comment lui exprimer le regret qu'il éprouvait en lui apportant la nouvelle d'un très-léger accident. Il engagea Mme Dombey à se tranquilliser.

« Ma parole d'honneur, ajouta-t-il, il n'y a pas de quoi vous alarmer. Mais M. Dombey… »

Florence poussa tout à coup un cri. Carker ne la regarda même pas ; il continuait à regarder Édith. Édith la calma et la rassura. Ce n'est pas elle, Édith, qui aurait poussé un cri d'alarme, non ! non ! n'ayez pas peur.

« M. Dombey, continua Carker un moment interrompu, a éprouvé un accident. Son cheval a glissé, il est tombé.

— Mon Dieu, s'écria Florence hors d'elle-même, il est grièvement blessé ? il est mort ?

— Non. Je vous le jure, M. Dombey, étourdi d'abord, est bientôt revenu à lui, et quoique blessé, il ne court aucune espèce de danger. Si ce n'était pas la vérité, je n'aurais jamais eu le courage de venir en messager importun me présenter aux regards de Mme Dombey. C'est la vérité pure, je vous en donne ma parole. »

La réponse, comme ses yeux, comme son sourire, tout s'était adressé à Édith et non pas à Florence.

Il lui dit alors dans quel endroit se trouvait actuellement M. Dombey, et demanda qu'on mît une voiture à sa disposition pour qu'on pût le ramener chez lui.

« Maman, dit Florence toute tremblante et les larmes aux yeux, si je me hasardais à y aller ! »

M. Carker avait les yeux attachés sur Édith quand il entendit ces derniers mots de Florence : il lui lança un regard de mystère et secoua légèrement la tête : il fut témoin du combat qui se livrait dans cette femme avant que ses beaux yeux lui eussent répondu, mais il lui arracha sa réponse. Il montrait qu'il voulait l'avoir, cette réponse, que sinon il parlerait et briserait le cœur de Florence : aussi lui rendit-elle du regard la réponse qu'il exigeait. Puis, quand elle eut détourné les yeux, il la regarda comme il avait regardé son portrait le matin.

« J'ai reçu l'ordre, dit-il, de faire savoir à la nouvelle femme de charge… je crois que son nom est Mme Pipchin… »

Rien n'échappait à cet homme. Il vit en un instant que ce qu'il venait de dire était une autre insulte adressée par M. Dombey à sa femme.

« J'ai reçu l'ordre de faire savoir à Mme Pipchin que M. Dombey désire avoir son lit dans son appartement particulier au rez-de-chaussée. C'est celui qu'il préfère. Je vais retourner le voir immédiatement. Je n'ai pas besoin de vous dire, madame, que M. Dombey a été l'objet de la plus grande attention, de la plus vive sollicitude. Permettez-moi de vous répéter que vous n'avez pas lieu de vous alarmer le moins du monde. Vous pouvez être tout à fait tranquille, croyez-moi.

Là-dessus Carker salua, avec les plus grands témoignages de déférence et d'amabilité. Il retourna dans la chambre de M. Dombey, prit ses mesures pour qu'on lui envoyât une voiture dans la Cité, remonta à cheval et s'en alla tout doucement. Carker était rêveur tout le long de la route ;

il fut rêveur encore en montant dans la voiture, qui le conduisit à l'endroit où avait été laissé M. Dombey ; il ne cessa de l'être que lorsqu'il se retrouva assis à côté de son chef ; alors il redevint lui-même et retrouva ses dents.

Vers la brune, M. Dombey, grièvement blessé, en proie à de vives douleurs, fut placé dans sa voiture : on le mit sur une banquette soigneusement entouré de manteaux et de coussins : son confident était sur la banquette vis-à-vis pour lui tenir compagnie. Comme il ne lui fallait pas de secousse, ils allaient encore plus lentement qu'à pied : aussi faisait-il complétement nuit quand il arriva chez lui. Mme Pipchin, toujours aigre et refrognée, qui n'avait pas oublié les mines du Pérou (on ne s'en apercevait que trop dans la maison), le reçut à la porte et aspergea les domestiques de quelques épithètes au gros sel pendant qu'ils transportaient le blessé dans sa chambre. M. Carker l'accompagna jusqu'à ce qu'il fût bien établi dans son lit. M. Dombey interdisant sa chambre à toutes les femmes de la maison, excepté à l'excellente ogresse, qui avait la haute main dans le ménage, Carker alla trouver encore une fois Mme Dombey, pour l'informer de l'état de son mari.

Il trouva Édith toujours seule avec Florence, et lui prodigua de sa bouche doucereuse toutes sortes de consolations nouvelles, comme si elle était en proie aux plus vives inquiétudes, et que sa tendresse fût mortellement alarmée. Il alla si loin dans ses marques de respectueuse sympathie, qu'en prenant congé d'elle, il se hasarda, pendant qu'il lançait de côté un regard à Florence, à lui prendre la main, à se pencher sur sa proie pour y déposer un baiser.

Édith ne retira pas la main, elle ne se servit pas de cette main baisée par Carker pour lui souffleter son indigne visage,

et pourtant si vous aviez vu comme ses joues étaient rouges, comme ses yeux étincelaient, comme tout son être se soulevait d'indignation ! Mais quand elle fut seule dans sa chambre, elle frappa, pour la punir, cette main souillée par le baiser de Carker, contre le marbre de la cheminée : l'innocente main fut meurtrie du coup et ensanglantée, puis l'approchant du feu qui brillait dans l'âtre, elle sembla vouloir l'y jeter pour la réduire en cendres.

La nuit était déjà avancée qu'Édith était encore assise toute seule dans sa chambre ; la flamme du foyer, qui s'éteignait peu à peu, éclairait par intervalles son beau visage sombre et menaçant : l'œil de cette femme suivait les noires ombres qui erraient sur la muraille : ses pensées semblaient avoir pris un corps et se promener autour d'elle. Toutes les formes que peuvent revêtir l'insulte et l'outrage, tous les plus sinistres pressentiments voltigeaient confus, comme de grands fantômes devant elle : une figure odieuse semblait marcher contre elle à leur tête ; c'était celle de son mari.

CHAPITRE V.

Les veilles.

Florence, depuis longtemps revenue de ses illusions, remarquait avec tristesse l'éloignement d'Édith pour son père ; elle le voyait augmenter de plus en plus et se changer peu à peu en une véritable aversion. Ces découvertes journalières jetaient une ombre épaisse sur son amour et sur ses espérances, et ravivait dans son cœur cette douleur qui, assoupie un moment, n'en devenait maintenant que plus insupportable.

C'était bien dur… (qui pouvait le savoir mieux que Florence ?) d'avoir vu se changer en douleur la tendresse si vraie d'un cœur pur ; de ne trouver qu'indifférence et froideur là où elle aurait dû trouver affection et sollicitude. C'était bien dur d'avoir nourri au fond de son cœur des sentiments si tendres sans avoir jamais connu le bonheur de les voir partagés. Mais combien elle trouvait plus dur encore d'en venir à douter de son père ou d'Édith, si affectueuse pour elle, et de ne pouvoir songer à son amour pour chacun d'eux, sans être saisie tour à tour d'étonnement, de crainte et d'effroi.

Florence en était là pourtant, et ses souffrances venaient de la pureté de son âme qui ne pouvait se résigner à ces antipathies funestes. Elle voyait la froideur, la sévérité de son père, aussi rude pour Édith que pour elle, aussi sec, aussi in-

flexible, aussi impitoyable. Elle se demandait quelquefois, les larmes aux yeux, si sa pauvre mère chérie n'avait pas eu à souffrir un traitement pareil et si elle n'en était pas morte de douleur. Puis, quand elle pensait à Édith, comme elle la trouvait fière et hautaine pour tous, excepté pour elle ! Comme cette femme semblait mépriser son père ! comme elle se tenait loin de lui ! Elle songeait à tout ce qu'elle lui avait entendu dire le soir même de son arrivée, et vite elle se demandait si ce n'était pas un crime d'aimer une personne en révolte ouverte avec son père. Connaissant son affection pour Édith, ne pourrait-il pas reprocher, sur son lit solitaire, à son enfant dénaturée, ce nouveau tort ajouté à celui qu'elle avait tant de fois déploré, à celui de n'avoir jamais su, dès sa naissance, gagner son amour paternel ? Ces pensées, elle les refoulait bientôt au fond de son cœur en songeant à un mot affectueux, à un doux regard d'Édith, et se croyait alors la plus ingrate des créatures. Qui donc, en effet, avait ranimé son courage ? Qui avait su consoler ce cœur si seul et si cruellement blessé ? Aussi dans les élans de tendresse de cette douce nature vers chacun d'eux, souffrant de leur répulsion l'un pour l'autre, doutant de ce qu'elle leur devait à tous deux, Florence, qui avait élargi le cercle de ses affections, Florence, à côté d'Édith, souffrait plus maintenant qu'à l'époque où, dans la maison lugubre, elle gardait pour elle seule son secret, avant que sa nouvelle mère fût venue, par l'éclat de sa beauté, égayer la sombre demeure.

Heureusement encore, dans son malheur, elle n'avait pas le moindre soupçon qu'Édith, par l'affection qu'elle avait pour elle, augmentait le refroidissement de son père pour sa nouvelle épouse, et lui donnait de nouveaux sujets d'un injuste mécontentement. Si Florence avait pu se douter qu'une semblable cause pouvait produire un tel effet, quelle douleur pour elle ! quel sacrifice elle aurait tenté de faire, pauvre fille

aimante ! Comme elle serait allée d'un pas rapide et ferme ensevelir à jamais sa peine aux pieds de ce Père céleste qui ne repousse pas, lui, l'amour de ses enfants, et qui accueille leurs âmes éprouvées par la douleur ! Mais elle n'en savait rien, par bonheur.

Pas un mot là-dessus n'était prononcé maintenant entre Florence et Édith. Édith lui avait dit qu'il devait y avoir désormais entre elles, sur ce sujet, le silence absolu de la tombe. Florence sentait qu'elle avait eu raison.

C'est alors que son père fut ramené à la maison souffrant et meurtri. Retiré tristement dans son appartement où il recevait seulement les soins des domestiques, sans qu'Édith l'approchât jamais, il n'avait d'autre ami, d'autre compagnon que M. Carker, qui ne le quittait pas avant minuit.

« Ah ! oui ! il a là une jolie société, miss Florence, disait Suzanne Nipper. Voilà quelque chose de beau ! parlez-moi de ça ! Si jamais il a besoin d'un certificat, qu'il ne s'avise pas de venir m'en demander un, je ne lui dis que ça.

— Chère Suzanne ! silence ! je vous en prie.

— Ah ! c'est facile à dire, répondit Suzanne exaspérée. Mais vraiment, je vous en demande bien pardon, il se passe ici des choses qui vous tournent le sang, que c'est à croire qu'on a des épingles et des aiguilles dans les veines, et qu'elles vous sortent par tous les pores. Ne vous y trompez pas, miss Florence, je ne dis rien contre votre belle-mère qui m'a toujours traitée comme il faut ; bien que je la trouve un tant soit peu fière, je ne puis pas dire que j'aie à me plaindre d'elle. Mais quand nous nous ravalons jusqu'à des Mme Pipchin, qu'on nous les jette à la tête et qu'on les voit monter la garde à la porte de votre papa, comme de vrais

crocodiles, encore bien heureux qu'elles ne nous fassent pas des petits, c'est par trop révoltant !

— Papa a bonne opinion, de Mme Pipchin, Suzanne, répondit Florence, et il a le droit de choisir sa femme de charge. Paix donc ! je vous en prie.

— Oui, miss Florence, répondit Suzanne, vous avez beau me dire de me taire, ça n'empêche pas que Mme Pipchin me fait grincer les dents comme du verjus, ni plus ni moins ! »

Si ce soir-là, c'est-à-dire le soir où M. Dombey fut ramené chez lui, Suzanne déployait tant d'énergie de paroles, et supprimait, dans sa volubilité de langue, les points et les virgules de ses discours téméraires, c'est qu'ayant été envoyée par Florence pour demander des nouvelles de son père, elle s'était vue obligée de faire passer sa commission par le canal de sa mortelle ennemie Mme Pipchin, et que celle-ci, sans aller demander les ordres de M. Dombey, s'était permis de faire ce que Mlle Nipper appelait une réponse impertinente. N'était-ce pas bien hardi, en effet, de la part de cette martyre des mines du Pérou ? n'était-ce pas manquer de respect à sa jeune maîtresse ? aussi elle ne le porterait pas en paradis. De là, les phrases et les discours sans fin de la femme de chambre courroucée. Depuis le mariage surtout, elle était devenue plus soupçonneuse et plus méfiante ; car, semblable à bien des personnes de sa classe, qui ont un attachement sincère pour une personne d'un rang plus élevé, comme celui qu'occupait Florence, Suzanne était très-jalouse, et sa jalousie s'attaquait naturellement à Édith, qui était venue se jeter au travers de son ancienne autorité, en se plaçant entre elle et Florence. Au fond Suzanne était toute fière et tout heureuse de voir sa jeune maîtresse reprendre enfin sa place sur le théâtre de son ancien abandon, de voir qu'elle avait pour

compagne et pour protectrice la belle épouse de son père. Mais elle ne pouvait sacrifier toute son autorité à cette belle épouse, sans un certain mécontentement et un secret dépit, dont elle cherchait à se justifier en qualifiant sévèrement l'orgueil et l'emportement de la dame. Du second plan où elle se trouvait nécessairement, depuis le mariage, miss Nipper surveillait cependant les affaires domestiques en général avec une ferme conviction qu'aucun bien ne pouvait résulter de la présence de Mme Dombey, toujours ayant soin cependant de déclarer bien haut, en toute occasion, qu'elle n'avait rien à dire contre elle.

« Suzanne, dit Florence qui était assise d'un air pensif à sa table, il est bien tard, je n'ai plus besoin de rien ce soir.

— Ah ! miss Florence, répondit Nipper, que de fois, bien sûr, je regrette le bon vieux temps, où je restais assise auprès de vous bien plus tard que ce soir, et où je tombais de sommeil à force de fatigue, quand vos yeux brillaient comme des escarboucles ! mais maintenant, vous avez une belle-mère, qui vient s'asseoir auprès de vous, miss Florence, et je n'en suis pas fâchée bien sûr, car je n'ai rien à dire contre elle.

— Je n'oublierai jamais celle qui fut ma bonne compagne, quand je n'en avais pas, Suzanne, répondit doucement Florence ; non, jamais ! »

Et levant les yeux, elle passa son bras autour du cou de son humble amie et lui souhaitant bonne nuit, elle l'embrassa. Miss Nipper en fut si touchée qu'elle se mit à sangloter.

« Maintenant, ma chère miss Florence, dit Suzanne, laissez-moi descendre en bas pour avoir des nouvelles de votre

papa, je sais que vous en êtes tourmentée, laissez-moi redescendre et frapper moi-même à sa porte.

— Non, dit Florence, allez vous coucher. Nous saurons plus de détails demain matin. J'irai moi-même m'informer de sa santé. Maman est descendue, j'en suis sûre (Florence rougit car elle ne l'espérait pas), peut-être même est-elle près de mon père en ce moment. Bonsoir. »

Suzanne était trop adoucie pour donner, en ce moment, son opinion personnelle sur la probabilité de la visite de Mme Dombey à son mari, et elle se retira sans rien dire. Florence, restée seule, cacha sa tête dans ses mains comme elle l'avait fait bien des fois à une autre époque et donna un libre cours aux larmes qui inondèrent ses joues. Elle pensait au désaccord, au trouble de l'intérieur ; à cette espérance, si toutefois elle en avait eu jamais l'espérance, maintenant déçue à tout jamais, de pouvoir gagner l'affection de son père ; elle songeait à ses doutes, à la crainte qu'ils lui inspiraient tous deux : puis c'étaient les aspirations de son cœur innocent vers l'un et l'autre ; la douleur, le regret de voir se terminer ainsi ce rêve d'espoir et de bonheur qu'elle avait fait ; cruel combat qui jetait le trouble dans son âme ! et ses larmes coulaient abondamment. Sa mère et son frère étaient morts : son père restait toujours aussi froid pour elle : Édith résistait à son mari et le repoussait tout en aimant Florence qui lui rendait tendresse pour tendresse ; n'était-ce pas un sort jeté sur l'affection de la pauvre enfant, qu'elle dût rester toujours stérile, quel qu'en fût l'objet ? Cette pensée, elle la chassait bien vite, mais celles qui l'avaient fait naître étaient trop sérieuses pour être aussi facilement repoussées ; aussi Florence passa-t-elle une nuit bien triste.

Au milieu de toutes ses réflexions, elle se représentait, comme elle l'avait fait tout le jour, son père blessé et souffrant, seul dans sa chambre, sans être secouru par celles qui auraient dû être près de lui, et passant ses lentes heures de douleur dans un abandon douloureux. Tout à coup un frisson parcourut tout son être : S'il allait mourir ! Elle y avait songé quelquefois déjà ; s'il allait mourir sans la voir ou sans prononcer son nom ! Dans son trouble, elle songea, en tremblant pourtant, à descendre une fois encore et à se glisser jusqu'à sa porte.

Elle écouta avant de sortir : tout reposait dans la maison et les lumières étaient éteintes. Dieu ! qu'il y avait longtemps, se disait-elle, qu'elle avait fait pour la première fois ses pèlerinages nocturnes à la porte de son père ! Dieu ! qu'il y avait longtemps, se disait-elle en frissonnant, qu'elle était entrée une nuit dans sa chambre et qu'il l'avait reconduite au pied de l'escalier !

Avec son même cœur d'enfant, ses doux yeux timides, ses beaux cheveux flottants, aussi étrangère à son père dans sa fraîcheur de jeune fille que dans sa fraîcheur d'enfant, elle descendit doucement les escaliers écoutant à chaque pas, et se glissa du côté de sa chambre. Aucun bruit dans la maison ; la porte était entr'ouverte pour laisser pénétrer l'air, tout était si calme dans l'intérieur, qu'elle pouvait entendre le pétillement du feu et le tic tac de la pendule placée sur la cheminée.

Elle jeta un coup d'œil dans la chambre. La femme de charge, enveloppée dans une couverture, dormait profondément, assise dans un fauteuil devant le feu. La porte, qui conduisait dans l'autre pièce, cachée en partie par un paravent, était à demi fermée ; mais il y avait de la lumière dans

la seconde pièce et la tête du lit était éclairée. Le silence était si profond qu'elle pouvait entendre, au bruit de sa respiration, qu'il était endormi. Cela lui donna le courage de passer derrière le paravent pour le regarder dans sa chambre.

Elle éprouva un aussi grand saisissement en le voyant endormi que si elle ne se fût pas attendue à le voir. Florence s'arrêta immobile à sa place, et s'il se fût éveillé, elle n'aurait pas pu bouger.

Il avait le front fendu, et l'on avait baigné ses cheveux, qui retombaient tout humides et en désordre sur son oreiller. Un de ses bras, sorti du lit, était soigneusement bandé et sa figure était très-pâle. Florence vit tout cela d'un regard et put s'assurer qu'il dormait profondément. Si elle resta clouée à sa place, ce n'était pas ce spectacle seulement qui la troublait. Non, il y avait encore autre chose, quelque chose de plus fort que cela qui lui faisait paraître la personne de son père si imposante.

Elle ne l'avait jamais regardé en face, jamais, sans qu'il y eût toujours sur son visage, du moins elle se l'imaginait, une expression de trouble à son égard. Elle ne l'avait jamais regardé en face, que l'espérance ne se renfonçât dans son cœur, et que son regard timide ne s'abaissât devant la sévérité, la froideur d'un visage insensible et repoussant. Mais, en ce moment, le nuage qui jusque-là avait toujours attristé son enfance avait disparu des traits qu'elle considérait. La nuit calme et tranquille l'avait apparemment dissipé ; elle aimait à croire que peut-être il s'était endormi en la bénissant.

Éveille-toi, mauvais père ! éveille-toi, malheureux ! le temps marche, l'heure approche d'un pas rapide, éveille-toi !

Son visage n'était pas changé, et pendant qu'elle le regardait avec une crainte respectueuse, son immobilité lui rappela les êtres chers à son cœur qu'elle avait perdus. C'est ainsi qu'ils étaient, c'est ainsi qu'il serait, qu'elle-même serait un jour, pauvre enfant désolée. Mais quand ? Lorsque cette heure fatale serait venue, ce qu'elle allait faire ne pouvait toujours pas être un chagrin pour lui, et ce serait un soulagement pour elle. Que fit-elle donc ?

Elle se glissa tout près du lit, et, retenant sa respiration, elle se pencha, déposa un doux baiser sur son front et approcha son visage du sien pendant quelques instants ; puis, elle passa autour de l'oreiller le bras qu'elle n'osait jeter autour de son cou.

Éveille-toi donc, misérable, pendant qu'elle est à ton chevet. Le temps fuit, l'heure approche d'un pas inévitable ; la voilà sur le seuil, éveille-toi !

Au fond de son cœur, elle pria Dieu de bénir son père, de le rendre plus tendre pour elle, si cela se pouvait ; sinon, de lui pardonner s'il était coupable et de lui pardonner à elle-même cette prière presque impie. En l'adressant au ciel elle le regarda encore, les yeux voilés de larmes, et, fuyant timidement, elle sortit de sa chambre, traversa l'autre et disparut.

Qu'il dorme maintenant, qu'il dorme pendant qu'il le peut ! Mais puisse-t-il voir cette gracieuse figure à son chevet quand il s'éveillera, et la trouver près de lui quand l'heure sera venue !

Le cœur de Florence était bien triste, quand elle monta furtivement les escaliers. La maison, dans son calme, avait quelque chose de plus effrayant, depuis qu'elle était descen-

due. Le sommeil dont elle avait été témoin, au milieu du silence de la nuit, avait pour elle la solennité de la vie et de la mort à la fois. Sa démarche silencieuse et si pleine de mystère rendait encore plus saisissant le calme de la nuit. Elle n'eut pas l'envie, elle fut presque incapable de rentrer dans sa chambre et, passant par le salon, où la lune, à moitié cachée par les nuages, laissait pénétrer ses rayons à travers les jalousies, elle regarda dans la rue déserte.

Le vent soufflait tristement. Les lanternes étaient pâles et tremblantes comme si elles avaient froid : il y avait au loin dans le ciel une lueur de demi-ténèbres ou de demi-jour. La nuit expirait frissonnante et agitée comme le moribond qui finit dans la peine. Florence se rappela que déjà, au chevet d'un autre malade, elle avait observé le même temps froid et sombre et reconnut les mêmes impressions ; elles lui faisaient mal aujourd'hui comme alors ; seulement elles étaient plus tristes encore.

Sa mère n'était pas venue dans sa chambre ce soir-là. Aussi, quand la nuit fut avancée, elle sortit de son lit. Elle éprouvait un tel malaise, elle avait surtout un tel désir de parler à quelqu'un et de rompre le charme de cette nuit triste et silencieuse, qu'elle dirigea ses pas vers la chambre où reposait Édith.

La porte, qui n'était pas fermée en dedans, s'entrouvrit doucement lorsqu'elle la poussa de sa main tremblante. Elle fut surprise de trouver de la lumière ; mais ce qui la surprit encore davantage, ce fut de voir sa mère, à moitié déshabillée, assise devant les cendres de la cheminée. En voyant ses yeux fixes, ardents, cette figure, cette attitude, ce mouvement convulsif qui lui faisait saisir les bras de son fauteuil

comme si elle allait s'élancer, Florence, en présence de ce visage bouleversé, éprouva un sentiment de terreur.

« Maman, s'écria-t-elle, qu'y a-t-il ? »

Édith tressaillit : le regard d'effroi qu'elle lui lança la fit trembler encore davantage.

« Maman, dit Florence en s'approchant avec précipitation, chère maman, qu'avez-vous ?

— J'ai été souffrante, répondit Édith en tremblant et en continuant à la regarder d'un air singulier. J'ai fait de mauvais rêves, mon ange.

— Vous ne vous êtes pas couchée, maman ?

— Non. Je rêvais à moitié éveillée. »

Peu à peu, ses traits prirent une expression plus douce : elle laissa Florence s'approcher d'elle, la serra dans ses bras, et lui dit avec tendresse :

« Mais qu'est-ce que mon petit oiseau vient faire ici ? que vient-il faire ici ?

— J'étais inquiète, maman, de ne pas vous avoir vue hier soir, et comme j'ignorais comment allait papa, je… »

Florence s'arrêta court.

« Est-ce qu'il est tard ? fit Édith en relevant les boucles de la jeune fille qui se mêlaient à ses cheveux noirs et lui cachaient le visage.

— Très-tard, presque jour.

— Presque jour ! répéta-t-elle d'un ton de surprise.

— Chère maman ! que vous êtes-vous donc fait à la main ? »

Édith la retira tout à coup ; et, pendant quelques instants, elle regarda Florence avec la même expression d'effroi que tout à l'heure, comme si elle craignait de lui laisser voir sa main. Enfin elle se remit et lui dit :

« Ce n'est rien, ce n'est rien. C'est un coup. »

Puis elle ajouta :

« Ma Florence ! »

Son sein se gonfla et elle versa d'abondantes larmes :

« Maman ! dit Florence, que puis-je faire, que faut-il que je fasse pour nous rendre plus heureuses ? Dites-moi, y a-t-il quelque chose que je puisse faire ?

— Non, rien, répondit-elle.

— En êtes-vous bien sûre ? Ne pourrai-je donc jamais vous être bonne à rien ? Oh ! ma chère maman, si je vous parle, malgré nos conventions, des pensées que j'ai en ce moment, vous ne me blâmerez pas, n'est-ce pas ?

— C'est inutile, répliqua Édith, c'est inutile. Je vous ai dit, ma chère enfant, que j'avais fait de mauvais rêves. Rien ne peut les changer, rien ne peut les empêcher de revenir.

— Je ne comprends pas, dit Florence, en regardant fixement le visage d'Édith qui parut s'assombrir sous son regard.

— J'ai vu en rêve, dit Édith à voix basse, un orgueil impuissant pour faire le bien ; tout-puissant pour faire le mal ; un orgueil qui, pendant de longues années d'infamie, a été

blessé, martyrisé, qui jamais ne s'est replié que sur lui-même ; un orgueil, qui a condamné l'âme qu'il habitait à avoir la conscience de son avilissement, et qui ne l'a jamais aidée à se venger de cette profonde humiliation, ou à s'y soustraire, ou à dire : Je ne veux pas que cela soit ! un orgueil qui, bien dirigé, aurait pu aboutir à de bons résultats, mais qui mal conduit, corrompu comme l'âme dans laquelle il séjourne, n'a été pour lui-même qu'un instrument de mépris, de cruauté de ruine. »

Elle ne regardait plus Florence, et ne s'adressait plus à elle ; elle continuait comme si elle était seule.

« J'ai vu en rêve une telle indifférence, un tel endurcissement produit par ce profond mépris de soi-même : cet orgueil était si vil, si impuissant, si misérable, qu'il a marché avec insouciance à l'autel, obéissant au simple signe que lui faisait un doigt bien connu, trop connu ! Oh ! ma mère, ma mère ! il lui obéissait en le méprisant. Orgueil impie, qui préférait se vouer une bonne fois à sa propre haine, plutôt que de ressentir encore chaque jour la pointe de quelque aiguillon nouveau ! Pauvre créature ! »

Son émotion croissait, son visage s'assombrissait, et elle regarda Florence comme elle l'avait regardée quand elle était entrée.

« Et j'ai rêvé, dit-elle, que, dans un premier et dernier effort que cet orgueil a fait pour venir à bout de son dessein, il a été écrasé, oui écrasé, par un pied abject, mais qu'il se relève et se rit de son vainqueur. J'ai rêvé que cet orgueil était blessé, poursuivi, traqué par une meute de chiens ; mais, bien qu'épuisé par la lutte, il ne veut pas céder ; il le pourrait, mais non : il se sent une force qui le révolte contre le chas-

seur qui le poursuit : il le hait, il se dresse contre lui, il le brave. »

Son bras étreignit convulsivement le bras tremblant de Florence, et son visage se calma quand ses yeux s'abaissèrent sur la figure alarmée et surprise de la jeune fille.

« Oh ! Florence, dit-elle, j'ai cru cette nuit que j'allais devenir folle ! »

Sa tête superbe fléchit et se pencha sur le cou de Florence : elle pleura encore.

« Ne m'abandonnez pas, restez auprès de moi ! Je n'espère plus qu'en vous ! »

Combien de fois elle répéta ces mots ! Bientôt elle devint plus calme ; elle fut attendrie en voyant les larmes de Florence, en voyant cette pauvre enfant encore debout à une pareille heure. Le jour commençait à poindre. Édith la prit dans ses bras et la conduisit à son lit ; quant à elle, elle ne se coucha pas, elle s'assit près de sa fille et lui dit d'essayer de dormir.

« Ma chère enfant, lui dit-elle, vous êtes fatiguée et malheureuse, vous avez besoin de repos.

— Oh ! oui, maman, je suis bien fatiguée et bien malheureuse cette nuit, mais vous êtes fatiguée et malheureuse aussi !

— Non, mon ange, je ne le suis pas quand vous reposez si près de moi ! »

Elles s'embrassèrent, et Florence, accablée, tomba peu à peu dans un doux sommeil ; mais, pendant que ses yeux se

fermaient devant le visage qu'elle avait à côté de son lit, son esprit, qui se reportait sur l'autre visage qu'elle avait vu en bas, était triste : sa main en se rapprochant d'Édith comme pour y chercher une consolation, tremblait pourtant de crainte de trahir son père par cette caresse.

Dans son sommeil, elle essayait de les réconcilier ensemble, de leur montrer qu'elle les aimait tous les deux, mais elle ne pouvait y parvenir ; la tristesse de la réalité se confondait avec la tristesse de ses rêves.

Édith, assise à côté d'elle, regardait ses longs cils tout mouillés sur ses joues roses ; elle la regardait avec douceur et pitié, car elle savait bien la vérité, elle. Mais le sommeil ne vint pas lui fermer les paupières. Il faisait jour qu'elle était encore sur la chaise tout éveillée, tenant dans ses mains la douce main de Florence. De temps en temps, elle disait tout bas à son visage assoupi :

« Restez près de moi, Florence. Je n'ai plus d'espérance qu'en vous ! »

CHAPITRE VI.

Une séparation.

Miss Nipper se leva avec le jour, mais après le soleil toutefois. Ses yeux noirs, ses yeux si perçants paraissaient fatigués ; eux qu'on n'aurait jamais soupçonnés de se fermer quelquefois tant ils étaient éveillés d'ordinaire, ils avaient perdu tout leur feu, ils étaient tout gonflés, comme s'ils avaient passé la nuit dans les larmes. Pourtant Suzanne était loin d'être abattue ; ce jour-là elle était singulièrement allègre et décidée ; toutes ses facultés semblaient se resserrer en faisceau pour l'accomplissement de quelque grand projet. Elle était aussi beaucoup plus pincée qu'à l'ordinaire, et, en rôdant dans la maison, elle avait des mouvements de tête qui indiquaient une grande détermination.

En effet, Suzanne avait pris une détermination, et une détermination audacieuse encore. Il ne s'agissait de rien moins que de se présenter devant M. Dombey, et de lui parler, à ce gentleman, de lui parler entre quatre yeux. « J'ai toujours dit que je le ferais, se dit-elle, ce matin-là, d'un air menaçant et en branlant énergiquement la tête, j'ai toujours dit que je le ferais ; eh bien ! à présent, je vais le faire. »

S'encourageant elle-même, avec une vivacité qui n'appartenait qu'à elle à accomplir ce grand dessein, Suzanne Nipper resta toute une après-dînée dans le vestibule et sur les escaliers, sans trouver le moment favorable pour li-

vrer l'assaut. Elle ne se laissa pas déconcerter le moins du monde par ce contre-temps ; il eut au contraire pour résultat d'exciter davantage son ardeur, loin de relâcher sa vigilance ; enfin, sur le soir, elle s'aperçut que son ennemie jurée, Mme Pipchin, sous le prétexte d'avoir passé la nuit, faisait un somme dans sa chambre, et que M. Dombey était seul étendu sur son sofa.

Suzanne, agitant non-seulement sa tête, mais toute sa petite personne, s'avança sur la pointe du pied jusqu'à la porte de M. Dombey et frappa.

« Entrez, » dit M. Dombey.

Suzanne fit un dernier mouvement pour se donner du cœur et entra.

M. Dombey, qui regardait le feu, ne fut pas peu surpris de l'étrange visite, et se releva légèrement sur son coude. Suzanne lui fit une révérence.

« Que demandez-vous ? dit M. Dombey.

— S'il vous plaît, monsieur, dit Suzanne, je désire vous parler.

— *Je désire vous parler !* semblèrent redire après Suzanne les lèvres de M. Dombey qui, abasourdi de l'audace de la servante, n'eut pas la force de les répéter tout haut.

— Il y a aujourd'hui douze ans, monsieur, dit Suzanne avec sa volubilité ordinaire, que je suis à votre service, attachée à la personne de Mlle Florence, ma jeune maîtresse, qui ne parlait pas encore bien quand je suis entrée ici, et quand Mme Richard était encore toute nouvelle, j'étais déjà bien vieille dans la maison, car, bien que je ne sois pas une *Ma-*

thieu-Salem, je ne suis pas non plus une enfant à la mamelle. »

M. Dombey se leva encore sur son coude, et la regarda d'un air peu curieux d'en apprendre davantage.

« Ah ! monsieur, dit Suzanne, je n'ai jamais vu une meilleure personne, plus couverte des bénédictions du bon Dieu que mademoiselle : je dois le savoir un peu mieux que d'autres, moi qui l'ai vue dans son chagrin et dans sa joie. Ah ! par exemple, de la joie, elle n'en a guère eu, mais c'est égal, je l'ai toujours vue avec son frère ; je l'ai vue quand elle était seule, que personne ne la voyait, oui, que personne ne la voyait, je le dirai à tous et à chacun (et là-dessus Suzanne branla la tête et frappa légèrement du pied) ; oui, je le dis et je le répète, mademoiselle est l'ange le plus chéri et le plus couvert des bénédictions du bon Dieu qui ait jamais respiré la vie, et qu'on me déchirerait en lambeaux que je le dirais et que je le répéterais encore, quoique je n'aie pas le courage d'un saint martyr comme Fox. »

L'indignation et l'étonnement rendirent M. Dombey plus pâle que ne l'avait fait sa chute ; ses regards restaient fixés sur son interlocutrice ; il ne pouvait en croire ni ses yeux ni ses oreilles.

« On ne saurait faire autrement que d'être honnête et fidèle avec Mlle Florence, continua Suzanne, et je ne me fais pas grand mérite d'avoir été à son service pendant douze ans, car je l'aime, oui, je l'aime, je le dirai à tous et à chacun. » Ici Suzanne secoua encore la tête, frappa légèrement du pied et poussa un soupir ? « Mais de bons et fidèles services me donnent bien le droit de parler, j'espère ; il faut que je parle, et je veux parler maintenant, que j'aie tort ou raison.

— Qu'est-ce que veut dire cette femme ? cria M. Dombey dont l'œil étincelait en la regardant. Comment avez-vous l'audace…

— Ce que je veux dire ? monsieur ; ce que je veux, c'est de parler avec respect et sans offenser personne, mais le cœur sur les lèvres. Maintenant, comment j'ai l'audace, je n'en sais rien, mais je l'ai. Ah ! monsieur, vous ne connaissez pas mademoiselle, non, monsieur, vous ne la connaissez pas, vous ne vous contenteriez pas de la connaître si peu que ça, si vous aviez commencé une fois à la connaître. »

M. Dombey, hors de lui, tendit la main pour prendre le cordon de sonnette, mais il n'y avait pas de cordon de ce côté de la cheminée, et il ne pouvait pas se lever ni aller chercher ce cordon sans soutien. L'œil vif de Suzanne vit aussitôt son impuissance, et dès ce moment, comme elle le fit remarquer plus tard, elle sentit qu'elle était maîtresse du terrain et qu'elle tenait son homme.

« Miss Florence, dit Suzanne, c'est la plus dévouée, la plus patiente, la plus docile, la plus belle de toutes les filles ; il n'y a pas de gentleman, monsieur, eût-il toute la fortune des plus riches individus de l'Angleterre, qui ne fût fier de mademoiselle. Si ce gentleman connaissait sa vraie valeur, il consentirait à perdre toute sa fortune sou à sou et à aller mendier de porte en porte, dit Suzanne qui éclata en sanglots, plutôt que de faire endurer à ce bon cœur toutes les souffrances que je lui ai vu endurer dans cette maison.

— Femme, cria M. Dombey ; quittez la chambre !

— Pardon, excuse, je ne quitterai pas la chambre : je quitterais plutôt la place, monsieur, où j'ai été pendant tant d'années et où j'ai vu tant de choses, répliqua l'intrépide Su-

zanne, quoique j'espère bien que vous n'aurez pas le cœur de me séparer de Mlle Florence ; je ne m'en irai maintenant que quand j'aurai tout dit. Il peut bien se faire que je ne sois pas une veuve du Malabar, je ne le suis pas et je ne voudrais pas le devenir, mais si une fois je m'étais mis dans la tête de me brûler toute vive, je le ferais ! Eh bien ! je me suis mis dans la tête de continuer. »

L'attitude de Suzanne, non moins que son langage, prouva qu'elle allait exécuter sa menace.

« Il n'y a personne à votre service, continua Suzanne, qui ait eu plus peur de vous que moi, et vous pourrez en juger quand je vous dirai que j'ai mille et mille fois pensé à vous parler, sans avoir jamais osé le faire jusqu'à hier soir, mais, ma foi, hier soir, je m'y suis tout à fait décidée. »

M. Dombey, dans le paroxysme de la rage, tenta de saisir encore une fois le cordon de sonnette qui n'était jas là, et, à défaut de cordon, il se tira les cheveux.

« J'ai vu Mlle Florence, continua Suzanne, quand elle était encore toute petite ; travailler, travailler, il fallait voir ; et avec quelle douceur ! quelle patience ! les meilleures femmes peuvent prendre exemple sur elle ; je l'ai vue pendant plusieurs nuits de suite passer la moitié du temps à aider son petit frère, si délicat, à faire ses devoirs ; je l'ai vue l'aider et le veiller dans d'autres moments, on sait bien de quels moments je veux parler. Je l'ai vue, sans être encouragée ni soutenue, devenir une femme, grâce à Dieu une femme, l'orgueil et l'ornement de toutes les sociétés dans lesquelles elle se trouve ! et je l'ai toujours vue cruellement négligée et souffrir amèrement de son abandon ; oui, je le dis à chacun et à tous, je l'ai vue, et jamais elle ne soufflait mot ; mais parce qu'on a de l'humilité et du respect pour ses supé-

rieurs, ce n'est pas une raison pour s'agenouiller devant des idoles, je veux parler et je parlerai.

N'y a-t-il personne ici ? s'écria M. Dombey en appelant. Où sont les hommes ? où sont les femmes ? Quoi ! pas un ici ?

— J'ai quitté cette chère demoiselle encore debout hier soir, dit Suzanne sans se laisser effrayer, et je savais bien pourquoi, car vous étiez malade, monsieur, elle n'avait pas de vos nouvelles, et c'était assez pour la tourmenter ; je voyais bien que ça la tourmentait, je ne suis peut-être pas un lynx, mais j'ai des yeux, et je suis restée levée dans ma chambre un peu de temps, pensant qu'elle pourrait s'ennuyer d'être seule et qu'elle aurait besoin de moi ; je l'ai vue se glisser en bas, venir jusqu'à cette porte, comme si c'était un crime de venir voir son papa ; je l'ai vue ressortir, se promener toute seule dans les salons en sanglotant, que ça me fendait le cœur de l'entendre ; non, je ne puis plus supporter de l'entendre pleurer, dit Suzanne Nipper, en essuyant ses yeux noirs et les fixant d'un air déterminé sur la figure furieuse de M. Dombey. Ce n'est pas la première fois que je l'ai entendue pleurer, non, depuis bien des années ; vous ne connaissez pas votre propre fille, monsieur, vous ne savez pas ce que vous faites, monsieur, je le dis à chacun et à tous, s'écria Suzanne Nipper comme péroraison, que c'est le comble de l'abomination !

— Tiens ! tiens ! tiens ! s'écria la voix de Mme Pipchin, tandis que les vêtements d'alépine noire de la veuve du mineur du Pérou balayaient la chambre. Qu'est-ce que j'entends là ? »

Suzanne se contenta de lancer à Mme Pipchin un regard qu'elle avait inventé exprès pour elle lors de leur première connaissance, et elle laissa répondre M. Dombey.

« Ce que vous entendez ? répondit M. Dombey écumant de rage, ce que vous entendez, madame ? vous qui êtes à la tête de cette maison et qui êtes chargée d'y maintenir l'ordre, n'est-ce pas plutôt à vous qu'il faut que je le demande ? Connaissez-vous cette femme ?

— Je n'en sais pas grand'chose de bon, monsieur, croassa Mme Pipchin. Comment osez-vous entrer ici, coquine ? Allons dehors, dehors ! »

Mais l'inflexible Suzanne lança un autre regard à Mme Pipchin et demeura impassible.

« Appelez-vous diriger cette maison, madame, dit M. Dombey, de laisser une femme comme ça prendre la liberté de venir me parler ? à moi ? un gentleman ! chez lui ! dans sa propre chambre ! être en butte aux impertinences d'une servante !

— Ah ! monsieur ! répondit Mme Pipchin, dont l'œil gris et dur exprimait la vengeance, je le déplore sincèrement ! rien n'est plus contre les règles, rien n'est plus déraisonnable, mais je regrette de dire, monsieur, que cette jeune femme sort de la règle ; elle a été gâtée par miss Dombey et n'obéit à personne. Vous ne direz pas non, n'est-ce pas ? dit Mme Pipchin en s'adressant sévèrement à Suzanne et en branlant la tête. Fi donc, coquine ! Dehors, allons ! dehors ! et un peu vite !

— S'il y a à mon service des gens qui sortent de la règle, dit M. Dombey en se retournant vers le feu, vous devez sa-

voir ce que vous avez à faire, j'imagine. Vous savez pourquoi je vous ai prise : mettez-les à la porte.

— Oui, monsieur, je sais ce que j'ai à faire, répliqua Mme Pipchin et je le ferai. Suzanne Nipper, lui dit-elle d'un ton rude, je vous donne votre congé à partir d'aujourd'hui en un mois.

— En vérité ! s'écria Suzanne, en se redressant.

— Oui, répondit Mme Pipchin, et ne riez pas, drôlesse ou vous aurez affaire à moi ! Sortez à l'instant.

— Certes oui, je sortirai à l'instant ; vous pouvez y compter, dit Suzanne avec volubilité. Je suis restée douze ans dans cette maison, au service de ma jeune maîtresse, et je ne resterai pas une heure sous les ordres d'une personne qui répond au nom de Pipchin, croyez-le bien, *madame Pipchin ! ! !…*

— Ce sera un fameux débarras de mauvaise engeance ! dit la furibonde vieille femme. Allons dépêchons, ou je vais vous faire flanquer à la porte.

— Ma consolation, dit Suzanne en regardant M. Dombey c'est que j'ai dit des vraies vérités aujourd'hui que j'aurais dû dire depuis longtemps et qu'on ne répétera jamais ni trop souvent ni trop clairement, et que toutes les Pipchin du monde ne pourront empêcher que je les aie dites ; non, toutes les Pipchin du monde et j'espère bien que le nombre n'en est pas grand. (Ici Mme Pipchin fit entendre un terrible *Sortez ! sortez !* mais miss Nipper continua à regarder M. Dombey.) Non, elles ne pourront pas empêcher que je les aie dites, quand bien même elles donneraient toute l'année des congés à partir de dix heures du matin jusqu'à minuit et

qu'elles en mourraient de fatigue ; ce qui serait une fête universelle. »

En disant ces mots, miss Nipper passa devant son ennemie pour sortir de la chambre ; elle monta en haut dans sa petite mansarde en se donnant des airs, ce qui ne fit qu'augmenter encore l'exaspération de l'irascible Mme Pipchin ; puis elle s'assit au milieu de ses malles et se mit à pleurer.

La voix de Mme Pipchin en dehors la tira bientôt de son attendrissement ; Mme Pipchin était un remède salutaire contre les attendrissements.

« Cette impudente coquine, dit Mme Pipchin, accepte-t-elle son congé oui ou non ? »

Miss Nipper répondit de l'intérieur que la personne ainsi désignée n'habitait pas cette partie de la maison, mais que son nom était Pipchin et qu'on la trouverait dans la chambre de la femme de charge.

« Infâme drôlesse, s'écria Mme Pipchin en secouant le bouton de la porte, sortez à l'instant, faites vos paquets tout de suite. Comment osez-vous parler de cette manière à une femme qui a vu de meilleurs jours ? »

À quoi miss Nipper répondit de sa forteresse qu'elle déplorait les meilleurs jours qu'avait vus Mme Pipchin ; que, pour sa part, elle regardait comme de mauvais jours dans l'année tous ceux où l'on voyait Mme Pipchin, mais que ces jours-là étaient encore trop bons pour elle.

« Ce n'est pas la peine de faire tant de tapage à ma porte, dit Suzanne, ni de salir le trou de ma serrure en y four-

rant votre œil : je fais mes paquets et, je décampe, vous pouvez y compter. »

La douairière exprima sa vive satisfaction de cette nouvelle, et après avoir redit pour le bouquet ce qu'elle pensait en général des jeunes drôlesses et surtout de leurs défauts quand elles avaient été gâtées par miss Dombey, elle se retira pour aller compter les gages de Nipper. Suzanne s'empressa de mettre ses paquets en ordre, afin de partir aussitôt avec dignité ; mais elle pleurait à chaudes larmes tout le temps en songeant à Florence.

L'objet de ses regrets ne tarda pas à se présenter devant elle, car le bruit avait déjà couru dans toute la maison que Suzanne Nipper avait eu une affaire avec Mme Pipchin ; qu'elles avaient comparu toutes deux devant M. Dombey, qu'il y avait eu une scène, jusque-là sans précédent, dans la chambre de M. Dombey ; enfin que Suzanne partait. Florence put constater, quand elle entra, l'exactitude du bruit qui circulait dans la maison, car sa bonne Suzanne avait fermé sa dernière malle, et se tenait assise dessus, son chapeau sur la tête.

« Suzanne, s'écria Florence, Suzanne va me quitter ! Vous !

— Oh ! pour l'amour de Dieu, miss Florence, s'écria Suzanne en sanglotant, ne me dites pas un mot, ou je serais capable de perdre contenance devant ces Pipchin-n-n, et je ne voudrais pas qu'elles me vissent pleurer pour tout l'or du monde.

— Suzanne, dit Florence, ma bonne fille ! ma vieille amie ! que vais-je devenir sans vous ? Avez-vous bien le courage de vous en aller comme cela ?

— O-o-oh ! non, ma chère, ma bien-aimée demoiselle, non, je ne l'ai pas, sanglota Suzanne. Mais je ne puis faire autrement. J'ai fait ce que je devais faire, mademoiselle, oui ; ce n'est pas ma faute ; je suis bien résignée. Je ne pouvais pas rester mon mois, car alors j'aurais été bien sûre de ne pas vous quitter du tout, ma bonne demoiselle, et pourtant il fallait toujours en venir là. Ne me parlez plus, miss Florence, car bien que je sois assez ferme, je ne suis pas de marbre, ma chère demoiselle.

— Mais enfin, qu'est-ce qu'il y a, et pourquoi tout cela ? dit Florence. Ne me le direz-vous pas ? car Suzanne secouait seulement la tête.

— Non-on-on, ma bonne demoiselle, répondit Suzanne, ne me le demandez pas : je ne dois vous rien dire. Et, quoique vous fassiez, ne cherchez pas à me retenir surtout, car ça ne se pourrait pas, et ça ne servirait qu'à vous faire du tort. Et maintenant, ma bonne et bien chère demoiselle, pour l'amour de Dieu, pardonnez-moi si j'ai fait mal, pardonnez-moi mon mauvais caractère que vous avez enduré depuis tant d'années.

Et avec cette prière, faite du fond de son cœur, Suzanne serra sa jeune maîtresse dans ses bras.

« Ma chère demoiselle il y en a beaucoup qui pourront venir vous servir et être bien heureuses de vous servir, et qui vous serviront avec fidélité et dévouement, mais il n'y en a pas qui puissent vous servir avec plus de tendresse que moi, ou vous aimer seulement la moitié autant que je vous aime, c'est là ce qui me console. Adieu donc ! bonne demoiselle Florence.

— Où comptez-vous aller, Suzanne ? demanda Florence tout en larmes.

— J'ai un frère qui habite à la campagne : il est fermier dans le comté d'Essex, dit Suzanne le cœur brisé ; il élève bien des va-a-ches et bien des cochons. J'irai par la diligence et je resterai chez lui. Ne vous inquiétez pas de moi, car j'ai placé de l'argent à la caisse d'épargne, ma bonne miss, et je n'ai pas besoin d'entrer tout de suite dans une autre place. Je ne le pourrais pas d'abord, non, je ne le pourrais pas ; je ne le pourrais pas, chère maîtresse de mon cœur. »

Suzanne termina par un violent sanglot qui fut arrêté heureusement par la voix de Mme Pipchin parlant au bas de l'escalier. Au son de cette voix, Suzanne essuya ses yeux rouges et gonflés, et, malgré sa tristesse, elle fit semblant de dire d'un ton léger à M. Towlinson d'aller lui chercher une voiture et de descendre ses paquets.

Florence, toute pâle, tout agitée et désolée, sentait qu'il était inutile qu'elle essayât d'intervenir. Elle craignait d'être cause d'une nouvelle scène entre son père et Édith, dont le visage triste et courroucé avait été tout à l'heure un avertissement pour elle. Elle croyait deviner aussi qu'elle était la cause innocente du renvoi de sa vieille domestique, qui lui était si attachée. Elle descendit donc en pleurant jusqu'à la chambre d'Édith, où Suzanne alla lui faire ses derniers adieux.

« Maintenant, voici la voiture, voici les paquets. Partez, Partez, dit Mme Pipchin en arrivant au même moment. Je vous demande pardon, madame, dit Mme Pipchin à Mme Dombey, mais les ordres de M. Dombey sont formels. »

Édith, à qui l'on faisait sa toilette, car elle allait dîner en ville, conserva son air fier et ne fit pas la moindre attention à ce qui passait.

« Tenez ! voilà votre argent, dit Mme Pipchin, qui, en vertu de son système d'éducation et en souvenir des mines du Pérou, était habituée à malmener les domestiques comme elle avait malmené ses élèves de Brighton, ce dont Bitherstone lui gardait une éternelle rancune. Tenez ! voilà votre argent, plus tôt vous serez partie, mieux cela vaudra. »

Suzanne ne se sentit même pas le courage de lancer à Mme Pipchin le regard qui lui revenait de droit ; elle fit seulement sa révérence à Mme Dombey. Celle-ci pour toute réponse, inclina légèrement la tête : on voyait qu'elle cherchait à éviter les regards de tout le monde, excepté ceux de Florence. Ensuite Suzanne serra une dernière fois dans ses bras sa jeune maîtresse, qui lui donna le baiser d'adieu. À ce moment décisif, la figure de la pauvre Suzanne présentait une suite de phénomènes physiognomoniques les plus curieux qu'on ait jamais observés ; car, malgré la violence des sentiments auxquels son cœur était en proie, elle faisait tous ses efforts pour étouffer ses sanglots, dans la crainte que Mme Pipchin, si elle venait à les entendre, n'en fût trop fière et trop triomphante.

Au même moment, Towlinson, qui était déjà sorti avec les caisses, dit en s'adressant à Florence :

« Je vous demande bien pardon, mais M. Toots est dans la salle à manger, il vous présente ses compliments et désire savoir comment se portent Diogène et monsieur. »

Prompte comme la pensée, Florence s'esquiva et descendit aussitôt l'escalier. M. Toots, dans ses plus beaux ha-

bits, soupirait fortement, inquiet et agité d'avoir osé se présenter.

« Oh ! comment vous portez-vous, miss Dombey ? dit M. Toots. Qu'est-ce que vous avez ? grands dieux ! »

Cette dernière exclamation venait de la terreur qu'avait éprouvée M. Toots en voyant des traces de larmes sur la figure de Florence. Il s'arrêta tout court dans son ricanement pour prendre l'air du plus profond désespoir.

« Mon cher monsieur Toots, dit Florence, vous êtes si bon pour moi, vous êtes si honnête, que je crois pouvoir vous demander une faveur.

— Miss Dombey, répondit M. Toots, veuillez seulement m'indiquer un service que je puisse vous rendre, et vous me donnerez l'envie de vous en rendre mille. C'est un bonheur, dit M. Toots d'un ton ému, que je ne connais guère.

— Suzanne, une vieille amie, ma plus vieille amie, va me quitter subitement, et elle part seule, la pauvre fille ! dit Florence. Elle s'éloigne pour aller à la campagne. Puis-je vous demander de prendre soin d'elle jusqu'à ce qu'elle soit dans la diligence ?

— Miss Dombey, répondit M. Toots, grand honneur vous me faites, et c'est bien aimable à vous. Cette preuve de votre confiance, après la manière stupide dont je me suis conduit à Brighton…

— Oui, dit Florence par mégarde… non, n'y pensez plus. Enfin, voudrez-vous bien avoir la bonté de l'accompagner et de vous tenir prêt à la rejoindre quand elle va partir ? Je vous remercie mille fois ; vous soulagez mon cœur, elle ne me paraîtra pas aussi abandonnée. Vous ne sauriez croire

combien je vous suis reconnaissante et combien je suis persuadée de votre bonne amitié. »

Florence, dans l'ardeur de sa reconnaissance, le remercia mille et mille fois ; et M. Toots, dans l'ardeur de son bonheur, s'éloigna bien vite, mais à reculons pour ne pas la perdre de vue.

Florence n'eut pas le courage de sortir quand elle vit la pauvre Suzanne dans le vestibule, poussée par Mme Pipchin et caressée par Diogène. Le chien sautait après Suzanne et causait une mortelle frayeur à Mme Pipchin en s'attaquant à ses jupons d'alépine noire et en grondant avec colère au son de sa voix. Il faut dire qu'il détestait la duègne de tout son cœur. Florence vit Suzanne donner la main à tous les domestiques et se retourner une dernière fois pour regarder son ancienne demeure. Elle vit Diogène s'élancer après le cab comme pour le suivre : il avait l'air de ne pas pouvoir se fourrer dans la tête qu'il n'y eût pas de place pour lui dans la voiture. La porte se referma, le bruit cessa, et Florence pleura sincèrement la perte d'une vieille amie que personne ne pourrait remplacer, non, personne, personne.

M. Toots, fidèle et dévoué cavalier, arrêta le cabriolet en un clin d'œil et fit part à Suzanne Nipper de sa commission. Celle-ci se mit à pleurer plus encore qu'auparavant.

« Sur mon âme, dit M. Toots en s'asseyant à côté d'elle, je comprends votre peine ; sur mon honneur, il me semble que vous ne pouvez pas avoir de plus grands chagrins que ceux que je me figure. Je ne puis rien concevoir de plus affreux que d'être forcé de quitter miss Dombey.

Suzanne s'abandonna de nouveau à sa douleur, et vraiment elle faisait peine à voir.

« Dites donc, s'écria M. Toots, n'allez pas… ou du moins venez, vous savez.

— Venir où, monsieur Toots ? s'écria Suzanne.

— Eh bien ! chez moi, pour dîner avant de partir. Ma cuisinière est la femme la plus respectable ; c'est le cœur le plus maternel que j'aie jamais connu. Elle sera enchantée de vous mettre à votre aise. Son fils, dit M. Toots comme pour donner plus de valeur à sa recommandation, avait été élevé à l'école des Bleus-Manteaux ; malheureusement il a perdu la vie dans l'explosion d'une poudrière. »

Suzanne accepta l'offre obligeante de M. Toots, qui la conduisit chez lui. Elle fut reçue par la dame en question, qui justifia pleinement sa réputation, et par Coq-Hardi, qui d'abord supposa, en voyant une dame dans la voiture, que M. Dombey avait *été plié en deux d'un bon coup dans l'estomac*, suivant son ancienne recommandation, et que miss Dombey avait été enlevée. Ce gentleman produisit sur miss Nipper un effet singulier. Comme il avait été vaincu par Larkey Boy, son visage était si meurtri, que décemment il n'était plus présentable en société. Coq-Hardi attribuait cette punition à une faute contre les règles de la boxe ; il s'était trop tôt jeté tête baissée sur son ennemi, ce qui avait donné au Larkey toute facilité pour lui allonger un coup de poing et lui pocher l'œil. Mais, d'après les bruits qui circulaient au sujet de cette lutte sérieuse, on disait que le Larkey avait eu le dessus tout d'abord ; que Coq-Hardi avait été grisé, qu'on lui avait fait boire de l'eau-de-vie, du genièvre, etc., etc., qu'il n'avait pas les jambes bien solides, et qu'après une complication de préparations imprudentes du même genre, il avait eu bientôt son compte.

Après un bon repas offert de bon cœur, Suzanne se rendit au bureau de la diligence dans une autre voiture ; M. Toots était à ses côtés comme auparavant, et Coq-Hardi sur le siége. Quoiqu'il fît un grand honneur à M. Toots et à Suzanne, par le renom que lui avait valu son héroïsme, physiquement parlant, il ne pouvait guère leur servir de décoration par ses emplâtres qui étaient nombreux. Mais Coq-Hardi s'était juré en secret qu'il ne quitterait M. Toots qu'à une condition. Celui-ci soupirait avec ardeur après une séparation ; mais Coq-Hardi ne voulait pas le lâcher avant d'avoir obtenu qu'il le mît en possession d'un fonds de cabaret, à titre d'indemnité. Dans l'espoir de mieux arriver à ses fins et de s'enivrer à mort le plus tôt possible, il faisait tout ce qu'il pouvait, par esprit de calcul, pour rendre à son patron sa société insupportable.

La diligence qui devait emmener Suzanne allait partir. M. Toots, l'ayant casée dans l'intérieur, la regardait par la portière d'un air indécis jusqu'au moment où le cocher monta sur son siége. Alors, se posant sur le marchepied et introduisant dans l'intérieur une figure qui, à la lumière de la lampe, exprimait le trouble et l'agitation, il s'écria tout à coup :

« Dites donc, Suzanne ! miss Dombey, vous savez…

— Oui, monsieur.

— Pensez-vous qu'elle puisse… Vous savez, hein ?

— Je vous demande pardon, monsieur Toots, dit Suzanne, mais je ne vous comprends pas.

— Pensez-vous qu'elle puisse être amené… vous savez, pas tout de suite, mais plus tard, dans bien longtemps, à… à… à m'aimer, vous savez ? Voilà ! dit le pauvre M. Toots.

— Oh ! cher monsieur, non, reprit Suzanne en secouant la tête, je peux bien dire jamais, jamais.

— Merci bien, dit Toots. Ça ne fait rien. Bonne nuit. Ça ne fait rien, merci bien. »

CHAPITRE VII.

L'agent fidèle.

Édith sortit seule ce jour-là et rentra bientôt. Dix heures venaient à peine de sonner, quand sa voiture entra dans la rue qu'elle habitait. Son visage exprimait toujours la même froideur qu'au moment de sa toilette, et la guirlande de fleurs qui ornait son front encadrait toujours le même sourcil froid et hautain. Mais on aurait préféré la voir de sa main arracher avec colère les feuilles et les fleurs de sa guirlande, ou froisser cette guirlande en cherchant dans son trouble un endroit pour y reposer sa tête égarée ; oui, on aurait préféré la voir en proie à la colère plutôt que de la voir ainsi froide et calme. Elle semblait si résolue, si fière, si impitoyable, qu'on eût dit que rien au monde n'était capable d'adoucir cette nature violente, et que tout dans la vie avait contribué à l'endurcir à jamais.

Arrivée à la porte de la maison, elle allait monter le perron, quand une personne, sortant doucement du vestibule, s'approcha la tête découverte, pour lui offrir le bras. Le domestique ayant été repoussé par le galant cavalier, elle ne pouvait faire autrement que d'accepter ce bras qu'elle reconnut bientôt.

« Comment se porte votre malade, monsieur ? dit-elle avec un sourire moqueur.

— Il va mieux, madame, dit Carker ; il est même en bonne voie de guérison. Je l'ai quitté pour la nuit. »

Elle le salua de la tête et montait déjà l'escalier, quand il la suivit pour lui dire d'en bas :

« Madame, oserai-je vous demander la faveur de quelques minutes d'entretien ? »

Elle s'arrêta et abaissa sur lui son regard.

« Le moment est inopportun, monsieur, dit-elle. Je suis fatiguée. S'agit-il d'une affaire pressante ?

— Très-pressante, répondit Carker. Puisque j'ai eu le bonheur de vous rencontrer, permettez-moi d'insister pour une audience. »

Elle regarda un moment cette bouche souriante, et lui la regarda aussi. Elle était debout sur les marches et en la voyant dans tout l'éclat de sa riche toilette, il se disait encore : Dieu ! qu'elle est belle !

« Où est miss Dombey ? demanda-t-elle tout haut au domestique.

— Dans le petit salon.

— Conduisez-nous dans cette pièce ! » Et tournant de nouveau, ses yeux vers le gentleman attentif au bas de l'escalier, elle l'avertit par un léger signe de tête qu'il pouvait la suivre : elle continua de monter.

« Pardon, madame ! pardon, madame Dombey ! s'écria Carker, qui d'un bond léger se trouva à ses côtés ; oserai-je vous supplier de ne pas laisser miss Dombey assister à cet entretien ? »

L'œil vif d'Édith affronta son regard, mais toujours avec la même froideur contenue.

« Je voudrais épargner à miss Dombey, dit Carker à voix basse, la confidence que j'ai à vous faire. Je vous laisserai libre du moins, madame, de décider après si vous croyez qu'elle doive en avoir ou non connaissance. Je vous faisais cette demande, par déférence pour vous. Après notre dernier entretien, ce serait affreux de ma part d'agir autrement. »

Elle détourna lentement ses yeux de dessus le visage de Carker et s'adressant au domestique, elle lui dit : « Conduisez-nous dans une autre pièce. » Le domestique les introduisit dans un salon, et ayant allumé les bougies en toute hâte, il disparut. Tant qu'il fut présent, pas un mot ne fut prononcé. Édith se plaça en reine sur un sofa près du feu et M. Carker, le chapeau à la main et les yeux baissés, se tenait devant elle à une petite distance.

« Avant de vous entendre, monsieur, dit Édith quand la porte fut fermée, je vous prie de vouloir bien m'écouter.

— M'entendre adresser la parole par madame Dombey, répondit-il, même quand elle me fait des reproches que je ne mérite pas, est un honneur si grand pour moi que, ne fussé-je pas son dévoué serviteur en toutes choses, elle me trouverait toujours prêt à satisfaire ses désirs de grand cœur.

— Si vous êtes chargé par celui que vous venez de quitter, monsieur, de quelque message pour moi, ne tentez pas de m'en faire part, car je ne le recevrai pas. » M. Carker leva les yeux comme pour feindre la surprise ; mais le regard d'Édith soutint le sien, et il resta la bouche entr'ouverte.

« Il est inutile, continua-t-elle, que je vous demande si vous êtes venu avec une mission de ce genre. Voilà déjà quelque temps que je m'y attends.

— C'est, en effet, ma mauvaise fortune, dit-il, qui m'amène ici, tout à fait contre mon gré, avec une semblable mission. Permettez-moi de vous dire que je suis chargé de deux messages. Celui-là est le premier.

— Eh bien ! monsieur, qu'il n'en soit plus question, répondit-elle, ou si vous y revenez…

— Madame Dombey peut-elle croire, dit Carker en se rapprochant d'elle, que je me permettrai d'y revenir, quand elle me l'a défendu ? Se peut-il que madame Dombey, sans pitié pour ma triste position, soit tellement décidée à me confondre avec celui dont je tiens mes pouvoirs, qu'elle conserve à mon égard les plus injustes et les plus opiniâtres préventions ?

Édith abaissa sur lui son œil noir ; l'indignation dilatait déjà ses fières narines, gonflait les veines de son cou, soulevait la blanche palatine jetée négligemment sur ses épaules, dont la blancheur n'avait rien à craindre, pour la comparaison, du voisinage de la fourrure éclatante.

« Monsieur, lui dit-elle, pourquoi venir ici me parler de mon amour et de mes devoirs pour mon mari ? Pourquoi vous donner l'air de croire que je suis heureuse avec lui et fière de cette union ? Comment osez-vous me braver, quand vous savez… Oui, vous le savez, monsieur, car je l'ai vu, dans chacun de vos regards, je l'ai compris dans chacune de vos paroles… Vous savez qu'au lieu d'affection, il n'y a entre nous qu'aversion et mépris, que je le méprise autant que je me méprise moi-même d'être devenue sa femme. Moi in-

juste ! si j'avais fait justice au contraire de tous les tourments que vous m'avez fait subir, de toutes les insultes que vous m'avez jetées à la face, j'aurais dû vous tuer ! »

Elle lui demandait pourquoi il osait la braver. Si elle n'avait pas été aveuglée par son orgueil, par sa colère, et le sentiment de son humiliation, tout en le regardant avec fierté, elle aurait lu la réponse sur le visage de Carker. Il l'avait justement bravée pour l'amener à cette déclaration.

Elle ne vit pas la réponse ou ne parut pas s'inquiéter s'il la portait ou non écrite sur son visage. Elle ne vit que la honte et les luttes qu'elle avait déjà soutenues, qu'elle aurait encore à soutenir, et elle se roidit contre son sort. Tandis que, l'œil fixe, elle s'occupait de ses pensées plutôt que de lui, elle arrachait avec colère les plumes de l'aile d'un rare et bel oiseau, qui était attaché par un fil d'or à son bras pour lui servir d'éventail et les éparpillait sur le parquet.

Il ne se laissa pas déconcerter par son regard ; au contraire, il resta debout devant elle de l'air d'un homme qui avait sa réponse toute prête et qui n'attendait, pour la faire, que de voir tomber les signes de colère qu'elle n'avait pu maîtriser ; alors, regardant fixement ses yeux brillants, il lui dit :

« Je sais, madame, et je savais, avant ce jour, que je ne suis pas dans vos bonnes grâces. Oui, je savais même pourquoi. Vous venez de me parler si ouvertement, je suis si soulagé par votre confidence…

— Confidence ! » répéta-t-elle avec dédain.

Il n'eut pas l'air de s'apercevoir de cette interruption et continua : « Non, je ne chercherai pas à dissimuler. J'ai vu, dès le premier coup d'œil, qu'il n'y avait aucune affection de

votre part pour M. Dombey. Comment l'affection pouvait-elle exister entre deux êtres si différents ? J'ai vu depuis que des sentiments plus violents que l'indifférence avaient germé dans votre cœur. Pouvait-il en être autrement dans les circonstances où vous vous êtes trouvée placée ? Mais devais-je vous dire tout ce que je savais ?

— Deviez-vous, monsieur, répondit-elle, feindre de croire le contraire, et m'humilier chaque jour par vos audacieux mensonges ?

— Je le devais, madame, répliqua-t-il vivement. Si je n'avais pas agi ainsi, je ne pourrais vous parler, comme je le fais, et j'ai prévu (qui pouvait mieux le prévoir que moi ? car mieux que personne je connais le caractère de M. Dombey), j'ai prévu que, si votre caractère ne devenait pas aussi souple, aussi soumis que celui de sa première femme, ce que je ne pouvais guère croire… (Un sourire plein de fierté lui prouva qu'il pouvait répéter cela hardiment). Non, je ne pouvais le croire et j'ai prévu qu'une explication comme celle que nous avons en ce moment pourrait être utile.

— Utile à qui, monsieur ? demanda-t-elle d'un ton dédaigneux.

— À vous, madame. Je ne veux pas dire à moi-même. Ce serait me faire valoir que de parler encore de la confiance que M. Dombey m'accorde jusqu'à un certain point et dont j'aurais le droit de me vanter. Mais je craindrais de dire quelque chose de désagréable à une personne dont l'aversion et le mépris sont si amers. »

Il prononça ces derniers mots avec force.

« Il est fort honnête de votre part, monsieur, dit Édith, d'avouer que la confiance de M. Dombey a des bornes et de

parler de ce ton d'humilité, vous qui êtes son premier conseiller et son premier flatteur.

— Son conseiller, oui, dit Carker ; son flatteur, non. Je dois l'avouer, il y a des choses que je ne peux pas dire. Notre intérêt et les convenances sociales nous obligent souvent à faire des choses qui ne nous plaisent pas. Journellement on voit des associations d'intérêt et de convenance, des amitiés d'intérêt et de convenance, des affaires d'intérêt et de convenance, des mariages d'intérêt et de convenance. »

Elle mordit sa lèvre de corail, mais sans changer l'expression de son regard froid et sombre.

« Madame, dit M. Carker en s'asseyant dans un fauteuil placé près d'elle, de l'air le plus respectueux, pourquoi hésiterais-je, maintenant que je suis dévoué à votre service, à vous parler ouvertement ? Il était bien naturel qu'une dame, douée comme vous l'êtes de tant de qualités, crût possible de changer sur certains points le caractère de son mari et de le rendre meilleur.

— Ce n'était point naturel pour moi, monsieur, répondit-elle. Je n'ai jamais rien espéré ni rien désiré de tel. »

Ce visage, si fier et si hautain, témoignait qu'il était décidé à ne point porter le masque qu'il lui offrait, qu'il était disposé au contraire à se montrer sous son vrai jour, s'inquiétant peu de le faire devant lui.

« Au moins il était naturel, reprit-il, que vous crussiez possible de vivre avec M. Dombey comme sa femme, sans vous soumettre à son joug et sans en venir à des querelles aussi violentes. Mais, madame, vous ne connaissiez pas M. Dombey ; vous avez pu vous en assurer depuis, quand vous avez conçu cette pensée. Vous ne saviez pas combien il

est exigeant et fier, ou combien, si j'ose parler ainsi, il est l'esclave de sa propre grandeur. Il marche attelé à son char de triomphe comme une bête de somme, ne s'inquiétant que de le tirer derrière lui en dépit de tous les obstacles. »

Ses dents brillaient de plaisir à cette image ridicule.

« M. Dombey, continua-t-il, est capable, en vérité, de n'avoir pas plus de considération pour vous, madame, que pour moi. La comparaison est bien forte, je le sais, mais elle est juste. M. Dombey, dans la plénitude de son pouvoir, m'a demandé d'être son intermédiaire entre vous et lui, ce sont ses propres paroles. Il sait que je ne vous suis pas agréable, et il a l'intention de faire de moi un instrument de punition pour dompter votre résistance. Il se flatte qu'un serviteur à gages comme moi est un ambassadeur que sa femme doit être humiliée de recevoir. Quand je parle de *sa femme*, je n'entends pas la dame accomplie à laquelle j'ai le bonheur de m'adresser en ce moment, car une pareille dame n'existe pas dans son esprit ; mais il suffit que vous soyez Mme Dombey, un autre lui-même, pour qu'il vous juge offensée par le choix d'un pareil intermédiaire entre vous. Quant à moi, vous pensez bien qu'il ne s'en inquiète guère, et qu'il ne s'imagine pas même que je puisse avoir le moindre sentiment qui me soit personnel, quand il me dit ouvertement à quel but il m'emploie ; et vous pouvez croire qu'il ne fait pas plus de cas de vos propres sentiments quand il vous impose un tel messager. Car vous n'avez pas oublié sans doute qu'il vous l'impose. »

Elle le regardait toujours avec attention ; mais il la regardait de même, et vit que cette allusion à la connaissance qu'il avait de ce qui s'était passé entre elle et son mari per-

çait et torturait son cœur hautain comme l'aurait fait un dard empoisonné.

« Si je vous ai rappelé tout cela, madame, ce n'est pas dans l'intention de rendre plus violente votre rupture avec M. Dombey, le ciel m'en préserve ! Quel avantage pourrais-je en tirer ? Je voulais seulement vous démontrer qu'il est impossible à M. Dombey de compter les autres pour quelque chose quand il s'agit de lui. Nous tous qui l'entourons, nous l'avons, je dois l'avouer, chacun suivant notre position, confirmé dans cette manière de voir ; mais si nous n'avions agi ainsi nous-mêmes, d'autres l'auraient fait à notre place, ou ne seraient pas restés près de lui. Depuis le jour de sa naissance, M. Dombey a été habitué à commander. Pour mieux dire, il n'a jamais eu affaire qu'à des personnes soumises et dépendantes, qui ont fléchi le genou et courbé la tête devant lui. Il n'a jamais su ce que c'est que de voir lutter contre lui un orgueil irrité et un ressentiment violent.

— Oh ! il le saura maintenant ! » parut-elle dire, bien que ses lèvres fussent immobiles et ses yeux toujours fixes.

Il vit trembler une fois encore la palatine blanche, et le plumage du bel oiseau se froisser une fois encore contre le sein courroucé de sa fière maîtresse : alors il souleva un nouveau coin du voile sous lequel il s'était caché.

« M. Dombey, cet honorable gentleman, dit-il, n'en est pas moins disposé à dénaturer les faits pour les arranger à son point de vue, quand on lui résiste : c'est la conséquence naturelle de son caractère. Je vais vous en donner la preuve la plus évidente ; mais pardonnez-moi, madame, la folie de ce que je vais vous dire, ce n'est pas à moi qu'elle peut être imputée. M. Dombey croit sincèrement que la sévère leçon qu'il a donnée à sa femme dans une occasion particulière

dont elle doit se souvenir, avant la mort bien regrettable de Mme Skewton, a produit sur elle un grand effet et l'a même tout à fait subjuguée sur le moment. »

Édith éclata de rire. Quel éclat de rire amer et discordant ! Il n'en fut pas pour cela plus désagréable à Carker.

« J'en ai fini avec ce sujet, madame. Votre opinion est si arrêtée, et, j'en suis persuadé, si inébranlable (il prononça ces mots lentement et en les accentuant fortement), que je crains vraiment d'encourir de nouveau votre mécontentement, en vous avouant que malgré tant de défauts qui me sont bien connus, je me suis habitué à M. Dombey, et que j'ai pour lui de l'estime. Mais par cet aveu, croyez-moi, je ne cherche pas à me targuer d'un sentiment si antipathique au vôtre, et qui ne doit pas me gagner non plus, je le crains, votre sympathie. (Oh ! comme il accentua ces mots !) J'ai voulu seulement vous donner dans cette circonstance malheureuse l'assurance de mon zèle à vous servir et de l'indignation que je ressens contre le rôle qu'on me fait jouer. »

Elle restait les yeux fixés sur lui, comme si elle eût craint de les en détourner.

Et alors il souleva complétement le voile qui le cachait !

« Il se fait tard, dit-il après un moment de silence, et vous m'avez dit que vous étiez fatiguée. Je passe donc sans transition au second point de cet entretien. Je dois vous recommander, madame, vous supplier même de toutes mes forces, pour des raisons à moi connues, de vous observer attentivement dans vos démonstrations d'amitié pour miss Dombey.

— M'observer ! que voulez-vous dire ?

— Veillez avec soin, madame, à ne pas témoigner trop d'affection à cette jeune fille.

— Trop d'affection ! monsieur, dit Édith en fronçant le sourcil et se levant aussitôt. Qui se permet de se faire juge de mon affection et d'y mettre des bornes ? Est-ce vous, par hasard ?

— Oh ! madame, oserais-je me le permettre ? et il était tout troublé ou feignait de l'être.

— Qui donc, alors ?

— Ne pouvez-vous le deviner ?

— Je ne veux pas le deviner, répondit-elle.

— Madame, reprit-il après un moment d'hésitation, pendant lequel ils s'étaient regardés tous deux comme auparavant, je me trouve fort embarrassé. Vous m'avez dit que vous ne vouliez recevoir aucun message, et vous m'avez défendu de revenir là-dessus ; mais les deux sujets sont si étroitement liés l'un à l'autre, qu'il me faut violer la défense que vous m'avez faite, ou bien, madame, il faut vous contenter de l'avis d'une personne qui a maintenant toute votre confiance, bien que cette confiance il l'ait acquise au prix de votre mécontentement.

— Vous savez bien, monsieur, qu'il vous est permis de violer ma défense. Parlez donc ! » dit Édith.

Elle était si pâle, si tremblante, si irritée ! Comme il avait bien calculé l'effet de ses paroles !

« D'après ses instructions, je dois, ajouta-t-il à voix basse, vous informer que votre manière d'être à l'égard de Mlle Dombey lui déplaît ; qu'elle peut donner lieu à des rap-

prochements qui ne lui sont pas avantageux. Il désire que cela change du tout au tout. Si c'est de votre part un attachement sérieux, il espère que vous en ferez le sacrifice. Si ce n'était qu'un jeu, il croit devoir vous avertir que l'objet même de vos attentions perdrait plus qu'il ne gagnerait à la continuation de cette comédie.

— C'est une menace ? dit-elle.

— C'est une menace, répondit-il toujours à voix basse, mais non pas contre vous. »

Édith, se redressant dans sa majestueuse fierté, sembla braver Carker et pénétrer de son œil ardent jusqu'au fond de la conscience de cet homme ; un sourire plein de mépris et d'amertume plissait ses lèvres ; elle s'affaissa, comme si le parquet eût cédé sous ses pieds ; elle serait tombée, s'il ne l'avait prise dans ses bras. Mais elle le repoussa promptement lorsqu'elle sentit qu'il la touchait, et recula de quelques pas en le bravant encore du regard ; puis, enfin, immobile devant lui, elle étendit la main vers la porte en disant :

« Laissez-moi, je vous prie, ne m'en dites pas davantage ce soir.

— J'ai dû insister sur ce point, dit Carker, car si vous ne connaissiez pas les dispositions de M. Dombey, on ne saurait prévoir toutes les conséquences plus ou moins prochaines qui résulteraient de votre ignorance à cet égard. Je sais que Mlle Dombey est affligée du départ de sa vieille domestique : ce n'est pas bien important : cependant vous ne me blâmerez pas, j'espère, d'avoir désiré que Mlle Dombey ne fût pas présente à notre entretien. Puis-je me flatter que vous ne me désapprouvez pas ?

— Non, mais je vous prie de me laisser, monsieur.

— Je savais que votre affection pour la jeune personne, affection vive et sincère, j'en suis bien persuadé, vous rendrait très-malheureuse lorsque vous viendriez à penser que vous avez pu compromettre son bonheur et ruiner ses espérances d'avenir, dit M. Carker d'un ton vif, mais accentué.

— Assez pour ce soir. Laissez-moi, je vous prie.

— Mes fonctions auprès de M. Dombey, mes relations d'affaires avec lui exigeront souvent ma présence ici. Vous me permettrez de vous revoir, de prendre vos conseils sur ce qu'il y aura à faire, et de m'informer de vos désirs. »

Elle lui indiqua la porte du doigt.

« Je ne sais ce que j'ai à faire : dois-je lui dire que je vous ai parlé, ou lui laisser croire que j'ai différé de le faire, parce que je n'ai pas trouvé une occasion favorable, ou prendre tout autre prétexte ? Il sera nécessaire que vous me donniez l'occasion de m'entretenir avec vous très-prochainement.

— En tout autre moment que maintenant, répondit-elle.

— Vous comprenez que, lorsque je désirerai vous voir, Mlle Dombey ne doit pas être présente, et que, si je vous demande une entrevue, je vous la demande en homme qui a le bonheur d'être dans votre intimité, qui vient pour vous rendre tous les services dont il est capable, et peut-être, dans l'occasion, pour détourner de votre tête les malheurs qui peuvent vous menacer. »

Édith le regardant toujours, comme si elle craignait que son œil ne perdît de sa fermeté, s'il se détournait un seul instant, lui dit :

« Oui, mais encore une fois, laissez-moi, je vous prie. »

Il s'inclina, comme par condescendance ; mais, quand il fut à la porte, il se retourna :

« J'ai mon pardon, dit-il ; l'imprudence de ma démarche est justifiée. Oserais-je, au nom de Mlle Dombey, et en mon nom, vous prendre la main avant de sortir ? »

Elle lui présenta une main gantée : celle qu'elle avait meurtrie la veille.

Il la prit, la baisa et se retira. Quand il eut fermé la porte, il agita triomphalement la main qui avait touché celle d'Édith et la posa sur son cœur.

CHAPITRE VIII.

Une rencontre. – Réflexions.

Parmi tous les petits changements qui s'opérèrent à cette époque dans la vie et dans les habitudes de M. Carker, aucun ne fut plus remarquable que la promptitude extraordinaire avec laquelle il s'adonna aux affaires, et les soins minutieux qu'il apporta dans tous les détails que les transactions commerciales de la maison le mettaient à même de connaître. C'était toujours la même vivacité, la même intelligence ; seulement ses yeux de lynx étaient devenus vingt fois plus perçants. Il ne se contentait pas de faire marcher de front toutes les occupations les plus diverses de chaque jour, mais il trouvait encore le temps, ou pour mieux dire, se créait le temps de passer en revue les anciennes affaires de la maison, et de rechercher la part qu'il y avait prise pendant bien des années. Souvent, quand tous les employés étaient partis, que les bureaux étaient sombres et vides, que tout était fermé, M. Carker ouvrant la caisse, comme pour en faire l'autopsie, explorait les mystères des livres et des papiers avec la patience d'un anatomiste qui dissèque les nerfs et les plus petites fibres de son sujet. Perch, l'homme de peine, qui restait habituellement au bureau dans ces occasions, s'instruisait du cours de la rente, à la lumière d'une chandelle, ou ronflait devant la cheminée, au risque de tomber à tout moment, la tête la première, dans le seau à charbon. Il ne pouvait s'empêcher de payer son tribut

d'admiration au zèle de M. Carker, bien que ce zèle l'empêchât de jouir du bonheur domestique. Mille fois il parla avec éloge à Mme Perch, alors nourrice de deux jumeaux, de l'habileté et de la pénétration de M. le gérant de la Cité.

L'attention scrupuleuse avec laquelle M. Carker veillait aux affaires de la maison, il l'apportait à ses affaires particulières. Quoiqu'il ne fût pas associé de la maison, distinction réservée uniquement aux héritiers du grand nom de Dombey, il avait tant pour cent sur les bénéfices ; et comme il avait toute facilité pour des placements avantageux, il était regardé, par les courtiers et les agents de change, comme un richard. On commençait même à dire, dans ce monde-là, que James Carker de chez M. Dombey épluchait déjà son actif, et qu'il faisait rentrer ses fonds, en homme qui a la vue longue ; déjà on faisait des paris, à la Bourse, sur le prochain mariage de James Carker avec une jeune veuve.

Cependant toutes les occupations de M. Carker n'empêchaient pas qu'il prît le même soin de son chef et qu'il continuât d'être toujours aussi propre, aussi luisant, aussi souple, enfin aussi chat qu'auparavant. Ce n'était donc pas précisément un changement, car il restait fidèle à toutes ses habitudes il n'avait fait que les développer. Tout ce que l'on avait pu remarquer auparavant dans sa personne, n'était pas moins remarquable maintenant ; c'était seulement sur une plus grande échelle. Chaque chose qu'il entreprenait semblait être l'objet exclusif de son attention ; preuve certaine, chez un homme aussi habile, aussi positif, qu'il poursuit un but capable de stimuler et de tenir en éveil toutes ses facultés.

Le seul véritable changement qu'on pût remarquer en lui, c'est qu'en suivant les rues à cheval, il tombait souvent

dans des rêveries profondes, comme le jour où était arrivé l'accident de M. Dombey. Dans ces moments de réflexion, s'il évitait les obstacles de la route, c'était machinalement ; et, jusqu'au moment où il arrivait à sa destination, il semblait ne rien voir, ne rien entendre, à moins qu'un hasard imprévu ou un violent effort sur lui-même ne le tirât de sa rêverie.

Un jour se rendait au comptoir sur son cheval aux jambes blanches, il ne s'aperçut pas qu'il était l'objet des regards de deux femmes, et que les gros yeux ronds de Robin le rémouleur étaient attachés fixement sur lui. Le jeune domestique, qui était allé l'attendre au delà du lieu du rendez-vous pour lui prouver son zèle, retira plusieurs fois son chapeau, mais en vain, pour appeler son attention, et se mit à courir à pied à côté de son maître pour être tout prêt à lui tenir l'étrier, quand il descendrait.

« Tenez, le voyez-vous trotter ? » cria l'une de ces deux femmes à sa compagne. La première était vieille, et tendait sa main décharnée pour indiquer Carker à une jeune fille placée à côté d'elle et qui, comme elle, se tenait cachée dans une allée.

En voyant le geste de Mme Brown, sa fille regarda dehors ; sa figure s'anima aussitôt d'un sentiment de colère et de vengeance.

« Je ne pensais plus le revoir, dit-elle à voix basse ; mais il est bon que je le revoie, peut-être. Le voilà donc ! le voilà donc !

— Il n'est pas changé, dit la vieille avec un regard plein de cruelle malice.

— Lui changé ! Pourquoi serait-il changé ? il n'a pas souffert, lui ! moi, j'ai changé pour vingt. N'est-ce pas assez ?

— Le voyez-vous trotter ? murmura la vieille en regardait attentivement sa fille avec ses yeux rouges. Monsieur se dandine sur son cheval, tandis que nous, nous pataugeons dans la boue…

— N'en sommes-nous pas de la boue ? répondit la fille avec humeur. Nous ne sommes que de la boue sous les pieds de son cheval, pour le cas qu'il fait de nous. »

Son œil était ardemment fixé sur lui : la vieille allait répondre, mais de la main la fille fit un geste comme pour lui imposer silence ; elle craignait que le son même de sa voix ne l'empêchât de le considérer à son aise. La mère, plus occupée d'Alice que de Carker, resta silencieuse. Enfin, le regard d'Alice s'apaisa, elle poussa un long soupir : il avait disparu, elle semblait soulagée ! Alors la vieille lui dit :

« Ma chérie ! Alice ! ma charmante ! (Elle la secoua doucement par la manche, pour attirer son attention.) Vous le laissez s'en aller comme cela, quand vous pouviez lui soutirer de l'argent ! Il faut que vous soyez bien méchante, ma fille !

— Ne vous ai-je pas dit que je ne veux pas recevoir d'argent de lui ? répondit-elle. Pourquoi ne voulez-vous pas me croire ? Ai-je pris l'argent de sa sœur ? Est-ce que je garderais seulement un sou qui aurait passé par sa main blanche ? à moins que ce ne fût pour empoisonner sa pièce avant de la lui renvoyer ? à la bonne heure ! Allons ! silence, ma mère, et marchons !

— Dire qu'il est si riche, et que nous sommes si pauvres !

— Oui, pauvres, trop pauvres même pour pouvoir lui rendre tout le mal qu'il nous a fait. S'il pouvait me donner

seulement cette richesse-là, je consentirais à la recevoir de sa main, pour en faire un bon usage. Allons ! retirons-nous : cela me fait mal rien que de regarder son cheval. Allons ! ma mère ! »

Mais la vieille semblait prendre un intérêt extraordinaire à ce qui se passait en ce moment. Robin le rémouleur, redescendant la rue, conduisait par la bride le cheval que venait de quitter M. Carker. La vieille fixait sur le jeune homme des yeux ardents, et à mesure qu'il approchait, ses doutes se dissipaient : c'était bien Robin. Elle lança à sa fille un regard significatif et mit son doigt sur ses lèvres. Puis, s'élançant de la porte, au moment où il passait, elle le frappa sur l'épaule.

« Eh ! eh ! qu'est donc devenu pendant tout ce temps-là mon gaillard de Robin ? » lui dit-elle au moment où le garçon tourna la tête.

Ce *gaillard* de Robin ne l'était guère, quand il l'eut reconnue. Il parut fort déconcerté, et lui dit, les larmes aux yeux :

« Oh ! madame Brown, ne laisserez-vous pas tranquille un pauvre diable qui gagne honnêtement sa vie et mène une bonne conduite ? Pourquoi venez-vous compromettre la réputation d'un pauvre diable, en lui parlant dans la rue quand il conduit le cheval de son maître dans une écurie respectable ? Un cheval que vous voudriez bien prendre, si vous pouviez, pour aller le vendre, ne dussiez-vous en tirer que de quoi acheter du mou pour votre chat ? Par exemple, ajouta-t-il comme dernière insulte, il y avait beau jour que je vous croyais morte.

— Entends-tu ? entends-tu ? s'écria la vieille en se tournant vers sa fille, comme il me parle ! moi qui l'ai connu des

semaines et des mois tout entiers, ma chérie ! Moi, qui suis restée son amie bien longtemps, bien longtemps ! du temps qu'il faisait la chasse aux pigeons et aux moineaux !

— Laissez-les donc tranquilles, les moineaux, hein ! madame Brown, répondit Robin d'un ton de vive inquiétude. Il vaudrait mieux faire la chasse aux lions que d'avoir rien à démêler avec ces malheureux pigeons qu'on vous jette toujours à la figure quand vous vous y attendez le moins. Eh bien comment vous portez-vous, et que voulez-vous ? »

Ces questions polies pour la forme ne l'étaient point du tout dans le ton, et le visage du Rémouleur exprimait, en les faisant, l'exaspération et la rage.

« Comme il parle durement à une vieille amie ! dit Mme Brown s'adressant encore à sa fille. Mais il y a quelques-uns de ses vieux amis, qui n'auraient pas ma patience. Si j'allais le dire à quelqu'un de sa connaissance avec qui il s'est amusé à faire ses jolis petits tours de main, si j'allais dire où on peut le retrouver !…

— Voulez-vous vous taire, madame Brown ? interrompit le malheureux Rémouleur en regardant avec effroi tout autour de lui, comme s'il se fût attendu à voir les dents de son maître à ses trousses. Quel plaisir prenez-vous à perdre un pauvre garçon ? n'est-ce pas honteux à votre âge, quand vous ne devriez plus penser qu'à… une foule de choses ?

— Oh ! le joli cheval, dit la vieille femme en caressant le cou de l'animal.

— Laissez-le tranquille, hein ! madame Brown, s'écria Robin en repoussant sa main. Vous seriez capable de faire perdre la tramontane à un pauvre garçon qui ne demande qu'à se repentir de son passé !

— Et quel mal est-ce que je lui fais, enfant ? répondit la vieille.

— Du mal ! dit Robin. Vous ne savez donc pas que son maître verrait bien qu'on l'a touché, seulement du bout du doigt, » et il souffla en effet sur la place que la vieille femme avait touchée, puis y passa doucement la paume de la main, comme s'il eût cru véritablement ce qu'il disait.

La vieille se retourna pour marmotter quelque chose à sa fille, qui la suivait et s'attacha aux talons de Robin qui s'en allait, tenant toujours le cheval par la bride. Elle poursuivit la conversation :

« Une bonne place, hein ? Robin. Tu as de la chance, mon garçon ?

— Oh ! ne parlez pas de chance, madame Brown, répondit le malheureux Rémouleur, se retournant pour la regarder en face, et faisant halte un moment. La meilleure chance que je puisse avoir, ce serait de ne vous avoir pas revue ou de ne plus vous revoir. Est-ce que vous ne pourriez pas vous en aller, madame Brown, au lieu de me suivre comme cela ? dit d'une voix tremblante Robin, devenu tout à coup défiant. Si cette jeune femme est de vos amies, elle ferait bien mieux de vous emmener que de vous laisser là perdre votre temps comme vous faites.

— Comment ! croassa la vieille en approchant sa figure contre celle de Robin avec une grimace affreuse, qui fit retomber jusque sur sa gorge les flasques plis de son menton. Oses-tu bien renier ta vieille camarade ? Après être venu te cacher dans ma maison cinquante fois, et y avoir dormi tout ton soûl, au lieu de coucher à la belle étoile, c'est toi qui oses me parler ainsi ! Aurais-je donc fait avec toi tant de petits

marchés et de brocantages, méchant gamin, petit serpent, pour que tu viennes me dire de m'en aller ? Moi qui pourrais demain matin mettre à ses trousses une meute de vieilles connaissances qui lui en feraient voir de belles, et il ose me faire ses grands yeux encore ! Eh bien ! oui, j'y vais aller, viens Alice, viens.

— Arrêtez, madame Brown, s'écria le Rémouleur effrayé, que voulez-vous faire ? Ne vous mettez pas en colère… Ne la laissez pas partir, je vous en prie ! Je n'ai pas voulu l'offenser… Je vous ai dit d'abord, madame Brown, comment vous portez-vous ? Est-ce que je ne l'ai pas dit ? voyons ! mais vous n'avez pas voulu me répondre. Eh bien ! comment vous portez-vous ? Et puis, dit Robin d'un air piteux, est-ce qu'un garçon peut rester à causer dans la rue, quand le cheval de son bourgeois a besoin d'être étrillé, et qu'on a un maître qui ne vous passe rien ? »

La vieille femme fit semblant d'être apaisée, mais elle secoua la tête et marmotta entre ses dents.

« Venez à l'écurie, dit Robin, vous y prendrez un verre de quelque chose qui vous fera du bien, madame Brown. Cela vaudra mieux que de flâner là dans la rue, pour vous comme pour les autres. Venez avec elle vous aussi, dites ? vraiment, je vous assure que j'aurais du plaisir à la voir, si ce n'était pas le cheval. »

Et, en s'excusant ainsi, Robin se détourna pour cacher l'expression du plus profond désespoir ; puis il conduisit, un peu en rechignant, Mme Brown par une rue détournée.

La vieille, en le suivant de près, faisait toujours des signes à sa fille qui marchait derrière.

On tourna dans une petite place ou passage assez désert, au-dessus duquel s'élevait le clocher d'une église : pour tout commerce, on n'y voyait qu'une boutique de layetier et un magasin de marchand de bouteilles. Robin laissa le cheval aux jambes blanches entre les mains, d'un palefrenier d'une jolie écurie du coin. Il invita Mme Brown et sa fille à s'asseoir sur un banc de pierre à la porte, et reparut bientôt apportant d'une taverne voisine un pot de bière et un verre.

— À la santé de ton maître, de M. Carker, petit, dit la vieille femme lentement avant de boire ! que le ciel le bénisse !

— Mais je ne vous ai pas dit son nom, dit Robin ouvrant de grands yeux.

— Oh ! nous le connaissons de vue, dit Mme Brown dont la lèvre tremblante et la tête branlante s'arrêtèrent un moment, dominées par son émotion. Nous l'avons vu passer ce matin avant qu'il mît pied à terre, et au moment où tu allais si lestement prendre son cheval.

— Ah ! ah ! répondit Robin qui regrettait bien de ne pas avoir été assez leste pour filer ailleurs. Tiens ! mais qu'est-ce qu'elle a donc, celle-là ? Elle ne veut pas boire ! »

Cette observation était à l'adresse d'Alice, qui se tenait à une petite distance, enveloppée dans son manteau, sans avoir remarqué seulement le verre qu'il lui offrait et qu'il venait de remplir pour elle.

La vieille secoua la tête :

« Ah ! n'y fais donc pas attention, dit-elle, c'est une drôle de créature ! Si tu la connaissais, Robin ! Mais pour en revenir à M. Carker…

— Chut ! dit Robin en jetant un coup d'œil de crainte prudente du côté de la boutique du layetier et du marchand de bouteilles, comme si M. Carker était là à l'observer de quelque coin, chut ! doucement !

— Eh bien ! il n'est pas là, cria Mme Brown.

— Je n'en sais trop rien, » murmura Robin, dont les yeux allèrent se percher sur le haut du clocher, comme si M. Carker pouvait bien y être et l'entendre, malgré la distance, par la puissance surnaturelle qu'il lui reconnaissait.

« Est-ce un bon maître ? » demanda Mme Brown.

Robin fit signe que oui et ajouta à voix basse :

« Et une fine mouche.

— Il habite hors de la ville, n'est-ce pas, mon chéri ? dit la vieille.

— Quand il est chez lui, reprit Robin, mais pour le quart d'heure, nous ne sommes pas chez lui.

— Où donc êtes-vous ?

— À l'hôtel, tout près de chez M. Dombey. »

La jeune fille fixa ses yeux d'un air si pénétrant et si imprévu sur Robin, que le pauvre garçon, tout décontenancé, lui offrit encore un plein verre sans plus de succès que la première fois.

« Dombey… continua Robin, vous savez M. Dombey, nous en avons assez parlé ensemble, vous et moi, vous rappelez-vous que vous veniez me chercher pour me parler de lui ? »

La vieille femme fit un signe de tête affirmatif.

« Eh bien ! pour lors, M. Dombey est tombé de cheval, dit Robin qui se faisait arracher les paroles une à une, et mon maître est obligé d'y être plus qu'à l'ordinaire, soit avec lui, soit avec Mme Dombey, ou avec d'autres, et alors nous sommes rentrés en ville.

— Sont-ils bons amis ensemble, petit ? dit la vieille.

— Qui ? répliqua Robin.

— Lui et elle.

— Comment ? M. et Mme Dombey ? Est-ce que je puis le savoir ?

— Mais non, mon mignon ! ton maître et Mme Dombey, répliqua la vieille d'un ton câlin.

— Je ne sais pas, dit Robin regardant tout autour de lui. Je le suppose. Mais que vous êtes curieuse, madame Brown ! Trop parler nuit.

— Eh bien, est-ce qu'il y a du mal à cela ? s'écria la vieille en riant et tapant des mains. Ce gaillard de Robin est devenu bien bégueule depuis qu'il fait des affaires ! Il n'y a pas de mal à ça, il me semble ?

— Non, il n'y a pas de mal à ça, je le sais bien, reprit Robin en regardant toujours d'un air craintif la boutique du layetier, celle du marchand du bouteilles et le clocher ; mais pour ce qui est de cancaner sur mon maître, ne fût-ce que pour vous dire le nombre des boutons de son habit, jamais ! Ça ne lui irait pas. Autant vaudrait m'aller jeter à l'eau. Ah ! il me l'a bien dit ! Je vous réponds que je ne vous aurais ja-

mais seulement appris son nom, si vous ne l'aviez pas su. Ainsi parlons d'autre chose. »

Pendant que Robin promenait encore ses yeux inquiets sur la place, la vieille fit secrètement un signe à sa fille : ce fut l'affaire d'un moment. Mais la fille, avec un regard d'intelligence, détacha ses yeux de la figure de Robin et s'enveloppa dans son manteau, comme auparavant.

« Robin, mon chéri, dit la vieille en lui faisant signe de s'asseoir à l'autre bout du banc, tu as toujours été mon petit bien-aimé, mon petit favori, n'est-ce pas ? Voyons, ne sais-tu pas que tu as été mon ami ?

— Oui, madame Brown, répliqua Robin de fort mauvaise grâce.

— Et tu as eu le cœur de me laisser là ! dit la vieille en lui jetant ses bras autour du cou. Tu as eu le cœur de t'en aller, de me perdre tout à fait de vue et de ne pas venir seulement conter à ta vieille amie ta bonne fortune ! petit glorieux ! Oh ! oh ! cria la vieille.

— C'est pas la peine de crier si fort ! et mon maître donc qui est toujours aux écoutes ! s'écria le malheureux Rémouleur.

— Est-ce que tu ne viendras pas me voir, Robinet ? cria Mme Brown. Voyons ! tu ne veux donc jamais venir me voir ?

— Si, si, je vous le promets, j'irai, répliqua le Rémouleur.

— À la bonne heure ! je retrouve mon Robin, mon petit chéri, dit Mme Brown essuyant les larmes de son visage ridé et le serrant tendrement dans ses bras. Tu sais : toujours au même endroit, Robin.

— Oui.

— Bientôt, mon petit Robin, s'écria Mme Brown, et souvent ?

— Oui, oui, oui, répondit Robin. Oui, quand je vous le dis que j'irai. Je vous le jure, là !

— Et alors, dit Mme Brown levant ses mains au ciel et rejetant en arrière sa tête toute branlante, s'il est fidèle à sa parole, je ne l'accosterai jamais, bien que je sache où il est, et je ne soufflerai pas mot de lui, jamais, jamais. »

Cette promesse fut comme un baume sur le cœur du misérable Rémouleur ; il serra la main de Mme Brown, et la supplia, les larmes aux yeux, de le quitter pour ne pas nuire à son avenir. Mme Brown l'embrassa une seconde fois, et le lui promit. Mais, avant de suivre sa fille, qui marchait devant elle, elle leva furtivement un doigt vers ses lèvres pour recommander la discrétion à son petit ami, et lui demanda tout bas un peu d'argent.

« Une pièce de vingt sous, mon petit ami, dit-elle avec un regard ardent et sordide, ou bien dix sous seulement, en souvenir de notre vieille amitié. Je suis si pauvre ! et ma jolie fille, car c'est ma fille, Robin, dit elle en regardant par-dessus son épaule, ma jolie fille me ruine. »

Mais comme le Rémouleur lui mettait, à contre-cœur, un peu d'argent dans la main, sa fille, revenant tranquillement sur ses pas, lui prit la main et en arracha la pièce.

« Eh quoi ! ma mère, dit-elle, de l'argent, toujours de l'argent, depuis le commencement jusqu'à la fin ! vous ne vous rappelez donc déjà plus ce que je viens de vous dire ?… Tenez ! petit, le voilà, votre argent. »

La vieille femme poussa un gémissement au moment où Robin reprit la pièce, mais sans s'opposer à la restitution ; elle se contenta de grommeler en suivant sa fille, et de grommeler encore tout le long du chemin. Robin, surpris et effrayé à la fois, restait cloué à sa place en les regardant s'éloigner. Il les vit s'arrêter et causer avec vivacité : plus d'une fois, la main de la jeune femme se leva comme pour menacer quelqu'un dont elle semblait parler, et Mme Brown l'imitait dans ses menaces, autant que son âge lui en laissait la force. Robin, en les voyant si animées, se disait qu'il ne voudrait pas être à la place de l'individu qui faisait le sujet de leur conversation.

Pour le moment, il se consola en pensant qu'il en était débarrassé ; puis il se dit que Mme Brown ne vivrait pas toujours, et que probablement elle ne l'importunerait pas longtemps. Fort de cette idée, le Rémouleur, qui ne regrettait ses méfaits qu'autant qu'ils pouvaient avoir pour lui des conséquences gênantes, comme la rencontre de Mme Brown, reprit sa sérénité ordinaire. Pour s'égayer complétement, il se mit à songer à la manière admirable dont il s'était débarrassé du capitaine Cuttle, souvenir qui manquait rarement de le mettre en belle humeur. Puis il se rendit au comptoir de la maison Dombey, pour recevoir les ordres de son maître.

Son maître avait l'œil si vif et si pénétrant, que Robin trembla devant lui, s'attendant pour le moins à se voir reprocher son entretien avec Mme Brown. Mais M. Carker lui donna, comme d'habitude, le carton de papiers destiné à M. Dombey chaque matin, et en même temps un petit billet pour Mme Dombey. En lui remettant ces objets, il secoua seulement la tête et lui recommanda d'être attentif et de ne pas flâner, avertissement mystérieux qui, dans l'imagination du Rémouleur, était gros d'effrayantes menaces, mille fois plus

effrayantes que toutes les paroles du monde les plus explicites.

Resté seul dans sa chambre, M. Carker se mit à l'ouvrage et travailla toute la journée. Il reçut beaucoup de monde, relut bon nombre de documents, entra, sortit, alla à plusieurs rendez-vous d'affaires et ne se permit plus aucune distraction jusqu'à la fin de la journée. Mais quand il eut mis en ordre, comme à l'ordinaire, tous les papiers de sa table, il retomba dans sa rêverie.

Il était assis à sa place accoutumée et dans son attitude favorite, les yeux fixés sur le plancher, quand son frère entra pour lui remettre quelques lettres que l'on avait reçues dans la journée. Celui-ci les posa tranquillement sur la table, et il allait se retirer, lorsque M. Carker, le gérant, dont les yeux s'étaient arrêtés sur lui, au moment où il était entré, sans témoigner plus de surprise que s'il eût toujours continué à regarder le plancher, lui dit :

« Eh bien, John Carker ? qu'est-ce qui vous amène ici ? »

Son frère montra du doigt les lettres et fit mine encore de se retirer.

« Je suis surpris, dit le gérant, que vous alliez et veniez sans demander des nouvelles de notre maître.

— Nous avons su, ce matin dans le bureau, que M. Dombey allait bien, répondit son frère.

— Vous êtes si bon… dit le gérant en souriant. Il est vrai que vous avez mis le temps pour le devenir… Vous êtes si bon que s'il lui arrivait malheur, vous en seriez désolé, je le parierais !

— J'en serais sincèrement affligé, James, répondit l'autre.

— Il en serait affligé, dit le gérant en le montrant du doigt comme s'il y avait là d'autres personnes présentes. Il en serait *sincèrement* affligé, ce cher frère ! Cet humble subalterne, jeté dans un coin, la figure contre le mur, comme un tableau de rebut et qu'on a laissé là, Dieu sait pendant combien d'années ! il est plein de respect, de reconnaissance, de dévouement, et il s'imagine que je le crois !

— Je ne veux pas vous forcer de me croire, James, répondit l'autre. Je ne vous demande que de ne pas me juger plus défavorablement que vous ne jugeriez le premier venu sous vos ordres. Vous m'interrogez, je vous réponds.

— N'avez-vous donc aucun sujet de plainte contre lui, être bas et rampant ? dit le gérant avec une colère qui ne lui était pas habituelle. Ne vous souvient-il pas d'avoir été traité avec hauteur, avec insolence ? N'a-t-il pas abusé de son rang ? ne vous a-t-il pas humilié de toutes les manières ? Que diable ! Êtes-vous un homme ou une vermine ?

— Il serait bien difficile que deux personnes eussent vécu ensemble tant d'années, surtout dans des rapports d'inférieur à supérieur, sans avoir à se reprocher l'une à l'autre quelque tort au moins imaginaire, répondit John Carker. Mais, sans parler de mon histoire d'ici…

— Son histoire d'ici ! s'écria le gérant. Nous y voilà encore ! Parce qu'il s'est mis dans un cas exceptionnel, il veut faire exception en tout. Eh bien, après ?

— Sans parler de cette histoire, pour laquelle, vous me l'avez assez dit vous-même, je lui dois personnellement plus de reconnaissance que les autres (heureusement pour les

autres !), il n'y a personne dans la maison qui ne soit aussi triste que moi. Vous ne pensez pas qu'il y ait ici un employé qui puisse être indifférent à un accident ou à un malheur arrivé au chef de la maison, ou même qui n'en soit sincèrement affligé ?

— Avec cela que vous avez de bonnes raisons pour lui être attaché, dit le gérant avec mépris. Vous ne voyez donc pas que l'on vous garde ici comme une enseigne à bon marché, comme un échantillon de la clémence de Dombey et fils, pour donner plus de crédit à cette maison illustre ?

— Non, répliqua son frère avec douceur. J'ai toujours cru que l'on m'avait gardé ici avec des intentions meilleures et plus désintéressées.

— Eh mais ! dit le gérant avec un sourire de chat-tigre, n'allez-vous pas, par hasard, me débiter quelque précepte de la doctrine chrétienne ?

— Non, James, répondit l'autre, bien que le lien de la fraternité ait été depuis longtemps rompu entre nous…

— Qui l'a rompu, saint homme ? dit le gérant.

— Moi, par ma mauvaise conduite. Je ne vous accuse pas. »

Un sourire railleur du gérant sembla dire : « Ah ! il ne m'en accuse pas ! » Puis il lui fit signe de continuer.

« Bien que tout lien soit rompu entre nous, disais-je, je vous prie de ne pas voir d'allusions inutiles, ou de ne pas donner une fausse interprétation à ce que je dis ou à ce que j'ai l'intention de dire. Je voulais seulement vous donner à entendre que vous auriez tort de croire que seul vous prenez un vif intérêt à la prospérité et à la réputation de la maison.

Vous avez été choisi, avant tous les autres, pour monter en grade ; et choisi, je le sais, dès le commencement, à cause de vos talents et de votre fidélité. Vous avez un poste de confiance qui vous honore ; vous pouvez vous approcher de M. Dombey avec plus de liberté que tout autre ; vous êtes, j'ose le dire, presque sur un pied d'égalité avec lui et c'est à sa faveur que vous devez de vous être enrichi ; mais, je le crois sincèrement, il n'est personne dans la maison depuis le dernier employé jusqu'à vous, personne qui ne prenne à M. Dombey le plus vif intérêt, comme moi.

— Vous mentez ! dit le gérant, rouge de colère. Vous êtes un hypocrite, John Carker, et vous mentez !

— James, dit l'autre en rougissant aussi, que signifient ces mots offensants ? Pourquoi ces lâches insultes, quand je ne vous provoque pas ?

— Je vous dis, s'écria le gérant, que votre hypocrisie d'humilité (car il n'y a pas d'homme plus humble et plus hypocrite que vous dans la maison) ne me fait pas plus que cela, et en disant ces mots il fit claquer ses doigts. Oui, je vois clair au fond des choses ! Il n'y a pas un employé dans la maison, depuis moi jusqu'au dernier auquel vous vous intéressez si justement, car il vous touche de près, il n'y en a pas un qui ne fût enchanté au fond du cœur de voir son chef humilié ! Il n'y en a pas un qui ne le haïsse, pas un qui ne lui souhaite du mal plutôt que du bien, pas un qui ne soit prêt à se tourner contre lui, s'il en avait la force et le courage ! Plus on jouit de sa faveur, plus on souffre de son insolence ; plus on est rapproché de lui par les relations, plus on en est éloigné par la haine : voilà le *credo* général ici.

— Je ne sais, dit son frère dont le mouvement de colère avait fait place à la surprise, je ne sais qui peut vous avoir

fait supposer tout ceci, ou pourquoi vous m'avez choisi plutôt qu'un autre pour sonder mes sentiments. Car je vois bien maintenant que vous avez voulu me tenter ; vos manières et votre langage ne sont plus reconnaissables. Je ne puis que vous répéter que l'on vous trompe.

— Je le sais, fit le gérant. Je vous l'ai dit.

— Ce n'est pas moi qui vous trompe, toujours ; c'est celui qui vous a donné ces renseignements ; ou peut-être n'avez-vous à vous en prendre qu'à vos propres soupçons.

— Ce ne sont point des soupçons, dit le gérant, ce sont des certitudes. Vous êtes tous des lâches, des valets, des chiens rampants ! Tous vous prenez les mêmes airs, vous faites les mêmes grimaces, vous chantez la même gamme sans réussir à dissimuler ce qu'au fond vous pensez. »

Son frère se retira sans dire un mot et referma la porte tandis que l'autre achevait sa phrase. M. Carker, le gérant, tira une chaise auprès du feu et se mit à remuer tranquillement le charbon avec le tisonnier.

« Tas de lâches et d'esclaves rampants ! murmurèrent encore ses deux rangées de dents blanches. Si je leur parlais, comme je viens de parler à celui-là, il n'y en a pas un qui ne feignît, comme lui, d'être blessé, d'être insulté… Mais bah ! donnez-leur une occasion, avec l'esprit et l'audace de s'en servir, il n'y en a pas un qui ne fût bien aise de pulvériser l'orgueil de Dombey avec aussi peu de pitié que je réduis ces charbons en cendres !

« Et encore ajouta-t-il, avec un sourire pensif, en se surprenant occupé à éparpiller la cendre de la cheminée, et encore ils n'auraient pas, eux, l'excuse d'une reine qui les attire ; d'une reine qui, ne manque pas d'orgueil non plus, de

cet orgueil qu'on n'oublie pas facilement : nous en savons quelque chose. » Puis il s'abandonna à ses méditations, et rêva quelque temps près de la cheminée. Enfin il se leva comme un homme qui vient de s'absorber dans une lecture intéressante, et jetant les yeux autour de lui, il prit son chapeau et ses gants, puis il alla retrouver son cheval, qui l'attendait, et suivit sa route à travers les rues éclairées par le gaz, car il faisait nuit.

Il se dirigea du côté de la maison de M. Dombey, et mettant son cheval au pas, quand il fut à proximité, il regarda les fenêtres. Celle où il avait vu une fois Florence, assise avec Diogène, attira d'abord son attention ; cependant il n'y avait pas de lumière. Mais bientôt il se mit à sourire, en détournant les yeux de la façade de la maison, comme s'il se reprochait, d'avoir donné un moment d'attention à quelque chose qui en valût si peu la peine.

« Il fut un temps, dit-il, où il pouvait être utile de veiller avec soin sur votre petite étoile, à peine éclose à l'horizon, de considérer prudemment les nuages qui pourraient au besoin l'éclipser, mais une planète a paru, et vous voilà noyée dans sa lumière éclatante ! »

Il tira la bride de son cheval aux jambes blanches, et tournant le coin de la rue, il chercha s'il ne verrait pas quelque fenêtre éclairée sur le derrière de la maison. Cette fenêtre lui rappelait une beauté fière, une main gantée, les plumes d'un bel oiseau éparpillées sur le plancher, et une palatine d'hermine s'agitant et se soulevant sur une robe, comme le flot des mers au souffle d'une tempête qui gronde au loin. Telles étaient ses pensées, quand il reprit sa route au galop pour suivre dans l'obscurité les sentiers abandonnés des parcs.

Car ses pensées se rattachaient fatalement à une femme, une femme orgueilleuse, qui le haïssait, mais qui, peu à peu, et par des moyens infaillibles, en était venue au point où il avait voulu l'amener. Son orgueil, son ressentiment avaient dit fléchir devant lui, et insensiblement elle avait été réduite à souffrir sa présence, à le recevoir comme un homme qui avait le privilége de lui parler de son mépris écrasant pour son mari et du peu de respect qu'elle avait pour elle-même. Oui, ses pensées se rattachaient fatalement à une femme qui le haïssait profondément, qui le connaissait, qui se défiait de lui parce qu'elle le connaissait et aussi parce qu'elle savait bien qu'elle était connue de lui. Mais cette femme, en dépit de la haine qu'elle avait pour lui, nourrissait son ressentiment contre son mari en le recevant chaque jour ; oui, en dépit de sa haine, et voici pourquoi : c'est qu'au plus profond de cette haine, dans un lointain que son œil menaçant ne pouvait atteindre, bien qu'elle en entrevît pourtant quelque chose, il y avait une pensée de sombre vengeance : pensée rapide, passagère, une ombre de pensée, qui l'avait fait frissonner une fois pour ne plus reparaître, mais qui seule aurait suffi pour souiller son âme.

L'image de cette femme ne voltigeait-elle pas devant lui, tandis qu'il s'avançait sur son cheval ? ne croyait-il pas réellement la voir présente à ses yeux ?

Oui, il la voyait dans son imagination exactement telle qu'elle était. Elle lui tenait compagnie avec son orgueil, son ressentiment, sa haine ; tout cela était aussi saisissant pour lui que sa beauté même, aussi clair que la haine qu'elle lui avait vouée. Tantôt il la voyait fière et hautaine à ses côtés, tantôt sous les pieds de son cheval, rampant dans la poussière. Mais il la voyait toujours telle qu'elle était, sans dégui-

sement, et il la surveillait attentivement dans la voie dangereuse qu'elle suivait.

Quand il fut arrivé au but de sa course, qu'il eut fait une brillante toilette, qu'il fut admis dans la chambre d'Édith, éclairée avec luxe, qu'il pencha la tête, reprit sa voix mielleuse et son doux sourire, il la vit encore de ses yeux telle qu'il l'avait vue tout à l'heure dans sa pensée. Il soupçonna même le mystère de la main gantée : c'est pour cela peut-être qu'il la garda plus longtemps dans la sienne. Il marchait derrière elle dans une route dangereuse, et elle n'y imprimait pas une trace qu'il ne la recouvrît de ses pas à l'instant même.

CHAPITRE IX.

Le coup de tonnerre.

La barrière qui s'élevait entre M. et Mme Dombey n'avait pas été brisée par le temps. Couple mal assorti, malheureux chacun de leur côté, malheureux ensemble, unis seulement par ces menottes légales qui leur tenaient les mains enchaînées, ils n'avaient fait que les rendre plus pénibles et plus douloureuses par leurs efforts pour s'en dégager. Le temps, qui console les douleurs et calme les colères, ne pouvait rien faire pour eux. Leur orgueil, bien différent de nature et d'objet, marchait de pair. De leur lutte obstinée, comme du choc de deux cailloux, sortait un feu secret où jaillissaient des étincelles de flamme suivant les circonstances, mais toujours une menace d'incendie, prêt à consumer tout alentour et à couvrir de cendres leur carrière conjugale.

Soyons juste pour lui. Dans l'erreur incroyable de sa vie, et cette erreur augmentait toujours à chaque grain qui s'écoulait dans le sablier du temps, il poursuivait Édith sans savoir ni pourquoi, ni comment. Mais pourtant ses sentiments pour elle, quels qu'ils fussent, étaient toujours les mêmes qu'au premier jour. Elle avait à ses yeux le tort immense de se révolter à tout propos, quand il s'agissait de reconnaître sa haute importance, la soumission complète qu'on lui devait. En cela M. Dombey se voyait donc forcé de la corriger et de la réduire ; mais autrement, il la regardait encore, autant que le lui permettait sa froideur, comme une

femme capable de faire honneur, si elle le voulait, à son choix, à son nom et de donner du relief au maître à qui elle appartenait.

Mais elle, avec toute la puissance de la passion, tout l'orgueil de son ressentiment, abaissait toujours son noir regard sur une figure qui la comblait d'humiliations.

Oui, depuis ce soir où, dans sa chambre, elle était restée les yeux fixés sur les ombres du mur, en les regardant s'épaissir dans la nuit sombre, elle avait toujours présente à sa colère cette figure odieuse, celle de son mari.

Le défaut capital de M. Dombey, celui qui le rendait si inexorable dans sa ligne de conduite, venait-il d'un caractère contre nature ? Il serait bon quelquefois de se demander ce que c'est que la nature, et comment les hommes travaillent à la changer ; de se demander, en voyant de ces difformités étranges qu'a produites l'intervention de l'homme, s'il n'est pas naturel qu'il change de nature. Prenez un enfant de la nature, homme ou femme : parquez-le, cet enfant de notre mère toute-puissante, dans un étroit espace : enchaînez votre captif à une idée, à une seule idée ; qu'il voie cette idée grandir devant lui, au milieu de l'adoration servile de quelques courtisans timides ou de quelques hypocrites audacieux ; que sera la nature pour cet esclave de son orgueil, qui n'a jamais déployé ses ailes pour prendre vers elle son libre essor, ou qui les a repliées bientôt fatiguées du premier effort, avant d'avoir pu la voir dans son essence et sa vérité ?

Hélas ! dans ce monde où nous vivons, ne sommes-nous pas entourés d'une foule d'objets, contre nature en apparence, et cependant bien naturels en réalité ?

Entendez le magistrat, le juge, adresser des reproches à ces parias, contre nature, de notre société, à leurs habitudes brutales contre nature, à leur impudeur contre nature, à l'absence ou à la confusion contre nature des notions du bien et du mal dans leur intelligence, à leur ignorance contre nature, à leur vice, à leur insouciance, à leur indocilité, à leur esprit, à leur mine, à tout enfin, car tout chez eux est contraire aux lois de la nature. Mais suivez le charitable prêtre, le bon médecin, qui, tous deux entourés de périls à chaque moment de leur existence, descendent dans les tanières de ces malheureux, où retentissent les échos du bruit pompeux de nos équipages, et les pas des gens affairés qui vont et viennent journellement dans la rue. Jetez les yeux sur ce monde de vice et de misère ; le seul monde, hélas d'un milliard d'êtres immortels sur cette terre ! Jetez les yeux sur ces bouges, dont l'idée seule révolte nos sentiments d'humanité, dont l'idée seule fait tant mal aux gens délicats et impressionnables de la rue d'à côté, qu'ils se bouchent bien vite les oreilles et murmurent d'un air dégoûté : « Cela ne peut pas être : je ne veux pas y croire ! » Eh bien ! allez respirer cet air infect et imprégné de miasmes pestilentiels, dangereux pour la santé et la vie : que tous vos sens, dons précieux accordés primitivement à notre race pour sa jouissance et son bonheur, condamnés dans ces repaires à l'horreur du plus profond dégoût, ne livrent plus passage qu'à l'infection de la misère et de la mort. Cherchez vainement dans ces cloaques impurs une simple plante, une simple fleur, une herbe saine encore qui, sur ce lit fétide, puisse atteindre son développement naturel et déployer ses feuilles au soleil que Dieu lui avait destiné ! puis, faites comparaître devant vous un enfant hideux, au corps rachitique, à la physionomie dure et méchante ; déclamez sur sa perversité contre nature ; lamentez-vous de le voir si loin du ciel… presque dès sa naissance.

Mais, je vous prie, n'oubliez pas qu'il a été conçu, créé, élevé dans l'enfer.

Ceux qui étudient les sciences médicales et qui font profession de les appliquer à la conservation de la santé de l'homme, nous disent que, si les atomes nuisibles qui s'élèvent au-dessus d'une atmosphère viciée, pouvaient être saisis par l'organe de la vue, nous les verrions s'abattre sous forme de nuages très-noirs et très-épais, au-dessus de ces habitations maudites et communiquer peu à peu la contagion aux parties saines d'une ville. Mais si nous pouvions voir aussi distinctement tous les désordres moraux inhérents à ces atmosphères pures, que la révélation serait terrible ! C'est alors que nous verrions la dépravation, l'impiété, l'ivrognerie, le vol, le meurtre et ce long et hideux cortége de crimes sans nom qui révoltent les sentiments les plus naturels au genre humain planer au-dessus de ces lieux de malédiction, s'avancer lentement pour flétrir l'innocence et semer la contagion. C'est alors que nous verrions comment il se fait que ces sources empoisonnées, qui coulent dans nos hôpitaux, dans nos lazarets, sont les mêmes sources qui inondent aussi les prisons et entraînent les mêmes misérables que nous avons vus croupir dans ces bouges, sur ces bateaux qui transportent les forçats, et qui, traversant les mers, vont vomir le crime sur de vastes continents. C'est alors que nous apprendrions avec un sentiment d'effroi que, dans ces endroits, où nous laissons croître la misère qui frappe nos enfants et qui se transmet aux générations à naître, nous élevons en même temps des enfants étrangers à l'innocence, des jeunes gens étrangers à la pudeur ou à la honte, des hommes mûrs, qui ne sont mûrs que pour la souffrance et pour le crime, des vieillards flétris qui sont un scandale pour la forme humaine dont nous sommes revêtus. Ô humanité contre nature ! Le jour où nous cueillerons des raisins sur des

ronces et des figues sur des chardons, où nous verrons les champs de blé jaunir dans la boue des ruelles de nos cités perverses et la rose s'épanouir dans ces cimetières, dont elles se plaisent à engraisser le sol par des monceaux de cadavres ; ce jour-là nous verrons aussi l'humanité, je dis l'humanité selon la nature, germer et croître du sein de cette semence impure.

Oh ! quand se trouvera-t-il un bon ange pour découvrir à la vue du monde le toit de ces mansardes, d'une main plus puissante et plus bienfaisante que le Diable boiteux de la fable, et pour montrer à des chrétiens tous ces noirs fantômes sortant de leurs demeures à la suite de l'ange exterminateur dont ils forment le triste cortége ! Si l'on pouvait, une nuit seulement, voir sortir de leurs repaires ces fantômes, trop longtemps oubliés, s'élancer du milieu de cette atmosphère méphitique où le vice et la fièvre se disputent leur proie ; si l'on pouvait voir les terribles vengeances qu'ils font tomber sur nous et qu'ils amoncellent tous les jours ; comme le matin d'une telle nuit serait brillant et pur ! Les hommes, sans se laisser arrêter par des obstacles qu'ils se sont créés à eux-mêmes et qui ne sont que des atomes sur le chemin de l'éternité, se rappelleraient qu'ils ont une commune origine, un devoir à remplir envers notre père à tous, qu'ils doivent tendre à un seul but, celui de rendre le monde un séjour plus heureux. »

Quel jour brillant et pur réveillerait alors ceux qui n'ont jamais regardé leurs frères qui les entourent, pour leur faire mieux connaître les rapports qui les lient à l'ensemble, et leur montrer comment ils corrompent les saintes lois de la nature par leurs préjugés funestes ; corruption, hélas ! aussi grande et peut-être aussi naturelle dans son développement,

une fois, qu'on est sur cette pente, que la dégradation la plus abjecte de leurs frères avilis !

Mais ce jour-là n'avait jamais éclairé de ses rayons M. Dombey ni sa femme, et tous deux continuaient à marcher dans la voie où ils étaient entrés.

Pendant les six mois qui suivirent l'accident, ils furent les mêmes l'un pour l'autre. Il n'aurait pas trouvé plus de résistance dans un roc de granit, qu'il n'en trouva dans cette femme. Pour lui il était aussi triste, aussi froid qu'une source glacée, perdue dans les profondeurs d'une sombre caverne, loin des rayons du jour.

L'espoir qui avait lui dans le cœur de Florence, quand elle avait cru trouver une nouvelle existence dans le mariage de son père, s'était évanoui. Il y avait deux ans qu'il était marié et sa foi patiente elle-même n'avait pu résister à la triste expérience qu'elle faisait chaque jour. S'il lui restait encore quelque vague espérance qu'un jour Édith et son père pourraient être heureux ensemble, elle n'en avait plus aucune que son père pût jamais l'aimer.

Le court intervalle pendant lequel elle avait cru le voir s'adoucir pour elle, elle l'avait oublié ou ne se le rappelait plus, que comme une triste déception, en face de sa froideur passée et présente.

Florence l'aimait pourtant encore, mais, peu à peu, elle était venue à l'aimer plutôt comme un être chéri, qui a existé ou qui aurait pu exister, car ce ne pouvait être la froide réalité qu'elle avait devant les yeux. Quelque chose de cette douce tristesse, avec laquelle elle chérissait la mémoire du petit Paul ou de sa mère, semblait maintenant se mêler à ses pensées ; quand elle songeait à son père, ce n'était plus pour

elle qu'un tendre souvenir. Était-ce parce qu'il était mort pour elle, ou parce qu'il se confondait, dans son esprit, avec ces anciens objets de son affection, ou parce qu'elle avait depuis longtemps associé son souvenir avec des espérances qu'il avait flétries, des ardeurs de tendresse qu'il avait glacées ? elle n'aurait pu le dire ; mais le père qu'elle avait aimé commençait à lui apparaître comme l'ombre d'un songe léger : il n'appartenait pas plus à la vie réelle que l'image souvent évoquée par elle de son cher petit frère, vivant encore et croissant chaque jour, pour devenir bientôt un homme, son protecteur et son ami.

Ce changement dans ses sentiments, si toutefois c'était un changement, s'était opéré peu à peu ; en même temps que d'enfant elle était devenue femme. Florence avait près de dix-sept ans, lorsque dans ses rêveries solitaires elle se livrait à ces pensées.

Elle était souvent seule, car ses anciens rapports avec sa mère étaient loin d'être les mêmes. Au moment de l'accident arrivé à son père, à l'époque où il était couché dans sa chambre d'en bas, Florence avait remarqué qu'Édith l'évitait. Blessée et malheureuse, ne sachant comment concilier cette manière d'agir avec l'affection qu'Édith lui avait d'abord témoignée, elle monta une fois encore dans sa chambre pour lui parler un soir.

« Maman, dit Florence en se glissant doucement auprès d'elle, vous ai-je fâchée ?

— Non ! répondit Édith.

— Il faut pourtant, dit Florence, que je vous aie fait quelque chose. Dites moi quoi ! je vous en prie, vous n'êtes plus la même avec moi, ma chère maman. Je ne saurais vous

dire combien je souffre du moindre changement, car je vous aime, voyez-vous, de tout mon cœur.

— Et moi aussi, dit Édith. Ah ! Florence, croyez-moi, je vous aime maintenant plus que jamais !

— Pourquoi donc alors me fuir si souvent, et me tenir loin de vous ? demanda Florence. Pourquoi me regardez-vous quelquefois d'une manière si étrange, chère maman ? car je ne me trompe pas, vous me regardez ainsi n'est-ce pas ? »

Édith fit de ses yeux noirs un signe d'assentiment.

« Pourquoi ? répondit Florence d'un ton suppliant. Dites-le-moi, que je sache au moins que faire pour vous plaire davantage, et promettez-moi de ne plus me traiter comme cela !

— Ma Florence, dit Édith en prenant dans la sienne la main que Florence avait passée autour de son cou ; et en regardant les yeux si doux que la jeune fille, agenouillée devant elle, attachait sur les siens ; ma Florence, je ne puis vous dire pourquoi ; ce n'est pas à moi de vous le dire pas plus que vous ne pouvez l'entendre, mais il faut que cela soit, je le sais. Soyez sûre que je n'agirais pas de la sorte, s'il ne le fallait pas.

— Devons-nous donc être étrangères l'une à l'autre, maman ? demanda Florence en la regardant comme si elle avait peur.

— Oui ! » murmurèrent les lèvres d'Édith.

Florence la regarda encore avec un sentiment croissant de surprise et de crainte, jusqu'au moment où ses larmes la dérobèrent à sa vue et inondèrent ses joues.

« Florence ! ma chérie ! dit Édith vivement, écoutez-moi ! Je ne puis supporter votre douleur. Remettez-vous. Vous voyez que j'essaye d'être calme, et croyez-vous que cela me soit facile ? »

Sa voix et ses manières avaient repris toute leur fermeté, quand elle prononça ces derniers mots, et elle ajouta :

« Nous ne sommes pas tout à fait étrangères l'une à l'autre. Nous ne le sommes qu'en apparence seulement, Florence, car au fond de mon cœur je suis toujours la même pour vous, et je ne changerai jamais ! Mais ce que je fais, ce n'est pas pour moi.

— Est-ce donc pour moi, maman ?

— N'en demandez pas davantage, dit Édith après un moment de silence, il ne vous servirait de rien de savoir pourquoi ? Oui, ma chère Florence, il vaut mieux, il est nécessaire, il faut même absolument que nos rapports soient moins fréquents. La confiance que nous avions l'une pour l'autre doit être rompue.

— Quand donc ? s'écria Florence, oh ! quand donc, maman ?

— Dès à présent, dit Édith.

— Pour toujours ? demanda Florence.

— Je ne dis pas cela, répondit Édith, car je n'en sais rien. Je ne veux pas dire non plus que notre attachement ne fût pas une amitié pure et sainte, dont je reconnaissais l'avantage ainsi que la douceur. La voie où je suis entrée jusqu'ici est inconnue à vos pas, et celle que je dois suivre désormais… Dieu la connaît, ma fille, mais moi, je ne la connais pas. »

Sa voix expira dans un triste silence et elle resta dans son fauteuil à regarder sa fille, avec cet air de terreur étrange et d'embarras involontaire que Florence avait une fois déjà surpris dans ses yeux égarés. Puis ses traits et toute sa personne exprimèrent cet orgueil indomptable, cette sourde colère et tout son être frémit comme frémit la corde irritée d'une harpe sous une main, en proie à la fureur. Mais cet abcès ne fut pas suivi de transports de tendresse et d'humilité. Elle ne baissa pas la tête pour pleurer et pour dire à Florence qu'elle n'avait plus d'espoir qu'en elle. Elle releva la tête au contraire comme une Méduse superbe, et semblait le regarder, *lui* fixement, comme pour le tuer de son regard. Oui, et certes elle l'aurait fait, si, comme celle de Méduse, sa tête en avait eu le pouvoir.

« Maman, dit Florence d'un ton alarmé, vous avez quelque chose que vous ne voulez pas me dire et qui m'inquiète. Permettez-moi de rester un peu avec vous.

— Non, dit Édith, non, ma bonne amie : il vaut mieux me laisser seule. Je ferai mieux de me tenir loin de vous, comme de tout autre. Ne me faites pas de questions, mais sachez bien, quand vous me croyez inconstante et capricieuse à votre égard, que je ne le suis ni volontairement ni pour moi-même. Croyez, quoique nous devions paraître plus étrangères l'une à l'autre que nous ne l'avons jamais été, qu'au fond je suis toujours la même pour vous. Pardonnez-moi d'avoir épaissi les ténèbres de votre intérieur déjà si ténébreux, car j'y fais ombre encore, je le sais bien ; ne reparlons jamais de cela.

— Maman, dit Florence en sanglotant, nous n'allons pas nous séparer ?

— C'est, au contraire, pour ne pas nous séparer. Plus de questions ! Allez Florence ; mon amour et mon remords vous accompagnent. »

Elle l'embrassa et lui dit adieu. Lorsque Florence quitta la chambre, Édith la regarda partir, comme si c'était son bon ange qui s'éloignât d'elle sous cette forme, l'abandonnant à son orgueil et à ses passions indignes qui la réclamaient maintenant comme leur proie, et qui mettaient désormais leur sceau sur son front.

Depuis ce moment, Florence et elle ne furent plus l'une à l'égard de l'autre comme elles avaient été jusque-là. Des jours entiers se passaient et elles ne se rencontraient que rarement, excepté à l'heure des repas et en présence de M. Dombey. Alors Édith, impérieuse, roide et silencieuse, ne la regardait jamais. Lorsque M. Carker faisait partie de la société, ce qui lui arriva souvent pendant la convalescence de M. Dombey, et après sa complète guérison, Édith se sépara encore plus de Florence, et se tint encore à son égard à plus de distance qu'auparavant. Quand il n'y avait personne, elles ne se réunissaient pas davantage, mais Édith l'embrassait aussi tendrement qu'autrefois, sans toutefois rien perdre de son attitude hautaine. Souvent, quand elle rentrait tard, elle se glissait dans la chambre de Florence, comme elle avait coutume de le faire, au milieu des ténèbres, et elle lui disait tout bas, sur son oreiller : « Bonne nuit ! »

Quelquefois Florence, qui ne se croyait pas visitée ainsi dans son sommeil, se réveillait comme si elle avait rêvé qu'on lui eût dit de douces paroles : elle croyait sentir sur ses joues la chaleur des lèvres qui l'avaient embrassée. Mais, à mesure que le temps avançait, ces réveils-là devinrent plus rares.

Le vide commença à se faire encore une fois dans le cœur de Florence ; la pauvre enfant se retrouva seule encore. De même que l'image de ce père qu'elle aimait était passée pour elle à l'état de pur souvenir, ainsi, Édith, qui éprouvait le sort de tous les êtres que Florence avait entourés de sa tendresse, paraissait s'envoler et s'évanouir en une vapeur tous les jours de plus en plus légère. Peu à peu, il sembla à Florence qu'elle s'éloignait d'elle, et elle ne lui apparaissait plus dans le lointain que comme l'ombre affaiblie de son Édith d'autrefois ; peu à peu l'abîme ouvert entre elles deux devint plus large et plus profond ; peu à peu la source de son affection ardente pour Florence sembla se glacer dans ce cœur téméraire et audacieux à mesure qu'elle approchait du bord du précipice, que Florence ne voyait pas, mais au fond duquel Édith plongeait hardiment le regard.

Une seule chose pouvait compenser la perte sensible qu'elle faisait dans la personne de sa mère, et quoique ce ne fût qu'une bien faible consolation pour son cœur ulcéré, son esprit chercha à y trouver quelque soulagement. Sans se laisser partager plus longtemps entre l'affection et le respect qu'elle devait à son père et à sa nouvelle mère, Florence songea qu'elle pouvait les aimer tous deux, sans prendre parti pour l'un ni pour l'autre. Puisqu'ils étaient devenus des êtres abstraits, chers à l'ardent amour de son imagination, elle leur accorderait une place égale dans son cœur, sans les outrager jamais par aucun secret soupçon.

C'est ce qu'elle essaya de faire. Parfois pourtant, souvent même, d'étranges idées au sujet de la nouvelle conduite d'Édith à son égard se présentaient à son esprit et venaient l'effrayer ; mais, rentrée dans le calme de ses pensées solitaires, elle faisait taire facilement la triste voix de son cœur abandonné. Pour cela, Florence n'avait qu'à se dire que sa

bonne étoile était cachée derrière le nuage qui enveloppait toute la maison ; il ne lui restait plus qu'à pleurer et à se résigner.

Au milieu d'un songe dans lequel son âme aimante répandait les flots de son amour sur des ombres légères ; au milieu d'un monde réel où elle n'avait guère connu que le reflux de cet océan impétueux, Florence atteignit ses dix-sept ans. Sa vie solitaire avait dû la rendre timide et craintive, mais la douceur de son caractère et la franchise de son cœur n'avaient pas changé. C'était encore une enfant dans son innocente simplicité, quoique ce fût déjà une femme dans sa modeste confiance en elle-même et dans l'ardeur de ses sentiments. Dans l'expression de son charmant visage et dans la grâce délicate de ses formes, il y avait de la femme et de l'enfant, et cet heureux mélange avait un charme infini. On eût dit que le printemps ne voulait pas faire place à l'été, et qu'ils luttaient ensemble à qui répandrait son éclat sur la beauté précoce des fleurs. Mais dans sa voix tremblante, dans ses beaux yeux limpides, dans ce je ne sais quoi qui entourait sa tête comme d'une auréole, dans cet air pensif répandu sur ses traits charmants, il y avait quelque chose de son frère. C'était du moins l'avis des domestiques, qui, réunis en conseil dans la cuisine, le disaient tout bas en secouant la tête, avant de se mettre à boire et à manger de plus belle, comme de bons et joyeux camarades.

Ce corps d'observateurs en avait long à dire sur M. Dombey, sur Mme Dombey et sur M. Carker qui paraissait remplir le rôle de médiateur entre les deux époux ; qui allait et venait, comme pour essayer de mettre la paix dans le ménage, sans pouvoir jamais y réussir. Tous déploraient le triste état des choses ; tous étaient d'avis que Mme Pipchin, dont l'impopularité était au comble, y était pour quelque

chose ; mais, pour tout dire, on n'était pas fâché d'avoir un sujet de conversation qui pût rallier toutes les opinions, et ce sujet inépuisable était un grand amusement pour ces fidèles serviteurs.

Les personnes qui venaient faire des visites, les personnes chez lesquelles M. et Mme Dombey allaient en faire, trouvaient le couple bien assorti, après tout, sous le rapport du caractère hautain, et tout finissait là.

La jeune vieille aux épaules ne reparut pas de quelque temps après la mort de Mme Skewton : elle dit à quelques amis intimes, avec le petit cri séduisant qui lui était ordinaire, qu'elle ne pouvait penser à cette famille sans avoir dans la tête des idées de sépulcres et d'autres horreurs pareilles ; mais, quand elle revint, elle ne vit rien d'extraordinaire, si ce n'est que M. Dombey portait un véritable trousseau de cachets d'or à sa montre, ce qui la choqua beaucoup, comme étant une mode tout à fait surannée. Cette jeune séductrice n'admettait pas les belles-filles en principe ; autrement elle n'avait rien à dire contre Florence, si ce n'est, comme elle le disait d'un air triste, qu'elle manquait d'élégance, ce qui voulait dire peut-être qu'elle n'avait pas assez de crinoline, et ne montrait pas assez ses épaules. Beaucoup de visiteurs, qui ne venaient à la maison qu'aux jours de réception, connaissaient à peine Florence et disaient en s'en allant : « Vraiment, c'était Mlle Florence qui était dans le coin ? Bien jolie personne, mais elle paraît un peu délicate et bien rêveuse. »

Toujours délicate et rêveuse. Comment ne l'eût-elle pas été avec la vie qu'elle menait depuis six mois ! La veille du second anniversaire du mariage de son père avec Édith, elle prit place à table avec un malaise qui était presque de la ter-

reur. On n'avait point fêté le premier anniversaire, à cause de la maladie de Mme Skewton cette année-là. Le malaise qu'éprouvait Florence était causé par la circonstance, par l'expression du visage de son père, sur lequel elle jeta un regard rapide ; et par la présence de M. Carker, qui, toujours désagréable pour elle, l'était bien plus ce jour-là que jamais. Édith était richement vêtue, car elle et M. Dombey étaient invités pour le soir à une grande réunion, et l'on s'était mis à table fort tard. Elle ne parut qu'au moment où tout le monde était assis, et M. Carker se leva pour la conduire à sa place. Quoiqu'elle fût dans tout l'éclat de sa beauté et de sa parure, il y avait quelque chose dans son air qui semblait l'éloigner pour toujours de Florence et de tous plus que jamais. Et cependant, un moment, Florence vit briller dans ses yeux, quand elle la regarda, comme un éclair de bonté, qui lui fit regretter plus amèrement encore leur séparation.

On parla fort peu tout le temps du dîner. Florence entendit son père adresser quelques mots d'affaires à M. Carker. Celui-ci répondait à voix basse ; mais elle prêtait peu d'attention à ce qu'ils pouvaient se dire, impatiente de voir la fin du repas. Quand le dessert eut été placé sur la table et que les domestiques se furent retirés, M. Dombey, qui plusieurs fois avait toussé d'une manière qui ne présageait rien de bon, prit la parole.

« Vous savez, sans doute, dit-il, madame Dombey, que j'ai prévenu la femme de charge que nous aurons du monde à dîner ici demain ?

— Je ne dîne pas à la maison, répondit-elle.

— Ce ne sera pas une grande réunion, poursuivit M. Dombey en feignant avec indifférence de ne pas l'avoir entendue. Nous serons seulement dix ou douze : ma sœur, le

major Bagstock, et d'autres personnes que vous ne connaissez que de vue.

— Je ne dîne pas à la maison, répéta-t-elle.

— Quoique je n'aie guère de raisons, madame Dombey, reprit-il en continuant d'un ton majestueux, comme si elle n'avait pas ouvert la bouche, quoique je n'aie guère de raisons pour fêter cet anniversaire, il faut sauver les apparences devant le monde. Si vous n'avez pas, de respect pour vous-même, madame Dombey…

— Non, je n'en ai point, dit-elle.

— Madame, s'écria M. Dombey en frappant de son poing sur la table, écoutez-moi, s'il vous plaît ! Je répète que si vous n'avez pas de respect pour vous-même…

— Et moi je répète que je n'en ai point. »

Il la regarda ; mais la mort elle-même n'aurait pas fait changer ce visage.

« Carker, dit M. Dombey qui s'adressa d'une manière plus calme à ce gentleman, comme vous avez été mon interprète auprès de Mme Dombey dans d'autres circonstances, et que je désire conserver, en ce qui me touche personnellement, les convenances du monde, je vous prierai de vouloir bien dire à Mme Dombey que, si elle n'a aucun respect pour elle-même, je me respecte, moi, et que, par conséquent, j'insiste sur les dispositions que j'ai prises pour demain.

— Dites à votre souverain maître, monsieur, reprit Édith, que je prendrai la peine de lui parler à ce sujet dans un autre moment, et de lui parler à lui seul.

— M. Carker, madame, dit son mari, connaissant les raisons qui me forcent à vous refuser cette faveur, peut se dispenser de faire votre commission. »

Pendant qu'il parlait, il vit les yeux d'Édith se tourner vers un point de la table ; il en suivit la direction.

« Votre fille est présente, monsieur, dit Édith.

— Ma fille restera présente, » répondit M. Dombey.

Florence, qui s'était levée, retomba sur sa chaise, et, cachant son visage dans ses mains, elle trembla.

« Ma fille, madame… » reprit M. Dombey.

Édith l'arrêta ; elle n'éleva pas la voix, mais elle parla d'un ton si clair, si accentué, si distinct, que sa voix se serait fait entendre au milieu d'un ouragan.

« Je vous dis que je veux vous parler à vous seul, dit-elle. Si vous n'êtes pas devenu fou, songez à ce que je vous dis.

— J'ai le droit de vous parler, madame, répondit son mari, où et quand il me plaît, et il me plaît de vous parler ici et maintenant. »

Elle se leva comme pour quitter la chambre ; mais elle reprit sa place, et, le regardant avec la même impassibilité, elle lui dit du même ton :

« Parlez, donc.

— Je vous dirai d'abord, madame, reprit M. Dombey, que vous prenez des airs de menace qui ne vous siéent pas. »

Elle se mit à rire. Les diamants qu'elle avait dans les cheveux en tremblèrent. On raconte que certaines pierres précieuses pâlissent quand celui qui les porte est en danger. Si ces diamants avaient eu cette vertu, ils auraient perdu tout leur éclat pour devenir aussi ternes que du plomb.

Carker écoutait, les yeux baissés.

« Quant à ma fille, madame, dit M. Dombey en reprenant le fil de son discours, il entre parfaitement dans ses devoirs envers moi qu'elle connaisse la conduite qu'elle doit éviter. En ce moment, vous êtes pour elle un exemple frappant de ce qu'elle ne doit pas faire, et j'espère qu'elle en pourra profiter.

— Je ne vous arrêterai pas maintenant, reprit sa femme, dont les yeux, la voix et les manières étaient d'un calme effrayant. Je ne me lèverais pas pour sortir, je ne vous interromprais pas, quand même la chambre serait en feu. »

M. Dombey secoua la tête avec un sourire moqueur, content de l'attention qu'elle lui prêtait, et continua. Mais il ne se dominait plus autant que tout à l'heure ; car il était irrité et ressentait comme une secrète blessure de voir le subit embarras d'Édith en face de Florence, quand elle montrait tant d'indifférence pour lui et pour ses reproches.

« Madame Dombey, dit-il, il est bon, dans l'intérêt de ma fille, qu'elle sache combien l'entêtement est déplorable, et combien il est nécessaire de corriger cette fâcheuse disposition, surtout, je dois le dire, quand elle est accompagnée d'ingratitude, et cela après avoir satisfait son ambition et son intérêt ; car ces deux mobiles, j'ai tout lieu de le croire, n'ont pas peu contribué à vous faire convoiter la place que vous occupez à cette table, madame.

— Je vous l'ai déjà dit : parlez ; je ne me lèverais pas pour sortir, je ne vous interromprais pas ; quand même la chambre serait en feu.

— Il est assez naturel, madame Dombey, continua-t-il, que vous ne vous trouviez pas à votre aise devant des personnes qui vous entendent adresser ces vérités désagréables, et cependant (ici il ne put retenir un sentiment de dépit ni s'empêcher de lancer un sombre regard à Florence), et cependant je ne vois pas quel autre ici peut donner plus de force et d'importance à mes observations que moi-même, le premier intéressé dans la question. Il est assez naturel qu'il vous répugne de vous entendre dire, en présence de quelqu'un, qu'il y a en vous un principe de rébellion que vous ne sauriez dompter trop tôt ; vous le dompterez, madame. Plusieurs fois, avant notre mariage, je me souviens, et je regrette de le dire, je me souviens de vous avoir vue manifester ces mauvais sentiments à l'égard de feu votre mère. Je me rappelle aussi que cette conduite produisit sur moi une fâcheuse impression. Mais enfin vous avez encore le remède entre vos mains. Je n'ai nullement oublié, quand j'ai commencé mes observations, que ma fille était présente, madame Dombey. Je vous prie de ne pas oublier, à votre tour, que demain il y aura plusieurs personnes présentes, et je vous prie, par égard pour les apparences, de ne pas oublier de recevoir votre société d'une manière convenable.

— Ainsi, dit Édith, ce n'est pas assez pour vous de savoir ce qui s'est passé entre vous et moi ; vous n'êtes pas encore satisfait, en regardant de ce côté (elle indiquait la place de M. Carker, qui écoutait en silence, les yeux baissés) de pouvoir vous rappeler tous les affronts dont vous m'avez abreuvée ; vous n'êtes pas encore satisfait, en regardant de ce côté (sa main, légèrement tremblante pour la première et unique

fois, se dirigea vers Florence), de pouvoir songer à ce que vous avez fait, aux mille tourments ingénieux que vous m'avez forcé de subir chaque jour, chaque heure, toujours ; ce n'est pas assez pour vous que ce jour soit, dans toute l'année, celui qui me rappelle une lutte terrible dans laquelle je voudrais avoir succombé, lutte trop réelle et trop fondée, quoique vous, vous ne puissiez la comprendre. Pour couronner votre œuvre, vous avez la bassesse de *la* rendre, *elle*, témoin du degré d'abaissement où je suis tombée, quand vous savez que c'est vous qui m'avez fait sacrifier à sa tranquillité le seul sentiment, le seul intérêt honorable de ma vie maintenant ; quand vous savez que, pour elle, pour elle seule, je voudrais encore, si je le pouvais (mais je ne le puis pas ; mon âme s'éloigne de vous avec tant de répugnance !), je voudrais maintenant, si je le pouvais, me soumettre à toutes vos volontés, et devenir la plus humble servante que vous ayez jamais eue ! »

Ce n'était pas le moyen de calmer l'orgueil de M. Dombey. Ses anciens sentiments se réveillèrent à ces mots, plus forts et plus violents que jamais. Encore et toujours sa fille abandonnée, qui, dans ce moment difficile de son existence, lui était représentée même par cette femme rebelle comme toute-puissante là où il était faible, comme étant tout là où il n'était rien.

Il se tourna vers Florence, comme si c'eût été elle qui eût prononcé ces paroles, et il lui ordonna de sortir de la chambre. Florence obéit en cachant son visage dans ses mains et se retira toute tremblante et tout en larmes.

« Je comprends, madame, dit M. Dombey d'un ton où perçaient la colère et la joie de son triomphe, je comprends l'esprit d'opposition qui a tourné vos affections de ce côté,

mais vos plans ont été prévus, madame Dombey ; on les a prévus et déjoués.

— Tant pis pour vous, répondit-elle du même ton de voix et conservant toujours la même attitude. Oui ! ajouta-t-elle avec amertume, ce qui est tant pis pour moi l'est bien plus pour vous. Si vous êtes insensible à tout le reste, vous devriez au moins être sensible à cela.

Le diadème posé sur ses cheveux noirs étincelait et brillait comme une voûte étoilée. Ah ! s'ils avaient eu la vertu qu'une tradition vulgaire attribue aux diamants, prophètes de malheur, c'est pour le coup qu'au lieu de briller ils auraient perdu leur éclat pour devenir aussi ternes qu'un honneur flétri.

Carker, toujours assis, écoutait les yeux baissés.

« Madame, dit M. Dombey en cherchant à reprendre, autant qu'il le pouvait, une attitude hautaine, ce n'est pas par cette conduite que vous me contenterez, ni que vous me ferez renoncer à aucun de mes projets.

— C'est pourtant la seule conduite que j'aie à tenir, quoiqu'elle ne soit qu'une bien faible expression de ce que je ressens en moi, répliqua-t-elle. Si je pensais qu'elle dût vous contenter, je ferais tout ce qui est humainement possible pour la changer. Je ne ferai rien de ce que vous me demandez.

— Je ne suis pas habitué à demander, madame : j'ordonne.

— Je ne paraîtrai pas demain, ni à aucun anniversaire de notre mariage. Je ne veux être étalée, en pareille circonstance, devant personne, comme l'esclave rebelle que vous

avez achetée. Si je célébrais l'anniversaire de mon mariage, ce serait comme un jour de malheur et de honte. Le respect de soi-même ! sauver les apparences devant le monde ! que signifient ces mots pour moi ? Vous avez fait tout ce que vous pouviez pour leur ôter, à mes yeux, leur signification ; aussi n'ont-ils plus de sens à mes yeux.

— Carker, dit M. Dombey en fronçant le sourcil et après un instant de réflexion, Mme Dombey oublie tellement ce qu'elle se doit à elle-même et ce qu'elle me doit, elle me fait une situation si peu en rapport avec mon caractère, que je me vois obligé de mettre un terme à cet état de choses.

— Eh bien, alors, dit Édith toujours avec le même ton de voix, le même regard, la même attitude, eh bien, alors, délivrez-moi de la chaîne qui me tient attachée. Laissez-moi partir !

— Madame ! s'écria M. Dombey.

— Déliez-moi. Rendez-moi la liberté.

— Madame ! répéta-t-il, madame Dombey ?

— Dites-lui, fit Édith en tournant son visage altier du côté de Carker, dites-lui que je demande notre séparation ; qu'il vaut mieux nous séparer ; que je l'y engage. Dites-lui qu'il pourra y mettre les conditions qu'il voudra. Je ne tiens pas à sa fortune : je ne demande que la séparation ; et elle ne viendra jamais assez tôt.

— Grand Dieu ! madame Dombey, dit son mari, au comble de l'étonnement. Y pensez-vous ? Croyez-vous qu'il me soit possible de prêter l'oreille à une semblable proposition. Savez-vous qui je suis, madame ? Savez-vous ce que je représente ? Avez-vous jamais entendu parler de Dombey et

fils ? On dirait que M. Dombey… M. Dombey s'est séparé de sa femme ? Le peuple parlerait de M. Dombey et de ses affaires d'intérieur ! Croyez-vous sérieusement, madame Dombey, que je permettrai jamais que mon nom devienne la fable de ce monde-là ? Fi donc, madame, vous êtes absurde ! » Et M. Dombey de partir d'un véritable éclat de rire.

Mais le rire d'Édith était bien autre chose. Il eût mieux valu pour elle la voir frappée de mort que de la voir rire comme elle fit, son regard fixé hardiment sur lui. Et lui, aussi, il eût mieux valu pour lui le voir frappé de mort, que de le voir assis là, drapé dans son orgueil pour l'écouter.

« Non, madame Dombey, reprit-il, non madame, une séparation entre nous est impossible. Je vous engage donc à songer un peu à vos devoirs. Et comme je venais de vous le dire, Carker… »

M. Carker, qui était resté assis dans le plus profond silence pendant tout ce temps, leva alors ses yeux où brillait un éclat qui ne leur était pas ordinaire.

« Comme je vous le disais, reprit M. Dombey, je vous prie, Carker, maintenant que les choses en sont venues à ce point, je vous prie d'informer Mme Dombey que je n'ai pas l'habitude de me laisser gêner dans mes volontés par personne, par personne, Carker, et que je ne souffrirai pas qu'on vienne faire honneur à d'autres ici des motifs d'une obéissance qu'on me doit pour moi-même. L'allusion que l'on a faite à ma fille, la manière dont on me fait opposition en parlant de ma fille, est une révolte contre les lois de la nature. Je ne sais si ma fille s'entend avec Mme Dombey et je m'en inquiète fort peu, mais après ce qu'en a dit aujourd'hui Mme Dombey, et après ce qu'a entendu ma fille, je vous prie, Carker, de transmettre à Mme Dombey ma résolution. Si

Mme Dombey continue à faire de ma maison le théâtre de contestations semblables à celle que nous venons d'entendre, c'est ma fille que j'en rendrai responsable jusqu'à un certain point ; l'aveu de Mme Dombey m'y autorise, et c'est sur elle que retombera mon mécontentement. Mme Dombey a demandé s'il ne suffisait pas qu'elle eût fait ceci, qu'elle eût fait cela ; dites-lui, je vous prie, que rien de ce qu'elle a fait ne suffit.

— Un moment ! s'écria Carker en s'interposant. Permettez ! Quelque pénible que soit ma position, et elle est bien pénible, puisque mon opinion diffère en ce moment de la vôtre, je vous demanderai si vous ne feriez pas mieux de revenir à l'idée d'une séparation. Je sais combien cela semble incompatible avec la haute position que vous occupez dans le monde, et je sais combien, vos idées sont arrêtées, quand vous donnez à entendre à Mme Dombey (ici l'éclair brillant de son regard se dirigea tout entier sur elle, pendant qu'il faisait sonner, comme autant de coups de timbre, chaque syllabe de son discours perfide) que la mort, la mort seule pourra vous séparer l'un de l'autre. Mais quand vous voyez que Mme Dombey, en vivant dans cette maison, la rend, comme vous l'avez dit, le théâtre de luttes continuelles, et que, dans ces luttes, elle n'est pas seule en jeu, qu'elle y compromet Mlle Dombey même, car je sais combien sont sérieuses vos paroles, ne consentirez-vous pas, monsieur, à affranchir Mme Dombey de cet état d'irritation continuelle, et du reproche intolérable qu'elle doit se faire de se savoir injuste à chaque instant envers vous ? Ne semble-t-il pas, je ne dis pas que cela soit, mais ne semble-t-il pas que ce soit sacrifier Mme Dombey, pour conserver intacte la grandeur de votre position invincible ? »

L’éclair de ses yeux tomba encore une fois sur Édith : elle regardait fixement son mari, et cette fois on voyait sur ses lèvres un sourire étrange et terrible.

« Carker, répondit M. Dombey en fronçant le sourcil avec arrogance et d’un ton qui devait mettre fin à cette discussion, vous vous méprenez sur votre position en me donnant un avis sur ce point, et vous vous méprenez aussi sur mon compte, je ne puis vous en dissimuler ma surprise, en me donnant un tel avis. Je n’ai rien à ajouter.

— Peut-être, dit M. Carker d’un ton de raillerie indéfinissable, peut-être vous êtes-vous mépris vous-même sur ma position quand vous m’avez honoré de votre confiance pour les négociations auxquelles j’ai été employé, et il fit un geste vers Mme Dombey.

— Point du tout, monsieur, point du tout, reprit M. Dombey avec hauteur, vous avez été employé…

— Oui, en ma qualité de subalterne, j’étais employé à humilier Mme Dombey. Oh ! oui, c’était parfaitement sous-entendu, je l’avais oublié, dit Carker, je vous en demande bien pardon. »

Et s’inclinant devant M. Dombey d’un air respectueux qui s’accordait mal avec ses paroles, bien qu’il les eût prononcées avec humilité, il se tourna vers Édith et tint sur elle son regard attentif.

Oh ! oui ! il eût mieux valu pour elle devenir hideuse à l’instant et tomber morte sur le coup, plutôt que de lui voir un pareil sourire sur la face, dans toute la majesté de sa méprisante beauté. Elle porta la main sur sa tiare où brillaient les précieux joyaux, l’arracha avec une telle violence, que ses beaux cheveux noirs se déroulèrent et retombèrent en

désordre sur ses épaules, pendant que les pierres et les perles, sous sa main cruelle, jonchèrent le plancher. Elle arracha de même, de chacun de ses bras, le bracelet de diamants qui les ornait, les lança par terre avec force et foula aux pieds ce riche monceau. Ensuite, sans prononcer un mot, sans qu'un nuage vînt assombrir l'éclat de ses yeux, sans changer l'expression terrible de son sourire, elle regarda M. Dombey, se dirigea vers la porte et sortit.

Florence en avait entendu assez avant de quitter la chambre pour s'apercevoir qu'Édith l'aimait encore ; qu'elle avait souffert pour elle, et qu'elle avait porté sa croix sans se plaindre pour ne pas troubler sa tranquillité. Florence ne voulait pas lui en parler, elle ne le pouvait pas, car elle se rappelait la résistance d'Édith aux volontés de son père, mais elle désirait vivement, par un baiser tendre et silencieux, prouver à Édith qu'elle y était sensible et qu'elle l'en remerciait.

Son père sortit seul ce soir-là, et, aussitôt après son départ, elle quitta sa chambre et chercha, mais en vain, sa mère dans toute la maison. Édith était retirée dans ses appartements, et Florence, qui n'y était pas entrée depuis longtemps, n'osait pas s'y aventurer en ce moment, de peur de lui causer encore de la peine sans le vouloir. Espérant donc la voir avant de se coucher, elle allait de chambre en chambre, errant dans cette demeure si belle et si triste à la fois, sans pouvoir rester en place.

Elle traversait une galerie de communication qui donnait un peu plus loin, sur l'escalier et qu'on n'éclairait que dans les grandes occasions, lorsqu'elle aperçut, à travers le vitrage cintré, la figure d'un homme qui descendait les marches de l'autre côté. Craignant instinctivement de rencontrer son

père, car elle croyait que c'était lui, elle s'arrêta dans l'ombre et regarda à travers le vitrage. Mais c'était M. Carker qui descendait seul et qui regardait par-dessus la rampe dans le vestibule : aucune sonnette n'annonça son départ, et aucun domestique n'était là pour l'attendre. Il s'en alla sans bruit, ouvrit la porte lui-même, se glissa dehors et la referma doucement sur lui.

Florence trembla de la tête aux pieds : sa répugnance pour cet homme et le reproche qu'elle se faisait peut-être de s'être cachée pour observer, pour épier quelqu'un, même dans des circonstances si innocentes, jetèrent le trouble dans son âme et la firent trembler des pieds à la tête. Elle sentit son sang se glacer dans ses veines. Aussitôt qu'elle le put, car d'abord l'effroi l'avait clouée à sa place, elle se sauva dans sa chambre et ferma la porte. Mais, dans cet endroit même, bien qu'enfermée, avec son chien à côté d'elle, elle sentit encore le frisson parcourir ses membres, comme s'il y avait quelque danger caché dans l'ombre.

Elle en rêva et toute sa nuit fut agitée. S'étant levée le matin, sans avoir reposé, et toujours sous l'impression pénible de la scène qui s'était passée la veille, elle chercha encore Édith dans toutes les chambres, pendant la matinée. Mais Édith resta chez elle, et Florence ne put l'apercevoir. Ayant appris cependant que le dîner projeté par son père n'aurait pas lieu, Florence pensa que cela n'empêcherait sans doute pas Édith de sortir le soir, pour se rendre à l'invitation dont elle avait parlé. Elle résolut donc de l'attendre à ce moment pour la voir passer sur l'escalier.

Quand le soir fut venu, elle entendit de la chambre où elle était assise pour l'attendre, un pas qui lui sembla celui

d'Édith. S'élançant aussitôt à sa rencontre, Florence la vit, au même instant, descendre seule.

Quels ne furent pas sa surprise et son effroi, quand, accourant tout éplorée et les bras tendus, elle la vit reculer en poussant un cri de terreur !

« Ne m'approchez pas ! s'écria-t-elle, reculez-vous, laissez-moi passer !

— Maman ! dit Florence.

— Ne m'appelez pas ainsi ! ne me parlez pas ! ne me regardez pas ! Ô Florence ! et elle recula elle-même car Florence faisait un pas vers elle. Ne me touchez pas ! »

Florence resta saisie de terreur devant ce visage effaré, devant ces yeux hagards. Elle crut voir, comme dans un rêve, Édith cacher son visage dans ses mains et glisser, avec un tremblement convulsif, le long de la muraille, en rampant devant elle comme un animal immonde, puis bondir et disparaître.

Florence tomba évanouie sur les marches, où elle fut rencontrée sans doute par Mme Pipchin, du moins elle le supposa, car elle ne se rappelait plus rien, et quand elle se réveilla, elle était étendue sur son lit ; Mme Pipchin et plusieurs servantes étaient autour d'elle.

« Où est maman ? telle fut sa première question.

— Elle est allée dîner en ville, dit Mme Pipchin.

— Et papa ?

— M. Dombey est dans sa chambre, mademoiselle, dit Mme Pipchin. Et ce que vous avez de mieux à faire, c'est de vous déshabiller et de vous coucher à l'instant. »

C'était là le remède souverain de la bonne dame pour toute espèce de malaise, mais surtout quand on avait la tête malade et qu'on ne pouvait pas dormir. Aussi lui était-il arrivé souvent, dans les beaux jours du château de Brighton, d'envoyer au lit ses jeunes victimes, à dix heures du matin.

Sans promettre de se coucher, Florence, ayant témoigné le vif désir de se trouver seule, se débarrassa aussitôt qu'elle le put de Mme Pipchin et de ses aides. Alors elle songea à ce qui s'était passé sur l'escalier ; d'abord elle crut avoir été le jouet d'un rêve, puis elle se mit à pleurer, puis elle éprouva un sentiment de terreur indéfinissable, comme celui dont elle avait été saisie la nuit précédente.

Elle résolut de ne pas se coucher avant le retour d'Édith, et, si elle ne pouvait lui parler, elle voulait au moins être certaine qu'elle était en sûreté chez elle. Par suite de quelle terreur confuse Florence prit-elle cette résolution, c'est ce qu'elle ne savait pas, ce qu'elle ne voulait même pas approfondir. Ce qu'elle savait seulement, c'est que tant qu'Édith ne serait pas rentrée, sa pauvre tête n'aurait pas de repos, et son cœur alarmé pas de tranquillité.

La nuit vint, minuit sonna, pas d'Édith !

Florence ne pouvait ni lire ni rester en place. Elle se promena dans sa chambre, ouvrit la porte, sortit sur l'escalier, regarda par la fenêtre la nuit profonde, écouta le vent qui soufflait, la pluie qui tombait, s'assit, observa mille figures à la flamme du foyer, regarda la lune qui fuyait à travers un océan, de nuages comme un navire battu par la tem-

pête. Tout le monde était couché, à l'exception de deux domestiques qui attendaient en bas le retour de leur maîtresse.

Une heure sonna. Parmi les voitures qu'on entendait rouler, les unes s'éloignaient, les autres s'arrêtaient en route, ou passaient rapidement. Le silence, rompu à de rares intervalles, devint de plus en plus profond. On n'entendait plus que le soupir du vent ou le bruit des gouttes de pluie. Deux heures ! pas d'Édith !

Florence, plus agitée, se promène encore dans sa chambre, elle sort sur l'escalier, regarde dans l'obscurité la pluie qui tombe sur le vitrage ; ses yeux se mouillent de larmes ; elle regarde le ciel, quel calme ! quel repos différent de celui d'ici-bas ! Trois heures ! Chaque étincelle qui pétille et s'éteint lui donne le frisson. Pas encore d'Édith !

De plus en plus agitée, Florence se promène dans sa chambre, dans sa galerie, regarde la lune, pâle fugitive qui se sauve et qui cache son visage coupable. Quatre heures sonnent ! cinq heures ! Pas encore d'Édith !

On commençait déjà à remuer, mais avec précaution dans la maison. Florence comprit que Mme Pipchin avait été réveillée par une des servantes restées en bas, et qu'elle s'était levée pour aller frapper à la porte de M. Dombey. Elle descendit tout doucement l'escalier, vit son père sortir en robe de chambre et tressaillir quand il apprit que sa femme n'était pas rentrée. Il envoya à l'écurie demander si le cocher était là, et, pendant l'intervalle, il s'habilla à la hâte. Le domestique revint aussitôt avec le cocher, qui lui dit qu'il était rentré et qu'il s'était couché à dix heures ; il avait, disait-il, conduit madame à son ancienne demeure de Brook-Street, où M. Carker était venu à sa rencontre.

Florence était debout à la place même où elle avait vu descendre Édith, et tremblait encore par souvenir : elle se sentit à peine la force d'entendre ce qui se disait.

« M. Carker, continua le domestique, m'a dit que madame n'aurait pas besoin de voiture pour revenir, et il m'a congédié. »

Florence vit son père pâlir et l'entendit demander d'une voix saccadée et tremblante :

« La femme de chambre de Mme Dombey. »

Toute la maison était sens dessus dessous, car la femme de chambre, qui arriva quelque temps après, était pâle aussi et ses paroles étaient incohérentes.

« J'ai habillé madame, dit-elle, de bonne heure, deux heures au moins avant son départ, et elle m'a dit, comme cela lui arrivait souvent, qu'elle n'aurait pas besoin de moi le soir. Je sors de la chambre de madame, mais…

— Mais quoi ? qu'y avez-vous trouvé ? »

Florence entendit son père faire cette question tout hors de lui.

« Mais le cabinet de toilette était fermé et la clef en était retirée. »

Son père saisit un flambeau qui brûlait par terre (quelqu'un l'avait placé là sans doute et l'y avait oublié) et monta les escaliers dans une telle rage que Florence éperdue n'eut que le temps de fuir devant lui. Pendant qu'elle se sauvait, les mains étendues avec désespoir, les cheveux flottants sur ses épaules et les yeux égarés, jusque dans sa chambre,

elle l'entendit se ruer sur la porte du cabinet de toilette avec fureur.

Quand la porte eut cédé et qu'il se fut élancé dans l'intérieur, que vit-il ? Personne ne le sut. Toutes les parures, toutes les riches toilettes qu'elle avait portées, depuis qu'elle était sa femme, étaient jetées en désordre sur le parquet. C'était dans cette même chambre qu'il avait vu se refléter dans le miroir le visage orgueilleux qui le méprisait. C'était dans cette chambre qu'il s'était demandé avec insouciance ce que deviendraient tous ces objets la première fois qu'il les reverrait.

Il entassa tout à la hâte dans les tiroirs et les ferma à clef avec la rage du désespoir. Il aperçut quelques papiers sur la table, c'étaient leur contrat de mariage et une lettre. Il vit qu'il était déshonoré, il vit qu'elle s'était sauvée, le jour de l'anniversaire de son honteux mariage, avec l'homme même qu'il avait choisi pour l'humilier. Il s'élança hors de la chambre, hors de la maison, comme un insensé, avec l'espérance de la retrouver dans cette maison, où il l'avait prise pour sa femme, et de faire disparaître de son visage orgueilleux toute trace de sa beauté sous les coups de sa main vengeresse.

Florence, sans savoir ce qu'elle faisait, mit un châle et un chapeau : elle voulait courir dans les rues pour retrouver Édith, l'enlacer dans ses bras, la sauver et la ramener à la maison. Mais en se précipitant dans l'escalier, elle vit tous les domestiques effrayés aller et venir avec des lumières, chuchoter entre eux et se sauver quand son père passa. Elle sentit toute sa faiblesse et courut se cacher dans une des grandes chambres que l'on avait faites si belles pour en arriver là ; elle crut que son cœur allait se briser.

À travers tous les sentiments de tristesse qui s'agitaient dans son âme, elle se sentit d'abord émue de compassion pour son père ; sa nature constante se tourna vers lui dans son malheur avec autant de ferveur et de foi que si, dans son bonheur, il eût été pour elle ce qu'elle avait rêvé. Elle ne comprenait cependant que bien vaguement encore toute l'étendue du malheur qu'il avait à subir ; mais elle le voyait outragé et abandonné, et dans sa tendresse, elle voulait voler à ses côtés.

Il ne fut pas longtemps absent. Florence, qui pleurait encore dans la grande chambre, en proie à toutes ses réflexions, l'entendit revenir. Il ordonna aux domestiques de faire leur ouvrage comme à l'ordinaire, et entra dans son appartement. Elle entendait le bruit des pas de son père qui marchait de long en large dans sa chambre.

Tout d'un coup, obéissant à la voix de son cœur, Florence, toujours si timide, mais si hardie dans sa fidélité pour son père malheureux, sans se laisser rebuter par le souvenir de sa dureté, Florence descendit à la hâte, habillée comme elle l'était. Au moment où elle déposait son flambeau, il sortait de sa chambre. Elle s'élance vers lui les bras tendus et lui crie : « Ô ! cher papa ! » comme si elle voulait lui jeter ses bras autour du cou.

Elle l'aurait embrassé. Mais celui-ci, dans sa fureur, leva son bras et la frappa cruellement au visage. Le coup fut si terrible que la pauvre enfant faillit tomber sur la dalle. En la frappant, il lui apprit ce qu'était Édith, et lui dit de la suivre, puisqu'elles s'étaient toutes les deux liguées contre lui.

Florence ne tomba pas à ses pieds. Ses mains tremblantes ne cherchèrent pas à lui dérober la vue de ce père cruel ! Pas une larme, pas un mot de reproche. Mais elle le

regarda, et un cri de désolation s'échappa de son cœur en le regardant. Elle le vit immoler l'idée favorite à laquelle elle s'était vouée malgré lui. Elle vit tout ce qu'il y avait de cruauté, de haine dans cet homme. Elle vit qu'elle n'avait plus de père sur la terre, et la pauvre orpheline s'enfuit de la maison de son tyran.

Elle s'enfuit de la maison. L'instant d'avant, on aurait pu la voir, la main sur le bouton de la porte, son cri de douleur sur les lèvres, devant la pâle figure de son père, plus pâle encore à la clarté douteuse des lumières blafardes et de l'aube naissante qui pénétrait par la porte. L'instant d'après, l'obscurité où était restée plongée la maison, dont les volets étaient restés fermés, bien qu'il fît jour depuis longtemps, fit place à la clarté inattendue du matin, et Florence, la tête penchée pour dérober aux yeux l'agonie de ses larmes, errait dans les rues.

CHAPITRE X.

Fuite de Florence.

Dans l'égarement de la tristesse, de la honte et de la peur, la pauvre jeune fille, tout éperdue errait d'un pas précipité. C'était par une belle matinée : le soleil brillait, mais non pour elle qui, dans son trouble, pouvait se croire aussi bien au milieu de l'obscurité d'une nuit d'hiver. Elle se tordait les mains de désespoir, répandait des larmes amères, insensible à tout, excepté à la profonde blessure qu'on venait de faire à son cœur. Anéantie, en songeant à la perte de tout ce qu'elle aimait, comme si elle eût été le seul débris d'un grand naufrage jeté sur la côte déserte, elle fuyait sans réflexion, sans espoir, sans but : elle voulait se sauver quelque part, n'importe où.

La longue rue qu'elle suivait avait beau présenter un aspect riant ; la lumière matinale avait beau dorer le faîte des maisons ; rien ne parlait à son cœur si cruellement navré ; ni la vue d'un beau ciel bleu et des blancs nuages qui fuyaient au loin, ni la fraîcheur vivifiante de l'aurore aux doigts de rose, encore toute glorieuse de sa victoire remportée sur la nuit. Ce qu'elle demandait, la pauvre enfant, c'était de fuir quelque part, n'importe où, pour cacher son visage ! Un refuge n'importe lequel, pourvu qu'elle n'eût plus sous les yeux l'endroit maudit qu'elle venait de quitter.

Déjà on allait et venait dans la rue ; les boutiques s'ouvraient ; les domestiques étaient sur la porte ; déjà commençaient à naître le bruit et le mouvement qui saluent la naissance du jour. Florence vit les figures qui passaient près d'elles exprimer une surprise mêlée de curiosité ; de longues ombres se dessinaient sur le pavé, des voix étranges pour son oreille lui demandaient où elle allait et ce qu'elle avait. Bien qu'au premier abord elle en fût fort effrayée et qu'elle se mît à courir plus fort qu'auparavant, ces rencontres lui rendirent le service de la rappeler à elle, en lui montrant la nécessité de se contenir.

Mais où aller ? Quelque part, n'importe où ! Et elle allait toujours ; mais où aller ? Elle songea à la seule fois où elle avait été perdue auparavant dans l'immense cité de Londres. Quelle différence ! Et elle suivit la même route qu'elle avait suivie alors avec son conducteur. Elle se dirigea vers la demeure de l'oncle de Walter.

Tout en étouffant ses sanglots et en essuyant ses yeux gonflés par les larmes, Florence essaya de calmer son agitation, afin d'éviter l'attention des passants. Elle cherchait aussi à suivre, autant que possible, les rues les plus désertes, et elle marchait un peu plus calme, quand une petite ombre, qui lui était connue, se dessina au milieu de la rue. Cette ombre s'arrêta court, tourna autour d'elle, s'approcha, recula, bondit vers elle, et Diogène, car c'était Diogène, tout haletant, et pourtant faisant retentir la rue de ses aboiements joyeux, se coucha à ses pieds.

« Ô Diogène, mon cher, mon fidèle, mon sincère Diogène ! comment es-tu venu jusqu'ici ? Comment ai-je pu te quitter, toi qui n'aurais jamais quitté ta maîtresse ? »

Florence se baissa et serra contre son cœur la tête de ce chien si laid, mais si bon, qui frottait de bonheur son vieux museau contre elle ; puis ils partirent ensemble. Diogène allait par sauts et par bonds, essayant, au milieu de ses gambades, d'embrasser sa maîtresse et faisant culbute sur culbute sans la moindre vergogne. Puis il s'élançait sur de gros chiens qui semblaient se moquer de sa taille, faisait fuir les jeunes bonnes qui balayaient le devant des boutiques, s'arrêtait au milieu de ses mille extravagances, pour regarder Florence, et jappait avec tant d'ivresse, qu'il amassait autour de lui tous les chiens du voisinage.

Accompagnée de ce fidèle serviteur, Florence marchait d'un pas rapide, toujours vers la Cité. La matinée s'avançait déjà, le soleil s'élevait dans le ciel. Les rues devenaient de plus en plus bruyantes, les passants étaient plus nombreux, les boutiques se remplissaient de monde, et elle se trouvait emportée par le flot tumultueux des gens affairés qui se dirigeaient de ce côté et qui passaient avec indifférence devant les entrepôts, les hôtels, les prisons, les églises, les marchés, devant la richesse, la pauvreté, le bien, le mal, semblables au large fleuve que tout ce bruit troublait au milieu de ses roseaux, de ses saules, de ses vertes prairies, et qui coulait bourbeux et sale devant les travaux et les soucis des hommes pour aller se jeter dans la mer profonde.

Enfin le quartier du petit Aspirant de marine commença à poindre : encore quelques pas et le petit Aspirant, en personne, apparut à son poste, toujours attentif à ses observations astronomiques ; encore quelques pas et la porte toute grande ouverte l'invitait à entrer. Florence, qui avait hâté sa marche à mesure qu'elle approchait du terme de son voyage, traversa, en courant, la rue, suivie de près par Diogène, que le bruit avait un peu ahuri, et s'élançant vers la boutique, elle

tomba sur le seuil de la petite salle à manger, qu'elle n'avait pas oubliée.

Le capitaine, son chapeau de toile cirée sur la tête, était assis devant le feu et faisait chauffer son chocolat du matin. Sur la cheminée était posée sa montre, cet élégant bijou, tout près de lui, afin de pouvoir la consulter plus facilement pendant ses opérations culinaires. En entendant des pas et le frôlement d'une robe, le capitaine tourna la tête, se rappelant avec effroi la terrible Mme Mac-Stinger. Florence, à ce moment, agita vers lui sa main, chancela et tomba évanouie.

Le capitaine, aussi pâle que Florence, si pâle que ses bourgeons en blanchirent, l'enleva comme un enfant et l'étendit sur ce même vieux sofa où elle avait dormi il y avait longtemps.

« Quoi ! les *délices du cœur*, dit le capitaine en la regardant attentivement ; c'est donc cette douce créature, devenue maintenant une femme ! »

Le capitaine Cuttle avait un si profond respect pour elle, pour elle devenue femme, qu'il n'aurait pas voulu la soutenir dans ses bras pour tout l'or du monde, pendant qu'elle avait perdu connaissance.

« *Ô délices du cœur !* dit le capitaine en s'éloignant un peu avec une expression de tendresse alarmée, s'il vous est possible de héler Ned Cuttle du bout du doigt seulement, faites-le. »

Florence ne bougea pas.

« *Ô délices du cœur !* dit le capitaine tout tremblant, pour l'amour de Walter, noyé dans l'onde amère ! Faites un signal ! un seul signal, si vous le pouvez ! »

Voyant qu'elle restait insensible, même à cette adjuration si saisissante, le capitaine Cuttle enleva de dessus la table un vase plein d'eau froide et lui en jeta quelques gouttes sur la figure. Puis, cédant à la gravité des circonstances, le capitaine se servit avec une incroyable légèreté de ses gros doigts. Il lui ôta son chapeau, mouilla ses lèvres et son front, rejeta en arrière ses cheveux, couvrit ses pieds avec sa redingote, dont il se dépouilla dans cette intention et lui frappa dans la main.

Qu'elle était petite dans la sienne ! Il en recula d'étonnement, quand il la toucha. Mais Florence avait remué les paupières : ses lèvres commençaient à s'agiter ; il continua l'application de ses remèdes de meilleur cœur.

« Courage, dit le capitaine, courage ! Tenez bon, ma mignonne, tenez bon ! Vous voilà mieux maintenant ! Nous filons droit, c'est le mot. Amarrons. Buvez-moi une petite goutte de cela ! Ah ! vous revenez à vous ! Comment va, maintenant, ma mignonne, comment va ? »

À ce moment, le capitaine Cuttle se rappelant, par une singulière association d'idées, qu'il n'y avait pas de bon médecin sans montre, retira la sienne de la cheminée et la fixa à son croc ; puis, prenant la main de Florence dans la sienne, ses yeux allèrent de la montre à Florence, comme s'il eût espéré du cadran quelque bon office.

« Comment vous va, ma mignonne ? Comment vous va, maintenant ? dit le capitaine. C'est bien ça, ma vieille, dit le capitaine tout bas en jetant un regard de satisfaction sur sa montre, je crois que tu lui as fait du bien ! Pour peu qu'on te retarde d'une demi-heure, chaque matin, et qu'on t'avance d'un quart d'heure dans l'après-midi, tu es une montre qui n'a pas sa pareille. Comment va, ma charmante ?

— Cuttle, est-ce vous ? s'écria Florence en se soulevant un peu.

— Oui, oui, ma charmante ! dit le capitaine, en se décidant tout à coup pour cette forme de langage qui lui sembla la plus courtoise.

— L'oncle de Walter est-il ici ? demanda Florence.

— Ici, ma mignonne ? répondit le capitaine. Il n'a pas mis le pied ici depuis bien longtemps. On n'en a pas entendu parler depuis qu'il a filé après le pauvre Walter ; mais, dit le capitaine, par manière de citation, *loin des yeux, mais près du cœur ! toujours cher à l'Angleterre, à son foyer et à la beauté*.

— Demeurez-vous ici ? demanda Florence.

— Oui, ma charmante, répondit le capitaine.

— Ô capitaine Cuttle, s'écria Florence en joignant ses mains et parlant d'un air égaré, sauvez-moi, gardez-moi ici, que personne ne sache que je suis ici ! Je vous dirai ce qui m'est arrivé tout à l'heure, quand je le pourrai. Je n'ai personne au monde chez qui je puisse aller, ne me renvoyez pas !

— Vous renvoyer, ma charmante ! s'écria le capitaine, vous les *délices du cœur*. Attendez un brin ! nous allons faire petit tour ici et donner un tour de clef. »

En disant ces mots, le capitaine, se servant de sa main unique et de son croc avec la plus grande dextérité, va chercher le volet de la porte, le pose à sa place, l'assujettit solidement et ferme à clef.

Quand il revint à côté de Florence, elle lui prit la main et la baisa. Elle était donc bien abandonnée ! c'était un appel

adressé à son cœur ! Quelle confiance en lui ! La tristesse inexprimable de son visage, la douleur qu'elle avait ressentie et qu'elle ressentait encore, ce qu'il se rappelait de son histoire passée, son abandon en ce moment, son état désespéré, tout cela toucha tellement le bon capitaine qu'il se sentit ému de tendresse et de pitié.

« Ma charmante, dit-il en se frottant le nez avec la manche de son habit, jusqu'à ce qu'il fût aussi luisant qu'une plaque de cuivre bien polie, ne dites plus un mot à Édouard Cuttle, avant de vous sentir tout à fait à votre aise, ce qui ne sera ni aujourd'hui ni demain. Pour ce qui est de vous renvoyer ou de dire où vous êtes, non, certainement, avec l'aide de Dieu ! je ne le ferai pas. *En vérité, je vous le dis.* Notez cela, c'est dans le catéchisme. »

Ceci fut prononcé par le capitaine d'une seule haleine et de l'air le plus solennel. Il ôta son chapeau au moment où il dit : *« En vérité, je vous le dis, »* et le remit sur sa tête quand il eut fini.

Florence ne pouvait que le remercier et lui témoigner toute la confiance qu'elle avait en lui. Elle le fit. Se serrant contre cette écorce grossière, le dernier asile de son cœur souffrant, elle appuya sa tête sur l'épaule de l'honnête homme, lui passa le bras autour du cou, et se serait agenouillée devant lui pour le remercier, si, devinant son dessein, il ne l'eût relevée en galant chevalier.

« Droit ! dit le capitaine, droit ! vous êtes encore trop faible pour vous tenir debout, vous voyez, ma mignonne, et vous pourriez chavirer encore ! Allons ! allons ! restons là. » Il fallait voir le capitaine la poser sur le sofa et la couvrir de son grand manteau ; c'est un spectacle qui en valait bien d'autres.

« Et maintenant, dit le capitaine, vous allez déjeuner, ma charmante, et le chien aura sa part aussi. Et puis après, vous monterez là-haut dans la chambre du vieux Solomon Gills, et vous y dormirez comme un petit ange ! »

Le capitaine Cuttle caressa Diogène quand il parla de lui, et Diogène accueillit d'un air à moitié gracieux les avances de son bienfaiteur. Pendant tout le temps que le capitaine avait cherché à la faire revenir à elle, l'animal était évidemment combattu par deux désirs contraires : le désir de s'élancer sur le capitaine ou de lui offrir son amitié ; il avait exprimé l'alternative dans laquelle il se trouvait, soit en agitant sa queue, soit en montrant les dents, soit en grognant de temps en temps.

Mais bientôt ses doutes se dissipèrent. Il était clair qu'il avait fini par considérer le capitaine comme l'homme le plus aimable, et par penser qu'un chien certainement ne pouvait que se trouver honoré d'avoir fait sa connaissance.

Pour mieux lui témoigner ses sentiments de confiance, Diogène suivait de l'œil tous les mouvements du capitaine, occupé à faire son thé et ses rôties, et lui montra le vif intérêt qu'il portait à un homme de ménage dans l'exercice de ses fonctions. Mais le brave capitaine travaillait en pure perte ; Florence, après avoir essayé de faire honneur au déjeuner du capitaine, ne se sentit le courage de rien manger ; elle ne pouvait que pleurer et pleurer encore.

« C'est bien ! c'est bien ! dit le capitaine d'un ton de douce sympathie, quand vous aurez fait un petit somme, *délices du cœur*, vous irez de l'avant. À ton tour, maintenant, mon garçon, dit-il en s'adressant à Diogène. J'espère que tu vas faire bonne garde là-haut auprès de ta maîtresse. »

Diogène, qui depuis longtemps se léchait les babines et lorgnait le déjeuner de ses yeux étincelants, ne se jeta pas dessus comme un vautour, mais tout à coup au contraire, redressant ses deux oreilles, il s'élance vers la porte de la boutique et se met à aboyer avec fureur ; puis, fouillant de la tête, il semble vouloir se frayer un chemin pour sortir à travers le plancher de la boutique.

« Y aurait-il là quelqu'un ? demanda Florence alarmée.

— Non, ma charmante ! reprit le capitaine. S'il y avait quelqu'un, on entendrait du bruit. Ne craignez rien, ma mignonne. C'est le monde qui passe dans la rue. »

Cependant Diogène aboyait, aboyait toujours ; il fouillait de la tête avec une opiniâtreté furibonde ; et, toutes les fois qu'il s'arrêtait court pour prêter l'oreille, il semblait puiser dans ces nouvelles informations une conviction de plus en plus sérieuse, car il recommença le même manége une douzaine de fois.

Même, quand il se fut décidé à revenir déjeuner, il s'arrêtait tout à coup d'un air irrésolu et retrottait du côté de la porte ; il lui reprit encore un accès de fureur avant d'avoir touché un morceau.

« Si quelqu'un par hasard écoutait et guettait ! murmura Florence. Quelqu'un qui m'aura vue venir par ici et qui m'aura suivie peut-être !

— Ne serait-ce pas la jeune femme, ma charmante ? dit le capitaine comme frappé d'une idée lumineuse.

— Suzanne ? demanda Florence en secouant la tête. Oh ! non ! Suzanne m'a quittée il y a longtemps.

— Elle n'a pas déserté, j'espère ? fit le capitaine. Oh ! ma mignonne, il n'est pas possible que cette jeune femme se soit enfuie, n'est-ce pas ?

— Oh ! non, non, non ! s'écria Florence, c'est bien le cœur le plus fidèle qui soit au monde. »

Cette réponse soulagea beaucoup le capitaine ; il exprima sa satisfaction en ôtant son chapeau de toile cirée et en s'essuyant la tête avec son mouchoir roulé en tampon.

« Ah ! je le savais bien ! ajouta-t-il avec une expression de joie indéfinissable qu'il portait peinte sur son front radieux. Eh bien, l'ami ! tu es rassuré maintenant, dit le capitaine à Diogène. Il n'y avait personne là, ma charmante, Dieu merci ! »

Diogène n'en était pas du tout certain. Il y avait toujours à la porte quelque chose qui l'attirait de temps en temps ; il rôdait alentour, reniflant et grondant en lui-même, comme s'il lui était impossible de renoncer à son idée première.

Cet incident et l'aspect de Florence faible et fatiguée déterminèrent le capitaine à préparer immédiatement la chambre de Sol Gills pour servir de retraite à la jeune fille. Il monta en toute hâte au haut de la maison et fit tous les arrangements que lui suggérèrent son imagination et ses ressources.

La chambre était déjà très-propre. Le capitaine, qui était un homme d'ordre et qui avait l'habitude de faire toutes les choses en règle, couvrit le lit d'une housse blanche pour simuler un lit de repos. Le même procédé inventif lui fit convertir la toilette en une espèce d'autel, sur lequel il mit ses deux petites cuillers en argent, un pot de fleur, un télescope, sa fameuse montre, un peigne de poche, un chansonnier ;

c'était comme une petite collection de curiosités qui faisaient assez bel effet. Après avoir fermé les jalousies et jonché le parquet de carrés de tapis, le capitaine contempla son œuvre avec bonheur, et redescendit dans la petite salle à manger chercher Florence pour la conduire à son boudoir.

Le capitaine ne trouvait pas possible de laisser Florence monter seule l'escalier. Il aurait cru violer en cela les saintes lois de l'hospitalité. Florence était trop faible pour combattre cette conviction du capitaine ; il la porta donc à bras tendus dans sa chambre et la coucha sur le lit de repos où il la recouvrit d'une grande capote.

« Ma charmante ! dit le capitaine, vous êtes aussi en sûreté ici que si je vous avais portée au faite de la cathédrale de Saint-Paul et que j'eusse retiré l'échelle après. Dormez à votre aise, car c'est là surtout ce dont vous avez besoin, et puisse le baume réparateur du sommeil vous rendre vos forces ! c'est le vœu d'une humble créature profondément affligée ! Quand vous aurez besoin de quelque chose, *délices du cœur*, de tout ce que peut vous offrir cette humble demeure ou la ville tout entière, faites-le savoir à Édouard Cuttle, qui se tiendra à portée de la voix sur le seuil, et vous pouvez être sûre que le cœur de cet homme en vibrera de joie. »

Le capitaine termina en baisant, avec la galanterie d'un chevalier des temps jadis, la main que lui tendit Florence, et se retira sur la pointe du pied.

En descendant dans la petite salle à manger, le capitaine Cuttle, après un court conciliabule tenu avec lui-même, pensa qu'il ferait bien d'ouvrir la porte de la boutique pendant quelques minutes afin de s'assurer que personne ne flânait

par là. Il l'ouvrit donc et se posta sur le seuil, l'œil au guet, et promenant sa lunette sur toute la rue.

« Comment vous portez-vous, capitaine Gills ? » dit une voix à ses côtés. »

Le capitaine ramena ses regards près de lui et s'aperçut que M. Toots l'avait abordé pendant qu'il interrogeait l'horizon.

« Comment allez-vous, mon garçon ? répondit le capitaine.

« Bien, je me porte assez bien, capitaine Gills, dit M. Toots. Vous savez, je ne puis jamais être tout à fait bien, maintenant. Je ne crois pas pouvoir jamais aller tout à fait bien, maintenant. »

M. Toots n'était jamais plus explicite que cela sur le chapitre sérieux qui troublait son existence, quand il causait avec le capitaine Cuttle, pour rester fidèle à leur pacte.

« Capitaine Gills, dit M. Toots, si je pouvais être assez heureux pour causer un moment avec vous, c'est… c'est assez important.

— Ah ! voyez-vous, mon garçon, répliqua le capitaine en l'introduisant dans la petite salle à manger, c'est que voyez-vous je ne suis pas comme qui dirait tout à fait libre ce matin, et si vous pouvez m'expédier ça un peu, ça me fera plaisir.

— Certainement, capitaine Gills, dit M. Toots qui comprenait rarement ce que voulait dire le capitaine. Je vais vous expédier ça, c'était justement ce que je voulais faire, naturellement.

— S’il en est ainsi, répondit le capitaine, à l’œuvre.

Le capitaine était fort troublé de la possession de son terrible secret. Avoir miss Dombey sous son toit, pendant que l’innocent Toots était là assis en face de lui sans se douter de rien ! Il en était si ému, que la sueur lui coulait du front et qu’il ne pouvait, tout en l’essuyant, son chapeau de toile cirée à la main, s’empêcher de regarder fixement M. Toots. M. Toots, de son côté, semblait avoir de bonnes raisons pour être aussi dans un état nerveux. Il fut si déconcerté par le regard fixe du capitaine, qu’après l’avoir contemplé quelque temps en silence d’un air hébété et en se dandinant sur sa chaise :

« Pardon, lui dit-il, capitaine Gills, mais vous ne trouvez rien d’extraordinaire dans ma personne, n’est-ce pas ?

— Non, mon garçon, répondit le capitaine, non.

— C’est que, dit M. Toots en ricanant, je vois bien que je dépéris. Vous aurez la complaisance de ne pas en parler : cela me fera plaisir. Burgess et Cie ont changé ma mesure. J’ai beaucoup maigri. C’est un bonheur pour moi. J’en… j’en suis content. Je serais encore plus content, si je pouvais m’en aller tout doucement. Je ne suis qu’une pauvre brute, vous savez, bonne tout au plus à paître sur cette terre, capitaine Gills. »

Plus M. Toots continuait sur ce terrain, plus le capitaine se sentait suffoqué par son secret et le regardait fixement. En proie à ce malaise, et préoccupé de l’idée de se débarrasser de M. Toots, sa contenance était des plus bizarres et des plus singulières. Vraiment, il se fût entretenu avec un revenant que sa figure n’eût pas été plus décomposée.

« Mais je voulais vous dire, capitaine Gills, dit M. Toots, que, me trouvant par hasard de ce côté ce matin, je venais… à vous dire vrai, pour déjeuner avec vous. Quant à dormir, voyez-vous, je ne dors plus maintenant. On pourrait me prendre pour un veilleur de nuit, avec la différence que je n'ai pas de paye, et que les veilleurs de nuit n'ont pas martel en tête comme moi.

— À la manœuvre ! mon garçon, dit le capitaine en le rappelant à son sujet.

— Certainement, capitaine Gills, dit M. Toots. Vous avez raison ! Donc, me trouvant ce matin de ce côté, il y a une heure ou deux et trouvant la porte fermée…

— Eh ! quoi, est-ce que vous avez attendu là, camarade ? demanda le capitaine.

— Non, capitaine Gills, répondit M. Toots, je n'ai pas attendu une minute. J'ai pensé que vous étiez sorti. Mais la personne m'a dit… par parenthèse, capitaine Gills, vous n'avez pas de chien, n'est-ce pas ? »

Le capitaine secoua la tête.

« C'est justement ce que j'ai affirmé, dit M. Toots. Il y a un chien qui joue son rôle dans… Mais pardon, capitaine Gills, ça sort de notre traité. »

Le capitaine regarda si fixement M. Toots, qu'on eût dit que ses yeux avaient doublé de grosseur ; la sueur lui coulait du front à la pensée qu'il pourrait bien prendre fantaisie à Diogène de venir dans la salle à manger rompre le tête-à-tête.

« La personne me dit donc qu'elle avait entendu un chien aboyer dans la boutique, continua M. Toots ; mais je

savais bien que cela ne pouvait pas être, et je le lui ai dit. Cependant elle l'affirmait comme si elle avait vu le chien.

— Mais qui donc, mon garçon ? demanda le capitaine.

— Ah ! voilà ! capitaine Gills, dit M. Toots dont les nerfs semblaient de plus en plus agacés. Ce n'est pas à moi de dire ce qui a pu arriver, ou ce qui n'est pas arrivé. Vraiment, je n'en sais rien. Je me trouve mêlé à tant de choses que je ne comprends pas, qu'il me semble que ma tête en est un peu… détraquée, ma foi ! je le crois. »

Le capitaine secoua la sienne en signe d'assentiment.

« Mais la personne me dit, pendant que nous nous éloignions ensemble, continua M. Toots, que vous saviez ce qui, dans la vie, pouvait arriver… il a appuyé fortement sur le mot pouvait… et que si on vous priait de vous préparer à quelque chose, vous vous y prépareriez, bien sûr.

— Mais qui, cette personne ? mon garçon, répéta le capitaine.

— Je n'en sais rien, vraiment, capitaine Gills, répondit M. Toots. Je n'en ai pas la moindre idée. En arrivant à la porte, je l'ai trouvée là. Ce monsieur m'a demandé si je reviendrais, je lui ai répondu que oui ; il m'a demandé si je vous connaissais, je lui ai répondu que oui, que j'avais le plaisir de vous connaître… que vous m'aviez accordé le plaisir de faire votre connaissance après quelque réflexion. Il m'a recommandé, puisque c'était comme cela, de vous dire ce que je viens de vous dire, sur la nécessité de se tenir préparé à ce qui peut arriver dans la vie, et, de vous demander, aussitôt que je vous verrais, d'aller jusqu'au coin, ne fut-ce qu'une minute, pour une affaire des plus importantes chez M. Brogley, l'huissier-priseur. Maintenant que je vous dise,

capitaine Gills… je suis convaincu ; quoi que ce soit, que c'est très-important ; et si vous voulez y aller, j'attendrai ici que vous soyez revenu. »

Le capitaine, partagé entre la crainte de faire quelque tort à Florence en n'y allant pas, et le sentiment d'effroi que lui faisait éprouver l'idée de laisser M. Toots maître absolu de la maison, avec la chance de découvrir le mystère, était en proie à une agitation qui ne put échapper même à M. Toots. Mais le jeune homme, attribuant l'inaction de son ami à l'effet anticipé du rendez-vous mystérieux, n'en demanda pas plus long, se félicitant lui-même de sa discrétion par de gros éclats de rire.

À la fin, le capitaine, persuadé que de deux maux il faut choisir le moindre, résolut de courir chez Brogley, l'huissier priseur. Il commença par fermer la porte qui communiquait à la partie supérieure de la maison, et, mettant la clef dans sa poche, il dit à M. Toots, avec un peu d'hésitation et d'embarras :

« Si c'est comme ça, vous m'excusez, n'est-ce pas l'ami ?

— Comment donc, capitaine Gills ! répondit M. Toots, faites donc, faites donc ; ne vous gênez pas. »

Le capitaine le remercia cordialement, et après lui avoir promis de revenir en moins de cinq minutes il sortit pour aller trouver la personne qui avait chargé M. Toots de ce message équivoque. L'infortuné Toots, livré à lui-même, s'étendit sur le sofa, ne se doutant guère de la personne qui s'y était reposée la dernière ; puis, regardant le plafond, il s'abandonna à ses rêves en l'honneur de Mlle Dombey, oubliant à la fois toute notion de l'espace et du temps. Et il fit

bien, car quoique le capitaine ne fût pas resté longtemps dehors, il resta pourtant plus longtemps qu'il n'avait cru. Quand il revint, il était pâle, très-ému : on aurait dit qu'il avait pleuré. Il semblait avoir perdu l'usage de la parole jusqu'au moment où il alla au buffet chercher un verre de rhum ; puis, poussant un profond soupir, il s'assit dans une chaise, la main devant la figure.

« Capitaine. Gills, dit M. Toots avec bonté, j'espère qu'il n'est pas arrivé de malheur.

— Merci, mon garçon, dit le capitaine ; non, au contraire.

— Vous avez l'air abattu, capitaine Gills, fit observer M. Toots.

— C'est que… mon garçon, parut avouer le capitaine, je suis désorienté, j'ai perdu la boussole.

— Puis-je faire quelque chose pour vous, capitaine Gills ? Si je le puis, usez de moi, sans façon. »

Le capitaine retira sa main de sa figure, le regarda avec un mélange de pitié et de tendresse, lui prit la main et la secoua vigoureusement.

« Non, merci, dit le capitaine, vous ne pouvez rien, mon garçon. Tout ce que je vous demanderai, c'est de me laisser tranquille pour le moment. Je crois vraiment, camarade, dit-il en lui serrant encore la main, qu'après Walter, mais dans un autre genre, vous êtes le meilleur garçon du monde.

— Ma parole d'honneur, capitaine Gills, répondit M. Toots en frappant la main du capitaine comme pour se préparer à la secouer à son tour, c'est un grand bonheur pour moi d'avoir votre estime. Je vous remercie.

— Allons ! bellement et bon courage, dit le capitaine en lui frappant sur l'épaule. Bah ! il y a plus d'une jolie fille sur la terre.

— Pas pour moi, répondit Toots gravement, pas pour moi, je vous assure ; l'état de mon cœur à l'égard de miss Dombey est indéfinissable : mon cœur est une île déserte, qu'elle habite seule. Je me mine de jour en jour et j'en suis fier. Si vous voyiez mes mollets quand j'ôte mes bottes, vous auriez l'idée de ce que peut produire un amour sans espoir. On m'a ordonné le quinquina, mais je n'en prends pas, car je n'ai nullement l'envie de me fortifier. J'aime mieux aller plus mal, mais tout ce que je vous dis là est une infraction à notre traité. Adieu, capitaine Gills. »

Le capitaine Cuttle répondit à l'adieu chaleureux de M. Toots, ferma la porte sur lui, et secouant la tête avec la même expression singulière de pitié et de tendresse, empreinte tout à l'heure dans son regard, il monta à l'étage supérieur pour voir si Florence n'avait pas besoin de lui.

Il se fit un changement complet sur la physionomie du capitaine Cuttle pendant qu'il monta. Il essuya ses yeux avec son mouchoir, puis il frotta son nez avec sa manche, comme il l'avait fait déjà le matin, mais ce n'était plus du tout la même figure. Tantôt on pouvait le croire au comble du bonheur, tantôt au contraire il avait l'air des plus affligés, mais la gravité qui se montrait dans ses traits leur était si peu familière et leur communiquait un changement tellement à leur avantage, qu'une préparation chimique n'aurait pas opéré une plus belle métamorphose.

Il frappa tout doucement avec son croc deux ou trois fois à la porte de Florence ; mais ne recevant pas de réponse, il se hasarda d'abord à jeter un coup d'œil dans l'intérieur et

ensuite à entrer. Ce qui l'enhardit sans doute dans cette détermination, ce furent les amitiés que lui fit Diogène. Couché tout de son long par terre auprès du lit, il remua la queue et cligna des yeux à la vue du capitaine, sans avoir la moindre envie de se relever sur ses pattes.

Elle dormait profondément et gémissait dans son sommeil. Le capitaine, avec le plus profond respect pour sa jeunesse, sa beauté et son chagrin, lui souleva la tête, étendit soigneusement sur elle la capote qui la couvrait, ferma davantage les persiennes pour qu'elle pût reposer plus tranquillement ; puis, s'étant glissé sans bruit dehors, il reprit son poste sur l'escalier. Tout cela fut fait d'une main si discrète et d'un pas si léger que Florence elle-même n'eût pas mieux fait.

Dans ce monde, où les avis sont si différents, on pourra se demander pendant longtemps quelle est la preuve la plus grande de la bonté du Tout-Puissant. Est-ce d'avoir formé des doigts délicats, bien faits pour éveiller des sentiments de tendresse et de sympathie dans les êtres qu'ils touchent et pour calmer les souffrances et les peines ? ou bien est-ce d'avoir façonné une main rude, comme celle du capitaine, mais que le cœur instruit, guide et adoucit en un instant ?

Florence dormait dans son lit, oubliant qu'elle n'avait plus d'asile ni de père, et le capitaine Cuttle veillait sur l'escalier. Un sanglot, un gémissement plus fort qu'à l'ordinaire le ramenait d'un bond à sa porte ; mais, peu à peu, elle dormit plus tranquillement, et le capitaine put continuer de monter la faction sans être dérangé.

CHAPITRE XI.

Le petit Aspirant de marine fait une découverte.

Florence dormit longtemps : le jour parut, le jour se passa, le soleil était sur son déclin que, fatiguée de corps et d'esprit, elle dormait encore ; elle dormait sans penser au lit étrange sur lequel elle reposait, sans s'inquiéter du bruit, du tapage de la rue, sans voir le jour qui pénétrait à travers les persiennes. Mais le lourd sommeil où elle était plongée ne pouvait cependant lui faire oublier tout ce qui s'était passé dans cette demeure qui n'était plus la sienne. Des souvenirs confus et tristes venaient troubler son repos. En proie à une inquiétude continuelle produite comme par une douleur mal assoupie, Florence ne pouvait goûter un sommeil paisible : sa joue pâle était plus souvent mouillée de larmes que ne l'aurait voulu le brave capitaine, qui de temps en temps passait la tête tout doucement, tout doucement par la porte entre-bâillée… pour la voir.

Le soleil baissait à l'horizon, au milieu d'un nuage rougeâtre ; ses rayons pénétraient à travers les arceaux et les figures architecturales des églises de la ville. On eût dit des flèches d'or qui les traversaient de part en part puis rasant le fleuve et le rivage uni, ils formaient comme un sentier de feu et au loin, sur la mer, ils enveloppaient les voiles des navires d'une brillante auréole ; vu du haut d'une colline et du milieu

des cimetière paisibles, le soleil, dans sa gloire, plongeait les lointains paysages dans des flots de lumière qui semblaient confondre le ciel et la terre dans une éblouissante apothéose. Florence, en ouvrant ses yeux gonflés de sommeil, resta d'abord quelques instants à regarder avec insouciance et sans la reconnaître la chambre où elle se trouvait ; puis elle écouta d'un air tout aussi distrait le bruit de la rue ; mais bientôt elle se dressa sur son lit, promena ses regards étonnés tout autour d'elle et se rappela tout.

« Ma mignonne, dit le capitaine en frappant à la porte comment va ?

— Cher ami, s'écria Florence en courant à lui, est-ce vous ? »

Le capitaine fut si fier d'être ainsi appelé, si heureux du bonheur qui sembla se refléter sur le visage de Florence à sa vue, qu'il lui envoya un baiser par l'intermédiaire de son croc, muet interprète de ses sentiments pour elle.

« Comment va, mon joli bijou ? dit le capitaine.

— J'ai dormi sans doute bien longtemps ? répondit Florence. Quand suis-je arrivée ici ? hier ?

— Aujourd'hui même, ma charmante, en ce bienheureux jour, répondit le capitaine.

— N'ai-je pas passé une nuit ici ? Est-ce qu'il fait encore jour ? demanda Florence.

— Voilà la nuit qui vient, ma mignonne, voyez ! » dit le capitaine, et il écarta le rideau de la croisée.

Florence et le capitaine restèrent un moment sans dire un mot, éclairés tous deux par les derniers rayons du jour :

Florence, triste et craintive, s'appuyait sur le bras du capitaine ; le capitaine, de son côté, avec ses traits rudes et sa figure hâlée, fier de sa protégée, se tenait auprès d'elle à la lueur rosée du ciel ; les formes de langage qu'il aurait pu employer pour peindre ce qu'il ressentait, eussent été peut-être assez étranges s'il avait eu à exprimer ses sentiments ; mais, son cœur lui disait aussi éloquemment que possible que, dans le calme du soir et dans la magnificence du soleil couchant, il y avait quelque chose qui devait faire déborder le cœur de Florence, et qu'il valait mieux la laisser pleurer à son aise. Il ne prononça donc pas une parole. Mais, quand il sentit le bras de la jeune fille se serrer contre le sien, qu'il sentit la tête de l'enfant abandonnée se rapprocher de lui et s'appuyer sur la grossière étoffe de son habit, il serra ce bras dans sa rude main ; il la comprit et elle le comprit aussi.

« Cela va mieux maintenant, ma mignonne dit le capitaine. Allons ! gaiement, gaiement. Je vais descendre préparer quelque chose pour le dîner. Descendrez-vous toute seule après mignonne ? ou faudra-t-il qu'Édouard Cuttle vienne vous chercher ? »

Florence l'assura qu'elle était tout à fait en état de descendre l'escalier, et le capitaine, se demandant avec inquiétude s'il observait bien en cela les lois de l'hospitalité, la laissa libre cependant, descendit aussitôt et se mit en devoir de faire rôtir un poulet devant le feu de la petite salle à manger. Pour être plus à même de mener à bien ses fonctions culinaires, il ôta son habit, retroussa ses manches, mit sur sa tête son chapeau de toile cirée sans lequel il était incapable de se tirer jamais avec succès d'une difficulté.

Après avoir calmé sa tête malade et rafraîchi sa figure brûlante dans l'eau que le capitaine avait eu soin de lui ap-

porter pendant son sommeil, Florence se mit devant la glace pour rattacher ses cheveux flottants. Puis elle s'aperçut que sa poitrine portait la noire empreinte d'un coup porté par une main courroucée, mais elle en détourna les yeux immédiatement.

À cette vue, ses larmes coulèrent en abondance ; elle ressentit de la honte et de l'effroi, mais aucune colère contre *lui*. Quoique sans asile et sans père désormais, elle lui pardonnait tout. Il ne lui vint pas à l'idée qu'elle eût quelque chose à pardonner à son père et ne s'avouait pas qu'elle lui pardonnait ; mais elle fuyait son image et son souvenir, comme elle s'était enfuie loin de la réalité ; pour elle il était perdu sans retour ; pour elle, cet être qu'on appelle un père n'existait plus dans le monde.

Que faire ? où demeurer ? Florence, la pauvre jeune fille sans expérience ne le savait guère. Dans ses rêves vagues et confus, elle se figurait trouver bien loin, bien loin, plusieurs petites sœurs qu'elle instruirait, plusieurs petites sœurs qui seraient bonnes pour elle et auxquelles elle s'attacherait sous un nom supposé : elle se figurait déjà les voir grandir au milieu d'une heureuse famille, se marier, se montrer pleines de bonté pour leur vieille gouvernante, et lui confier plus tard l'éducation de leurs propres filles. Elle pensait ensuite au sort bizarre et triste, qui la condamnerait, vieille et fille, avec ses cheveux blancs, à emporter son secret dans la tombe, lorsque Florence Dombey serait déjà depuis longtemps oubliée. Mais elle ne voyait encore tout cela qu'à travers d'épais nuages. Tout ce qu'elle savait, c'est qu'elle n'avait pas de père sur la terre ; et elle se le répétait souvent dans le secret de son cœur, cachée à tous les regards, excepté à ceux du Père qu'elle avait dans le ciel.

Sa petite fortune ne se montait guère qu'à quelques louis d'or. Il fallait avec une partie de cet argent acheter des vêtements, car elle n'avait que ceux qu'elle portait sur elle en ce moment. Elle était trop désolée pour songer que cet argent serait bientôt parti ; eût-elle eu moins de chagrin, elle était encore trop innocente dans les affaires du monde pour s'en inquiéter. Elle essaya de calmer sa pauvre tête et de sécher ses larmes : elle fit tous ses efforts pour apaiser la fièvre à laquelle elle était en proie, et pour se convaincre que tous ces événements venaient bien de se passer quelques heures auparavant seulement, quoique, pour elle, il semblât déjà y avoir des semaines et des mois. Enfin elle descendit retrouver son bon protecteur.

Le capitaine avait mis la nappe avec un grand soin : il était occupé à faire, dans la casserole, une sauce aux œufs : de temps en temps, il arrosait la pièce de volaille qui tournait et rôtissait au feu de la cheminée, au bout d'une ficelle. Il eut la précaution d'entourer Florence de coussins sur le sofa, déjà placé dans un petit coin bien chaud, pour qu'elle fût à son aise ; puis continuant sa besogne avec une habileté extraordinaire, il fit chauffer du jus de viande dans une autre petite casserole, mit bouillir une poignée de pommes de terre dans une troisième, sans oublier de donner un coup d'œil à la sauce aux œufs et de surveiller le poulet, arrosant l'un, tournant les autres avec une impartialité sans égale à l'aide de son unique et précieuse cuiller, et ne se reposant jamais.

Ce n'est pas tout : le capitaine avait encore à guetter une petite poêle dans laquelle des saucisses frémissaient d'une façon toute musicale ; jamais on ne vit de cuisinier plus radieux dans son coup de feu : on ne saurait dire qui était le plus luisant de son chapeau de toile cirée ou de sa joyeuse figure.

Le dîner étant enfin tout à fait prêt, le capitaine Cuttle dressa les mets sur les plats et les servit avec une dextérité aussi remarquable que celle qu'il avait mise à les faire cuire. Il s'habilla pour se mettre à table : sa toilette consista à ôter son chapeau de toile cirée et à passer son habit. Cela fait, il roula la table tout près de Florence assise sur le sofa, dit le *benedicite*, dévissa son croc, vissa à la place une fourchette et fit les honneurs du festin.

« Allons gaiement, ma charmante, dit le capitaine, essayez de manger un morceau. Tenez bon ! ma chère. Voici une aile bien tendre ! voilà de la sauce, une saucisse, une pomme de terre. » Et ce disant, le capitaine arrangea avec symétrie sur une assiette chacun des mets annoncés. Puis versant sur le tout du jus bien chaud avec la précieuse cuiller, il plaça l'assiette assortie devant sa jeune invitée.

« Tous mes volets sont mis, ma charmante, dit le capitaine d'un ton d'encouragement, et nous voilà à notre aise. Allons ! essayez de manger un peu, ma mignonne. Si Walter était ici…

— Ah ! si je l'avais pour frère maintenant s'écria Florence.

— Allons ! ne vous désolez pas, ma mignonne, dit le capitaine. Tenez bon ! pour me faire plaisir. C'était naturellement votre ami, n'est-ce pas, votre ami du cœur ? »

Florence ne trouvait pas de parole pour lui répondre ; elle ne put que s'écrier : « Oh ! cher, cher Paul ! Ô Walter ! »

— Le parquet même, murmura le capitaine contemplant la tête penchée de Florence, oui, le parquet même sur lequel elle avait posé le pied était aussi précieux pour Walter que le ruisseau pour le cerf, qui jamais ne s'en désaltère ! Je le vois

encore le jour où son nom fut inscrit sur les registres de la maison Dombey. Je le vois encore parler d'elle en rougissant de modestie ; c'était comme un bouton de rose fraîchement éclos à table. Eh bien ! eh bien ! ma charmante, si notre pauvre Walter était ici ou qu'il pût y être… Mais il est noyé, n'est-ce pas ? »

Florence fit un signe de tête.

« Oui, oui, noyé, dit le capitaine avec douceur. Mais, comme je vous le disais, s'il pouvait être ici, il vous prierait, vous supplierait, ma toute belle, de manger un peu et de songer à votre chère petite santé. Ainsi donc, courage ! ma charmante. Ne vous laissez pas aller à la dérive, par amour pour Walter, et tournez votre gentille petite tête au vent. »

Florence s'efforça de manger une bouchée pour faire plaisir au capitaine. Celui-ci cependant, qui semblait avoir oublié son dîner, posa sur la table son couteau et sa fourchette et approcha sa chaise du sofa.

« Walter était un fameux gaillard, n'est-ce pas, ma toute belle ? dit le capitaine, après s'être frotté pendant quelque temps le menton en silence, les yeux fixés sur elle ; c'était un bon et brave garçon ? »

Florence ne put répondre que par ses larmes.

« Et il est noyé ? ma reine, n'est-ce pas ? » dit le capitaine d'une voix douce.

Florence dit encore oui, de la tête.

« Il était plus âgé que vous, ma charmante, poursuivit le capitaine, mais, c'est égal, vous étiez comme deux enfants ensemble, n'est-ce pas ? »

Florence répondit encore oui.

« Et, Walter est noyé, dit le capitaine, n'est-ce pas ? »

Cette question répétée sans cesse était un singulier moyen de consolation, mais il faut croire que c'en était un pour le capitaine Cuttle, car il y revenait sans cesse.

Florence, ne pouvant pas manger, repoussa son assiette et se coucha sur le sofa. Elle lui tendit la main, car elle voyait bien qu'elle lui faisait de la peine, et elle eût au contraire sincèrement souhaité de lui être agréable après tous les tourments qu'elle lui avait causés. Mais il garda dans sa main cette petite main qui le serrait, et, semblant avoir oublié lui-même son dîner et son appétit, il continua à murmurer de temps en temps avec un grognement sympathique : « Pauvre Walter hélas ! hélas ! il est noyé, n'est-ce pas ? » Et il attendait toujours sa réponse, à laquelle il semblait attacher la plus grande importance.

La volaille et les saucisses étaient froides, le jus et la sauce aux œufs étaient figés, quand le capitaine se rappela ces mets délicieux et tomba dessus, aidé de Diogène. À eux deux ils eurent bientôt fini. Quelles furent la joie et la surprise du capitaine Cuttle, en voyant Florence faire la petite ménagère, l'aider à desservir la table, à balayer la salle à manger, à nettoyer la cheminée ! Mais avec quelle vivacité, lui aussi, il refusa d'abord son aide ! À la fin, cependant, il était tellement saisi d'admiration qu'il lui fut impossible de rien faire et qu'il resta à la regarder, comme si elle eût été une fée, remplissant pour lui l'office de ménagère. La raie rouge de son front en brillait de bonheur.

Mais quand Florence, décrochant la pipe de la cheminée, la lui mit dans la main, en le priant de la fumer, le capi-

taine fut si troublé par cette attention délicate, qu'il tint cette pipe honorée comme s'il n'en avait jamais tenu de sa vie. Puis lorsque Florence, regardant dans le buffet, en tira un petit flacon et lui eut préparé un grog délicieux, sans qu'il l'eût demandé ; en voyant le verre à côté de lui, son nez rugueux pâlit de l'honneur qui lui était fait ! Quand il eut bourré sa pipe, en proie à une satisfaction rêveuse, Florence la lui alluma avant que le capitaine eût eu le temps de s'y opposer ou de la prévenir. La jeune fille reprit alors sa place sur le sofa et le regarda avec un sourire de tendresse et de reconnaissance ; un sourire qui lui montrait si bien que son cœur abandonné se tournait vers lui dans sa douleur aussi bien que son visage, que la fumée de la pipe lui entra dans la gorge en le faisant tousser, et pénétra dans ses yeux qu'elle aveugla en le faisant pleurer.

Il était vraiment curieux de le voir chercher à faire croire que la cause de sa toux et de ses larmes était cachée dans le fond de sa pipe. Il regarda dans le fourneau, et, n'y trouvant rien, il se mit à souffler dans le tuyau. Quand la pipe se remit à marcher, il tomba dans l'état de béatitude particulier aux bons fumeurs, mais il resta les yeux fixés sur Florence, avec un calme heureux impossible à décrire. De temps en temps, il s'arrêtait pour laisser échapper un nuage de fumée de ses lèvres par petites bouffées : on eût dit une devise enroulée sortant de sa bouche et portant écrits ces mots en légende : « Le pauvre Walter, hélas ! hélas ! il est noyé, n'est-ce pas ? » Après quoi, il se remettait à fumer avec un bonheur infini.

Les deux pendants ne se ressemblaient guère. Pouvait-il y avoir un contraste plus frappant que la beauté et la jeunesse de Florence à côté de la figure rugueuse du capitaine Cuttle, à la grosse voix, à la large carrure, et aux robustes épaules qui avaient résisté à plus d'une tempête ? Et cepen-

dant, malgré ces différences extérieures, ils se ressemblaient par leur naïve ignorance du monde, de ses troubles et de ses dangers. Pas un enfant ne pouvait égaler le capitaine Cuttle dans son inexpérience de toute autre chose que le vent et le temps : ni en naïveté, en confiance, en fidélité généreuse. La foi, l'espérance et la charité se partageaient son être tout entier. Avec elles pourtant, se glissait dans son cœur quelque chose de romanesque. L'imagination n'en faisait pas les frais ; c'était un sentiment romanesque étranger aux habitudes du monde réel, à toute considération de prudence ou d'application pratique, le romanesque enfin des cœurs simples et bons.

Ainsi, pendant que le capitaine fumait et regardait Florence, Dieu sait quels rêves impossibles, dont elle était le principal objet, se présentaient à son esprit. Bien que les pensées de la vie qui s'ouvrait devant elle fussent vagues et incertaines aussi, mais bien moins ambitieuses, ses larmes décomposaient le rayon de lumière qu'elle regardait et déjà à travers son chagrin elle voyait à l'horizon lointain briller l'arc-en-ciel. La princesse errante du conte de *la Belle et la Bête*, et son aimable monstre, assis au coin du feu, et faisant ensemble la conversation, comme le capitaine Cuttle et la pauvre Florence, n'auraient pas été trop mal représentés par ce touchant tête-à-tête.

Le capitaine n'était nullement troublé de l'idée qu'il pût y avoir la moindre difficulté pour lui à garder Florence : la responsabilité ne l'inquiétait pas. Une fois les volets posés et la porte fermée, il était dans une sécurité parfaite. Eût-il été son tuteur, devant la loi il n'aurait pas été plus tranquille. C'était bien l'homme du monde le moins capable de se mettre martel en tête pour des considérations de ce genre.

Il fuma donc sa pipe tout tranquillement et Florence et lui se mirent à rêver chacun de leur côté. Quand la pipe fut à bout, on prit le thé, puis Florence pria le capitaine de l'accompagner dans quelque boutique du voisinage où elle pût acheter certains objets de toilette indispensables. Comme il faisait presque nuit, le capitaine y consentit ; mais il commença d'abord par regarder soigneusement dans la rue comme il avait l'habitude de le faire, du temps où il se cachait de Mme Mac-Stinger. Il s'arma ensuite de son gros bâton, pour être sur la défensive, dans le cas où quelque circonstance imprévue le forcerait à prendre les armes.

Il fallait le voir se redresser en donnant le bras à Florence pour la conduire à deux ou trois cents pas de là. Il avait toujours l'œil au guet, et les mille précautions dont il entourait sa compagne ne servaient qu'à attirer les regards de tous les passants. Arrivé à la boutique, il pensa qu'il était de sa délicatesse de se retirer pendant que Florence ferait ses emplettes ; mais auparavant il déposa sur le comptoir sa petite boîte de fer-blanc en prévenant la caissière qu'elle contenait trois cent cinquante francs quinze centimes.

« Dans le cas, ajouta-t-il, où cette somme serait insuffisante pour les emplettes de ma jeune nièce (à ce mot nièce il lança à Florence un regard significatif, accompagné de gestes pleins de malice et de mystère), je vous prierai de me faire seulement pst, pst, et je payerai la différence de ma poche. » Sur quoi il tira de sa poche comme par hasard sa grosse montre, qui ne pouvait manquer de donner à la maison la plus haute idée de sa position de fortune, et, envoyant avec son croc un baiser à sa nièce, il sortit de la boutique et resta à la porte, où il était bon à voir, avec sa grosse figure, regardant de temps en temps au milieu des soieries et des

rubans, d'un air d'inquiétude, si Florence n'aurait pas été enlevée par une porte de derrière.

« Mon cher capitaine Cuttle, dit-elle en sortant avec un paquet dont la dimension exiguë désappointa vivement le capitaine, car il avait espéré la voir sortir suivie d'un commissionnaire chargé de ballots, je n'ai nullement besoin de cet argent. Je n'en ai rien dépensé, j'en ai à moi.

— Ma charmante, répondit le capitaine tout décontenancé et regardant droit devant lui, voulez-vous bien le garder pour moi jusqu'à ce que je vous le demande ? cela me fera plaisir.

— Puis-je le remettre à sa place et l'y laisser ? » demanda Florence.

Le capitaine, peu satisfait de cette proposition, répondit cependant :

« Oui, oui, ma charmante, mettez-le où il vous plaira pourvu que vous sachiez où le retrouver. Je n'en ai pas besoin, moi, et je m'étonne de ne pas l'avoir encore jeté au tas d'ordures. »

Le pauvre capitaine était pour le moment fort découragé, mais aussitôt qu'il sentit le bras de Florence, il sembla renaître et ils revinrent tous deux à la maison, en prenant toujours les mêmes précautions. Il ouvrit la porte de l'asile du petit Aspirant de marine, et s'insinua dans la boutique avec une prestesse qu'une longue expérience seule avait pu lui donner. Le matin, pendant le sommeil de Florence, il avait arrêté la fille d'une dame âgée, marchande de volaille, qui stationnait ordinairement au marché de Leadenhall sous un parapluie bleu : cette jeune fille devait venir faire la chambre de Florence et se mettre à sa disposition pour tous

les petits services dont elle pourrait avoir besoin ; dès la première visite de cette demoiselle d'honneur, Florence trouva tout aussi bien rangé, aussi en ordre, sinon aussi élégant que dans ce palais de ses tristes souvenirs, ou plutôt de ses songes terribles, qu'elle avait autrefois appelé son logis.

Lorsqu'ils se retrouvèrent seuls, le capitaine insista encore auprès d'elle pour lui faire accepter une rôtie avec un verre de vin chaud (il faisait le vin chaud dans la perfection) ; puis, l'encourageant par de bonnes paroles et par les citations les plus incohérentes qu'il pût imaginer ; il la conduisit en haut dans sa chambre à coucher. Mais lui aussi avait quelque chose sur le cœur ; on voyait bien dans ses manières qu'il n'était pas à son aise.

« Bonne, nuit, mon petit ange, » lui dit-il, quand il fut à la porte de la chambre.

Florence leva la tête pour l'embrasser.

En toute autre circonstance, le capitaine aurait été terrassé de surprise par un semblable témoignage d'affection et de reconnaissance ; mais, en ce moment, tout sensible qu'il était à l'attention de Florence, il la regarda d'un air encore plus embarrassé qu'il ne l'avait fait jusqu'à présent, et parut la quitter à regret.

« Pauvre Walter ! dit le capitaine.

— Pauvre Walter, pauvre garçon ! soupira Florence.

— Noyé ? n'est-ce pas ? » fit le capitaine.

Florence secoua la tête et soupira.

« Bonne nuit, ma charmante ! dit le capitaine Cuttle en lui tendant la main.

— Dieu soit avec vous, mon bon et bien cher ami ! »

Mais le capitaine ne s'en allait toujours pas.

« Y a-t-il quelque chose de nouveau, cher capitaine Cuttle ? dit Florence, facile à alarmer dans l'état d'esprit où elle se trouvait. Avez-vous quelque chose à me dire ?

— À vous dire, ma charmante ? répliqua le capitaine qui rougit en la regardant. Non, non, que voulez-vous que j'aie de nouveau à vous dire, ma chérie ? Vous n'espérez pas que je vous dise quelque chose de bon certainement ?

— Oh ! non, » dit Florence secouant la tête.

Le capitaine la regarda fixement et répéta « non… » Mais il ne s'en allait toujours pas, et il montrait toujours le même embarras.

« Pauvre Walter, dit le capitaine, mon Walter, comme je vous appelais toujours ! Ô neveu du vieux Sol Gills ! aussi agréable à voir pour tous ceux qui vous connaissaient que les jolies fleurs du mois de mai ! Qu'êtes-vous devenu, mon brave garçon ? Noyé, n'est-ce pas ? »

Lorsque le capitaine eut terminé sa prosopopée par ces mots : *noyé, n'est-ce pas ?* il lui souhaita le bonsoir et descendit, pendant que Florence l'éclairait du haut de l'escalier. Il avait déjà disparu dans l'obscurité, le bruit de ses pas qui s'éloignaient, semblait indiquer qu'il entrait dans la salle à manger, lorsque tout à coup sa tête et ses épaules reparurent dans l'escalier. Il n'avait d'autre motif que de répéter sans doute encore une fois : *Noyé, n'est-ce pas, ma mignonne ?* Car, lorsqu'il eut prononcé ces mots d'un ton de voix plaintif, il disparut pour tout de bon.

Florence était attristée de voir qu'en venant chercher un asile dans cette maison elle avait sans le savoir, mais bien naturellement, réveillé le souvenir cuisant de Walter dans le cœur de son protecteur. S'asseyant devant la petite table où le capitaine avait placé le télescope, le chansonnier et toutes les autres curiosités, elle se mit à penser à Walter, à tout ce qui pouvait lui rappeler sa mémoire, tristes souvenirs qui lui faisaient souhaiter aussi d'être à son tour étendue sur son lit de douleur pour y mourir. Mais en abandonnant ses pensées lugubres au regret des morts qu'elle avait aimés, jamais elle ne songea à ce logis paternel qu'elle avait quitté, bien moins encore à la possibilité d'y retourner un jour : cette maison n'existait plus pour elle : elle n'abritait plus pour elle un père… Un père ! comment en aurait-elle pu conserver encore la pensée ? N'était-ce pas là qu'elle avait vu consommer le meurtre ? N'était-ce pas là, que dans les derniers efforts de sa tendresse méconnue pour lui porter des consolations, il s'était lui-même, d'une main dénaturée, arraché du cœur de sa fille, qu'il s'était frappé d'un coup mortel ?

À cette pensée effrayante, elle se couvrit les yeux et recula d'horreur devant le souvenir de cette action barbare, et de la main cruelle qui l'avait accomplie. Si son cœur passionné avait pu conserver l'image du coupable, après une pareille scène, il se serait brisé de douleur ; mais, heureusement, il l'avait oublié. Le vide complet s'était fait dans son âme : un effroi salutaire lui faisait redouter et fuir les moindres circonstances qui pouvaient raviver sa peine. Effroi pieux et saint, qui prenait sa source dans les profondeurs d'un ardent amour si cruellement éprouvé !

Elle n'osait pas se regarder dans la glace : la marque noire qu'elle portait au sein lui faisait peur ; il lui semblait qu'elle portait là une marque maudite. Elle la recouvrit bien

vite, d'une main tremblante, au milieu de l'obscurité, et pencha la tête pour pleurer.

Le capitaine ne se coucha pas de bonne heure : il se promena à droite et à gauche dans la boutique et dans la petite salle à manger, pendant une heure entière ; puis, comme s'il eût calmé ses esprits par cet exercice, il s'assit d'un air grave et pensif et lut, dans son livre de messe, les prières que l'on dit à bord. Cela n'allait pas tout seul, car le bon capitaine n'était pas un lecteur bien prompt et bien habile, et souvent avec sa grosse voix, il s'arrêtait tout court devant un mot difficile, et perdait du temps à s'adresser à lui-même des encouragements : « Allons, mon garçon, courage ! » disait-il, ou bien : « Droit, Édouard Cuttle ; droit ; » moyen infaillible pour le tirer d'embarras. De plus, ses lunettes gênaient autant sa vue qu'elles l'aidaient peut-être. Malgré tous ces inconvénients, le capitaine lut résolûment le service jusqu'à la dernière ligne avec une foi sincère. Quand il eut fini, il trouva qu'il y avait réellement du bon là dedans, et se retira sous le comptoir, le cœur léger et content, mais non sans avoir, au préalable, remonté l'escalier pour écouter à la porte de Florence.

Il se leva plusieurs fois pendant la nuit pour s'assurer que sa pupille reposait tranquillement. Une fois, au point du jour, il s'aperçut qu'elle était éveillée ; car, en entendant des pas près de sa porte, elle demanda si c'était lui qui était là.

« Oui, ma charmante, répondit le capitaine, dont la grosse voix fit tout ce qu'elle put pour parler bas. Allez-vous tout à fait bien, mon bijou ?

— Oui, » lui dit Florence, en le remerciant.

Le capitaine ne pouvait laisser échapper une occasion aussi favorable. Il appliqua sa bouche au trou de la serrure et se mit à souffler par là, comme un vent furieux : *Pauvre Walter ! il est noyé, n'est-ce pas ?* Sur quoi, il se retira, et, rentrant dans sa chambre, il dormit jusqu'à sept heures.

Il conserva, ce jour-là, le même air de gêne et d'embarras. Florence, cependant, occupée à des travaux d'aiguille dans la petite salle à manger, était plus calme et plus tranquille que la veille. Chaque fois qu'elle levait les yeux de dessus son ouvrage, elle remarquait que le capitaine la regardait attentivement, en se frottant le menton d'un air pensif. Il lui arriva même bien des fois d'amarrer son fauteuil tout près d'elle, comme s'il allait lui dire quelque chose de tout à fait confidentiel, et puis de chasser bien loin sur son ancre, comme s'il ne savait par où commencer ; de sorte que, pendant toute la journée, il ne fit que croiser dans les parages de la petite salle à manger, sur ce frêle esquif prêt à chavirer contre les lambris, ou contre la porte du cabinet, comme un navire en détresse.

Enfin, au coucher du soleil, le capitaine jeta l'ancre solidement à côté de Florence, et se mit à causer d'une manière suivie. Mais, quand la flamme du foyer se refléta sur les murs et sur le plafond de la petite salle à manger, sur le plateau à thé, les tasses et les soucoupes, rangées sur la table, quand elle se refléta sur le doux visage, tourné vers le feu qui brillait au milieu des larmes dont s'emplissaient ses yeux, le capitaine rompit ainsi le silence :

« Vous n'avez jamais voyagé sur mer, ma mignonne ?

— Non, répondit Florence.

— Ah ! dit le capitaine, d'un ton respectueux, c'est un élément bien imposant : il se passe des prodiges sur la mer, ma charmante ! Songez un peu aux vents qui y grondent, aux vagues qui mugissent. Songez un peu à ces nuits orageuses, si sombres, dit le capitaine en levant son croc d'un geste solennel, que l'on ne peut voir sa main droite devant soi, sinon à la lueur des éclairs ! Songez un peu aux tempêtes qui vous emportent, vous emportent à travers les trombes et les ténèbres, comme si vous étiez entraîné tête baissée jusqu'au bout du monde, sans repos… ainsi soit-il ! Retenez ça ; quand vous aurez trouvé celle-là, prenez-en note. C'est dans ces moments-là, ma belle, qu'un homme peut dire à son camarade (après avoir feuilleté *la Bible* auparavant) « un rude nord-ouest, Guillot, écoutez, ne l'entendez-vous pas gronder ? Dieu leur soit en aide ! que je plains tous les malheureux qui sont à la côte ! » Cette citation, applicable surtout aux terreurs éprouvées sur l'océan, le capitaine la prononça du ton le plus expressif et termina par un sonore : « Allons ! tenez bon : solide au poste.

— Est-ce que vous vous êtes jamais trouvé au milieu d'une de ces terribles tempêtes ? demanda Florence.

— Oh ! certes ! ma charmante, j'ai eu ma part des gros temps, dit le capitaine en essuyant son front avec agitation, et je sais un peu ce que c'est que d'être ballotté par les flots ; mais… mais ce n'est pas de moi que je veux parler. Notre cher Walter, mignonne, vous savez… et il se rapprocha d'elle, celui qui s'est noyé. »

La voix du capitaine était si tremblante, son visage si pâle, ses traits si bouleversés, que Florence, tout effrayée, lui saisit la main.

— Votre figure n'est plus la même, s'écria Florence. Vous avez pâli tout à coup. Qu'y a-t-il, cher capitaine Cuttle ? mon sang se glace en vous voyant dans cet état !

— Quoi donc, ma charmante ? reprit le capitaine en la soutenant de son bras. Allons ! ne chavirez pas. Non, non ! tout va bien, tout va très-bien, ma chérie. Comme j'étais en train de vous le dire, Walter… eh bien ! eh bien ! il est noyé, n'est-ce pas ? »

Florence le regarda attentivement ; elle changea de couleur ; elle posa la main sur son cœur.

« Il y a des risques et des périls sur la mer, ma belle enfant, dit le capitaine ; les vagues se sont bien souvent refermées sur plus d'un brave navire, sur plus d'un brave cœur, sans avoir jamais dit leur dernier mot ; mais on en réchappe pourtant aussi de la mer, et quelquefois on a pu voir un homme, mais un sur cent, ma mignonne, se sauver par la miséricorde de Dieu, et revenir dans sa famille, après avoir été compté parmi les morts, rapporter la nouvelle que tout le monde avait péri. Je sais une histoire, *Délices du cœur*, balbutia le capitaine, une histoire de ce genre qu'on m'a racontée une fois ; mais, puisque nous en sommes sur ce sujet, et que nous voilà assis là ensemble auprès du feu, peut-être vous plairait-il de me l'entendre raconter. Voulez-vous, mignonne ? »

Florence, dans une agitation qu'elle ne pouvait ni maîtriser ni comprendre, suivit machinalement le regard du capitaine, qui se dirigeait derrière elle dans la boutique où brûlait une lampe. Au moment où elle tourna la tête, le capitaine se leva vivement et mit sa main devant les yeux de la jeune fille.

« Il n'y a rien par là, ma belle, dit le capitaine ; on ne regarde pas de ce côté.

— Pourquoi pas ? » demanda Florence.

Le capitaine prétendit que ce côté-là était trop triste et que c'était plus gai de regarder le feu. Puis il poussa la porte qui était restée ouverte jusque-là, et reprit sa place. Florence le suivait des yeux et le regardait fixement.

« Dans mon histoire, il s'agissait d'un vaisseau, ma charmante, commença le capitaine, qui fit voile du port de Londres par un bon vent et un beau temps, il était frété pour… Allons ! ne vous laissez donc pas aller à la dérive ! il était frété pour l'étranger, là ! mignonne. »

L'expression du visage de Florence alarma le capitaine, qui lui-même avait le teint rouge et animé et trahissait une agitation qui valait bien celle de Florence.

« Continuerai-je, ma belle ? dit le capitaine.

— Oh ! oui, je vous en prie, » s'écria Florence.

Le capitaine fit effort comme pour expectorer quelque chose qui embarrassait son gosier et continua d'un ton saccadé :

« Il arriva que ce malheureux navire fut pris en mer d'un si gros temps qu'on n'en a jamais vu de pareil en vingt ans, ma chère. C'étaient des ouragans, sur les côtes, capables de déraciner des forêts et de renverser des villes, et c'étaient des tempêtes sur la mer, dans ces latitudes, que le vaisseau le mieux équipé n'aurait pu supporter. Pendant plusieurs jours, le malheureux navire lutta avec courage, m'a-t-on dit ; il fit son devoir en brave, ma mignonne. Mais d'un seul coup de vent les parois furent enfoncées, les mâts et le gouvernail

emportés, les meilleurs matelots balayés par les flots, et le navire livré à la merci des vents qui soufflaient de plus en plus fort, tandis que les vagues passaient par-dessus, l'enfonçaient dans les eaux et, arrivant à tous moments sur lui en mugissant, le broyèrent comme une coquille. Chaque petite tache noire que l'on voyait sur ces montagnes d'eau en fureur était un débris du navire ou le corps d'un naufragé. Pauvre navire ! il fut mis en pièces, ma belle, et le gazon ne recouvrira jamais les tombes de ses passagers.

— Tous ne furent pas perdus, s'écria Florence. Il y en eut de sauvés. Il y en eut un au moins !

— À bord de ce malheureux vaisseau, dit le capitaine en se levant de son siége et en agitant son bras avec exaltation, était un garçon, un brave garçon, à ce que l'on m'a dit. Il avait aimé, quand il était enfant, à lire des actes de dévouement dans les naufrages, et il en parlait sans cesse. Je l'ai entendu. Je l'ai entendu… Et il s'en souvint, à l'heure du danger, car pendant que les cœurs les plus fermes et les mieux trempés étaient abattus, lui, il restait solide et gai. Ce n'était pas faute d'avoir en terre ferme des objets de tendre affection, dont le souvenir aurait pu faire défaillir ses forces ; mais non, il était brave de nature comme un lion. Je le connaissais. J'avais bien vu cela sur son visage, quand il n'était qu'un enfant. Oui, bien des fois et quand je ne pensais qu'à sa bonne mine. Dieu le garde !

— Et fut-il sauvé, s'écria Florence, fut-il sauvé ?

— Ce brave garçon, fit le capitaine, regardez-moi, mignonne, ne regardez pas autour de vous. »

Florence eut à peine la force de redire : *Pourquoi pas ?*

« Parce qu'il n'y a rien là ma chère, dit le capitaine ; ne vous laissez pas aller à la dérive, charmante enfant ! non, pour l'amour de Walter, qui nous était cher à tous ! Ce brave garçon, dit le capitaine, après avoir travaillé avec les plus courageux, avoir réconforté les faibles, sans se plaindre, sans avoir peur, ranimant le courage de tous côtés, au point qu'on le regardait comme un amiral… ce garçon, ce brave garçon, le second et un matelot avec lui furent les seules créatures vivantes qui échappèrent au naufrage, liés à un débris du navire et ballottés par la mer furieuse. Oui, seuls parmi tant d'hommes qui montaient le vaisseau ?

— Furent-ils sauvés ? s'écria Florence.

— Pendant bien des jours et bien des nuits, ils allèrent ainsi sur la mer sans fin, dit le capitaine, jusqu'à ce que… non, ne regardez pas de ce côté, mignonne ! jusqu'à ce qu'enfin un navire avança sur eux et les prit à bord, par la grâce de Dieu, deux vivant encore, l'autre mort !

— Qui était mort ? s'écria Florence.

— Ce n'était pas le brave garçon dont je parle, dit le capitaine.

— Oh ! merci merci !

— Ainsi soit-il répondit le capitaine vivement. Ne vous laissez pas aller à la dérive ! Encore un instant, ma charmante. Allons ! du courage ! À bord de ce navire, ils traversèrent toute la carte, ma chère, car il n'y avait pas moyen d'aborder nulle part, et, dans ce voyage, le matelot qu'on avait sauvé avec lui mourut ; mais lui fut épargné et… »

Le capitaine, sans savoir ce qu'il faisait, avait coupé une tartine de pain et l'avait mise à son croc qui lui servait habi-

tuellement de rôtissoire. Il la tenait en ce moment devant le feu, et, regardant derrière lui Florence avec une vive émotion, il laissa le pain brûler, et prendre feu comme une allumette.

« Il fut épargné, répéta Florence, et… ?

— Et il est revenu dans sa terre natale, porté sur ce débris de navire, dit le capitaine, regardant toujours dans la même direction et… ne craignez rien, ma petite… et il aborda. Un matin, il s'approcha tout doucement de la porte de sa demeure pour regarder dans l'intérieur, sachant que ses amis croyaient qu'il était noyé, quand il se sauva en entendant…

— En entendant l'aboiement inattendu d'un chien, s'écria vivement Florence.

— Oui ! vociféra le capitaine. Droit, ma chérie, courage ! Ne regardez pas encore derrière vous, regardez là sur la muraille. »

Sur la muraille tout près d'elle était l'ombre d'un homme. Elle tressaille, regarde, jette un cri perçant… Walter Gay était derrière elle.

Aussitôt, sans autre pensée que celle d'une sœur qui retrouve son frère, un frère sauvé de la tombe, un frère qui vient d'échapper au naufrage et qu'elle revoit à ses côtés, elle s'élança dans ses bras. Dans tout le monde entier Walter semblait être pour elle son unique espoir, sa consolation, son refuge, son protecteur naturel. *Prenez, soin de Walter, car j'aimais Walter*. Le tendre souvenir de la voix mourante, qui avait prononcé ces paroles, traversa son âme comme un son mélodieux qui se fait entendre pendant la nuit. « Oh ! soyez le bienvenu dans la maison, cher Walter ! Soyez le bienvenu pour ce cœur brisé. » Voilà ce que pensait Florence, sans

pouvoir desserrer les lèvres et en le tenant innocemment enlacé dans ses bras.

Le capitaine Cuttle, dans un accès d'émotion, essaya de s'essuyer la tête avec la rôtie toute noire qu'il avait au bout de son croc ; mais la trouvant trop dure pour cet usage, il la mit dans son chapeau de toile cirée, dont il se coiffa avec quelque difficulté, entonna un vers de la chanson de l'aimable Suzon, s'arrêta court au premier mot, se retira dans la boutique, le teint rouge, la figure encore humide, son col de chemise tout chiffonné, et revint bientôt tout exprès pour dire :

« Walter, mon garçon, voici quelques objets dont je désire vous faire présent conjointement. »

Le capitaine tira promptement sa grosse montre, les cuillers à thé, les pinces à sucre et la boîte de fer-blanc. Puis de sa large main, il balaya le tout dans le chapeau de Walter. Mais au moment où il présenta à son ami ce singulier coffre-fort, il se sentit si attendri qu'il se vit forcé de se retirer encore une fois dans la boutique où il prolongea son absence plus longtemps qu'il ne l'avait fait tout à l'heure.

Walter revint le chercher pour le ramener ; alors le capitaine eut un autre souci ; il se mit à craindre que ce retour soudain ne fût un nouveau coup pour Florence. Sous l'empire de cette inquiétude, il voulut couper court au sentiment, et, faisant un appel à la raison, il interdit formellement de faire la moindre allusion aux aventures de Walter pendant quelques jours. Et, pour donner l'exemple, il commença par devenir assez maître de lui pour se souvenir de la tartine qu'il avait dans son chapeau et pour prendre un bol de thé. Mais, sentant d'un côté la main de Walter lui serrer l'épaule, et de l'autre voyant Florence verser des larmes

d'attendrissement, le philosophe improvisé n'y pouvant plus tenir s'élança subitement dans la boutique et ne revint qu'au bout de dix bonnes minutes.

Jamais de sa vie sa figure n'avait été si brillante ni si radieuse, que, lorsque enfin, assis irrévocablement devant sa tasse de thé, il promena ses regards de Florence à Walter et de Walter à Florence. Il ne faut pas croire que cet éclat de son visage fût l'effet du frottement de sa manche qu'il avait passée tant de fois sur sa figure pendant la dernière demi-heure. C'était purement l'effet de ses émotions intérieures. C'était la gloire et le plaisir qui se répandaient sur tous ses traits et faisaient de sa figure une illumination bienheureuse.

Avec quel orgueil il regardait le visage hâlé et les yeux étincelants de son courageux ami ! Avec quel orgueil il retrouvait sur ses traits la généreuse ardeur de sa première jeunesse ! C'était toujours ce même air franc, dégagé, ces mêmes manières douces et affectueuses, ce même regard vif et animé ! C'était tout cela qui transformait le visage radieux du capitaine. Puis, s'il tournait les yeux vers Florence ! quelle admiration ! quelle sympathie pour la jeune fille, dont la beauté, la grâce et l'innocence ne pouvaient trouver de défenseur plus sincère et plus dévoué ; son apothéose était complète en les voyant tous deux réunis et c'était l'idée de cet heureux rapprochement qui faisait briller et danser autour de sa tête comme une auréole de bonheur.

Comme on parla du pauvre oncle Sol ! comme on répéta tous les plus petits détails de sa disparition ! Et combien l'absence du vieillard et les malheurs de Florence jetèrent un voile de tristesse sur leur félicité ! Diogène, que le prudent capitaine avait enfermé en haut, de peur qu'il n'aboyât encore, fut délivré de sa prison, pendant qu'en proie à un

trouble et à une agitation continuels, le capitaine Cuttle continua de faire de temps en temps un nouveau plongeon dans la boutique pour donner un libre cours à son émotion. Si on lui avait dit que Walter, en ce moment près de Florence, se sentait, pour ainsi dire, plus loin d'elle que sur l'océan ; que le jeune homme, qui trouvait tant de plaisir à chercher et contempler cette gracieuse figure, détournait cependant ses regards de ceux de la jeune fille quand il rencontrait ses yeux où brillait l'affection d'une sœur, il n'y aurait pas cru. Autant eût-il valu lui dire que ce n'était pas Walter qui était là, assis à ses côtés, que c'était seulement son revenant.

Il les voyait là ensemble dans tout l'éclat de leur jeunesse et de leur beauté ; il se rappelait l'histoire de leur enfance, et, son grand habit bleu, quelque vaste qu'il pût être, n'avait de place que pour l'admiration que lui causait un tel couple, et le bonheur qu'il éprouvait de les voir réunis.

Ils restèrent ainsi à causer bien avant dans la nuit ; ils auraient pu y rester une semaine tout entière sans lasser l'heureux capitaine. Mais Walter finit par se lever pour leur dire adieu et leur souhaiter bonne nuit.

« Walter s'en va ! dit Florence. Et où va-t-il ?

— Il a suspendu son hamac pour le moment, dit le capitaine Cuttle, chez Brogley, à une longueur de porte-voix, *délices du cœur*.

— C'est à cause de moi que vous partez, Walter ! dit Florence. Vous cédez votre place à une sœur sans asile.

— Chère miss Dombey, dit Walter d'une voix tremblante, s'il n'est pas trop hardi de ma part d'oser vous appeler ainsi !…

— Walter ! s'écria-t-elle toute surprise.

— Si quelque chose au monde pouvait augmenter le bonheur que j'ai de vous voir et de vous parler, ce serait de croire que j'aie pu vous rendre le plus petit service ! Où n'irais-je pas, que ne ferais-je pas pour vous ! »

Elle sourit et l'appela son frère.

« Vous êtes si changée :… dit Walter.

— Moi, changée ! interrompit-elle.

— Si changée à mes yeux, dit Walter avec douceur et comme se parlant à lui-même. Je vous ai laissée enfant et je vous retrouve… oh ! si différente !…

— Mais toujours votre sœur, Walter. Vous n'avez pas oublié, n'est-ce pas, ce que nous nous sommes promis en nous quittant ?

— Oublié ! moi !… Il n'en put dire davantage.

— Si les souffrances et les dangers vous l'avaient fait oublier, ce qui n'est pas, vous vous le rappelleriez maintenant, Walter ; maintenant que vous me voyez pauvre et abandonnée, sans autre demeure que celle-ci, sans autres amis que vous deux !

— Oui, dit Walter, oui, Dieu m'en est témoin !

— Oh ! Walter ! s'écria Florence à travers ses larmes et ses sanglots, cher frère, guidez-moi dans le monde, indiquez-moi l'humble route que je pourrai suivre seule et délaissée, dites-moi ce que je dois faire ! que je puisse trouver en vous un protecteur, un soutien, tout ce qu'une sœur peut trouver

dans son frère. Oh ! venez à mon aide, Walter, j'en ai tant besoin !

— Miss Dombey !… Florence ! je mourrais avec joie pour vous protéger ; mais vos parents sont riches et puissants. Votre père…

— Non ! Non ! Walter ! ne prononcez pas ce mot ! »

Elle recula et étendit ses mains devant elle avec une terreur qui cloua Walter à sa place.

Jamais, depuis ce jour, il n'oublia le sort de sa voix, l'expression de son regard, quand elle lui avait fermé la bouche à ce nom. Il aurait vécu cent ans qu'il n'aurait pu l'oublier.

Où aller ? n'importe où, pourvu que ce ne fût pas chez elle… jamais ! Tout était fini ; elle avait tout perdu et son cœur était brisé. Son cri et son regard lui avaient appris toute l'histoire de son abandon et de ses souffrances ; il sentit qu'il ne l'oublierait jamais, et jamais il ne l'oublia.

Elle appuya sa jolie figure sur l'épaule du capitaine et se mit à raconter comment et pourquoi elle s'était enfuie. En entendant ce récit, entrecoupé par ses sanglots, Walter pensa avec terreur, que, pour ce père qu'elle ne nommait pas, dont elle ne se plaignait pas dans ses larmes, chacune de ces larmes discrètes était la plus cruelle des malédictions, en le privant à tout jamais d'un amour si fécond et si puissant.

« Allons ! allons ! tenez bon, mon bijou, mon trésor ! dit le capitaine, quand elle eut cessé de parler. Il avait prêté à son récit la plus grande attention et l'avait écoutée, le chapeau tout de travers sur la tête et la bouche toute grande ou-

verte. Walter, cher enfant, prenez le large pour cette nuit, et laissez sous ma garde la charmante petite ! »

Walter prit dans ses deux mains la main de Florence, la porta à ses lèvres et y déposa un baiser. Il savait maintenant qu'elle était une pauvre fugitive sans asile ; mais plus précieuse ainsi à ses yeux qu'au faîte de la richesse et de la puissance, elle lui semblait plus loin de lui que jamais elle ne lui était apparue dans ses rêves d'enfant.

Le capitaine Cuttle, qui n'était pas troublé par les mêmes pensées, accompagna Florence à sa chambre et vint écouter de temps en temps à sa porte sur le seuil enchanté (oui, vraiment enchanté pour lui), jusqu'au moment où il fut assez rassuré sur l'état de Florence pour descendre à sa niche sous le comptoir. Et tout en ôtant sa montre pour commencer sa toilette de nuit, il ne put s'empêcher d'aller crier une fois encore avec entraînement par le trou de la serrure : *Il est noyé, n'est-ce pas ?* et, en descendant l'escalier il cherchait encore le fameux vers *de la belle Suzon*. Mais les mots lui restèrent dans la gorge et il n'en put tirer aucun son. Il alla donc se coucher et rêva que le vieux Solomon Gills avait épousé Mme Mac-Stinger, qui le gardait au secret dans une chambre où elle l'avait mis à la portion congrue.

CHAPITRE XII.

Douleur de M. Toots.

Il y avait en haut, chez le petit aspirant de marine, une chambre vide qui jadis avait été la chambre à coucher de Walter. Walter ayant éveillé le capitaine, le matin de bonne heure, lui proposa d'y transporter les meubles de la petite salle à manger les plus capables de l'embellir, afin que Florence pût, en se levant, en prendre possession. Le capitaine, qui ne demandait pas mieux que de s'échauffer et de s'essouffler pour une aussi belle circonstance, s'empressa de pincer le vent, suivant sa propre expression, et, en une couple d'heures le galetas fut métamorphosé en une jolie petite chambre, ressemblant à une cabine de capitaine : elle était garnie de tous les plus beaux meubles de la salle à manger, y compris la frégate *le Tartare* que le capitaine avait suspendue au-dessus de la cheminée. Il était si enchanté de son innovation, que plus d'une demi-heure après, il n'avait encore fait autre chose que de reculer à quelques pas devant sa frégate, abîmé dans une admiration contemplative.

Quant à Walter, il eut beau employer toutes les ressources oratoires, il ne put obtenir du capitaine qu'il rengaînât son ognon : il n'eut pas plus de succès pour la boîte de fer-blanc ; pour ce qui est de la pince à sucre et des cuillers, il ne put même pas les lui faire toucher de la main. Non, non, mon garçon, répondait-il invariablement aux instances du bon jeune homme, non, mon garçon. Je vous fais présent de

tous ces objets conjointement, » répétait-il avec le plus grand sérieux, de son ton le plus solennel, comme des mots sacramentels auxquels il attribuait la validité d'un acte du parlement, sans que personne pût trouver le moindre cas de nullité à une donation si authentique.

Les nouvelles dispositions eurent un avantage : elles permirent à Florence de vivre plus retirée, et au petit aspirant de marine d'être réintégré dans son poste d'observation ; enfin, on pouvait maintenant ouvrir la boutique, ce qui n'était pas sans importance (quoique le capitaine ne s'en préoccupât pas beaucoup), car la veille le quartier avait été mis en émoi par la fermeture inaccoutumée du magasin. Jamais la maison de l'opticien n'avait eu le privilége d'attirer à ce point l'attention du public ; et, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, l'autre côté de la rue était encombré par une foule de badauds avides qui regardaient bouche béante. Il y avait là un tas de fainéants et de vagabonds qui s'intéressaient d'une façon toute particulière au malheureux sort du capitaine : les pieds continuellement dans la boue et l'œil braqué sur la grille du soupirail de la cave, les uns se repaissaient déjà de la douce espérance qu'ils allaient apercevoir un pan d'habit de l'infortuné capitaine, pendu dans quelque coin.

« Vous vous trompez, disaient les autres, qui avaient meilleure opinion de ses sentiments, vous ne savez ce que vous dites, il a été tout simplement assassiné dans l'escalier à coups de marteau. »

Aussi quel désappointement, lorsque le lendemain de bonne heure on vit la malheureuse victime à la porte de sa boutique, aussi bien portante, aussi robuste que si de rien n'était ! quel contre-temps même pour le commissaire de po-

lice du quartier, un homme qui aimait à faire parler de lui, et qui avait espéré assister à l'ouverture de la boutique, au nom de la loi, pour avoir ensuite l'honneur d'aller déposer en grand uniforme devant le coroner. Dans sa contrariété, il alla jusqu'à dire au voisin d'en face que le gaillard au chapeau de toile cirée aurait mieux fait de se tenir tranquille, sans s'expliquer davantage sur ses méfaits. « Mais, ajoutait-il, qu'il se tienne bien ; foi de commissaire de police, je vais avoir l'œil sur lui. »

« Capitaine Cuttle, dit Walter d'un air soucieux en regardant son ancienne rue, pendant qu'ils se reposaient sur le pas de la porte, des fatigues de l'emménagement, car il était encore de bon matin, pas de nouvelles de l'oncle Sol ?

— Pas de nouvelles, mon garçon, répondit le capitaine en secouant la tête.

— Il est allé à ma recherche, ce cher et bon vieillard, dit Walter, et il ne vous a jamais écrit ? Mais pourquoi ne pas avoir écrit ? Il dit, en effet, dans ce papier que vous m'avez donné (et il tira de sa poche le fameux écrit qui avait été ouvert en présence de l'inspiré Bunsby) : « Si vous n'entendez pas parler de moi, avant d'ouvrir ce testament, vous pourrez me considérer comme mort. » Le ciel nous en préserve ! Mais vous auriez entendu parler de lui, lors même qu'il serait mort. Quelqu'un vous aurait écrit, sûrement, suivant ses dernières volontés, si lui-même ne l'avait pu faire. Vous auriez reçu une lettre qui vous aurait dit : Tel jour, est décédé *chez moi*, ou bien *sous ma garde*, etc., M. Solomon Gills, de Londres, qui m'a laissé pour vous ce dernier souvenir et ces dernières volontés. »

Le capitaine, aux yeux duquel les choses n'avaient jamais jusqu'ici pris un caractère aussi frappant de probabilité,

fut vivement impressionné par le raisonnement de Walter, qui lui élargissait singulièrement l'horizon : il lui répondit en remuant la tête et d'un air profondément réfléchi :

« Bravo, mon garçon, très-bien parlé ! »

Walter rougit et continua :

« J'ai pensé à cela, ou du moins j'ai pensé à cela et à autre chose, pendant une longue nuit sans sommeil, et je ne puis m'empêcher de croire, capitaine Cuttle, que mon oncle Sol (Dieu m'entende !) est encore en vie et qu'il reviendra. Je ne m'étonne pas trop de son départ, et en voici la raison : sans parler de l'amour du merveilleux qui a toujours fait le fond de son caractère, ni de sa vive affection pour moi, qui a été pour lui la première de toutes les considérations, personne ne le sait mieux que moi, qui ai trouvé en lui le meilleur des pères. (Ici la voix de Walter trembla d'émotion ; il détourna ses yeux qu'il dirigea du côté de la rue). Sans parler, dis-je, de toutes ces raisons qui expliqueraient suffisamment le parti qu'il a pu prendre, j'ai souvent lu et entendu raconter des histoires de gens, qui, ayant de proches parents en mer, et les supposant victimes de quelque naufrage, sont partis à leur recherche, décidés à vivre sur la partie du littoral où l'on pouvait espérer de trouver quelques nouvelles du navire perdu ; ne fût-ce qu'une heure ou deux plutôt qu'ailleurs, c'était toujours ça : ou bien encore ils suivaient le sillage du navire, se dirigeant vers l'endroit de sa destination, comme s'il suffisait de prendre la même route pour en avoir des nouvelles. Je crois que j'en aurais fait autant, moi, comme un autre, moi, plus que beaucoup d'autres peut-être. Mais pourquoi mon oncle ne vous a-t-il pas écrit ses intentions si manifestes ? ou comment peut-il être mort en pays

étranger sans vous le faire savoir indirectement par une personne tierce ? voilà ce que je ne puis m'expliquer. »

Le capitaine lui fit observer, en secouant la tête, que Jacques Bunsby lui-même n'avait pu trouver de solution à ce problème, et Dieu sait si c'était un homme capable de donner un bon petit avis.

« Si mon oncle avait été un jeune étourneau à se laisser entraîner par de mauvais garnements dans quelque cabaret où on se serait débarrassé de lui pour le dévaliser, dit Walter, ou bien si ç'avait été un matelot sans cervelle qui fût descendu à terre avec deux ou trois mois de paye dans son gousset, j'aurais compris sa disparition, et je ne serais pas surpris qu'on ne pût retrouver ses traces. Mais, avec le caractère que je lui ai toujours connu et qu'il a conservé, j'espère, je ne puis pas croire ça.

— Walter, mon garçon, dit le capitaine en le regardant attentivement pendant qu'il était plongé dans ses réflexions, quelle est donc alors votre idée ?

— Capitaine Cuttle, répondit Walter, je ne sais vraiment que penser s'il est vrai qu'il n'ait jamais écrit. N'avez-vous aucun doute à ce sujet ?

— Mais, mon garçon, répondit le capitaine comme preuve irrécusable, si Sol Gills a écrit, où est son message ?

— Il peut l'avoir confié à un ami, dit Walter. Qui sait si celui-ci ne l'aura pas oublié, ou jeté dans quelque coin par négligence, ou même s'il ne l'aura pas perdu, ce qui me semble encore plus probable ? bref, je ne puis me faire à l'idée de la disparition de mon oncle, capitaine Cuttle ; non, je ne le puis pas et je ne le veux pas.

— Voilà ce que c'est que l'espérance, Walter, dit le capitaine d'un ton sentencieux ; oui, l'espérance, c'est elle qui vous donne du courage. L'espérance est une bouée ; ouvrez votre Warbler, chapitre du sentiment, et vous trouverez cela ; oui, pardieu ! mon cher garçon, l'espérance est semblable à une bouée et elle flotte comme elle, on ne peut la gouverner. Au bout de la poulaine de l'espérance, continua le capitaine, il y a une ancre, mais à quoi sert l'ancre quand on ne peut trouver le fond pour l'y fixer ? »

Le capitaine débita cette fois sa tirade, non pas de son ton naturel, mais avec la gravité d'un bon bourgeois, d'un homme établi, qui croit devoir en conscience donner à un jeune homme novice et sans expérience un petit échantillon de sa haute sagesse. Cependant, la lueur d'espérance que Walter faisait briller à ses yeux illuminait malgré lui son visage ; aussi termina-t-il sa morale à l'encontre de l'espérance, en lui frappant sur l'épaule et en s'écriant avec enthousiasme :

« Hourrah ! mon garçon ! Pour ma part individuelle, je suis de votre avis. »

Walter lui rendit son hourrah avec sa gaieté ordinaire et ajouta :

« Encore un seul mot maintenant sur mon oncle, capitaine Cuttle. Je crois qu'il est impossible qu'il ait écrit par la voie ordinaire ; j'entends par la malle-poste ou par les paquebots…

— Oui, oui, mon garçon, dit le capitaine en approuvant de la tête.

— Et, je ne sais comment, d'une manière ou de l'autre, vous aurez manqué sa lettre.

— Ah ! Walter, dit le capitaine en tournant les yeux de son côté d'un air de reproche, croyez-vous que je n'aie pas toujours été constamment en vigie pour découvrir quelque nouvelle de cet homme de science, le vieux Sol Gills, votre oncle, et cela jour et nuit depuis que je l'ai perdu ? Croyez-vous que mon cœur n'ait pas été toujours triste et inquiet et sur lui et sur vous ? Levé, couché, ne suis-je pas toujours resté à mon poste et n'aurais-je pas rougi de le quitter tant que je voyais là le petit aspirant de marine !

— Oui ! capitaine Cuttle, répondit Walter en lui saisissant la main avec force, je sais que vous avez fait tout cela, et je sais tout ce qu'il y a de vrai et de sincère dans vos paroles et vos sentiments. Je n'en doute pas. Croyez-moi, je suis aussi sûr de vous que je suis certain d'être de retour sur ce seuil chéri et de tenir dans ma main celle d'un ami fidèle. Le croyez-vous ?

— Oui, oui, Walter, répondit le capitaine dont le visage rayonnait de bonheur.

— Je n'irai pas plus loin dans mes conjectures, dit Walter en secouant avec tendresse la main du capitaine qui lui rendit la pareille. Je vous dirai seulement que je ne toucherai pas au bien de mon oncle, le ciel m'en préserve, capitaine Cuttle ! Tout ce qu'il a laissé restera confié aux soins du plus fidèle des intendants et du meilleur des hommes, et si cet homme-là ne se nomme pas Cuttle, ma foi ! il n'a pas de nom. Maintenant, ô le meilleur des amis, parlons… de miss Dombey. »

En prononçant ces mots, les manières de Walter changèrent tout à coup sa confiance et sa gaieté semblaient l'avoir abandonné.

« Avant que miss Dombey m'eut interrompu, au moment où je lui parlais de son père hier soir… vous vous en souvenez ? » dit Walter.

Le capitaine se le rappelait trop bien, et il secoua la tête.

« Avant donc que miss Dombey m'eût interrompu, je songeais, dit Walter, que nous avions à remplir un devoir pénible, mais nécessaire, et qu'il fallait la décider à revoir ses parents et à retourner chez son père. »

Le capitaine murmura faiblement un : *Au large !* ou un : *Tenez bon !* ou tout autre commandement maritime également approprié à la circonstance ; mais les sons qui sortirent de sa bouche étaient tellement affaiblis par son désappointement en entendant les paroles de Walter, qu'il était impossible de savoir ce qu'il avait dit.

« Mais, dit Walter, il n'y faut plus penser, je le crois. J'aimerais mieux retrouver mon débris de navire sur lequel j'ai flotté si souvent dans mes rêves depuis que j'ai été sauvé ; j'aimerais mieux y rester attaché, et, ballotté par la tempête, mourir au milieu des flots !

— Hourrah ! mon garçon, récria le capitaine avec un élan de bonheur impossible à décrire. Hourrah ! hourrah ! hourrah !

— Songer que si jeune, si belle et si bonne, dit Walter, songer que délicate, comme elle est, et élevée pour une position si différente, il va lui falloir lutter dans un monde grossier ! Mais nous savons le gouffre qui la sépare à jamais des siens ; et elle sait mieux que tout autre combien il est profond ; il n'y a pas de retour possible. »

Le capitaine Cuttle, sans comprendre complétement tout cela, donna pourtant sa complète approbation, et du ton d'un homme qui veut encore ajouter plus de force à une observation, il fit remarquer que le vent était arrière.

« Il n'est pas convenable qu'elle reste seule ici, n'est-ce pas, capitaine Cuttle ? dit Walter avec inquiétude.

— Mais, mon garçon, répliqua le capitaine lui lançant un petit regard malin, je ne sais pas. Vous pouvez être ici à lui tenir compagnie, vous savez ; vous pouvez être ici, tous les deux conjointement.

— Cher capitaine Cuttle, répondit Walter, comment ! je puis être ici ? Miss Dombey, dans l'innocence de son cœur naïf, me regarde comme son frère adoptif, mais moi, combien je serais coupable si je m'attribuais le moindre droit de profiter du caractère qu'elle me donne pour entrer dans sa familiarité, si j'allais oublier qu'en mon âme et conscience je ne dois pas le faire !

— Walter, mon garçon, insinua le capitaine comme pour se relever d'un échec qu'il venait d'essuyer, n'y a-t-il pas un autre caractère que celui de…

— Oh ! répliqua Walter, voudriez-vous me voir perdre son estime, l'estime de Florence ? J'irais mettre pour toujours un voile de honte entre moi et la figure de cet ange, en abusant de sa position dans cette maison, où elle est venue toute confiante et sans protection, pour avoir l'audace de me déclarer son amant. Que dis-je ? il n'y a personne au monde qui me blâmât plus que vous, capitaine, si je me rendais coupable d'une si vilaine action.

— Walter, mon garçon, dit le capitaine d'une voix de plus en plus languissante, pourvu qu'il n'y ait aucune cause

et aucun empêchement légitime à l'union de deux personnes devant le Seigneur (ce que vous pourrez trouver dans la Bible et en prendre note si vous voulez), je crois pouvoir déclarer vos fiançailles comme si elles avaient été publiées à l'église. Ainsi, vous voyez que voilà toute la chose, et rien de plus, n'est-ce pas, mon garçon ? »

Walter fit de la main un signe négatif.

« Eh bien ! mon garçon, grogna tout bas le capitaine, je ne vous le dissimule pas, vous me voyez terrassé de ce coup-là, moi et mes projets. Mais quant à la charmante, Walter, souvenez-vous que votre respect et votre soumission sont des articles de mon *Credo* aussi bien que du vôtre, tout désappointé que je suis. Donc, nous naviguons dans les mêmes eaux, mon garçon ; je comprends sans aucun doute que vous agissez dans votre intérêt. Et voilà toute la chose : elle n'a pas d'autre caractère, dit le capitaine en rêvant sur les ruines de son château d'un air profondément affligé.

— Maintenant, capitaine Cuttle, dit Walter entamant un autre sujet d'un ton plus gai afin de lui donner un peu de courage…, mais c'était inutile, il était trop affligé, je crois que nous ferions bien de chercher une personne convenable pour servir miss Dombey pendant qu'elle restera ici, une personne en qui l'on puisse avoir confiance. On ne peut s'adresser à ses parents pour lui en procurer une, car naturellement miss Dombey, les sachant tous sous la dépendance de son père, ne saurait s'y confier. Qu'est devenue Suzanne ?

— La jeune femme ? répondit le capitaine. Je suis sûr qu'elle a été renvoyée contre le gré des *Délices du cœur*. J'en ai touché un mot à la charmante quand elle est arrivée ici. Elle en faisait très-grand cas et m'a dit qu'elle était partie depuis longtemps.

— Eh bien, dit Walter, voulez-vous demander à miss Dombey où elle est allée, et nous verrons à la trouver ? voilà la matinée qui avance, et miss Dombey va bientôt se lever ; allez voir si elle a besoin de vous là-haut, et laissez-moi prendre soin de tout le reste au rez-de-chaussée. »

Le capitaine, fort abattu, répondit par un soupir au soupir poussé par Walter et se retira. Florence était enchantée de sa nouvelle chambre, impatiente de voir Walter et charmée de l'idée de retrouver sa vieille amie Suzanne. Mais elle ne pouvait dire où était allée la mutine suivante, sinon que c'était dans le comté d'Essex. Personne ne pouvait en donner des nouvelles que M. Toots.

Le mélancolique capitaine retourna près de Walter avec ces renseignements et lui apprit que M. Toots était le jeune gentleman qu'il avait rencontré sur le seuil de la boutique. Il ajouta que c'était un de ses amis, qu'il avait une grande fortune, et qu'il adorait sans espoir miss Dombey. Le capitaine raconta aussi comment le récit de la mort supposée de Walter lui avait fait faire la connaissance de M. Toots, et comment il y avait eu un traité solennel passé entre eux, dans lequel il était convenu que M. Toots serait muet sur le sujet de son amour.

La question était de savoir si Florence pouvait se fier à M. Toots.

« Oh ! oui, dit Florence en souriant, et de tout mon cœur. »

La question importante maintenant, c'était de savoir où demeurait M. Toots. Florence ne le savait pas et le capitaine l'avait su, mais il l'avait oublié. Il était en train de dire à Walter, dans la petite salle à manger, que bien certainement

M. Toots ne manquerait pas de venir bientôt, quand M. Toots parut en personne.

« Capitaine Gills, dit M. Toots s'élançant dans la salle à manger avec un certain sans-façon, je suis dans un état voisin de l'aliénation mentale. »

M. Toots avait lancé ces paroles comme une bombe avant de s'être aperçu de la présence de Walter. Toots reconnut Walter avec un ricanement de désespoir difficile à décrire.

« Vous m'excuserez, monsieur, dit M. Toots se tenant le front dans les mains, mais je suis dans un tel état que ma cervelle s'en va, si elle n'est pas déjà partie ; et si j'affectais dans ma position quelque chose qui ressemblât à de la politesse ce serait de ma part une infernale moquerie. Capitaine Gills, je vous demande la faveur d'un entretien particulier.

— Eh bien ! frère, reprit le capitaine en le prenant par la main, vous êtes précisément l'homme que nous cherchions.

— Oh ! capitaine Gills, dit M. Toots, de quoi s'agit-il ? Je n'ai pas eu le courage de me faire la barbe tant je suis bouleversé ; mes habits ne sont pas seulement brossés ; mes cheveux sont encore emmêlés. J'ai dit à Coq-Hardi que, s'il s'avisait de me nettoyer mes bottes, je l'étendrais mort à mes pieds. »

M. Toots portait en effet sur son visage farouche tous ces symptômes de bouleversement.

« Tenez, frère, dit le capitaine, voici Walter, le neveu du vieux Sol Gills, celui qu'on croyait avoir péri sur mer ! »

M. Toots retira ses mains de son front et regarda fixement Walter.

« Dieu me pardonne ! balbutia M. Toots. Quelle complication dans mon malheur ! Comment vous portez-vous ? Je… je… je crains que vous n'ayez dû être bien mouillé dans votre naufrage. Capitaine Gills, voulez-vous me permettre de vous dire un mot dans la boutique ? »

Il saisit le capitaine par l'habit, et, sortant avec lui, il lui dit tout bas :

« Est-ce de lui que vous parliez quand vous disiez que miss Dombey et lui étaient faits l'un pour l'autre ?

— Hélas ! oui, mon garçon, répondit le capitaine d'un air désolé ; il y a longtemps de cela.

— Et c'est encore de même aujourd'hui, s'écria M. Toots en reportant sa main à son front. Il ne me manquait plus que cela… un rival détesté… Mais non ! ce n'est pas un rival détesté, dit M. Toots s'arrêtant court, après un moment de réflexion ; puis retirant sa main de son front : Pourquoi le haïrais-je ? Si mon affection a été réellement désintéressée, capitaine Gills, c'est maintenant qu'il faut que je le prouve. »

M. Toots s'élança brusquement dans la salle à manger, et dit à Walter en le secouant par la main :

« Comment vous portez-vous ? J'espère que vous ne vous êtes pas enrhumé. Je serai bien aise d'avoir le plaisir de faire votre connaissance. Puissiez-vous revoir beaucoup de jours aussi heureux que celui-ci ! Ma parole d'honneur, dit M. Toots qui s'échauffait à mesure qu'il prenait connaissance de la figure et, de l'extérieur de Walter, je suis fort aise de vous voir !

— Je vous remercie de tout mon cœur, dit Walter. Je ne pouvais désirer un accueil plus cordial.

— Vraiment ? dit M. Toots qui lui secouait toujours la main. C'est bien aimable à vous. Je vous suis très-obligé. Comment vous portez-vous ? J'espère que vous avez laissé tout le monde en bonne santé sur le… je veux dire dans le… enfin je parle de l'endroit d'où vous venez, vous savez. »

Walter répondit en homme de cœur aux bons souhaits et aux intentions encore meilleures de M. Toots.

« Capitaine Gills, dit M. Toots, je tiens à rester fidèle à notre traité ; mais j'ai la conviction que maintenant vous m'accorderez de parler d'une certaine chose qui…

— Oui, oui ! mon garçon, reprit le capitaine. Parlez librement, librement.

— Eh bien ! capitaine Gills, dit M. Toots, et vous, lieutenant Walters, savez-vous qu'il est arrivé les plus abominables choses dans la maison de M. Dombey, et que miss Dombey elle-même a quitté son père, qui, à mon idée, ajouta-t-il en s'animant, n'est qu'une brute, car ce serait le flatter que de le comparer à une pierre ou à un oiseau de proie. Or, miss Dombey n'a pu être retrouvée ; depuis son départ, personne au monde ne sait où elle est allée.

— Puis-je vous demander comment vous avez appris cela ? dit Walter.

— Lieutenant Walters, dit M. Toots qui en était venu à lui donner ce nom par suite de raisonnements qui n'appartenaient qu'à lui : son nom de Walter mêlé à la profession de marin, la parenté qu'il supposait exister entre lui et le capitaine l'avaient amené à penser que si l'un était capitaine, l'autre devait être nécessairement lieutenant. Lieutenant Walters, continua donc M. Toots, je ne vois pas d'inconvénient à vous répondre catégoriquement. Je me

sens un très-vif intérêt pour tout ce qui concerne miss Dombey, et ce n'est pas pour des raisons personnelles, veuillez bien le croire, lieutenant Walters, car je sais bien que la chose la plus agréable que je puisse faire pour chacun, c'est de mettre fin à mon existence, devenue gênante pour tout le monde. Comme je me sens donc un très-vif intérêt pour miss Dombey, j'ai pris l'habitude de donner quelque chose de temps en temps à un domestique, un jeune homme très-respectable du nom de Towlinson, qui sert dans la famille depuis longtemps ; c'est Towlinson qui m'a informé hier soir de l'état des choses. Depuis ce moment, capitaine Gills et lieutenant Walters, je suis devenu tout ce qu'il y a de plus frénétique, et je suis resté toute la nuit couché sur un sofa, dans l'état misérable où vous me voyez.

— Monsieur Toots, dit Walter, je suis heureux de pouvoir rendre le calme à votre âme. Tranquillisez-vous donc ; miss Dombey est en sûreté et se porte bien.

— Monsieur, s'écria Toots en bondissant de dessus sa chaise et lui secouant encore les mains, si vous saviez le bien que vous me faites, c'est incroyable ; c'est au point que si vous veniez me dire maintenant que miss Dombey est mariée, je crois que je pourrais sourire. Oui, capitaine Gills, dit M. Toots en se tournant vers le capitaine, sur mon corps et sur mon âme, je crois vraiment, dussé-je avoir après les plus sinistres pensées, que je serais capable de sourire, tant je suis soulagé !

— Ce sera un bien plus grand soulagement, un bien plus grand plaisir pour une âme généreuse comme la vôtre, dit Walter se hâtant de répondre à sa politesse, de voir que vous pouvez même rendre service à Mlle Dombey. Capitaine

Cuttle, voulez-vous avoir la bonté de faire monter M. Toots ? »

Le capitaine fit signe à M. Toots, qui le suivit d'un air tout effaré, et, montant jusqu'au haut de la maison, il fut introduit, sans un mot d'avertissement de la part de son guide, dans la nouvelle retraite de Florence.

L'infortuné M. Toots, en présence de la jeune fille, se sentit pénétré d'un tel sentiment de surprise et de bonheur, qu'il se livra à mille extravagances. Il courut à elle, lui saisit la main, qu'il baisa, la quitta, la ressaisit, tomba à genoux, versa des larmes, ricana, sans se préoccuper du danger qu'il courait d'être harcelé par Diogène. Celui-ci, en effet, s'était mis dans l'idée que ces démonstrations de M. Toots cachaient quelque chose de menaçant pour sa maîtresse ; aussi rôdait-il autour de son ennemi, ne sachant pas encore trop par quel côté de sa personne il commencerait l'attaque ; mais, bien résolu, dans tous les cas, à lui faire un très-mauvais parti.

« Allons, vilain Diogène, ingrate bête ! dit miss Dombey Cher M. Toots, que je suis aise de vous voir !

— Merci, mademoiselle, répondit M. Toots. Je vais assez bien, je vous suis obligé. J'espère qu'il en est de même de toute la famille. »

M. Toots disait tout cela sans savoir le moins du monde ce qu'il disait ; puis, s'asseyant sur sa chaise, il regarda Florence avec une expression saisissante de désespoir et de bonheur tout ensemble, qui ne s'étaient peut-être jamais rencontrés ailleurs que sur son visage.

« Le capitaine Gills et le lieutenant Walters m'ont fait entendre, miss Dombey, soupira convulsivement M. Toots,

que je puis vous rendre un service. Si seulement je pouvais effacer le souvenir de cette journée de Brighton, où je me suis conduit en vrai parricide plutôt qu'en gentleman jouissant d'une fortune indépendante, dit M. Toots se faisant sévèrement son propre accusateur, je descendrais radieux dans le silence de la tombe.

— Je vous en prie, M. Toots, répondit Florence, ne me demandez pas d'oublier quoi que ce soit de nos relations depuis que nous nous connaissons. Je ne le pourrai jamais, croyez-moi. Vous avez toujours été si bon, si complaisant pour moi !

— Mademoiselle, répondit M. Toots, la considération que vous avez pour mes sentiments est l'effet de votre angélique bonté. Je vous remercie mille fois. Ça ne fait rien.

— Ce que nous voulions vous demander, dit Florence, c'est si vous vous souvenez exactement du nom de l'endroit où l'on pourrait trouver Suzanne, que vous avez eu l'obligeance de conduire au bureau de la voiture, quand elle m'a quittée.

— Je ne me rappelle pas au juste, mademoiselle, dit M. Toots après quelques instants de réflexion, le nom qui se trouvait sur la voiture ; et je me souviens qu'elle m'a dit, d'ailleurs, qu'elle ne s'arrêtait pas là, parce qu'elle allait plus loin. Mais, mademoiselle, si vous tenez à la retrouver et à la faire venir ici, nous pourrons, Coq-Hardi et moi, vous l'amener avec toute la promptitude qu'on peut attendre de mon dévouement et d'une intelligence d'élite comme celle de Coq-Hardi. »

La joie de M. Toots, rappelé à la vie par la pensée de pouvoir être bon à quelque chose, était si visible, le désinté-

ressement et la sincérité de son dévouement étaient si manifestes, qu'il eût été cruel de refuser ses offres de service. Florence, avec cette délicatesse instinctive qui la guidait si bien, loin de faire la moindre objection, accabla M. Toots de ses remercîments ; et M. Toots, tout fier de la commission, se chargea de la mettre immédiatement à exécution.

« Mademoiselle, dit M. Toots en touchant la main qu'elle lui tendait. Adieu ! »

Il y avait dans le langage de M. Toots quelque chose qui trahissait l'angoissé d'un amour malheureux ; l'expression du désespoir était peinte sur sa physionomie.

« Permettez-moi de prendre la liberté de vous dire, mademoiselle, continua-t-il, que votre infortune me rend le plus malheureux des hommes, et qu'après le capitaine Gills, il n'y a personne en qui vous deviez avoir plus de confiance que moi. Je connais parfaitement mes imperfections, ça ne fait rien, je vous remercie ; mais je vous assure, mademoiselle que vous pouvez entièrement compter sur moi. »

Là-dessus, M. Toots sortit de la chambre toujours accompagné du capitaine. Debout à une petite distance, son chapeau sous le bras, celui-ci, qui arrangeait avec son croc les mèches de cheveux éparpillées sur son front, avait prêté la plus grande attention à tout ce qui venait de se passer. La porte se referma derrière eux, et l'étoile de M. Toots avait de nouveau disparu à ses yeux.

« Capitaine Gills, dit le jeune homme en s'arrêtant presque au bas de l'escalier et se retournant vers lui, à vous parler franchement, je ne suis pas, pour le moment, dans une disposition d'esprit qui me permette de paraître devant le lieutenant Walters. Je ne pourrais lui témoigner toute

l'amitié que je voudrais ressentir pour lui. Vous savez, capitaine Gills, nous ne pouvons pas toujours commander à nos sentiments, et je considérerais comme une marque de faveur de votre part si vouliez bien me permettre de sortir par la porte de l'allée.

— Frère, répondit le capitaine, vous ferez route comme il vous semblera. Mais ce que je peux dire avec assurance, c'est que la route que vous prendrez, quelle qu'elle soit, sera toujours droite et digne d'un vrai marin.

— Capitaine Gills, dit M. Toots, vous êtes extrêmement bon. La bonne opinion que vous avez de moi me console. Il y a une chose que j'espère que vous voudrez bien retenir, capitaine, dit M. Toots s'arrêtant dans l'allée derrière la porte entr'ouverte, et je désire que le lieutenant Walters en soit de même informé. Je viens d'entrer tout à fait en possession de ma fortune et je ne sais qu'en faire. Si cela pouvait servir à quelque chose ici, au point de vue pécuniaire, je descendrais avec une douce satisfaction dans le silence de la tombe. »

M. Toots n'en dit pas davantage ; il s'esquiva tout doucement et ferma la porte sur lui, pour couper court à toute réponse.

Florence pensa à cette bonne créature, longtemps après qu'il l'eut quittée, et elle y pensa avec un mélange de peine et de plaisir. Il était si honnête, il avait le cœur si bon, que le revoir et pouvoir compter sur lui dans son malheur, était pour Florence une joie et une consolation incomparables, mais en même temps aussi elle éprouvait un tel chagrin d'avoir été pour lui un sujet de peine et d'avoir troublé le calme de son existence, qu'elle pleurait sincèrement et le plaignait de tout son cœur. Le capitaine Cuttle pensait aussi beaucoup à M. Toots, mais d'une autre façon ; Walter, de

son côté, y pensait aussi, et quand le soir arriva, et que tous trois furent réunis dans la chambre de Florence, Walter fit de lui un éloge sincère, et raconta à Florence ce qu'il avait dit en quittant la maison ; il le fit avec toute la générosité d'un cœur aimant et sympathique.

M. Toots ne revint ni le lendemain, ni le surlendemain, ni plusieurs jours après. Pendant ce temps-là, Florence, sans la moindre inquiétude, vivait au haut de la maison de l'opticien, tranquille comme oiseau en cage. Mais, plus le temps s'écoulait, plus Florence changeait et dépérissait. Souvent, appuyée sur sa fenêtre, elle levait vers le ciel son visage empreint de cette même expression mélancolique que l'on avait remarquée sur celui du petit Paul ; elle semblait chercher des yeux le petit ange, étendu dans son lit, sur le brillant rivage dont il avait parlé tant de fois.

Depuis bien des années, elle était faible et délicate, et sa santé se ressentait des tourments passés. Mais, en ce moment, elle n'éprouvait aucune souffrance physique. C'était le cœur qui chez elle était malade, et Walter en était la cause.

Bien que toujours occupé d'elle, attentif à ses moindres désirs, fier et heureux d'être à ses ordres, et mettant à tous les soins dont il l'entourait cette ardeur et cet élan chaleureux qui lui étaient naturels, Florence s'apercevait qu'il cherchait à l'éviter. Pendant la journée, il approchait rarement de sa chambre. Si elle le demandait, il venait à son appel et reprenait pour un instant cette vivacité et cette sérénité qu'elle se rappelait lui avoir vues lorsque, pauvre enfant, elle était perdue dans les rues, attirant les regards de tous les passants ; mais bientôt (et la vive affection de Florence était trop clairvoyante pour ne pas s'en apercevoir), il devenait embarrassé, gêné en sa présence, et disparaissait immédia-

tement. Dans la journée, il ne venait jamais de son propre mouvement. Le soir seulement il était toujours là, et c'était pour Florence le plus heureux moment ; car alors elle croyait encore un peu que le Walter de son enfance n'avait pas changé. Et cependant une parole, la parole la plus ordinaire, un regard, un rien lui montraient qu'il y avait entre elle et lui une barrière indéfinissable.

Elle ne pouvait s'empêcher de remarquer que, malgré ses efforts, il ne parvenait pas à dissimuler ce changement trop évident. Elle se figurait que l'estime qu'il avait pour elle, le désir ardent qu'il éprouvait de lui épargner, lui, son ami, la plus petite douleur, le faisaient recourir à mille petits artifices, à mille mensonges innocents. Plus elle l'observait, plus elle était affligée jusqu'aux larmes de cet éloignement apparent de celui qu'elle appelait son frère.

Elle s'apercevait aussi que le bon capitaine, cet ami zélé et infatigable dans ses démonstrations de tendresse, frappé, comme elle, de ce changement, en était douloureusement affecté. Il était moins gai, moins confiant qu'autrefois dans ses espérances, et le soir, quand ils étaient tous les trois ensemble, il regardait à la dérobée, d'un visage soucieux, Florence et Walter, Walter et Florence.

Florence prit enfin la résolution de parler à Walter. Elle croyait savoir maintenant la cause de ce changement, et elle se figura que ce serait à la fois un grand soulagement pour elle et pour lui de lui confier qu'elle avait découvert ce secret, qu'elle s'y résignait parfaitement et qu'elle ne lui en faisait pas un crime.

Ce fut dans l'après-midi d'un certain dimanche, que Florence prit cette détermination. Le fidèle capitaine, avec un col de chemise ébouriffant, était assis à côté d'elle ; il était

en train de lire, les lunettes sur le nez, lorsque Florence lui demanda où était Walter.

« Je pense qu'il est en bas, ma charmante, reprit le capitaine.

— Je voudrais bien lui parler, dit Florence qui se leva soudain comme pour descendre.

— Je vais le faire monter à la minute, mon ange, » dit le capitaine.

Là-dessus le capitaine s'empressa de charger son livre sur l'épaule gauche : car il faut dire que le capitaine se faisait un devoir de ne lire le dimanche que dans de très-gros livres ; il trouvait cela plus dominical ; il avait donc fait l'emplette, depuis plusieurs années, d'un énorme in-folio chez un bouquiniste : quand il en avait lu cinq lignes, il avait la tête à l'envers ; aussi n'avait-il pas encore vérifié avec exactitude le sujet qui y était traité. Il se mit en marche, et bientôt Walter apparut.

« Le capitaine Cuttle me dit, miss Dombey… commença-t-il d'un ton empressé… Mais, en voyant sa physionomie, il s'arrêta court.

— Vous ne paraissez pas si bien aujourd'hui, dit-il. Vous êtes affligée. Vous avez pleuré. »

Le son de sa voix était si doux, il paraissait en proie à une si vive émotion, que les larmes jaillirent des yeux de Florence, rien que de l'entendre.

« Walter, dit-elle avec douceur, c'est vrai, je ne vais pas tout à fait bien, et j'ai pleuré : il faut que je vous parle. »

Il s'assit en face d'elle, les yeux fixés sur ce visage si beau et si pur ; il pâlit et ses lèvres tremblèrent.

« Vous m'avez dit, le soir où j'ai appris que vous viviez encore… quelle joie j'ai ressentie ce soir-là et combien j'espérais alors… ! »

Il appuya sa main tremblante sur la table, qui les séparait, et continua à la regarder.

« Vous m'avez dit que j'étais changée. Je fus surprise de cette remarque, mais je comprends maintenant que je suis réellement changée. Ne m'en voulez pas, Walter, j'étais trop joyeuse alors pour y penser. »

Il revoyait encore la même enfant d'autrefois : c'était bien la même ingénuité, la même confiance, le même cœur. Hélas ! pourquoi n'était-ce pas aussi la femme tendrement aimée, aux pieds de laquelle il eût voulu déposer toutes les richesses de la terre ?

« Vous vous souvenez, Walter, de la dernière fois que nous nous sommes vus avant votre départ ? »

Il mit sa main sur sa poitrine et tira une petite bourse.

« Je l'ai toujours portée autour de mon cou, dit-il, et si j'avais été englouti dans les flots, elle m'aurait suivi jusqu'au fond de la mer.

— Et vous la porterez encore, Walter, en souvenir de notre ancienne affection ?

— Oui, jusqu'à mon dernier jour. »

Elle posa sa main sur la sienne, dans sa confiance innocente, comme si elle venait de lui donner à l'instant ce petit souvenir.

— J'en suis heureuse ; et je le serai toujours de penser qu'elle ne vous quittera pas, Walter. Vous souvenez-vous qu'il nous est arrivé ce soir-là, en causant ensemble, de prévoir ce changement possible.

— Non, répondit-il d'un ton surpris.

— Si, Walter. J'avais été la cause de vos espérances déçues, de votre carrière manquée. Je le craignais déjà, mais je le sais maintenant. Si, dans votre générosité, il vous fut possible alors de me cacher que vous le saviez, vous ne le pouvez plus maintenant, bien que vous le tentiez avec la même générosité. Vous cherchez à me le cacher. Je vous en remercie, Walter, du fond du cœur et bien sincèrement. Mais vos efforts sont inutiles. Vous avez trop souffert dans votre personne et dans vos affections les plus chères, pour oublier la cause innocente de tous vos périls et de tous vos chagrins. Il n'est pas possible que vous ne voyiez point en moi l'auteur de vos tourments. Nous ne pouvons pas rester plus longtemps frère et sœur. Mais ne croyez pas, cher Walter, que je vous en fasse des reproches. J'aurais pu, j'aurais dû même m'en douter : mon bonheur me l'avait fait oublier. Tout ce que j'espère, c'est que vous penserez à moi avec moins d'amertume maintenant que vos sentiments ne sont plus un secret pour moi. Ce que je vous demande, Walter, au nom de la pauvre enfant qui, autrefois, était votre sœur, c'est de ne pas vous contraindre, de ne pas vous tourmenter pour moi, maintenant que je sais tout. »

Walter, en l'entendant parler, la regardait avec une expression de surprise qui ne laissait place à aucun autre sen-

timent. Il prit cette main qui touchait la sienne comme pour l'implorer, et il la serra.

« Oh ! miss Dombey, dit-il, se peut-il que moi qui ai tant souffert à lutter contre tout ce qui vous est dû, tout ce que vous avez droit d'attendre de moi, au mépris de mes sentiments pour vous, je sois cause du chagrin que vos paroles viennent de me révéler. Toujours vous avez été pour moi, j'en prends le ciel à témoin, l'ange pur, innocent et sacré de mon enfance et de ma jeunesse. Depuis le premier jour où je vous vis, jusqu'au jour de ma mort, la part que vous avez prise dans mon existence, je l'ai regardée et je la regarderai toujours comme sainte ; ce n'est pas un souvenir fugitif, il est pour moi sans prix, et jamais je ne l'oublierai jusqu'à l'heure de ma mort. De vous voir encore me regarder, de vous entendre encore me parler, comme le soir de notre séparation, c'est un si grand bonheur pour moi, que je ne trouve pas de mot pour l'exprimer ; de posséder, comme un frère, votre amour et votre confiance, c'est le plus riche présent que je puisse recevoir avec joie !

— Walter, dit Florence en le regardant d'un air sérieux, mais en changeant de visage, qu'est-ce qui m'est dû ? Quels sont ces devoirs que j'ai le droit d'attendre de vous ? Quels sont ces devoirs, qui vous imposent, dites-vous, le sacrifice de vos sentiments ?

— Le respect, dit Walter d'une voix étouffée, la vénération. »

Elle pâlit et retira timidement et d'un air rêveur sa main qu'il tenait dans la sienne. Mais elle continuait à le regarder d'un air sérieux.

« Je n'ai pas les droits d'un frère, dit Walter. J'ai laissé une enfant, je retrouve une femme. »

Cette fois, elle rougit ; son geste sembla le supplier de n'en pas dire davantage et elle cacha son visage dans ses mains.

Ils gardèrent tous deux le silence un moment ; elle pleurait.

« Oui, je dois à un cœur si confiant, si pur et si bon, dit Walter, de le fuir au risque même de briser le mien. Comment voulez-vous que je croie aimer en vous une sœur ? »

Elle pleurait toujours.

« Si vous aviez été heureuse, si je vous avais vue entourée d'adorateurs, d'admirateurs ; si je vous avais vue, au milieu de tout ce qui peut faire envier la position pour laquelle vous avez été élevée, dit Walter, si alors vous m'aviez appelé votre frère, en souvenir du passé, j'aurais pu répondre à ce nom du rang obscur que j'occupe, sans craindre de trahir votre innocente confiance. Mais ici, mais maintenant…

— Oh merci ! merci ! Walter ! Pardonnez-moi de vous avoir si mal jugé. Je n'ai personne pour me conseiller. Je suis seule.

— Florence ! dit Walter avec feu, je me suis hâté de vous dire ce que, tout à l'heure, rien au monde n'aurait pu faire sortir de mes lèvres. Si j'avais été heureux, si j'avais eu les moyens et l'espoir de vous rendre un jour une position à peu près égale à celle que vous aviez, je vous aurais dit : Il y a un nom que vous pouvez me donner, et avec lui le privilége de vous protéger, de vous chérir ; et j'aurais essayé de le mériter à force d'amour, de respect, de dévouement sans bornes

pour vous. Je vous aurais dit que c'était le seul titre que vous pouviez me donner pour vous protéger et pour vous défendre, le seul que je pusse accepter et proclamer ; mais que si vous m'accordiez ce droit, je le regarderais comme un bien si précieux, si inestimable, que la fidélité et le dévouement de ma vie tout entière ne suffiraient pas à le payer. »

La tête de Florence était penchée, ses larmes coulaient, et les sanglots soulevaient sa poitrine.

« Chère Florence ! ô ma bien-aimée ! comme je vous appelais dans mes rêves avant d'avoir pu réfléchir à ma présomption et à ma folie ! Laissez-moi une dernière fois vous appeler de ce nom chéri, laissez-moi serrer encore une fois cette douce main ; ma sœur me prouvera ainsi qu'elle oublie tout ce que je viens de lui dire. »

Elle releva la tête, et, en s'adressant à lui ses yeux avaient une expression si douce et si grave à la fois ; elle le regardait à travers ses larmes avec un sourire si calme, si pur, si innocent ; il y avait dans sa voix et dans tout son être un tremblement si sympathique, qu'il sentit les fibres de son cœur tressaillir et que ses yeux se remplirent de larmes en l'écoutant.

« Non, Walter, je ne puis l'oublier ; je ne l'oublierais pas pour tout l'or du monde. Êtes-vous… réellement pauvre ?…

— J'erre sur les mers, je voyage pour vivre.

— Repartez-vous bientôt, Walter ?

— Oui, bientôt. »

Elle le regarda un moment, et plaça timidement sa main tremblante dans la sienne.

« Si vous voulez de moi pour votre femme, Walter, je vous aimerai tendrement. Si vous voulez me laisser partir avec vous, Walter, je vous suivrai sans crainte jusqu'au bout du monde. Je ne renonce à rien pour vous, Walter, car je n'ai rien et je ne laisse ici personne ; mais je vous donnerai mon amour et ma vie, et à mon dernier soupir, s'il me reste encore la mémoire et le sentiment, votre nom sera sur mes lèvres quand je paraîtrai devant Dieu. »

Il l'attira sur son cœur, et appuya sa joue contre la sienne : Florence n'était plus repoussée, Florence n'était plus seule et elle pleura sur le sein de son amant fidèle.

Ô cloches saintes du dimanche, que votre son est doux à leurs oreilles ravies ! Ô jour saint du dimanche, que ta paix et ta tranquillité sont bien en harmonie avec le calme de leur âme ! comme elles sanctifient l'air qu'ils respirent ! Frais crépuscule du soir, qui commences à combattre le jour, sois béni toi qui l'enveloppes de ton ombre douce et grave, pendant qu'elle s'endort penchée sur le cœur qu'elle a choisi, comme un enfant dans son berceau.

Oh ! que d'amour, que de confiance reposent avec elle sur le sein de Walter ! Oui, tu peux regarder avec un tendre orgueil ces yeux qui se ferment, car dans le monde, dans le monde entier, Walter, ils ne chercheront plus que toi, que toi seul !

Le capitaine resta dans la petite salle à manger jusqu'au coucher du soleil. Il prit la petite chaise sur laquelle s'était assis Walter et regarda le châssis vitré, jusqu'au moment où, peu à peu, le jour tomba et les étoiles brillèrent au ciel. Il alluma un flambeau, prit sa pipe, et se mit à la fumer en se demandant ce que diable on pouvait faire en haut, au lieu de l'appeler pour prendre le thé.

Florence s'approcha de lui juste au moment où sa surprise était à son comble.

« Ah ! ma charmante, s'écria le capitaine, il me semble que Walter et vous, vous avez eu le temps de faire une longue causette, ma belle ! »

Florence posa sa petite main sur un des gros boutons de sa redingote et lui dit en le regardant en face :

« Cher capitaine, j'aurais quelque chose à vous dire, si cela ne vous dérange pas. »

Le capitaine leva la tête vivement, pour mieux entendre ce dont il s'agissait et, pour mieux envisager en face son interlocutrice, il recula sa chaise et sa personne aussi loin qu'il le put.

« Eh ! quoi, *délices du cœur*, s'écria-t-il frappé soudainement d'un rayon de lumière, est-ce que ça y est ?

— Oui, dit Florence avec vivacité.

— Walter ! votre mari ! Ça y est ? mugit le capitaine en lançant son chapeau jusqu'au châssis vitré.

— Oui, » s'écria Florence riant et pleurant à la fois.

Le capitaine la serra dans ses bras ; puis, ramassant son chapeau et le mettant sur sa tête, il la prit par la main et la reconduisit en haut. Là, il crut que c'était le moment ou jamais de faire une bonne plaisanterie.

« Eh ! bien, Walter, mon garçon, dit le capitaine en passant par la porte sa tête assez semblable à une gracieuse bassinoire, eh ! bien, la chose n'a pas d'autre caractère, hein ! dites donc ? »

Il riait à étouffer de cette plaisanterie rétrospective qu'il répéta plus de vingt fois pendant le thé, et dans les intervalles il frottait sa figure rayonnante de bonheur avec la manche de son habit, et s'épongeait la tête tout partout avec son mouchoir. Mais il avait encore une source de jouissance plus sérieuse à sa disposition, et on l'entendit plus d'une fois répéter à demi-voix, en jetant un regard d'ineffable délice sur Walter et Florence :

« Édouard Cuttle, mon garçon, vous n'avez jamais eu de votre vie une plus heureuse idée que le jour où vous avez donné votre petit avoir *conjointement*. »

CHAPITRE XIII.

M. Dombey et le monde.

Que fait-il cet homme fier, pendant que les jours s'écoulent ? Pense-t-il à sa fille ? se demande-t-il où elle peut être allée ? Croit-il qu'elle soit revenue à la maison, pour reprendre dans la triste demeure son ancienne existence ? Il n'y a que lui qui puisse le dire. Il n'a jamais prononcé une seule fois son nom depuis. Les gens de la maison le craignent trop pour oser aborder un sujet sur lequel il semble avoir pris la ferme résolution de garder le silence : il fait taire immédiatement la seule personne qui ose le questionner.

« Mon cher Paul ! disait tout bas sa sœur, entrant dans la chambre le jour du départ de Florence ! Votre femme ! Cette parvenue ! Ce que j'ai vaguement entendu dire serait-il vrai ? est-ce ainsi qu'elle vous remercie de votre dévouement sans bornes pour elle ? vous qui, je ne le sais que trop, avez sacrifié vos propres parents à ses caprices et à sa fierté ! Pauvre frère ! »

Après cette allocution, empreinte d'un certain sentiment d'amertume, car elle n'a pas oublié qu'on ne l'a pas invitée à dîner le jour de la première soirée, Mme Chick use et abuse de son mouchoir de poche, et tombe sur le sein de M. Dombey. Mais M. Dombey la relève froidement et la conduit vers une chaise.

« Je vous remercie, Louisa, de cette marque d'affection ; mais je désire que notre conversation roule sur tout autre sujet. Lorsque je me plaindrai de mon sort, Louisa, ou que je témoignerai le désir de recevoir des consolations, alors si vous le voulez bien, vous pourrez me les offrir.

— Mon cher Paul, répliqua sa sœur tenant son mouchoir sur sa figure et agitant sa tête, je connais votre courage et votre énergie ; je ne vous entretiendrai plus d'un sujet aussi pénible et aussi révoltant : et Mme Chick d'appuyer, sur ses deux épithètes avec une indignation saisissante ; mais je vous en prie, laissez-moi vous demander, bien que je craigne d'apprendre quelque chose qui me répugne et m'afflige ; laissez-moi vous demander si la malheureuse Florence…

— Louisa, dit son frère, d'un ton sombre, silence, pas un mot de plus sur ce sujet ! »

Mme Chick ne peut que secouer la tête, recourir à son mouchoir de poche et gémir sur ces Dombey dégénérés qui n'ont plus rien des Dombey. Mais elle ne sait si Florence a favorisé la fuite d'Édith, si elle l'a suivie, si elle a fait trop ou trop peu, enfin elle n'a pas la moindre idée de ce qui s'est passé.

Il continue, fidèle à ses principes, à garder pour lui seul ses pensées et ses sentiments et à n'en faire part à qui que ce soit. Il ne s'inquiète pas de sa fille, il peut croire qu'elle est chez sa sœur ou qu'elle est encore dans la maison ; il peut songer à elle constamment ou n'y songer jamais ; rien chez lui ne laisse deviner ses pensées.

Ce qui est bien certain, c'est qu'il ne croit pas l'avoir perdue. Il n'a aucun soupçon de la vérité ; il a vécu trop longtemps dans son orgueil inexpugnable, habitué à la voir,

douce et bonne, mener au-dessous de lui son humble existence avec résignation pour avoir aucune crainte à ce sujet. Il est ébranlé, c'est vrai, par la tempête, mais il n'est pas encore couché à terre. Les racines de son orgueil sont longues et profondes, et, avec les années, elles se sont étendues et nourries de tout ce qui les entourait. L'arbre a été frappé par la cognée, mais non pas abattu.

Quoiqu'il cache ses pensées intimes au monde extérieur qui, d'après lui, n'a d'autre but pour le moment que d'épier avec avidité ses moindres démarches, il ne peut cacher aux regards ses yeux renfoncés, ses joues creuses, son front soucieux, son air triste et rêveur. Tout impénétrable qu'il est, il est bien changé pourtant ! et tout fier qu'il est, il faut bien qu'il soit cruellement humilié car pourquoi serait-il ainsi changé ?

Le monde ! que pense de lui le monde ? De quel œil le voit-il ? que devine-t-il ? que dit-il ? tel est le démon cruel qui tourmente son âme. Le monde ! mais il est partout avec lui ; bien plus, il est partout où il n'est pas ; il sort avec lui au milieu de ses domestiques, et reste encore à chuchoter derrière lui. C'est le monde qui le montre au doigt dans la rue ; qui l'attend dans son bureau ; qui le regarde par-dessus l'épaule des riches négociants ; c'est lui qui le signale. C'est le monde qui parle de lui au milieu de la foule ; il le précède dans tous les lieux où il va, et quand il est parti, c'est alors surtout que le monde s'occupe de lui ; quand il est enfermé dans sa chambre, le soir, le monde est dans sa maison. Il est dehors aussi, le monde ; il l'entend marcher dans la rue ; il le voit sur les cartes déployées devant lui, aller et venir sur les chemins de fer et sur les navires partout, si le monde est si occupé, si affairé, ce n'est que de lui seul qu'il s'agit !

Ce n'est point là un fantôme de son imagination. D'autres gens pensent comme lui, témoin le cousin Feenix qui vient de Baden-Baden dans le but de lui parler ; témoin le major Bagstock qui accompagne le cousin Feenix dans cette visite amicale.

M. Dombey les reçoit avec sa dignité habituelle ; il se tient debout devant le feu dans son attitude favorite. Il s'imagine que le monde le regarde par leurs yeux, que le monde est là derrière les tableaux, avec M. Pitt pour représentant, au haut de la bibliothèque, et sur la carte pendue au mur, il croit voir briller des yeux qui le regardent.

« Le printemps est bien froid cette année, dit M. Dombey pour donner le change au monde.

— Sacrebleu ! monsieur ! dit le major, dans un élan d'ardente amitié, Joseph Bagstock n'est pas homme à dissimuler la vérité ! Si vous voulez, Dombey, tenir vos amis à distance, et leur battre froid, J. B. n'est pas l'homme qu'il vous faut. Joe est dur et solide, monsieur ; il est rude, monsieur, il est rude, Joe. Son Altesse Royale, le feu duc d'Yorck me fit l'honneur de me dire, à tort ou à raison, peu importe : S'il y a sous les armes un homme sur lequel je puisse compter pour aller droit au but, c'est Joe, Jo Bagstock. »

M. Dombey fait un signe d'approbation.

« Maintenant Dombey, dit le major, je suis un homme du monde. Notre ami Feenix, si j'ose me permettre de le nommer ainsi…

— C'est un honneur pour moi, dit le cousin Feenix.

— Notre ami Feenix, reprit le major en balançant la tête, est aussi un homme du monde. Vous, Dombey, vous êtes

aussi un homme du monde. Eh bien ! quand trois hommes du monde sont réunis et qu'ils sont amis, comme je le pense… et il se tourna encore du côté du cousin Feenix.

— Certainement, dit le cousin Feenix, amis sincères, encore !

— Et qu'ils sont amis, reprit le major, le vieux Joe est d'avis… Joe se trompe peut-être… il est d'avis que l'on peut facilement connaître l'opinion du monde sur n'importe quel sujet.

— Sans aucun doute, dit le cousin Feenix. De fait, c'est une chose de la plus grande évidence. Je désire vivement, major, exprimer à mon ami Dombey toute ma surprise et tous mes regrets. Je ne puis concevoir comment ma charmante parente, si distinguée et si bien faite pour rendre un homme heureux, a pu oublier ce qu'elle devait à… de fait, ce qu'elle devait au monde, au point de se conduire d'une façon si singulière. Depuis ce malheureux événement, je suis dans un terrible abattement, et je disais hier soir à Long-Saxby, qui a six pieds de haut et que connaît sans doute mon ami Dombey, je disais que cet événement m'a mis sens dessus dessous et que j'en suis malade. Vraiment, en présence d'une catastrophe aussi singulière, continua le cousin Feenix, on ne peut s'empêcher de songer que la Providence joue un rôle dans les événements de la vie, car si ma pauvre tante eût vécu, ce qui vient de se passer eût été pour elle, pour une femme si comme il faut, un coup terrible,… de fait c'eût été le coup de la mort.

— Ainsi donc, Dombey… dit le major qui reprit son discours avec une nouvelle énergie.

— Mille pardons, interrompit le cousin Feenix, encore un mot, s'il vous plaît. Mon ami Dombey me permettra de dire que, si quelque chose pouvait ajouter à la cruelle douleur que j'éprouve à ce sujet, ce serait l'étonnement que cause au monde la conduite de ma charmante et distinguée parente, je vous demande la permission de la nommer encore ainsi ; oui, sa conduite, en se compromettant avec une personne… de fait avec une personne qui a des dents d'une blancheur éblouissante mais qui est d'un rang si inférieur à celui de son mari. Mais je dois aussi prier sérieusement mon ami Dombey, de ne pas condamner ma charmante et distinguée parente ayant d'avoir vérifié sa faute d'une manière positive, tout en lui donnant l'assurance que la famille dont je suis le représentant, et qui est presque éteinte maintenant (réflexion diablement triste pour un homme), que la famille dis-je ne fera aucune opposition, et sera heureuse même de s'entendre avec lui sur les mesures qu'il désire prendre pour l'avenir et qui ne peuvent être qu'honorables. J'espère que mon ami Dombey ne doutera pas de mes intentions dans cette malheureuse affaire et… et… de fait je pense que je n'ai plus d'autre observation à faire à mon ami Dombey. »

M. Dombey salue, sans lever les yeux, et garde le silence.

« Maintenant, Dombey, dit le major, maintenant que notre ami Feenix a établi tout ce qui a rapport à la dame avec une éloquence que le vieux Joe B. n'a jamais entendu surpasser… non, morbleu, monsieur, non, jamais ! s'écria le major qui devient violet et saisit sa canne par le milieu, j'oserai au nom de notre amitié, Dombey, vous présenter la chose sous un autre jour. Monsieur, dit le major en toussant comme un cheval, le monde a des opinions qu'il faut satisfaire.

— Je le sais, répond M. Dombey.

— Sans doute vous le savez, monsieur, dit le major, sacrebleu ! monsieur, je sais parfaitement que vous le savez. Un homme de votre calibre ne peut pas ignorer de telles choses.

— Je l'espère, répond M. Dombey.

— Dombey, dit le major, vous devinez le reste. Je me prononce, trop vite peut-être, mais voyez-vous les Bagstock se sont toujours ainsi prononcés. Ils n'ont jamais gagné grand'chose à cela, monsieur, mais c'est dans leur sang. Il faut brûler la cervelle à cet homme-là. Joe B. est votre témoin ; il réclame ses droits d'ami, sacrebleu !

— Major, dit M. Dombey, je vous remercie. Je vous préviendrai quand l'heure sera venue. Mais, comme l'heure n'est pas venue, je me suis abstenu de vous parler.

— Où est-il passé, Dombey ? dit le major après un moment en le regardant.

— Je l'ignore.

— Vous n'avez aucun indice ? demanda le major.

— Si.

— Dombey, je suis heureux de l'apprendre, dit le major. Je vous en félicite.

— Vous me pardonnerez, messieurs, vous me pardonnerez, n'est-ce pas, major, répond M. Dombey, si je n'entre pas en ce moment dans de plus grands détails. Les indices que j'ai sont d'une nature singulière, et je les ai obtenus d'une manière singulière aussi. Peut-être se trouveront-ils faux,

peut-être se trouveront-ils vrais. Je ne saurais le dire en ce moment, et j'arrêterai là mes explications. »

Quoique cette réponse fût assez sèche auprès de l'enthousiasme chaleureux du major, celui-ci la reçut de fort bonne grâce, heureux de penser, disait-il, que le monde avait l'espérance d'une satisfaction pleine et entière. Le cousin Feenix est ensuite gratifié d'un gracieux salut par le mari de sa charmante et distinguée parente, et le cousin Feenix et le major Bagstock se retirent. Ils laissent le mari, toujours avec le monde, réfléchir à loisir sur ce qu'ils lui ont dit, sur ce que le monde pense de sa position, sur ce qu'il a droit d'attendre de lui.

Mais qui donc est assis dans la lingerie, versant des larmes abondantes, et parlant à voix basse à Mme Pipchin en levant les mains au ciel ? C'est une dame, la figure cachée sous un chapeau noir bien fermé qui semble n'avoir pas été fait pour elle. C'est miss Tox, qui a emprunté ce costume à sa servante, et qui est venue en cachette de la place de la Princesse, pour renouer connaissance avec Mme Pipchin, et se procurer ainsi les détails les plus exacts sur l'état de M. Dombey.

« Comment supporte-t-il ce coup affreux, ma chère bonne ? demanda miss Tox.

— Bien ! dit Mme Pipchin de sa voix aigre. Il va aussi bien que d'habitude.

— Oui ! pour l'extérieur, dit miss Tox ; mais, à l'intérieur, quel rude coup ! »

L'œil gris de Mme Pipchin se fixe sur miss Tox d'un air incertain pendant qu'elle répond, avec trois pauses bien marquées :

« Ah ! –. C'est possible ! – Je le suppose. À vous dire ma façon de penser, Lucrèce, continue Mme Pipchin qui appelle encore miss Tox de son petit nom, en souvenir des expériences orthopédiques qu'elle a faites sur elle, quand miss Tox n'était qu'une malheureuse et chétive petite fille de quelques années à peine, à vous dire ma façon de penser, Lucrèce, je crois que c'est un bon débarras. Je ne tiens pas, pour ma part, à toutes ces figures d'impudentes poupées.

— Oh ! oui, bien impudentes, en effet ! Vous avez bien raison de le dire : impudente est le mot, répond miss Tox. L'abandonner, lui ! un homme d'un caractère si noble ! »

Et miss Tox est toute tremblante d'émotion.

« Je ne sais s'il est noble, vraiment, dit Mme Pipchin en se frottant le nez avec impatience ; mais ce que je sais, c'est que nous devons supporter les épreuves que le ciel nous envoie. Bah ! j'en ai eu assez à supporter dans mon temps. Voilà bien du bruit pour pas grand'chose, mon Dieu ! Elle est partie, eh bien ! bon débarras. Personne ne tient à la voir revenir, j'imagine ! »

Dès les premiers mots d'allusion aux mines du Pérou, miss Tox se lève pour partir, et Mme Pipchin sonne Towlinson pour la conduire jusqu'à la porte. M. Towlinson, qui n'a pas vu miss Tox depuis des siècles, grimace un sourire et dit qu'il espère qu'elle se porte bien.

« Si je ne vous ai pas reconnue du premier coup, ajoute-t-il, pardon, mademoiselle, la faute en est à votre chapeau.

— Je sais bien, Towlinson ; je vous remercie, dit miss Tox. Je vous prie d'avoir la bonté, quand il vous arrivera de me voir ici, de n'y pas faire attention. Mes visites sont uniquement pour Mme Pipchin.

— Très-bien, mademoiselle, dit Towlinson.

— Il se passe de bien tristes choses, Towlinson, dit miss Tox.

— Oh ! bien tristes, vraiment, mademoiselle, répond Towlinson.

— J'espère, Towlinson, dit miss Tox, qui, depuis qu'elle donne des leçons à la famille Toodle, a pris un ton doctoral et l'habitude de profiter de toutes les occasions pour faire une classe, j'espère que ce qui vient de se passer sera un avertissement pour vous, Towlinson.

— Oh ! certainement, mademoiselle ; je vous remercie, dit Towlinson. »

Il semblait rêver aux circonstances dans lesquelles cet avertissement pourrait avoir une certaine application à sa personne, quand l'aigre Mme Pipchin le fait sauter en l'air en criant :

« Qu'est-ce que vous faites donc là ? Pourquoi ne conduisez-vous pas madame à la porte ? »

Et il se hâte de la conduire. En passant devant la chambre de M. Dombey, miss Tox rentre dans les profondeurs de son chapeau noir et marche sur la pointe du pied. Il n'y a personne, parmi les gens qui approchent M. Dombey, il n'y a personne dont les sentiments sympathiques égalent ceux que miss Tox cache sous son chapeau noir, et qu'elle essaye d'emporter chez elle en les dérobant à la clarté douteuse des réverbères.

Mais miss Tox ne fait pas partie du monde qui occupe M. Dombey. Elle revient chaque soir à la brune. Outre son chapeau, elle a des socques et un parapluie quand il pleut.

Elle affronte les rires de Towlinson, la colère, les rebuffades de Mme Pipchin, et tout le reste, pour demander comment va ce cher homme et comment il supporte son malheur ; mais elle n'a rien à faire avec le monde de M. Dombey. Ce monde-là n'a pas besoin d'elle pour le fatiguer, le harceler sans cesse. Miss Tox est une étoile sans éclat, sans couleur, et elle tourne dans son petit orbite, bien loin, dans un autre système. Elle le sait ; elle vient, pleure, repart, et se trouve contente. Vraiment, miss Tox n'est pas si exigeante que le monde qui tourmente tant M. Dombey.

Au bureau, les employés discutent, sous toutes ses faces, le grand événement ; mais ils se demandent avant tout qui remplacera M. Carker. Tous s'accordent à croire que les émoluments seront rognés, et que la place ne sera plus aussi bonne, aussi agréable, par suite des restrictions et des conditions qu'on y mettra. Ceux qui n'ont pas le moindre espoir de l'obtenir disent qu'ils aiment autant ne pas l'avoir, et qu'ils ne l'envient pas à la personne qui en sera favorisée. Depuis la mort du petit Paul, on n'a jamais vu dans le bureau tant d'émoi ; mais, en général, l'agitation, dans ce quartier, prend un tour aimable, pour ne pas dire jovial, et ne fait qu'ajouter aux agacements de la camaraderie. On profite d'une aussi bonne occasion pour réconcilier ensemble le bel esprit du bureau et son rival surnuméraire, qui, depuis plusieurs mois, se faisaient une guerre à mort. Pour célébrer une réconciliation si heureuse, on propose un petit dîner, et l'on se réunit à une taverne voisine. Le bel esprit occupe le fauteuil ; le rival est vice-président. Quand la nappe est enlevée, commencent les discours. C'est le président qui ouvre la séance en disant :

« Messieurs, je ne puis me dissimuler que ce n'est pas le moment de se livrer à des guerres intestines. Des événements récents, auxquels il est inutile de faire autrement allu-

sion, mais dont il a été dit quelques mots dans certains journaux du dimanche et dans un journal quotidien que je ne nommerai pas ici (tous les autres membres de la société le nomment à voix basse, au milieu d'un murmure général), ces événements, dis-je, m'ont fait réfléchir mûrement. Il me semble que, dans un tel moment, une querelle personnelle avec Robinson serait un attentat contre les sentiments généreux dont j'espère que tous les employés de la maison ont toujours été animés pour la cause générale. »

Robinson répond à ce discours en homme de cœur, en bon frère. Puis un employé qui, depuis trois ans, est resté dans le bureau, mais toujours à la veille d'être remercié pour ses fautes de calcul continuelles, se montre tout à coup sous un jour nouveau.

« Puisse notre chef vénéré, s'écrie-t-il dans un speech saisissant, ne plus jamais voir semblable malheur tomber sur son toit ! »

À quoi il ajoute bien d'autres souhaits commençant toujours par ces mots : *Puisse-t-il ne plus jamais*… et, à chaque fois c'est un tonnerre d'applaudissements. Bref, on passe une soirée charmante que vient troubler seulement une dispute entre deux employés subalternes, sur les bénéfices de M. Carker pendant les dernières années. Ils se lancent les carafes à la tête, et on les met à la porte dans un état de violente colère. Le lendemain matin, on fait, en général, au bureau, une grande consommation d'eau de seltz pour se rafraîchir, et plus d'un convive de la veille, au moment de payer la carte, la trouve par trop exagérée.

Quant à M. Perch, l'homme de peine, il va se ruiner pour toujours. Il se retrouve constamment dans les tavernes ; à force de régalades, il tombe ivre-mort sous la table. Il croit,

partout et toujours, rencontrer des visages consternés par les derniers événements. « Monsieur ou madame, leur dit-il suivant le sexe, comme vous paraissez pâle. » À ces mots, l'on tremble de la tête aux pieds, et l'on se sauve en criant : « Oh ! Perch ! » Est-ce la conséquence de la triste nouvelle ? est-ce l'effet naturel produit par le liquide ? Toujours est-il que M. Perch est très-abattu à cette heure de la soirée où ordinairement il va chercher des consolations à Ball's-Pond, dans la société de Mme Perch. La pauvre Mme Perch se tourmente beaucoup, car elle craint que la confiance de son mari dans la fidélité du sexe ne soit de plus en plus ébranlée et qu'il ne s'attende, en rentrant le soir, à la trouver partie avec un vicomte.

Les domestiques de M. Dombey sont aussi complétement détraqués et incapables de faire leur service. Tous les soirs au souper, ils *en parlent* devant leurs verres tout fumant de vin chaud. M. Towlinson est toujours en train vers les dix heures et demie : « Faites-moi donc le plaisir de me dire, répète-t-il souvent, si je ne vous ai pas prévenu qu'il ne pouvait jamais rien résulter de bon de demeurer à un coin de rue. » On parle tout bas de Florence : où est-elle ? on est d'accord que M. Dombey n'en sait rien, mais que Mme Dombey le sait, elle. On est amené naturellement à parler de Mme Dombey. Elle avait tout de même une belle prestance, dit la cuisinière, n'est-ce pas ? Mais elle était trop haute. Oui, elle était trop haute, répond l'assemblée d'un commun accord. L'ancienne passion de Towlinson, la bonne de la maison, qui continue à marcher dans le sentier de la vertu ajoute : « Qu'on vienne encore, après cela, me parler de ces gens qui lèvent la tête si haut, comme si la terre n'était pas digne de les porter. »

Tout ce qui se dit, tout ce qui se fait ce jour là se dit et se fait en compagnie. C'est un chorus général. Il n'y manque

que M. Dombey. Mais M. Dombey est seul de son côté et le monde de l'autre.

CHAPITRE XIV.

Renseignements mystérieux.

La bonne Mme Brown et sa fille Alice étaient silencieuses dans leur chambre. C'était au commencement de la soirée dans les derniers jours du printemps. Il y avait déjà quelques jours que M. Dombey avait parlé au major Bagstock des singuliers renseignements qu'il avait obtenus d'une façon plus singulière encore, renseignements qui pouvaient être vrais ou sans fondement : *le monde* n'avait pas encore obtenu la satisfaction désirée.

La mère et la fille étaient assises depuis longtemps, sans avoir échangé un seul mot, sans avoir bougé de leur place. La laide figure de la vieille exprimait l'inquiétude et l'attente : celle de la fille exprimait l'attente aussi, mais plus patiente. De temps en temps même, elle s'assombrissait, témoignant le désappointement et le doute. La vieille, sans s'occuper des changements d'expression qui se succédaient sur le visage de sa fille, quoiqu'elle tournât souvent ses yeux vers elle, demeurait assise, toujours marmottant, toujours mâchonnant, et prêtant mystérieusement l'oreille.

Leur habitation, quoique pauvre et misérable, avait cependant gagné un peu de confort et ne ressemblait plus tout à fait à la demeure de la bonne Mme Brown, à l'époque où celle-ci était seule. On voyait qu'on avait voulu y mettre plus d'ordre, plus de propreté : et quoique ce fût toujours une ha-

bitation de bohémienne, on y sentait la présence de la jeune fille. Les ombres de la nuit descendaient, descendaient toujours ; et les deux femmes gardèrent le silence jusqu'au moment où la chambre se trouva dans une obscurité presque complète.

Alors Alice rompit ce long silence.

« Vous pouvez y renoncer, dit-elle, mère. Il ne viendra pas.

— Y renoncer ! la mort y renoncerait plutôt, répondit la vieille dans un mouvement d'impatience. Il viendra.

— Nous verrons, dit Alice.

— Vous le verrez, répliqua sa mère.

— Et le jour du jugement dernier aussi.

— Vous me croyez retombée en enfance, croassa la vieille. Voilà le respect que j'obtiens de ma propre fille ; mais je ne suis pas si bête que vous croyez. Il viendra. L'autre jour que je n'ai fait seulement que le toucher à l'habit, on aurait dit que j'étais un crapaud, à la manière dont il me regardait. Mais il fallait voir, grand Dieu ! l'œil qu'il m'a fait, quand je lui ai eu dit leurs noms et que je lui ai demandé si ça lui ferait plaisir qu'on découvrît où ils sont.

— Était-il en colère, demanda la fille, dont l'intérêt parut un instant éveillé.

— En colère ! dites plutôt rouge comme un coq. Ah ! ah ! en colère ! appeler ça en colère ! dit la vieille, qui se dirigea en boitant du côté du buffet, pour allumer une chandelle. » Quand elle revint prendre sa place à la table, sa bouche grimaçante, éclairée par la lumière, lui donnait encore un air

plus hideux. C'est comme vous, quand vous parlez d'eux, je vous demande si vous êtes en colère, hein ! »

En effet il fallait la voir accroupie en silence comme une tigresse avec des yeux flamboyants.

« Écoutez, dit la vieille d'un air de triomphe. J'entends des pas. Ce n'est pas la marche de quelqu'un qui habite dans le voisinage, ni qui vienne souvent par ici. Nous ne marchons pas comme ça, non ! Nous serions fières d'avoir de pareils voisins ! L'entendez-vous ?

— Je crois que vous avez raison, mère ! reprit Alice à voix basse. Chut ! Ouvrez la porte. »

Alice s'enveloppa dans son châle, le serra autour d'elle, pendant que sa mère allait ouvrir la porte : elle regarda sur le carré, fit signe du doigt. M. Dombey entra. Il s'arrêta quand il eut posé le pied sur le seuil de la porte, et lança tout autour de lui un regard méfiant.

« C'est une bien humble demeure pour un aussi grand personnage que votre Seigneurie, dit la vieille en faisant une révérence et en marmottant entre ses dents. Je vous l'avais bien dit, mais cela ne fait rien.

— Qui est-ce qui est là ? demanda M. Dombey en lui montrant sa compagne.

— C'est ma jolie fille, dit la vieille. Votre Seigneurie n'a pas besoin de s'en inquiéter, elle est au courant de l'affaire. »

Une ombre s'étendit sur le visage du noble visiteur ; c'était comme s'il eût soupiré tout haut : « Qui donc l'ignore ! » Il la regarda d'un air hautain et elle, sans lui faire le moindre salut, le regarda aussi. L'ombre, qui s'était étendue sur son visage, s'épaissit : il détourna son regard de la

jeune femme, mais il reporta bientôt ses yeux de son côté à la dérobée, comme si cet œil hardi le poursuivait d'un souvenir odieux en lui rappelant celui d'un autre.

« Femme ! dit M. Dombey à la vieille sorcière qui gloussait et frisait ses yeux à ses côtés, et qui, en se voyant interpellée, fit un signe furtif à sa fille, se frotta les mains et lui fit un autre signe encore ; femme ! c'est une grande faiblesse de ma part de déroger ainsi à mon rang en venant ici, mais vous savez pourquoi je viens et ce que vous m'avez offert quand vous m'avez arrêté l'autre jour dans la rue. Qu'avez-vous à me dire concernant l'affaire qui m'intéresse, et comment se fait-il que je puisse avoir dans un bouge comme celui-ci (et il jeta un regard de mépris autour de lui), que je puisse avoir ici des détails proposés de plein gré quand j'ai employé en vain tous les moyens, tout mon pouvoir pour en obtenir partout ailleurs ? Je n'imagine pas, dit-il après un moment de silence pendant lequel il l'avait observée sévèrement, je ne pense pas que vous ayez l'audace de plaisanter avec moi ou de m'en imposer. Mais si tel est votre dessein, vous feriez mieux de vous arrêter au début de votre ruse. Je ne suis pas d'humeur à rire, et vous pourriez avoir à vous repentir de votre hardiesse.

— Oh ! je sais bien que vous êtes un gentleman fier et dur ! gloussa la vieille en secouant la tête et en frottant ses mains ridées. Oui dur, dur, dur ! Mais Votre Seigneurie entendra de ses propres oreilles, et verra de ses propres yeux ; et si je la mets sur leurs traces, elle ne refusera pas de me donner quelque chose pour ma peine, n'est-ce pas mon digne gentleman ?

— L'argent, répondit M. Dombey, que cette question semblait avoir rassuré et mis à l'aise, peut faire des miracles,

je le sais. Il peut expliquer même des moyens aussi inattendus et aussi peu croyables que ceux-ci. Oui, je payerai tout renseignement qui me paraîtra vraisemblable. Mais je veux les renseignements d'abord, pour juger moi-même de leur valeur.

— Vous ne connaissez donc rien de plus puissant que l'argent ? demanda la jeune femme sans se lever et sans changer d'attitude.

— Non, pas ici du moins, j'imagine, dit M. Dombey.

— D'après ce que j'entends dire, vous savez pourtant qu'il y a ailleurs quelque chose de plus puissant, reprit-elle. Ne savez-vous rien de la colère d'une femme ?

— Vous avez une langue bien hardie, coquine, dit M. Dombey.

— Non, pas habituellement, répondit-elle sans témoigner la moindre émotion. Si je vous parle en ce moment, c'est pour que vous nous compreniez mieux et que vous ayez plus de confiance en nous. La colère d'une femme est aussi puissante ici que dans votre magnifique demeure. Je suis en colère, moi, je le suis depuis bien des années. J'ai d'aussi bonnes raisons d'être en colère que vous-même, et l'objet de ma colère est le même homme. »

Il tressaillit malgré lui et la regarda avec surprise.

« Oui, dit-elle avec une sorte de ricanement, quelque grande que paraisse la distance qui nous sépare, c'est comme je vous le dis. Peu vous importe pourquoi ; c'est mon histoire et je garde mon histoire pour moi. Je voudrais vous faire rencontrer avec lui, parce que j'ai à me venger de lui. Ma mère que voici est avare et pauvre, et elle vendrait les

renseignements qu'elle pourrait avoir, elle vendrait n'importe quoi, n'importe qui pour de l'argent. Il est assez juste peut-être que vous lui donniez quelque chose, si elle peut vous aider dans les recherches que vous faites. Pour moi, ce n'est pas là le motif qui me fait agir. Je vous ai dit le mien ; il est aussi puissant, aussi sûr que si vous discutiez et marchandiez avec elle quelques pièces de dix sous. J'ai fini. Ma langue hardie n'en dira pas davantage, quand même vous resteriez là jusqu'au lever du soleil demain matin. »

La vieille avait montré un grand malaise tout le temps de ce discours ; les paroles de sa fille pouvaient nuire à la récompense qu'elle espérait. Aussi tira-t-elle doucement M. Dombey par la manche, en lui disant tout bas de n'y pas faire attention. Il les regarda toutes deux tour à tour d'un air hagard et s'écria, d'une voix que l'émotion faisait trembler contre son habitude :

« Eh bien ! dites… que savez-vous ?

— Oh ! pas si vite, mon digne gentleman ! Il nous faut attendre quelqu'un, répondit la vieille. Il faut que nous lui tirions les vers du nez : c'est un secret qu'il va falloir lui arracher de gré ou de force.

— Que signifie cela ? demanda M. Dombey.

— Patience, croassa la vieille, en posant sur le bras de son hôte sa main, ou plutôt sa griffe. Patience ! je l'aurai son secret, j'en suis certaine. S'il voulait me le cacher, dit la bonne Mme Brown en montrant ses doigts crochus, je le lui arracherais plutôt du cœur. »

M. Dombey la suivit des yeux pendant qu'elle s'en allait regarder à la porte tout en boitillant ; puis son regard cher-

cha la fille qui restait immobile, silencieuse et ne semblait plus s'occuper de lui.

« Ne m'avez-vous pas dit, femme, que vous attendiez une autre personne ? dit-il, quand Mme Brown rentra, courbée en deux, et branlant sa tête marmottante.

— Oui ! dit la vieille femme en le regardant en face et en hochant la tête.

— C'est de cette personne que vous obtiendrez les détails qui me sont nécessaires ?

— Oui ! dit la vieille avec un autre signe de tête.

— M'est-elle inconnue ?

— Chut ! dit la vieille avec un ricanement à faire trembler. Qu'importe ? Eh bien ! non. Ce n'est pas un étranger pour Votre Seigneurie. Mais il ne vous verra pas. Il aurait peur de vous et ne dirait rien. Vous resterez derrière cette porte et vous jugerez par vous-mêmes. Nous ne demandons pas qu'on nous croie sur parole. Eh ! quoi, Votre Seigneurie hésite : elle se méfie de la chambre du fond ? Oh ! c'est bien là votre esprit soupçonneux à vous autres grands seigneurs ! Eh bien ! regardez-y, alors. »

L'œil pénétrant de la vieille avait vu sur le visage de M. Dombey une expression involontaire de méfiance que pouvaient du reste justifier les circonstances. Pour le rassurer, elle prit la lumière et le conduisit à la porte de la chambre dont elle avait parlé. M. Dombey regarda dans l'intérieur, et s'assura que la pièce était vide et nue. Il lui fit signe de remettre la lumière à sa place.

« Combien faudra-t-il attendre après cette personne ? demanda-t-il.

— Peu de temps, répondit elle. Votre Seigneurie veut-elle bien s'asseoir seulement quelques pauvres petites minutes ? »

Il ne répondit pas ; mais il se mit à marcher dans la chambre d'un air irrésolu. Il semblait se demander s'il devait rester ou sortir ; on eût dit qu'il se reprochait d'être là. Mais bientôt son pas devint plus lent et plus pesant ; il parut plongé dans une rêverie plus profonde ; l'objet de sa démarche absorbait évidemment son esprit tout entier.

Pendant qu'il se promenait ainsi les yeux baissés, Mme Brown avait repris sa place sur la chaise qu'elle avait quittée pour le recevoir et elle écoutait de nouveau. Le retentissement monotone des pas de M. Dombey, ou son grand âge, lui rendait l'ouïe un peu moins sensible, et la vieille écoutait encore, que depuis quelques moments déjà un bruit de pas dans la rue avait été entendu de la fille, qui lança à sa mère un regard rapide pour la prévenir. Aussitôt elle se leva et s'écria tout bas : « Le voilà ! » Elle se hâta de conduire son hôte à son poste d'observation, mit sur la table une bouteille de vin et un verre, tout cela si vite, qu'elle fut prête à temps pour jeter ses bras autour du cou de Robin le Rémouleur, quand il parut à la porte.

« Ah le voilà donc enfin, ce cher enfant ! s'écria Mme Brown. À la bonne heure, c'est bien, ça, mon bon Robinet !

— Eh ! m'am Brown, dit le Rémouleur en se dégageant de son étreinte, assez ! assez ! Est-ce que vous ne pouvez aimer un gars sans l'étrangler et l'étouffer ! Prenez garde à la cage que je porte, hein, s'il vous plaît ?

— Il pense à des cages au lieu de penser à moi ! s’écria la vieille en levant les yeux au plafond : à moi qui l’aime plus que s’il était mon fils !

— Oui, m’am Brown, je vous en remercie bien, dit le malheureux garçon qui avait peine à reprendre sa respiration, mais vous êtes aussi trop caressante ! Moi, je vous aime bien aussi, comme de juste, mais je ne vous étouffe pas, moi, hein ? m’am Brown ? »

En parlant ainsi, il la regardait d’un air qui voulait dire, pourtant, qu’il ne serait pas très-éloigné de l’étrangler, dans l’occasion.

« Et parce que je parle de cages, dit le Rémouleur en pleurnichant, où est le mal ? Eh bien ! tenez, savez-vous à qui c’est, ça ?

— À ton maître, chéri, dit la vieille en grimaçant.

— Ah ! répondit Robin en mettant sur la table une cage bien enveloppée dans une housse, dont il défaisait les nœuds avec les dents et avec les mains. C’est notre perroquet, le voilà !

— Le perroquet de M. Carker, Robin ?

— Voulez-vous bien vous taire, m’am Brown, répliqua Robin impatienté. Qu’est-ce que vous avez besoin de dire les noms, comme ça ? Le diable m’emporte, ajouta Robin en s’arrachant, dans sa colère, les cheveux à deux mains, si elle ne finira pas par me rendre enragé !

— Eh bien ? est-ce que par hasard vous allez me faire des reproches, petit ingrat ? s’écria vivement la vieille.

— Oh ! bon Dieu, non, m'am Brown, dit le Rémouleur avec des larmes dans les yeux. Qu'est-ce qui a jamais parlé de ça ? Est-ce que je ne vous aime pas à la folie, m'am Brown ?

— Bien vrai, Robinet ? mon petit canard ? » Dans un transport de tendresse, Mme Brown l'étreignit une seconde fois dans ses bras : pour s'en dégager, le malheureux eut à faire des efforts inouïs avec ses jambes ; ses cheveux s'en dressèrent sur sa tête.

« Ah ! mon Dieu ! dit le Rémouleur, que c'est ennuyeux d'être aimé comme ça. Je voudrais la voir aux cinq cents… Comment vous êtes-vous portée, m'am Brown ?

— Ah ! dire qu'il n'était pas venu ici depuis bientôt huit jours ! dit la vieille en lui lançant un regard de reproche.

— Mon Dieu ! m'am Brown, reprit le Rémouleur, je vous ai dit, il y a de ça huit jours, que je reviendrais ce soir. Voyons, ne vous l'ai-je pas dit ? Eh bien ! me voici. Comme vous êtes drôle aussi ! il faudrait pourtant être un peu raisonnable, m'am Brown. Je suis là à m'égosiller, à me défendre, et j'ai la figure toute rouge de vos embrassades. » Puis, il se frotta la figure avec sa manche comme pour en effacer les marques d'amitié de la vieille.

« Allons Robinet, mon ami, une petite goutte pour vous remettre, dit la vieille en remplissant un verre qu'elle lui donna.

— Merci ! m'am Brown. À votre santé ! Puissiez-vous pendant longtemps !… et cætera. » À en juger par l'expression de sa physionomie, le toast contenu dans le et cætera n'appelait pas sur la vieille les bénédictions du ciel. « Et à sa santé aussi, » dit le Rémouleur en lançant un regard

à Alice. Il croyait qu'Alice tenait ses yeux fixés sur la muraille derrière lui, tandis que réellement c'était sur la figure de M. Dombey caché par la porte. « À sa santé, répéta-t-il, et je lui souhaite le même chose, accompagnée de plusieurs autres. »

Là-dessus, il vida son verre et le déposa sur la table.

« Eh bien ! voyons ! m'am Brown, continua-t-il, commençons à parler raison. Vous vous connaissez en oiseaux, et vous savez ce qu'ils valent, je l'ai bien appris à mes dépens.

— À tes dépens ? répéta Mme Brown.

— À ma satisfaction, que je veux dire, répliqua le Rémouleur ! Comme vous tourmentez un pauvre gars, m'am Brown ! Là ! voilà que vous m'avez fait oublier ce que je voulais vous dire.

— Tu disais, Robinet, que je me connaissais en oiseaux, dit la vieille.

— Ah ! c'est cela, dit le Rémouleur, eh bien ! j'ai été chargé de prendre soin de ce perroquet. Il y a eu certaines choses de vendues, une certaine maison mise sens dessus dessous, et comme je ne tiens pas à ce qu'on le sache maintenant, je serais bien aise que vous vous chargiez pour une semaine ou deux de ce pensionnaire, et que vous lui donniez la table et le logement, hein, voulez-vous ? S'il faut que j'aille et que je vienne ici comme ça, dit le Rémouleur d'un air piteux, j'aime autant que ça soit pour quelque chose.

— Comment ! pour quelque chose ? s'écria la vieille.

— Ah je veux dire, sans vous compter, m'am Brown, répondit Robin tout effrayé. Car je viendrais bien pour vous

seule, m'am Brown, vrai comme je vous le dis ! Ne vous remettez pas encore en colère, pour l'amour du bon Dieu !

— Ah ! il ne m'aime pas comme je l'aime, s'écria Mme Brown en levant ses mains décharnées. Mais ça n'empêche pas que je prendrai soin de son oiseau.

— Prenez-en bien soin, savez-vous, m'am Brown, dit Robin en secouant la tête, car s'il vous arrivait seulement de le caresser à rebrousse-poil, je crois qu'on s'en apercevrait.

— Ah ! il est si fin que ça, dit Mme Brown vivement.

— Fin ! m'am Brown, répéta Robin, lui ! mais motus ! il ne faut pas parler de ça ! »

Il s'arrêta court et remplit de nouveau son verre qu'il vida lentement, non sans avoir promené un regard d'effroi tout autour de la chambre. Puis, il secoua la tête et commença à passer ses doigts à travers les barreaux de la cage du perroquet pour faire diversion au dangereux sujet de conversation qu'on venait d'effleurer.

La vieille le regarda d'un air rusé, traîna sa chaise près de lui, contempla le perroquet qui descendait, à sa voix, de son dôme doré, et elle dit au Rémouleur :

« Te voilà sans place maintenant, Robinet ?

— Qu'est-ce que ça vous fait, m'am Brown ? répondit sèchement le Rémouleur.

— Après ça, on te paye peut-être ta nourriture ? Robin, dit Mme Brown.

— Viens ! mon petit coco ! » dit le Rémouleur.

La vieille lui lança un regard qui aurait pu le faire trembler pour ses oreilles ; mais comme il ne voulait paraître occupé que du perroquet, ses yeux ne virent pas l'expression menaçante de cette figure que son imagination lui représentait trop bien.

« Ça m'étonne, Robin, que ton maître ne t'ait pas emmené avec lui, » dit la vieille en le cajolant, avec un sourire de plus en plus rusé.

Robin était si absorbé par la contemplation du perroquet et si occupé à fourrer son doigt à travers les barreaux de la cage, qu'il ne répondit pas.

La vieille tenait sa griffe à portée des cheveux de Robin, qui se penchait sur la table ; mais elle se contint et dit d'une voix étouffée qu'elle s'efforçait de rendre calme :

« Robinet, mon chéri.

— Quoi ? m'am Brown, répondit le Rémouleur.

— Je te disais que j'étais surprise que ton maître ne t'ait pas emmené avec lui.

— Qu'est-ce que ça vous fait, m'am Brown ? » répondit le Rémouleur.

Mme Brown aussitôt allongea sa griffe droite sur la perruque de Robin et sa griffe gauche sur sa gorge, et elle serra l'objet de sa tendre affection avec une telle rage, que la figure de Robin devint noire en un instant.

« M'am Brown, s'écria le Rémouleur, lâchez-moi, hein ? Que faites-vous ? Au secours, là ! mademoiselle. M'am Brown, m'am Bro… »

Cependant la jeune femme ne se laissa toucher ni par l'appel direct qu'il lui faisait ni par ses cris étouffés. Elle resta immobile jusqu'au moment où Robin, après avoir lutté contre la vieille dans un coin de la chambre, se délivra de son étreinte et resta debout tout haletant, les coudes en avant pour être prêt à se défendre, car la vieille, toute haletante aussi, trépignait de rage et de fureur et semblait recueillir toutes ses forces pour lui livrer un nouvel assaut. Ce fut alors qu'Alice ouvrit la bouche, mais non pas en faveur du Rémouleur, pour dire à sa mère :

« Bien travaillé, mère ! Mettez-le en pièces !

— Ah ! m'amselle, sanglota Robin, vous êtes aussi contre moi, vous ! Qu'est-ce que j'ai donc fait ? J'voudrais bien savoir pourquoi qu'vous voulez me mettre en pièces ? Pourquoi qu'vous vous en prenez comme ça à un pauvre gars qui n'vous a jamais fait d'mal ni à l'une ni à l'autre ? Est-il possible que vous soyez des femmes ! s'écria le Rémouleur dans son désespoir et sa terreur, tout en portant la manche de sa veste à ses yeux. Ça m'étonne de vot'part ! Si c'est là la douceur des femmes, à ce qu'on dit, excusez !

— Mauvais chien ! ingrat ! impudent ! gredin ! s'écria la vieille d'un ton saccadé.

— Mais qu'est-ce que j'ai donc fait pour vous offenser, m'am Brown ? répliqua Robin suffoqué par les sanglots. Vous m'aimiez tant y n'y a qu'un instant !

— Oui, y m'répond à demi-mot et d'un air rechigné, dit la vieille. Parce que je n'serais pas fâchée d'cancaner un peu sur son maître et sur c'te dame, il fait le finaud avec moi ! Assez causé, man garçon ; suffit ! Tu peux filer !

— Mais m'am Brown, riposta le misérable Rémouleur, j'n'ai jamais dit que j'voulais m'en aller. S'il vous plaît, m'am Brown, ne parlez pas comme ça.

— Je n'te parlerai pas du tout, dit Mme Brown en allongeant vers lui ses doigts crochus, ce qui le fit rentrer tout ratatiné dans son coin. Non, je n'soufflerai pas un mot de plus. C'est un méchant ingrat. Je le renie. Qu'il file ! qu'il file ! Je lancerai à ses trousses des gens qui parleront p't'être bien de trop ; il n'pourra pas s'en débarrasser d'ceux-là. Ils s'attacheront à lui comme des sangsues et le traqueront comme des renards. Ah ! il les connaît bien ! Il se rappelle ses jeux d'autrefois, les vies qu'il faisait ! S'il a oublié tout ça, ceux-là l'en f'ront souvenir. Qu'il file, qu'il file ! il verra comment il pourra mener les affaires de son maître et garder ses secrets avec ces gens-là sur ses talons. Ah ! ah ! ah ! ça sera bien autre chose qu'avec vous et moi, Alice, quand nous sommes-là en tête à tête comme des amis. Allons, file ! file, mon p'tit ! »

En disant ces mots, la vieille, au grand effroi du Rémouleur, tournait sur elle-même, dans un cercle de quatre pieds de diamètre, sa hideuse personne, en répétant toujours la même phrase, en tenant son poing levé sur la tête de son jeune ami, et en grinçant des dents.

« M'am Brown, dit Robin d'un ton suppliant, sortant un peu de son coin, voyons, n'est-ce pas, qu'en y réfléchissant de sang-froid, vous ne voudriez pas recommencer à tourmenter comme vous faites un pauvre gars comme moi ?

— Ne m'parle pas ! dit Mme Brown en continuant toujours avec rage son manége. File ! File !

— M'am Brown, répéta le Rémouleur accablé, je n'avais pas l'intention de… Oh ! quel malheur pour un pauvre gars d'être une fois sur c'te pente-là. J'avais peur de causer, m'am Brown ; voyez-vous, je suis toujours dans des transes, parce qu'il devine tout ; mais je savais bien qu'avec vous je ne pourrais pas me taire longtemps. Tenez, je suis tout à fait content de cancaner un petit brin, m'am Brown, dit-il d'un air désolé ; mais ne vous avancez pas comme ça, s'il vous plaît. Oh ! mon Dieu ! mademoiselle, ne viendrez-vous pas au secours d'un malheureux gars comme moi ? dit le Rémouleur en invoquant la fille d'un ton de désespoir…

— Allons, mère, vous entendez ce qu'il dit, fit-elle d'une voix sévère et en secouant la tête avec impatience. Essayez encore une fois, et, s'il recommence, mettez-le en morceaux si vous voulez, et que ça finisse. »

Mme Brown, touchée, comme on peut croire, par une exhortation si tendre, commença par hurler quelques lamentations, puis, peu à peu elle s'adoucit et prit dans ses bras le Rémouleur repentant. Il lui serra de son côté la taille avec une expression de douleur indicible, et, victime résignée, il alla reprendre sa place tout près de sa vénérable amie. Il consentit à passer son bras sous le sien et à l'y laisser ; mais l'air calme qu'il affectait était en contradiction évidente avec les sentiments violents que révélait son visage.

« Et comment va ton maître, cher bon ? dit Mme Brown, quand, après s'être assis amicalement à côté l'un de l'autre, ils eurent trinqué ensemble.

— Chut ! Si vous voulez bien ! m'am Brown, dit Robin d'un ton suppliant, parler un peu plus bas. Il se porte bien, je crois, merci !

— Tu n'es donc pas hors de place, Robin ? dit Mme Brown d'un ton câlin.

— Mais non, je ne suis précisément ni hors de place, ni en place, balbutia Robin. Je… je reçois encore mes gages, m'am Brown.

— Et tu n'as rien à faire, Robin ?

— Rien de particulier à ce moment, m'am Brown, sinon de… d'avoir les yeux au guet, dit le Rémouleur en les roulant d'un air désolé.

— Est-ce que ton maître est loin, Robin ?

— Oh ! pour l'amour du bon Dieu, m'am Brown, ne pourriez-vous cancaner avec un pauvre gars sur un autre sujet ? dit le Rémouleur avec un cri de désespoir.

L'impétueuse Mme Brown s'étant levée tout à coup, le malheureux Rémouleur la retint en bégayant :

« Ou… ou… i, m'am Brown, je… je crois qu'il est loin. Qu'est-ce donc qu'elle regarde comme ça, elle ? »

Cette observation était faite pour la fille, dont les yeux étaient fixés sur le personnage qui avançait la tête derrière Robin.

« N'y fais pas attention, mon garçon, dit la vieille en le serrant de plus près pour l'empêcher de se retourner. C'est son air comme ça. Dis-moi, Robin, as-tu vu jamais la dame, mon p'tit ?

— Ah ! m'am Brown, quelle dame ? s'écria le Rémouleur du ton le plus piteux.

— Quelle dame ? répliqua-t-elle. Eh ! tu sais bien, Mme Dombey.

— Oui, je crois que je l'ai vue une fois ; répondit Robin.

— Le soir où elle est partie, mon petit Robinet ? dit la vieille à son oreille et examinant soigneusement le moindre changement d'expression sur son visage. Ah ! Ah ! je sais bien que c'était ce soir-là.

— Eh ben ! si vous le savez, vous le savez ! c'est pas la peine de pincer un pauvre garçon, pour lui faire dire ça, alors.

— Où sont-ils allés ce soir-là, Robin ? Droit devant eux ? Comment sont-ils partis ? Où l'as-tu, vue, elle ? Riait-elle ? Pleurait-elle ? Dis-moi tout ce que tu sais, cria la vieille sorcière qui le serrait toujours de plus près, pendant que sa main droite, passée dans le bras de son prisonnier, frappait convulsivement la main gauche et que son œil chassieux cherchait à surprendre sur sa figure le moindre mouvement. Allons ! va ! décide-toi. Je d'mande que tu me renseignes. Voyons, mon p'tit Robinet, nous savons bien ce qu'c'est que de garder un secret à nous deux, nous l'avons déjà fait. Où sont-ils allés d'abord ? »

Le malheureux Robin ouvrit la bouche et s'arrêta.

« Es-tu muet, décidément ? dit la vieille en colère.

— Oh ! mon Dieu, non, m'am Brown. Mais ne voulez-vous pas qu'un pauvre gars comme moi prenne feu comme un éclair ? Ah ! si je pouvais en disposer, du fluide électrique, se dit tout bas l'épouvanté Rémouleur, j'sais bien sur qui j'tomberais, pour régler tout de suite nos comptes.

— Qu'est-ce ce que tu dis ? fit la vieille en grimaçant.

— À votre santé, m'am Brown, dit l'hypocrite Robin en cherchant un refuge dans son verre. Où sont-ils allés d'abord, c'est ça que vous me demandez ? lui et elle, bien entendu ?

— Certainement dit la vieille avec avidité ; je parle de tous les deux.

— Ils ne sont allés nulle part… du moins pas ensemble, j'veux dire » répondit Robin. »

La vieille le regarda comme si elle allait lui sauter à la figure et le saisir à la gorge, mais elle se retint, en voyant dans la physionomie de Robin qu'il allait entamer le mystère.

« C'était le bon de l'affaire, voyez-vous, dit le Rémouleur de mauvaise grâce. Ça fait que comme ça personne n'a vu où ils allaient et qu'on n'peut pas dire où ils sont partis. Ils ont pris des chemins différents ; voilà, m'am Brown.

— Bon ! bon ! fit la vieille, en riant à gorge déployée, après avoir examiné un moment en silence l'expression de ses traits ; ils s'étaient donné rendez-vous pour se retrouver quelque part.

— Dame ! s'ils n'avaient pas dû se retrouver quelque part, ils auraient aussi bien fait de rester chacun chez eux, j'imagine. N'est-ce pas, m'am Brown ? répondit le Rémouleur récalcitrant.

— Après ? Robin, après ? dit la vieille en serrant plus fortement son bras contre le sien, comme si, dans sa joie, elle eût craint de le voir s'échapper.

— Eh quoi ? n'avons-nous pas encore assez causé, m'am Brown ? répondit le Rémouleur qui, sous l'influence du mal qu'on lui faisait, du vin qu'il buvait, et de la question morale

à laquelle il était soumis, était devenu si pleurnicheur, qu'à chaque mot qu'il prononçait, il portait le parement de son habit à son œil droit ou à son œil gauche en poussant un gémissement. Si elle a ri ce soir-là, n'est-ce pas ? vous m'avez demandé si elle avait ri, m'am Brown ?

— Ou pleuré ? dit la vieille faisant un signe d'assentiment.

— Elle n'a fait ni l'un ni l'autre, dit le Rémouleur. Elle était aussi froide, quand elle et moi… Oh ! je vois bien que vous voulez tout savoir, m'am Brown, mais jurez-moi votre parole d'honneur que vous ne le direz à personne. »

Mme Brown, naturellement jésuitique, prêta un serment qui ne lui coûtait guère ; car l'important pour elle, c'était que le personnage caché pût entendre lui-même.

« Elle était aussi ferme, quand elle et moi nous sommes arrivés à Southampton, qu'une vraie statue. Le lendemain, elle était tout de même, m'am Brown, et quand elle est montée dans le paquebot avant le jour toute seule, j'étais censé son domestique qui conduisait à bord, eh bien ! elle était toujours tout comme. Ah ! maintenant, vous v'là contente m'am Brown ?

— Non, Robin, pas encore, répondit Mme Brown d'un ton décisif.

— Oh ! quelle femme vous faites ! s'écria le malheureux Rémouleur en poussant un sourd gémissement pour se plaindre de son sort. Qu'est-ce que vous voulez donc encore savoir, m'am Brown ?

— Qu'est devenu ton maître ? Où est-il allé ? lui demanda-t-elle en le serrant toujours de près et le regardant dans le blanc des yeux.

— Ma parole ! je ne le sais pas, m'am Brown, répondit Robin. Ma parole ! je ne sais pas ce qu'il a fait ni où il est allé. Je ne sais rien de lui. Je me rappelle seulement qu'il m'a dit de me taire, quand nous nous sommes séparés. Et je vous préviens, m'am Brown, en ami, que plutôt que de jamais répéter un mot de ce que nous disons maintenant, vous feriez mieux de vous tuer du coup ou de vous enfermer dans cette maison, et d'y mettre le feu, car voyez-vous, il n'y a rien qu'il ne soit capable de faire pour se venger de vous. Vous ne le connaissez pas comme moi, m'am Brown. Il n'y a pas moyen de lui échapper, je vous dis !

— N'ai-je pas donné ma parole, répliqua la vieille, est-ce que je voudrais y manquer ?

— Eh bien ! m'am Brown, j'espère que vous tiendrez votre parole, répondit Robin de l'air de quelqu'un qui n'est pas très-convaincu et laissant porter sur sa physionomie comme une espèce de menace. Ce que je vous dis là, c'est dans votre intérêt aussi bien que dans le mien. »

En lui donnant cet avertissement amical, qu'il corrobora d'un vigoureux mouvement de tête, il la regarda attentivement : mais cette figure jaunâtre de la vieille grimacière, ces yeux de furet au regard froid et perçant le mettaient mal à l'aise : il baissa la tête et s'agita sur sa chaise, comme s'il s'apprêtait à déclarer, de son air le plus grognon, qu'il ne répondrait plus à aucune question. La vieille, toujours placée devant lui, profita de la circonstance pour lever en l'air l'index de sa main droite : c'était un signal mystérieux adres-

sé au personnage caché derrière la porte, pour l'avertir de bien faire attention à ce qui allait se passer.

« Robin, lui dit-elle de son ton le plus câlin.

— Mon Dieu ! m'am Brown, qu'est-ce qu'il y a encore ? répondit le Rémouleur exaspéré.

— Robin ! où se sont-ils donné rendez-vous, ton maître et la dame ? »

Robin n'y tenait plus ; il s'agitait sur sa chaise, regardait en l'air, regardait en bas, se mordait le pouce, l'essuyait sûr son habit, enfin il répondit à son bourreau de questions :

« Comment voulez-vous que je le sache, m'am Brown ? »

La vieille leva encore son index comme tout à l'heure et répliqua :

« Allons ! mon garçon, aboutis. Ça ne serait pas la peine de m'avoir amenée jusque-là pour me laisser en route. Je veux savoir… » Elle attendit la réponse.

Robin, un moment décontenancé, répondit tout à coup :

« Est-ce que je puis prononcer ces noms-là, m'am Brown, des noms de pays étrangers ? Il faut être juste, aussi !

— Mais tu l'as entendu dire ce nom-là, Robinet, dit la vieille avec fermeté ; tu sais à peu près le son que ça peut avoir. Allons ! Voyons !

— Je ne l'ai jamais entendu dire, m'am Brown.

— Eh bien ! alors, répondit aussitôt la vieille, c'est que tu l'as vu écrit, tu peux nous dire les lettres. »

Robin commença par pousser une exclamation pétulante, moitié rire et moitié larmes, car ses tortures ne l'empêchaient pas d'admirer l'adresse de Mme Brown ; puis, après avoir fouillé en rechignant dans la poche de son habit, il en retira un petit morceau de craie. Il fallut voir comme les yeux de la vieille étincelèrent, lorsqu'elle vit ce morceau de craie entre le pouce et l'index de Robin : elle se dépêcha de faire de la place sur la table de bois blanc, afin qu'il pût écrire le mot, et leva encore sa main pour renouveler le signal.

« Maintenant, m'am Brown, dit Robin, je vous avertis qu'il ne faut plus rien me demander après, parce que, voyez-vous, je ne répondrai plus à rien. Combien ont-ils dû être de temps à se rencontrer ? avaient-ils l'intention de s'en aller seuls chacun de leur côté ? je n'en sais pas plus que vous là-dessus. Si je vous disais comment j'ai trouvé le nom de ce pays-là, vous ne voudriez pas me croire : faut-il vous le dire ?

— Oui, Robin.

— Eh bien ! alors, m'am Brown, voici… mais vous ne me demanderez plus rien après, entendez-vous ? ajouta-t-il en dirigeant sur elle des yeux lourds et stupides.

— Je ne te dirai plus un seul mot, répondit Mme Brown.

— Eh bien voici comme ça s'est fait. Lorsqu'une certaine personne eut laissé la dame avec moi, elle lui mit dans la main un morceau de papier, avec une adresse écrite dessus, lui disant que c'était dans le cas où elle l'oublierait. Il paraît qu'elle n'avait pas peur de l'oublier, car aussitôt que cette personne eut le dos tourné, elle déchira le morceau de papier : quand je relevai le marchepied de la voiture, j'en retirai quelques morceaux ; elle avait jeté le reste par la portière,

car, plus tard, j'ai eu beau chercher les autres morceaux, je ne les ai pas trouvés. Sur ce papier, il y avait un mot ; le voici, puisque vous voulez le savoir et qu'il faut que je vous le dise. Mais rappelez-vous, m'am Brown, que vous m'avez juré…

— Certainement, certainement, répondit la vieille : je n'ai pas besoin que tu me le rappelles. »

Robin, n'ayant plus rien à dire, commença à tracer lentement et laborieusement une lettre sur la table.

« D, fit la vieille en lisant tout haut la lettre qu'il venait de former.

— Voulez-vous bien vous taire, m'am Brown ? s'écria Robin en mettant sa main sur la bouche de la vieille avec un mouvement d'impatience. Je ne veux pas que vous le lisiez tout haut ; voulez-vous rester tranquille, hein ?

— Eh bien ! Robin, écris plus gros, répondit-elle en répétant le mystérieux signal, car mes yeux ne sont plus bons, même pour lire de l'imprimé. »

Robin marmotta, se remit à l'œuvre de mauvaise humeur, et continua d'écrire le mot. Pendant qu'il avait la tête penchée, le personnage pour lequel il travaillait à son insu, s'avança de la porte tout doucement, et s'arrêtant à une petite distance de Robin, regarda avec avidité, par-dessus ses épaules, chaque lettre que sa main traînante formait sur la table. En même temps, Alice, assise en face de Robin, suivait de l'œil le moindre jambage qu'il traçait, et le mouvement de ses lèvres répétait chaque lettre, sans l'articuler tout haut. Lorsqu'une lettre était finie, ses yeux regardaient ceux de M. Dombey, comme s'ils cherchaient, par ce contrôle réci-

proque, à s'assurer qu'ils lisaient la même chose : c'est ainsi qu'à la fin ils arrivèrent tous deux à épeler le mot D.I.J.O.N.

« Voilà ! dit le Rémouleur, qui se dépêcha de cracher dans sa main pour effacer le mot ; et il ne se contenta pas de barbouiller les caractères qu'il avait tracés, il les frotta soigneusement avec la manche de son habit, jusqu'à ce qu'il eût fait disparaître tout le blanc de la craie. J'espère que vous êtes satisfaite maintenant, m'am Brown. »

La vieille, en témoignage de sa satisfaction, lui quitta le bras et lui donna une petite tape sur le dos. Le Rémouleur, exténué par l'humiliation, par l'interrogatoire et par la liqueur qu'il avait bue, se croisa les bras sur la table, tomba la tête en avant et s'endormit.

Il y avait quelque temps qu'il était plongé dans un lourd sommeil et qu'il ronflait bruyamment, lorsque la vieille se dirigea vers la porte derrière laquelle était caché M. Dombey, lui fit signe de traverser la chambre et de sortir. Pendant ce temps-là, elle se tenait au-dessus de Robin, toute prête à lui crever les yeux ou à lui gourmer la tête, s'il avait le malheur de se réveiller, pendant que ce pas mystérieux traversait la chambre. Mais, quoique son regard fût ardemment fixé sur le dormeur, il ne laissait pas échapper non plus celui qui ne dormait pas, et lorsque celui-ci lui glissa sa main dans la sienne et qu'en dépit de toutes ses précautions il fit sonner de l'or, l'œil de la vieille pétilla de convoitise comme celui d'un corbeau vorace.

Le sombre regard de la fille accompagna le personnage jusqu'à la porte : elle vit combien sa pâleur et sa démarche précipitée trahissaient toutes les angoisses que lui faisait subir le moindre délai, et comme il brûlait déjà d'être bien loin. Lorsqu'il eut fermé la porte, elle promena ses regards autour

de la pièce et les arrêta sur sa mère. La vieille s'avança vers elle, ouvrit sa main pour lui montrer ce qu'il y avait dedans ; puis la refermant avec effort, dans un mouvement de cupidité ravie, elle dit tout bas :

« Que va-t-il faire, Alice ?

— Un malheur, dit la fille.

— Un meurtre ? demanda la vieille.

— Dans son orgueil blessé, il ne se connaît plus. Que fera-t-il ? nous n'en savons rien, ni lui non plus. »

Elle avait un regard encore plus étincelant que celui de sa mère ; et ses yeux brillèrent d'un feu dévorant : mais sa figure resta pâle, et ses lèvres livides.

Elles n'en dirent pas davantage : elles demeurèrent assises, chacune à leur place : la mère s'entretenant avec son argent, la fille avec ses pensées ; leurs regards éclataient au milieu de l'obscurité de la chambre ; Robin endormi ronflait encore. Seul, le perroquet, qu'on avait oublié, était toujours en mouvement. De son bec crochu il tordait et tirait à lui les barreaux de la cage ; puis il grimpait jusqu'au faîte, rampait à la renverse comme une mouche, la tête en bas, secouant, mordant, agitant les minces barreaux : il semblait avoir le pressentiment du danger que courait son maître, et faire des efforts désespérés pour se frayer un passage au dehors, afin d'aller l'avertir.

CHAPITRE XV.

Nouveaux renseignements.

Il y avait deux personnes qui touchaient au traître de très-près : son frère, qu'il avait renié, et sa sœur. Le poids du crime qui venait d'être commis les accablait peut-être plus que la victime de ce sanglant outrage. Le monde, dans sa cruelle curiosité, avait eu pourtant cela de bon pour M. Dombey, qu'il lui avait donné du ressort pour courir à la poursuite du coupable, à la vengeance. Le monde avait rallumé son courroux, aiguillonné son orgueil, donné à l'unique pensée de sa vie un nouvel intérêt et soulagé le poids de sa colère, l'unique objet aujourd'hui de ses facultés intellectuelles.

L'inflexibilité de sa nature implacable, son impénétrable roideur, son humour sombre et morose, le sentiment exagéré de son importance personnelle, son empressement jaloux à réparer la moindre atteinte faite à sa dignité officielle, étaient comme autant de petits ruisseaux aboutissant, en ce moment, à un fleuve immense, qui semblait l'emporter dans son courant rapide. La colère impétueuse, poussée jusqu'au délire, eût été moins à redouter que ne l'était en ce moment la sinistre taciturnité de M. Dombey, préoccupé de son projet. Une bête sauvage se serait plus facilement apprivoisée que ce grave gentleman, dont la roide cravate ne faisait pas un pli.

Ainsi donc, le plaisir qu'il éprouvait à méditer sa vengeance était déjà un changement, et l'incertitude du lieu de retraite où il devait atteindre son rival donnait à son chagrin un autre cours qui en diminuait la force. Mais le frère et la sœur de son perfide ami n'avaient rien de pareil pour distraire leur douleur ; tout dans l'histoire de leur vie, le passé, le présent, aggravait encore son crime à leurs yeux.

La sœur pouvait se dire avec tristesse qu'il aurait peut-être évité la faute qu'il avait commise, s'il avait gardé près de lui sa compagne et son amie. Si elle le pensait, c'était sans regret du moins pour ce qu'elle avait fait sans le moindre scrupule sur les devoirs qu'elle remplissait, sans chercher à donner plus de prix, plus de valeur à son sacrifice. Mais quand cette pensée traversait aussi le cœur de son frère repentant, les reproches qu'il s'adressait étaient bien vifs et bien cuisants. Il ne songeait pas à condamner le coupable. Il s'accusait lui-même, se lamentait sur ses propres torts et ne pensait qu'à la misère qu'il faisait partager à sa sœur, dont la présence était à la fois sa consolation et son remords.

Le jour même où se passait la scène décrite dans le chapitre précédent et où *le monde* de M. Dombey n'était plus occupé que de l'enlèvement de sa femme, voilà que de la fenêtre de la petite chambre, où déjeunaient le frère et la sœur, on put voir un homme s'avancer vers le petit portail : c'était Perch, l'homme de peine.

« Je suis parti de Ball's-Pond de bonne heure, dit M. Perch regardant d'un air de mystère dans la chambre, et s'arrêtant à la porte à essuyer sur le paillasson ses souliers qui n'étaient pas crottés, pour exécuter les ordres que j'ai reçus hier au soir. J'étais chargé de vous remettre un billet ce matin avant votre départ, monsieur Carker ; il y a bien

déjà une bonne heure et demie que je devrais être ici, dit M. Perch d'un ton humble, sans l'inquiétude que m'a donnée Mme Perch. Vous me croirez si vous voulez, mais j'ai cru la perdre cette nuit à cinq reprises différentes.

— Quoi ! votre femme est donc dangereusement malade ? dit Henriette.

— Dame ! voyez-vous, dit M. Perth qui se retourna d'abord pour fermer soigneusement la porte, elle prend si à cœur ce qui vient d'arriver à la maison, m'amselle ! Elle a les nerfs si délicats, si susceptibles ! Ce n'est pas que les nerfs les plus solides n'ont qu'à bien se tenir pour n'être pas ébranlés de ce coup-là. Vous n'êtes pas sans l'éprouver vous-même que j'pense. »

Henriette comprima un soupir et jeta un coup d'œil à son frère.

« Je m'en ressens bien, moi, dans ma petite sphère, dit M. Perch en secouant la tête, je m'en ressens comme jamais je ne l'aurais cru. Il me semble que j'suis entre deux vins. Tous les matins je m'réveille comme si j'avais bu un coup de trop la veille. »

L'air de M. Perch donnait assez de vraisemblance à ses appréhensions. Ses yeux étaient battus comme s'il avait pris bien des fois la goutte ; de fait, il avait dû en avaler plus d'une à en juger par les pauses nombreuses qu'il avait l'habitude de faire dans les tavernes où on le régalait sans cesse pour le questionner.

« Aussi, dit M. Perch en secouant de nouveau la tête, avec un son de voix flûté, je puis apprécier les sentiments de ceux qui se trouvent plus particulièrement engagés dans cette pénible affaire. »

Ici M. Perch attendit qu'on lui confiât quelque secret. Voyant qu'on ne lui confiait rien du tout, il se mit la main sur la bouche et toussa : mais il n'en obtint pas plus de succès. Alors il toussa derrière son chapeau ; le chapeau ne produisant pas plus de résultat, il le déposa à terre et fouilla dans la poche de son habit pour en retirer la lettre.

« Si je me rappelle bien, il n'y avait pas de réponse, dit M. Perch avec un aimable sourire ; cependant vous serez peut-être assez bon pour jeter les yeux dessus ? »

John Carker brisa le cachet, c'était celui de M. Dombey ; lut le contenu de la lettre qui était très-courte, et répondit :

« Non. Il n'y a pas de réponse.

— Alors, m'amselle, bien le bonjour, dit M. Perch faisant un pas vers la porte. J'espère que vous ne vous tourmenterez pas plus qu'il ne faut de ce triste événement. Les journaux, dit M. Perch en faisant de nouveau deux pas vers la porte et en s'adressant d'un air de plus en plus mystérieux au frère et à la sœur, les journaux sont plus avides que vous ne croyez de nouvelles sur l'événement. Pas plus tard qu'hier soir, un des rédacteurs du *Journal du Dimanche*, en habit bleu et en chapeau blanc, qui déjà m'avait offert de l'argent… (je vous laisse à penser si je l'ai accepté !) rôdait dans notre passage à huit heures vingt. Je le vois encore son œil braqué sur le trou de la serrure, vous savez, la serrure de sûreté. Il y en a un autre, dit M. Perch, en habit de *mirlitaire*, qui passe toute la journée du dimanche dans la salle à manger des *Armes du roi*. La semaine dernière, il m'est arrivé d'y laisser tomber un petit mot, et, le lendemain matin, qui était dimanche, j'ai vu mon petit mot bel et bien imprimé en lettres moulées, ma foi ! »

M. Perch remit la main dans la poche de son habit, comme pour en tirer le susdit article de journal ; mais, comme on ne paraissait pas curieux de le voir, il retira à la place ses gants de castor, prit son chapeau et sortit. La journée n'était pas encore bien avancée que déjà M. Perch avait raconté à plusieurs reprises, aux *Armes du roi* et ailleurs, comment Mlle Carker, éclatant en sanglots, lui avait pris les deux mains, en lui disant : « Oh ! mon cher Perch ! quelle consolation pour moi que de vous voir ! » et aussi comment M. John Carker lui avait dit d'un ton de voix terrible : « Perch, je le renie. Ne me parlez jamais de lui comme de mon frère. »

« Cher John, dit Henriette quand ils furent seuls et après quelques instants de profond silence, il y a de mauvaises nouvelles dans cette lettre ?

— Oui. Mais c'était prévu. J'ai vu hier celui qui l'a écrite.

— Celui qui l'a écrite ?

— M. Dombey. Il a traversé deux fois le bureau pendant que j'y étais. J'aurais pu éviter la chose, peut-être, mais pas longtemps. Je comprends combien il était naturel que ma présence l'offusquât ; je le sentais moi-même.

— Il ne vous en a pas parlé ?

— Non ! il ne m'a rien dit ; mais j'ai vu son regard s'arrêter sur moi un instant ; et ; depuis lors, je m'attendais à ce qui m'arriverait, à ce qui m'est arrivé. Il me remercie.

Henriette fit tout ce qu'elle put pour ne pas laisser paraître trop d'émotion, trop de désespoir ; cependant c'était une triste nouvelle pour bien des raisons.

« Je n'ai pas besoin de vous dire, »

dit John Carker, lisant tout haut la lettre,

« pourquoi maintenant votre nom, malgré la position subalterne que vous occupez chez moi, serait désagréable à mon oreille et combien je souffrirais d'avoir, tous les jours, sous les yeux une personne qui le porte. À dater de ce jour, vous ne ferez plus partie de la maison, et je vous invite à ne chercher en aucune façon à renouer des rapports avec moi ou avec mes employés. »

« À cette lettre est jointe une somme qui paye et au delà mes appointements. C'est mon congé définitif. Dieu sait, Henriette, que nous devons trouver ce congé bien doux et bien poli après tout ce qui s'est passé.

— Sans doute, s'il est doux et poli de vous punir, John, pour les méfaits d'un autre, répondit-elle avec bonté.

— Nous sommes pour lui une race maudite, dit John Carker ; il a raison de vouloir se débarrasser de l'importunité de notre nom et de croire que le sang qui coule dans nos veines est un sang vicieux et corrompu. Je le croirais aussi, moi, si vous n'étiez pas ma sœur, chère Henriette.

— Frère, ne parlez pas ainsi. Si comme vous le dites, et comme je crois que vous le pensez, vous avez de bonnes raisons pour m'aimer, quoique je ne m'y sente aucun autre droit que ma propre affection, que je ne vous entende plus prononcer de si cruelles paroles ! »

Il se couvrit le visage de ses deux mains ; mais quand elle s'approcha de lui, il la laissa en prendre une dans les siennes.

« Après tant d'années, c'est une triste séparation, je le sais, dit sa sœur, et la cause en est bien pénible pour tous deux. Mais il nous faut vivre, et nous devons songer au parti que nous avons à prendre. Oui, oui ; il le faut, sans nous lais-

ser abattre. Nous devons être fiers et non pas humiliés, John, de lutter, de lutter chacun de notre côté. »

Le sourire était sur ses lèvres, pendant qu'elle l'embrassait et le suppliait d'avoir bon courage.

« Ô chère sœur, vous vous êtes tenue unie de votre plein gré à un homme ruiné, dont la réputation est souillée, qui n'a pas d'amis et qui vous prive d'amis vous-même.

— John, dit-elle ; en lui mettant vivement la main sur les lèvres, par amour pour moi, en souvenir de notre longue union… ! »

Il se tut.

« Maintenant, dites-moi, mon ami, reprit-elle en s'asseyant avec calme auprès de lui, je m'étais, comme vous, attendue à ce qui arrive. Quand j'y ai pensé, que j'ai redouté cet événement, je m'y suis préparée le mieux possible, et j'ai résolu de vous dire, quand le moment serait venu, que je vous ai caché quelque chose, et que nous avons un ami.

— Quel est le nom de notre ami, Henriette avec un triste sourire.

— Je ne le sais pas ; mais il m'a fait une fois les plus vives protestations d'amitié et m'a parlé avec chaleur de son désir de nous être utile. Depuis ce jour, je crois en lui.

— Henriette ! s'écria son frère tout surpris, où demeure cet ami ?

— Je ne le sais pas non plus, répondit-elle, mais il nous connaît tous deux. Il sait notre histoire, toute notre petite histoire, John. C'est pourquoi, d'après son avis même ; j'ai

gardé le secret de sa visite, dans la crainte que vous ne fussiez contrarié qu'il fût venu ici.

— Il est venu ici, Henriette ?

— Ici même, dans cette chambre, une fois.

— Quel homme est-ce ?

— Il n'est pas jeune. Il a des cheveux gris, et sera bientôt tout blanc. Mais il est généreux, franc et bon, j'en suis sûre.

— Et vous ne l'avez vu qu'une fois, Henriette ?

— Dans cette chambre, une seule fois, dit sa sœur, dont la joue se couvrit légèrement d'une rougeur passagère. Mais pendant qu'il était là, il m'a priée de me montrer à lui une fois par semaine quand il passerait, pour lui prouver que nous nous portons bien, et que nous continuons à n'avoir pas besoin de ses offres de service. Car je lui ai dit, quand il m'a offert de venir à notre secours (c'était là l'objet de sa visite), je lui ai dit que nous ne manquions de rien.

— Et une fois la semaine…

— Une fois la semaine depuis cette entrevue, et toujours le même jour, et à la même heure, il a passé sous nos fenêtres, toujours à pied, toujours allant dans la même direction du côté de Londres. Jamais il ne s'est arrêté que le temps de me saluer et de me faire de la main un signe amical, comme un protecteur fidèle. Il m'avait fait cette promesse en me proposant ces singulières entrevues, et il l'a tenue si fidèlement, d'une manière si honnête, que, si j'eusse jamais éprouvé la moindre gêne à l'idée de ce rendez-vous, et cela ne pouvait pas être en présence de tant de générosité et de franchise, ce trouble n'aurait pas été de longue durée. J'étais heureuse, au contraire, chaque fois que le jour appro-

chait. Lundi dernier, le premier depuis le terrible événement, je ne l'ai pas vu et je me suis demandé si son absence ne se rattachait pas à ce qui s'était passé.

— Comment cela ? demanda son frère.

— Je ne sais ; c'est une idée qui m'est venue, je n'ai pas cherché à éclaircir le fait. Je suis sûre qu'il reviendra. Ce jour-là, mon cher John, permettez-moi de lui dire que je vous ai parlé et laissez-moi vous mettre en présence l'un de l'autre. Certainement, il nous aidera à trouver de l'occupation. Il semblait désirer faire quelque chose pour rendre ma vie et la vôtre plus douce. Je lui ai promis que si jamais nous avions besoin d'un ami, je me souviendrais de lui : son nom alors ne sera plus pour nous un secret.

— Henriette, dit son frère, qui avait écouté avec la plus grande attention, dépeignez-moi cet étranger. Il est impossible que je ne connaisse pas un homme qui me connaît si bien. »

Sa sœur lui peignit d'une manière aussi frappante que possible les traits, la taille et les vêtements de l'inconnu. Mais John Carker, soit qu'il ne connut pas l'original, soit que le signalement donné ne fût pas exact, soit enfin qu'il fût trop absorbé par ses pensées, pendant qu'il se promenait à grands pas dans la chambre, ne put reconnaître le portrait qu'elle lui traça.

Cependant, il fut convenu entre eux qu'il verrait l'original, la première fois qu'il se présenterait. Ceci conclu, la sœur se remit à ses travaux domestiques le cœur plus léger, et le ci-devant subalterne de la maison Dombey, le subalterne aux cheveux gris profita du premier jour d'une liberté qu'il n'avait pas demandée, pour travailler au jardin.

La soirée était avancée, et le frère lisait tout haut pendant que la sœur faisait courir son aiguille, quand ils furent interrompus par un coup frappé à la porte. La vague inquiétude, l'effroi qu'ils éprouvaient de la fuite de leur frère, les fit frissonner à ce bruit inaccoutumé. Carker alla à la porte, pendant que la sœur, assise à sa place prêtait une oreille inquiète. Elle entendit quelqu'un lui parler ; il répondit et parut surpris. Après avoir échangé quelques mots, elle vit son frère rentrer dans la chambre avec une autre personne.

« Henriette, dit son frère en introduisant l'étranger, qui venait les visiter à une heure si avancée, et en parlant à voix basse, M. Morfin, le gentleman qui est resté si longtemps dans la maison de M. Dombey avec James. »

Sa sœur recula comme s'il fût entré un fantôme. Sur le seuil était l'ami inconnu avec ses cheveux gris, sa figure ouverte, son large front, ses yeux si doux, cet ami qu'elle avait tenu si longtemps caché à son frère.

« John, dit-elle d'une voix tremblante, c'est l'inconnu dont je vous ai parlé aujourd'hui.

— L'inconnu se trouve tiré d'un grand embarras, miss Henriette, dit le gentleman en entrant alors, car il s'était arrêté dans le corridor. En venant ici, j'ai cherché tout le long du chemin comment et de quelle façon je pourrais expliquer mes visites, et je ne savais comment faire. M. John, je ne suis pas tout à fait étranger ici. Vous avez été au comble de la surprise en me voyant tout à l'heure à votre porte ; vous êtes peut-être encore plus surpris maintenant. Mais quoi, il n'y a rien dans tout cela de bien extraordinaire. Si nous n'étions de vraies bêtes d'habitude, nous n'aurions pas lieu de nous étonner si souvent. »

En même temps il avait salué Henriette de ce même air franc et respectueux qu'elle se rappelait si bien, et s'étant assis auprès d'elle, il avait ôté ses gants et les avait jetés dans son chapeau sur la table.

« Il n'est pas étonnant, monsieur John, dit-il, que j'aie eu le désir de connaître votre sœur et que j'aie satisfait comme j'ai pu ma curiosité. Quant à la régularité de mes visites depuis, miss Henriette a dû vous en parler, il n'y a rien de bien surprenant. Je m'y suis habitué… Nous sommes des bêtes d'habitude,… vous savez !… »

Il mit ses mains dans ses poches, se renversa sur sa chaise et regarda le frère et la sœur comme s'il eût éprouvé un vif intérêt à les voir tous deux réunis. Puis il reprit avec une sorte de rêverie fiévreuse :

« C'est par suite de la même habitude que plusieurs d'entre nous, capables de meilleures choses, se complaisent dans un orgueil, dans un entêtement du diable ; que d'autres se complaisent et s'enfoncent dans l'infamie, que beaucoup restent indifférents. C'est par suite de l'habitude que nous nous endurcissons chaque jour davantage comme des statues, et que, suivant la nature de l'argile dont nous sommes formés, nous devenons susceptibles, comme des statues, de nouvelles impressions, de nouveaux sentiments. Jugez, John, de l'influence qu'a eue sur moi l'habitude. Depuis bien des années, depuis tant d'années que je ne m'en souviens plus, j'ai joué mon petit rôle, j'ai pris ma part bien marquée dans la maison Dombey. J'y ai vu votre frère, qui vient de prouver qu'il n'est qu'un misérable ; (votre sœur me pardonnera d'être obligé d'en parler ainsi,) j'ai vu votre frère étendre de plus en plus son influence, jusqu'au moment où les affaires et le maître de la maison sont devenus pour lui un

jouet ; et vous, je vous ai vu travailler chaque jour dans l'ombre devant votre pupitre ; pour moi, je m'occupais tranquillement de ma besogne, heureux de n'être troublé par rien de ce qui m'entourait ; je laissais tout se faire autour de moi chaque jour, sans m'occuper de rien, comme une vraie machine… toujours par habitude ; je croyais que tout ce qui se faisait était bien fait. Mes mercredis soirs revenaient régulièrement ; nos quatuors se terminaient régulièrement ; mon violoncelle gardait bien l'accord et rien n'allait de travers dans mon monde : s'il se faisait autour de moi du bien, du mal, je ne m'en occupais pas…

— Je puis vous assurer, monsieur, dit John Carker, que pendant tout ce temps vous avez été dans la maison plus aimé et plus respecté que qui que ce soit.

— Bah ! répondit l'autre, si j'étais bon enfant et d'un caractère facile, c'était par habitude ! Cela plaisait au gérant, cela plaisait à l'homme qu'il gouvernait, et cela me convenait à moi par-dessus tout. Je faisais mon devoir sans les flatter ni l'un ni l'autre, et j'étais heureux d'occuper une place où je n'avais à flatter personne. J'aurais continué à vivre ainsi jusqu'à présent, si le cabinet que j'occupe n'avait eu une cloison très-mince. Vous pouvez dire à votre sœur que mon cabinet n'était séparé de celui du gérant que par une cloison.

— C'étaient deux pièces attenantes, qui n'en avaient formé qu'une peut-être dans l'origine, et qui se trouvaient séparées comme l'explique M. Morfin, dit John en le regardant pour avoir la fin de son explication.

— J'ai sifflé, chanté, joué à plein jeu la sonate tout entière de Beethoven en mi bémol, pour lui faire comprendre que je pouvais entendre, continua M. Morfin, mais il n'y a jamais fait attention. Je dois dire, il est vrai, que bien rare-

ment il m'est arrivé d'entendre quelque chose de secret. Mais c'est parce que, quand j'entendais parler et que je ne pouvais pas éviter autrement d'entendre, je sortais. Je suis sorti un jour, John, pendant une conversation entre deux frères, à laquelle prenait part dans le commencement le jeune Walter Gay. J'entendis quelques mots de la conversation avant de quitter mon cabinet. Vous vous en souvenez assez sans doute pour dire à votre sœur de quoi il s'agissait.

— Je parlais du passé, Henriette, dit son frère à voix basse, et de nos positions respectives dans la maison.

— Ce sujet de conversation n'était pas nouveau pour moi, mais il se présentait sous un nouveau jour. Je me trouvai ébranlé dans mon habitude : c'est l'histoire de presque tout le monde. Je croyais que tout allait bien autour de moi, parce que je m'étais accoutumé à tout, dit M. Morfin. Je cherchai à me rappeler l'histoire des deux frères et je me mis à y réfléchir. Je crois vraiment que ce fut la première fois de ma vie que je fis de telles réflexions. Sous quel jour différent nous apparaissent les choses auxquelles nous sommes le plus accoutumés, et comme elles nous semblent naturelles, quand nous les voyons de ce point de vue nouveau auquel il faut bien nous placer un jour ou l'autre ! Depuis ce matin-là, je fus tout à la fois moins bon enfant, comme on dit, moins facile et moins complaisant. »

Il resta quelques instants à tambouriner d'une main sur la table, puis il reprit plus vite, comme s'il avait hâte de terminer sa confession.

« Avant de savoir ce que je devais faire, ou même si je devais faire quelque chose, j'entendis entre les deux frères une seconde conversation où il fut question de leur sœur. Je n'eus aucun scrupule de conscience à laisser arriver jusqu'à

moi librement les lambeaux, les débris de cette conversation : je les considérais comme mon bien. Après cela, je vins ici pour voir moi-même la sœur. La première fois que je m'arrêtai à la porte du jardin, je pris pour prétexte de m'informer de la moralité d'un voisin pauvre, mais je m'écartai bientôt de mon sujet, et je crois que miss Henriette se méfia de moi. La seconde fois, je demandai la permission d'entrer ; je fus introduit et je dis ce que j'avais à dire. Votre sœur me donna des raisons que je n'osai pas discuter ; elle ne pouvait, disait-elle, recevoir alors aucun secours de moi. Mais j'établis entre nous les moyens de communication, qui subsistèrent jusqu'à ces derniers jours, époque où il me fut impossible de continuer mes petites visites, empêché par des affaires importantes dont je fus accablé dernièrement.

— Je me doutais bien peu de tout cela, dit John Carker, en vous voyant chaque jour. Si Henriette avait pu deviner votre nom…

— Eh bien ! à vous dire vrai, John, interrompit M. Morfin, je l'ai tenu secret pour deux raisons. Je ne sais si la première aurait été suffisante, mais on n'a aucun motif pour avoir confiance dans de bonnes intentions, et je me promis, à tout hasard, de ne me dévoiler qu'autant que je serais capable de vous rendre d'une façon ou d'une autre quelques services réels. Ma seconde raison, c'est que j'avais toujours l'espérance que votre frère pourrait s'adoucir à votre égard, et, dans ce cas, je pensais que si jamais un homme soupçonneux et méfiant, comme lui, pouvait découvrir mon amitié pour vous, ce pourrait être aussi une cause nouvelle et fatale de division entre vous. Je révolus donc, au risque de voir tourner sa colère contre moi-même, ce qui eût été de peu d'importance, je résolus de m'adresser au chef de la maison pour vous être utile, quand cela se pourrait ; mais

les distractions causées par la mort de l'enfant, par la cour qu'il fit à Mme Dombey, son mariage, ses malheurs domestiques ont laissé pendant bien longtemps, longtemps, votre frère seul à notre tête. Et il eut mieux valu pour nous, dit M. Morfin en baissant la voix, avoir eu pour chef un soliveau. »

Ces deux mots lui avaient échappé malgré lui, et tendant une main au frère, une main à la sœur, il continua :

« J'ai dit maintenant, et au delà, tout ce que j'avais à dire. Ce que j'ai sous-entendu va de soi, et j'espère que vous m'avez compris et que vous me croyez. Le temps est venu, John, bien tristement, bien malheureusement sans doute, mais le temps est venu où je puis vous venir en aide, sans nuire à cette pénitence réparatrice qui dure depuis si longtemps, car vous en êtes délivré maintenant sans qu'il y ait de votre faute. Il se fait tard, et il est inutile que j'en dise davantage aujourd'hui. Je n'ai pas besoin non plus de vous rappeler que vous êtes chargé plus que jamais de veiller sur le trésor que vous avez là. »

En disant ces mots il se leva.

« Mais, reprit-il gaiement, passez devant avec la lumière, John, et ne dites pas ce que vous avez envie de dire (le cœur de John Carker débordait et il aurait voulu pouvoir se soulager en parlant). Laissez-moi dire un mot à votre sœur. Nous nous sommes déjà entretenus seuls dans cette même chambre, je voudrais le faire encore, bien qu'il semble plus naturel que vous soyez présent. »

Il le suivit des yeux pendant qu'il sortait, et se tournant avec bonté du côté d'Henriette, il lui dit tout bas et d'une voix altérée et grave :

« Vous voulez me demander quelque chose sur l'homme dont vous avez le malheur d'être la sœur ?

— Je tremble d'en parler, dit Henriette.

— Vous m'avez regardé tant de fois d'un air si inquiet, dit M. Morfin, que je crois avoir deviné ce que vous désirez savoir. A-t-il emporté de l'argent ? Est-ce cela ?

— Oui.

— Il n'en a pas emporté.

— Oh ! merci, mon Dieu ! s'écria Henriette ; merci, pour mon cher John.

— Vous dire qu'il a abusé de mille manières de la confiance qu'on avait en lui, dit M. Morfin ; qu'il a trop souvent trafiqué et spéculé pour ses propres intérêts, plutôt que pour la maison qu'il représentait ; qu'il a risqué bien gros souvent, et qu'il en est résulté des pertes considérables ; vous dire qu'il a toujours flatté servilement la vanité et l'ambition de son chef, quand il eût été de son devoir de modérer ces tendances funestes en lui montrant, autant que possible, où elles pouvaient le conduire ; tout cela, n'est-ce pas, ne vous surprendra pas. Pour grandir encore la réputation de la maison dont le crédit est immense, et pour l'élever bien au-dessus des autres maisons de commerce, on s'est lancé dans des entreprises fabuleuses qui, en y réfléchissant de sang-froid, peuvent avoir… et auront certainement, au moindre revers, les conséquences les plus désastreuses. Au milieu des affaires innombrables de la maison dans presque tous les pays du monde, immense labyrinthe dont il connaît seul les détours, il a eu la plus grande facilité, et il semble l'avoir mise à profit ; il a eu, dis-je, la plus grande facilité pour laisser dans l'ombre tous les résultats qu'il connaissait, et pour

substituer aux faits des approximations, des comptes falsifiés. Mais dans ces derniers temps… vous me comprenez, n'est-ce pas, miss Henriette ?

— Parfaitement, parfaitement, dit-elle en le regardant fixement la terreur peinte sur son visage. Je vous en prie, dites-moi tout.

— Dans ces derniers temps, il semble avoir pris à tâche d'éclaircir si bien toutes les affaires, qu'en ouvrant les livres on les embrasse d'un seul coup d'œil, quelque nombreuses, quelque variées qu'elles soient. On dirait qu'il a voulu montrer à son chef jusqu'où a pu le conduire le culte de l'orgueil, sa passion dominante ! Il est certain qu'il s'est occupé constamment à encenser bassement cette passion et à la flatter honteusement. C'est en cela que consiste principalement son crime, parce que les affaires de la maison s'y trouvent engagées.

— Encore un mot avant votre départ, cher monsieur, dit Henriette. N'y a-t-il aucun danger dans tout cela ?

— Quel danger ? répondit-il en hésitant un peu.

— Pour le crédit de la maison ?

— Je ne puis m'empêcher de vous parler franchement et d'avoir en vous toute confiance, dit M. Morfin après l'avoir regardée un moment avec attention.

— Oh ! vous le pouvez ! vous le pouvez !

— Oui, je le sais, dit-il. Vous me demandiez donc s'il y avait quelque danger pour le crédit de la maison ? Non, il n'y en a aucun. Il pourra y avoir une crise plus ou moins forte, mais pas de danger réel. À moins que… le chef de la maison, ne pouvant se décider à réduire ses entreprises, et, refusant

d'ouvrir les yeux à l'évidence, ne s'obstine à voir la position telle qu'il se l'est toujours représentée et qu'il n'aille plus loin qu'il ne peut. Le crédit de la maison serait alors ébranlé.

— Mais on ne craint rien de ce genre ? dit Henriette.

— Il n'y aura pas de demi-confidence entre nous, dit M. Morfin en lui serrant la main. M. Dombey est inabordable ; il est en ce moment sous l'influence de son orgueil, de sa colère ; il n'a plus sa raison, il est fou. Mais cet état de trouble et de folie, dont rien n'approche, ne pourra pas durer. Maintenant, miss Henriette, vous savez tout, le bien et le mal. Je n'ajouterai rien de plus ce soir, adieu ! »

Il lui baisa la main, et gagnant la porte où le frère l'attendait, il l'arrêta doucement quand il voulut parler. Il lui dit que puisqu'ils se verraient souvent maintenant, il pourrait lui dire cela une autre fois, s'il le voulait, mais qu'il n'avait pas le temps de l'écouter en ce moment, et il s'éloigna d'un bon pas pour ne pas entendre les remercîments qui pourraient l'accompagner.

Le frère et la sœur restèrent à causer au coin du feu, presque jusqu'au jour. Cette espérance d'une nouvelle vie qui s'ouvrait devant eux les tenait éveillés ; on eût dit deux pauvres naufragés, qui, perdus depuis longtemps sur un rivage solitaire, apercevraient enfin un navire sauveur, après s'être résignés à leur malheureux sort et avoir dit adieu pour toujours à leur patrie. Mais une autre cause de tristesse les tenait aussi éveillés. L'obscurité au milieu de laquelle cette lueur d'espérance s'était fait jour, les enveloppait encore, et l'ombre de leur frère coupable errait dans cette maison, où, pourtant, jamais il n'avait mis le pied.

Cette ombre ne s'effaça pas, ne disparut pas devant l'éclat du jour. Le matin elle était là, à midi elle y était encore ; quand la nuit vint, elle fut plus sombre et plus lugubre, comme on va le voir.

John Carker était parti pour aller à un rendez-vous que lui avait indiqué leur ami, et Henriette était seule à la maison. Elle était restée seule plusieurs heures. La soirée était triste, sombre et noire et peu faite pour la distraire de ses pensées. Ce frère, qu'elle ne voyait plus, qui lui était devenu depuis longtemps étranger, venait la troubler en se présentant à elle sous mille formes terribles. Elle le voyait, ou mort ou mourant, l'appeler, la regarder fixement d'un air de menace. Ces images importunes, qui venaient obséder son esprit, l'effrayaient, tant elles semblaient une réalité ! Aussi, lorsque les ténèbres de la nuit s'épaissirent, elle n'osa plus lever la tête, ni regarder dans les recoins de la chambre, dans la crainte que le fantôme de son frère courroucé, produit de son imagination surexcitée, ne fût là tout prêt à l'effrayer. Un moment, l'idée qu'il était caché dans la chambre à côté, lui traversa l'esprit ; elle savait bien que c'était folie de sa part, et, au fond, elle n'y croyait pas. Cependant elle ne put s'empêcher d'y aller pour s'assurer qu'il n'y était pas. Mais elle faisait de vains efforts ; la chambre, quand elle y rentrait, se peuplait de terreurs chimériques ; elle ne pouvait se débarrasser de ces êtres imaginaires. On aurait dit des géants de pierre enracinés dans le sol.

Il faisait déjà presque noir ; elle était assise près de la fenêtre, la tête sur la main, les yeux baissés, lorsque voyant les ténèbres envahir l'appartement, elle leva les yeux et poussa un cri involontaire. Contre les carreaux, au dehors, il y avait une figure, une figure pâle et effrayée qui regardait dans la chambre ; pendant un instant, cette figure semblait indécise,

comme si elle cherchait quelque chose : enfin ses yeux se reposèrent sur la sœur de John et devinrent étincelants.

« Laissez-moi entrer ! laissez-moi entrer ! j'ai besoin de vous parler ! » et sa main frappait sur la vitre.

Elle reconnut aussitôt la femme aux longs cheveux noirs, à qui elle avait donné asile un soir qu'il pleuvait ; celle qu'elle avait réchauffée, à qui elle avait donné de la nourriture. Cette vue l'effraya quand elle se rappela la violence de son caractère, et se reculant à quelque distance de la fenêtre, elle resta debout irrésolue, inquiète.

« Laissez-moi entrer ! laissez-moi entrer ! Je suis reconnaissante, tranquille, humble, tout ce que vous voudrez. Mais laissez-moi vous parler ! »

Ce ton de supplication violente, l'ardente expression de sa physionomie, ces mains tremblantes qui se levaient pour l'implorer, cette voix qui semblait reproduire l'effroi et la terreur qu'elle-même éprouvait en ce moment, tout décida Henriette. Elle se hâta d'aller ouvrir la porte.

« Puis-je entrer, ou dois-je vous parler d'ici ? demanda la femme en lui prenant la main.

— Que voulez-vous ? Qu'avez-vous à me dire ?

— Un mot ; mais laissez-moi vous le dire, ou je ne vous le dirai jamais. Je me sens déjà tentée de m'en aller. Il me semble qu'il y a des mains qui me tirent pour m'arracher de votre porte. Laissez-moi entrer, si vous pouvez avoir confiance en moi seulement pour cette fois. »

Le courage d'Henriette l'emporta sur sa frayeur, et elles entrèrent dans la petite cuisine éclairée par le feu de la che-

minée. C'était là qu'Alice s'était assise autrefois, qu'elle avait mangé et qu'elle avait séché ses habits.

« Asseyez-vous là, dit-elle en s'agenouillant devant elle, et regardez-moi. Vous souvenez-vous de moi ?

— Oui.

— Vous vous souvenez de ce que je vous ai raconté quand je vous ai dit qui j'étais, d'où je venais, avec mes vêtements déchirés, mes pieds meurtris, la figure fouettée par la pluie et le vent ?

— Oui.

— Vous savez que je suis revenue ce soir-là, que j'ai jeté votre argent dans la poussière et que je vous ai maudite, vous et votre race ? Maintenant, regardez-moi à vos pieds, suppliante comme je l'étais alors.

— Si ce que vous demandez, dit Henriette avec douceur, est le pardon…

— Mais ce n'est pas le pardon, répondit l'autre avec un regard plein d'une fierté farouche ; ce que je demande, c'est que vous me croyiez. Maintenant, vous jugerez si je suis digne de foi, en sachant ce que j'étais et ce que je suis. »

Et, toujours à genoux, les yeux fixés sur la flamme qui éclairait sa beauté flétrie et ses cheveux noirs en désordre, elle rejeta une de ses longues tresses sur ses épaulent, la roula autour de sa main, et la mordit en la tordant, sans penser à ce qu'elle faisait. Elle continua :

« Quand j'étais jeune et jolie, et que cette chevelure était l'objet de soins délicats (et elle montrait avec mépris les cheveux qu'elle tenait dans la main), quand cette chevelure

faisait l'admiration de tout le monde, ma mère, qui ne s'était guère occupée de mon enfance, s'avisa que je valais quelque chose, m'aima et devint fière de moi. Elle était avare et pauvre : elle pouvait tirer parti de moi. Ce n'est pas de grande dame qui aurait jamais eu cette idée pour sa fille, ou qui se serait conduite comme le fit ma mère. Oh ! non, jamais cela n'arrive ; nous le savons tous, et cela prouve que c'est seulement chez de misérables créatures comme nous qu'on peut voir des mères élever mal leurs filles et les exposer aux tristes conséquences d'une pareille éducation. »

Elle regardait le feu, comme si elle oubliait un moment qu'elle eût quelqu'un auprès d'elle, et elle continua d'un air rêveur, en serrant plusieurs fois autour de sa main sa longue tresse de cheveux :

« Qu'en résulta-t-il ? il est inutile de le dire. Tout cela ne finit pas, parmi nous, par de mauvais mariages ; il n'en résulte pour nous que la honte et la misère, et la honte et la misère sont tombées sur moi. »

Elle leva tout à coup les yeux ; ils avaient perdu leur expression rêveuse. Elle regarda Henriette et dit :

« Mais je perds là mon temps, et je n'en ai pas à perdre. Et pourtant, si je n'avais pas pensé à tout cela, je ne serais pas ici. La honte et la misère sont tombées sur moi, disais-je ; on me fit servir à des plaisirs éphémères ; on fit de moi un jouet qu'on brisa cruellement après, et qu'on jeta de côté avec dédain. Et par qui pensez-vous que je fus ainsi rebutée ?

— Pourquoi me le demander ? dit Henriette.

— Pourquoi tremblez-vous ? répondit Alice dont l'œil étincelait. C'est lui ! c'est cet homme qui m'a damnée. Je suis tombée, par lui, dans l'abîme de la honte et de la misère.

Je fus impliquée dans une affaire de vol… J'en étais complice sans en avoir eu les profits… On me découvrit… Je fus traduite devant le tribunal, sans un ami, sans un sou. Je n'étais encore qu'une enfant ; mais j'aurais mieux aimé mourir que de lui demander un mot, si un mot de lui avait pu me sauver. Oui, j'aurais voulu mourir ! j'aurais affronté tous les supplices. Mais ma mère, toujours avare, lui envoya quelqu'un en mon nom, qui lui raconta toute l'histoire et le pria humblement de me faire un dernier petit présent ; elle ne demandait pas même autant de louis que j'ai de doigts dans cette main. Le croiriez-vous ? Il m'a narguée dans ma misère, au moment où il me voyait abattue à ses pieds ; il ne m'a pas même laissé le dernier souvenir de lui qu'on demandait pour moi, trop heureux de me voir déporter au loin, de songer qu'il serait débarrassé de moi ; que je mourrais là-bas et que j'y laisserais mon cadavre. Savez-vous de qui je veux parler ?

— Pourquoi me le demander ? répéta Henriette.

— Et pourquoi tremblez-vous ? dit Alice en posant sa main sur son bras et en la regardant en face. La réponse est sur vos lèvres : c'était votre frère James.

Henriette tremblait de plus en plus ; mais elle ne détourna pas cependant ses regards de ceux qu'Alice attachait sur elle.

« Lorsque je sus que vous étiez sa sœur, et je l'appris le soir même, je revins, toute fatiguée et toute meurtrie, pour jeter à vos pieds ce que vous m'aviez donné. Ce soir-là, il me semblait que, fatiguée et harassée que j'étais, j'aurais pu cependant faire tout le tour de la terre pour aller lui enfoncer un poignard dans le cœur, si j'avais pu me trouver face à face et seule avec lui. Croyez-vous que je l'aurais fait ?

— Oui, je le crois. Grand Dieu ! pourquoi êtes-vous revenue ?

— Depuis, dit Alice en étreignant toujours le bras d'Henriette de sa main convulsive et la regardant toujours en face, depuis, je l'ai vu ; mes yeux l'ont suivi au grand jour. Si mon ressentiment sommeillait dans mon cœur en son absence, il se réveillait à sa vue avec une nouvelle ardeur. Vous savez qu'il a outragé un homme orgueilleux et fier, et qu'il s'en est fait un mortel ennemi ? Eh bien ! que diriez-vous si j'avais dévoilé à cet homme le lieu de sa retraite ?

— Dévoilé le lieu de sa retraite ! dit Henriette.

— Si j'avais trouvé quelqu'un qui fût dans le secret de votre frère ; qui sût où et comment il est parti avec sa complice. Si je lui avais fait révéler son secret, mot pour mot, devant cet ennemi caché par moi pour l'entendre ? Si moi, assise pendant ce temps-là, j'avais tenu mes regards fixés sur la figure de cet ennemi, pour voir se changer par degrés son visage, au point de n'avoir plus rien d'humain ? Si je l'avais vu s'élancer comme un fou à sa poursuite ? Si moi, qui suis ici, je savais qu'à cette heure il est sur ses traces comme un démon furieux, et que, dans tant d'heures, il l'aura atteint ?

— Retirez votre main ! dit Henriette en reculant. Sortez ! votre contact me fait frissonner.

— Eh bien, je l'ai fait ! répondit l'autre en la regardant avec son œil de feu et sans faire attention à l'interruption d'Henriette. Mon langage, mes yeux vous prouvent-ils assez que je l'ai fait ? Croyez-vous ce que je dis ?

— J'ai peur de le croire ! Quittez mon bras !

— Non, pas encore ! Vous pouvez juger si j'étais altérée de vengeance pour avoir pu garder si longtemps mon ressentiment jusqu'à ce jour.

— C'est affreux dit Henriette.

— Et quand vous me voyez maintenant, dit Alice, d'une voix sourde, quand vous me voyez ici agenouillée devant vous, vous touchant de ma main, vous regardant en face, vous pouvez croire que tout ce que je dis est bien vrai et qu'il s'est livré dans mon cœur une lutte terrible. J'ai honte de vous avouer ce que j'éprouve en ce moment, mais je ne le hais plus autant ; je me méprise moi-même, j'ai lutté avec moi tout le jour, toute la nuit : mais je me sens disposée à lui pardonner sans savoir pourquoi. Je voudrais réparer ce que j'ai fait, si c'est possible. Je ne voudrais pas les voir se rencontrer pendant que son ennemi est aveuglé par la colère. Si vous l'aviez vu comme moi, quand il est parti hier soir, vous comprendriez mieux le danger !

— Mais comment le prévenir ? que faire ? s'écria Henriette.

— Toute la nuit, poursuivit l'autre avec exaltation, j'ai rêvé de lui, je n'étais pas endormie pourtant ! Mais je le voyais noyé dans son sang ; et pendant le jour, je croyais l'avoir à mes côtés.

— Mais que faire ? disait Henriette toute tremblante.

— S'il y a quelqu'un qui puisse lui écrire, qui puisse le faire prévenir ou aller le trouver, il n'y a pas une minute à perdre. Il est à Dijon. Connaissez-vous cette ville ? Savez-vous où elle se trouve ?

— Oui.

— Avertissez-le que l'homme dont il s'est fait un ennemi est transporté de rage et qu'il ne faut pas qu'il affronte sa présence. Dites-lui qu'il est en chemin et qu'il se hâte, je le sais. Qu'il se sauve, s'il en est temps encore ! qu'il évite de se rencontrer avec lui en ce moment. Encore un mois ou deux seulement, et ce sera tout autre chose. Que je ne sois pas cause de leur rencontre ! Qu'ils se retrouvent partout, excepté là, peu importe quand, pourvu que ce ne soit pas maintenant. Que son ennemi le poursuive et le découvre de lui-même sans mon aide, à la bonne heure. Mais j'en ai déjà bien assez sur la conscience : qu'on m'épargne au moins le remords. »

Le feu avait cessé de se refléter sur ses cheveux de jais, sur sa tête qu'elle relevait fièrement, sur ses yeux ardents ; sa main avait quitté le bras d'Henriette, et la place où elle s'était agenouillée était vide.

CHAPITRE XVI.

Les fugitifs.

Il n'est pas encore minuit : nous sommes dans un appartement décoré à la française et composé d'une demi-douzaine de chambres. Une entrée ou un corridor sombre, une salle à manger, un salon, une chambre à coucher et au fond un salon ou boudoir, plus petit et plus retiré que tout le reste. Toutes ces pièces sont fermées par une grande porte à deux battants qui donne sur le grand escalier. Mais, dans chaque chambre, se trouvent deux ou trois portes de communication avec les autres pièces de l'appartement ou avec certains petits couloirs pratiqués dans le mur et conduisant, selon les habitudes françaises, à un escalier de service ; cet escalier aboutit en bas à un sombre passage. Le tout est situé au premier étage d'un hôtel, si vaste, que les appartements, malgré le grand nombre de pièces, ne prennent pas tout un côté de la cour dont l'hôtel fait le tour.

Un air de splendeur, assez passée déjà pour être triste, et pourtant assez brillante encore pour gêner et pour embarrasser, par un luxe d'inutilités incommodes, les détails de la vie intérieure, régnait ici partout. Les murs et les plafonds étaient peints et dorés ; les parquets étaient cirés et frottés ; des draperies rouges pendaient en festons sur les croisées, les portes et les glaces. Des girandoles, tortillées et enroulées comme des branches d'arbres ou comme les andouillers d'un cerf sortaient des panneaux du mur. Mais, pendant le jour,

quand les persiennes, en ce moment fermées, étaient ouvertes et que la lumière pénétrait dans les chambres, on pouvait voir, dans toute cette friperie, des traces de dégradation et d'usure de poussière, de soleil, d'humidité, de fumée. Longtemps inoccupé par intervalles, le mobilier avait souffert de cette vacance prolongée, car ces jouets de la vanité, ces amusements de la vie sont délicats et sensibles comme la vie même : ils s'altèrent, abandonnés derrière les volets et les verrous, comme les vivants dans un cachot. La nuit même, propice à dissimuler ces traces, malgré l'éclat douteux des bougies, n'avait pu les effacer tout à fait ; l'éclairage insuffisant de l'appartement leur permettait seulement de se cacher dans l'ombre.

La lumière des brillants candélabres, réfléchie dans les glaces, dans les dorures de la boiserie, dans les tentures aux vives couleurs, n'éclairait ce soir-là que le petit boudoir dont nous venons de parler. Vu du vestibule où brûlait une faible lumière, ce boudoir, à travers la longue perspective des portes ouvertes, brillait dans le lointain, comme une pierre précieuse. Au milieu était assise une femme d'une rare beauté. C'était Édith.

Elle était seule, et c'était toujours la même femme, hautaine et dédaigneuse. Sa joue était un peu plus pâle : la prunelle de ses yeux plus dilatée et plus brillante en apparence. Mais c'était toujours la même nature altière. La honte ne se lisait pas sur son front, le repentir ne faisait pas courber son cou dédaigneux. Toujours impérieuse et fière, toujours insouciante d'elle-même et des autres, elle était assise, ses yeux noirs fixés sur le parquet. Elle attendait quelqu'un.

Elle n'avait ni livre, ni ouvrage pour tromper le temps ; elle n'avait d'autres distractions que ses propres pensées.

Elle était préoccupée d'un projet assez important pour lui faire oublier les heures. Ses lèvres resserrées l'une contre l'autre tremblaient, sitôt qu'elle les abandonnait à elles-mêmes. Ses narines étaient gonflées, ses mains crispées ; son sein se soulevait sous la violence de ses sentiments. Elle attendait toujours.

Au bruit d'une clef qui remuait dans la porte d'entrée et au bruit d'un pas dans l'antichambre, elle tressaillit et s'écria : « Qui est là ? » On lui répondit en français, et deux hommes entrèrent, apportant le service pour le souper.

« Qui vous a commandé cela ? demanda-t-elle.

— *Monsieur*, quand il a loué l'appartement. *Monsieur* n'est resté qu'une heure ici, après quoi il a dit : *En route*, laissant une lettre pour madame. Madame l'a reçue sans doute ?

— Oui.

— Mille pardons ! Je craignais que cette lettre n'eût été oubliée, reprit l'homme, (un homme chauve avec une grande barbe, le patron d'un restaurant voisin.) *Monsieur* a demandé le souper pour sept heures, et il a ajouté qu'il avait prévenu madame dans cette lettre des ordres qu'il nous a donnés. *Monsieur* a fait à la *Tête d'Or* l'honneur de demander que le souper fût de premier choix et tout à fait délicat. *Monsieur* trouvera, j'espère, que sa confiance dans la *Tête d'Or* n'est pas mal placée. »

Édith n'ajouta rien, mais elle resta pensive pendant qu'ils mettaient le couvert pour deux personnes et disposaient les bouteilles.

Elle se leva, avant qu'ils eussent fini ; et, prenant une lampe, elle passa dans la chambre à coucher, puis dans le

salon où elle examina en peu de temps, mais avec soin, toutes les portes. Elle remarqua surtout celle qui, dans la dernière chambre, donnait sur le couloir pratiqué dans le mur. Elle en retira la clef et la remit en dehors, puis elle vint reprendre sa place.

Les deux hommes (le second était brun, d'un teint bilieux, vêtu d'une veste, et bien rasé ; ses cheveux noirs étaient coupés en brosse) avaient terminé les préparatifs du souper, et s'étaient assurés que rien ne manquait. Celui qui avait parlé le premier demanda si madame pensait que *Monsieur* serait encore longtemps à venir.

« Je n'en sais rien, répondit-elle. Qu'importe ?

— Pardon, madame, mais voici le souper prêt. Il faut qu'il soit mangé à la minute. *Monsieur* qui parle français comme un ange ou comme un Français, ce qui est tout un, nous a prévenus qu'il était l'exactitude même. Les Anglais sont si exacts ! Mais quel bruit ! mon Dieu ! c'est *Monsieur !* Écoutez. »

En effet c'était *Monsieur*, qui arrivait avec ses dents brillantes sur les pas du second serviteur ; on ne voyait qu'une bouche qui avançait à travers les chambres obscures. Quand il entra dans le sanctuaire resplendissant de lumière et de couleur, il apparut alors tout entier ; il embrassa madame, qu'il appela en français sa charmante femme.

« Mon Dieu ! madame se trouve mal ! la joie étouffe madame, » s'écria la tête chauve à la longue barbe.

Ce n'était rien : madame avait eu seulement un léger frisson. Le domestique en avait à peine fait la remarque qu'elle avait déjà posé la main sur le dossier d'un grand fau-

teuil en velours, se redressait de toute sa hauteur, et reprenait un visage impassible.

« François a couru à la *Tête d'Or* chercher le souper. Dans de semblables occasions, il ne court pas, il vole comme un ange ou comme un oiseau. La malle de *Monsieur* est dans sa chambre. Tout est prêt. Le souper va être servi dans un instant. » Tout cela fût dit par l'homme chauve avec force saluts, accompagnés de sourires : enfin arriva le souper.

Les plats étaient sur des réchauds ; les viandes froides étaient d'avance sur la table ; la vaisselle de rechange était préparée sur le buffet. *Monsieur* se montra content de cet arrangement. La table était petite, ce qui lui plut beaucoup. Il dit aux domestiques qu'ils pouvaient laisser là les réchauds et s'en aller. Il se chargerait lui-même de desservir les plats de sa propre main.

« Pardon, dit poliment l'homme chauve, c'est impossible, monsieur. »

Ce n'était pas l'opinion de *Monsieur*, qui fit entendre qu'il n'avait plus besoin de personne ce soir-là.

« Mais madame ? insinua l'homme chauve.

— Madame, répliqua monsieur, a sa femme de chambre, cela suffit.

— Je vous demande mille pardons, madame n'a pas de femme de chambre.

— Je suis venue seule ici, dit Édith, j'ai préféré venir seule, je suis assez habituée à voyager. Je n'ai pas besoin de domestique ; qu'on ne m'envoie personne. »

Monsieur donc qui persistait dans sa première intention suivit les deux domestiques jusqu'à la dernière porte qu'il ferma sur eux à double tour. L'homme chauve, qui, en sortant, s'était retourné pour saluer, remarqua que madame était toujours debout, la main sur le dos du fauteuil de velours et que sa figure ne regardait pas *Monsieur*, quoique ses yeux fussent dirigés devant elle.

Lorsque Carker ferma la porte, le bruit de la clef dans la serrure traversant toutes les pièces vint frapper l'oreille d'Édith : minuit sonnait alors à la cathédrale. Elle l'entendit s'arrêter comme s'il écoutait l'heure aussi de son côté. Enfin, il revint vers elle, marchant au milieu d'un profond silence et fermant toutes les portes des pièces qu'il traversait. Édith, un instant, quitta le dossier du fauteuil pour approcher à sa portée un couteau qui était sur la table. Puis elle reprit la même attitude.

« L'étrange idée, mon amour, d'être venue ici toute seule ! lui dit-il en entrant.

— Comment ? » répliqua-t-elle.

Il y avait dans ce mot tant de dureté, dans le mouvement de sa tête quelque chose de si farouche, dans son attitude quelque chose de si repoussant, dans son froncement de sourcil quelque chose de si sombre, qu'il s'arrêta devant elle, la lampe à la main et la regardant effaré, comme si elle l'avait cloué à sa place.

« Je dis, reprit-il enfin, en mettant la lampe sur la table et en souriant de son plus aimable sourire, je dis qu'il est étrange que vous soyez venue ici toute seule. C'était une précaution inutile et qui aurait pu devenir nuisible même. Vous auriez dû prendre quelqu'un au Havre ou à Rouen. Il ne

manquait pas là de femmes de chambre et vous aviez le temps de choisir, quoique vous soyez bien la plus capricieuse et la plus difficile des femmes, comme vous en êtes aussi la plus belle. »

Les yeux d'Édith brillaient d'une manière étrange, mais elle restait toujours la main posée sur le fauteuil, sans dire un mot.

« Je ne vous ai jamais vue aussi belle que ce soir, reprit Carker. Le portrait même que j'emportai partout avec moi dans mon cœur pendant cette cruelle épreuve, en y rêvant nuit et jour, est dépassé par la réalité. »

Pas un mot, pas un regard, ses yeux sont entièrement cachés par ses longs cils ; mais elle relève toujours fièrement la tête.

« Les conditions étaient dures et cruelles, dit Carker avec un sourire, mais elles sont plus que remplies maintenant et ne feront que rendre le présent plus sûr et plus délicieux. La Sicile sera le lieu de notre retraite. Nous irons, mon amour, chercher sous ce beau ciel où l'existence est si douce, une compensation à notre vieil esclavage. »

Il s'avançait gaiement vers elle, lorsque tout à coup elle saisit le couteau placé sur la table et recula d'un pas.

« Tenez-vous tranquille, dit-elle, ou je vous frappe. »

Le changement subit qui s'était opéré dans toute sa personne, ce visage courroucé, ces yeux étincelants de haine, ce sourcil froncé, l'arrêtèrent à l'instant, comme frappé de la foudre.

« Restez tranquille, répéta-t-elle, n'approchez pas ! il y va de votre vie ! »

Tous deux étaient debout, l'un devant l'autre, se regardant. Le visage de Carker trahissait la colère et la surprise : mais il se contint et dit d'une voix douce :

« Allons ! allons ! chut ! nous sommes seuls : personne ne nous voit, personne ne nous entend. Croyez-vous m'effrayer, par tous ces petits stratagèmes de pudeur ?

— Et vous, croyez-vous m'effrayer, répondit-elle fièrement, me détourner de mon projet, de la résolution que j'ai prise, en me rappelant la solitude où nous nous trouvons, et l'impossibilité d'un secours ? M'effrayer ! moi, qui suis venue ici seule à dessein ! Si je vous avais craint, n'aurais-je pas pu vous éviter ? Si je vous avais craint, serais-je ici, à cette heure avancée de la nuit, et oserais-je vous jeter à la face ce que je vais vous dire ?

— Que signifie cela, ma belle grondeuse, dit-il, car vous êtes plus belle encore dans votre colère que les autres femmes dans leurs moments les plus aimables ?

— Je ne vous dirai rien, reprit-elle, jusqu'à ce que vous retourniez à votre chaise. Je vous répéterai seulement : Ne m'approchez pas ! Ne faites pas un pas de plus ! Si vous avancez, je vous le dis, aussi vrai que Dieu nous voit, je vous tuerai !

— Me prenez-vous pour votre mari ? » reprit-il en grimaçant un sourire.

Elle dédaigna de lui répondre, et lui montra du doigt le fauteuil. Il se pinça la lèvre, fronça le sourcil, se mit à rire et se décida à s'asseoir avec un mélange de honte, d'indécision et de colère qu'il ne pouvait cacher. Il se mordit les ongles avec rage et la regarda de côté d'un air décontenancé, tout en feignant de rire de ce caprice.

Elle mit le couteau sur la table, et posant sa main sur son sein, elle dit :

« J'ai là quelque chose qui n'est pas un colifichet d'amour, et plutôt que de vous laisser porter encore sur moi la main, je m'en servirais contre vous,… vous me croyez, n'est-ce pas ?… je m'en servirais sans plus de répugnance que pour tuer un reptile. »

Il affecta de rire gaiement et la pria de vouloir bien expédier au plus vite sa petite comédie ; « car le souper refroidit, » lui dit-il. Mais le regard furtif qu'il lui lança avait quelque chose de sombre et de menaçant, et il frappa une fois le plancher du pied en jurant tout bas avec colère.

« Combien de fois, dit Édith, en abaissant sur lui son œil noir, combien : de fois vôtre audacieuse fourberie ne m'a-t-elle pas abreuvée d'insultes et d'outrages ? Combien de fois ne m'avez-vous pas jeté au visage mon union, avec vos manières doucereuses, avec vos paroles malignes et vos regards moqueurs ? Combien de fois avez-vous mis à nu les plaies de mon amour pour cette douce et malheureuse jeune fille, afin de torturer mon cœur ? Combien de fois avez-vous attisé le feu qui me dévore depuis deux ans ? Combien de fois m'avez-vous poussée à me venger, quand j'étais à bout de souffrance ?

— Vous en avez fait probablement le calcul, madame, répliqua-t-il, et je ne doute pas que votre compte ne soit exact. Quant à votre mari, le pauvre homme, toutes ces jérémiades pouvaient produire de l'effet sur lui, mais…

— Eh bien ! voyez-vous dit-elle, en le mesurant de cet œil hautain et méprisant qui le faisait bien petit auprès d'elle quelque brave qu'il voulût paraître,… voyez-vous, lors même

que toutes les raisons que j'avais pour le mépriser se seraient dissipées comme les plumes au souffle du vent, je l'aurais encore méprisé pour cela seul qu'il se servait d'un conseiller tel que vous.

— Est-ce pour cela que vous vous êtes sauvée avec moi ? lui demanda-t-il avec ironie.

— Oui, et pour nous voir face à face une dernière fois, misérable ! Nous nous sommes vus ce soir, nous nous quitterons ce soir ! Lorsque j'aurai fini, je ne resterai pas une minute de plus.

Il lui lança son plus affreux regard, serrant avec rage le bord de la table : ce fut sa réponse et sa menace ; mais il ne se leva même pas.

« Je suis une femme, continua-t-elle en le regardant d'un œil ferme ; je ne suis qu'une femme qui, depuis sa plus tendre enfance, a été habituée à n'avoir plus ni pudeur ni sensibilité. J'ai été offerte et rejetée, mise à l'enchère et débattue, au point que mon âme s'en est soulevée de dégoût. Si j'ai eu quelques qualités, quelques charmes, ils n'ont servi qu'à me faire adjuger à un prix plus élevé ; on m'a vendue à la criée ! Mes parents pauvres, ces fiers parents, l'ont vu et l'ont approuvé, ce marché : aussi tout lien avec eux a été rompu dans mon cœur. Il n'y en a pas un parmi eux dont je me soucie plus que d'un carlin. Je reste seule au monde et je me rappelle combien le monde a été trompeur pour moi et combien je l'ai trompé moi-même. Vous savez tout cela, et vous n'ignorez pas que je mérite la réputation que je m'y suis faite.

— Oui, je le crois, dit-il.

— Et vous avez compté là-dessus, répondit-elle, pour me poursuivre. Moi, je ne résistais que par mon indifférence aux soins qui s'appliquaient tous les jours à me faire ce que je suis devenue, et comme je savais que mon mariage me déroberait au moins à ce marchandage fatigant, je me suis laissé vendre aussi honteusement que la femme que l'on mène au marché la corde au cou. Vous savez tout cela ?

— Oui, dit-il en lui montrant toutes ses dents, je le sais.

— Et vous avez compté là-dessus, répéta-t-elle encore une fois, pour me poursuivre. Depuis le jour du mariage, je me suis trouvée exposée à une nouvelle honte. Je me suis vue en butte aux sollicitations insultantes d'un misérable. Je lisais dans ses yeux ses honteux désirs aussi clairement exprimés que s'ils y eussent été écrits en termes grossiers et qu'il me les eût glissés chaque fois dans la main. C'était le dernier degré d'humiliation qui m'était réservé. Cette honte, mon mari lui-même me l'infligeait ; il m'y enfonçait de gaieté de cœur, m'y plongeait de ses propres mains, et cela mille et mille fois. Aussi, chassée par vous deux de tous les asiles où je pouvais trouver le repos, forcée par vous deux de sacrifier ce qui restait encore en moi d'amour et de douceur, sous peine de causer la perte de l'objet de cette affection, ballottée de l'un à l'autre, observée par l'un quand j'avais échappé à l'autre, ma colère se changea en rage contre tous les deux. Je ne sais qui je haïssais le plus du maîtres ou du valet ! »

Elle était là, debout devant lui, triomphante et dans tout l'éclat de sa beauté révoltée. Il la regardait attentivement : il vit qu'elle était résolue, indomptable, sans plus le craindre que s'il était un ver de terre.

« À quoi bon vous parler d'honneur ou de pudeur ? continua-t-elle. Que signifient pour vous de tels mots ? Que si-

gnifient-ils dans ma bouche ? Mais si je vous disais que votre approche seule glace mon sang, que, depuis la première heure que je vous ai vu, je vous ai haï ; et à présent que ma répugnance instinctive s'est augmentée de tout ce que j'ai appris de vous, si je vous disais que vous êtes pour moi la créature la plus odieuse qui existe sur la terre, que répondriez-vous ?

— Ce que je répondrais, ma reine ! répondit-il avec un faible sourire.

— Le soir, où, enhardi par la scène à laquelle vous aviez assisté, vous avez osé venir me parler dans ma chambre, que s'est-il passé ? »

Il leva les épaules et rit encore.

« Que s'est-il passé ? répéta-t-elle.

— Votre mémoire est si fidèle, répondit-il, que je m'en rapporte à vous là-dessus.

— Oui, je me rappelle tout. Écoutez : vous m'avez proposé cette fuite, non pas telle qu'elle est, mais telle que vous l'aviez rêvée. Vous m'avez dit qu'il ne tenait qu'à vous de dévoiler notre entrevue et de faire voir que vous étiez auprès de moi. Vous m'avez dit qu'en consentant à vous recevoir seul tant de fois, en vous ménageant l'occasion de me voir, en vous avouant si ouvertement que je n'avais pour mon mari que de l'aversion, sans avoir le moindre respect pour moi-même… je m'étais perdue, que je vous avais donné le pouvoir de diffamer mon nom, et que ma réputation désormais dépendait de votre bon plaisir.

— Ruses d'amour que tout cela, interrompit-il en souriant, c'est toujours le vieux refrain…

— Ce soir-là, dit Édith, la lutte que j'avais soutenue en moi avec un je ne sais quoi qui n'était pas le respect de moi-même, mais qui sans doute était un dernier souffle de pudeur, cette lutte cessa. Ce soir-là, il n'y eut plus en moi que colère et désir de vengeance. Je frappai un coup qui a terrassé votre maître orgueilleux et qui vous a mis, vous, là où vous êtes maintenant, en face de moi, me regardant et sachant bien ce que je veux dire. »

Il se leva de sa chaise le blasphème à la bouche. Édith porta la main à son sein ; pas un de ses doigts ne tremblait, pas un de ses cheveux ne remuait. Ils étaient tous les deux debout, face à face, séparés par la table et le fauteuil.

« Non, jamais je n'oublierai que ce soir-là cet homme a approché ses lèvres des miennes, qu'il m'a serrée dans ses bras comme il l'a fait ce soir, dit Édith en le montrant du doigt, jamais je n'oublierai la tache que son baiser a laissée sur ma joue, la joue contre laquelle Florence allait reposer sa tête innocente ; jamais je n'oublierai ma rencontre avec elle au moment où ce baiser était encore brûlant sur ma joue, au moment où je songeai tout à coup en la voyant, que, si je la délivrais de la persécution causée par mon amour, je jetais en même temps sur son nom la honte et le déshonneur du mien, et que je serais toujours pour elle la première femme coupable qu'elle aurait fuie. Ah ! si je pouvais jamais oublier tout cela, ô mon époux ! vous dont je me suis volontairement séparée, il me serait aussi facile d'oublier le supplice de ces deux dernières années, de défaire ce que j'ai fait et de vous être restée fidèle. »

Ses yeux étincelants, qu'elle avait levés un moment, se re-portèrent sur Carker ; et elle lui tendit de la main gauche plusieurs lettres.

« Regardez, lui dit-elle avec mépris, vous m'avez adressé ces lettres sous le faux nom que vous avez pris en route ; l'une m'est parvenue ici, l'autre je ne sais plus où. Les cachets sont intacts. Reprenez vos lettres. »

Elle les froissa dans sa main et les jeta à ses pieds, et cette fois, en le regardant, elle sourit.

« Nous nous sommes rencontrés ce soir pour ne plus nous revoir, dit-elle. Vous avez rêvé trop tôt de la Sicile et de son doux repos. Vous auriez pu jouer votre rôle de courtisan, de flatteur et de traître un peu plus longtemps pour devenir plus riche. Vous payez cher votre voluptueuse fantaisie.

— Édith, répliqua-t-il en la menaçant de la main, asseyez-vous. Finissons-en. Quel démon vous possède ?

— Dites quelle légion de démons, répliqua-t-elle en se redressant de toute sa hauteur comme si elle eût voulu l'écraser. Vous et votre maître vous les avez évoqués dans une maison où ils se plaisent, et ils vous déchireront tous deux. Traître envers lui, traître envers son innocente enfant, traître toujours et partout, allez vous vanter de ma conquête, et grincez des dents une bonne fois pour vous apprendre à mentir. »

Il resta devant elle la menace à la bouche et comme cherchant autour de lui s'il ne trouverait pas un moyen de la soumettre. Mais elle lui résistait toujours avec la même force et sans trembler.

« Tout ce dont vous vous glorifiez, j'en triomphe, moi ! J'ai choisi entre tous l'hommes plus vil que je connaisse, parasite et l'instrument du plus fier tyran, pour que la blessure que je lui fais soit plus profonde et la torture plus cruelle. Allez vous vanter, pour me venger de lui ; vous savez pourquoi

vous êtes venu ici ce soir, et vous savez en même temps le triste rôle que vous y jouez : vous vous voyez vous-même sous des couleurs aussi méprisables, sinon aussi odieuses que je vous vois d'ici. Allez vous vanter, maintenant, pour me venger de vous ! »

Il écumait ; la sueur coulait de son front ; si elle avait faibli un seul instant, il l'aurait garrottée. Mais elle était ferme comme un roc et son œil perçant ne le perdait pas de vue.

« Nous n'allons pas nous séparer ainsi, dit-il ; croyez-vous que je sois tombé en enfance pour vous laisser partir en colère ?

— Et croyez-vous, dit-elle, que vous pourrez me retenir ?

— Je le tenterai, ma chère, fit-il avec un geste menaçant.

— Que le ciel veille sur vous, répliqua-t-elle, si vous avez le malheur de m'approcher.

— Et que feriez-vous, dit-il, si je démentais au contraire votre conquête, au lieu de m'en vanter pour servir votre vengeance ? Que diriez-vous si je changeais de rôle ? Allons ! et ses dents se découvrirent dans un faible sourire, faisons un traité ensemble, ou vous me réduirez à prendre quelque parti auquel vous ne vous attendez pas. Asseyez-vous ; asseyez-vous !

— Il est trop tard, s'écria-t-elle avec un regard qui semblait lancer des éclairs. J'ai jeté au vent mon nom et ma réputation. Je suis décidée à subir la honte qui s'attachera à moi, je suis décidée à subir la honte sans avoir commis de faute, je veux que vous le sachiez et que lui l'ignore, sans jamais pouvoir apprendre la vérité. Je mourrai avec mon se-

cret. C'est dans ce but que je suis venue ici vous trouver sous un faux nom, comme si j'étais votre femme. C'est dans ce but que je me suis fait voir à ces gens et que je suis restée seule avec vous. Rien maintenant ne peut vous sauver. »

Il aurait vendu son âme pour la voir clouée immobile à sa place, dans tout l'éclat de sa beauté, pour voir ses bras tomber pendants à ses côtés et pour pouvoir s'en rendre maître. Mais il ne pouvait la regarder sans trembler. Il voyait en elle une résistance invincible. Il voyait qu'elle était hors d'elle-même, et que rien ne pourrait arrêter sa haine implacable. Ses yeux suivaient la main qu'elle tenait dans son sein avec une intention qu'il ne devinait que trop, et il pensait que si Édith, en voulant le frapper, venait à manquer son coup, elle n'hésiterait pas à se frapper elle-même.

Il ne se hasarda donc pas à s'approcher d'elle ; mais il recula pour fermer à la clef la porte par laquelle il était entré.

« Une dernière fois, dit-elle avec un sourire, écoutez mon conseil : prenez garde à vous ! vous avez été trahi comme le sont tous les traîtres. On a appris que vous êtes ici, que vous devez y venir, ou que vous y êtes venu. Aussi vrai que je vis, j'ai vu ce soir mon mari passer dans cette rue en voiture !

— Misérable ! c'est faux » s'écria Carker.

À ce moment, un coup de sonnette retentit bruyamment à la porte. Il pâlit en la voyant étendre la main comme une enchanteresse qui aurait évoqué ce son.

« Chut ? Entendez-vous ? »

Il s'appuya le dos contre la porte d'entrée, car il la vit faire un mouvement, et s'imagina qu'elle allait lui échapper.

Mais en un clin d'œil, elle ouvrit l'autre vis-à-vis (c'était celle de sa chambre à coucher) et la referma derrière elle.

Une fois délivré de la fascination de ce regard implacable, il crut qu'il pouvait lutter avec elle. Il pensa qu'une terreur soudaine, produite part ce bruit nocturne, s'était emparée d'elle. Ce n'était pas invraisemblable, si l'on songe à sa position équivoque. Ouvrant violemment toutes les portes, il la suivit presque aussitôt.

Mais la chambre était sombre, et comme Édith ne répondait pas à son appel, il fut forcé de retourner chercher la lampe. Il la souleva pour regarder tout autour de lui, chercha partout, s'attendant à la voir accroupie dans un coin. Mais la chambre était vide. Le salon, la salle à manger qu'il visita successivement, du pas incertain d'un homme qui ne connaît pas les êtres, étaient vides aussi. Ses yeux effrayés regardaient partout, fouillaient derrière les paravents et les sofas ; mais elle n'y était pas. Non, elle n'était pas non plus dans l'antichambre ; il lui suffit d'un coup d'œil pour s'en assurer.

Pendant tout ce temps, les coups de sonnette se répétaient et les gens du dehors frappaient à la porte. Il posa sa lampe par terre à une petite distance et s'approcha pour écouter. Plusieurs personnes causaient ensemble ; deux au moins parlaient anglais ; et, quoique la porte fût massive et qu'on fît grand bruit, il reconnut aussitôt l'une des deux voix.

Il reprit sa lampe, repassa par toutes les pièces, s'arrêtant chaque fois qu'il en quittait une, pour lever sa lampe au-dessus de sa tête et regarder s'il ne la verrait pas. Il était dans la chambre à coucher, quand la porte qui conduisait au petit couloir frappa sa vue. Il s'en approcha et vit qu'elle était fermée en dehors. Édith avait seulement laissé tomber un voile en passant par là et l'avait pris dans la porte.

Cependant on sonnait toujours à la porte de l'escalier et l'on frappait des pieds et des mains.

Il n'était pas poltron ; mais le bruit qu'il entendait, la scène qui venait de se passer, ces chambres qu'il ne connaissait pas et au milieu desquelles il s'était perdu en revenant de l'antichambre, ses plans déjoués (chose étrange à dire ! il aurait été plus brave si ses plans avaient réussi), cette heure avancée de la nuit, l'impossibilité de trouver refuge près d'un ami, et par-dessus tout cette idée soudaine qui faisait battre son cœur, que l'homme qu'il avait trompé si traîtreusement allait le reconnaître, lui arracher son masque, le braver, tout cela le glaça de terreur. Il chercha à ouvrir la porte dans laquelle était pris le voile, mais il ne put la forcer. Il ouvrit une des croisées et regarda dans la cour à travers les persiennes ; mais le saut était périlleux et les pavés impitoyables.

Le bruit de la sonnette et des coups frappés au dehors continuait toujours. De plus en plus terrifié, il revint à la porte dérobée, et, après quelques nouveaux efforts désespérés, elle céda. Il vit l'escalier de service tout près, sentit monter la fraîcheur de la nuit ; il revint, en se glissant, chercher son chapeau et son manteau, ferma la porte derrière lui aussi solidement qu'il le put ; puis, la lampe à la main, il descendit, en rampant, l'escalier jusque dans la rue, éteignit la lumière, et, l'ayant mise dans un coin, il sortit à la clarté des étoiles.

CHAPITRE XVII.

Robin le Rémouleur perd sa place.

Le portier n'était plus dans sa loge ; il l'avait quittée probablement pour aller se mêler au bruit lointain qui se faisait dans le grand escalier ; Carker lève tout doucement le loquet, se glisse, ferme la porte criarde, en faisant le moins de bruit possible, et se sauve.

Humilié, en proie à une impuissante colère, il était poursuivi par une véritable panique. Dans sa terreur, il aurait consenti à braver tous les dangers plutôt que la rencontre de l'homme dont il se souciait si peu quelques heures auparavant. Cette brutale visite à laquelle il ne se serait jamais attendu, le son de cette voix, l'idée qu'il allait se trouver face à face avec son rival, il aurait tout bravé, la première émotion passée, et se serait effrontément glorifié de son crime comme un scélérat endurci ; mais en voyant éclater sous ses pas la mine qu'il avait préparée contre un autre, son audace et sa confiance eu lui-même étaient anéanties. Il avait été écrasé comme une vipère, pris au piége, bafoué, foulé aux pieds par cette femme qu'il avait dégradée pour en faire le jouet de son caprice : attrapé dans ses propres filets et dépouillé de sa peau de renard, il se glissait le long des murs, honteux, dégradé, effrayé.

Pendant qu'il s'enfuyait dans les rues, un autre sentiment de terreur, qui n'était plus la crainte d'être poursuivi,

s'empara de lui avec la rapidité de l'éclair. Il lui sembla, au milieu de son hallucination, que le sol tremblait sous ses pas et qu'il entendait dans l'air un grondement sourd, un souffle puissant : il crut sentir les ailes de la mort battre au-dessus de sa tête. Il se baissa comme pour laisser passer le fantôme. La mort n'avait pas passé, elle n'était pas venue là et cependant elle avait laissé derrière elle une horreur saisissante.

Il leva sa méchante figure toute troublée vers le ciel, où brillaient paisiblement les étoiles, comme au moment où il était sorti de l'hôtel, et s'arrêta pour se demander ce qu'il devait faire. La crainte d'être poursuivi dans un pays étranger où les lois ne pouvaient le protéger ; la solitude où il se trouvait au milieu des ruines de ses plans déçus, la crainte plus grande encore qu'il éprouvait s'il allait chercher un refuge en Italie ou en Sicile, où l'on pourrait payer des hommes pour l'assassiner au coin d'une rue ; les sombres pensées que lui suggéraient son crime et la peur, peut-être aussi la résolution subite de laisser là ses projets évanouis, tout contribua à le faire changer de route pour retourner en Angleterre.

« Je serai plus en sûreté là-bas de toute manière, se dit-il. Si je ne me décide pas à une rencontre avec ce fou, j'y serai maintenant plus à l'abri des recherches que dans les pays étrangers. Et si je dois me rencontrer avec lui, quand sa maudite colère sera passée, je ne serai pas seul du moins, sans une âme à qui parler, sans un ami pour me conseiller ou pour me soutenir. On ne viendra pas m'assommer là comme un rat. »

Il murmura le nom d'Édith en serrant le poing. Pendant qu'il se glissait le long des murailles, à l'ombre des hautes maisons, il grinçait des dents et l'accablait d'imprécations en cherchant de côté et d'autre s'il ne la verrait pas. Il arriva

ainsi à la porte d'une auberge. Tout le monde était couché, mais au bruit qu'il fit en tirant la sonnette, un homme apparut une lanterne à la main. Il fut conduit sous une obscure remise, où il fit prix d'un vieux phaéton pour aller à Paris.

Le marché fut bientôt conclu ; on alla aussitôt chercher les chevaux. Il donna ordre qu'on le suivît quand ils seraient attelés, et se glissa dehors, traversa la ville, franchit les vieux remparts et se trouva sur la grand'route, qui semblait serpenter dans la plaine obscure comme un ruisseau.

Mais où coulait ce ruisseau ? où se terminait sa course ? Pendant qu'il s'arrêtait pour y songer, regardant les arbres élancés qui s'agitaient tristement le long du chemin, ce souffle puissant, ce grondement sourd, ce vol de la mort, il les entendait impétueux, irrésistibles, et la frayeur troublait son âme, sombre comme le lieu où il se trouvait et vague comme l'horizon qu'il avait devant lui.

L'air était calme ; aucune ombre ne passait près de lui dans l'obscurité de là nuit : pas de bruit. La ville était derrière lui ; quelques lumières brillaient çà et là et les étoiles étaient cachées par les édifices qui se dessinaient dans le ciel.

L'obscurité, et la solitude l'enveloppaient de toutes parts, et les horloges sonnaient au loin deux heures.

Il lui semblait qu'il avait marché longtemps, qu'il avait fait bien du chemin, et il s'arrêtait souvent pour écouter. À la fin, les grelots des chevaux se firent entendre à son oreille inquiète. Le bruit se rapprocha, tantôt faible, tantôt fort ; parfois il ne l'entendait plus, parfois c'était un tintement plus sourd, quand le chemin était mauvais, puis tout à coup il devenait de nouveau plus vif et plus gai ; enfin, dans la nuit

noire, un postillon enveloppé jusqu'aux yeux, jurant, fouettant ses bêtes, arrêta à ses côtés ses quatre chevaux lancés au galop.

« Qui est là ? Est-ce vous, monsieur ?

— Oui.

— Monsieur a marché bien loin dans l'obscurité.

— Qu'importe ? Chacun son goût. Avait-on commandé d'autres chevaux à la poste ?

— Mille tonnerres de rosses !… Ah ! pardon, monsieur. Vous demandez si on a commandé d'autres chevaux à cette heure-ci, oh ! non !

— Écoute l'ami, je suis très-pressé. Combien de lieues à l'heure ? Je te préviens que plus tu iras vite, plus tu auras de pourboires. Allons ! en route et au galop.

— Et hop ! et hop ! clic ! clac ! »

Et voilà la voiture lancée au galop à travers la route sombre et faisant voler autour d'elle la boue et la poussière.

Le bruit et le mouvement rapide de la voiture répondaient aux sentiments désordonnés du fugitif, dont le cœur dévorait l'espace. Il faisait nuit au dehors, nuit au dedans. Les objets fuyaient, se succédaient, apparaissaient, disparaissaient sans qu'il pût les distinguer. Au delà des enclos, des habitations qui se trouvaient sur la route, se déroulait un horizon immense. Au delà des images rapides qui se dressaient devant son imagination pour s'évanouir aussitôt, se déroulait un vaste tableau de terreur, de rage et d'infamie confondus. De temps en temps, le souffle du vent de la montagne arrivait du Jura, qu'on apercevait au loin, pour venir

expirer dans la plaine. Quelquefois, ce grondement sourd, furieux, horrible qu'il avait déjà entendu approchait, passait, et laissait dans ses veines le froid glacé de la mort.

La lumière blafarde que les lanternes de la voiture jetaient sur les têtes des chevaux, sur le cocher environné de ténèbres, sur son manteau qui s'agitait aux vents, formait mille figures indécises en harmonie avec le vague de ses pensées. Il voyait en esprit des gens qui lui étaient connus, penchés sur leurs pupitres et leurs livres dans des attitudes qu'il n'avait pas oubliées ; puis c'étaient de singulières apparitions de l'homme qu'il fuyait ou d'Édith. Il entendait, dans le tintement des grelots et dans le bruit des roues, des mots que l'on avait prononcés ; il confondait les temps et les lieux : il croyait que la nuit dernière avait déjà un mois de date. Tantôt il perdait toute espérance de revoir sa demeure, tantôt il croyait la toucher déjà : tout autour de lui ce n'était que bruit, trouble, précipitation, obscurité et confusion, comme dans son âme. Et hop ! et hop ! clic ! clac !… la voiture court au galop le long de la route sombre, faisant lever, voler autour d'elle la boue et la poussière. Les chevaux fument, soufflent et regimbent comme s'ils étaient montés par le diable, et, dans leur course haletante, ils brûlent le pavé, franchissant dans leur frénésie triomphante la route sombre. Où courent-ils ?

Le grondement sourd qu'il a déjà entendu s'approche encore, et, quand il est là, les grelots semblent dire à son oreille : « Où courent-ils ? » Les roues aussi répètent « Où courent-ils ? » Tous les bruits qu'il entend semblent faire la même question. Les lumières et les ombres dansent, comme des farfadets, sur les têtes des chevaux. Ils vont, ils vont toujours sans s'arrêter, sans ralentir leur course, et, dans leur farouche rapidité, ils l'entraînent sur la route sombre.

Il ne pouvait s'arrêter à aucune pensée précise. Tout se confondait dans sa tête ; impossible de suivre la même idée un seul instant. Le chagrin d'avoir vu se briser le projet qui devait le dédommager par la satisfaction de ses goûts voluptueux, la honte de voir dévoiler son infâme conduite à l'égard d'un homme qui avait été pour lui généreux et sincère, mais dont chaque parole orgueilleuse, chaque regard hautain étaient, depuis bien des années, restés placés dans son cœur à gros intérêts, car les fourbes et les artificieux n'ont jamais que du mépris et de la haine pour celui qu'ils flattent, et ils font payer cher les hommages qui ne leur ont rien coûté ; voilà tout ce qui occupait à présent sa pensée. Une rage secrète contre la femme qui l'avait fait tomber dans le piége et l'avait fait servir à sa propre vengeance lui rongeait le cœur. Il avait contre elle de vagues idées de prendre sa revanche, mais il n'y avait rien de distinct dans son esprit ; la précipitation, la contradiction troublaient toutes ses facultés, et, même dans cet état de fièvre ardente qui n'aboutissait à rien, la seule résolution à laquelle il pût rester fidèle, c'était d'ajourner toute réflexion.

Puis il en vint à se rappeler le temps qui avait précédé le second mariage : il pensa à sa jalousie contre le petit garçon, contre la jeune fille ; il se rappela, tous les artifices qu'il avait employés pour tenir à distance ceux qui le gênaient, pour enfermer sa victime dans un cercle qu'il ne permettait à personne de franchir. Il se demandait si c'était pour fuir maintenant, comme un voleur épouvanté, devant celui qu'il avait trompé, qu'il avait concerté tous ses plans. Il aurait pu se tuer pour se punir de sa lâcheté, mais sa lâcheté était une suite de sa défaite : il ne lui restait même plus le courage de se tuer. Le coup qui avait anéanti sa confiance dans le succès de son infâme complot, en lui montrant la faiblesse du misérable instrument dans lequel il avait placé sa force, l'avait

comme paralysé. Dans sa rage impuissante, il maudissait Édith, il maudissait M. Dombey, il se maudissait lui-même ; et cependant il fuyait toujours c'était tout ce qu'il pouvait faire.

Il écouta s'il n'entendait pas un bruit de roues par derrière. Il croyait entendre quelque chose le bruit se rapprochait de plus en plus. À la fin, il en fut si persuadé qu'il cria : « Arrêtez ! » préférant perdre son avance plutôt que de rester dans son incertitude.

À sa voix, voiture, chevaux, conducteur s'arrêtèrent sur la mute.

« Mille tonnerres ! s'écria le postillon en tournant la tête. Qu'est-ce que vous avez ?

— Chut ! Écoutez !

— Quoi ?

— Ce bruit !

— Te tiendras-tu tranquille, satané brigand ? dit le postillon à un cheval qui secouait ses grelots. Quel bruit, monsieur ?

— Derrière nous, n'y a-t-il pas une voiture lancée au galop ? Écoutez ! Qu'est-ce que ce bruit ?

— Eh ! toi, là-bas ! rosse ! la paix donc ! dit le postillon s'adressant à un autre cheval qui mordait son voisin (les deux autres, effrayés, ruaient et se cabraient). Je n'entends rien, monsieur.

— Rien ?

— Non. Je ne vois que le jour qui va poindre.

— Je crois que vous avez raison. Je n'entends rien non plus maintenant. En route ! »

L'équipage embrouillé se démêle, à moitié caché par les nuages de vapeur qui s'élèvent au-dessus des chevaux. Il se remet en route, doucement d'abord, car le postillon, arrêté inutilement dans sa course, tire de mauvaise humeur son couteau de sa poche pour refaire une mèche à son fouet. Et puis hop ! hop ! clic ! Clac ! et les chevaux reprennent leur course furibonde.

Les étoiles pâlissaient au firmament, qui se colorait des premiers feux du jour. Il se lève dans la voiture, regarde derrière lui le chemin qu'il a suivi, et n'aperçoit aucun voyageur dans toute l'étendue de cette triste route. Bientôt il fit grand jour, et le soleil brillait déjà sur les moissons et sur les vignobles. Çà et là des cantonniers, sortant de leurs petites baraques, travaillaient à réparer la route ou mangeaient leur premier morceau de pain. Puis c'étaient des paysans qui se rendaient à leur ouvrage ou au marché, ou qui s'arrêtaient sur la porte de leurs pauvres chaumières pour le regarder passer. C'était la cour de la poste, noyée dans la boue, avec ses tas de fumier tout fumants et ses vastes servitudes en ruines. Au-dessus s'élève un antique manoir, exposé en plein aux rayons du soleil : les persiennes sont à demi fermées ; l'herbe pousse entre les pierres, depuis la terrasse jusqu'au faîte des tourelles.

Enfoncé tristement dans un coin de la voiture, il ne songeait qu'à fuir au plus vite. Seulement, de temps en temps, il se levait pour regarder par derrière chaque fois qu'il était en plaine ; puis il reprenait sa place et continuait d'ajourner ses réflexions, préoccupé toujours de mille pensées sans but.

La honte, le désappointement, la rage d'avoir été découvert lui torturaient le cœur. Toujours au moment d'être ou atteint ou rencontré (car il redoutait sans raison les voyageurs qui se croisaient avec lui), il n'avait pas un moment de repos. La même crainte, la même terreur qui s'était emparée de lui pendant la nuit ne se dissipa pas à la lueur du jour. Le tintement monotone des grelots et des sabots des chevaux sur le pavé, la monotonie de son inquiétude et de sa rage stérile ; le retour monotone de ses craintes, de ses regrets, de sa passion, qu'il tournait et retournait dans son âme, faisaient de son voyage une vision où il n'y avait de réel que ses tortures.

C'était une vision de longues routes fuyant vers un point qui reculait toujours sans qu'il pût jamais l'atteindre : Des villes mal pavées, bâties sur des collines et dans des vallées, où se montraient devant des portes sombres et derrière des fenêtres mal vitrées des figures curieuses ; puis c'étaient des troupeaux de vaches et de bœufs tout couverts de boue et rangés en vente dans de longues rues étroites : vaches et bœufs se battaient, beuglaient et recevaient sur leurs énormes têtes des coups de trique capables de les assommer. C'étaient des ponts, des croix, des églises, des relais où se trouvaient attelés, malgré leur résistance, des chevaux frais pour remplacer les autres, fumants, haletants, penchant tristement leurs têtes à la porte de l'écurie. C'étaient de petits cimetières avec des croix noires mal assurées sur les tombes, et des couronnes flétries qui retombaient par terre ; et puis toujours, toujours de longues routes qui s'étendaient devant lui sur les collines, dans les vallées, vers l'horizon menteur qui reculait sans cesse.

Il voyait passer, comme dans une fantasmagorie, le matin ; midi, le soir, la nuit et le lever matinal de la lune, les

longues routes qu'il laissait derrière lui, les durs pavés sur lesquels il roulait, les sauts, les bonds qu'il faisait, les hauts clochers qui se détachaient à ses yeux du milieu des maisons. S'il descendait pour manger en toute hâte et pour boire quelques gouttes d'un vin qui ne lui rendait pas le courage ; s'il passait au milieu d'une foule de mendiants, d'aveugles aux paupières tremblantes, conduits par de vieilles femmes qui leur tenaient des chandelles devant les yeux, de filles idiotes, de boiteux, d'épileptiques, de paralytiques, à travers les clameurs de la foule ; s'il regardait de la voiture ces figures tournées vers lui, ces mains étendues, tremblant à tout moment de reconnaître quelque ennemi acharné à sa poursuite ; s'il se trouvait ensuite emporté au galop sur cette longue route, toujours enfoncé dans la voiture, triste et abattu, ou se soulevant pour voir la lune apparaître dans un coin de cet horizon sans fin, ou pour regarder derrière lui si on ne le suivait pas ; s'il ne dormait pas, reposant par fois seulement, les yeux à moitié fermés, se réveillant en sursaut et répondant tout haut à une voix imaginaire ; s'il se maudissait d'être là, d'avoir fui, de l'avoir laissée s'échapper, de ne pas avoir affronté la présence du mari, de ne pas avoir bravé sa colère ; s'il se voyait en guerre ouverte avec le monde entier, mais surtout avec lui-même ; s'il reflétait tout le long de la route, sur son passage, la tristesse qu'il avait au cœur, c'était toujours la même vision, vision obstinée, vision fiévreuse du passé, du présent, confondus ensemble dans son cerveau ! vision de sa vie et de son voyage, pêle-mêle et tout ensemble. Il se sentait poussé quelque part où il lui fallait aller. Les scènes d'autrefois lui apparaissaient au milieu des pays nouveaux qu'il parcourait. Il rappelait, il ruminait des faits depuis longtemps oubliés, et s'il s'occupait par hasard des objets qui passaient sous ses yeux, ce n'était que par un sentiment de crainte horrible qu'ils ne vinssent à le reconnaître,

et ils étaient déjà bien loin qu'ils se groupaient encore tout chauds dans sa cervelle bouillante ; vision inexorable de tableaux changeants, au milieu du bruit monotone des grelots, des roues, des sabots des chevaux, sans trêve ni repos ! vision de villes, de campagne, de relais, de chevaux, de postillons, de collines, de vallées, de jour, de nuit, de route, de pavés, de hauteur, de précipices, de pluie, de soleil, toujours au milieu du même bruit monotone des grelots, des roues, des sabots des chevaux, toujours sans trêve ni repos. Il touchait enfin à son but, il courait à Paris ; la route s'animait déjà, il rasait en passant les vieilles cathédrales ; il traversait à la course les bourgs et les villages plus rares maintenant sur son chemin, toujours enfoncé dans son coin, son manteau sur le nez, quand les gens qui passaient le regardaient.

Il roulait à bride abattue, toujours ajournant ses réflexions, toujours torturé par ses pensées. Incapable de compter les heures depuis son départ, ou de se faire une idée du temps et de la distance pendant son voyage, le front brûlant, la tête en feu, l'esprit perdu, la rage au cœur. Mais c'est égal, il pressait sa marche, en dépit de tout, comme une pierre lancée dans l'abîme, et il arrivait à Paris, où, coulaient d'un pas lent et tranquille les eaux sales du fleuve entre deux courants tumultueux de vie et de mouvement.

Vision continue, irrésistible, de ponts, de quais, de rues sans fin, de cabarets, de porteurs d'eau, de rassemblements, de soldats, de cochers, de tambours, de longues arcades ! Le bruit monotone des grelots, des roues, des sabots des chevaux se perdait enfin dans le tourbillon universel de tous les bruits divers. Échappé bientôt de ce brouhaha de la grande ville, assis dans une nouvelle voiture, il sort par une autre barrière que celle par laquelle il était entré ; et, peu à peu, à mesure qu'il approche des côtes, revient le bruit monotone

des grelots, des roues et des sabots des chevaux, toujours sans trêve ni repos.

Encore un lever de l'aurore, encore un coucher du soleil. Encore de longues routes, encore une pleine nuit avec les faibles lumières derrière les croisées le long du chemin. Et toujours le même bruit monotone des grelots, des roues, des sabots des chevaux, sans trêve ni repos. Et puis l'aube, le point du jour, le lever du soleil. Il se sent alors monter au pas jusqu'au haut de la montagne, où il respire l'air frais de la mer ; il voit les rayons du matin colorer au loin les vagues. Il entre dans le port, en pleine marée, il voit sur l'eau les bateaux de pêcheurs et les figures joyeuses des femmes et des enfants qui les attendent sur la jetée ; il voit les filets, les vêtements des matelots étendus au soleil sur le rivage ; les marins affairés, grimper en criant au haut des mâts et des cordages ; il voit l'élasticité transparente de l'eau, toute la nature illuminée, éblouissante.

Il quitte le rivage, et, du tillac, il tourne la tête pour le regarder, quand le brouillard naissant laisse çà et là un petit espace de terre brillante sur lequel se joue un rayon de lumière. Il sent le balancement des vagues qui murmurent autour de lui. Il voit une autre ligne grise sur l'Océan, dans la direction du navire, devenir de plus en plus brillante et s'élever peu à peu. Et puis ce sont des rochers, des habitations, un moulin à vent, une église qui se dessinent à l'horizon ; et puis il se sent naviguer sur l'eau douce et porter vers un endroit où une foule de gens s'empressent de venir saluer le retour de leurs amis. Il débarque, se glisse précipitamment au milieu d'eux, évitant tout le monde : enfin il a touché le sol de l'Angleterre !

Il avait songé, dans son rêve, à se retirer dans une campagne éloignée qu'il connaissait pour y rester tranquille en attendant les renseignements, avant de prendre un parti. Toujours en proie au même trouble, il se souvint d'une certaine station du chemin de fer où se trouvait l'embranchement qui devait le conduire à sa destination : il y avait là une auberge retirée ; il résolut de s'y arrêter pour prendre un peu de repos.

Il se jette donc au plus tôt dans un wagon et là, enveloppé dans son manteau comme s'il était endormi, il fut bientôt emporté loin de la mer dans les vertes campagnes. Arrivé à la station, il examina soigneusement les lieux. Il ne s'était pas trompé dans ses souvenirs. C'était un endroit retiré, sur la lisière d'un petit bois. Il n'y avait là qu'une maison, nouvellement bâtie ou du moins appropriée à son nouvel usage ; elle était entourée d'un petit jardin, propre et bien tenue ; la petite ville la plus proche en était éloignée de quelques milles. Ce fut là qu'il descendit et, allant droit à l'auberge sans être remarqué par personne, il se procura au premier étage deux chambres qui se communiquaient et qui n'étaient pas trop en vue.

Son but était de se reposer, de recouvrer son empire sur lui-même, de rétablir l'équilibre dans ses idées : car la honte de sa triste campagne, et sa rage furieuse qui lui faisait grincer les dents, en se promenant dans sa chambre, le possédaient encore tout entier. Ses pensées qu'il ne pouvait ni diriger ni arrêter, erraient à leur gré et l'emportaient où elles voulaient. Il était stupéfié, terrassé par un chagrin mortel.

Mais il semblait qu'il fût condamné à n'avoir point de repos, car ses sens engourdis n'avaient pas perdu toute conscience. Il n'en était pas plus maître sous ce rapport que

s'ils eussent appartenu à un autre. Ce n'était pas que ses sens l'obligeassent à s'occuper des objets et des bruits environnants, mais ils ne le laissaient pas oublier ce vif panorama de son voyage. Il le voyait toujours devant lui. Il revoyait Édith avec son regard dédaigneux fixé sur lui ; et lui, il allait toujours à travers les villes, à travers les campagnes, à la lumière du soleil, dans les ténèbres de la nuit, par la pluie, par le beau temps, sur la terre, sur les cailloux, sur les hauteurs des montagnes, dans les profondeurs des vallées tantôt sur la crête des collines, tantôt sur le bord des précipices, fatigué et épouvanté à la fois par le tintement des grelots, le bruit des roues et le piétinement des chevaux : sans trêve ni repas.

« Quel jour sommes-nous donc aujourd'hui, demanda-t-il au garçon d'hôtel qui allait lui servir son dîner ?

— Quel jour nous sommes, monsieur ?

— N'est-ce pas mercredi ?

— Mercredi ? Oh non ! monsieur ! C'est aujourd'hui jeudi.

— J'avais oublié ? Comme le temps marche ! Ma montre n'est pas remontée.

— Il est cinq heures moins quelques minutes, monsieur. Monsieur a sans doute voyagé longtemps.

— Oui.

— Par le chemin de fer, monsieur ?

— Oui.

— Ça trouble beaucoup les idées, monsieur. Ce n'est pas que j'aie l'habitude de voyager beaucoup par le chemin de

fer moi-même. Mais je l'entends dire généralement aux voyageurs.

— Est-ce qu'il vient beaucoup de monde ici ?

— Assez comme ça, monsieur, d'habitude. Il n'y a personne en ce moment. Ça va mal en ce moment. *Tout* va mal, monsieur.

Il ne répondit pas ; mais il s'était assis sur le sofa où il s'était étendu d'abord. Penché en avant, un bras sur chaque genou, il regardait par terre. Son attention ne pouvait se fixer une minute ; elle flottait de droite et de gauche, mais sans jamais, fût-ce pour un moment, s'oublier dans le sommeil.

Il eut beau boire beaucoup de vin après le dîner, tout fut inutile. Rien ne pouvait lui procurer le sommeil ; ses pensées plus incohérentes que jamais l'entraînaient à leur gré : on eût dit un criminel condamné pour ses forfaits à être traîné à la queue d'un cheval sauvage, sans trêve ni repos.

Il savait moins que personne combien de temps il était resté là à boire et à rêver, entraîné par son imagination tantôt dans une direction, tantôt dans une autre. Il s'aperçut seulement qu'il était resté longtemps assis à la lueur de la bougie, quand il se releva pour écouter, en proie à une terreur soudaine. Cette fois ce n'était plus l'effet de son imagination, le sol tremblait, la maison était ébranlée et le grondement sourd retentissait dans l'air. Il le sentit monter et passer près de lui comme un trait. Il s'élance vers la croisée, regarde, reconnaît la cause de son trouble et recule, comme s'il y avait du danger même à regarder.

Malédiction à ce démon infernal qui glisse à sa suite, portant le tonnerre avec lui, qui marque son passage à travers la vallée par un éclat de lumière, une sombre fumée, et

disparaît ! Il lui semblait que, s'il ne s'était pas dérangé pour se garer de son passage, il aurait été broyé en mille morceaux. Il reculait et tremblait encore, que déjà le bruit avait cessé dans le lointain et que déjà les lignes de fer qu'il pouvait suivre à la clarté de la lune jusqu'à un certain point de l'horizon étaient aussi vides et aussi silencieuses qu'un désert.

Ne pouvant rester en repos, et attiré par une force irrésistible vers cette route, il sortit et se promena sur le bord de la voie ferrée, reconnaissant le chemin que le train avait suivi par les cendres encore fumantes qui marquaient sa route. Après une promenade d'une demi-heure, dans la direction qu'avait suivie le train, il retourna sur ses pas et marcha dans l'autre sens, mais en suivant toujours le bord de la voie ferrée. Il passa devant le petit jardin de l'auberge et continua à marcher longtemps, regardant avec curiosité les ponts, les signaux, les lanternes, et se demandant quand un autre démon viendrait à passer encore.

La terre tremble, un sourd mugissement vibre dans ses oreilles : il entend au loin un sifflement aigu, une sombre lumière s'approche, se change bientôt en deux yeux rouges. Il voit un feu ardent et des charbons enflammés qui tombent ; une machine d'une force invincible qui mugit et entraîne une masse énorme, un grand vent, un cri aigu et le nouveau convoi a passé, a disparu ; et lui, il s'accroche à la barrière comme pour échapper au danger.

Il en attendit un autre, et encore un autre. Il retourna à sa première place, revint à la seconde, et à travers les fatigantes hallucinations de son voyage, il regardait approcher ces monstres. Il se promena tout autour de la station attendant qu'un train s'y arrêtât. Quand il en vit un s'avancer pour

prendre de l’eau, il s’approcha pour l’examiner ; il regarda les lourdes roues, la machine d’airain et songea à la cruelle puissance qu’elle avait. Ô horreur ! Voir ces grandes roues tourner lentement, vous renverser dessous et vous écraser !

Accablé par le vin et le besoin de repos, besoin que rien ne pouvait satisfaire, malgré sa fatigue, il restait absorbé dans ses tristes pensées. Quand il retourna dans sa chambre, ce qui n’arriva guère qu’à minuit, il était encore poursuivi par ces mêmes idées : il écouta l’arrivée d’un autre train.

Même agitation lorsqu’il fut dans son lit ! Il s’y était couché sans espoir de sommeil. Il écoutait toujours ; et, quand il sentait que le sol tremblait, qu’un sourd mugissement vibrait à ses oreilles, il se levait, courait à la fenêtre pour voir, autant qu’il le pouvait de son lit, la sombre lumière se changer en deux yeux rouges, le feu ardent, les charbons enflammés qui tombaient, le grondement sourd du monstre à son rapide passage et les traces de lumière et de fumée qu’il laissait dans la vallée ; puis il regardait dans la direction qu’il voulait prendre le lendemain au lever du soleil, car il n’y avait pas de repos pour lui dans cet endroit. Il se recouchait pour se livrer de nouveau aux hallucinations de son voyage, et ses oreilles entendaient encore le bruit monotone des grelots, des roues et des sabots des chevaux, jusqu’à ce qu’il fût réveillé par un autre train qui arrivait. Ce trouble dura toute la nuit. Loin de reprendre ses esprits, il tomba de plus en plus dans l’abattement, à mesure que la nuit s’écoulait. Lorsque l’aurore parut, il était toujours tourmenté par ses pensées ; toujours il ajournait ses réflexions jusqu’à ce qu’il se sentît mieux : les choses passées, présentes et futures se confondaient dans son imagination ; il n’avait plus la force de s’arrêter à aucune.

« À quelle heure passe le train qui doit m'emmener ? demanda-t-il au domestique de la veille qui entra une lumière à la main.

— À quatre heures un quart, monsieur. Le train express passe à quatre heures ; vous n'avez pas de temps à perdre. »

Il passa sa main sur son front brûlant et regarda à sa montre : trois heures et demie à peu près.

« Personne ne part avec vous probablement, monsieur, dit le garçon. Il y a ici deux messieurs, mais ils attendent le train pour Londres.

— Je croyais que vous m'aviez dit qu'il n'y avait personne ici ? dit Carker en lui adressant le sourire satanique qui l'accompagnait toujours dans ses moments de colère ou de défiance.

— En effet, monsieur, ils n'étaient pas encore arrivés. Ils sont venus dans la nuit par le train omnibus qui s'arrête ici. Monsieur veut-il de l'eau chaude ?

— Non. Emportez la chandelle, il fait assez jour pour moi. »

Comme il s'était jeté sur le lit à moitié habillé, il était déjà à la croisée quand le domestique sortit. La froide clarté du matin avait succédé à la nuit, et déjà, dans le ciel, des teintes rouges annonçaient le lever du soleil. Il se baigna la tête et le visage dans l'eau, sans pouvoir se rafraîchir, mit en toute hâte ses vêtements, paya ce qu'il devait et sortit.

L'air froid et humide le saisit. Il y avait une épaisse rosée ; en sortant il suait, il sentit un frisson. Après avoir jeté un coup d'œil à l'endroit où il s'était promené la nuit précédente, après avoir regardé les signaux de nuit, dont la lu-

mière désormais inutile pâlissait devant la clarté du jour, il se tourna du côté où le soleil se levait et le vit dans sa gloire éclairer ce tableau de ses rayons brillants.

Il était si terrible, si admirable, si imposant dans sa beauté divine ! En le regardant de ses yeux fatigués se lever tranquille et pur, sans que le mal et le crime sur lesquels, depuis le commencement du monde, il avait laissé tomber ses rayons, puissent le détourner de sa route, qui peut dire s'il ne ressentit pas au dedans de lui-même un je ne sais quoi qui lui parla de la vertu sur la terre et de la récompense qui l'attend dans le ciel : qui peut dire s'il ne se rappela pas à ce moment son frère ou sa sœur, avec un sentiment de tendresse et de remords !

Il était temps : la mort le menaçait de près ; il était effacé du livre de ce monde, il avait déjà un pied dans la tombe.

Il paya le prix de sa place pour l'endroit où il voulait se rendre. Il se promena ensuite de long en large regardant les lignes de fer qui traversaient la vallée dans un sens, et de l'autre allaient gagner une voûte ténébreuse tout près de là. En revenant sur ses pas, après s'être arrêté au bout de l'embarcadère où il se promenait, il vit sortir d'une porte par laquelle il était entré lui-même, l'homme qu'il avait fui : leurs yeux se rencontrèrent.

Dans la terreur de sa surprise, il chancela et glissa sur la voie ferrée. Mais se relevant aussitôt, il recule d'un pas ou deux sur la route pour mettre entre eux un plus grand espace : il regarde l'homme qui le poursuit ; sa respiration est courte et oppressée.

Il entend un coup de sifflet, puis un second ; il voit la figure de son ennemi changer d'expression ; ce n'est plus la

colère, c'est l'effroi, la terreur ; il sent la terre trembler ; il reconnaît le grondement sourd, qui tant de fois a retenti à ses oreilles, pousse un cri, regarde autour de lui : les deux yeux rouges, troubles et sombres à la clarté du jour, sont sur lui. Il est renversé, entraîné, roulé par la roue dentelée qui le déchire et le broie comme une meule, et, dans sa soif ardente, se désaltère de son sang, jetant aux vents ses membres mutilés.

Quand le voyageur, qu'il venait de reconnaître, fut remis de son évanouissement, il vit quatre hommes rapporter sur un brancard quelque chose qu'on avait recouvert d'une toile et qui ressemblait à un corps. Il en vit d'autres chasser des chiens qui venaient flairer sur la route, et cacher les traces du sang sous une traînée de cendres.

CHAPITRE XVIII.

Grande joie de certaines gens ; dégoût de Coq-Hardi.

Le *Petit Aspirant de marine* était tout frétillant. M. Toots et Suzanne étaient enfin arrivés. Suzanne s'était élancée en haut comme une folle, pendant que M. Toots et Coq-Hardi étaient restés dans la salle à manger.

« Ô ma belle chérie, ma bonne miss Florence, s'écria Suzanne en se précipitant dans la chambre, qui jamais aurait cru que ça se terminerait comme ça, et que je vous retrouverais ici, mon trésor, sans serviteur et sans gîte ? Mais c'est égal, jamais, jamais je ne vous quitterai, miss Florence, car si je n'amasse pas de mousse, ce n'est pas parce que je suis une pierre qui roule ; non, mon cœur n'est pas de pierre : il ne bondirait pas comme il le fait à présent, ô ma chère, ma chère maîtresse. »

Laissant déborder ce flux de paroles sans la plus petite suspension de points ni de virgules, miss Nipper, à genoux devant sa maîtresse, la serrait étroitement dans ses bras.

« Ô ma chérie, s'écria Suzanne, je sais tout ce qui s'est passé, je sais tout, et vous me voyez suffoquée de joie ; j'étouffe, j'étouffe !

— Suzanne, ma bonne Suzanne ! dit Florence.

— Merci, mon Dieu ! Moi qui étais sa petite bonne quand elle n'était qu'une enfant, et dire qu'elle va se marier ! s'écria Suzanne avec une expression de joie et de douleur, d'orgueil et de regret, et Dieu sait avec combien d'autres sentiments pêle-mêle.

— Qui vous a raconté cela ? dit. Florence.

— Bonté divine ! mais c'est cette innocente créature de M. Toots, dit Suzanne en se tenant les côtes. J'ai bien vu que c'était vrai ; à la façon dont il se lamentait. C'est bien le plus dévoué et le plus innocent enfant ! Eh quoi ! reprit Suzanne en la serrant encore dans ses bras avec un sanglot, est-il possible ? C'est donc bien vrai que ma petite chérie va se marier ! »

Miss Nipper revenait sur ce sujet toujours avec le même mélange de compassion, de plaisir, de tendresse, de protection et de regret. Chaque fois qu'elle y revenait elle relevait les yeux pour regarder sa jeune maîtresse et l'embrasser, reposait ensuite sa tête sur l'épaule de Florence, sanglotait en la caressant et offrait vraiment, dans son genre, le tableau le plus touchant du monde.

« Allons, allons ! ma chère Suzanne, dit Florence de sa douce voix, vous voilà remise, n'est-ce pas ? »

Miss Nipper s'assit par terre aux pieds de sa maîtresse, riant et pleurant à la fois ; elle s'essuyait les yeux d'une main avec son mouchoir, et de l'autre caressait Diogène qui lui léchait la figure. Enfin elle se déclara tout à fait remise, et, comme preuve, elle se mit à pleurer et à rire encore plus fort.

« Je… n'ai jamais vu une créature meilleure que ce Toots, dit Suzanne ; non, de ma vie, je n'en ai vu une pareille !

— Il est si bon ! dit Florence.

— Et si comique ! sanglota, Suzanne. Comme il était drôle en causant avec moi dans la voiture, pendant que cet inconvenant Coq-Hardi était sur le siége !

— En causant de quoi ! Suzanne ? demanda timidement Florence.

— Oh ! mais du lieutenant Walters, du capitaine Gills et de vous, ma chère miss Florence, et aussi du silence de la tombe, dit Suzanne.

— Du silence de la tombe ! répéta Florence.

— Il dit (et Suzanne s'abandonna à un fou rire) qu'il veut y descendre maintenant, tout de suite, et qu'il y sera très-bien. Mais n'ayez pas peur, miss Florence, il ne le fera pas. Il est trop content de voir d'autres gens heureux pour faire une pareille bêtise. Ce n'est peut-être pas un grand sire, poursuivit Suzanne avec sa volubilité accoutumée, et je ne vous le donne pas pour un Salomon, mais ce que je puis assurer, c'est que c'est bien l'être le moins égoïste de la terre. »

Et Suzanne éclatait toujours de rire de la façon la plus immodérée, en donnant énergiquement cette assurance ; enfin elle informa Florence qu'il l'attendait en bas pour la voir.

« Et je vous réponds que ce sera pour lui une fameuse récompense de la peine qu'il s'est donnée dans ce dernier voyage. »

Florence dit à Suzanne qu'elle lui serait bien obligée d'aller demander à M. Toots comme une faveur de se présenter devant elle, afin qu'elle pût avoir le plaisir de le remercier de sa bonté. Suzanne, en quelques minutes, introdui-

sit le jeune gentleman, les cheveux encore tout en désordre et la voix tremblante.

« Miss Dombey, dit M. Toots, j'ai donc encore le bonheur de… de… contempler, non pas de contempler, mais… je ne sais pas vraiment ce que je voulais dire, mais ça ne fait rien.

— J'ai à vous remercier si souvent, dit Florence en lui tendant ses deux mains, et le visage rayonnant de la plus candide reconnaissance, que les expressions me manquent, et que je ne sais comment faire.

— Miss Dombey, dit M. Toots, d'un ton de voix respectueux, s'il vous était possible, avec votre nature angélique de me maudire, je vous jure que je serais moins atterré, pardonnez-moi le mot, que d'entendre de votre bouche toutes ces expressions obligeantes dont je suis indigne. L'effet qu'elles produisent sur moi… c'est… Mais, dit M. Toots avec précipitation, je m'écarte de mon sujet, mais ça ne fait rien du tout. »

Florence ne trouvant rien à répondre, le remercia de nouveau.

« Je désirerais, dit M. Toots, profiter de la circonstance pour vous donner, s'il m'est possible, un mot d'explication. J'aurais eu le plaisir de revenir plus tôt avec Suzanne, mais, primo, nous ne savions pas le nom du parent chez lequel elle était allée ; secundo, comme elle était partie de chez ce parent pour aller plus loin chez un autre, il n'a fallu rien moins que la sagacité de Coq-Hardi pour la retrouver en temps utile. »

Florence en était convaincue.

« Mais, continua M. Toots, ce n'est pas là le point important. Ce dont je puis vous assurer, miss Dombey, c'est que la société de Suzanne a été pour moi, dans l'état où j'étais, une grande consolation, un grand contentement : il est plus facile de l'imaginer que de le dire. Le voyage a porté avec lui sa récompense. Mais ce n'est pas encore le point important, miss Dombey. Comme je vous l'ai déjà fait observer, je sais que je ne suis pas ce qu'on peut appeler un esprit vif ; je le sais parfaitement bien. Je ne crois pas qu'un individu sache mieux que moi qu'il a la tête dure, si vous voulez me passer l'expression. Malgré cela, miss Dombey, je vois très-bien où en sont… les choses… avec le lieutenant Walters. Quelles que soient les souffrances que cet état de choses m'a fait endurer, mais ça ne fait rien, je suis obligé d'avouer que le lieutenant Walters est une personne qui paraît mériter le bonheur qui vient de lui tomber sur la… sur la tête. Puisse-t-il jouir longtemps de ce bonheur et l'apprécier autant que l'eût fait quelqu'un que je ne veux pas nommer, parce que ça ne fait rien, quelqu'un qui ne lui ressemble guère et qui le vaut encore moins. Mais ce n'est pas encore là le point important. Miss Dombey, le capitaine Gills est un de mes amis : je crois que désormais le capitaine aurait du plaisir à me voir de temps en temps aller et venir ici : j'aurais aussi du plaisir à venir ; mais je ne puis oublier que, par une malheureuse fatalité, je me suis compromis au coin de la place à Brighton. Si ma présence devait le moins du monde vous être désagréable, je vous prierais seulement de me le dire, et je vous assure que je saurai parfaitement vous comprendre. Loin de considérer cela comme une chose désobligeante de votre part, je ne m'en sentirai pas moins heureux d'être honoré de votre confiance.

— Monsieur Toots ! répliqua Florence, vous, mon vieil et fidèle ami, vous éloigner de cette maison maintenant !

mais ce serait me rendre très-malheureuse ! Non, monsieur Toots, je n'aurai jamais que du plaisir à vous voir.

— Miss Dombey, dit M. Toots en tirant son mouchoir de poche, si je répands une larme, c'est une larme de joie, soyez en bien sûre. Ça ne fait rien, et je vous suis très-obligé. Qu'il me soit permis de faire remarquer qu'après les paroles obligeantes que vous venez de prononcer, il n'est pas dans mes intentions de négliger plus longtemps ma toilette. »

Florence reçut cette déclaration d'un petit air embarrassé qui était charmant à voir.

« Je veux dire, continua M. Toots, que je considérerai comme de mon devoir, mon devoir social, jusqu'à ce que je sois réclamé par le silence de la tombe, de me tenir le mieux possible : d'avoir… d'avoir mes bottes aussi luisantes que… que les circonstances le permettront. C'est la dernière fois, miss Dombey, que je vous parle de moi personnellement. Vraiment, je vous remercie beaucoup. Si je ne conçois pas, en général, aussi vivement que mes amis le désireraient, et que je le désirerais peut-être moi-même, ma parole d'honneur, cela ne m'empêche pas de sentir, comme je le dois, un bon procédé. Il me semble même, dit M. Toots, d'un ton vraiment pathétique, que je serais capable, en ce moment, de vous exprimer mes sentiments dans un langage passionné, si… si… je pouvais seulement prendre mon élan. »

Comme il ne pouvait prendre son élan, après une minute ou deux, M. Toots se hâta de prendre congé et descendit en bas pour chercher le capitaine, qu'il trouva dans la boutique.

« Capitaine Gills, dit M. Toots, ce que j'ai à vous dire en ce moment, doit être gardé sous le sceau du secret. C'est la

conséquence de ce qui s'est passé entre moi et miss Dombey là-haut.

— Haut et bas, hein, mon garçon ? murmura le capitaine.

— C'est tout à fait cela, capitaine Gills, dit M. Toots, qui se hâta avec d'autant plus de ferveur d'accueillir cette plaisanterie maritime, qu'il ne comprenait absolument rien aux paroles du capitaine. Miss Dombey est, je crois, capitaine Gills sur le point d'être unie au lieutenant Walters ?

— Mais oui, mon garçon. Nous sommes tous ici compagnons d'équipage… Walter et *Délices du cœur* seront unis dans la maison de servitude aussitôt que les bans seront publiés, murmura le capitaine Cuttle à son oreille.

— Les bans, capitaine Gills ! répéta M. Toots.

— Dans l'église, là-bas, dit le capitaine, et son pouce indiqua par-dessus son épaule la direction de l'église.

— Ah ! oui ! répondit M. Toots.

— Et puis, dit le capitaine, qui cherchait à parler bas de sa grosse voix, et qui, du revers de sa main, donna un coup sur le ventre de M. Toots, en reculant d'un pas avec un regard de bonheur indicible ; et puis, qu'arrive-t-il après ? C'est que cette douce créature, aussi délicate qu'un petit oiseau-mouche, part sur la mer mugissante avec Walter pour aller en Chine.

— Grand Dieu ! capitaine Gills ! s'écria M. Toots.

— Oui-da ! dit le capitaine en branlant la tête ; le vaisseau qui l'a pris à bord après son naufrage dans la tempête qui l'avait écarté tout à fait de son chemin, était un vaisseau

marchand faisant le commerce avec la Chine. Walter a fait le voyage, s'est fait aimer à bord comme à terre, car c'est bien le garçon le plus drôle et le meilleur que l'on ait jamais vu dans la manœuvre, et le subrécargue étant mort à Canton, il est monté en grade (il n'était qu'aspirant d'abord, vous savez), si bien qu'à présent il est subrécargue sur un autre navire, appartenant aux mêmes négociants. Ainsi donc comme vous voyez, répéta le capitaine d'un ton plus soucieux, la douce créature part sur la mer mugissante avec Walter pour aller en Chine. »

M. Toots et le capitaine poussèrent en chœur un soupir.

« Eh bien ! après ? dit le capitaine. Elle l'aime sincèrement. Il l'aime sincèrement. Ceux qui auraient dû l'aimer et la protéger l'ont traitée comme une bête sauvage. Quand, chassée de chez elle, elle est venue à moi, qu'elle est tombée étendue sur ces planches, son cœur ulcéré était brisé. Je connais ça, moi, Édouard Cuttle ; je sais ce qui en est. Il n'y a maintenant qu'un amour sincère, affectueux et ferme qui puisse jamais le guérir. Si je n'étais pas sûr de cela, si je ne savais pas que Walter l'aime tendrement comme un frère, et elle de même, j'aimerais mieux me voir couper bras et jambes plutôt que de la laisser partir. Mais je le sais, eh bien ! quoi alors ? Je vous le demande, quoi alors ? le ciel est et sera avec eux ! *Amen !*

— Capitaine Gills, dit M. Toots, laissez-moi vous serrer la main. Vous avez une manière de dire les choses qui me réchauffe agréablement des pieds à la tête. Je dis avec vous : amen ! Vous n'ignorez pas, capitaine Gills, que moi aussi j'adorais miss Dombey.

— Allons, du courage ! dit le capitaine en posant sa main sur l'épaule de M. Toots. Tenez bon ! mon garçon !

— C'est mon intention, capitaine Gills, dit M. Toots avec entraînement, je veux prendre courage et me tenir ferme autant que possible. Quand je serai appelé dans le silence de la tombe, capitaine Gills, je serai prêt à y descendre ; mais pas avant. Mais comme je ne suis pas sûr, pour le moment, d'être maître de moi-même, ce que je désire vous dire, et ce que je vous prierai de vouloir bien faire savoir au lieutenant Walters, le voici :

— Le voici ! dit en écho le capitaine, droit !

— Comme miss Dombey est d'une bonté si grande, continua M. Toots les larmes aux yeux, qu'elle a bien voulu me dire que ma présence ici ne lui était pas désagréable, et que vous, et toutes les personnes qui sont ici, vous êtes aussi indulgents, aussi gracieux pour moi qui… qui certainement, dit M. Toots dans un moment d'abattement, ne puis être venu au monde que par erreur, je me permettrai d'aller et de venir ici le soir, pendant le peu de temps qu'il nous reste à passer ensemble. Mais voici ce que je voulais vous demander. Si, dans certains moments, je ne crois pas pouvoir supporter la vue du bonheur du lieutenant Walters, et que je m'élance dehors, j'espère, capitaine Gills, que vous et lui vous attribuerez ma conduite, à mon malheur et non à un manque de procédés, et que vous y verrez seulement l'effet d'une lutte intérieure. J'espère que vous serez convaincu que je n'en veux à personne, et moins au lieutenant Walters qu'à tout autre. Vous n'aurez qu'à vous figurer que je suis sorti tout bonnement pour faire un petit tour ou pour aller regarder l'heure à la Bourse. Capitaine Gills, si vous pouvez faire avec moi cette convention et l'accepter pour le lieutenant Walters, ce sera pour moi une consolation si grande, que je ne croirai pas la payer trop cher d'une portion de ma fortune.

— Mon garçon, répondit le capitaine, pas un mot de plus. Vous ne ferez pas un signal en mer que nous n'y répondions, Walters et moi, aussitôt après l'avoir aperçu.

— Capitaine Gills, dit M. Toots, mon cœur est bien soulagé. Je désire conserver ici la bonne opinion qu'on a de moi. J'ai… j'ai de bons sentiments, ma parole d'honneur, bien que je les exprime mal. Vous savez, dit M. Toots, c'est absolument comme si Burgess et Cie voulaient faire plaisir à une pratique en cherchant à lui procurer un pantalon d'une coupe admirable, sans pouvoir lui en tailler le patron à leur fantaisie. »

Avec cette comparaison dont M. Toots, par parenthèse, semblait assez satisfait, il salua le capitaine Cuttle et se retira.

L'honnête capitaine, avec Florence sous son toit et Suzanne pour la servir, était l'homme le plus heureux de la terre. À mesure que les jours s'écoulaient, il devenait plus rayonnant de bonheur. Il eut avec Suzanne plusieurs conférences ; car il avait pour la sagesse de la jeune fille un profond respect, et ne pouvait oublier son courage en face de Mme Mac-Stinger. D'après son avis, il proposa à Florence de licencier, par prudence et pour des considérations particulières, la fille de la vieille femme qui était ordinairement assise sous un parapluie bleu dans Leadenhall-Market, et de faire faire les travaux domestiques dont elle était chargée momentanément par une personne connue en qui on pût avoir confiance. Suzanne, en entendant cela, parla de Mme Richard, qu'elle avait auparavant proposée au capitaine. Florence en fut tout heureuse. Suzanne partit dans la même journée pour le domicile des Toodle, afin de sonder Mme Richard ; et le soir même elle revint en triomphe ac-

compagnée de cette même Polly aux joues fraîches et rebondies, et dont les démonstrations de joie à la vue de Florence furent presque aussi expansives que celles de Suzanne elle-même.

Cette négociation politique terminée, à la grande satisfaction du capitaine, qui ne manquait pas d'en exprimer beaucoup pour tout ce qu'il voyait en général, Florence n'avait plus qu'à préparer Suzanne à leur prochaine séparation. La tâche était beaucoup plus difficile, car miss Nipper était solide dans ses résolutions et elle s'était mis dans la tête qu'elle était revenue pour ne plus jamais quitter son ancienne maîtresse.

« Quant aux gages, chère miss Florence, j'espère bien, dit-elle, qu'il n'en sera pas question, et que vous ne me ferez pas l'injure d'en parler, car j'ai mis de l'argent de côté et je ne vendrais pas mon amour et mes services dans un moment comme celui-ci, quand même la caisse d'épargne et moi nous n'aurions plus rien à démêler ensemble en dépit des faillites de toutes les banques réunies. Mais voyez-vous, ma jeune maîtresse, vous ne m'avez jamais quittée depuis la mort de votre pauvre et bonne mère, et bien que je ne vaille pas grand'chose, vous êtes habituée à moi, ô ma chère maîtresse ! depuis tant d'années, qu'il ne faut pas songer à partir sans moi : ça ne doit pas, ça ne peut pas être.

— Chère Suzanne, je pars pour un bien long voyage.

— Eh bien ! miss Florence, qu'est-ce que cela fait ? vous n'en aurez que plus besoin de moi. Les longs voyages ne sont pas un obstacle à mes yeux, Dieu merci ! dit l'impétueuse Nipper.

— Mais, Suzanne, je pars avec Walter, j'irai n'importe où, partout avec lui ! Walter est pauvre et je le suis aussi, et il faut que j'apprenne maintenant à me servir et à le servir moi-même.

— Chère miss Florence ! s'écria Suzanne en éclatant de nouveau et en secouant violemment la tête, ce n'est pas chose nouvelle pour vous de vous servir et de servir les autres avec une patience, un dévouement et un cœur !… Mais laissez-moi parler à M. Walter Gay et arranger cela avec lui, car je ne puis ni ne veux souffrir que vous alliez au bout du monde toute seule.

— Toute seule, Suzanne ? répondit Florence. Seule ? quand Walter m'emmène avec lui ! »

Quel sourire illumina son visage ! qu'il peignait bien la surprise et le ravissement ! J'aurais voulu que Walter la vît.

« Vous ne direz rien à Walter, n'est-ce pas ma chère Suzanne, si je vous en prie ? dit Florence d'un ton plein de tendresse. Je vous en prie, Suzanne, ne lui en parlez pas.

— Pourquoi pas ? miss Florence, dit Suzanne en sanglotant.

— Parce que, dit Florence, je vais devenir sa femme, pour lui donner mon cœur tout entier et pour vivre et mourir avec lui. Il pourrait croire, si vous lui disiez ce que vous m'avez dit, que je redoute l'avenir ou que vous avez quelque raison de craindre pour moi. Oh ! ma chère Suzanne, si vous saviez comme je l'aime ! »

Miss Nipper fut si touchée par la douce exaltation de ces deux mots, par la sincérité si simple, si tendre et si entraînante qu'ils révélaient et qui faisaient briller d'un éclat plus

pur que jamais cette gracieuse figure, qu'elle ne put que la serrer encore dans ses bras, et redire en pleurant :

« C'est donc bien vrai, bien vrai que ma jeune maîtresse va se marier ! »

Et elle la plaignait, la caressait et la protégeait comme elle l'avait fait d'abord.

Mais Nipper, bien qu'elle eût quelque chose de la faiblesse de son sexe, était cependant aussi capable de se contraindre qu'elle l'avait été d'attaquer la redoutable Mme Mac-Stinger. À partir de ce moment, elle ne revint jamais sur ce sujet, mais elle fut toujours gaie, active, et pleine d'espérance. Elle informa M. Toots en particulier qu'elle prenait le dessus pour le moment, mais que, lorsque tout serait terminé et que miss Dombey serait partie, on pouvait bien s'attendre à la voir dans un état désespéré. M. Toots répondit qu'il était tout à fait dans le même cas, et qu'ils pourraient confondre leurs larmes ensemble : mais jamais Suzanne ne découvrait le fond de sa pensée ni devant Florence ni dans la juridiction du petit Aspirant de marine.

Quelque simple que fût la toilette de Florence (quel contraste avec celle qu'elle portait le jour du mariage d'Édith !) il y avait cependant fort à faire pour qu'elle fût prête à temps, et Suzanne Nipper travaillait avec acharnement tout le jour à côté d'elle avec le zèle réuni de cinquante couturières. Il serait trop long d'énumérer les singuliers articles que le capitaine Cuttle aurait ajoutés au trousseau, si on l'avait laissé faire, tels qu'ombrelles roses, bas de soie chinés, bottines bleues et mille autres choses indispensables à bord. On l'amena cependant, après plusieurs observations ingénieuses, à limiter ses cadeaux à une boîte à ouvrage et à un nécessaire de voyage. Mais il se dédommagea en choisissant

le plus grand modèle de chacun de ces objets que l'on pût trouver. Pendant dix ou douze jours il resta assis, la plupart du temps, occupé à les regarder. Il était partagé entre une profonde admiration et des doutes désolants sur leur peu de valeur, et tout à coup il s'élançait dans la rue pour aller faire l'emplette de quelque article extraordinaire qu'il jugeait nécessaire d'ajouter à son présent. Mais son coup de maître fut d'emporter subitement un matin les deux boîtes et d'y faire graver les deux mots : *Florence Gay* sur un cœur de cuivre incrusté dans le couvercle de chacune d'elles. Après quoi, il se retira pour fumer successivement quatre pipes dans la petite salle à manger, et au bout de plusieurs heures, on le surprit riant encore aux éclats de son heureuse idée.

Walter était en course toute la journée, mais il venait chaque matin voir Florence et passait la soirée avec elle. Florence ne quittait jamais sa chambre du haut que pour se glisser en bas à sa rencontre, quand c'était l'heure de son arrivée ; ou bien appuyée sur le bras si fier de la soutenir, elle l'accompagnait jusqu'à la porte et quelquefois le suivait des yeux dans la rue ; le soir, ils étaient toujours ensemble. Ô heureux instants !… Ô calme plein de douceur pour ce cœur abandonné ! Source puissante, inépuisable de profond amour dans cette âme qui avait tant souffert !

La marque cruelle était encore sur son sein. Quand elle respirait, sa poitrine soulevait encore cette trace accusatrice contre son père, et quand son amant la serrait dans ses bras, la trace était entre elle et lui : mais elle n'y pensait plus lorsqu'elle sentait battre le cœur de Walter contre le sien, lorsque le sien battait contre celui de Walter ; il n'y avait plus de son discordant pour troubler cette musique céleste qui faisait taire le bruit et le souvenir des cœurs sans amour. Florence était frêle et délicate, mais elle avait une force de tendresse

assez grande pour lui permettre de créer un monde où elle pût se réfugier, se reposer loin de l'image de son père.

Combien de fois ne revit-elle pas dans son esprit la grande maison, ces événements passés, le soir, appuyée sur ce bras si fier, si heureux de la soutenir ! Elle se serrait près de lui, comme pour chercher dans son sein un refuge contre ce triste souvenir. Que de fois, en se rappelant la nuit où elle était descendue dans cette chambre, où elle avait rencontré ce regard qu'elle ne pouvait oublier, elle leva les yeux vers ceux qui la regardaient avec tant d'amour ! que de fois elle pleura de bonheur ! Plus elle se rattachait à cette affection vive, plus elle pensait à l'enfant qui n'était plus. Elle ne revoyait plus son père qu'endormi, tel qu'il était, le jour où elle était allée l'embrasser ; sa mémoire s'arrêtait là, comme à leur dernière entrevue : son imagination se refusait à lui retracer le reste.

« Walter, cher ami, dit Florence, un soir, quand la nuit fut presque venue, savez-vous à quoi j'ai pensé aujourd'hui ?

— Vous avez pensé que le temps passe, et que bientôt nous serons en mer, ma douce Florence.

— Ce n'est pas ce que je veux dire, Walter, quoique j'y pense aussi ; mais j'ai pensé à la charge que vous avez prise en me prenant.

— Charge précieuse et sacrée, cher ange ! J'y pense aussi quelquefois, moi !

— Vous riez, Walter, vous ne voulez pas comprendre ce que je vous dis. Je veux dire à tout ce que je vous coûte.

— Ce que vous me coûtez, mon amie ?

— Oui, ce que je vous coûte d'argent. Tous les objets que Suzanne et moi nous sommes en train de faire… J'en ai bien peu acheté de ma bourse. Vous étiez déjà pauvre ; mais comme je vais encore vous appauvrir, Walter !

— Comme vous allez m'enrichir, Florence ! »

Florence rit et secoua la tête.

« Et puis, dit Walter, il y a bien longtemps… Avant mon départ, on m'a fait cadeau d'une petite bourse, mon amour, d'une petite bourse pleine d'argent.

— Ah ! répondit Florence en riant tristement, elle était bien petite, bien petite, Walter. Mais il ne faut pas croire (et en disant ces mots, elle posa sa petite main sur son épaule et le regarda en face), il ne faut pas croire que je regrette d'être pour vous une telle charge. Non, cher ami, j'en suis contente, j'en suis heureuse. Je ne voudrais par qu'il en fût autrement pour rien au monde.

— Ni moi, vraiment, ma chère Florence.

— Oui, mais, Walter, vous ne pouvez éprouver ce que j'éprouve. Je suis si fière de vous ! mon cœur se gonfle d'une telle joie en pensant que ceux qui parlent de vous disent que vous avez épousé une pauvre fille sans asile, qui avait trouvé ici un abri, qui n'avait pas d'autre demeure, d'autres amis ; qui n'avait rien, rien ! Ô Walter, si j'avais pu vous apporter en dot des millions, je n'aurais jamais été si heureuse pour vous que je le suis maintenant !

— Mais vous, chère Florence, n'êtes-vous rien ? répondit-il.

— Non, rien, Walter. Je ne suis rien que votre femme ! » Elle lui passa la main autour du cou et murmura tout bas à

son oreille, tout bas. « Je ne suis rien qui ne soit vous ! Je n'ai aucun espoir sur la terre qu'en vous ; je n'aime plus rien que vous ! »

Oh ! que M. Toots eut de bonnes raisons ce soir-là pour fausser compagnie à la société, s'éclipser deux ou trois fois pour aller remettre sa montre à l'heure de la Bourse, courir à un rendez-vous qu'il se rappelait avoir donné à un banquier, et aller ensuite faire un petit tour à Aldgate-Pump. »

Mais avant qu'il se lançât dans ses expéditions, avant même qu'il arrivât et que les lumières fussent apportées, Walter dit à Florence :

« Mon amie, le chargement de notre navire est presque terminé et il est probable que le jour même de notre mariage, le vaisseau descendra le fleuve. Partirons-nous ce matin-là pour nous arrêter dans le comté de Kent, avant de nous embarquer à Gravesend une semaine après ?

— Volontiers, Walter. Je serai heureuse partout ; mais…

— Dites, mon amour !

— Vous savez, dit Florence, que nous ne faisons pas de noce et que notre mise ne nous fera pas remarquer. Comme nous partirons le même jour, voudrez-vous… voudrez-vous, Walter, me conduire ce matin-là quelque part… de bonne heure, avant d'aller à l'église ? »

Walter parut la comprendre, comme le devait un amant fidèle si fidèlement aimé, et il confirma sa promesse par un baiser, plus d'un peut-être, deux ou trois, cinq ou six, et Florence, dans cette soirée grave, calme et silencieuse, Florence fut vraiment heureuse.

Enfin Suzanne Nipper et les lumières arrivèrent dans la chambre troubler le tête-à-tête. Peu après entrèrent, avec le thé, le capitaine et l'infatigable M. Toots, qui se donna ce soir-là tant de mouvement au dehors, et prit tant d'exercice avant d'aller se coucher. Ce n'était pas cependant son habitude ; heureusement la soirée se passait ordinairement d'une manière plus satisfaisante pour lui. Il jouait au *cribbage* avec le capitaine, aidé par les conseils de miss Nipper. Il trouvait dans les calculs du jeu une distraction à ses peines qui lui faisait perdre complétement le fil de ses idées.

C'était la figure du capitaine qu'il fallait voir dans ces occasions ! Sa physionomie avait à chaque instant une expression nouvelle et variée. Sa délicatesse instinctive et sa galanterie chevaleresque à l'égard de Florence lui disaient que ce n'était pas là le moment de se livrer à une gaieté folle, ni de montrer une satisfaction trop bruyante. Puis de vagues réminiscences de la *Belle-Suzon* cherchaient sans cesse à se faire jour et poussaient le capitaine à se compromettre par quelques manifestations irréparables. Tantôt son admiration pour Florence et Walter, couple bien assorti vraiment, plein de grâce et d'intérêt par leur jeunesse, leur amour, leurs bonnes physionomies, pendant qu'ils étaient assis à l'écart, s'emparait tellement de lui, qu'il jetait là les cartes, pour les regarder, épongeant son front avec son mouchoir de poche, jusqu'au moment où, averti par la fuite soudaine de M. Toots, il se reprochait intérieurement d'avoir causé de la peine à ce pauvre garçon. Cette réflexion rendait le capitaine profondément mélancolique jusqu'au retour de M. Toots. Il reprenait alors ses cartes, en clignant de l'œil de côté et faisant de petits signes polis avec son croc à miss Nipper pour l'assurer qu'il ne recommencerait plus. Mais c'était bien autre chose. Pendant qu'il cherchait à faire disparaître toute expression de son visage, il regardait autour de la chambre

avec un air qui les résumait toutes : ses sentiments et sa raison se livraient bataille sur son visage, jusqu'à ce que tout cela finît par une expression décidée de profonde admiration pour Florence et pour Walter : cette expression là dominait toutes les autres et ne disparaissait jamais, à moins que M. Toots ne s'élançât une seconde fois dehors, ce qui faisait prendre au capitaine l'air d'un coupable repentant jusqu'au retour de M. Toots. Quelquefois il s'interpellait à voix basse d'un ton de reproche. « Allons ! tiens bon ! » se disait-il ; ou bien : « Allons ! Édouard Cuttle, mon garçon ! attention ! pas de bêtises ! »

Cependant une des épreuves les plus pénibles de M. Toots fut celle qu'il s'imposa lui-même. À l'approche du dimanche, où, pour la dernière fois, on devait faire dans l'église les publications dont avait parlé le capitaine, M. Toots dévoila ainsi ses pensées à Suzanne Nipper :

« Suzanne, dit M. Toots, je suis invinciblement attiré vers l'édifice ! Les paroles qui me séparent à jamais de miss Dombey frapperont mon oreille comme le glas funèbre de la mort ; mais, ma parole d'honneur, il me semble qu'il faut que je les entende ! Ainsi donc, dit M. Toots, voudrez-vous m'accompagner demain au temple saint ? »

Miss Nipper lui dit qu'elle était prête à l'accompagner, si ce pouvait être une satisfaction pour lui, mais elle chercha pourtant à lui faire abandonner cette idée.

« Suzanne, répondit M. Toots, de l'air le plus solennel, mes favoris étaient encore invisibles pour tout autre que moi, que j'adorais déjà miss Dombey. Je gémissais encore, malheureuse victime, sous le joug des Blimber, que j'adorais déjà miss Dombey. Quand le temps fut venu où l'on ne pouvait plus légalement me garder ma fortune, et que… que j'entrai

conséquemment en possession de mes biens… j'adorais miss Dombey. Les publications qui la livrent au lieutenant Walters et qui me livrent, moi, à… à la mélancolie, vous savez, dit M. Toots qui avait cherché une expression énergique, ces publications, dis-je, doivent être d'un effet terrible ; elles seront terribles pour moi, mais il me semble que j'ai besoin de les entendre. Il me semble que j'ai besoin de me convaincre qu'il y a désormais un gouffre entre elle et moi, que je n'ai plus une lueur d'espérance ou une… bref, ou une jambe pour me soutenir. »

Suzanne Nipper ne put que s'apitoyer sur l'état désespéré de M. Toots, et elle consentit à l'accompagner : ce qu'elle fit le lendemain matin.

L'église que Walter avait choisie pour son mariage était une vieille église humide, située au fond d'une cour. Elle était enveloppée d'un labyrinthe de petites rues et de passages autour de son petit cimetière ; elle se trouvait elle-même comme enterrée dans une espèce de voûte formée par les maisons voisines et pavée de pierres retentissantes. C'était un grand édifice sombre et en ruine, et chaque dimanche une vingtaine de personnes environ venaient se perdre au milieu de ses grands vieux bancs de chêne. La voix du prêtre retentissait tristement sous ses voûtes désertes, et quand l'orgue grondait et roulait là-dessous, on aurait cru que l'église avait la colique, faute de fidèles pour échauffer l'air et assainir l'humidité. Mais cette église de la Cité ne manquait pas d'églises pour lui tenir compagnie ; les clochers se groupaient autour d'elle comme les mâts des navires se groupent sur le fleuve. On se serait lassé à les compter du haut de sa flèche tant il y en avait. Dans chaque place, dans chaque espace un peu vide se trouvait une église. Quand Suzanne et M. Toots s'en approchèrent le dimanche matin, c'était un

bruit de cloches assourdissant. Il y avait plus de vingt églises à côté l'une de l'autre qui appelaient à qui mieux mieux les fidèles à la prière.

Nos deux brebis égarées furent parquées par un bedeau dans un banc commode, et comme ils étaient arrivés trop tôt, ils s'occupèrent à compter les fidèles, à écouter la cloche qui tintait en vain dans le clocher, et à regarder un vieux petit bonhomme, qui, placé sous le porche derrière un paravent, sonnait le fameux instrument, dans l'attitude du taureau de Cock Robin[2], un pied passé dans l'étrier. M. Toots après avoir regardé longuement et attentivement les grands livres placés sur le pupitre, dit tout bas à miss Nipper qu'il ne pouvait deviner où l'on plaçait les publications ; mais cette demoiselle, scandalisée, se contenta pour toute réponse de secouer la tête et de froncer le sourcil, repoussant pour le moment toute distraction mondaine.

M. Toots cependant, incapable de détourner ses pensées des publications, ne fit évidemment que les chercher des yeux pendant toute la première partie du service. Comme le moment du prône approchait, le pauvre gentleman manifesta une agitation, un trouble, que l'arrivée inattendue du capitaine Cuttle, qui alla se placer au premier rang d'une tribune, n'était pas de nature à pouvoir diminuer. Quand le clerc présenta au prêtre une liste, M. Toots, qui était alors assis, s'appuya sur le dossier du banc ; mais quand on lut tout haut les noms de Walter Gay et de Florence Dombey, en annonçant que c'était la troisième et dernière publication, il fut si

---

[2] Les noces de Cock Robin sont le sujet d'une chanson populaire du premier âge. Tous les animaux y jouent un rôle, celui du taureau est de sonner les cloches.

peu maître de son émotion, qu'il s'élança sans chapeau hors de l'église, suivi par le bedeau, l'ouvreuse de bancs et deux médecins qui se trouvaient présents. Le bedeau revint bientôt dire tout bas à miss Nipper qu'elle n'avait pas à s'inquiéter pour le gentleman, qui avait assuré que son indisposition était sans conséquence et que ça ne faisait rien.

Miss Nipper, sentant que les regards de tous les fidèles qui, chaque semaine, venaient se perdre en petit nombre dans cette église, étaient braqués sur elle, ne fut pas peu confuse de l'événement, quoiqu'il n'eût pas eu de suite ; son trouble était d'autant plus grand que le capitaine, dans la tribune où il était, se démenait de manière à ne pas dissimuler à la congrégation la participation mystérieuse qui le rattachait à l'accident. Mais l'extrême agitation de M. Toots ne fit qu'augmenter ce qu'il y avait d'embarrassant dans sa position. M. Toots, incapable, vu son état, de rester seul dans le cimetière en proie à ses réflexions solitaires, et désirant d'ailleurs montrer tout son respect pour le service religieux qu'il avait en quelque sorte interrompu, revint tout à coup : seulement il ne rentra pas dans les bancs ; il alla s'asseoir dans les bas côtés entre deux vieilles qui avaient l'habitude de venir prendre toutes les semaines leur morceau de pain sur la planche placée à l'entrée. M. Toots était là, toujours un objet de distraction pour les fidèles qui ne pouvaient s'empêcher de le regarder, lorsqu'il retomba dans son accès de tristesse : n'y pouvant plus tenir, il quitta la place tout d'un coup et sans rien dire. Il n'osa plus prendre sur lui de rentrer dans l'église, quoique tourmenté par le plus vif désir de prendre sa part de ce qui s'y faisait : aussi on le voyait de temps en temps, avec son visage effaré regarder dans l'intérieur tantôt par une fenêtre, tantôt par une autre. Les fenêtres dont il pouvait s'approcher étant fort nombreuses, et son agitation fort grande, non-seulement il devenait difficile

de deviner à quelle fenêtre il allait se montrer, mais les fidèles étaient, pour ainsi dire, forcés de se livrer à de profonds calculs de probabilités pendant le temps de réflexion que leur laissait le sermon. Les mouvements de M. Toots courant dans le cimetière, tantôt à une fenêtre, tantôt à une autre, étaient si extraordinaires, qu'il paraissait déconcerter toutes les conjectures ; c'était comme le magicien Rotomago, il ne faisait que paraître et disparaître, et toujours quand on s'y attendait le moins : ces apparitions mystérieuses étaient d'autant plus intéressantes, qu'il avait beaucoup, de mal à voir dans l'intérieur, tandis qu'il était très-facile au contraire aux assistants de voir dehors : voilà pourquoi il restait, à chaque fois, le visage collé contre les vitraux beaucoup plus longtemps que de raison, jusqu'à ce que tout à coup il s'aperçut que tous les regards étaient braqués sur lui, et disparut.

Ces allées et venues de M. Toots, et la façon énergique dont le capitaine faisait voir qu'il savait le fin des choses, rendaient la position de miss Nipper si difficile, qu'elle se sentit le cœur soulagé d'un grand poids lorsque le service fut terminé ; elle ne fut pas aussi aimable qu'à l'ordinaire avec M. Toots, lorsque celui-ci lui dit à elle et au capitaine, en revenant, que maintenant qu'il n'avait plus d'espoir, il se sentait plus tranquille. Plus tranquille, ajouta-t-il, n'était pas le mot, ce n'était pas tout à fait ça, il se sentait, voulait-il dire, plus tranquillement et plus complétement misérable.

Le temps passa rapidement, et l'on était déjà arrivé à la soirée qui précédait le jour fixé pour le mariage. Tout le monde était assemblé chez le petit Aspirant de marine dans la chambre d'en haut ; on ne craignait pas d'être dérangé, car personne ne logeait plus dans la maison ; le petit Aspirant de marine avait la maison à lui tout seul. Il y avait de la gravité

et du calme, en prévision de la cérémonie du lendemain, mais il y avait aussi un peu d'entrain. Florence, assise tout près de Walter, terminait un petit cadeau qu'elle avait l'intention de faire au capitaine en le quittant. Le capitaine jouait au *cribbage* avec M. Toots. M. Toots demandait conseil à Suzanne Nipper. Miss Nipper le conseillait, mais avec prudence et discrétion. Diogène écoutait, puis tout d'un coup il faisait entendre un grognement, un demi-aboiement, et revenait tout honteux de ce qu'il avait fait là sans cause légitime.

« Droit ! droit ! dit le capitaine en s'adressant à Diogène, quelle mouche te pique, mon garçon ? Tu ne parais pas dans ton assiette ce soir. »

Diogène remua la queue ; mais, tout de suite après, il laissa échapper un autre demi-aboiement et vint en demander pardon au capitaine en remuant de nouveau la queue.

« Mon opinion, Diogène, dit le capitaine en regardant ses cartes avec attention et en se caressant le menton de son croc, mon opinion est que tu as des doutes sur Mme Richard ; mais, si je te connais bien, tu auras bientôt changé d'idée, car sa mine parle pour elle. Maintenant, frère, dit-il en parlant à M. Toots, si vous êtes prêt, allons de l'avant ! »

Le capitaine disait ces mots avec calme et tout entier à ses cartes, lorsque tout à coup ses cartes lui tombèrent des mains ; sa bouche, ses yeux s'ouvrirent comme des portes cochères, ses jambes se ramassèrent sur les barreaux de sa chaise, il jeta du côté de la porte des yeux tout ébahis. Il regarda chacun tour à tour et, s'apercevant que personne ne le remarquait et ne voyait la cause de son étonnement, le capitaine reprenant l'haleine qu'il semblait avoir perdue, donna un violent coup de poing sur la table et cria d'une voix de stentor :

« Ohé ! Sol Gills ! » et il tomba dans les bras d'une capote usée qui était entrée en même temps que Polly.

Quelques instants après, la même capote recevait dans ses bras Walter et Florence. Après quoi, le capitaine embrassa Mme Richard et Miss Nipper et donna une poignée de main soignée à M. Toots, en s'écriant, son croc en l'air :

« Hurrah ! mon garçon ! hurrah ! »

M. Toots incapable de répondre à ces démonstrations, dit avec la plus grande politesse :

« Certainement, capitaine Gills, tout ce qu'il vous plaira ! »

La capote usée, le capuchon et le cache-nez, dignes pendants de la capote, se détournèrent du capitaine et de Florence pour retourner à Walter ; et du fond de la capote, du capuchon et du cache-nez on entendait la voix d'un homme qui sanglotait, entourant étroitement Walter de ses manches à longs poils.

Pendant cette pause, il se fit un silence universel et le capitaine se mit à se frotter le nez avec la plus grande vigueur ; mais quand la capote, le capuchon et le cache-nez se relevèrent, Florence s'avança doucement vers eux. Aidée de Walter, elle enleva tous ces vêtements et découvrit dessous le vieil opticien un peu plus maigre et un peu plus ravagé qu'autrefois toujours avec sa vieille perruque, son vieil habit couleur café, garni comme autrefois de ses énormes boutons, avec l'infaillible chronomètre sortant de sa poche.

« Toujours le même puits de science, dit le rayonnant capitaine, Sol Gills ! Sol Gills ! qu'est-ce que vous êtes donc devenu tout ce temps-là, mon vieux garçon ?

— Je suis devenu à moitié aveugle, à moitié sourd et muet de joie, Cuttle, dit le vieillard.

— C'est toujours la même voix, dit le capitaine regardant tout autour de lui avec une exaltation que sa figure rayonnante ne rendait encore que d'une manière imparfaite. C'est toujours sa même voix, c'est toujours le même puits de science ! Sol Gills ! mon garçon, tu peux t'étendre maintenant *sous ta vigne et sous tes figuiers*, comme un bon vieux patriarche que tu es, pour nous raconter tes aventures, de cette voix que nous connaissons si bien ! C'est la voix, dit le capitaine s'apprêtant à faire sensation, et levant son croc pour annoncer qu'il allait faire une citation, c'est, dit-il, la voix du paresseux :

« Je l'ai entendu qui se plaignait et qui disait, seigneur, mon Dieu ! vous m'avez réveillé trop tôt, laissez-moi dormir encore. Dispersez ses ennemis et écrasez-les dans la poussière. »

Le capitaine s'assit de l'air d'un homme qui a trouvé moyen d'exprimer de la façon la plus heureuse l'opinion de toutes les personnes présentes ; mais il se releva aussitôt pour présenter M. Toots, que l'arrivée d'un étranger, répondant au nom de Gills, déconcertait beaucoup.

« Quoique, bégaya M. Toots, je n'aie pas eu l'avantage d'être connu de vous, monsieur, avant que vous fussiez…, que vous fussiez…

— Loin des yeux, mais près du cœur, suggéra le capitaine à voix basse.

— C'est tout à fait cela, capitaine Gills, dit M. Toots d'un ton d'assentiment, quoique je n'aie pas eu l'avantage d'être connu de vous, monsieur… monsieur Sol, dit M. Toots qui lui donna ce nom sous l'inspiration d'une heureuse idée,

avant ce qui est arrivé, c'est pour moi un très-grand plaisir, je vous assure, de… de… de faire votre connaissance. J'espère, continua M. Toots, que vous vous portez aussi bien que possible. »

Après ces paroles pleines de courtoisie, M. Toots s'assit tout rouge et ricanant.

Le vieil opticien, assis dans un coin entre Florence et Walter, fit de la tête un petit signe d'amitié à Polly, qui les regardait avec un sourire de bonheur et répondit ainsi au capitaine :

« Édouard Cuttle, mon cher garçon, quoique j'aie appris quelque chose des événements survenus ici par cette bonne amie que voilà…, et qu'il est doux pour un pauvre voyageur de revoir pour sa bienvenue une bonne figure comme la sienne ! dit le vieillard en s'interrompant et en se frottant les mains de ce même air distrait qu'il avait autrefois.

— Écoutez-le, cria le capitaine d'un ton imposant,

« C'est une femme capable de séduire le genre humain. »

Vous n'avez qu'à relire votre chapitre d'Adam et Ève, frère, dit le capitaine en se tournant vers M. Toots, vous y trouverez cela.

— Je n'y manquerai pas, capitaine Gills, dit M. Toots.

— Quoique j'aie appris d'elle quelque chose des événements survenus ici, reprit l'opticien en tirant de sa poche ses lunettes qu'il plaça sur son front comme autrefois, tout cela est si grave, si extraordinaire, je suis si ému par la vue de mon cher garçon et de… Il regarda Florence qui baissait les yeux, et sans chercher à finir sa phrase il reprit : je suis si

ému que… que je ne pourrai pas dire grand'chose ce soir. Mais, mon cher Cuttle, pourquoi ne m'avoir pas écrit ? »

Les traits du capitaine exprimèrent une telle surprise, que M. Toots en fut positivement effrayé. Il le regardait fixement sans pouvoir détourner les yeux de son visage.

« Écrit ! répéta le capitaine, écrit, Sol Gills !

— Mais oui, dit le vieillard, ne pouviez-vous pas m'écrire, soit à la Barbade, soit à la Jamaïque, soit à Démérary, puisque je vous en avais prié.

— Vous m'en aviez prié, Sol Gills ! répéta le capitaine.

— Mais oui, dit le vieillard ; ne le savez-vous pas, Édouard ? Vous ne pouvez l'avoir oublié ? Je n'y ai pas manqué chaque fois que je vous ai écrit. »

Le capitaine ôta son chapeau de toile cirée, le suspendit à son croc et avec sa main il ramena ses cheveux par devant et regarda les spectateurs : il offrait l'image frappante de la surprise la plus résignée.

« Vous avez l'air de ne pas me comprendre, Édouard dit le vieux Sol.

— Sol Gills ? fit le capitaine en le regardant fixement ainsi que tous les assistants,… et après quelques moments de silence il reprit enfin : Je suis à la dérive. Dites-nous un mot ou deux de ces aventures. Je ne puis m'expliquer ; comment tout cela s'est fait. Et le capitaine de ruminer en lui-même et de regarder tout autour de lui.

— Vous savez, Ned, dit Sol Gills, pourquoi je suis parti d'ici. Avez-vous ouvert mon paquet, Ned ?

— Que oui, que oui, je l'ai ouvert !

— Et lu ?

— Et lu, répondit le capitaine qui le regardait attentivement et qui s'apprêtait à citer quelque chose de mémoire ; certainement je l'ai lu, à preuve que vous y disiez : « Mon cher Ned Cuttle, quand j'ai quitté la maison pour aller dans les Indes chercher des nouvelles de mon cher… » que voilà, dit le capitaine comme se sentant soulagé de pouvoir produire un témoin aussi réel et aussi irrécusable.

— C'est bien, Ned. Maintenant un moment d'attention, dit le vieillard. La première fois que je vous ai écrit, c'était de la Barbade. Je vous disais que malgré la réception de cette lettre qui devait vous parvenir longtemps avant la fin de l'année, je serais bien aise que vous ouvrissiez le paquet, parce que vous verriez dans ma lettre la cause de mon départ. Très-bien. Quand je vous ai écrit, la seconde, la troisième et peut-être la quatrième fois, c'était de la Jamaïque, je vous disais que j'étais encore dans le même état, que je n'aurais de tranquillité, que je ne quitterais cette partie du monde que lorsque je saurais si mon enfant était mort ou vif. La dernière fois que je vous ai écrit… c'était, je crois, de Démérary… n'est-ce pas ?

— C'était, je crois, de Démérary ! fit le capitaine en promenant ses regards désespérés autour de la chambre.

— Je vous disais, continua le vieux Sol, que jusqu'à présent on n'avait aucun renseignement certain, que j'avais rencontré beaucoup de capitaines et d'autres personnes, dans cette partie du monde, qui m'avaient connu il y avait des années, qui m'aidaient à faire une traversée ici, une traversée là, et que de temps en temps je pouvais, en retour, leur

rendre un petit service pour ce qui avait rapport à ma partie ; je vous disais que tout le monde était fâché de me voir dans cet état, que chacun semblait s'intéresser à mes pérégrinations, et que je pensais bien que je resterais là en croisière jusqu'à ma mort, attendant au passage des nouvelles de mon enfant.

— Qu'il pensait bien qu'il resterait là en croisière comme la *Frégate Volante* en tournée scientifique ! dit le capitaine toujours avec le même flegme.

— Mais quand je reçus la nouvelle, Ned (c'était à la Barbade, où j'étais revenu), quand je reçus la nouvelle qu'un vaisseau marchand venant de Chine était, à ce qu'on disait, chargé pour l'Angleterre, et portait à bord mon enfant ; alors, je ne fis ni une deux, je m'embarquai sur le premier bâtiment venu pour revenir à la maison, où j'arrive ce soir pour constater que c'était bien vrai. Dieu soit béni ! » le vieillard prononça ces derniers mots avec onction.

Le capitaine, après s'être courbé avec un grand respect, promena ses regards autour des assistants, en commençant par M. Toots pour finir par l'opticien ; puis, d'un ton grave, il s'exprima en ces termes :

« Sol Gills ! l'observation que je crois de mon devoir de faire ici est à seule fin de souffler ferme dans vos voiles, de les débarrasser des ralingues et de vous conduire à la côte d'un coup de gouvernail. Pas une de ces lettres n'a été remise à Édouard Cuttle. Pas une, répéta le capitaine pour donner plus de force et de solennité à sa déclaration, pas une n'a été remise à Édouard Cuttle de la marine marchande d'Angleterre, aussi vrai qu'il vit retiré tranquillement et cherchant, tous les jours que Dieu fait, à devenir meilleur.

— C'est moi-même qui les ai mises à la poste ; c'est moi-même qui ai mis l'adresse, numéro 9, Brig-Place, » s'écria le vieux Sol.

La figure du capitaine pâlit, et redevint tout à coup rouge écarlate.

« Comment dites-vous, Sol Gills, mon ami ? Numéro 9, Brig-Place ? demanda le capitaine.

— Comment je dis !… N'est-ce pas votre demeure ? répondit le vieillard. Madame… comment s'appelait-elle enfin ? J'oublierai bientôt mon propre nom ; mais je ne suis plus de ce siècle… vous vous en souvenez, cela m'arrivait toujours et je confonds tout. Madame… e… e…

— Sol Gills, dit le capitaine, qui ne pouvait pas s'imaginer qu'on fit allusion à son ancienne propriétaire, ce n'est pas le nom de Mac-Stinger que vous cherchez.

— Mais si, s'écria l'opticien, c'est cela même, Édouard, Mme Mac-Stinger. »

Le capitaine Cuttle, dont les yeux étaient ouverts dans leur plus grande dimension, et dont les verrues brillaient du plus vif éclat, laissa échapper un sifflement aigu, un son mélancolique, et resta la bouche béante, sans pouvoir articuler une parole. À la fin cependant :

« Répétez-moi ça, dit-il, encore une fois, Sol Gills, s'il vous plaît.

— Toutes ces lettres, répondit l'oncle Sol en frappant de l'index de sa main droite dans la paume de sa main gauche, avec une fermeté et, une exactitude qui eût fait honneur même à l'infaillible chronomètre qu'il avait dans sa poche, toutes ces lettres, je les ai mises à la poste moi-même. J'ai

écrit moi-même l'adresse ainsi qu'il suit : Au capitaine Cuttle, chez madame Mac-Stinger, numéro 9, Brig-Place. »

Le capitaine ôta son chapeau de toile cirée de son croc, regarda au fond, le remit sur sa tête et s'assit.

« Eh bien ! mes amis, dit le capitaine Cuttle en regardant tout le monde de l'air le plus décontenancé, j'avais démarré et mis en mer.

— Vous n'aviez donc dit à personne où vous étiez allé ; capitaine Cuttle ? dit vivement Walter.

— Merci bien, Walter, dit le capitaine en secouant la tête. Est-ce qu'elle m'aurait permis de venir m'occuper de cette petite boutique ? Je n'avais qu'à démarrer et mettre en mer. Jour de Dieu ! Walter ! s'écria le capitaine,

« Vous ne l'avez vue que dans ses moments de calme, mais si vous la voyiez dans ses colères… »

Prenez-en note.

— Je lui en donnerais, moi, de la colère, dit tranquillement Suzanne.

— Vous l'oseriez, ma chère ? répondit le capitaine avec une admiration contenue. Eh bien ! ma chère, ça vous fait honneur. Mais il n'y a pas de bête féroce que je n'aimasse pas mieux rencontrer pour ma part. Quand j'ai emporté ma malle, je n'ai pu le faire que par l'intermédiaire d'un ami qui n'a pas son pareil. Ah bien ! il y faisait bon de lui adresser des lettres pour moi ! Elle n'en aurait pas reçu une seule, dans ces moments-là, dit le capitaine, n'y a pas de danger. Je vous réponds que je n'aurais pas voulu être à la place du facteur.

— Il est bien clair, alors, capitaine Cuttle, que tous, tant que nous sommes, et principalement l'oncle Sol et vous, dit Walter, nous sommes redevables à Mme Mac-Stinger d'une mortelle inquiétude.

Il était si évident que c'était à la terrible veuve de feu M. Mac-Stinger que l'on était redevable de ce qui s'était passé, que le capitaine ne discuta point ; mais il n'en n'était pas moins tout honteux de son rôle, quoique personne ne s'appesantît sur le sujet, et que Walter surtout, qui se rappelait la dernière conversation que le capitaine et lui avaient eue ensemble à ce propos, évitât de revenir là-dessus. Aussi la figure du pauvre capitaine se voila d'un épais nuage pendant près de cinq minutes. C'était bien long pour lui ; bientôt le soleil reparut et lança ses rayons brillants sur la société ; alors il ne put résister au désir de donner des poignées de main à tout le monde.

De bonne heure, chacun, excepté Walter, quitta la chambre de Florence et descendit dans la salle à manger. Ce ne fut toutefois qu'après que l'oncle Sol et Walter se furent adressé quelques questions sur leur traversée respective, et sur les dangers de leur voyage. Bientôt après Walter descendit dans la salle à manger rejoindre la compagnie :

« Florence, leur dit-il, est un peu triste ; elle a le cœur gros et elle s'est couchée. »

Et, pour ne pas la déranger, ils parlèrent tout bas, quoiqu'il fût impossible à Florence de les entendre de sa chambre. Chacun à sa manière témoignait les sentiments d'affection et de bienveillance qu'il éprouvait pour la jeune fiancée de Walter. Pour satisfaire l'oncle Sol on raconta tout au long son histoire, et M. Toots fut très-sensible aux procé-

dés délicats de Walter qui fit connaître son nom et l'importance de ses services si précieux au jeune couple.

« Monsieur Toots, dit Walter en le quittant à la porte, nous nous reverrons demain matin.

— Lieutenant Walters, dit M. Toots en lui empoignant vigoureusement la main, vous pouvez compter sur moi.

— C'est la dernière soirée que nous passons ensemble d'ici à longtemps, la dernière soirée que nous passerons peut-être jamais ensemble, dit Walter. Un noble cœur comme le vôtre doit comprendre le mien. J'espère que vous croyez à ma reconnaissance, n'est-ce pas ?

— Walters, répliqua M. Toots vivement touché, je serais heureux de croire que j'aie des droits à votre reconnaissance.

— Florence, dit Walter, qui porte son nom ce soir pour la dernière fois, m'a fait promettre, au moment où vous nous quitteriez, de vous dire, de sa part, en vous assurant de son affection pour vous… »

M. Toots mit sa main sur la porte et sa tête sur sa main.

« En vous assurant de son affection pour vous, dit Walter, que jamais elle n'aura d'ami dont son cœur fasse plus de cas que vous ; que le souvenir qu'elle conserve de votre estime et de votre fidélité pour elle, ne sortira jamais de sa mémoire ; qu'elle pensera à vous dans ses prières le soir comme elle espère que vous penserez à elle quand elle sera bien loin. Voulez-vous que je lui réponde quelque chose de votre part ?

— Dites-lui, Walters, répondit M. Toots d'une voix troublée, que je penserai à elle tous les jours, et que tous les jours je me sentirai heureux de savoir qu'elle est mariée à un

homme qui l'aime et qu'elle aime. Dites-lui, je vous prie, que je suis sûr que son mari est digne d'elle, oui même d'*elle*, enfin que je suis heureux du choix qu'elle a fait. »

La voix de M. Toots devint plus claire quand il en arriva à ces derniers mots et, levant la tête de dessus la porte, il les prononça avec fermeté. Il secoua de nouveau la main de Walter avec une cordialité que celui-ci sut lui rendre aussitôt, et s'élança dehors pour retourner chez lui.

M. Toots était accompagné de Coq-Hardi qu'il avait, depuis les derniers temps, amené chaque soir avec lui. Il le laissait dans la boutique, en se disant intérieurement qu'il pourrait survenir du dehors quelques circonstances inattendues dans lesquelles la bravoure de ce personnage remarquable pourrait rendre service au petit Aspirant de marine. Coq-Hardi ne semblait pas ce soir-là de fort bonne humeur. Peut-être les becs de gaz jetaient-ils une lumière trompeuse, ou peut-être releva-t-il son œil et retroussa-t-il son nez d'une façon plus hideuse encore qu'à l'ordinaire, quand M. Toots, traversant la rue, regarda par-dessus son épaule la chambre où reposait Florence. Pendant le trajet, il montrait à l'égard des piétons des intentions plus hostiles qu'il ne convenait à un professeur qui enseigne l'art paisible de se défendre et non pas d'attaquer. Arrivé à la maison, au lieu de laisser M. Toots dans ses appartements où il l'avait accompagné, il resta devant lui à tourner son chapeau qu'il tenait par le bord dans ses deux mains, et à remuer la tête et le nez tous deux souvent endommagés et assez mal raccommodés ; enfin il avait pris un air décidé et peu respectueux.

Son protecteur, trop absorbé dans ses pensées, fut quelque temps avant de remarquer cette attitude. Coq-Hardi, qui entendait qu'on prît garde à lui, fit claquer plusieurs fois

sa langue entre ses dents pour attirer les regards de M. Toots.

« Maintenant, maître, dit Coq-Hardi d'un ton hargneux, quand, à la fin, M. Toots eut porté sur lui les yeux, je voudrais savoir si vous abandonnez la partie, ou si vous avez l'intention de faire une rentrée ?

— Coq-Hardi, répondit M. Toots, expliquez-vous.

— Ce que j'ai à dire sera bientôt dit, répondit Coq-Hardi. Je ne suis, pas un gaillard à gaspiller les paroles, moi. Voici ce que c'est. Y en a-t-il là-bas qu'il faille plier en deux d'un coup de poing dans l'estomac ? »

Coq-Hardi, en faisant cette question, laissa tomber son chapeau, allongea son poing gauche et feignit d'assommer du poing droit un ennemi supposé ; puis après avoir secoué la tête avec énergie, il reprit son calme.

« Allons, maître, dit Coq-Hardi, est-ce pour rire ou pour de bon ?

— Coq-Hardi, répondit M. Toots, vos expressions sont inconvenantes, et ce que vous voulez dire n'est pas clair.

— Eh bien ! maître, que je vous dise, fit Coq-Hardi. Voilà ce que c'est, c'est pas gentil.

— Qu'est-ce qui n'est pas gentil, Coq-Hardi ? demanda M. Toots.

— Ça, dit Coq-Hardi en fronçant à faire peur son nez cassé. Là, allons, maître, y êtes-vous ? Pourquoi ne l'avoir pas fait, quand vous pouviez d'un coup casser en deux M. le roidillon, (on pouvait supposer que cette expression insultante s'adressait à M. Dombey) ? et quand vous pouviez ren-

verser le gagnant avec sa clique, tout roide à vos pieds, allez-vous leur laisser le terrain maintenant,... leur laisser le terrain ? dit Coq-Hardi en appuyant sur ces mots avec mépris. Eh bien ! vrai, là ! c'est pas gentil !

— Coq-Hardi, dit M. Toots d'un ton sévère, vous êtes un vrai vautour, vous avez d'atroces sentiments.

— Mes sentiments se résument dans ces mots : Boxe et courage, maître : voilà mon idée. Je ne peux pas supporter ce qui n'est pas gentil. Je suis un homme connu moi ! mon adresse est à la taverne du *P'ti Héléphant* : je ne veux pas que mes bourgeois fassent quelque chose qui n'est pas gentil. Eh bien ! je vous le dis, répéta Coq-Hardi dont l'énergie allait crescendo, je vous le dis, c'est pas gentil !

— Coq ! dit M. Toots, vous me dégoûtez.

— Maître, reprit Coq-Hardi en mettant son chapeau, c'est à charge de revanche. Allons ! Je vais vous faire une offre ! vous m'avez deux ou trois fois parlé d'un établissement public. Eh bien ! qu'il n'en soit plus question ! Donnez-moi demain un billet de mille francs, et laissez-moi partir.

— Coq, repartit M. Toots, après les odieux sentiments que vous avez exprimés, je me trouverai satisfait d'être débarrassé de vous à ce prix-là.

— Eh bien ! c'est dit, continua Coq-Hardi. C'est marché conclu. Votre manière d'agir, maître, ne convient pas à mes principes. Que voulez-vous que je vous dise ? C'est pas gentil, répéta Coq-Hardi qui ne paraissait capable d'en dire ni plus ni moins. Voilà ce que c'est. C'est pas gentil ! »

C'est ainsi que M. Toots et Coq-Hardi convinrent de se séparer, ne pouvant pas s'entendre sur les principes de la

morale. M. Toots se coucha, et rêva avec bonheur à Florence, qui avait pensé à lui, comme à son ami, la dernière soirée de sa vie de jeune fille, et qui lui avait envoyé l'assurance de son affection.

CHAPITRE XIX.

Un autre mariage.

M. Sownds le bedeau et Mme Miff la loueuse de chaise sont de bonne heure à leur poste dans la belle église où M. Dombey s'est marié. Un vieux gentleman indien, au teint cuivré, va épouser une jeune femme ce matin-là, et l'on attend six voitures pleines de monde. Mme Miff a appris que le vieux gentleman au teint cuivré pouvait paver de diamants le chemin de l'église sans s'apercevoir qu'il en eût perdu. La bénédiction nuptiale doit être magnifique, car elle sera donnée par un révérend, un doyen. Quant à la mariée, elle sera peut-être remise officiellement, comme un présent inappréciable, par un personnage qui vient tout exprès de chez les Horse-Guards.

Mme Miff est moins endurante ce matin-là que jamais avec les pauvres gens, quoiqu'elle ait en tout temps des opinions arrêtées à leur égard, et qui ne sont pas favorables à leurs prétentions du droit aux chaises, gratis. Mme Miff n'est pas versée dans la science de l'économie politique qu'elle soupçonne de procéder des dissidents, anabaptistes, wesleyens, ou quelque chose comme ça. Mais elle ne comprend pas pourquoi les gens du peuple se marient.

« Le diable les enlève, dit Mme Miff, on leur fait la même cérémonie, les mêmes lectures et le reste qu'aux gens riches,

et au lieu de pièces d'or, on ne reçoit que des pièces de dix sous ! »

M. Sownds le bedeau est plus généreux que Mme Miff ; mais il n'est pas loueur de chaises.

« Il faut que cela soit, madame. Nous devons les marier. Il faut bien que nous ayons des enfants dans nos écoles et des soldats dans nos armées. Il faut les marier, madame, dit M. Sownds, dans l'intérêt de la prospérité du pays. »

M. Sownds est assis sur les marches, et Mme Miff époussète dans l'église, quand paraît un jeune couple simplement vêtu. Le vieux chapeau de Mme Miff se tourne de leur côté en faisant la moue, car la bonne dame croit deviner dans cette visite matinale un couple fugitif :

« Nous ne venons pas pour nous marier, dit le jeune homme, nous venons seulement nous promener dans l'église. »

Et comme il glisse une gracieuse offrande dans la main de Mme Miff, sa mine rechignée se détend, et son vieux chapeau s'incline et craque avec sa maigre et sèche figure.

Mme Miff se remet à épousseter et à battre ses coussins, car on lui a dit que le gentleman au teint cuivré avait les genoux sensibles ; mais son œil brillant, son œil de loueuse de chaises reste fixé sur le jeune couple qui se promène dans l'église. « Hum !… tousse Mme Miff dont la toux est plus sèche que le foin de ses coussins, vous reviendrez nous voir un de ces quatre matins, mes petits poulets, ou je me trompe fort. »

Ils regardent une pierre scellée dans le mur et élevée à la mémoire d'une personne. Ils sont assez loin de Mme Miff,

mais Mme Miff peut voir, du coin de l'œil, que la jeune fille s'appuie assez fort sur le bras du jeune homme, et que la tête de celui-ci se penche sur elle.

« Bien, bien, dit Mme Miff, vous pourriez faire pis, car vous êtes vraiment un joli petit couple ! »

La remarque de Mme Miff n'a rien de personnel. Elle parle tout bonnement au point de vue commercial. Elle n'est guère plus curieuse de couples que de cercueils. Elle est si roide, si sèche, si maigre, cette bonne vieille dame ! Vraiment elle est aussi sympathique que ses bancs, et sensible comme un copeau. M. Sownds, qui a pris de l'embonpoint, et qui a de l'écarlate dans son costume, a un tout autre caractère. Debout sur les marches avec Mme Miff, il dit, en voyant le jeune couple s'éloigner :

« Elle a vraiment une jolie tournure, n'est-ce pas ? Et aussi, je crois, une jolie figure, autant que j'en puis juger (car Florence en s'éloignant baissait la tête). Enfin, madame Miff, dit M. Sownds qui s'en lèche les barbes, c'est ce que l'on peut appeler un vrai bouton de rose. »

Mme Miff fait, de son vieux chapeau, un signe d'assentiment de complaisance, mais, au fond, elle trouve le propos si léger de la part de cet officier de la paroisse, qu'elle se dit que, pour tout l'or du monde, elle ne consentirait pas à devenir la femme de M. Sownds, tout bedeau qu'il est.

Et le jeune couple, qu'est-ce qu'il dit, en sortant de l'église ?

« Cher Walter, merci ! Maintenant je puis partir heureuse.

— Et quand nous serons de retour, Florence, nous viendrons revoir la tombe du pauvre enfant. »

Florence lève sur son bon visage ses yeux tout brillants de larmes, et rapproche sa main libre de son autre petite main passée au bras du jeune homme.

« Il est de bonne heure, Walter, et les rues sont encore presque désertes. Promenons-nous un peu.

— Mais vous allez vous fatiguer, mon amour.

— Oh ! non. C'était bon pour la première fois que nous nous sommes promenés, ensemble ; ce jour-là j'étais bien fatiguée, mais je ne le serai pas aujourd'hui. »

Et voilà Florence et Walter, qui, le matin même de leur mariage, se promènent comme si de rien n'était, bras dessus, bras dessous ; elle, aussi innocente et aussi aimante ; lui aussi franc, aussi plein d'espérance, seulement un peu plus fier d'elle encore qu'autrefois.

Le jour de cette promenade qu'ils avaient faite, enfants tous deux, ils n'étaient pas si loin du monde qui les environnait que ce jour-là. Les petits pieds de Florence n'avaient pas suivi ce jour-là une route aussi enchantée que celle qu'elle suivait alors. Quand on est enfant, on peut bien des fois donner sa confiance et son amour et en varier l'objet, mais le cœur de Florence, devenue femme, ne pouvait se donner qu'une fois tout entier, et, devant l'abandon ou le changement, ce cœur n'aurait plus eu désormais qu'à souffrir et à mourir.

Ils prirent les rues les plus paisibles et n'approchèrent pas de celle où se trouvait son ancienne demeure. C'était une matinée d'été, belle et chaude, et le soleil brillait sur eux

pendant qu'ils avançaient au milieu de ce brouillard qui enveloppe la Cité. Les richesses s'étalent dans les boutiques ; les bijoux, l'or, l'argent brillent aux devantures resplendissantes des orfévres, et les hautes maisons jettent leur ombre majestueuse et protectrice sur le jeune couple qui passe ; mais ils s'en vont, à travers la lumière, à travers l'ombre, comme deux amoureux, sans rien voir autour d'eux. Ils n'ambitionnent pas d'autres trésors, ils ne souhaitent pas de plus riches palais que ceux qu'ils ont trouvés l'un dans l'autre.

Peu à peu ils avancent dans des rues plus sombres, plus étroites : là le soleil, tantôt jaune, tantôt rougeâtre, ne se laisse apercevoir au travers du brouillard qu'au coin des rues, dans les petites places où se trouve soit un arbre, soit une des nombreuses églises dont nous avons parlé ; dans de petits espaces pavés garnis d'escaliers, dans un petit coin de jardin, dans un cimetière au milieu duquel on ne voit plus que quelques tombes ou quelques pierres tumulaires toutes noires. Pleine de confiance et d'amour, à travers les étroits passages et les rues sombres, Florence marche toujours appuyée sur le bras de celui dont elle va devenir la femme.

Son cœur bat plus vite en ce moment, car Walter vient de lui dire que leur église est proche. Ils laissent derrière eux de grands magasins devant lesquels sont arrêtés des camions avec les charretiers affairés qui barrent le passage ; mais Florence ne les voit ni ne les entend : et bientôt tout devient calme, le jour est plus sombre, et elle tremble dans une église humide comme une cave.

Le vieux petit bonhomme râpé, le sonneur de la cloche désappointée qui n'attire pas les fidèles, est assis sous le porche : il a posé son chapeau sur les fonts baptismaux, car il

est là comme chez lui : n'est-il pas en même temps suisse, sonneur et fossoyeur ?… Il les introduit dans une sacristie toute délabrée, garnie de panneaux bruns tout couverts de poussière : on dirait un buffet dont on a retiré les planches. Les registres, mangés aux vers, ont un goût de tabac éventé qui fait éternuer Nipper tout en larmes.

Mais comme elle paraît jeune, comme elle paraît belle, la mariée, dans ce lieu si délabré, si plein de poussière, sans autre parent que son époux ! Il y a un acolyte, vieux et poudreux, qui tient une échoppe de journaux ouverte à tous les vents, sous une porte cochère en face, derrière un rempart de poteaux où sont suspendues ses gazettes. Il y a une loueuse de chaises, vieille et poudreuse, qui n'a pas d'autre occupation que de s'occuper d'elle, et qui trouve que c'est déjà bien assez comme cela. Il y a un bedeau vieux et poudreux (ce sont ces deux derniers personnages qu'a vus M. Toots le dimanche précédent.). Le bedeau, par exemple, ne se borne pas à ce genre de commerce ; il est au service d'une société de charité qui tient séance dans une salle voisine, dont les croisées sont garnies de vitraux par où jamais l'œil d'un mortel ne s'est permis de regarder. L'autel est décoré de frises en bois et de corniches remplies de poussière ; les mêmes ornements se remarquent autour de la galerie et au-dessus de l'inscription qui relate ce qu'ont fait le président et les membres de ladite compagnie en l'an 1694. Puis on voit, au-dessus de la chaire et du pupitre des chantres, un vieil orgue poudreux qui a l'air de menacer de tomber sur la tête des officiants, dans le cas où ils ne se conduiraient pas comme il faut. Enfin, on peut faire autant de provision de poussière que l'on veut, excepté dans le cimetière, où il serait difficile de s'en procurer.

Le capitaine, l'oncle Sol et M. Toots sont venus ; le prêtre met son surplis dans la sacristie, et l'employé se promène autour de lui, occupé à souffler la poussière dont il est couvert. Le marié et la mariée sont devant l'autel. Il n'y a pas de demoiselle d'honneur, à moins que ce ne soit Suzanne Nipper, et point d'autre père que le capitaine Cuttle. Un homme à jambe de bois, avec une bague bleue au doigt et une pomme à la main, qu'il mord à belles dents, entre dans l'église pour voir ce qui s'y passe, mais s'apercevant que ce n'est pas amusant, il sort en boitillant et fait retentir sa jambe de bois sur les dalles.

Un doux rayon de soleil ne vient pas éclairer Florence pendant qu'elle incline timidement la tête devant l'autel. L'astre du matin est caché derrière les maisons et ne brille pas là. Des pierrots, perchés sur un petit arbre rabougri, en dehors de la porte, essayent un petit chant pulmonique ; un merle, exposé au soleil, à la lucarne d'un teinturier, siffle de toutes ses forces pendant le service, et de temps à autre on entend le bruit sourd de l'homme à la jambe de bois qui marche clopin-clopant sur les dalles. Les *amen* de l'acolyte malpropre semblent, comme ceux de Macbeth, rester en chemin dans son gosier ; mais le capitaine Cuttle vient à son aide, et il y met tant de bonne volonté, qu'il introduit mal à propos, de sa propre autorité, trois *amen* où ils n'ont que faire, tout étonnés de se trouver là.

Ils sont mariés ; ils ont signé leurs noms sur un des vieux registres qui sentent le tabac ; le surplis du prêtre est replacé mollement sur son lit de poussière, et le prêtre lui-même rentre chez lui. Dans un sombre coin de la sombre église, Florence a rejoint Suzanne Nipper et pleure dans ses bras. Les yeux de M. Toots sont tout rouges, le capitaine frotte

son nez, l'oncle Sol a laissé retomber ses lunettes et s'en est allé à la porte.

« Ô Suzanne ! ma chère Suzanne ! si jamais il vous arrive d'être prise à témoin de l'amour que j'ai pour Walter et des raisons que j'ai pour l'aimer, faites-le par amour pour lui. Adieu ! Adieu ! »

Ils ont pensé qu'il valait mieux ne pas retourner chez le petit Aspirant de marine et se séparer à l'église. Une voiture les attend près de là.

Miss Nipper ne peut plus parler, elle sanglote, étouffe et serre dans ses bras sa maîtresse. M. Toots s'avance, l'engage à se calmer et se charge de la consoler. Florence tend la main à M. Toots, et, dans l'excès de son bonheur, présente son front à ses lèvres ; elle embrasse l'oncle Sol, le capitaine Cuttle, et est entraînée par son jeune époux.

Mais Suzanne ne peut supporter que Florence s'en aille en emportant d'elle un souvenir de tristesse. Elle s'était promis d'être si différente de ce qu'elle a été, qu'elle se le reproche amèrement. Dans l'intention de faire un dernier effort pour racheter sa faiblesse, elle quitte M. Toots et s'élance à la recherche de la voiture pour montrer à Florence une figure souriante. Le capitaine devinant son projet, la suit, car il croit aussi de son devoir de prendre un air gai, s'il est possible, pour leur dire adieu. L'oncle Sol et M. Toots restent en arrière tous les deux en dehors de l'église pour attendre les autres.

La voiture est partie, mais la rue est roide, étroite et encombrée. Suzanne aperçoit le fiacre (elle n'en peut douter) arrêté à quelque distance. Le capitaine Cuttle la suit dans sa fuite jusqu'en bas de la côte et agite son chapeau de toile ci-

rée à tout hasard, sans savoir si ce signal un peu général arrivera à cette voiture-là ou à une autre.

Suzanne devance le capitaine et arrive au haut de la montée en même temps que la voiture. Elle regarde par la portière et voit Walter près de sa douce amie. Elle frappe des mains et s'écrie :

« Miss Florence ! ma chérie ! regardez-moi ! Nous sommes tous si contents maintenant, ma chérie ! Encore un dernier adieu, mon bijou, encore un ! »

Suzanne ne sait pas elle-même comment cela se fait, mais elle se trouve déjà à la portière, elle embrasse sa maîtresse et lui passe ses bras autour du cou.

— Nous voilà si heureux, maintenant, ma chère demoiselle Florence, dit Suzanne en poussant un soupir qui pouvait faire douter de son bonheur. Vous ne m'en voulez pas, maintenant, n'est-ce pas ?

— Vous en vouloir, Suzanne ?

— Oh non ! je suis sûre que vous ne m'en voudrez pas. Ma bonne petite chérie, n'est-ce pas que vous ne m'en voudrez pas ? s'écrie Suzanne ; voici le capitaine aussi, votre ami le capitaine, vous savez, qui vient vous dire encore un petit adieu !

« Hourra ! *Délices du cœur !* crie la grosse voix du capitaine, qui paraît en proie à une vive émotion. Hourra ! Walter, mon garçon ! »

Le jeune époux était à une portière, la jeune mariée à l'autre ; le capitaine était suspendu à la première, Suzanne avait empoigné solidement la seconde ; la voiture marchait toujours, bon gré mal gré ; les charrettes et les autres voi-

tures étaient entravées dans leur course par cette voiture qui ne savait si elle devait avancer ou non. Jamais on ne vit pareille confusion à quatre roues.

Mais Suzanne Nipper remplit vaillamment le devoir qu'elle s'est imposé. Elle conserve une mine souriante devant sa maîtresse, elle rit à travers ses larmes jusqu'à la fin. Même quand elle en est descendue, le capitaine continue à paraître et à disparaître à la portière en criant : « Hourra, mon garçon ! hourra ! *Délices du cœur !* » Son col de chemise est en proie à une agitation violente, jusqu'au moment où il n'y a plus d'espoir de pouvoir soutenir la lutte avec la voiture. Enfin, quand elle a disparu, Suzanne Nipper, que le capitaine vient retrouver, tombe en syncope ; on la transporte dans la boutique d'un boulanger pour lui faire reprendre ses sens.

L'oncle Sol et M. Toots attendent patiemment dans le cimetière de l'église, assis près des grilles sur les marches, le retour du capitaine Cuttle et de Suzanne. Personne n'a envie de parler, personne n'a envie qu'on lui parle : on n'a jamais vu compagnie qui fût mieux d'accord. Ils retournent chez le petit Aspirant de marine, se mettent à table pour déjeuner, sans que personne puisse avaler une bouchée. Le capitaine Cuttle a l'air de vouloir dévorer son pain grillé, mais ce n'est qu'une frime. M. Toots, après le déjeuner, dit qu'il reviendra dans la soirée, et va se promener toute la journée par la ville, avec l'idée vague qu'il ne s'est pas couché depuis quinze jours.

Il y a comme un sort jeté sur la maison, sur la pièce dans laquelle ils avaient l'habitude de se réunir et qui vient de faire une si grande perte. Ce sort enchanté rend à la fois plus pénible et moins dure la douleur de la séparation. M. Toots

dit à Suzanne Nipper, quand il revient le soir, qu'il n'a jamais été aussi malheureux qu'aujourd'hui, mais ça ne fait rien, il en est bien aise. Il s'épanche dans le sein de Suzanne Nipper, qui est seule avec lui, lui rappelle l'état de son cœur, le jour où elle lui a naïvement répondu qu'il n'était pas probable que Mlle Dombey l'aima jamais. Dans l'ardeur des confidences, que font naître des souvenirs communs et leurs larmes réciproques, M. Toots propose de sortir ensemble et d'acheter quelque chose pour le souper. Miss Nipper approuve ; ils achètent beaucoup de bonnes choses, et, aidés de Mme Richard, ils préparent un joli petit souper pour le retour du capitaine et du vieux Sol.

Le capitaine et l'oncle Sol sont allés à bord ; ils y ont installé Diogène ; ils ont vu embarquer les malles. Ils ont beaucoup de choses à dire sur la popularité dont Walter jouit parmi les passagers, sur les embellissements auxquels Walter a travaillé, du matin jusqu'au soir, pour faire de sa cabine ce que le capitaine appelle *un bijou*, dans l'intention de surprendre sa petite femme ; « la cabine d'un amiral, entendez-vous, dit le capitaine, n'est pas plus pimpante. » Mais un des plus grands plaisirs du capitaine, c'est de savoir que son oignon, ses pinces à sucre, et ses petites cuillers à thé sont à bord, et il se dit et se redit en lui-même : « Édouard Cuttle, mon garçon, vous n'avez jamais eu une meilleure idée que le jour où vous avez fait ce petit cadeau conjointement. Vous voyez comme cela a profité, Édouard, dit le capitaine, et cela vous fait honneur, mon garçon. »

Le vieil opticien a la tête un peu plus embrouillée qu'à l'ordinaire ; il est plus sombre : ce mariage et surtout cette séparation, lui tiennent au cœur. Mais il est grandement consolé par son vieil ami, Ned Cuttle, qui est à ses côtés : aussi

quand il se met à table pour souper, sa figure est plus heureuse et plus gaie.

« Mon enfant a été sauvé, dit le vieux Sol Gills, en se frottant les mains, et il est en bon chemin. Quel droit aurais-je de me plaindre et de ne pas me montrer joyeux et content ? »

Le capitaine, qui ne s'est pas encore mis à table et qui n'a fait depuis quelque temps que virer d'un côté et de l'autre, se tient debout d'un air indécis à sa place, regarde du même air M. Gills et lui dit :

« Sol ! il y a encore en bas la dernière bouteille du vieux madère. Voulez-vous la monter ce soir, mon garçon, et la boire à la santé de Walter et de sa femme ? »

L'opticien regarde le capitaine avec attention, met sa main dans la poche de devant de son habit couleur café, prend son portefeuille et en retire une lettre :

« À M. Dombey, » dit le vieillard. « de la part de Walter. À remettre dans trois semaines.

« Je vais la lire.

« Monsieur, j'ai épousé votre fille. Elle part avec moi pour un voyage lointain. Si je lui suis dévoué, ce n'est pas une raison peut-être pour avoir des droits à son amitié ou à la vôtre, dans tous les cas Dieu sait que je lui suis sincèrement dévoué.

« Mais, direz-vous, puisque je l'aime plus qu'on ne peut aimer toutes les créatures de la terre, pourquoi l'ai-je associée, sans remords, à mon existence pleine d'incertitude et de dangers ? je ne vous le dirai pas : vous savez pourquoi et vous êtes son père.

« Ne lui faites pas de reproche, elle ne vous en a jamais fait.

« Je ne pense pas, je n'espère pas que vous me pardonniez jamais ; je ne compte pas du tout là-dessus. Mais s'il vient un moment où ce soit pour vous une consolation de savoir que Florence a près d'elle quelqu'un dont l'occupation tout entière sera de lui faire oublier le passé, je vous jure par tout ce qu'il y a de plus sacré au monde que vous pourrez être, à ce moment, sans la moindre inquiétude. »

Solomon remit tranquillement la lettre dans son portefeuille et son portefeuille dans sa poche.

« Nous ne boirons pas encore aujourd'hui la dernière bouteille de madère, Édouard, dit le vieillard d'un air pensif. Non, pas encore.

— Non, pas encore, non, non, pas encore, dit le capitaine avec un signe d'assentiment. »

Suzanne et M. Toots sont du même avis. Après un moment de silence, ils se mettent tous à table et boivent à la santé du jeune mari et de la jeune femme avec un autre vin, mais la dernière bouteille de madère reste tranquille sous sa poussière et ses toiles d'araignées.

Quelques jours se sont écoulés, et un grand navire, en pleine mer, ouvre ses voiles blanches au vent favorable.

Sur le pont est Florence. Pour les plus rudes marins elle est l'image de la grâce, de la beauté, de l'innocence ; c'est pour eux une joie, un bonheur de l'avoir avec eux ; c'est le bon ange qui écartera loin d'eux les tempêtes. Il fait nuit et Florence est assise seule avec Walter sur le pont, regardant sur la mer le reflet argenté entre la lune et eux.

À la fin sa vue se trouble, car ses yeux sont voilés par les larmes. Elle penche sa tête sur la poitrine de son jeune époux, passe ses bras autour de son cou et dit : « Oh ! Walter, mon bien-aimé, que je suis heureuse !

Walter la serre contre son cœur ; ils sont calmes tous deux, et le majestueux navire poursuit sa course sereine.

« Quand j'entends le murmure de la mer et que je regarde ses eaux, cela me rappelle tant de souvenirs ! je ne puis m'empêcher de penser à…

— Vous pensez à Paul, mon amour. Je le sais.

Elle pensait à Paul et à Walter. Et les vagues, dont le murmure jamais ne cesse, lui parlaient tout bas d'amour, d'un amour éternel, infini, qui ne s'arrête ni aux confins du monde, ni à la suite des siècles, mais qui vit toujours au delà des mers, au delà des cieux, bien loin, bien loin, dans une région invisible.

CHAPITRE XX.

Quelque temps après.

Pendant une année entière, la mer avait eu son flux et son reflux ; pendant une année entière, les vents et les nuages avaient passé et disparu ; le temps avait continué au milieu des orages ou des beaux jours sa marche que rien n'arrête. Pendant une année entière, les affaires humaines avaient eu aussi leur flux et leur reflux selon leur destinée. Pendant une année entière, la fameuse maison Dombey et fils avait soutenu une lutte acharnée contre des événements de toutes sortes qui menaçaient son existence : des rumeurs suspectes, de mauvaises chances, des contre-temps, tout conspirait contre elle, et surtout l'orgueil de son chef qui ne voulait ni réduire d'un zéro le chiffre de ses entreprises, ni comprendre que le vaisseau, qu'il roidissait contre la tempête, était trop faible pour pouvoir résister longtemps à cette épreuve.

Une année donc se passe, et la grande maison s'était écroulée.

C'était en été, dans l'après-midi. Une année, à quelques jours près, s'était à peine écoulée depuis le mariage célébré dans l'église de la Cité, qu'on se mit à chuchoter à la Bourse, à se parler tout bas d'une grande faillite. Un homme fier et froid, bien connu dans ces parages, n'y était pas et n'y était représenté par personne. Le lendemain le bruit circula que

Dombey-et-fils avait suspendu ses payements ; le soir même, paraissait une liste de banqueroutes où ce nom-là était en tête. C'est alors que le monde ne perdit pas un coup de langue. Pauvre monde ! trop crédule et trop innocent, avait-il été assez victime de sa confiance ! un monde si honnête qu'il ne savait pas ce que c'était que de faire banqueroute ! Ce n'est pas comme ces gens qui trafiquent à droite, à gauche, de religion, de patriotisme, d'honneur et de vertu, pour soutenir par ces grands mots leurs banques pourries. Ce n'est pas comme ces gens qui ne vivent que de papier en circulation, de leurres et de fausses promesses. Dans le monde atteint par M. Dombey, il n'y avait pas de ces tripotages-là ; c'était un monde argent comptant : aussi était-il furieux, surtout ceux de ses membres qui partout ailleurs auraient pu passer eux-mêmes pour des gens à la veille de faire banqueroute : ceux-là étaient justement les plus acharnés dans leur honnête indignation.

C'était là la tragédie dans la représentation générale, mais il y avait aussi la petite pièce. C'est M. Perch, le messager, qui en était le héros unique. Il était évidemment dans les destinées de M. Perch de se réveiller tous les matins un personnage. Pas plus tard qu'hier, on aurait pu croire qu'il était enfin retombé dans la vie privée, du haut de la célébrité que lui avaient value l'enlèvement et tout ce qui s'ensuit. Mais, ne voilà-t-il pas un autre événement qui le remet sur son piédestal ; il semble que cette banqueroute était faite tout exprès. Il avait quitté sa sellette pour aller dans les bureaux d'entrée, où il siégeait maintenant. Là il s'amusait à examiner les étranges figures des syndics et des autres personnages qui venaient de prendre en très-peu de temps les places des anciens commis. Quant à M. Perch, il n'avait qu'à se montrer dans la cour ou tout au plus aux *Armes du roi* pour se voir adresser une foule de questions, qui finissaient

presque toujours, à coup sûr, par celle-ci : « Qu'est-ce que vous allez prendre pour vous rafraîchir ? » Alors M. Perch ne tarissait pas sur les cruels quarts d'heure que Mme Perch et lui avaient passés à Ball's-Pond, la première fois qu'ils avaient cru voir que les choses allaient mal. C'est alors que M. Perch, entouré de tous ces curieux avides, qui l'écoutaient la bouche béante leur parlait tout bas de l'événement, si bas qu'on eût dit que le corps de la maison défunte était là sur son lit funèbre dans la pièce à côté. Il racontait comment Mme Perch en était venue pour la première fois à deviner que les choses allaient mal ; c'était quand elle avait entendu M. Perch gémir pendant son sommeil et s'écrier « Cinquante pour cent, cinquante pour cent. » Il attribuait cet acte de somnambulisme à l'impression que le changement de la physionomie de M. Dombey avait produite sur lui. Puis il leur assurait qu'un jour il avait dit à M. Dombey : « Oserais-je, monsieur, vous demander si vous êtes dans une triste situation d'esprit ? » et que M. Dombey lui avait répondu : « Mon fidèle Perch… mais non, ce n'est pas possible ! » et que se frappant le front, il l'avait quitté en disant : « Perch, laissez-moi. » Bref, M. Perch, victime de sa position, se croyait obligé de débiter un tas de mensonges, se laissant toucher lui-même jusqu'aux larmes par ses contes larmoyants, et finissant par se persuader, en toute sincérité, que ses inventions de la veille étant répétées le lendemain acquéraient nécessairement par là un certain caractère d'authenticité.

M. Perch terminait toujours toutes ses confidences, en faisant observer avec douceur que, s'il avait eu des soupçons (en avait-il jamais eu, c'était une question), ce n'était pas à lui, Perch, de trahir la confiance de son maître, et il en appelait aux personnes présentes parmi lesquelles, à dire vrai, jamais il ne se trouvait de créanciers. Aussi, chacun le félici-

tait de ses généreux sentiments, en sorte, qu'en général, M. Perch emportait toujours de ces conférences une conscience tranquille, et laissait derrière lui une impression favorable, quand il retournait à sa sellette, toujours pour examiner les étranges figures des syndics et des autres personnages, si habiles à déchiffrer le grimoire des grands-livres. De temps en temps, il allait sur la pointe des pieds dans la chambre vide de M. Dombey pour tisonner ; tantôt il allait à la porte prendre l'air et causer tristement avec quelque flâneur de sa connaissance, ou bien il cherchait par mille petites prévenances à sa concilier le chef des syndics, M. Perch espérant beaucoup qu'il lui ferait obtenir une place d'homme de peine dans une compagnie d'assurance contre l'incendie, lorsque la liquidation de la maison serait terminée.

Quant au major Bagstock, la banqueroute fut pour lui une vraie calamité. Le major n'avait pas une sensibilité très-vive à l'endroit des malheurs d'autrui, il s'occupait trop pour cela de sa petite personne : il n'éprouvait de violentes émotions que lorsqu'il ouvrait la bouche pour respirer, quand il étouffait. Mais il avait tellement promené son M. Dombey au club, il l'avait tellement fait mousser devant les principaux personnages de cette réunion, il avait parlé tant de fois de sa fortune que le club, animé de sentiments charitables, se faisait un plaisir de tomber sur le major et de lui demander, avec les marques du plus vif intérêt, si ce coup terrible n'avait pas été prévu d'avance et comment M. Dombey l'avait supporté. En présence de pareilles questions, le major devenait pourpre et répondait qu'il fallait que le monde « fût bien méchant. »

« Parbleu, monsieur, je le sais bien ; j'ai été joué comme un enfant ; vous m'en auriez prévenu, monsieur, moi Bagstock, quand je partis en France avec Dombey à la poursuite

du misérable, que Bagstock vous aurait ri au nez ; j'en aurais haussé les épaules. Ah ! oui, Bagstock a été trompé, pris au piége : oui, on lui a bandé les yeux ; mais à présent il les a tout grands ouverts, et il voit parfaitement clair. Le vieux Joe s'est laissé prendre. Ah ! si son père ressuscitait demain du tombeau, il n'en donnerait pas un sou, de la vieille lame, et il dirait sacrebleu, monsieur, qu'un vieux grognard comme moi n'aurait pas dû se laisser faire la queue. » Le major Bagstock ajoutait que Joe n'était plus qu'une vieille croûte, un pékin, et que si un rude et solide major, un vieux camarade qui avait eu l'honneur d'être personnellement connu et protégé par leurs défuntes Altesses, les ducs de Kent et d'York, ne se ravalait pas en se retirant dans un tonneau pour y passer le reste de sa vie ; « sacrebleu, monsieur, disait-il, j'en aurais un à Pall-Mall, pas plus tard que demain, pour montrer tout le mépris que je fais de l'espèce humaine. »

Le major continua si longtemps sur le même ton, roulant sa tête comme s'il allait être frappé d'apoplexie, et, poussant, dans son ressentiment, des grognements si violents, que les plus jeunes membres du club (il fallait qu'ils fussent bien jeunes) s'imaginèrent qu'il avait de l'argent placé dans la maison de son ami Dombey et qu'il l'avait perdu ; mais les anciens de la Société étaient de trop fins renards pour avoir de ces idées-là ; ils connaissaient trop bien leur homme pour donner dans le panneau. Le malheureux nègre ne disait rien ; mais il en voyait de dures ; sa sensibilité morale et sa sensibilité physique étaient mises à de pénibles épreuves. Le major tirait sur la première à chaque heure du jour et la criblait de part en part ; quant à la seconde, il la tenait toujours en haleine, grâce aux coups de poing et aux coups de pied qu'il lui administrait continuellement. Pendant les six semaines qui suivirent la banqueroute, cette malheureuse créature

exotique vécut toute une saison sous une averse effroyable de brosses et de tire-bottes.

Mme Chick avait trois idées sur la cause de ce terrible revers : la première, c'est qu'elle n'y pouvait rien comprendre, la seconde, c'est que son frère n'avait pas fait un effort, et la troisième, c'est que l'événement ne serait jamais arrivé, si elle avait été invitée à dîner lors de la première soirée : elle l'avait bien dit ce jour-là.

Mais chacun pouvait en penser tout ce qu'il voulait, cela n'empêchait pas la banqueroute d'être trop réelle, et ne pouvait rien y changer. On apprit que la liquidation serait faite le mieux possible ; que M. Dombey abandonnait tout ce qu'il avait, sans demander la moindre concession ; que, loin de songer à rentrer dans les affaires, il ne voulait pas même en entendre parler, et qu'il avait résigné tous les postes de confiance et de distinction que lui avait valus sa position respectable dans le négoce ; il se mourait, selon les uns : il était devenu fou, selon les autres ; c'était un homme perdu, selon tout le monde.

Les employés se dispersèrent après un petit dîner de condoléance, où ils égayèrent le repas par des chansons comiques pour se séparer comme il faut. Quelques-uns trouvèrent des places à l'étranger, d'autres rentrèrent dans des maisons de commerce à Londres, quelques-uns s'adressèrent à des amis qu'ils avaient dans la province et pour lesquels ils s'étaient rappelé subitement qu'ils avaient une affection particulière. D'autres se firent annoncer dans les journaux pour demande d'emploi. Seul de toute l'ancienne maison, M. Perch resta : il continua à s'asseoir sur la sellette, occupé à regarder les syndics ou à se précipiter au-devant du chef des syndics, pour se concilier l'homme qui devait lui faire

obtenir une place dans une compagnie d'assurance contre l'incendie. La maison de commerce devint bientôt sale et négligée. Le marchand de pantoufles et de colliers de chien, dont la boutique faisait le coin du passage, aurait hésité à porter la main au rebord de son chapeau, si M. Dombey avait apparu en personne, et le commissionnaire, les mains sous son tablier blanc, faisait un beau sermon sur l'ambition qui, à son avis, disait-il, ne rimait pas pour rien avec perdition.

M. Morfin, le vieux garçon aux yeux en amande, aux cheveux et aux favoris grisonnants, était peut-être la seule personne de la maison, à l'exception du chef, comme de juste, qui fût sincèrement et profondément affligée du désastre survenu. Il avait témoigné à M. Dombey, pendant bien des années, le respect et la déférence qui lui étaient dus, mais sans jamais déguiser son propre caractère, sans jamais ramper devant lui, sans flatter bassement la passion dominante de son patron, pour aider à son propre avancement ; aussi, n'avait-il pas à venger maintenant sa dignité sacrifiée ; il ne s'était jamais assez avancé pour avoir besoin d'une reculade. Il travaillait du matin au soir pour éclaircir tout ce qu'il y avait de compliqué ou de difficile dans les comptes de la maison ; il était toujours prêt à donner toutes les explications qu'on lui demandait, restait quelquefois fort tard le soir dans son ancien cabinet de travail, étudiant, grâce à sa facilité, certaines questions ardues, pour épargner à M. Dombey l'ennui d'être appelé lui-même. Puis, il rentrait à Islington et calmait son esprit, en tirant de son violoncelle les sons les plus tristes et les plus désespérés avant de se mettre au lit.

Il était en train de se consoler un soir, son instrument à la main, et, comme son travail de la journée l'avait découragé, il râclait ses notes les plus basses, quand sa propriétaire qui, heureusement pour elle était sourde et n'avait le senti-

ment des morceaux qui s'exécutaient que par un certain tremblement qu'elle éprouvait dans toute sa personne, annonça une dame.

« Elle est en deuil, » dit-elle.

Le violoncelle s'arrêta immédiatement ; l'artiste coucha l'instrument sur un sofa avec le plus grand soin et la plus vive sollicitude, et fit signe que la dame pouvait entrer. Il suivit la propriétaire et rencontra Henriette Carker sur l'escalier.

« Seule ! dit-il, et John est venu ici ce matin ! Y aurait-il quelque chose, ma chère demoiselle ? Mais non, ajouta-t-il, votre figure me dit le contraire.

— Je crains bien alors, répondit-elle, si elle est si indiscrète, qu'elle ne vous dise que ma visite est intéressée.

— Elle n'en est pas moins très-agréable, dit-il, et si c'est l'intérêt qui vous amène, vous, je serai vraiment curieux de vous entendre, mais je ne le crois pas. »

Il avait avancé une chaise pour elle, et s'était assis en face. Le violoncelle reposait doucement sur le canapé entre eux deux.

« Vous ne serez pas étonnée que je sois venue seule ou que je n'aie pas prévenu John de ma visite, dit Henriette, quand je vous dirai pourquoi je suis ici. Puis-je m'expliquer maintenant ?

— Certainement.

— Vous n'étiez pas occupé ? »

Il montra du doigt le violoncelle couché sur le sofa, en disant : « J'ai travaillé toute la journée, voici mon témoin. Je l'ai pris pour confident de toutes mes peines. Plût à Dieu que je n'eusse que les miennes à lui raconter.

— La maison est-elle décidément ruinée ?

— Oui ; tout à fait.

— Ne se relèvera-t-elle jamais ?

— Jamais. »

L'expression de bonheur qui illuminait son visage ne changea pas, pendant que ses lèvres répétaient tout bas le mot : « Jamais ! » M. Morfin le remarqua avec une surprise involontaire et redit encore :

« Non jamais ! Vous vous souvenez de ce que je vous ai dit. Il a été tout à fait impossible de le convaincre ; impossible de raisonner avec lui, impossible même quelquefois de l'approcher. Tout a été au plus mal. La maison s'est écroulée pour ne se relever jamais !

— Et M. Dombey, est-il ruiné personnellement ?

— Oui.

— Ne lui restera-t-il rien, absolument rien ? »

Son empressement en faisant cette question, son regard presque joyeux le surprenaient de plus en plus ; il était désappointé, et cette gaieté n'était pas en accord avec ses propres émotions. Il tambourina d'une main sur la table, en regardant Henriette d'un air pensif et, secouant la tête, lui dit, après un moment de silence :

« Je ne sais pas au juste l'étendue des ressources de M. Dombey : bien qu'elles soient très-grandes, je n'en doute pas, les obligations qu'il a contractées sont considérables. C'est un homme loyal et intègre. Un autre, à sa place, aurait pu se tirer d'embarras, et beaucoup l'auraient fait, en signant un concordat qui aurait accru d'une manière presque insignifiante les pertes des créanciers et lui aurait laissé, à lui, de quoi vivre. Mais il a résolu de donner jusqu'à son dernier sou. Il a dit positivement qu'on acquittera ou peu s'en faut les dettes de la maison, que les créanciers ne perdront presque rien. Ah ! miss Henriette ! on devrait bien se rappeler plus souvent que nous ne le faisons que les vices sont quelquefois des vertus poussées à l'excès. Son orgueil nous le prouve en cette circonstance. »

Elle l'écoutait toujours d'un air aussi riant, et en l'écoutant ou plutôt en ayant l'air de l'écouter, elle était toute distraite, comme si elle était à la poursuite d'une idée. Quand il eut fini de parler, elle lui demanda avec vivacité :

« Y a-t-il longtemps que vous ne l'avez vu ?

— Personne ne le voit. Quand ses malheureuses affaires le forcent à sortir de chez lui, il s'y décide avec peine, rentre ensuite à la maison, s'y enferme et ne veut voir personne. Il m'a écrit une lettre d'adieu, dans laquelle il place plus haut qu'ils ne le méritent les services que j'ai rendus à la maison. Il m'en coûte de le gêner de ma présence, n'ayant eu jamais avec lui beaucoup de rapports dans des temps meilleurs ; j'ai pourtant cherché à le voir, je lui ai écrit, je me suis présenté en personne, j'ai insisté : tout a été inutile. »

Il la regardait dans l'espérance qu'il lui verrait enfin montrer plus de sympathie qu'elle ne l'avait fait jusqu'alors,

et parlait d'un ton grave et ému pour l'attendrir davantage ; mais non, l'expression de sa physionomie ne changeait pas.

« Allons ! allons ! miss Henriette, dit-il, d'un air contrarié ; il ne s'agit pas de cela. Ce n'est pas pour entendre tout cela que vous êtes venue ici, vous avez sans doute quelque sujet plus agréable. Faites-m'en part, et nous nous entendrons mieux. Voyons, j'écoute.

— Non, le sujet qui m'occupe est le même, répondit Henriette avec un mouvement de naïve surprise. Est-ce que cela ne doit pas être ? Est-ce qu'il n'est pas naturel que John et moi nous ayons pensé à tous ces grands changements et que nous en ayons longuement parlé ? M. Dombey, chez lequel mon frère a été employé tant d'années, vous savez comment, M. Dombey est réduit à la misère, comme vous le dites, et nous, nous sommes immensément riches ! »

Ce visage si plein de bonté, de franchise, ce visage que M. Morfin, le célibataire aux yeux en amande avait trouvé si charmant depuis qu'il l'avait vu, lui plaisait moins en ce moment qu'il le voyait radieux et triomphant.

« Je n'ai pas besoin de vous rappeler, dit Henriette en montrant des yeux ses vêtements de deuil, comment notre position a changé. Vous n'avez pas oublié que notre frère James, dans ce jour terrible, n'a laissé aucun testament, et que nous étions ses seuls parents. »

Ce visage lui plut davantage malgré sa pâleur et sa tristesse. Il respira plus librement.

« Vous savez, dit-elle, notre histoire, l'histoire de mes deux frères et les rapports qu'ils ont eus avec cet infortuné M. Dombey, dont vous avez parlé avec tant de vérité. Vous savez combien nos besoins à John et à moi sont restreints ;

combien l'argent nous est inutile après la vie que nous avons menée ensemble depuis tant d'années, maintenant surtout que, par votre bonté, il a obtenu une place qui nous procure un revenu suffisant. Vous commencez à comprendre la faveur que je viens vous demander, n'est-ce pas ?

— Je ne sais. Il y a un instant, je croyais comprendre. Je crois maintenant que je n'y suis plus.

— Je ne dis rien de mon frère qui n'est plus. Si les morts lavent ce que nous faisons… mais vous me comprenez ; quant au frère qui me reste, j'aurais beaucoup à vous dire à son éloge ; mais qu'ai-je besoin de vous en dire davantage, sinon que le devoir pour lequel votre secours m'est indispensable, est sacré pour lui et qu'il n'aura de repos qu'après l'avoir accompli. »

Et l'expression de joie qui éclairait sa figure la fit trouver bien belle aux yeux qui l'observaient fixement.

« Cher monsieur, continua Henriette, il faut que cela soit fait sans bruit et en secret. Votre expérience et vos relations avec M. Dombey vous suggéreront les moyens qu'il sera bon d'employer. Par exemple, on pourrait laisser croire à M. Dombey que, par le plus grand des hasards, quelque chose a pu échapper au naufrage de sa fortune ; ou encore que c'est un hommage volontaire adressé à son caractère honorable et élevé par quelques-unes des personnes avec lesquelles il a fait de grandes affaires ; ou enfin que c'est le payement d'une vieille dette. Il doit y avoir plusieurs moyens. Je sais que vous choisirez le meilleur. La faveur que je suis venue vous demander c'est de vouloir bien nous aider à réussir, avec votre caractère si bon, si généreux, si judicieux. Je vous en prie, n'en parlez jamais à John, dont le plus grand bonheur dans cet acte de restitution, est de l'accomplir

secrètement, sans qu'on le sache, sans qu'on l'en loue. Qu'on ne nous réserve qu'une très-petite partie de l'héritage qui passera tout entier en usufruit entre les mains de M. Dombey sa vie durant, et surtout gardez-nous fidèlement notre secret, j'y compte. À partir d'aujourd'hui, qu'il reste entre nous, et n'en parlons ensemble, par occasion, que le moins possible. Pour moi, si je veux y penser toujours, c'est parce que j'y trouverai une raison de plus de remercier le ciel, et de me sentir heureuse et fière de mon frère. »

La joie qui illumine le visage des anges en recevant dans le ciel le pécheur repentant, n'est pas plus pure que celle qui illuminait en ce moment le visage d'Henriette. Les larmes de bonheur qui remplissaient ses yeux ajoutaient un nouvel éclat à sa physionomie.

« Ma chère Henriette, dit M. Morfin après un moment de silence, je ne m'attendais pas à ce dénoûment ; vous ai-je bien compris ? vous voulez abandonner votre part d'héritage comme votre frère John abandonne la sienne pour l'accomplissement de votre généreux dessein ?

— Oh oui ! répondit-elle après avoir partagé tous les deux nos soucis, nos espérances, nos desseins, pourrais-je ne pas prendre ma part de cet acte de justice ? N'ai-je pas le droit de continuer jusqu'au bout notre communauté de cœur et d'intérêt ?

— Le ciel me garde de vous contester ce droit là !

— Nous pouvons compter sur votre amitié, n'est-ce pas ? Oh oui, j'y compte.

— Je ne vaudrais pas ce que… ce que j'espère valoir, si je ne vous donnais cette assurance de tout mon cœur. Vous pouvez y compter, sans que j'aie besoin de vous le jurer. Sur

mon honneur, je garderai votre secret. Et s'il arrive que M. Dombey se trouve réduit, comme je le crains, à la dernière extrémité par la détermination irrévocable qu'il aura voulu prendre, je vous aiderai à accomplir le dessein pour lequel vous êtes d'accord avec John. »

Elle lui donna la main et le remercia avec un visage plein de franche amitié et de bonheur.

« Henriette, dit-il en gardant sa main dans la sienne, vous dire tout ce qu'il y a pour vous de mérite à faire un sacrifice, surtout un sacrifice d'argent, serait ridicule et présomptueux. Vous prier de réfléchir à ce que vous voulez faire ou vous engager à mettre des bornes à votre libéralité, ne le serait pas moins, j'imagine. Je n'ai pas le droit de venir gâter la noble conclusion d'une noble histoire par l'intervention de mes humbles conseils. Il ne me reste qu'à me prosterner devant votre généreuse résolution, inspirée par des sentiments plus nobles et plus purs que tout ce que le monde m'a appris jusqu'ici. Je vous dirai seulement que vous aurez en moi un intermédiaire fidèle. Après le vôtre, c'est le rôle le plus beau que je puisse envier. »

Elle le remercia du fond du cœur et lui dit adieu.

« Rentrez-vous chez vous ? lui dit-il. Permettez-moi de vous accompagner.

— Non, pas ce soir. Je ne rentre pas encore, j'ai une visite que je dois faire seule. Voulez-vous venir demain ?

— Oui, oui, dit-il, j'irai vous voir demain. D'ici-là, je réfléchirai à ce qu'il y aura de mieux à faire. Et peut-être y penserez-vous aussi, miss Henriette, et,… et… penserez-vous un peu à moi, par la même occasion ? »

Il l'accompagna jusqu'à la voiture qui l'attendait à là porte, et si sa propriétaire n'eût pas été sourde, elle aurait pu l'entendre quand il remonta l'escalier, après le départ de la voiture, marmotter entre ses dents :

« Nous ne sommes que des bêtes d'habitude, mais, ma foi, c'est une triste habitude que d'être vieux garçon. »

Le violoncelle était toujours étendu sur le canapé entre les deux chaises vides ; il le prit et joua longtemps, bien longtemps d'un air distrait, en secouant lentement la tête devant la chaise d'Henriette. Les sons qu'il tira de son instrument, quoique terriblement tendres et sympathiques, n'étaient rien auprès de l'expression qu'il donnait à son visage en regardant la chaise vide. L'émotion qu'il ressentait était si vraie que, plus d'une fois, il fut obligé d'avoir recours au remède du capitaine Cuttle et de passer sur sa joue la manche de son habit. Peu à peu cependant, le violoncelle, d'accord avec l'état de son âme, fit entendre l'air mélodieux du *Forgeron harmonieux*. Il le joua et le rejoua tant de fois, que son visage vermeil et serein avait pris l'éclat enflammé du métal sur l'enclume d'un vrai forgeron. Enfin, pour tout dire, le violoncelle et la chaise vide tinrent compagnie au célibataire jusqu'au milieu de la nuit. Quand il se mit à table pour souper, le violoncelle posé debout sur un coin du canapé, tout résonnant encore des mélodies d'un atelier complet de forgerons harmonieux, semblait lancer à la chaise vide des regards d'intelligence d'une expression indicible.

Quand Henriette quitta la maison, le cocher de son remise suivit une route qui, évidemment, ne lui était pas inconnue. Il prit une foule de ruelles pour gagner les faubourgs et arriva à un terrain découvert où se trouvaient quelques petites maisonnettes tranquilles et retirées au fond des jar-

dins, dont elles étaient environnées. Il s'arrêta à la porte de l'une d'elles et Henriette descendit.

À son léger coup de sonnette apparut une femme à l'air triste, au teint pâle, les sourcils relevés, la tête penchée de côté. À la vue d'Henriette, elle fit une révérence et la conduisit à la maison, à travers le jardin.

« Comment va votre malade, ce soir ? dit Henriette.

— Mal, mademoiselle, j'en ai bien peur. Oh ! comme elle me rappelle, par moments, Betsey Jane, la fille de mon oncle ! répondit la femme au teint pâle avec une exclamation douloureuse.

— Sous quel rapport ?

— Sous tous les rapports, sinon qu'elle est plus grande, et que Betsey Jane, quand elle était aux portes du tombeau, n'était encore qu'une enfant.

— Mais vous m'aviez dit qu'elle commençait à se rétablir, dit Henriette d'un ton de douce pitié ; il y a donc tout lieu d'espérer, Mme Wickam ?

— Ah ! mademoiselle, l'espérance est une excellente chose pour qui peut l'avoir, dit Mme Wickam en secouant la tête. Mais moi, je n'ai pas cette force-là ; l'espoir n'est pas fait pour moi, je ne puis qu'envier ceux qui espèrent.

— Il faut tâcher de prendre le dessus et ne pas voir tout en noir, dit Henriette.

— Je vous remercie, mademoiselle, dit Mme Wickam d'un air chagrin. Quand je serais disposée à être de bonne humeur, la solitude dans laquelle je me trouve, excusez-moi de ma franchise, me la ferait passer en vingt-quatre heures.

Mais je n'y suis nullement disposée, je ne le pourrais pas. Le peu de bonne humeur que j'aie jamais eue, je l'ai perdue à Brighton, il y a quelques années, et je ne m'en trouve que mieux. »

De fait c'était toujours la même Mme Wickam qui avait succédé à Mme Richard pour avoir soin du petit Paul, et qui faisait remonter la perte de sa bonne humeur à son séjour sous le toit de l'aimable Mme Pipchin. Il existe un vieux système d'éducation, d'une sollicitude bien prévoyante, qui semble autorisé par un long usage, et qui, pour l'ordinaire, va choisir dans l'espèce humaine les êtres les plus lugubres et les plus désagréables qu'on puisse imaginer pour en faire des maîtres de la jeunesse, des poteaux indicateurs de la route des vertus ; c'est le bois dont on fait les matrones, les surveillantes, les gardes-malades, etc., etc. C'est ce système qui avait mis à la mode Mme Wickam comme garde-malade, et qui avait particulièrement recommandé ses qualités sérieuses à l'admiration d'une nombreuse clientèle.

Mme Wickam, le sourcil relevé, la tête de côté, monta, une lumière à la main, l'escalier qui conduisait à une chambre gentille et propre donnant dans une autre pièce tristement éclairée, où se trouvait un lit. Dans la première chambre était assise une vieille, dont le regard machinalement dirigé vers la fenêtre, en ce moment ouverte, ne se fixait sur rien dans la rue sombre. Dans la seconde pièce, était étendu, sur un lit de douleur, le squelette d'une femme qui, par une soirée d'hiver, avait bravé le vent et la pluie : on aurait eu bien de la peine à la reconnaître maintenant, si ce n'est à sa longue chevelure noire qui contrastait avec la pâleur de son visage et la blancheur du linge qui l'enveloppait.

Quel regard ferme, mais aussi quel corps fragile ! Ses yeux étincelèrent quand, à l'arrivée d'Henriette, elle les dirigea du côté de la porte, mais sa tête, trop faible, ne put se relever ; elle n'eut que la force de se tourner lentement sur l'oreiller.

« Alice, dit la douce voix d'Henriette, suis-je en retard ce soir ?

— Vous venez toujours de bonne heure, mais pour moi toujours trop tard. »

Henriette s'était déjà assise au chevet, elle posa sa main sur la main décharnée de la malade.

« Vous êtes mieux ? »

Mme Wickam, debout au pied du lit comme un spectre de malheur, fit de la tête un signe énergique qui démentait résolûment cette supposition.

« Qu'importe, dit Alice avec un faible sourire, que je sois bien ou mal aujourd'hui ? c'est un jour de plus ou de moins, pas tant peut-être. »

Mme Wickam, la sévère Mme Wickam, fit entendre un grognement approbateur ; de son air glacial, elle donna quelques petits coups sur les draps, au bout du lit, comme peur tâter les pieds de la malade qu'elle s'attendait à trouver roides somme une pierre ; puis elle s'en alla en remuant l'une contre l'autre les fioles placées sur la table, d'un air qui semblait dire :

« Puisque nous sommes là, nous n'avons rien de mieux à faire que d'administrer encore la potion de tout à l'heure.

— Non, dit Alice en parlant tout bas à l'oreille d'Henriette, il n'y a plus d'espoir : les tristes voyages, les remords, les pénibles traversées, le besoin, les intempéries, les tempêtes qui m'ont assaillie au dedans comme au dehors ont usé mon existence. Elle ne durera plus bien longtemps maintenant. »

En parlant, elle prit la main d'Henriette et s'en couvrit le visage.

« Quelquefois je songe, sur ce lit, que je voudrais bien vivre assez encore pour vous prouver ma reconnaissance. C'est un moment de faiblesse qui passe bien vite. Tout est pour le mieux, pour vous comme pour moi. »

Elle saisit la main d'Henriette. Mais ce n'était plus comme le jour où elle la prit auprès du feu dans cette triste soirée d'hiver ! Ô mépris ! ô rage ! ô orgueil ! ô violence ! voilà donc comme tout finit !

Mme Wickam ayant suffisamment secoué les fioles, présenta la potion. Elle lançait un sombre regard à sa malade, pendant que celle-ci buvait ; elle plissait les lèvres et les sourcils, elle secouait la tête, semblant faire entendre qu'on la tuerait plutôt que de lui faire dire qu'il y avait de l'espoir. Là-dessus, Mme Wickam, la sévère Mme Wickam, se mit à semer çà et là dans la chambre du chlore en poudre, de l'air d'une fossoyeuse qui remuerait cendres et poussière ; puis elle se retira pour aller en bas, prendre sa part de quelque festin funèbre.

« Combien y a-t-il de temps, demanda Alice, que je suis allée chez vous vous dire ce que j'avais fait, et qu'on vous a répondu qu'il était trop tard pour le rejoindre ?

— Il y a plus d'un an, dit Henriette.

— Plus d'un an ! fit Alice en regardant attentivement Henriette. Des mois se sont écoulés depuis que vous m'avez transportée ici ?

— Oui, répondit Henriette.

— Depuis que vous m'avez transportée ici, malgré ma résistance à votre bonté inépuisable, dit Alice, qui se cachait sous la main d'Henriette, pour m'humaniser par vos regards et vos paroles de femme, et par votre douceur d'ange. »

Henriette se pencha sur elle et la calma tout doucement. Quelques instants après, Alice, toujours étendue, la main d'Henriette contre sa joue, demanda qu'on fît venir sa mère.

Henriette l'appela plusieurs fois ; mais la vieille était tellement occupée à regarder par la fenêtre dans la rue sombre, qu'elle n'entendit pas. Il fallut qu'Henriette allât près d'elle : la vieille alors se leva pour se rendre dans la chambre de la malade.

« Mère, dit Alice en reprenant la main d'Henriette et dirigeant vers elle son œil brillant d'un air affectueux, dites-lui ce que vous savez, et elle se contenta d'adresser un geste à la vieille.

— Ce soir, ma chérie.

— Oui, mère, répondit Alice d'une voix faible et solennelle, ce soir ! »

La vieille, qui paraissait en proie à la peur, au remords et à la douleur, vint en rampant se placer en face d'Henriette de l'autre côté du lit ; elle s'agenouilla pour approcher sa figure flétrie au niveau de l'oreiller de la malade, puis étendant sa main comme pour toucher le bras de sa fille :

« Ma belle fille, » dit-elle.

Ciel ! quel cri que celui qu'elle poussa en s'interrompant à la vue de ce pauvre squelette étendu sur le lit !

« Elle est bien changée depuis longtemps, mère flétrie depuis longtemps ! dit Alice sans la regarder. Ne vous en chagrinez plus maintenant.

— Ma fille, continua la vieille d'une voix tremblante, ma fille qui bientôt ira mieux et les éclipsera toutes par sa bonne mine. »

Alice adressa à Henriette un regard lugubre et lui serra plus tendrement la main, mais elle ne dit pas un mot.

« Oui, oui, répéta la vieille agitant en l'air son poing menaçant ; qui bientôt ira mieux et qui les éclipsera toutes par sa bonne mine, oui, elle ira mieux ; quand je vous dis qu'elle ira mieux. (Elle avait l'air de s'animer pour répondre à quelque contradicteur invisible qui se tenait au chevet de la malade). Ma fille a été chassée, rebutée, mais, si elle voulait, elle pourrait se vanter d'avoir aussi pour parentes de grandes dames ! Oh ! oui, de grandes dames. On n'a pas besoin de vos ministres ni de vos anneaux de mariage pour avoir des parents. Ils auront beau faire, on ne peut pas briser ces liens-là, et, je le répète, ma fille est bien apparentée. Montrez-moi Mme Dombey, et je vous montrerai, moi, la cousine germaine de mon Alice. »

Henriette porta son regard de la vieille, vers les yeux étincelants de la malade fixés sur elle ; elle y vit la preuve que la mère disait vrai.

« Eh bien ! dit la vieille, dont la tête branlante se redressa comme par un mouvement d'affreuse vanité, quoique je

sois vieille et laide maintenant, et encore beaucoup plus vieille par mon genre de vie et mes habitudes que par les années, j'ai été autrefois aussi jeune que qui que ce soit. Oui, oui, et aussi jolie que beaucoup d'autres. Dans mon temps, dit-elle en étendant son bras par-dessus le lit vers Henriette, j'étais un beau brin de fille aussi, moi, et je n'étais pas seule à m'en apercevoir. Le père et l'oncle de Mme Dombey venaient de Londres dans mon village, c'étaient bien les plus charmants et les plus comme il faut gentlemen de la ville. Ils sont morts depuis longtemps ! Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! qu'il y a déjà longtemps de tout cela ! L'oncle, qui est devenu le père d'Alice, est mort le premier des deux. »

Elle leva un peu la tête pour regarder le visage de sa fille. Le souvenir de sa jeunesse, à elle, lui rappelait la jeunesse de son enfant. Puis tout à coup elle pencha sa figure sur le lit et cacha sa tête dans ses mains et sur ses bras.

« Ils se ressemblaient autant, dit la vieille sans relever la tête, que peuvent le faire deux frères si rapprochés par l'âge. Je crois me rappeler qu'il n'y avait pas plus d'un an de différence entre eux, et si vous aviez vu ma fille comme je l'ai vue à côté de la fille de l'autre, vous auriez reconnu, sauf la différence de leur costume et de leur existence, qu'elles se ressemblaient beaucoup aussi toutes deux. Hélas ! faut-il que la ressemblance se soit effacée, et que ce soit ma fille, ma fille seule qui ait changé comme cela !

— Nous changeons tous, ma mère, chacun à notre tour, dit Alice.

— À notre tour, s'écria la vieille. Mais pourquoi n'est-ce pas le sien aussi bien que celui de ma fille ? La mère a bien changé elle, elle semblait aussi vieille que moi et tout aussi ridée, malgré son rouge. Mais sa fille au moins était belle.

Qu'ai-je fait, qu'ai-je fait, moi, de pire qu'elle, pour que ce soit seulement la mienne qui se flétrisse ainsi ? »

Et en poussant un autre cri sauvage, elle s'élança dans la première pièce ; mais bientôt elle revint, de son pas chancelant, et, se traînant jusqu'à Henriette :

« Voilà, lui dit-elle, ce qu'Alice m'a priée de vous dire. C'est là tout. J'ai découvert tout cela un jour d'été que j'ai voulu, dans le comté de Warwick, savoir qui elle était, avec les tenants et les aboutissants. Ces parentés-là ne me servaient de rien alors. On m'aurait désavouée, et on n'avait rien à me donner. Si ce n'eût été pour ma fille, je leur aurais peut-être demandé un peu d'argent, dans la suite ; mais Alice aurait été capable de me tuer, je crois, si je l'avais fait. Car, elle aussi, elle n'était pas moins fière que l'autre dans son genre, dit la vieille qui approcha sa main tremblante de la figure de sa fille et la retira aussitôt ; on ne le dirait pas, maintenant qu'elle est si calme, mais c'est égal, elle les éclipsera encore par sa bonne mine. Ha ! ha ! ma fille, ma belle fille, certainement qu'elle les éclipsera encore. »

En se retirant dans l'autre pièce, son rire était plus effrayant que son cri ; plus terrible que les paroles incohérentes de désespoir par lesquelles elle termina ; plus triste que l'air égaré qu'elle reprit en s'asseyant à la fenêtre pour regarder dans la rue sombre.

Les yeux d'Alice, pendant tout ce temps, étaient restés fixés sur Henriette, dont elle n'avait pas quitté la main. Elle lui dit alors :

« Étendue sur mon lit de douleur, il m'a semblé que je serais heureuse de vous dire tout cela. Je pensais que vous y trouveriez peut-être l'explication de mon insensibilité. Je

m'étais tant de fois entendu reprocher, dans ma vie de déshonneur, d'avoir manqué à mon devoir, que je finis par croire aussi que l'on n'avait pas non plus rempli ses devoirs envers moi, et que l'on avait récolté ce que l'on avait semé. Je compris que, lorsque les jeunes personnes dans le monde ont une mauvaise éducation domestique, une mauvaise mère, elles tournaient mal, mais que leur malheur n'était pas à beaucoup près comparable au mien, et qu'elles devaient en remercier le bon Dieu. Tout cela est bien loin maintenant. C'est pour moi comme un rêve que je ne puis plus ni me rappeler complétement ni comprendre. C'est devenu, chaque jour, de plus en plus un rêve, depuis que vous êtes venue près de moi me faire la lecture. Je ne peux vous en dire que ce que je m'en rappelle. Voulez-vous me faire encore une petite lecture ? »

Henriette retirait sa main pour ouvrir le livre, mais Alice la retint un moment.

« Vous n'oublierez pas ma mère, n'est-ce pas ? Je lui pardonne, moi, tout ce que j'ai à lui reprocher. Je sais qu'elle me pardonne aussi, et qu'au fond du cœur elle souffre. Vous ne l'oublierez pas, n'est-ce pas ?

— Jamais, Alice !

— Encore un instant. Tournez ma tête, comme cela, mon amie, pour que je puisse lire les mots sur votre visage, à mesure que vous les lirez dans le livre. »

Henriette obéit et commença sa lecture. Elle lut ce livre éternel écrit pour les âmes fatiguées, accablées ; pour les malheureux et les pécheurs, les pauvres abandonnés sur cette terre. Elle lut l'histoire sainte, cette histoire dans laquelle l'aveugle, le boiteux, le paralytique, le criminel, la pé-

cheresse, les réprouvés trouvent une consolation que l'orgueil, l'indifférence, les sophismes des hommes, pendant tout le temps que durera le monde, ne pourront leur enlever ou diminuer d'un atome. Elle lui lut la vie de *Celui* qui a eu pour tous les hommes, pour toutes leurs espérances comme pour toutes leurs douleurs, depuis le berceau jusqu'à la tombe, depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse, une tendre compassion, un touchant intérêt pour toutes les phases, toutes les périodes de leur existence, pour toutes leurs souffrances, pour toutes leurs misères.

« Je reviendrai, dit Henriette en fermant le livre, demain matin de bonne heure. »

Les yeux ardents d'Alice, qui étaient restés fixés sur elle, se fermèrent un moment, puis se rouvrirent, et elle l'embrassa en la bénissant.

Les mêmes yeux la suivirent jusqu'à la porte, et quand la porte fut refermée, un doux sourire brillait encore dans leur regard brillant comme sur son calme visage.

Ils ne se détournèrent plus jamais. Elle mit sa main sur sa poitrine, murmura le nom sacré qu'Henriette avait prononcé, et la vie se retira de sa figure comme une lumière qui passe. Il ne restait plus là que les ruines de cette demeure mortelle qui avait été battue par la pluie et l'orage, rien que ces cheveux noirs qui avaient flotté pendant une nuit d'hiver au gré des vents.

CHAPITRE XXI.

Justice.

Elle avait encore subi des changements, la grande maison de la triste rue, théâtre de l'enfance abandonnée de Florence. C'est toujours une grande maison, à l'épreuve du vent et de l'orage ; le toit n'est pas défoncé, les fenêtres ne sont pas brisées, les murs ne sont pas délabrés, mais ce n'en est pas moins une ruine, et les rats la quittent.

M. Towlinson et tous les gens de la maison se refusent d'abord à croire les bruits étranges qu'ils entendent circuler.

« Dieu merci ! dit la cuisinière, le crédit de notre maison n'est pas si facile que ça à ébranler.

— Et moi, dit M. Towlinson, je ne désespère pas d'entendre dire demain que la Banque d'Angleterre a fait banqueroute ou que les joyaux de la couronne sont à vendre. »

Mais bientôt arrive la gazette et avec la gazette M. Perch ; et M. Perch amène Mme Perch pour passer une soirée agréable à parler de tout cela dans la cuisine.

Dès qu'il n'y a plus le moindre doute sur la vérité de la catastrophe, toute l'inquiétude de M. Towlinson c'est que la faillite ne soit considérable, pas moins de cent mille livres.

« Ah ! ben oui ! vous n'en approchez pas encore, » dit M. Perch.

Et les femmes répètent en chœur, Mme Perch et la cuisinière à leur tête : « Cent mil-le-li-vres ! » avec une expression d'effrayante satisfaction ; elles appuient sur ces mots-là, comme si elles tenaient l'argent rien que d'en parler. La bonne, qui lance une œillade à M. Towlinson, voudrait seulement en avoir la centième partie pour l'apporter en dot à un homme de son choix. M. Towlinson, qui a toujours conservé son ancienne rancune nationale, se demande ce qu'un étranger pourrait faire de tant d'argent, à moins de le dépenser pour entretenir, ses moustaches : cette amère plaisanterie a pour résultat de faire sortir la bonne qui pleure à chaudes larmes.

Mais son absence n'est pas de longue durée ; car la cuisinière, qui passe pour avoir très-bon cœur, s'adresse en ces termes à Towlinson :

« Quel qu'il arrive, soutenons-nous tous, Towlinson, car nous ne savons pas si nous serons longtemps ensemble ; nous avons vu, dans cette maison, un enterrement, un mariage, un enlèvement : qu'il ne soit pas dit que dans des circonstances aussi pénibles nous n'avons pas même su nous entendre. »

Mme Perch se trouve pénétrée par ces paroles touchantes, et n'hésite pas à déclarer que la cuisinière est un ange. M. Towlinson répond à la cuisinière qu'il n'entend pas rester en arrière d'aussi beaux sentiments qu'il voudrait voir partout ; il sort pour aller chercher la bonne et revient avec la jeune femme au bras : il dit à la cuisine que l'histoire des étrangers n'est de sa part qu'une pure plaisanterie, et qu'Anna et lui sont résolus à se prendre l'un l'autre, vaille

que vaille, et de s'établir à Oxford-Market pour tenir une boutique de fruitière herboriste avec un dépôt de sangsues ; puis s'adressant à tous en général :

« Nous vous prions, ajouta-t-il, de nous donner la préférence. »

Cette nouvelle est reçue avec acclamation, et Mme Perch, qui se lance dans les prophéties, dit tout bas et d'un ton mystérieux à la cuisinière :

« Ils n'auront jamais que des filles. »

Pour les gens de la cuisine, un malheur dans la famille ne saurait aller sans régalade. Aussi la cuisinière fait sauter sur le feu un plat ou deux pour le souper, et M. Towlinson arrange une salade de homards sous l'inspiration des mêmes sentiments charitables. Jusqu'à Mme Pipchin qui, elle aussi, est bouleversée par la circonstance : elle sonne pour demander en bas qu'on lui monte, pour son souper, un petit restant de ris de veau réchauffé avec le quart d'un grand verre de vin chaud ; car elle ne se sent pas bien.

On parle un peu de M. Dombey, mais très-peu. On se demande surtout s'il y a bien longtemps qu'il a prévu le malheur. La cuisinière répond d'un air rusé :

« Oh ! il y a bien longtemps ; j'en mettrais ma main au feu. »

On consulte M. Perch qui corrobore l'avis de la cuisinière. On se demande ce qu'il fera, s'il reprendra un autre établissement. M. Towlinson pense que non ; il fait entendre qu'il se réfugiera dans un de ces hospices comme il faut.

« Ah ! oui, dit la cuisinière d'un ton de commisération, au moins il aura là son petit berceau pour faire monter des pois de senteur au printemps.

— Précisément, dit M. Towlinson, il entrera dans la compagnie des frères tels ou tels.

— Ne sommes-nous pas tous frères ? dit Mme Perch entre deux verres de vin.

— À l'exception des sœurs dit M. Perth.

— Voyez, dit la cuisinière, comme les puissants tombent !

— L'orgueil doit s'écrouler tôt ou tard, ça a toujours été et ça sera toujours comme ça, » ajoute la bonne.

C'est une chose véritablement édifiante que de voir les sentiments qui inspirent à l'assemblée toutes ces réflexions, et de considérer tout ce qu'il y a de charité chrétienne dans la résignation avec laquelle on supporte le malheur commun. Il n'y a qu'une exception. Une fille de cuisine, une servante tout à fait subalterne, en bas noirs, qui est restée fort longtemps assise, la bouche béante, laisse tout à coup échapper ces paroles :

« Mais si par hasard on allait ne pas nous payer nos gages ! »

L'assemblée, pendant quelques instants, demeure sans voix ; mais la cuisinière, revenant la première de sa stupeur, se tourne du côté de la jeune fille et lui demande comment elle ose insulter la famille dont elle mange le pain, par une supposition aussi inconvenante :

« Peut-on supposer, ajoute-t-elle, que, pour peu qu'on ait encore, dans l'âme quelque sentiment d'honneur, on aille priver de pauvres domestiques de leur pitance ? En vérité, dit la cuisinière avec chaleur, si ce sont là vos sentiments religieux, Marie Daws, je ne sais pas ce que vous voulez devenir ! »

M. Towlinson n'en sait rien non plus ; personne n'en sait rien ; et la jeune bonne, qui ne paraît pas non plus en savoir bien long là-dessus, est sifflée à l'unanimité et habillée de la belle façon.

Quelques jours après, des gens singuliers commencent à venir à la maison et à se donner rendez-vous dans la salle à manger, comme s'ils y avaient établi domicile. Il y a surtout un individu dont la figure diaprée offre l'aspect d'une vraie mosaïque : il porte une lourde chaîne de sûreté, siffle dans le salon, et, en attendant un autre monsieur, qui a toujours une plume et de l'encre dans sa poche, il demande à M. Towlinson en l'interpellant de ce nom familier : *mon vieux*, s'il se rappelle la figure que devaient faire ces tentures cramoisies brodées d'or, quand elles étaient neuves. Les visiteurs et les rendez-vous deviennent tous les jours de plus en plus fréquents ; chaque monsieur paraît avoir, à son usage, une plume et de l'encre dans sa poche. À la fin, on dit qu'il va y avoir une vente ; alors, il arrive encore plus de gens avec une plume et de l'encre dans leurs poches, à la tête d'un peloton d'hommes en casquettes de moquette, qui se mettent aussitôt à enlever les tapis, à bousculer les meubles et à laisser mille traces du passage de leurs souliers ferrés dans le vestibule et sur l'escalier.

En bas, à la cuisine, le conclave est en permanence, et, n'ayant rien de mieux à faire, il perfectionne, à son profit, les

ressources de l'art culinaire. Enfin, un jour, les gens sont convoqués en corps dans la chambre de Mme Pipchin, et la belle Péruvienne leur adresse la parole en ces termes :

« Votre maître, leur dit-elle d'un ton sévère, se trouve dans une position difficile. Vous savez cela, je suppose ? »

M. Towlinson porte la parole et répond que c'est généralement connu.

« Et chacun de vous, j'en suis sûre, songe à ses petits intérêts, dit Mme Pipchin en branlant la tête.

— Pas plus que vous, toujours ! s'écrie une voix perçante à l'arrière-garde.

— Ah ! vous croyez ça ? madame l'impudente, dit la furieuse Mme Pipchin en lançant un regard flamboyant pardessus toutes les têtes qui la séparent de l'insolente.

— Oui, madame Pipchin, oui, répliqua la cuisinière en s'avançant, je crois ça. Et puis après ?

— Vous pouvez vous en aller aussitôt qu'il vous plaira, dit Mme Pipchin. Le plus tôt sera le mieux et que je ne revoie plus votre figure. »

En même temps, la vaillante Mme Pipchin tire de sa poche un sac de toile. Elle prévient la cuisinière que ses gages vont lui être payés jusqu'à ce jour avec un mois en sus ; mais elle tient ferme l'argent dans sa main et ne s'en dessaisit qu'après avoir fait signer en toutes lettres un reçu dans les règles ; après quoi, elle donne, bien à regret, à la fille, ce qui lui revient. Mme Pipchin exige les mêmes formalités de chacun des domestiques avant de leur donner à tous leurs gages.

« Maintenant chacun peut s'en aller, s'il veut, vaquer à ses affaires ; ceux qui préféreront rester, dit Mme Pipchin, pour leur nourriture, peuvent attendre une semaine ou deux et se rendre utiles. À l'exception, dit l'inflammable Mme Pipchin, de cette coquine de cuisinière, qui va filer tout de suite.

— C'est ce qu'elle va faire, soyez tranquille, dit la cuisinière. Bonjour, madame Pipchin, je voudrais de tout mon cœur pouvoir vous complimenter de votre air aimable et gracieux.

— Voulez-vous filer ? » dit Mme Pipchin en frappant du pied.

La cuisinière s'éloigne d'un air de dignité bien fait pour exaspérer Mme Pipchin. Bientôt elle est rejointe en bas par le reste de la confédération.

M. Towlinson dit alors que, premièrement, il propose de faire une petite collation, et qu'ensuite il serait bien aise d'émettre un avis sur les mesures à prendre dans la position où ils se trouvent. Quand la petite donation a été apportée et que chacun en a pris sa part de bon cœur, M. Towlinson leur dit :

« Voilà déjà la cuisinière qui s'en va, et si nous ne nous soutenons pas fidèlement les uns les autres, soyez sûrs que personne ne nous soutiendra ; nous avons tous habité longtemps cette maison, nous avons fait tout notre possible pour y vivre dans la meilleure intelligence. »

À ces mots, la cuisinière dit avec émotion :

« Écoutez, écoutez ! »

Et Mme Perch qui est revenue là, qui a encore la bouche pleine, verse des larmes d'attendrissement.

M. Towlinson reprend qu'à son avis, dans les circonstances présentes, le sentiment de chacun doit être : si l'un s'en va, que tout le monde s'en aille.

La bonne est émue de ce sentiment généreux et l'approuve chaudement : la cuisinière dit qu'elle croit la chose juste : elle espère seulement que ce n'est pas pour lui être agréable, mais pour remplir un devoir que l'on se décide à ce parti. M. Towlinson répond que c'est un devoir, et que, puisqu'on l'engage à émettre son opinion, il dira franchement que ce ne serait pas se respecter que de rester pour sa nourriture, dans une maison où l'on va faire des ventes, etc., etc. La bonne est tout à fait de cet avis et raconte à l'appui qu'un drôle de corps, avec une casquette de moquette, a voulu le matin même l'embrasser sur l'escalier. Là-dessus M. Towlinson fait un bond sur sa chaise ; il veut poursuivre et écraser l'insolent ; mais les dames le retiennent, le supplient de se calmer et de songer qu'il est plus facile et plus sage de quitter une bonne fois le théâtre de pareilles indécences. Mme Perch présente la chose sous un nouveau jour : elle fait voir que, par délicatesse pour Dombey, enfermé dans sa chambre, il faut absolument opérer une prompte retraite.

« Car, dit la bonne âme, jugez de ce qu'il éprouverait s'il revoyait un des pauvres serviteurs qu'il a trompés en leur laissant croire qu'il était immensément riche ! »

La cuisinière est tellement frappée de cette considération morale, que Mme Perch la corrobore de plusieurs axiomes pieux d'un genre original et choisi. Il n'y a donc plus de doute à cet égard, il faut qu'ils partent tous. On emplit des

malles, on va chercher des fiacres, et à la brune, le soir même, il ne reste plus un seul membre de la société…

La maison est toujours là, vaste et à l'épreuve de l'orage dans la longue et triste rue ; mais ce n'est plus qu'une ruine, et les rats la quittent.

Les hommes à casquettes de moquette mettent sens dessus dessous tous les meubles, et les individus armés de plumes et d'encre en font l'inventaire. Ils s'asseyent sur des meubles qui n'ont jamais dû servir de siéges ; ils mangent du pain et du fromage, apportés du restaurant, sur d'autres meubles qui n'ont pas été faits pour qu'on mange dessus ; enfin, ils semblent faire exprès de dénaturer la destination des meubles les plus précieux pour les employer aux usages les plus antipathiques. C'est un vrai chaos. Les matelas et la literie se voient dans la salle à manger ; les cristaux et les porcelaines dans la serre. Le grand service de table est étalé pêle-mêle sur le beau divan du grand salon. Les fils de fer du treillage de l'escalier, formés en faisceaux, décorent les cheminées de marbre. Enfin un tapis, recouvert d'une grande pancarte imprimée, est suspendu au balcon et le même ornement figure aux deux côtés de la porte.

Pendant, toute la journée, il y a dans la rue une queue interminable de vieux cabriolets et de tapissières ; et des troupeaux de vampires aux habits râpés, juifs et chrétiens, envahissent la maison, frappent du doigt les glaces pour en reconnaître la force, font sur le piano à queue des accords faux et dissonants promènent leurs doigts mouillés sur les tableaux, ternissent de leur haleine les lames des meilleurs couteaux de table, donnent de leurs mains sales, d'énormes coups de poing dans les fauteuils et dans les sofas moelleux, secouent les lits de plume, ouvrent et ferment tous les tiroirs,

pèsent les cuillers et les fourchettes d'argent, examinent jusqu'à la trame des draps et du linge, et ne manquent pas de déprécier tout. Il n'y à pas dans la maison une seule place qui ne soit fouillée. Des fumeurs et des priseurs regardent curieusement dans les placards de la cuisine aussi bien que dans les recoins des mansardes. De grands escogriffes avec des chapeaux usés, plantés à la fenêtre de la chambre à coucher, échangent des quolibets avec les gens qui passent dans la rue. Des personnages calmes et absorbés dans leurs calculs se sont retirés dans les cabinets de toilette avec des catalogues sur lesquels ils tracent des notes marginales avec des bouts de crayon.

Deux marchands de bric-à-brac montent sur les échelles de sauvetage pour les incendies, et, du haut de la maison, ils jouissent du panorama de tout le voisinage. Le brouhaha et le bruit des gens qui montent et descendent durent plusieurs jours. On voit une grande affiche portant ces mots : *À vendre un mobilier moderne, excellent, etc., etc., etc*.

Dans le grand salon, on a formé une palissade de tables à perte de vue ; et sur ces tables modernes, élégantes, à pieds tournés, d'un acajou luisant et poli, s'élève le bureau du commissaire-priseur : alors ces troupeaux de vampires aux habits râpés juifs et chrétiens, les fumeurs et les priseurs, et les grands escogriffes aux chapeaux usés, s'assemblent autour du commissaire, s'asseyent sur tout ce qu'ils rencontrent, sans en excepter les dessus de cheminée : les enchères commencent. Pendant toute la journée, c'est une chaleur, c'est un bourdonnement, une poussière ! on ne s'y reconnaît plus ! tout est en action dans la personne du commissaire ; tout remue à la fois, épaules, voix et marteau. Les hommes aux casquettes de moquette s'échauffent et jurent comme tous les diables en se jetant sur les lots ; les lots passent,

passent, et il en revient toujours d'autres. Parfois une plaisanterie excite un cri général. Ce tapage là dure quatre jours consécutifs. *À vendre un mobilier moderne, excellent, etc., etc., etc.*

Alors on voit apparaître les vieux cabriolets et les tapissières ; puis des voitures suspendues, des chariots, puis une armée de commissionnaires, portant chacun leur crochet. Toute la journée, les hommes à casquettes sont aux bois de lit vissant et dévissant ; on en voit une douzaine dans l'escalier, qui chancellent sous leurs pesants fardeaux et qui hissent dans les cabriolets, les tapissières, les voitures suspendues et les chariots, des meubles d'acajou, de bois de rose et des glaces. À la porte, il y a toutes sortes de véhicules, depuis le tombereau jusqu'à la brouette. Le petit lit du pauvre Paul est emporté dans une voiture que traînent deux baudets en tandem. En une semaine à peu près, le *mobilier moderne* est déménagé.

À la fin, voilà donc tout parti ! Il ne reste dans la maison que les feuilles des catalogues semées çà et là, des brins de paille et de foin sur le parquet et une collection de pots d'étain derrière la porte de l'allée. Les hommes à casquettes mettent leur tourne-vis dans un sac, le sac sur leur épaule et s'en vont. Un des messieurs armés de plume et d'encre passe encore dans les appartements pour jeter un dernier coup d'œil. Il fait afficher aux fenêtres : *Jolie maison à louer, par bail de trois, six, neuf,* et il ferme les volets. À la fin, il suit les hommes à casquettes. Il ne reste pas un seul des envahisseurs. La maison n'est plus qu'une ruine et les rats la quittent.

Les appartements de Mme Pipchin, avec les pièces fermées du rez-de-chaussée, dont les persiennes sont baissées,

ont échappé à la dévastation générale. Mme Pipchin, pendant la vente est restée dans sa chambre, froide et dure comme une pierre ; de temps en temps, elle est allée jeter un coup d'ail à la vente, pour voir si les enchères montaient bien et pour offrir son prix d'une certaine bergère. L'enchère de Mme Pipchin, pour la bergère, n'a pas été couverte : elle est assise sur son lot, quand Mme Chick entre dans sa chambre.

« Comment va mon frère, madame Pipchin ? lui dit-elle en entrant.

— Je n'en sais fichtre rien, répondit Mme Pipchin. Il ne me fait jamais l'honneur de me parler. Il a à boire et à manger dans la chambre voisine de la sienne ; et il va prendre lui-même ce dont il a besoin, quand il n'y a personne. Il est donc inutile de m'interroger là-dessus, je n'en sais pas plus que le Grand Turc. »

Et l'acerbe Pipchin accompagne ses paroles d'un geste assez leste.

« Mais, mon Dieu s'écrie Mme Chick d'un ton de douce pitié, combien de temps cela va-t-il durer ! Si mon frère ne veut pas faire un effort, que va-t-il devenir ? J'aurais cependant cru qu'averti par tant de tristes circonstances, résultant de ce qu'il n'avait pas fait d'effort, il ne serait pas retombé dans cette fatale erreur.

— Bah ! bah ! dit Mme Pipchin en se frottant le nez, je trouve qu'on fait beaucoup trop de bruit pour peu de chose. Ce n'est déjà pas si étonnant ! Il n'est pas le premier qui ait eu le malheur de se voir obligé de se séparer de ses meubles. Moi aussi j'ai eu des malheurs !

— Mon frère, continue Mme Chick du ton le plus posé, est un homme si singulier, si étrange ! C'est l'homme le plus

singulier que j'aie jamais vu. En voici la preuve : quand il a appris le mariage et le départ de cette enfant dénaturée… Enfin c'est une consolation pour moi de me rappeler que j'ai toujours dit qu'il y avait quelque chose d'extraordinaire dans cette enfant-là ; mais personne ne fait attention à ce que je dis… Quand il a appris le mariage et le départ de sa fille, croirait-on qu'il s'est retourné de mon côté en me disant que, d'après ma conduite, il avait supposé qu'elle était venue chez moi. Mon Dieu ! mon Dieu ! et savez-vous ce qu'il m'a répondu quand je lui ai dit tout simplement un jour : « Paul, je suis folle, je n'en fais aucun doute, mais je ne puis m'expliquer comment vos affaires en sont venues à ce point-là ? » il s'est emporté et m'a priée de ne venir le voir que lorsqu'il me demanderait. Mon Dieu ! mon Dieu !

— Ah ! dit Mme Pipchin, c'est bien dommage qu'il ne se soit pas trouvé dans mes passes. Ça lui aurait joliment trempé le caractère. »

Mme Chick, qui n'écoute pas les réflexions de Mme Pipchin, continue :

« Comment cela finira-t-il ? voilà ce que je voudrais savoir. Que veut faire mon frère ? Il faut qu'il fasse quelque chose. Ça ne sert à rien de rester enfermé dans sa chambre. L'ouvrage ne viendra pas le trouver : il faut que ce soit lui qui aille trouver l'ouvrage. Eh bien ! pourquoi n'y va-t-il pas ? Puisqu'il a été dans les affaires toute sa vie, il doit savoir se retourner. Alors pourquoi ne se retourne-t-il pas ? »

Mme Chick, qui vient de forger avec tant d'habileté cette chaîne non interrompue de raisonnements vigoureux, demeure silencieuse toute une minute à s'applaudir de ce beau chef d'œuvre.

« Et puis, continue la discrète dame toujours avec son ton d'argumentation logique, a-t-on jamais vu un entêtement pareil ? rester enfermé, quand il se passe chez vous des scènes aussi désagréables, aussi terribles ! Ce n'est pas comme s'il n'avait nulle part à aller. Ne pouvait-il pas venir à la maison ? Il sait bien qu'il y est comme chez lui, je suppose. M. Chick le lui a bien dit et moi je le lui ai répété : « Voyons, Paul, j'espère que vous n'allez pas croire, parce que vos affaires sont en mauvais état, que vous en êtes moins notre frère pour cela ? Vous ne vous figurez pas sans doute que nous sommes comme le monde, nous ! » Mais non ; il reste enfermé ; il s'entête à rester enfermé malgré tout. Mais, mon Dieu ! supposez que la maison vienne à être louée, que fera-t-il ? Il ne pourra pourtant pas rester ici ! s'il cherchait à y rester, il y aurait expulsion de par la loi et tout ce qui s'ensuit : il faut donc qu'il s'en aille. Eh bien ! pourquoi ne pas commencer par là ? Cela me ramène à ce que je disais tout à l'heure, et je me demande encore comment cela finira.

— Pour ce qui me regarde, répond Mme Pipchin, je sais bien comment cela finira ; et ça me suffit. Je m'en vais en diligence.

— En quoi, madame Pipchin ? demanda Mme Chick.

— En diligence ; je veux dire que je m'en vais tout de suite, dit d'un ton bourru Mme Pipchin.

— Ah ! ma foi, madame Pipchin, réplique Mme Chick avec franchise, je ne peux réellement pas vous en blâmer.

— Vous m'en blâmeriez que ce serait tout de même, réplique la mordante Pipchin. À tout prix, je veux m'en aller. Je ne resterai pas ici. Je mourrais au bout d'une semaine. Il m'a fallu faire cuire moi-même ma côtelette de porc hier ; je

ne suis pas habituée à cela. Mon tempérament n'y tiendrait pas. En outre, j'avais de belles connaissances à Brighton, quand je suis venue ici… les Pankey à eux seuls me rapportaient toujours bien par an quatre-vingts livres sterling ; je n'ai pas le moyen de laisser échapper cette bonne aubaine. J'ai écrit à ma nièce ; elle m'attend à présent.

— Avez-vous parlé à mon frère ? demande Mme Chick.

— Lui parler ! lui parler ! avec ça que c'est facile. Hier, je lui ai crié du dehors que je n'étais plus utile ici, et qu'il vaudrait mieux que je lui envoyasse Mme Richard. Il s'est mis à grogner quelque chose comme un : oui ! et j'ai envoyé prévenir la Richard. Oui, il s'est mis à grogner, je vous demande un peu ! Si ç'eût été M. Pipchin, attends, attends, je vous l'aurais fait grogner, moi. C'est vrai : voilà de ces choses qui mettent votre patience à bout ! »

Alors ce modèle de femme, qui avait puisé tant de force et de courage dans les profondeurs des mines du Pérou, se lève de sa bergère et conduit Mme Chick à la porte. Mme Chick, déplorant jusqu'à la fin le caractère singulier de son frère, se retire sans bruit, très-satisfaite de sa pénétration et de la sûreté de son jugement.

Sur la brune, M. Toodle, qui a fini son ouvrage, arrive avec Polly et une malle, et les dépose à la porte, en faisant retentir un gros baiser sur la joue de Polly, dans le vestibule de la maison déserte. Cette demeure abandonnée produit beaucoup d'effet sur l'esprit de Toodle.

« Que je te dise, ma bonne Polly, dit Toodle, maintenant que je suis conducteur de machines et que j'me pousse dans le monde, je n'taurais pas laissé venir mourir d'ennui ici, si ce n'était à cause des bienfaits passés. Mais il ne faut jamais

oublier les bienfaits, Polly. Et puis, vois-tu, ta bonne figure fait du bien à ceux qui sont dans le malheur. Allons ! ma chère, que je t'embrasse encore un brin. Je sais ce qui te plaît le plus, c'est de faire une bonne action ; m'est avis que c'est bien de faire ça. Bonsoir, Polly ! »

Mme Pipchin apparaît sombre dans ses vêtements d'alépine noire, sous son chapeau et sous son châle noirs ; ses effets sont emballés ; et sa bergère, l'ex-bergère favorite de M. Dombey, qu'elle a eue pour rien à la vente, est déjà à la porte de la rue : elle attend une patache qu'elle a retenue, qui part ce soir pour Brighton et qui doit venir la chercher pour la conduire chez elle.

La patache arrive. On transporte les vêtements de Mme Pipchin ; puis la bergère est soigneusement placée dans un coin, sur des bottes de foin ; l'aimable dame ayant l'intention d'occuper ce siége pendant la durée du voyage. Enfin on fait passer Mme Pipchin : elle prend place dans la voiture avec sa mine refrognée. Son œil dur étincelle comme celui d'une vipère ; on dirait qu'elle pense déjà à ses rôties beurrées, à ses côtelettes chaudes, à ses victimes de petits enfants, à la pauvre Berry et à tous les autres agréables passe-temps de son château d'ogresse. Mme Pipchin va presque jusqu'à rire au moment où la patache se met en route. Elle retrousse dans la voiture sa robe d'alépine noire, et s'enfonce au milieu des coussins de sa bergère.

La maison n'est plus qu'une ruine, les rats mêmes l'ont quittée jusqu'au dernier.

Polly seule est restée dans la maison abandonnée : toute seule, car il n'y a plus de société dans ces chambres fermées où se cache le maître. Mais elle n'est pas seule longtemps. Il fait nuit, elle est assise à travailler dans la chambre de la

femme de charge, elle fait tout ce qu'elle peut pour oublier combien la maison est solitaire, pour oublier l'histoire qui s'y rattache. Tout à coup elle entend frapper à la porte de l'allée ; ce coup retentit aussi fort qu'il est possible dans une demeure entièrement vide. Elle ouvre ; et revient dans l'allée sonore accompagnée d'une femme qui porte un chapeau noir : c'est miss Tox et miss Tox a les yeux rouges.

« Oh ! Polly, dit miss Tox, quand je suis allée chez vous pour donner une petite leçon aux enfants, j'ai appris la nouvelle que vous aviez laissée pour moi : et aussitôt que j'ai pu recouvrer mes sens, je suis partie pour vous voir. Il n'y a que vous ici ?

— Pas une âme de plus, dit Polly.

— L'avez-vous vu ? dit tout bas miss Tox.

— Mon Dieu, non ; voilà plusieurs jours qu'on ne l'a pas vu. On me dit qu'il ne quitte jamais sa chambre.

— Dit-on qu'il soit malade ? demande miss Tox.

— Non, madame, non que je sache ; s'il est malade, c'est d'esprit. Ah ! le pauvre homme ! il doit avoir en effet l'esprit bien malade. »

Miss Tox est attendrie : elle ne peut dire un mot ; elle n'est plus de la première jeunesse ; mais l'âge et le célibat ne l'ont pas endurcie. Son cœur est toujours tendre ; sa sensibilité toujours délicate, ses démonstrations de respect toujours sincères. Sous son camée, à œil de poisson, miss Tox porte de meilleures qualités que beaucoup d'autres personnes qui ont un extérieur moins singulier. Elle a des qualités solides. Ces qualités-là survivront pendant bien des années aux plus

beaux extérieurs, aux plus brillantes formes qui tombent avec le temps sous la faux du grand moissonneur.

Miss Tox reste longtemps avec Polly ; quand elle se retire, Polly l'accompagne avec sa lumière sur l'escalier : une fois sortie, elle regarde dans la rue pour se distraire : elle éprouve de la répugnance à rentrer dans la triste demeure, à refermer cette solitude avec les lourds verrous de la porte et à se retirer dans sa chambre à coucher. Elle finit par s'y résigner pourtant. Le matin, elle met dans une des chambres, dont on a laissé les persiennes fermées, tout ce qu'on lui a dit de préparer ; puis elle s'en va, et ne rentre dans cet appartement que le lendemain matin à la même heure. Il y a bien des sonnettes, mais elles ne sonnent plus : elle entend le bruit d'un pas qui, va, qui vient : mais personne ne sort.

Miss Tox revient de bonne heure dans la journée. Elle s'occupe à préparer de petites gâteries comme elle les appelle, pour qu'on les porte dans la chambre le lendemain matin. Elle trouve tant de charme à cette occupation, qu'à partir de ce moment elle n'en démord pas : Tous les jours elle apporte dans son panier une foule de conserves puisées dans le petit magasin de feu le vénérable propriétaire de la tête à queue et à perruque. Elle apporte aussi, dans des cornets de papier, des morceaux de viandes froides, des langues de mouton, des moitiés de volaille, pour son propre dîner. Elle partage son repas avec Polly et passe la plus grande partie de son temps dans cette maison en ruine, que les rats ont quittée. Au moindre bruit, elle se cache et frissonne : elle entre dans la maison et elle en sort comme si elle avait fait une mauvaise action : elle ne veut qu'une chose : se dévouer sincèrement à l'homme ruiné qu'elle admire ; se dévouer à lui, sans qu'il le sache, sans que le monde le sache, à l'exception d'une pauvre et simple femme.

Le major le sait, lui ; mais personne ne s'en doute que le major, qui n'en est pas fâché. Le major, dans un accès de curiosité, a chargé son nègre de guetter la maison pendant quelque temps et de voir ce que devient Dombey. Le nègre lui a raconté la fidélité de miss Tox et le major, à cette nouvelle, s'est tenu les côtes de rire, à s'en étouffer. Depuis ce moment-là, il souffle comme un cachalot, ses yeux de homard lui sortent de la tête.

« Sacrebleu, monsieur, cette femme est idiote de naissance ! »

Et l'homme ruiné, comment passe-t-il son temps ? Seul ?

« Il se le rappellera dans cette même chambre bien des années plus tard. »

Il s'en souvent maintenant. Et ce souvenir lui pèse sur te cœur plus que tout le reste.

« Il se le rappellera dans cette même chambre bien des années plus tard ; la pluie qui tombe sur le toit, le vent qui gémit au dehors lui en apportent peut-être le présage dans leurs sons mélancoliques : il se le rappellera dans cette même chambre bien des années plus tard.

Il se l'est rappelé. Il y a pensé au milieu des ténèbres d'une nuit affreuse, à la triste clarté du jour, à la sombre aurore comme au crépuscule du soir, à l'heure des fantômes : il se l'est rappelé. Oui, dans son agonie, dans son chagrin ; dans ses remords, dans son désespoir, il a entendu ces mots retentir à ses oreilles. *Cher papa, parlez-moi, cher papa*. Oui il a encore entendu ces paroles, il a revu cette figure ! Il l'a vue laisser retomber sa tête dans ses mains tremblantes, et pousser un long et profond sanglot qui retentit à l'étage supérieur.

Il était tombé pour ne plus se relever. Sa ruine était une nuit profonde qui ne devait plus avoir de lendemain radieux : la tache faite à l'honneur de sa maison était indélébile. Rien ne pouvait plus, Dieu merci, rendre la vie à l'enfant qui n'était plus. Mais, quand il pensait qu'il aurait pu être si différent dans le passé (ce qui aurait bien changé le passé, mais il était trop tard maintenant), quand il songeait que tout cela était son ouvrage, quand il pensait qu'il aurait pu si facilement changer en bonheur ces années de malédiction. Oh ! c'est alors que son cœur souffrait cruellement.

Oh ! oui ! il se l'est rappelé. La pluie qui tombait sur le toit, le vent qui gémissait tristement au dehors en avaient bien apporté le présage dans leurs sons mélancoliques. Il savait maintenant ce qu'il avait fait. Il savait maintenant que c'était lui qui avait appelé sur sa tête ce coup terrible, sous lequel il était courbé en ce moment, plus, que n'auraient pu le faire les terribles coups de la fortune. Il savait maintenant ce que c'était que d'être repoussé, abandonné ; maintenant que les fleurs d'amour qu'il avait flétries dans le cœur de sa fille retombaient sur lui comme une pluie de cendres stériles.

Il pensait à elle, telle qu'il l'avait vue le soir où il était revenu avec sa femme. Il pensait à elle telle qu'il l'avait vue à chaque événement survenu dans la maison abandonnée. Il pensait maintenant, que tout, autour de lui, avait changé, excepté elle. Son petit Paul était réduit en poussière ; sa femme hautaine était tombée dans l'abîme de la honte ; son ami, son flatteur plutôt, était mort comme un lâche ; ses richesses s'étaient évanouies ; les murs mêmes qui l'abritaient le regardaient sans le reconnaître : Florence seule avait toujours conservé fixés sur lui ses yeux doux et aimants. Oui, c'était elle qui, la dernière, était restée pour lui la même jusqu'au dernier moment. Elle n'avait pas changé pour lui ;

pas plus, hélas ! qu'il n'avait changé pour elle ; et maintenant il l'avait perdue.

À mesure qu'il voyait dans son esprit tomber une à une toutes ces images, son enfant ; sa femme, son ami, sa fortune, oh ! comme le brouillard à travers lequel il l'avait vue s'éclaircissait pour lui montrer sa fille telle qu'elle était ! combien il regrettait maintenant de ne l'avoir pas aimée comme il avait aimé le petit Paul ! Mieux aurait valu pour lui la perdre comme il avait perdu son enfant chéri et les mettre ensemble, côte à côte, dans le même tombeau prématurée !

Dans son orgueil, car il en avait encore, il laissa le monde s'éloigner de lui en toute liberté. Quand le monde le quitta, il le quitta lui-même sans effort. Comme il n'en attendait plus que de l'indifférence ou de la pitié, il évita également sa pitié et son indifférence. Il ne voulait plus d'autre société dans son malheur que celle de la compagne qu'il avait repoussée. Que pouvait-il lui dire, quelle consolation lui demander enfin ! Il ne s'en rendait pas compte. Mais ce qu'il savait bien, c'est qu'elle lui aurait été fidèle s'il l'avait permis. Ce qu'il savait c'est qu'elle l'aurait aimé maintenant plus que jamais : il était convaincu qu'il était dans sa nature d'être fidèle comme il était convaincu qu'il avait le ciel au-dessus de lui : et c'était dans ces réflexions qu'il était plongé à chaque heure de son isolement : le jour, la nuit, il ne pensait pas à autre chose.

Il commença d'y penser (et depuis ce moment ne fit plus autre chose) le jour où il reçut la lettre du jeune époux de sa fille et où il eut la certitude qu'elle était partie. Et pourtant, au milieu de son infortune, il avait conservé tant d'orgueil, il la considérait tellement comme quelque chose qui aurait dû lui appartenir et qu'il avait perdu sans retour, que s'il avait

entendu sa voix dans la chambre à côté, il ne se serait pas levé pour aller la trouver. S'il l'avait vue dans la rue et qu'elle lui eût lancé un de ces regards timides qu'il connaissait si bien, il aurait passé devant elle avec la même figure froide et implacable ; il ne l'aurait pas abordée, il n'aurait pas adouci l'expression de sa physionomie, dût son cœur en être brisé de douleur. Quelque violentes qu'eussent été ses réflexions, quelle qu'eût été sa colère contre son mariage ou son mari, tout était passé maintenant. Il ne pensait qu'à ce qui aurait pu être et ce qui n'était pas. Il n'y avait plus pour lui qu'une pensée c'est qu'il l'avait perdue, et que lui, il était accablé par le chagrin et le remords.

Il se rappelait qu'il lui était né deux enfants dans cette maison ; qu'entre lui et ces murailles nues et dévastées il y avait un lien lugubre, il est vrai, mais invincible parce qu'il se rattachait à ses deux enfants qu'il avait perdus. Il avait songé à quitter cette demeure, car sans trop savoir où il irait, il savait bien qu'il ne pouvait rester là ; il avait songé à la quitter le soir même où ces tristes sentiments avaient germé dans son cœur ; mais il résolut d'y passer encore une nuit et de parcourir une fois encore toutes les chambres désertes.

Au milieu de la nuit, il sortit de sa solitude et, une lumière à la main, il monta lentement les escaliers. De toutes les traces de pas qu'il voyait là, et qui donnaient à l'escalier l'apparence d'une voie publique, il n'y en avait pas un, se disait-il, qui ne lui eût produit l'effet d'un coup de marteau dans la tête, pendant qu'enfermé dans sa chambre, il prêtait l'oreille. Y en avait-il eu assez de ces pas ! Comme ils se succédaient avec précipitation ! quelle lutte de vitesse ! et les pas de ceux qui montaient et les pas de ceux qui descendaient, et les pas de ceux qui se rencontraient ! il songeait encore avec effroi, avec stupeur aux angoisses qu'il avait en-

durées pendant cette épreuve, et au changement qu'il avait dû subir dans sa personne ! et dire qu'il y avait quelque part dans le monde un petit pas léger qui aurait pu, en un moment, effacer de son esprit ces affreuses traces ! et alors il courbait la tête, et il pleurait en montant.

Il croyait le voir monter aussi devant lui. Il s'arrête, lève ses yeux vers le châssis vitré : c'était une enfant qui portait dans ses bras un autre enfant, et qui chantait en chemin ; puis, il revoyait encore cette même enfant, mais seule et sans fardeau ; s'arrêtant un instant pour reprendre haleine ; les boucles de sa belle chevelure venaient s'agiter le long de son visage inondé de larmes ; elle se retournait pour le regarder.

Il erra dans ces appartements naguère si riches, maintenant si nus, si tristes, si changés qu'il n'en reconnaissait plus même ni l'étendue ni la forme. Il retrouvait là des traces de pas aussi nombreuses que dans l'escalier ; le souvenir des souffrances qu'il avait endurées en les entendant lui inspirait encore de l'inquiétude et de l'effroi. Il commençait à craindre que toutes ces idées n'ébranlassent sa pauvre cervelle et qu'il ne se perdît dans le labyrinthe de ces pensées comme il se perdait dans les traces des pas qui se confondaient les uns dans les autres.

Il ne se rappelait seulement plus dans laquelle de ces chambres elle demeurait, quand elle était seule. Aussi, pour échapper à son trouble, fut-il bien aise de monter plus haut. Il y avait là mille souvenirs mêlés à celui de sa femme perfide : celui de son perfide ami, son perfide commis, celui de son propre orgueil qui avait été son plus perfide conseiller ; mais il laissa là tous ces souvenirs pour se rappeler seulement ses deux enfants, avec quel mélange de regret, de tristesse et d'amour !

Partout des traces de pas ! on n'avait point respecté les vieilles chambres du haut, ces chambres où avait été placé le petit lit, c'était à peine s'il pouvait trouver un coin qui n'eût pas été profané, ou par terre ou contre la muraille, un coin où il pût se jeter, pauvre cœur brisé, pour y laisser couler ses larmes abondantes. Il en avait tant versé à cet endroit ! il y avait longtemps qu'il rougissait moins de sa faiblesse là que partout ailleurs. Peut-être même ce sentiment lui servait-il d'excuse à lui-même pour être monté là. C'est là qu'il avait voulu venir, courbé et la tête penchée sur sa poitrine : c'est là qu'étendu sur le plancher au milieu de la nuit, il pleurait, seul, à son aise… car il conservait, même là ; sa fierté, et si, dans ce moment, une main charitable s'était étendue vers lui, s'il avait vu apparaître un visage ami pour compatir à ses peines, il se serait levé, il se serait enfui pour retourner se cacher dans sa cellule.

Quand le jour parut, il s'était déjà renfermé dans ses appartements. Il avait eu envie de partir ce jour-là, mais il demeurait attaché fortement à cette maison comme à la dernière et seule chose qui lui restât. Il voulait partir le lendemain ; le lendemain arrivait, et il ajournait encore au lendemain. Chaque nuit, sans que personne le sût, il recommençait ses promenades nocturnes dans la maison abandonnée, comme un revenant. Plus d'une fois le matin, au lever du soleil, le visage défait, le corps penché derrière les persiennes de sa croisée où le jour pénétrait à peine, il songeait à la perte de ses deux enfants. Ce n'était plus comme autrefois où ses pensées se concentraient sur un seul. Maintenant il les réunissait dans son souvenir, où ils restaient inséparables. Oh ! pourquoi n'avaient-ils pas été autrefois inséparables dans son amour et dans la tombe ! il n'en aurait pas perdu un aujourd'hui plus cruellement que par la mort !

Cet état d'agitation et de trouble n'était pas nouveau pour lui. Ce n'est jamais un état nouveau pour des natures sombres et opiniâtres ; car elles soutiennent une lutte acharnée avant d'en venir là. C'est un terrain qui se mine sourdement et qui s'écroule en un moment : l'orgueil de cet homme, miné de tant de manières, s'affaissait, peu à peu, à chaque instant davantage, à chaque mouvement de l'aiguille sur le cadran.

À la fin, il se mit à penser qu'il n'avait pas besoin de quitter la maison. Qui l'empêchait de faire encore l'abandon de ce que ses créanciers lui avaient laissé (s'ils ne lui avaient pas laissé davantage, c'est qu'il ne l'avait pas voulu) et de briser tout simplement le lien qui le rattachait à la maison ruinée en brisant l'autre lien…

C'est à ce moment qu'il avait fait un faux pas en se promenant de long en large, et que le bruit en avait retenti jusque dans la chambre de l'ancienne femme de charge, mais on n'en sut pas la véritable cause ; quelle terreur si on avait pu s'en douter !

Le monde ne lui laissait pas de repos. Cette pensée le troubla encore ; on chuchotait, on bavardait, on ne voulait pas se taire un seul instant. Cette idée et les pas qu'il avait vu se confondre les uns dans les autres, l'ennuyaient à mourir. Les objets commercèrent à prendre à ses yeux une teinte lugubre et sanglante. Dombey-et-fils n'était plus… ses enfants n'étaient plus. « J'y penserai demain, » dit-il.

Le lendemain, il y pensa. Assis dans son fauteuil, il revit plusieurs fois dans la glace le tableau que voici :

Un spectre, les yeux hagards, les joues creuses, de lui-même, était là, rêvant devant le foyer vide. Quelquefois il

levait la tête pour regarder les rides et les creux de son visage, puis il la baissait encore pour réfléchir de nouveau ; d'autres fois il se levait, marchait, allait dans la pièce voisine et revenait, tenant caché dans sa poitrine quelque chose qu'il avait pris dans la toilette. Et puis, il regardait le bas de la porte et songeait.

Chut ! À quoi songeait ce spectre ?

Il songeait que, pour que le sang, en coulant par là, se répandit jusque dans le vestibule, il faudrait bien du temps. Il coulerait si lentement, si furtivement, s'arrêtant là pour couler encore et s'arrêter de nouveau, qu'il ne pourrait faire découvrir un homme blessé mortellement, que lorsqu'il serait mort ou mourant. Quand il eut pensé longtemps à cela, il se leva encore et se promena de long en large, la main dans la poitrine. Dombey regardait de temps en temps cette main et surveillait d'un œil curieux tous ses mouvements ; il trouvait à cette main fatale un air meurtrier ; et puis le spectre songeait encore. À quoi songeait-il ?

Si le sang coulait si loin, n'emporterait-on pas avec ses pieds les traces de ce sang dans la maison, au milieu de toutes ces empreintes de pas, ou même jusque dans la rue ?

Le spectre était assis, les yeux fixés, sur le foyer vide, et pendant qu'il était perdu dans ses pensées, une lueur brilla dans la chambre : c'était un rayon de soleil. Il n'y fit pas attention, et continua à rêver. Tout à coup il se lève, avec un visage sinistre ; sa main saisit convulsivement ce qu'il cache dans sa poitrine. Il est arrêté par un cri ; un cri sauvage, terrible, perçant, arraché par l'amour et la terreur ; il regarde il voit son image se refléter dans la glace, et à ses pieds, sa fille !

Oui, sa fille ! elle est là ! à genoux par terre, se serrant contre lui, et lui disant, les mains jointes :

« Papa ! cher papa ! pardonnez-moi, pardonnez-moi. Je suis revenue pour vous demander mon pardon à genoux. Sans ce pardon, il n'y a plus de bonheur pour moi. »

Elle est toujours la même, toujours la même, quand tout a changé. C'est toujours ce même visage qu'elle levait vers lui dans cette triste nuit ; elle est revenue pour lui demander pardon, *à lui !*

« Ô cher papa ! ne me regardez pas ainsi ! Je n'ai jamais eu l'intention de vous quitter. Je n'y ai jamais pensé, ni avant ni après. J'avais peur quand je me suis sauvée ; je ne pouvais réfléchir à ce que je faisais. Papa, cher papa, je suis changée ; je me repens ; je reconnais ma faute ; je sais mieux mes devoirs maintenant. Papa, ne me repoussez pas, ou j'en mourrai ! »

Il retomba sur sa chaise. Il sentit qu'elle lui prenait les bras pour se les mettre autour du cou ; il sentit qu'elle le serrait dans ses bras ; il sentit ses baisers sur son visage ; il sentit sa joue toute mouillée de larmes contre la sienne ; il sentit, oh ! Oui ! il sentit vivement… tout ce qu'il avait fait.

Elle lui prit la tête qu'il cachait dans ses mains maintenant, et la posa doucement sur ce sein qu'il avait meurtri, contre ce cœur qu'il avait presque brisé, et lui dit en sanglotant :

« Papa, mon cher papa, je suis mère. J'ai un enfant qui appellera bientôt Walter du nom que je vous donne. Quand il vint au monde et que je sentis tout ce que j'avais d'amour pour lui, je sentis en même temps tout ce que j'avais fait de mal en vous quittant. Pardonnez moi, cher papa ! Oh ! Je

vous en prie, que j'entende de votre bouche, ces mots : « Ma fille, soyez bénie, vous et votre petit enfant ! »

Il les aurait prononcés ces mots, s'il l'avait pu. Il lui aurait tendu ses mains, demandé son pardon, lui ; mais elle lui prit les mains dans les siennes et les abaissa vivement.

« Mon petit enfant est né sur mer, papa ! J'ai prié Dieu ; et Walter a uni ses prières aux miennes pour lui demander sa grâce et me permettre de revenir à la maison. À peine sur le rivage, je suis revenue vers vous. Ne nous quittons plus, maintenant, cher papa ! Ne nous quittons plus ! »

Sa tête, grisonnante maintenant, s'appuyait sur l'épaule de sa fille, et il se disait, en poussant un soupir, que jamais elle ne s'était reposée là auparavant.

« Vous viendrez à la maison avec moi, papa, voir mon petit enfant. C'est un garçon, papa. Il s'appelle Paul. Je crois… j'espère… qu'il ressemble… »

Ses larmes l'interrompirent.

« Cher papa ! par amour pour mon enfant, pour le nom que nous lui avons donné, par amour pour moi, pardonnez à Walter. Il est si bon et si tendre pour moi ! Je suis si heureuse avec lui ! Ce n'est pas sa faute si nous nous sommes mariés, c'est la mienne, je l'aimais tant ! »

Elle se rapprocha de lui, toujours de plus en plus ardente dans ses caresses.

« C'est le bien-aimé de mon cœur, papa. Pour lui je donnerais ma vie. Il vous aimera, il vous honorera autant que je le voudrai. Nous apprendrons à notre petit enfant à vous aimer et à vous honorer aussi, et nous lui dirons, quand il pourra nous comprendre, que vous aviez un fils qui

s’appelait comme lui ; qu’il est mort, et que sa perte vous a causé beaucoup de chagrin, mais qu’il est monté au ciel où nous espérons tous le revoir quand l’heure du repos viendra pour nous. Un baiser, papa, je vous en prie, pour me prouver que vous me promettez de vous réconcilier avec Walter, mon époux bien-aimé, le père du petit enfant, avec Walter qui m’a conseillé de revenir, papa : oui, qui m’a conseillé de revenir ! »

Elle se serra encore plus près contre lui en sanglotant : il déposa un baiser sur ses lèvres ; et, levant les yeux vers le ciel, il s’écria :

« Ô mon Dieu ! pardonnez-moi, car j’en ai grand besoin. »

Puis, laissant retomber sa tête, il pleura et la caressa : pendant longtemps on n’entendit pas le moindre bruit dans toute la maison ; ils restèrent tous les deux dans les bras l’un de l’autre, éclairés par le rayon de soleil qui s’était glissé dans la chambre avec Florence.

Docile et soumis à la prière de son enfant, il s’habilla pour sortir : son pas était mal assuré ; il se retourna et regarda en tremblant la chambre dans laquelle il avait été enfermé si longtemps et où il avait vu ce tableau dans la glace, et arriva avec elle dans le vestibule. Là, Florence ne détourna pas les yeux, elle craignait de réveiller dans son esprit le souvenir de leur dernière séparation ; car ils avaient les pieds sur les mêmes dalles où il l’avait frappée dans sa folie, et, se pressant contre lui, les yeux fixés sur son visage et le bras de son père autour d’elle, elle le conduisit à la voiture qui l’attendait à la porte et partit avec lui.

À ce moment, miss Tox et Polly sortirent de leur retraite et versèrent des larmes de joie ; puis elles placèrent dans une malle ses habits, ses livres et autres objets avec grand soin, pour les remettre à des personnes de confiance que Florence envoya dans la soirée les chercher. Enfin, elles prirent ensemble une dernière tasse de thé dans la maison solitaire.

« Eh bien, Polly, je l'avais bien dit, dans une triste circonstance, s'écria miss Tox assiégée par une foule de souvenirs, Dombey-et-fils est une fille après tout.

— Et une bonne, encore, s'écria Polly.

— Vous avez raison, dit miss Tox, et cela vous fait honneur, Polly, d'avoir toujours été son amie quand elle était toute petite. Vous avez été son amie longtemps avant moi, Polly, et vous êtes une bonne créature… Robin ! »

Ce dernier mot de miss Tox s'adressait à un jeune homme à tête ronde, en forme de boulet de canon, qui paraissait être dans une situation critique et fort abattu : il était assis assez loin dans un coin de la chambre. Lorsqu'il se leva, il révéla la taille et les traits du Rémouleur.

« Robin, dit miss Tox, je venais de dire à votre mère, comme vous avez pu l'entendre, que c'est une bonne créature.

— Oh oui ! qu'elle l'est, mademoiselle, répondit le Rémouleur d'un ton ému.

— À la bonne heure, Robin, dit miss Tox, je suis contente de vous entendre parler ainsi. Maintenant, Robin, que je vais vous mettre à l'épreuve comme mon domestique, d'après vos instantes prières, pour vous réhabiliter complétement, je saisirai cette occasion favorable pour vous dire

que j'espère que vous vous rappellerez toujours avoir eu une bonne mère, et que vous chercherez à vous conduire de façon à être sa consolation.

— Eh bien ! vrai, mam'zelle, répondit le Rémouleur, je le ferai. Je me suis déjà amendé un brin, et mes intentions sont aussi droites, mam'zelle, que celles l'un gars…

— Je vous prierai, Robin, de ne plus vous servir d'une telle expression, dit miss Tox poliment.

— Eh bien, alors, que celles d'un gaillard…

— Non, Robin, non, reprit miss Tox ; je préfère le mot individu.

— Eh bien, que celles d'un individu quelconque, dit le Rémouleur.

— C'est beaucoup mieux, remarqua miss Tox d'un ton satisfait ; c'est infiniment plus expressif.

— Mes intentions sont plus droites que celles de tout individu quelconque. Si on ne m'avait pas fait rémouleur, voyez-vous ; mam'zelle, et vous, maman, ce qui est bien la plus malheureuse chose pour un jeune ga… non, pour un individu, que je veux dire.

— Parfait ! parfait ! dit miss Tox d'un ton approbateur.

— Et si je n'avais pas été entraîné par les oiseaux, si je n'étais pas tombé sur un mauvais maître, dit le Rémouleur, je crois qu'j'aurais pu mieux tourner. Mais c'n'est jamais trop tard pour un…

— *Indivi*… suggéra miss Tox.

— *Du*, termina le Rémouleur ; d'm'amender, et j'espère bien m'amender mam'zelle, avec votre aide ; sur quoi je vous prie, mère, de souhaiter ben le bonjour de ma part à mon père, à mes frères et sœurs, et d'leur dire la chose.

— Je suis bien aise de vous voir aussi raisonnable, dit miss Tox. Voulez-vous, avant de partir, Robin, prendre une tasse de thé avec une tartine de pain et de beurre ?

— Merci ben, mam'zelle, » répondit le Rémouleur… et il se mit aussitôt à tourner la meule de ses mandibules avec une telle ardeur, qu'on voyait bien qu'il était depuis longtemps à la demi-ration.

Pendant ce temps-là, miss Tox mit son chapeau, son châle, et Polly en fit autant. Robin embrassa sa mère et suivit sa nouvelle maîtresse. Polly était si heureuse, elle espérait tant pour l'avenir que ses yeux étincelaient à la lumière du gaz, pendant qu'elle le regardait s'éloigner. Polly éteignit sa bougie, ferma la porte de la maison, et en donna la clef à un commissionnaire tout près de là, puis elle se hâta de rentrer chez elle. Elle se réjouissait à l'avance du bonheur que son arrivée inattendue causerait à sa petite famille. La grande maison qui gardait le silence sur les tristes choses qui s'étaient passées sous son toit, sur les changements dont elle avait été témoin, était là debout, sombre, refrognée et muette, n'étaient les fameuses affiches qui annonçaient aux amateurs que cette *jolie maison, résidence agréable pour une famille, était à louer présentement, par bail de trois, six neuf.*

CHAPITRE XXII.

Consacré surtout à des mariages.

On était arrivé à l'époque où le docteur et Mme Blimber donnaient leur grande fête du milieu de l'année. Ils priaient, comme toujours, chaque jeune homme appartenant à cet établissement distingué, de vouloir bien leur faire l'honneur de venir passer la soirée chez eux. Cette soirée commençait de bonne heure, à sept heures et demie, et l'on dansait des quadrilles. Puis les jeunes gens, conservant toujours une gravité décente, se rendaient dans leurs familles, l'esprit repu de connaissances. Le jeune Skettles était parti à l'étranger, où son père, sir Barnet Skettles, grâce à sa popularité, avait obtenu un poste diplomatique : le jeune homme était là, comme un ornement à demeure de la maison dont M. Skettles et lady Skettles faisaient les honneurs à la satisfaction de leurs compatriotes des deux sexes : ce qui était considéré comme un prodige d'habileté. M. Tozer, actuellement un jeune homme de haute taille, portant des bottes à la Wellington, était farci d'antiquité, à tel point qu'il aurait pu tenir tête à un vrai Romain des temps jadis pour la connaissance de la langue anglaise ; c'était un glorieux résultat qui musait de bien tendres émotions à ses bons parents ; mais les lauriers du Tozer empêchaient de dormir le père et la mère de M. Briggs. La tête de ce pauvre garçon ressemblait à une malle d'effets mal rangée : tout y était si dru et si serré que, lorsqu'il désirait quelque chose, il ne pouvait jamais mettre

la main dessus : aussi ses parents avaient l'oreille basse. Les fruits que le jeune Briggs avait si péniblement cueillis sur l'arbre de la science avaient été soumis à un tel pressurage, qu'ils n'avaient rien conservé de leur forme ou de leur saveur naturelle ; on pouvait les comparer moralement à des poires tapées. Quant au petit Bitherstone, il était en bien meilleur état ; le système de l'établissement avait eu sur lui un heureux résultat, qui, du reste, n'était pas rare ; du moment que la machine à science avait cessé de fonctionner ; elle n'avait plus laissé chez lui aucune impression. En ce moment, il était à bord d'un navire chargé pour le Bengale, et il était en train d'oublier si rapidement tout ce qu'il avait appris, qu'il n'était pas bien sûr de faire durer les déclinaisons des substantifs jusqu'au bout de la traversée.

Le docteur Blimber avait l'habitude, le matin du jour où il donnait sa soirée, de dire à ses élèves : « Messieurs, nous reprendrons nos études le 25 du mois prochain. » Cette fois il se départit de l'usage et leur dit : « Messieurs, lorsque notre ami Cincinnatus se retira dans ses terres, il ne présenta au sénat personne pour être son successeur. Eh bien ! Voici un Romain, et il mit sa main sur l'épaule de M. Feeder, bachelier ès lettres, voici un Romain dont on peut dire *adolescens imprimis gravis et doctus* que moi, Cincinnatus émérite, je désire présenter à mon petit sénat, comme devant être leur futur dictateur. Messieurs, nous reprendrons nos études le 25 du mois prochain, sous les auspices de M. Feeder, bachelier ès lettres. À cette nouvelle que le docteur Blimber était déjà allé personnellement et poliment annoncer à tous les parents, les jeunes gens applaudirent. M. Tozer, au nom des élèves de l'établissement, fit immédiatement cadeau au docteur d'un encrier en argent : il prononça un speech dans lequel la langue maternelle n'avait qu'une fort petite part : il y avait quinze citations latines et sept citations grecques ; les

plus jeunes étaient furieux, et, de dépit, ils poussaient des oh ! et des ah ! « Que le vieux Tozer fasse ce qu'il veut, disaient-ils, mais nous n'avons pas donné notre argent pour qu'il aille faire son pédant avec ! Pourquoi donc ça serait-il au vieux Tozer plutôt qu'à un autre de donner cet encrier ? Ce n'est pas son encrier à lui, c'est à tout le monde, il n'a pas le droit de s'en donner les gants. Et leur mécontentement s'exhalait en murmures au milieu desquels ils paraissaient prendre plaisir à se venger de lui en l'appelant : « vieux Tozer ! » consolation bien innocente, mais bien sentie.

Pas un mot, pas la moindre allusion n'avait été faite devant ces jeunes gens au mariage projeté entre M. Feeder, bachelier ès lettres et la belle Cornélia Blimber. Le docteur Blimber surtout se donnait une peine infinie pour prendre l'air de quelqu'un qu'un événement pareil surprendrait au plus haut point : ce qui n'empêchait pas que la chose fût parfaitement connue de tous les jeunes gens : la preuve c'est que, quand ceux-ci partirent pour aller rejoindre leurs parents et amis, ils prirent congé de M. Feeder en le plaignant de tout leur cœur.

M. Feeder au contraire voyait se réaliser ses rêves les plus romanesques. Le docteur s'était décidé à faire badigeonner l'extérieur de la maison et à la remettre à neuf ; puis à céder son établissement avec Cornélia, l'un portant l'autre. Les peintres se mirent à l'ouvrage, le jour même du départ des jeunes gens ; et déjà était arrivé le jour du mariage. C'était le matin, on attendait Cornélia pour la conduire à l'autel avec une paire de lunettes neuves.

Le docteur et ses doctes mollets, Mme Blimber et M. Feeder, bachelier ès lettres, avec ses mains longues et osseuses et ses cheveux en brosse, et le frère de M. Feeder,

le révérend Alfred Feeder, licencié ès lettres, qui devait donner la bénédiction nuptiale, étaient tous réunis dans le salon. Cornélia avec ses fleurs d'oranger et ses demoiselles d'honneur venait de descendre, et comme autrefois elle semblait un peu trop serrée, mais toujours charmante. Au même moment, la porte s'ouvre, et le jeune domestique myope annonce à haute voix :

« M. et Mme Toots ! »

Aussitôt entre M. Toots, qui est devenu un fort gaillard et qui donne le bras à une dame dont la mise est riche et distinguée, et dont les yeux noirs brillent du plus vif éclat.

« Madame Blimber, dit M. Toots, permettez-moi de vous présenter ma femme. »

Mme Blimber est enchantée de la voir. Elle garde un peu son quant-à-elle, mais elle se montre très-affable.

« Comme vous me connaissez depuis bien longtemps, vous savez, dit M. Toots, permettez-moi de vous dire que c'est une des femmes les plus remarquables du monde.

— Ah ! mon ami, dit Mme Toots, avec une petite moue grondeuse.

— Ma parole d'honneur ! dit M. Toots, je… je… je vous jure, Mme Blimber, que c'est une femme comme on n'en voit guère. »

Mme Toots rit de tout son cœur, et Mme Blimber la conduit à Cornélia. M. Toots présente ses hommages à la mariée et salue son ancien maître, qui lui dit par allusion à son mariage : « Eh bien, Toots, vous voilà donc enrôlé dans notre confrérie ? n'est-ce pas, Toots ? » Après quoi M. Toots se

retire avec M. Feeder, bachelier ès lettres, dans l'embrasure d'une fenêtre.

M. Feeder, en veine de gaieté, donne malicieusement un coup du revers de sa main droite sur l'abdomen de M. Toots et lui dit en éclatant de rire :

« Eh bien, mon vieux ! dit M. Feeder, nous y voilà donc ! il n'y a plus à s'en dédire, nous sommes pris au même trébuchet. Eh ! eh ! eh !

— Feeder, reprit M. Toots, recevez mes félicitations. Si vous êtes aus… aus… aussi heureux en hyménée que je le suis moi-même, vous n'aurez rien à désirer.

— Je n'oublie pas les vieux amis, moi, comme vous voyez. Je les invite à mon mariage.

— Feeder, répondit Toots avec gravité, plusieurs circonstances m'ont empêché de vous faire part de mon mariage. Premièrement, je vous avais parlé comme un imbécile de mes projets sur miss Dombey ; je craignis, en vous invitant à mon mariage, de vous donner à croire que c'était elle que j'épousais. Il aurait fallu des explications qui, je vous le jure sur ma parole d'honneur, dans un moment critique comme celui là, m'auraient complétement bouleversé. Secondement, notre mariage a eu lieu tout à fait en famille. Il n'y avait là qu'un ami de ma femme et le mien, qui est capitaine dans… dans,… je ne sais pas au juste dans quoi, mais ça ne fait rien. J'espère, Feeder, qu'en vous envoyant, avant de faire mon voyage à l'étranger avec Mme Toots, une lettre qui vous annonçait mon mariage, j'ai rempli les devoirs de l'amitié.

— Toots, mon garçon, dit M. Feeder en lui donnant force poignées de main, ce que j'en disais, c'était pour plaisanter.

— Maintenant, Feeder, dit M. Toots, je serais bien aise de savoir ce que vous pensez de mon union.

— Superbe ! répondit Feeder.

— Vous trouvez que c'est superbe, n'est-ce pas, Feeder ? dit M. Toots d'un ton solennel ! Eh bien jugez comme ce mariage doit être superbe pour moi personnellement ! Car vous ne pouvez pas vous figurer combien cette femme est extraordinaire. »

M. Feeder ne dit pas non. Mais M. Toots, secouant énergiquement la tête, insista pour bien faire comprendre qu'il était impossible de se figurer la chose en réalité.

— Vous savez, dit M. Toots, ce que je voulais dans une femme, c'était, en un mot, du bon sens. De l'argent, Feeder, j'en avais. Mais du bon sens, ce n'était pas mon fort !

— Oh ! pardon ! pardon ! vous en aviez, Toots, dit tout doucement Feeder, » Mais Toots repartit :

« Non, Feeder, je n'en avais pas ! Pourquoi le cacherais-je ? je n'en avais pas. Je savais qu'il y en avait là à revendre, dit M. Toots en tendant la main du côté de sa femme. Je n'avais pas de parent à compromettre ou à blesser sous le rapport de la condition sociale, car je n'avais pas de parents du tout. Le fait est que je n'avais personne qui me touchât de près, je n'avais que mon tuteur, et je vous dirai, Feeder, que je l'ai toujours considéré comme un pirate, comme un corsaire. Il n'était donc pas vraisemblable, comme bien vous pensez, que j'irais lui demander son avis.

— Certainement non, dit M. Feeder.

— En conséquence, j'ai agi à ma guise. Ce fut un beau jour pour moi, Feeder, que celui où je pris ce parti ! Il n'y a que moi qui puisse savoir tout ce qu'il y a de capacité dans cette femme-là. Si jamais les droits des femmes et…, etc. etc., ont besoin d'un bon défenseur, on peut compter sur sa puissante intelligence, je vous le promets. Suzanne, ma chère, dit tout à coup M. Toots en passant la tête entre les deux rideaux de la fenêtre, je vous en prie ; ne vous animez pas.

— Non, mon ami, dit Mme Toots, je cause un peu seulement.

— Mais, mon ange, dit M. Toots, je vous en prie, ne vous animez pas. Vous savez qu'il faut vous ménager : ainsi ne vous animez pas, ma chère Suzanne. Elle s'échauffe facilement, si vous saviez, dit M. Toots en prenant Mme Blimber à part, et une fois lancée, elle oublie les prescriptions du médecin. »

Mme Blimber insistait auprès de Mme Toots sur la nécessité de prendre des précautions pour sa santé, lorsque M. Feeder, bachelier ès lettres, lui offrit le bras, et descendit avec elle rejoindre les voitures en bas pour aller à l'église. Le docteur Blimber donnait le bras à Mme Toots ; M. Toots conduisait la belle mariée ; autour des fines lunettes voltigeaient, comme deux papillons, deux petites demoiselles d'honneur vêtues de robes légères. Le frère de M. Feeder, M. Alfred Feeder, licencié ès lettres avait pris les devants pour être prêt à remplir ses fonctions.

La cérémonie se passa admirablement bien. Cornélia avec ses petits cheveux crépus, y alla de bon cœur, comme

aurait pu dire Coq-Hardi ; et le docteur Blimber donna *sa fille à cet homme*, en père bien préparé à la séparation. Les deux petites demoiselles d'honneur, à robes de gaze, parurent très-émues : Mme Blimber fut attendrie, mais d'une manière décente ; elle dit au révérend M. Alfred Feeder, licencié ès lettres, en revenant à la maison, que si elle avait pu seulement voir Cicéron dans sa retraite de Tusculum, elle n'aurait plus rien à demander.

Il y eut ensuite un déjeuner qui se passa également en famille : l'entrain de M. Feeder fut si effrayant et gagna tellement Mme Toots, que, plusieurs fois, M. Toots lui dit à travers la table : « Ma chère Suzanne, ne vous animez pas ! » Ce qu'il y eut de mieux, c'est que Toots crut de son devoir de faire un speech et en dépit des signes télégraphiques de Mme Toots, qui voulait l'en dissuader, il se produisit en public pour la première fois de sa vie.

« Vraiment, dit M. Toots, dans une maison où tout ce que l'on a fait pour moi… de manière à… à… à… me troubler quelquefois les idées, j'en ai peur, mais ça ne fait rien et je n'en fais reproche à personne, dans une maison où j'ai toujours été traité comme un membre de la famille du docteur Blimber, où j'ai eu pendant un temps considérable un pupitre à part pour moi tout seul, je ne peux… je ne peux… laisser mon ami Feeder se… se…

— Se marier, souffla Mme Toots.

— Il ne sera pas hors de saison et sans intérêt, continua M. Toots avec une figure radieuse, de faire observer que ma femme, ici présente, est une femme tout à fait remarquable et s'en tirerait beaucoup mieux que moi… Je ne puis, disais-je, laisser mon ami Feeder se marier…, surtout à… à…

— À miss Blimber, souffla derechef Mme Toots.

— À madame Feeder, mon amour, dit tout bas M. Toots sur le ton d'une conversation particulière, eux que Dieu a unis, comme dit l'Évangile, *qu'aucun homme…* vous savez ce que je veux dire ; je ne puis donc laisser mon ami Feeder se marier surtout avec Mme Feeder sans proposer leurs… leurs santés ; et puisse, ajouta M. Toots en fixant ses yeux sur sa femme pour s'inspirer dans son poétique essor, puisse la torche de l'hyménée devenir un phare de bonheur, puissent les fleurs dont nous avons, en ce jour, jonché le sol sous leurs pas bann… bann… bannir pour toujours la tristesse ! »

Le docteur Blimber, qui adorait les métaphores, fut charmé de celle-ci.

« Bravo ! Toots, dit-il. Bravo ! c'est fort bien dit, vraiment ; » et il applaudit en même temps d'un signe de tête. M. Feeder répondit par un discours comique saupoudré de sentiment. M. Alfred Feeder, licencié ès lettres, félicita beaucoup le docteur et Mme Blimber. M. Feeder, bachelier ès lettres, ne fit pas moins de compliments aux petites demoiselles d'honneur en robes de gaze. Puis, le docteur Blimber prononça d'une voix sonore quelques pensées dans le genre pastoral. Il parla du toit de roseaux sous lequel Mme Blimber et lui avaient l'intention d'habiter, et, de l'abeille qui viendrait bourdonner autour de leur chaumière. Quelques moments après, comme les yeux du docteur commençaient à clignoter, et que son gendre, entre autres déclarations saugrenues, disait qu'ils n'étaient pas pressés et demandait à Mme Toots si elle ne chantait pas, la discrète Mme Blimber leva la séance et conduisit Cornélia aussi calme qu'à l'ordinaire dans la chaise de poste qui l'emporta avec l'homme de son cœur.

M. et Mme Toots se retirèrent à l'hôtel de Bedford, où Mme Toots avait habité autrefois sous le nom de Suzanne Nipper. Ils y trouvèrent une lettre qui prit à M. Toots un temps si considérable à lire, que Mme Toots en fut effrayée.

« Ma chère. Suzanne, dit M. Toots, la peur est encore plus dangereuse que l'animation. Je vous en supplie, soyez calme.

— De qui est cette lettre ? demanda Mme Toots.

— Elle est… elle du capitaine Gills, mon amour, dit M. Toots. Ne vous animez pas. Walter et miss Dombey sont attendus à Londres d'un moment à l'autre.

— Monsieur, dit Mme Toots, en se levant tout à coup de dessus le canapé et fort pâle, ne me trompez pas, c'est inutile… ils sont déjà arrivés, je le lis sur votre visage !

— Quelle femme étonnante ! s'écria M. Toots au comble de l'admiration. Oui vous avez raison, mon amour, ils sont arrivés. Miss Dombey a vu son père et ils sont réconciliés.

— Réconciliés ! s'écria Mme Toots en frappant des mains.

— Ma chère, dit M. Toots, je vous en prie, ne vous animez pas. Rappelez-vous l'ordonnance du médecin. Le capitaine Gills me dit… c'est-à-dire, il ne me le dit pas… mais d'après ce que je peux deviner, il me donne à entendre que miss Dombey a emmené son père de la vieille maison dans celle qu'elle habite avec Walter. M. Dombey est fort malade… on croit qu'il en mourra, et miss Dombey, ne le quitte ni jour ni nuit. »

Mme Toots se mit à sangloter.

« Ma chère Suzanne, dit M. Toots, je vous en prie, rappelez-vous les prescriptions du médecin, si vous le pouvez ! Si cela vous est impossible, ça ne fait rien… mais essayez toujours. »

Sa femme, reprenant tout à coup ses anciennes façons, se mit à le supplier avec tant d'instances de la conduire auprès de sa petite chérie, de sa bonne maîtresse, de son cher trésor, que M. Toots, dont la sympathie et l'admiration n'avaient pas de bornes, y consentit du plus profond de son cœur. Il fut convenu qu'ils partiraient immédiatement pour porter eux-mêmes la réponse au capitaine.

Ce jour-là, le capitaine, chez lequel se rendaient M. et Mme Toots, se trouvait, par un enchaînement mystérieux de circonstances fortuites, emporté dans le cortége fleuri de l'hyménée. Il n'y jouait pas pourtant le premier rôle, il n'était qu'au second plan, et voici comme :

Le capitaine, après être allé voir Florence et son petit enfant, et s'en être donné à cœur joie ; après avoir longuement causé avec Walter, sortit pour faire un tour. Il avait besoin de méditer seul sur les vicissitudes des choses humaines et de secouer violemment son chapeau de toile cirée à propos de la chute de M. Dombey pour lequel ses sentiments de générosité et de naïve simplicité se réveillaient dans son cœur. Le capitaine aurait été atterré par la nouvelle du désastre de l'infortuné M. Dombey, si le souvenir du petit enfant de Florence n'avait pas fait contre-poids à sa douleur : mais ce souvenir l'égayait si bien, que, dans la rue, il lui arriva, en pensant au petit bonhomme, d'éclater de rire tout seul et, dans les soudains transports de sa joie, de lancer son chapeau de toile cirée en l'air et de le rattraper, au grand étonnement des passants qui le regardaient ébahis. Les ra-

pides alternatives de gaieté et de tristesse auxquelles le capitaine était exposé par ce double sujet de peine et de joie mettaient son esprit à la torture : il sentit qu'il avait besoin de faire une longue promenade pour reprendre son sang-froid ; et comme en pareil cas, le milieu dans lequel on se trouve a beaucoup d'influence sur le moral, il choisit pour le théâtre de sa promenade le voisinage de son ancienne demeure : il marcha longtemps parmi les mâts ; les avirons, les fabricants de poulies, les marchands de biscuits de mer, les déchargeurs de houille, les chaudières à goudron, les matelots, les canaux, les docks, les ponts-levis, et traversa une foule d'autres objets également propres à calmer les nerfs.

La vue de quartiers paisibles comme ceux-là et surtout comme la région de Lime-House-Nole et des environs contribua tellement à remettre le capitaine dans son assiette, qu'il recouvra toute sa tranquillité chemin faisant, et qu'il se régalait en lui-même de la ballade de la *Belle Suzon*, quand tout à coup au détour d'une rue il fut pétrifié de voir une procession s'avancer triomphalement de son côté : il en perdit momentanément la parole.

Cette singulière manifestation était conduite par la terrible Mme Mac-Stinger. Elle avait toujours le même air déterminé et portait soigneusement attachée à sa virile poitrine une montre énorme avec toutes les breloques, que le capitaine reconnut d'un seul coup d'œil comme la propriété de Bunsby. Elle donnait le bras ni plus ni moins qu'au perspicace commandant de la *Prudente-Clara*. Celui-ci avait l'air triste et morne d'un prisonnier, né natif d'un pays étranger, et soumis sans résistance à la volonté de son vainqueur : c'était elle qui était son vainqueur. Derrière eux suivait le joyeux groupe des jeunes Mac-Stinger ; puis deux dames d'un aspect fier et terrible, menant entre elles deux un petit

monsieur avec un chapeau de haute forme, s'avançaient non moins triomphantes. À la queue, venait le mousse de Bunsby, qui portait les parapluies. Toute la procession marchait au pas, en bon ordre et, à défaut de la fière contenance des dames, la gaieté même de tout le reste de la procession aurait suffi pour faire voir qu'il s'agissait d'un sacrifice, dont Bunsby était la victime.

Le premier mouvement du capitaine fut de s'enfuir. Ce mouvement avait dû être aussi d'abord celui de Bunsby ; mais ses efforts étaient restés sans résultat, comme l'événement le prouva. Un cri de reconnaissance, qui partit du centre de la procession, arrêta le capitaine : c'était Alexandre Mac-Stinger qui courait à lui, les bras ouverts.

« Eh bien, capitaine Cuttle, dit Mme Mac-Stinger, voilà ce qui s'appelle une rencontre ! Je ne vous en veux plus maintenant, capitaine Cuttle. Vous n'avez plus à craindre de reproches de ma part. J'espère me présenter à l'autel avec des sentiments meilleurs. » Ici Mme Mac-Stinger s'interrompit, se redressa, poussa un gros soupir qui souleva sa poitrine et dit, en montrant la victime, « je vous présente mon mari, capitaine Cuttle. »

Le malheureux Bunsby ne regardait ni à droite ni à gauche, ni sa femme ni son ami ; il regardait tout droit devant lui, sans rien voir. Le capitaine avança sa main, Bunsby avança la sienne ; mais en réponse au salut du capitaine, il ne souffla pas mot.

« Capitaine Cuttle, dit Mme Mac-Stinger, si vous voulez oublier nos rancunes et voir votre ami, pendant qu'il est encore célibataire, vous n'avez pas de temps à perdre et nous serons flattés que vous vouliez bien nous accompagner à l'église. Voici une dame, dit Mme Mac-Stinger, en se retour-

nant vers la plus intrépide des deux, qui est ma dame d'honneur et qui sera fière de se mettre sous votre protection.

Le petit monsieur à grand chapeau, qui semblait être le mari de l'autre dame et qui, évidemment, n'était pas fâché de voir simplifier son rôle, fit place au capitaine et lui passa la dame. La dame aussitôt s'en saisit et faisant remarquer qu'en effet il n'y avait pas de temps à perdre, elle donna à haute voix le commandement : « En avant, marche ! »

La terreur que le capitaine éprouvait pour son ami, se mêlant d'abord à la terreur qu'il ressentait pour lui-même, le fit suer à grosses gouttes. Il se demandait avec effroi si lui, Cuttle, n'allait pas se voir aussi marié de force ; mais peu à peu il se rappela les formalités d'usage, en pareille circonstance, et se souvint qu'il fallait répondre *oui* ; il s'estima dès lors personnellement en sûreté, bien résolu, dans le cas où on lui adresserait la moindre question, de répondre, à haute et intelligible voix : *non*. Cette préoccupation ne laissa pas cependant que de le rendre moins sensible aux mouvements de la procession dont il faisait partie, maintenant, et à la conversation de sa belle compagne. Quand il fut moins agité, cette dame lui apprit qu'elle était la veuve d'un M. Bokum, ancien employé à la douane ; elle était, ajouta-t-elle, l'amie intime de Mme Mac-Stinger, qu'elle considérait comme le modèle de son sexe ; elle avait souvent entendu parler du capitaine, et elle espérait qu'il se repentait maintenant de son ancienne conduite ; enfin, elle avait la confiance que M. Bunsby sentait toute l'étendue de son bonheur ; malheureusement, dit-elle, les hommes ne sentent bien ce bonheur-là que lorsqu'ils l'ont perdu, etc., etc., et elle discourut longuement là-dessus.

Pendant tout ce temps-là, le capitaine ne pouvait s'empêcher de remarquer que Mme Bokum avait constamment les yeux fixés sur le marié, et que toutes les fois qu'on approchait d'un passage ou du coin d'une rue étroite, de nature à favoriser une fugue, elle était sur le qui-vive dans le cas où il tenterait de s'échapper. L'autre dame aussi, comme son mari le petit monsieur au grand chapeau, semblait exécuter une consigne en faisant bonne garde ; le pauvre homme était bien surveillé et les yeux vigilants de Mme Mac-Stinger anéantissaient par avance toute velléité de se soustraire à son bonheur. La populace qui voyait bien ce manége ne ménageait pas ses cris et ses quolibets, mais la terrible Mac-Stinger était indifférente à tout cela. Quant au pauvre Bunsby il ne paraissait pas même avoir la force de s'en apercevoir.

Le capitaine essaya plusieurs fois d'accoster le philosophe et de correspondre avec lui par des monosyllabes ou par des signaux, mais il échoua toujours, d'abord parce qu'il y avait là quelqu'un qui avait l'œil au guet, et ensuite parce que les yeux de Bunsby, qui n'était pas fait comme un autre, ne permettaient pas que son attention fût réveillée par le moindre signe extérieur. C'est ainsi qu'on arriva à la chapelle ; c'était un édifice propre et fraîchement badigeonné, récemment ouvert sous les auspices du révérend Melchisédech Howler qui avait bien voulu, sur d'instantes prières, accorder au monde encore deux ans d'existence, mais après l'avoir bien et dûment informé qu'après ces deux années, il lui faudrait absolument partir.

Pendant les improvisations du révérend Melchisédech, le capitaine trouva une occasion favorable pour transmettre de sa grosse voix dans l'oreille du marié ces mots :

« Comment va ? mon garçon, comment va ? »

À quoi Bunsby, sans faire attention à la présence du révérend Melchisédech, oubli qu'une situation aussi critique pouvait seule justifier, répondit :

« Diablement mal !

— Jeannot Bunsby, dit tout bas le capitaine, ce que vous faites là ; le faites-vous en toute liberté ?

— Non, répondit Bunsby.

— Eh bien alors, pourquoi le faites-vous ? » demanda le capitaine comme de raison.

Bunsby, qui avait l'œil toujours fixé à l'autre bout du globe, ne répondit rien.

« Pourquoi ne pas prendre chasse ? fit le capitaine.

— Hein ? dit tout bas Bunsby avec une lueur d'espoir.

— Prenez chasse ! dit le capitaine.

— À quoi bon ? répondit le malheureux philosophe. Elle me capturerait encore.

— Essayez ! répliqua le capitaine. Courage. Allons ! c'est le moment ! Prenez chasse, Jeannot Bunsby ! »

Jeannot Bunsby, cependant, au lieu de profiter du conseil, dit tout bas d'un ton désolé :

« Ça a commencé le jour de votre malle. Ah ! pourquoi l'ai-je ramenée au port ce soir-là ?

— Mon garçon, dit le capitaine d'une voix émue, je croyais que c'était vous qui vous étiez rendu maître d'elle et

non pas elle de vous, un homme de bon conseil comme vous ! »

M. Bunsby se contenta de pousser un soupir étouffé.

« Allons ! dit le capitaine en lui donnant un coup de coude, le moment est venu ! Prenez chasse ! je couvrirai votre retraite. Le temps fuit, Bunsby, c'est pour votre liberté. Voulez-vous ? une fois… »

Bunsby ne bougeait pas.

« Bunsby, répéta le capitaine, deux fois, voulez-vous ? »

Bunsby ne le voulut pas davantage.

« Bunsby, dit le capitaine d'un ton suppliant, c'est pour votre liberté, trois fois, voulez-vous ? C'est maintenant ou jamais ! »

Bunsby ne s'y décida ni alors, ni plus tard ; car peu d'instants après Mme Mac-Stinger l'avait épousé.

Une des circonstances les plus effrayantes de la cérémonie, aux yeux du capitaine, fut l'intérêt profond que Juliana Mac-Stinger parut y prendre et l'ardeur avec laquelle toutes les facultés de cette enfant, qui donnait les plus grandes espérances, tant elle ressemblait déjà à sa digne mère, étaient concentrées fatalement sur l'ensemble de la cérémonie. Le capitaine vit dans cette ardeur de son jeune âge une foule de piéges futurs qui se dressaient à n'en plus finir contre le sexe masculin ; une suite d'années d'oppression, de contrainte à laquelle la gent marinière était prédestinée. Juliana l'occupait plus que la roideur inflexible de Mme Bokum et de l'autre dame, que la joie du petit monsieur à grand chapeau et même que la terrible fermeté de Mme Mac-Stinger. Les petits Mac-Stinger comprenaient fort peu ce qui se passait et ne

s'en souciaient guère. Tout le temps de la cérémonie, ils n'étaient occupés qu'à piétiner sur leurs brodequins respectifs ; mais le contraste que faisaient ces coquins d'enfants avec Juliana ne servait qu'à faire ressortir ses qualités précoces. Encore un an ou deux, pensait le capitaine, et habiter dans la même maison que cette jeune fille serait l'abomination de la désolation.

La cérémonie se termina par un assaut général de la jeune famille contre M. Bunsby : ils l'appelèrent du tendre nom de père et lui demandèrent chacun un sou. Ces élans de tendresse passés, la procession allait se remettre en marche, quand elle fut arrêtée quelque temps par un éclat inattendu causé par Alexandre Mac-Stinger. Ce cher enfant mêlant apparemment, dans son esprit, l'église avec les caveaux mortuaires, dans lesquels il voyait continuellement entrer du monde, ce qui n'avait aucun rapport avec la cérémonie, ce cher enfant ne pouvait s'empêcher de croire qu'on allait enterrer bel et bien sa mère et qu'elle était à jamais perdue pour lui. Tourmenté par cette idée, il poussa un cri étourdissant, sa figure en devint noire. Quelque touchants que fussent ces témoignages de piété filiale, il n'était pas dans le caractère de cette incomparable femme de s'en émouvoir jusqu'à laisser dégénérer sa sensibilité en faiblesse. Aussi, après avoir essayé en vain de le convaincre par des bourrades, des coups de poing, des cris et autres avertissements semblables, elle l'entraîna dehors et essaya d'une autre méthode. Cette méthode parut aux invités consister tout simplement en une bonne volée de coups retentissants qui faisaient l'effet des applaudissements sonores de la claque au théâtre. Après quoi, ils virent Alexandre Mac-Stinger le derrière sur les pavés de la cour, la figure pourpre et poussant des cris horribles.

La procession put alors se reformer et se rendre à Brig-Place où le festin était prêt. Ce ne fut pas toutefois sans que Bunsby eût reçu des curieux maintes félicitations joyeuses sur son bonheur présent. Le capitaine les accompagna jusqu'à la porte de la maison ; mais les petites manières gracieuses de Mme Bokum l'inquiétaient fort ; Mme Bokum déchargée de sa tâche de surveillance (car les dames se relâchèrent sensiblement de leur vigilance quand le mariage fut conclu), avait maintenant tout le temps de témoigner au capitaine plus d'intérêt pour sa personne ; il vous planta donc tout ça là avec le captif prétextant doucement un rendez-vous et promettant de revenir tout à l'heure. Ce qui causait surtout son malaise, c'étaient ses remords d'avoir été la première cause de la capture de Bunsby, quoiqu'il n'y eût pas de sa part mauvaise intention : et puis il avait une si grande confiance dans l'habileté de ce philosophe !

Retourner près du vieux Sol Gills, chez le *petit Aspirant de marine*, sans aller auparavant demander des nouvelles de M. Dombey, était une chose que le capitaine ne pouvait pas faire. La maison qu'il habitait était cependant hors de Londres et en plaine, mais il monta en route dans une charrette, quand il se sentit fatigué, et fit gaiement la traversée.

Les jalousies étaient baissées et la maison était si tranquille, que le capitaine eut presque peur de frapper. Il écouta à la porte et, ayant entendu parler à voix basse tout près de là, il frappa doucement et fut reçu par M. Toots. M. Toots et sa femme venaient d'arriver après avoir passé chez *le petit Aspirant de marine* pour voir le capitaine et demander l'adresse de M. Dombey.

Mme Toots avait eu déjà le temps de prendre le petit enfant dans ses bras, et, assise sur les marches, elle le dodinait

et le caressait. Florence se penchait vers elle, et personne n'aurait pu dire qui Mme Toots caressait le plus ou de la mère ou de l'enfant, ou bien, qui était la plus affectionnée de Florence ou de Mme Toots l'une pour l'autre, ou pour l'enfant, tant il y avait de caresses et de baisers en l'air de part et d'autre.

« Est-ce que votre papa est bien malade, ma bonne et chère demoiselle Florence ? demanda Suzanne.

— Oui, il est bien malade, bien malade ! Mais, ma bonne Suzanne, il ne faut plus me parler comme autrefois, maintenant.

— Tiens ! qu'est-ce que cela veut dire ? dit Florence, en regardant avec surprise ses vêtements. Vous avez repris votre ancien costume, ma chère ? Le même bonnet, la même coiffure, et tout le reste ? »

Suzanne fondit en larmes, et couvrit de baisers la petite main qui l'avait touchée avec tant de surprise.

« Ma chère miss Dombey, dit M. Toots, en s'avançant, je vais vous expliquer cela. C'est la femme la plus extraordinaire, il n'y en a pas beaucoup comme elle. Elle avait toujours dit… elle me l'a dit avant que nous fussions mariés… elle l'a répété jusqu'à ce jour, qu'à votre retour, elle ne se présenterait devant vous qu'avec le costume qu'elle portait lorsqu'elle était à votre service. Elle avait peur, disait-elle, que vous ne la trouvassiez étrange autrement, et que vous n'allassiez l'aimer moins à cause de cela. Moi-même, je la trouve bien dans ce costume-là, continua M. Toots, je l'adore comme ça. Ma chère miss Dombey : elle sera encore votre bonne, votre femme de chambre, tout ce qu'elle était et plus encore : elle n'a pas changé. Mais Suzanne, mon amie, dit

M. Toots, qui avait parlé avec sentiment et admiration, tout ce que je vous demanderai, c'est de vous rappeler les prescriptions du médecin et de ne pas trop vous animer. »

CHAPITRE XXIII.

Attendrissement.

Florence avait besoin d'aide. L'état de M. Dombey était des plus graves, et l'assistance de Suzanne ne lui suffisait pas. La mort était au chevet de son père. Il n'était plus déjà que l'ombre de lui-même, et l'âme brisée, le corps affaibli, depuis qu'il avait laissé tomber sa tête sur le lit que sa fille avait préparé pour lui, il ne l'avait plus relevée.

Elle ne le quittait pas. Ordinairement il la reconnaissait, bien que, dans le trouble de ses idées, il confondît le temps et les circonstances. Ainsi quelquefois il lui parlait comme s'il venait de perdre son petit Paul. Il lui disait que, s'il ne lui avait pas parlé des soins qu'elle donnait à l'enfant, il s'en était pourtant bien aperçu ;… il s'en était bien aperçu ; puis il se cachait le visage pour pleurer, et sortait du lit sa main défaillante. Quelquefois il demandait sa fille : « Où est Florence ? disait-il. – Je suis là, papa, je suis près de vous. – Je ne la reconnais pas ; s'écriait-il ; nous avons été si longtemps séparés que je ne la reconnais pas ! ». Alors une muette terreur s'emparait de lui, ses yeux secs gardaient un éclat fiévreux, jusqu'au moment où Florence parvenait à le calmer et à lui faire verser des larmes, que dans d'autres temps elle s'était en vain efforcée de tarir.

Il redisait quelquefois pendant des heures entières tous ses anciens rêves, et Florence, qui l'écoutait, ne le compre-

nait pas toujours. Il répétait cette question de l'enfant : « Qu'est-ce que l'argent ? » il y réfléchissait longuement, il cherchait en lui-même, avec plus ou moins de suite dans ses idées, une réponse raisonnable, comme s'il n'y avait jamais pensé depuis. Souvent il répétait le titre de sa maison de commerce d'un air pensif et rêveur, et chaque fois il retournait la tête sur son oreiller. Il comptait le nombre de ses enfants. Un… deux… s'arrêtait, recommençait, pour s'arrêter et recommencer toujours de la même manière.

Mais ce n'était que pendant les crises les plus violentes. Dans toutes les autres phases de sa maladie, dans son état habituel, il ne parlait que de Florence. Le plus souvent, il se rappelait cette nuit dont le souvenir lui était revenu récemment. Il s'imaginait que, dans un moment de remords, il courait après elle pour la chercher en haut. Puis, confondant cette nuit avec les jours où il avait vu tant de traces de pas, il s'étonnait du nombre des pas et les suivait à la trace, en les comptant un par un. Mais tout à coup, un pas ensanglanté se mêlait aux autres, et puis il voyait des portes ouvertes ; il apercevait, se réfléchissant dans les glaces, certaines figures terribles, des hommes aux yeux hagards qui cachaient quelque chose dans leur sein. Et puis au milieu de tous ces pas, de ces pas ensanglantés, il voyait celui de Florence. Florence passait devant, et cet esprit agité et inquiet la suivait en comptant toujours ; il allait, allait toujours plus haut, comme s'il montait au haut d'une tour si élevée, qu'il lui fallût des années pour en gravir les degrés.

Un jour il demanda si ce n'était pas Suzanne qui avait parlé il y avait déjà un peu de temps.

« Oui, cher papa, répondit Florence ; seriez-vous content de la voir ?

— Très-content, dit-il.

Et Suzanne s'approcha de lui, non sans trembler beaucoup. Il parut heureux, la pria de ne pas s'éloigner, l'assura qu'il lui pardonnait tout ce qu'elle lui avait dit, et ajouta qu'il fallait qu'elle restât. « Florence et moi, disait-il, ne sommes plus comme autrefois ; nous sommes bien heureux, maintenant. Regardez ! » Et il attirait la douce figure sur son oreiller et la gardait près de lui.

Il resta ainsi bien des jours et bien des semaines. À la fin, il ne fut plus que l'ombre d'un homme ; il restait étendu sur son lit sans remuer et il parlait si bas, qu'il fallait s'approcher de ses lèvres pour l'entendre. Mais il était devenu calme, et, du fond de sa couche où il gisait étendu, il aimait, quand la croisée était ouverte, à regarder le beau ciel bleu et la verdure des arbres ; il aimait, le soir, à admirer le coucher du soleil. Ses yeux s'attachaient surtout aux ombres des nuages et des feuilles : on eût dit qu'il avait de la sympathie pour les ombres. Ce n'est pas surprenant, pour lui la vie et le monde n'étaient rien de plus désormais.

Il commença à montrer aussi de la sollicitude pour les fatigues de Florence. Souvent il secouait sa torpeur pour lui dire tout bas : « Allez, ma chérie, allez prendre l'air ! Allez voir un peu votre bon mari ! » Une fois que Walter était dans sa chambre, il lui fit signe de s'approcher et de se pencher vers lui, puis, lui serrant la main, il lui dit qu'il savait qu'il pouvait être tranquille sur sa fille quand il ne serait plus.

Un soir que Florence et Walter, vers le moment du coucher du soleil, se trouvaient assis dans sa chambre comme il aimait à les voir, Florence, qui tenait son petit enfant dans ses bras, se mit à chanter à voix basse la vieille chanson qu'elle avait si souvent répétée au pauvre Paul. Il n'eut pas le

courage, en cet instant, d'entendre cet air. Il lui fit signe de sa main tremblante de ne pas continuer. Mais le lendemain il la pria de la lui chanter, et plus d'une fois ensuite il la lui demandait le soir, et l'écoutait en détournant la tête.

Une autre fois, Florence était assise devant la fenêtre : son panier à ouvrage était entre elle et son ancienne femme de chambre, maintenant sa fidèle compagne. M. Dombey reposait. La soirée était belle, et il y avait encore deux heures de jour avant la nuit. Ce calme et ce repos du soir faisaient rêver Florence. Elle se rappelait le jour où son père, si changé maintenant, l'avait présentée à sa charmante mère, quand un léger coup, frappé par Walter sur le dos de sa chaise, la fit tressaillir.

« Ma chère, dit Walter, il y a en bas quelqu'un qui désire vous parler. »

Elle crut s'apercevoir que Walter était grave, et elle lui demanda s'il était arrivé quelque chose.

« Non, non, mon amour, dit-il ; j'ai vu moi-même la personne et je lui ai parlé. Il n'est rien arrivé. Voulez-vous venir ? »

Florence passa son bras sous le sien, et, confiant son père aux soins de la brune Mme Toots, qui s'occupait de son ouvrage avec toute l'ardeur et l'activité d'une brune aux yeux noirs, elle accompagna son mari en bas. Dans la jolie salle à manger qui ouvrait sur le jardin, était assis un monsieur qui se leva pour aller au-devant d'elle quand elle parut ; mais il fit un écart involontaire dont ses jambes chancelantes étaient cause, et fut heureux de trouver la table pour se retenir après.

Florence se rappela alors le cousin Feenix qu'elle n'avait pas d'abord reconnu dans l'ombre projetée par les arbres. Le cousin Feenix lui prit la main et la félicita de son mariage.

« J'aurais vraiment désiré, dit le cousin Feenix en s'asseyant, quand Florence eut pris un siége, me présenter ici plus tôt pour vous offrir mes félicitations. Mais, de fait, il est arrivé tant d'événements malheureux à la queue loup loup, comme on dit, que j'ai été dans un état diablement triste, et qu'il m'a été tout à fait impossible de voir personne. Je n'ai eu d'autre société que la mienne ; et, ce qui n'est pas très-flatteur pour un homme qui a de l'amour-propre, c'est que, de fait, je me suis ennuyé à la mort. »

Florence devina, d'après la contrainte et la gêne qu'elle remarquait dans les manières du cousin Feenix, qui, en dépit de ses petits ridicules, étaient toujours celles d'un vrai gentleman, et aussi dans la contenance de Walter, elle devina que ce n'était pas là tout ce qu'il avait à dire.

« Je disais à mon ami, M. Gay, si je puis avoir l'honneur de le nommer ainsi, dit le cousin Feenix, que je suis enchanté d'apprendre que mon ami Dombey est en voie parfaite de guérison. J'ai la confiance que mon ami Dombey ne se laissera pas abattre par une simple perte d'argent. Je ne puis pas dire que j'aie jamais éprouvé par moi-même de grande perte d'argent, n'ayant jamais eu, de fait, de somme considérable à perdre. Mais j'ai perdu tout ce que je pouvais perdre, et je ne vois pas que j'en aie éprouvé grand'peine. Je connais mon ami Dombey pour un homme diablement honorable, et ce doit être une grande consolation pour lui de savoir que c'est là l'opinion de tout le monde. Il n'y a pas jusqu'à Tommy Screwzer, tout bilieux qu'il est (mon ami Gay le connaît sans doute), qui ne souffle pas un mot là-contre. »

Florence pressentait de plus en plus qu'il allait en venir à quelque chose, et elle attendit avec anxiété ; avec tant d'anxiété même, que le cousin Feenix se hâta de répondre comme si elle lui en avait fait la question.

« De fait, mon ami Gay et moi nous avons discuté ensemble si je ne pourrais pas vous demander une faveur. J'ai obtenu de mon ami Gay, qui m'a reçu d'une façon on ne peut plus gracieuse et bienveillante, ce dont je lui suis très-reconnaissant, j'ai obtenu, dis-je, de solliciter auprès de vous cette faveur. Je pense qu'une personne aussi aimable que la fille charmante et accomplie de mon ami Dombey ne se fera pas beaucoup prier ; mais je suis heureux de savoir que j'ai déjà pour moi l'approbation et l'appui de mon ami Gay. C'est comme du temps que j'étais au parlement, quand un homme avait à faire, n'importe sur quoi, une motion (ce qui arrivait rarement à cette époque où nous étions tenus serrés, car les chefs des deux camps étaient de vrais caporaux qui ne plaisantaient pas avec la consigne, et c'était diablement utile pour faire emboîter le pas aux volontaires comme moi et les empêcher de tirer leur poudre aux moineaux, comme nous avions toujours la démangeaison de le faire), eh bien ! donc, du temps que j'étais au parlement, disais-je, quand un homme avait la permission d'aller en tirailleur, on regardait toujours comme un grand point pour lui de dire *qu'il avait le bonheur de croire que ses sentiments n'étaient pas sans avoir un écho dans le cœur de M. Pitt ;* de fait, c'était le pilote qui nous avait sauvés de la tempête ; sur quoi, un nombre diablement considérable d'individus applaudissaient aussitôt et le mettaient en veine. Le fait est que ces individus, ayant revu pour mot d'ordre d'applaudir de toutes leurs forces chaque fois qu'on prononcerait le nom de M. Pitt, devinrent si habiles à la manœuvre, que ce nom suffisait pour les réveiller. Mais, du reste, ils étaient tellement indifférents à toutes les cir-

constances accessoires, que Conversation Brown, un homme qui avalait ses quatre bouteilles à la buvette, et que le père de mon ami Gay doit avoir connu, (car mon ami Gay est trop jeune pour avoir pu le connaître lui-même) ; ce Conversation Brown disait, que si un orateur s'était levé pour annoncer à la chambre qu'il avait le regret de lui apprendre qu'en ce moment, dans le couloir, un honorable membre avait une attaque de nerfs, et que ce membre était M. Pitt, ce nom seul aurait été accueilli par un tonnerre d'applaudissements. »

Florence, qui ne voyait toujours rien venir, paraissait indécise ; ses regards allaient du cousin Feenix à Walter avec une expression de trouble croissant.

« Mon amour, dit Walter, ne vous tourmentez pas, il n'y a rien.

— Absolument rien, je vous le jure, dit le cousin Feenix, et je suis profondément affligé de vous causer un instant d'inquiétude. Je vous prie de croire qu'il n'y a rien. La faveur que j'ai à vous demander, est tout simplement… mais elle semble en réalité si singulière, que je serais on ne peut plus obligé à mon ami Gay d'avoir la bonté de rompre… de fait, de rompre la glace, » dit le cousin Feenix.

Walter, sur cette invitation, et plus encore sur l'invitation qu'il lisait dans les yeux de Florence impatiente de connaître cette énigme, finit par dire :

— Ma chère amie, il s'agit simplement de vous rendre à Londres avec ce gentleman que vous connaissez.

— Mon ami Gay nous accompagnera aussi, interrompit le cousin Feenix, mille pardons !

— Je vous accompagnerai, dit Walter… C'est pour une visite quelque part.

— À qui ? demanda Florence en les regardant tous deux tour à tour.

— S'il m'était permis de vous prier, dit le cousin Feenix, de ne pas nous forcer de répondre à cette question, je me hasarderais à prendre la liberté de vous présenter cette requête.

— Savez-vous à qui, Walter ? dit Florence.

— Oui.

— Et vous pensez que je fais bien d'y aller ?

— Oui, parce que je suis sûr que vous penseriez comme moi. Cependant, pour certaines raisons que je comprends parfaitement, il vaut mieux que vous n'en sachiez rien d'avance.

— Si papa dort encore, ou qu'il n'ait pas besoin de moi, je suis à vous dans un instant, » dit Florence.

Et, se levant tranquillement, elle leur jeta à tous deux un regard quelque peu étonné, mais plein de confiance, et elle quitta la chambre.

Quand elle reparut, toute prête à les accompagner, ils causaient tous deux gravement à la croisée. Florence se demanda avec surprise ce qui avait pu les rendre si intimes en si peu de temps. Elle ne s'étonna pas du regard plein d'orgueil et d'amour que son mari lui lança en interrompant la conversation quand elle rentra, car elle ne le voyait jamais sans rencontrer ce regard fixé sur elle.

« Je vous laisse une carte pour mon ami Dombey, dit le cousin Feenix, et j'ai la ferme confiance qu'il va recouvrer la santé et se rétablir d'heure en heure. J'espère que mon ami Dombey me fera l'honneur de me regarder comme un admirateur diablement chaud de son caractère, qui, de fait, est bien celui d'un bon négociant anglais et d'un gentleman vraiment distingué. Ma maison de campagne est dans le plus triste état de dégradation, mais si mon ami Dombey avait besoin de changer d'air et qu'il voulût prendre là ses quartiers, c'est un endroit on ne peut plus sain, ce qui n'est pas dommage, car il est diablement triste. Si mon ami Dombey se sent faible, et qu'il veuille bien me permettre de lui recommander une chose qui m'a fait le plus grand bien, à moi qui ai été un assez drôle de corps quelquefois, et qui ai vécu dans la plus grande liberté, du temps où l'on vivait libre, je lui conseillerai, de fait, de battre un jaune d'œuf avec du sucre et de la muscade dans un verre de xérès et de prendre le mélange le matin avec une rôtie. Jackson, qui tient la salle de boxe dans Bond-Street, homme de qualités supérieures et que mon ami Gay doit connaître de réputation, avait l'habitude de dire que pour donner du ton aux boxeurs, on substituait le rhum au xérès. Je recommanderai le xérès dans cette circonstance parce que mon ami Dombey est si faible, que cela permettrait au rhum de lui monter… de fait, de lui monter à la tête, et pourrait le mettre dans un diable d'état. »

Le cousin Feenix débita tout cela d'un air évidemment inquiet et agité. Puis il donna le bras à Florence en cherchant à retenir ses jambes qui s'entêtaient à aller dans le jardin. L'ayant conduite à la porte, il lui offrit la main pour l'aider à monter dans la voiture qui l'attendait.

Walter y monta après lui et ils partirent tous trois.

Ils firent environ six ou huit milles. Quand ils entrèrent dans une suite de rues tristes et sombres à l'ouest de Londres, il faisait presque nuit. Florence, pendant ce temps, avait mis sa main dans celle de Walter, et elle regardait avec un trouble, une agitation croissante, chaque nouvelle rue dans laquelle ils entraient.

Quand la voiture s'arrêta enfin devant la maison de Brook-Street, où s'était célébré le malheureux mariage de son père, « Walter, dit Florence, où sommes-nous ? Qui est-ce qui habite ici ? »

Comme Walter la rassurait sans répondre à ses questions, elle regarda la façade de la maison et vit que toutes les fenêtres en étaient fermées comme si elle n'était pas habitée. Pendant ce temps, le cousin Feenix était descendu et lui offrait sa main.

« Ne venez-vous pas, Walter ?

— Non, je reste ici. N'ayez pas peur, ma chère amie, il n'y a rien à craindre.

— J'en suis sûre, Walter, quand vous êtes si près de moi, mais… »

La porte s'ouvrit doucement, sans qu'on eût frappé, et le cousin Feenix la fit passer de l'air doux d'une soirée d'été dans la sombre et triste demeure. Elle était plus sombre et plus triste que jamais, et l'on eût dit que, fermée depuis le jour du mariage, elle avait fait provision de tristesse et d'obscurité.

Florence monta en tremblant l'escalier obscur et s'arrêta avec son introducteur à la porte du salon. Il l'ouvrit sans parler et la pria d'un signe d'avancer dans la chambre du fond

pendant qu'il resterait là. Florence, après avoir hésité un instant, s'y décida.

À la croisée, devant une table, était assise une dame qui venait, selon toute apparence, d'écrire ou de dessiner. Sa tête était tournée vers la rue, et appuyée sur sa main. Florence s'avança en hésitant, et resta tout à coup immobile comme si elle eût perdu l'usage de ses jambes. La dame tourna la tête.

« Grand Dieu ! dit-elle, qui est là ?

— Non, non, maman ! » s'écria Florence, qui recula en la voyant se lever, et étendit ses mains pour l'arrêter.

Elles se regardèrent toutes deux. La passion et l'orgueil avaient flétri le visage d'Édith, mais c'était bien elle encore, toujours belle et superbe. La terreur, l'effroi étaient peints sur le visage de Florence, mais on y lisait la pitié, la douleur, et le souvenir d'une tendre reconnaissance. Leurs deux visages exprimaient d'une manière saisissante l'étonnement et la crainte. Toutes deux étaient froides et silencieuses et se regardaient comme séparées par le sombre gouffre de l'irrévocable passé.

Florence fut la première à s'attendrir. Son cœur déborda, elle fondit en larmes et s'écria :

« Ô maman, maman ! Pourquoi faut-il nous revoir ainsi ? Vous qui avez été si bonne pour moi quand personne ne m'aimait ! Devions-nous donc nous retrouver ainsi ? »

Édith restait devant elle, muette et sans mouvement, les yeux fixés sur elle.

« Je viens de quitter mon père sur son lit de douleur, dit Florence ; c'est à peine si j'ose y songer. Nous ne nous sépa-

rerons jamais maintenant. Si vous voulez que je lui demande votre pardon, je le ferai, maman. Je suis presque sûre qu'il me l'accordera maintenant, si je le lui demande. Puisse le ciel vous l'accorder aussi et vous consoler !

Elle ne répondit pas un mot.

« Walter est en bas, dit timidement Florence, car nous sommes mariés et nous avons un petit garçon. C'est lui qui m'a amenée ici. Je lui dirai que vous vous repentez ; que vous êtes changée, dit Florence en la regardant tristement, et il parlera avec moi à papa, j'en suis sûre. Y a-t-il autre chose que je puisse faire ? »

Édith rompit le silence sans faire le moindre mouvement, et dit lentement :

« Pourrez-vous oublier, Florence, la tache faite à votre nom, à celui de votre mari, à celui de votre enfant ?

— Si cela se peut, maman ? Mais c'est déjà fait ; Walter et moi nous avons tout pardonné. Si ce pardon est pour vous une consolation, vous pouvez me croire, tout est oublié. Vous ne parlez pas (et la voix de Florence tremblait), vous ne parlez pas de papa, mais je suis sûre que vous voudriez aussi avoir son pardon. Oui, n'est-ce pas ? »

Elle ne répondit rien.

« Je le lui demanderai, dit Florence, je vous le rapporterai si vous le voulez, et nous pourrons alors nous quitter d'une manière plus conforme à l'amitié que nous avions l'une pour l'autre. Si j'ai reculé tout à l'heure en vous voyant, maman, dit Florence avec douceur et en se rapprochant d'elle, ce n'est pas parce que je vous crains ou parce que j'ai eu peur d'être mal reçue par vous. Je ne veux que remplir

mes devoirs envers mon père. Je lui suis chère, et il m'est bien cher aussi. Mais jamais je n'oublierai que vous avez été bien bonne pour moi. Oh ! que le ciel vous pardonne, maman, dit Florence en se jetant dans ses bras, que le ciel vous pardonne votre faute ; et qu'il me pardonne, si je fais mal, de ne pouvoir m'empêcher de vous serrer dans mes bras quand je me rappelle ce que vous avez été pour moi ! »

Édith, comme si le sentiment lui fût revenu en se sentant touchée par Florence, tomba à genoux et serra la jeune femme dans ses bras.

« Florence, s'écria-t-elle, mon bon ange ! avant que ma folie me revienne, avant que mon orgueil obstiné me rende encore muette, Florence, croyez-moi : je vous le jure, je suis innocente !

— Maman !

— Oh ! je suis bien coupable ! Oui, je suis coupable de ce qui a mis entre nous un gouffre infranchissable : coupable de ce qui me sépare, pour le reste de mes jours, de la pureté, de l'innocence, de vous et du reste du monde. Je suis coupable d'un ressentiment aveugle, furieux, dont je ne peux, ni ne veux, même maintenant, me repentir ; mais je ne suis pas coupable avec cet homme qui est mort, vous savez bien ; je vous le jure devant Dieu ! ».

Et à genoux par terre, elle leva ses deux mains vers le ciel et jura.

« Florence ! dit-elle, ô vous la plus pure et la meilleure des créatures, vous que j'aime, vous qui auriez pu me changer, et qui pendant un temps aviez réussi à le faire, telle que je suis, croyez-moi, je suis innocente de cela, et laissez-moi

une dernière fois serrer sur mon pauvre cœur cette tête chérie ! »

Florence émue, pleurait. Si Édith avait été ainsi autrefois, elle aurait été plus heureuse maintenant.

« Il n'y a rien au monde, dit-elle, qui eût pu m'arracher ce secret. Ni amour, ni haine, ni promesse, ni menace. J'avais dit que je mourrais sans rien révéler ; je l'aurais fait, je me l'étais promis, si je ne vous avais jamais vue, Florence.

— J'ai la confiance, dit le cousin Feenix en trottinant vers la porte et parlant, moitié en dedans, moitié en dehors, j'ai la confiance que ma charmante et distinguée parente me pardonnera d'avoir employé un petit stratagème pour ménager cette rencontre. Je ne pourrais pas dire que j'aie d'abord douté positivement que ma charmante et distinguée parente se fût compromise, d'une façon tout à fait déplorable, avec ce monsieur décédé, qui avait des dents blanches, parce que, de fait, on voit dans ce monde…, monde bien curieux par ses arrangements diablement bizarres, et qui est décidément la chose la plus inintelligible pour un homme d'expérience ; on voit, dis-je, dans ce monde, les plus singuliers rapprochements de ce genre. Mais, comme je le disais à mon ami Dombey, je ne pouvais croire à la faute de ma charmante et distinguée parente avant d'avoir eu des preuves positives. Et, quand feu ce monsieur a été, de fait, broyé d'une si horrible manière, je pensais que la position de ma charmante et distinguée parente devait être fort pénible, et comme je pensais aussi que notre famille avait bien quelque reproche à se faire de ne pas s'être occupée d'elle davantage, et que nous étions des gens bien insouciants, et que ma tante, qui avait été une diablement belle personne, n'avait pas été peut-être la meilleure des mères, je pris la liberté d'aller chercher sa fille en

France et de lui offrir la petite protection d'un homme assez mal accommodé. Dans cette circonstance, ma charmante et distinguée parente me fit l'honneur de me dire qu'elle pensait que j'étais à ma manière un diablement bon enfant, et de fait, elle consentit à se mettre sous ma protection. Ce que, de fait, je regardai comme fort bien de la part de ma charmante et distinguée parente, parce que je suis diablement *cassé* et que j'ai éprouvé un grand bien de ses soins. »

Édith, près de Florence, assise sur un sofa, fit un geste de la main comme pour le prier de n'en pas dire davantage.

« Ma charmante et distinguée parente, dit le cousin Feenix en se dandinant toujours à la porte, me pardonnera si, pour sa satisfaction et pour la mienne, aussi bien que pour celle de mon ami Dombey, dont la fille charmante et distinguée est l'objet de notre plus grande admiration, elle me pardonnera, dis-je, si je continue le fil de mes observations. Elle se rappellera, d'abord, que ni elle, ni moi, nous n'avons jamais fait la moindre allusion à sa fuite. Je m'étais toujours dit qu'il y avait là-dessous un mystère qu'elle pourrait expliquer si elle le voulait. Mais ma charmante et distinguée cousine étant une femme diablement décidée, je savais qu'il ne fallait pas, de fait, plaisanter avec elle, et je ne suis jamais entré dans aucune discussion. Cependant, ayant remarqué dernièrement que son point sensible paraissait être une violente tendresse pour la fille de mon ami Dombey, je pensai que si je pouvais amener une rencontre entre les deux personnes sans qu'elles y fussent préparées, il pourrait en résulter les meilleurs effets. Comme nous habitons Londres incognito, avant de nous rendre dans le sud de l'Italie où nous résiderons, de fait, jusqu'au moment où nous irons à notre dernière demeure, réflexion diablement triste pour un homme, je me mis en quête pour découvrir la demeure de

mon ami Gay, jeune homme d'un naturel plein d'une rare franchise et qui sans aucun doute est connu de ma charmante et accomplie parente, et j'eus le bonheur d'amener son aimable femme dans cette demeure. Et maintenant, dit le cousin Feenix, avec une émotion vraie et naturelle qui perçait à travers la légèreté de ses manières et de ses paroles décousues, je conjure ma parente de ne pas s'arrêter à moitié chemin, d'expliquer, autant que possible jusqu'où elle a été coupable. Je l'en conjure, non pas pour l'honneur de notre nom, ni pour sa propre réputation, ni pour aucune de ces considérations que les circonstances malheureuses l'ont amenée à regarder comme trompeuses et, de fait, je dirais presque comme d'amères railleries, mais je l'en conjure, parce que ce n'était pas bien : c'était mal. »

Après cette péroraison, les jambes du cousin Feenix consentirent à l'emmener ; il laissa seules Édith et Florence et ferma la porte.

Édith resta quelques instants silencieuse, assise tout près de Florence. Puis elle tira de son sein une lettre cachetée.

« Je me suis longtemps demandé si je devais écrire cette lettre pour la garder sur moi, en cas de mort subite ou accidentelle. Depuis, j'ai hésité à la détruire. Prenez-la, Florence. Elle contient la vérité.

— Est-ce pour papa ? demanda Florence.

— Elle est pour qui vous voudrez, répondit-elle ; c'est à vous que je la donne ; c'est vous qui la recevez, il ne l'aurait jamais eue autrement.

Elles gardèrent encore le silence : l'obscurité croissait.

« Maman, dit Florence, il a perdu toute sa fortune ; il a manqué de mourir et il a beaucoup de peine à se remettre. Ne lui dirai-je pas quelque chose de votre part ?

— Ne m'avez-vous pas dit, demanda Édith, que vous lui étiez bien chère ?

— Oui, dit Florence d'une voix tremblante.

— Dites-lui que je regrette que lui et moi nous nous soyons rencontrés.

— Rien de plus ? dit Florence après avoir attendu un moment.

— Dites-lui, s'il vous le demande, que je ne me repens pas de ce que j'ai fait, non, pas encore, car si j'avais à recommencer demain, je le ferais de même. Mais s'il est changé maintenant… »

Elle s'arrêta. Florence lui serrait silencieusement la main et cette étreinte l'arrêta.

« Mais puisqu'il est changé, reprit-elle, il sait lui-même maintenant qu'il eût mieux valu que cela ne fût jamais arrivé.

— Pourrai-je lui dire que vous le plaignez de toutes les peines qu'il a endurées ? dit Florence.

— Non, répliqua-t-elle, si elles ont pu lui apprendre à aimer sa fille. Il ne s'en plaindra pas lui-même, un jour, si elles ont pu lui donner cette leçon, Florence.

— Vous lui souhaitez du bien, et vous voudriez qu'il fût heureux. Oh ! j'en suis sûre, dit Florence. Laissez-moi le lui dire, si l'occasion s'en présente quelque jour. »

Édith arrêta sur elle ses yeux noirs et ne répondit pas avant que Florence eût renouvelé sa prière. Alors elle lui prit la main, la passa sous son bras et lui dit en regardant toujours d'un air rêveur la nuit qui avançait :

« Dites-lui que si maintenant, il a quelque raison de me plaindre dans mon passé, je le prie de le faire. Dites-lui que si maintenant, il a quelque raison de penser à moi avec moins d'amertume, je le prie de le faire. Dites-lui que tout morts que nous sommes l'un pour l'autre et ne devant plus nous retrouver jamais que dans l'éternité, il sait qu'un même sentiment nous rapproche maintenant, un sentiment qui n'avait jamais existé auparavant entre nous. »

La froideur semblait céder, et des larmes roulaient dans ses yeux noirs.

« J'espère, dit-elle, qu'il aura pour moi plus d'indulgence, et moi pour lui. Plus il aimera sa Florence, moins il me haïra. Plus il sera fier et heureux près d'elle et de ses enfants, plus il se repentira de la part qu'il a eue dans la triste vision de notre mariage. À ce moment, je me repentirai aussi, vous pourrez le lui dire alors, et je dirai moi-même, qu'au lieu de penser exclusivement aux causes qui m'avaient faite ce que j'étais, j'aurais dû pour son excuse penser davantage aux causes qui l'avaient rendu ce qu'il était. Je tâcherai alors de lui pardonner sa part dans nos torts réciproques ; qu'il tâche aussi de me pardonner la mienne.

— Ô maman, s'écria Florence, comme mon cœur est soulagé ! Que je suis heureuse de vous entendre parler comme cela ! j'en trouverai moins amère cette rencontre et cette séparation.

— Mots étranges à mon oreille, dit Édith, et que mes lèvres ne sont pas habituées à prononcer ! Mais quand même j'eusse été la misérable créature que je lui ai donné lieu de supposer, je crois que j'aurais pu encore les dire en apprenant que vous vous aimez tous deux. Qu'il sache que c'est lorsqu'il vous aimera le plus, qu'il trouvera dans son cœur plus d'indulgence pour moi, et moi pour lui ! Voilà les dernières paroles que je lui envoie. Et maintenant, adieu, ma chère enfant ! »

Elle la serra dans ses bras et l'on eût dit que tout ce qu'elle avait dans le cœur d'amour et de tendresse débordait à la fois.

« Ce baiser pour votre enfant. Tous ceux-ci pour votre bonheur ! Ma chère Florence, ma fille chérie, adieu !

— Nous nous reverrons, s'écria Florence.

— Non, jamais, jamais ! quand vous m'aurez laissée dans cette sombre chambre, figurez-vous que vous m'avez laissée dans ma tombe. Souvenez-vous seulement que j'ai vécu et que je vous ai aimée. »

Florence la quitta les yeux voilés par les larmes, accompagnée jusqu'au dernier moment par ses baisers et ses caresses.

Le cousin Feenix vint au-devant d'elle à la porte et la conduisit auprès de Walter qui l'attendait dans l'obscure salle à manger. Florence appuya sa tête sur son épaule et pleura longtemps.

« Je suis diablement désolé, dit le cousin Feenix en portant à ses yeux sa manchette de la manière la plus naturelle, et sans cacher le moins du monde son émotion, que la fille

charmante et distinguée de mon ami Dombey, l'aimable femme de mon ami Gay ait éprouvé dans sa nature si sensible une secousse aussi violente par suite de l'entrevue qui vient d'avoir lieu. Mais j'ai la ferme confiance que j'ai agi pour le mieux, et que mon ami Dombey pourra trouver une consolation dans les révélations que l'on vient de faire. Je déplore profondément que mon ami Dombey ait, de fait, contracté cette diable d'alliance, mais je suis entièrement persuadé que tout se serait fort bien passé sans les artifices de ce damné coquin de… Carker, avec ses dents blanches. Quant à ma parente qui m'a fait l'honneur de m'estimer assez pour se confier à moi, je serai de fait un père pour elle : je puis en donner l'assurance à l'aimable femme de mon ami Gay. Et quant aux changements de la vie humaine, de la conduite singulière que nous menons sans cesse, tout ce que je puis dire avec mon ami Shakspeare, dont le talent est de tous les siècles, et que mon ami Gay connaît sans aucun doute, *c'est que la vie est comme l'ombre d'un rêve*. »

CHAPITRE XXIV.

Conclusion.

Une bouteille, restée longtemps cachée à la lumière du jour et couverte de poussière et de toiles d'araignées, voit enfin les rayons du soleil, et le vin doré qu'elle contient étincelle sur la table.

C'est la dernière bouteille de vieux madère.

« Vous avez raison, M. Gills, dit M. Dombey. Voilà un vin rare et délicieux. »

Le capitaine, qui est de la partie, rayonne de joie. Son front resplendit d'une auréole de bonheur.

« Nous nous étions promis, monsieur, dit l'opticien ; je veux dire Édouard et moi… »

M. Dombey fait un petit salut de la tête au capitaine radieux et muet de bonheur.

« Nous nous étions tous deux promis, monsieur, reprend Sol Gills, que nous boirions un jour cette bouteille pour fêter le retour de Walter ; nous ne pensions pas alors le voir si heureux. Si vous n'y trouvez aucun inconvénient, monsieur, nous boirons avec votre permission, ce premier verre à la santé de Walter et de sa femme !

— À Walter et à sa femme ! dit M. Dombey. Florence, mon enfant… et il tourne la tête pour l'embrasser.

— À Walter et à sa femme ! dit M. Toots.

— À Walter et à sa femme, s'écrie le capitaine. Hurrah !… » Et comme le capitaine témoignait un violent désir de trinquer avec quelqu'un, M. Dombey aussitôt lui présente son verre. Les autres l'imitent, et tous en chœur, forment un cliquetis joyeux, qui ressemble à un petit carillon de cloches nuptiales.

D'autre vin vieillit dans la cave, comme autrefois le vieux madère ; la poussière et les toiles d'araignées en tapissent les bouteilles.

M. Dombey a des cheveux blancs. Sa figure porte des traces profondes de chagrins et de souffrances, mais ce ne sont plus que les traces d'un orage qui a passé, laissant derrière lui une belle soirée.

Les projets ambitieux ne le préoccupent plus. Sa fille et son mari sont maintenant tout son orgueil. Il est habituellement silencieux et rêveur, et ne quitte pas sa fille. Miss Tox est souvent des réunions de famille. Elle y est heureuse et bien venue. Son admiration pour son fier protecteur d'autrefois est devenue platonique, depuis la secousse qu'elle a éprouvée un matin dans sa chambre de la place de la Princesse ; mais son admiration n'a pas diminué le moins du monde.

Il ne reste rien à M. Dombey de sa fortune ; il touche seulement une certaine somme annuelle qui lui arrive il ne sait comment, avec instante prière de ne pas chercher à en savoir davantage. C'est, à ce qu'on lui assure, une dette, une restitution. Il a consulté à ce sujet son ancien employé, qui a

été d'avis qu'il pouvait accepter cette rente sans scrupule. Elle provient sans doute de quelque créance oubliée du temps de la Maison.

Le célibataire aux yeux en amande, n'est plus célibataire ! il a épousé la sœur du subalterne aux cheveux gris. Il va voir quelquefois son ancien chef, mais rarement. John Carker a, dans son histoire et dans son nom, surtout, une raison pour rester à distance de M. Dombey, et comme il demeure avec sa sœur et son mari, ils vivent, comme lui, retirés. Walter va les visiter quelquefois, Florence aussi, et la jolie petite maison résonne des duos arrangés pour piano et violoncelle, et des coups de marteaux *des forgerons harmonieux*.

« Et comment va le petit Aspirant de marine dans ces nouveaux jours ?

— Mais il est toujours là, la jambe en avant, surveillant avec la même vigilance les fiacres qui passent, et l'œil plus perçant que jamais, car il a été repeint à neuf, depuis son chapeau à trois cornes jusqu'aux boucles de ses souliers ; et au-dessus de sa tête, brillent, en lettres d'or, les noms réunis de *Gills* et *Cuttle*. »

Le petit Aspirant de marine n'a pas beaucoup étendu son commerce, mais on dit, dans un espace d'environ un demi mille autour du parapluie bleu de Leadenhall-Market, que d'anciens placements de M. Gills lui ont rapporté de beaux bénéfices. Au lieu d'être en arrière du siècle à cet égard, comme il le pensait, il était plutôt en avant, disait-on, et n'avait qu'à attendre l'heure et l'instant favorables. On ajoute tout bas que son argent commence à rouler et à rouler gaillardement. Ce qu'il y a de certain, c'est que, debout à la porte de sa boutique, avec son habit café, son chronomètre

dans sa poche et ses lunettes sur le front, il n'a pas l'air de se désoler si les chalands ne l'importunent pas. Au contraire, il a l'air le plus riant et le plus heureux, quoique toujours aussi vaporeux que par le passé.

Quant à son associé, le capitaine Cuttle, il se fait sur le commerce des illusions qui valent mieux que la réalité. Le capitaine est aussi heureux de l'importance du petit Aspirant de marine dans le commerce et la navigation de tout le pays, que s'il était impossible à un vaisseau de quitter le port de Londres sans le secours du petit Aspirant. Voir son nom sur la porte de la boutique est un bonheur dont il ne se lasse pas. Il traverse la rue vingt fois par jour pour le regarder d'en face, et ne manque jamais de dire chaque fois : « Édouard Cuttle, mon garçon, si ta mère avait pu savoir quel habile homme tu serais un jour, la pauvre bonne vieille en aurait reçu un coup de vent. »

Mais voici que M. Toots accourt vers le petit Aspirant de marine, de toute la rapidité de ses jambes, et la figure de M. Toots est toute rouge quand il se précipite dans la petite salle à manger.

« Capitaine Gills, dit M. Toots, et vous, M. Sol, je suis heureux de vous informer que Mme Toots vient d'augmenter sa petite famille.

— Cela lui fait honneur ! s'écrie le capitaine.

— Je vous félicite, monsieur Toots, dit le vieux Sol.

— Merci, dit M. Toots en ricanant, je vous suis bien obligé. Je savais que vous seriez bien aise de l'apprendre, et je suis venu moi-même pour cela. Le fait est que nous sommes positivement en progrès, vous savez. Nous avions

déjà Florence et Suzanne, et puis maintenant voilà un autre petit étranger.

— Une petite étrangère ? demanda le capitaine.

— Oui, capitaine Gills, dit M. Toots, et j'en suis bien aise. Plus nous pourrons avoir d'exemplaires de cette femme extraordinaire, mieux cela vaudra, à mon avis !

— Tenez bon ! dit le capitaine qui se tourne vers une bouteille, une vieille dame-jeanne, » car le soir est venu et les petites provisions habituelles de pipes et de verres du petit Aspirant de marine sont sur la table. « À sa santé ! Et puisse-t-elle en avoir autant que je boirai de verres à sa santé.

— Merci, capitaine Gills, dit M. Toots au comble de la joie. Je réponds à votre toast. Si vous voulez bien me le permettre et que cela ne désoblige personne, vu les circonstances, je fumerais volontiers une pipe. »

M. Toots se met donc à fumer, et dans la joie de son cœur, il devient très-loquace.

« Parmi toutes les preuves étonnantes que cette femme charmante m'a données de son excellent jugement, capitaine Gills, et vous, M. Sol, dit M. Toots, il n'y en pas de plus surprenante que le tact parfait avec lequel elle a compris mon dévouement pour miss Dombey. »

Les deux auditeurs font un signe d'assentiment.

« Car, voyez-vous, dit M. Toots, mes sentiments pour miss Dombey ne sont pas changés. Ils sont toujours les mêmes qu'autrefois. Elle est toujours pour moi le même idéal de perfection qu'avant le jour où j'ai fait la connaissance de Walters. Quand Mme Toots et moi nous avons commencé à

parler de…, bref, du sentiment tendre, vous savez, capitaine Gills…

— Oui, mon garçon, dit le capitaine ; le sentiment qui fait le pivot… de l'humanité… Vous n'avez qu'à ouvrir la Bible.

— Je n'y manquerai pas, capitaine Gills, dit M. Toots avec feu. Quand nous avons abordé ce sujet, je lui ai dit, vous savez que j'étais ce que l'on peut appeler une fleur flétrie. »

Le capitaine approuve chaudement cette comparaison, et murmure tout bas qu'il n'y a pas de fleur pareille à la rose.

« Mais grâce à Dieu, poursuit M. Toots, elle connaissait l'état de mon cœur aussi bien que moi-même. Je n'avais rien à lui apprendre. C'était bien la seule personne qui pût se placer entre moi et le silence de la tombe, et elle l'a fait d'une façon qui m'a causé une admiration éternelle. Elle sait qu'il n'y a personne au monde que je vénère comme miss Dombey. Elle sait qu'il n'y a rien au monde que je ne voulusse faire pour miss Dombey. Elle sait que je la regarde comme la plus belle, la plus aimable, la plus angélique créature de son sexe. Qu'a-t-elle répondu à cela ? Des choses du sens le plus exquis, « Mon cher, vous avez raison. Je pense absolument comme vous, » m'a-t-elle dit.

— Et moi aussi, dit le capitaine.

— Et moi aussi, dit Sol Gills. »

— Et puis, continua M. Toots après être resté en contemplation devant les tourbillons de fumée de sa pipe avec une expression de bonheur réfléchi, quelle femme de bon sens que ma femme ! Quel esprit ! quelle intelligence !

L'autre soir nous étions tous les deux côte à côte dans toute la joie du bonheur conjugal, et c'est, je vous le jure, une expression bien faible pour peindre ce que j'éprouve dans sa compagnie ; nous étions, dis-je, en tête à tête, quand elle me fit remarquer tout ce qu'il y avait de merveilleux dans la position présente de notre ami Walters. Le voilà délivré, me dit ma femme, de ses voyages sur mer, après cette longue traversée qu'il a faite avec sa jeune femme… vous savez monsieur Sol ?

— Oui, oui, c'est bien vrai, dit l'opticien en se frottant lest mains.

— Le voilà donc, dit ma femme, affranchi désormais de tous ces ennuis. Chargé par la même maison d'un poste de confiance des plus honorables : le voilà qui s'en rend digne ; qui monte d'échelon en échelon avec la plus grande rapidité, aimé de tout le monde, assisté par son oncle, qui ne s'est jamais vu dans une plus belle position. C'est encore vrai n'est-ce pas, monsieur Sol ? Ma femme ne se trompe jamais.

— Sans doute, sans doute, répond le vieux Sol en riant : quelques-uns de nos vaisseaux chargés d'or et qu'on croyait perdus, sont revenus au port. Ma cargaison n'est pas bien forte, monsieur Toots, mais elle peut rendre service à mon garçon !

— C'est bien cela ! dit M. Toots ; on ne peut jamais trouver ma femme en défaut. Le voilà donc, dit cette femme remarquable, dans cette belle position, et qu'en résulte-t-il ?… Qu'en résulte-t-il ? me disait Mme Toots. Remarquez, je vous prie, capitaine Gills, et vous, monsieur Sol, la profonde pénétration de ma femme. Il en résulte que, sous l'œil de M. Dombey, se fonde un… un édifice, c'est le mot qu'a employé Mme Toots, dit M. Toots d'un air satisfait, un édifice

qui s’élève tout doucement pour égaler, surpasser peut-être celui dont il était autrefois le chef et dont il avait oublié les faibles commencements, faute bien commune en ce monde, mais qui n’en est pas moins déplorable, a dit Mme Toots. Ainsi, disait ma femme, c’est de sa propre fille, après tout, qu’un nouveau Dombey-et-fils va sortir…, non… va surgir, c’est le mot qu’a employé Mme Toots, va surgir triomphant ! »

M. Toots, avec l’aide de sa pipe, qu’il n’est pas fâché de laisser là pour donner carrière à sa faconde oratoire, vu que le tabac ne lui est pas autrement agréable, fait si bien valoir cette étonnante prophétie de sa femme, que le capitaine, jetant bien loin son chapeau dans un beau mouvement d’enthousiasme, s’écrie :

« Sol Gills, vous, homme de science et mon vieil associé, qu’ai-je dit à Walter de noter le premier soir où il est entré dans les affaires ? ne lui ai-je pas fait cette citation :

« Reviens donc, Whittington,
Lord-maire de London. »

Ne sont-ce pas là mes propres paroles, Sol Gills ?

— Certainement, certainement, Cuttle, répondit le vieil opticien. Je m’en souviens fort bien.

— Eh ! bien donc, dit le capitaine en se renversant sur sa chaise et préparant son gosier à pousser un cri formidable ; je vais vous chanter *la Belle Suzon* tout du long et tenez bon ! vous autres vous chanterez le refrain ! »

Un autre vin vieillit dans la cave comme autrefois le vieux madère ; la poussière et les toiles d’araignées en tapissent les bouteilles…

Les beaux jours de l'automne sont arrivés, et sur le bord de la mer, on rencontre souvent une jeune dame avec un gentleman aux cheveux blancs. Près d'eux sont deux enfants, une fille et un garçon ; un vieux chien ordinairement les accompagne.

Le vieux gentleman se promène avec le petit garçon, cause avec lui, joue avec s'occupe de lui et veille constamment sur lui comme si c'était l'unique but de son existence. Si l'enfant est rêveur, le vieux gentleman l'est aussi ; et quelquefois, lorsque l'enfant, assis près de lui, le regarde et l'interroge ; il prend dans la sienne sa petite main, et oublie de répondre.

L'enfant dit alors :

« Bon papa, est-ce que je ressemble encore comme cela à mon pauvre petit oncle ?

— Oui ; Paul. Mais il était faible, et vous êtes très-robuste.

— Oh ! oui, je suis très-robuste !

— Lui, il était couché dans un petit lit sur le bord de la mer, et vous, vous pouvez courir sur la plage. »

Et les voilà continuant leur promenade en jouant, car le vieux gentleman aime à voir l'enfant prendre gaiement ses ébats. Ils vont ensemble : l'histoire de leur tendresse inséparable les accompagne et les suit.

Mais Florence seule connaît le secret de la tendresse du vieux gentleman pour la petite fille. Pour cela on n'en dit rien, il n'y a qu'elle qui puisse le savoir. L'enfant elle-même soupçonne qu'il y a là un mystère. Le vieux gentleman porte l'enfant dans son cœur. Il ne peut la voir assise seule à

l'écart. Il s'imagine qu'elle se croit délaissée, quand elle ne l'est pas. Il va, en tapinois, la regarder dormir. Il est heureux de la voir venir le matin le réveiller dans son lit. Il ne l'aime jamais plus et ne lui prodigue jamais plus de caresses, que lorsqu'il n'y a là personne qui le gêne. L'enfant lui dit alors quelquefois :

« Cher grand-papa, pourquoi pleurez-vous en m'embrassant ? »

Il ne peut que répondre :

« Petite Florence ! petite Florence ! » et il écarte doucement les boucles qui cachent les beaux yeux de l'enfant.

FIN.